U d'/of OTTAWA
39003011977252

L'IMITATION

DE

JÉSUS-CHRIST

MÉDITÉE

PAR

M. L'ABBÉ HERBET

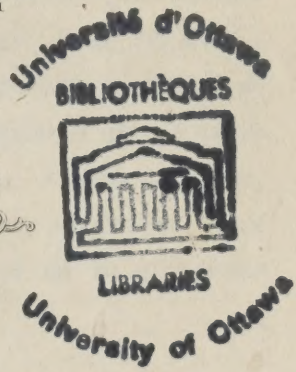
Chanoine honoraire d'Amiens, du Clergé de la Madeleine, à Paris

---

QUINZIÈME ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE JACQUES LECOFFRE

Ancienne maison Perisse frères de Paris

LECOFFRE FILS ET Cie, SUCCESSEURS

90, RUE BONAPARTE, 90

1872

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
Library
University of Ottawa

BV
4823
.H464
1872

A

MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

MONSEIGNEUR,

En priant Votre Grandeur de vouloir bien recevoir l'hommage de mon livre, je ne remplis pas seulement un devoir de reconnaissance et de respect ; j'en assure de plus le succès auprès de toutes les personnes religieuses. Le nom d'un prélat aussi pieux que savant ne peut être en effet, Monseigneur, pour les fidèles auxquels je m'adresse, qu'une garantie certaine de l'orthodoxie des principes que j'expose et que je développe dans le cours de mon ouvrage. Je suis heureux, Monseigneur, d'avoir pu mériter vos suffrages : c'est une nouvelle obligation pour moi de m'en rendre digne.

Je suis avec le plus profond respect,

Monseigneur,

De Votre Grandeur,

Le très-humble et obéissant serviteur.

J^a HERBET.

APPROBATION

DE MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

DENIS-AUGUSTE AFFRE, par la miséricorde divine et la grâce du saint-siége apostolique, archevêque de Paris,

Sur le rapport de l'examinateur désigné par nous, et sur les conclusions favorables de la Commission d'examen des livres, nous avons approuvé et approuvons, par ces présentes, un ouvrage intitulé : *l'Imitation de Jésus-Christ méditée,* par M. l'abbé Herbet, chanoine honoraire d'Amiens.

Cet ouvrage, irréprochable sous le rapport de la doctrine, nous a paru très-propre à inculquer les véritables principes de la piété chrétienne, et à répandre la pratique de l'oraison mentale.

Donné à Paris sous le seing de notre vicaire général, le sceau de nos armes et le contre-seing de notre secrétaire.

DUPANLOUP, vic. gén.

Par mandement de monseigneur l'archevêque,

E. HIRON, chan. hon. pro-sec.

APPROBATION

DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE D'AMIENS.

NOUS, JEAN-MARIE MIOLAND, par la miséricorde divine et l'autorité du saint-siége apostolique, évêque d'Amiens,

Ayant fait examiner l'ouvrage intitulé : *l'Imitation de Jésus-Christ méditée*, par M. l'abbé Herbet, chanoine honoraire de notre Église cathedrale, nous avons juge cet ouvrage très-digne de la piété de l'auteur, et très-propre à aider les fidèles qui ont la sainte habitude de faire l'oraison mentale.

Donné à Amiens, etc.

† JEAN, évêque d'Amiens.

Par mandement de monseigneur,

L. S. LUCAS, chan. s. gén.

APPROBATION

DE SON ÉMINENCE MONSEIGNEUR LE CARDINAL-ÉVÊQUE D'ARRAS.

HUGUES-ROBERT-JEAN-CHARLES DE LA TOUR D'AUVERGNE LAURENGUAIS,

Par la miséricorde de Dieu et la grâce du saint-siége apostolique, cardinal-prêtre de la sainte Église romaine, évêque d'Arras, grand officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur;

Après l'approbation déjà donnée par monseigneur l'évêque d'Amiens à l'ouvrage qui a pour titre : *Imitation de Jésus-Christ méditée*, par M. l'abbé Herbet, chanoine honoraire d'Amiens, nous ne nous serions pas permis de l'examiner nous-même; mais cédant à l'invitation qui nous en est faite par ledit M. Herbet, nous déclarons ce qui suit :

D'après le rapport de notre Commission d'examen des livres dans ce diocèse, nous attestons que ce livre nous paraît propre à aider les fidèles dans les œuvres de la piété, et qu'il n'y a rien été découvert qui soit contraire à la doctrine enseignée par l'Église catholique, apostolique et romaine.

Donné à Arras, etc

† Ch. card. DE LA TOUR D'AUVERGNE LAURENGUAIS, évêq. d'Arras.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

DE SON ÉMINENCE MONSEIGNEUR LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE LYON.

Je viens vous remercier, monsieur l'abbé, de l'ouvrage que vous avez bien voulu m'envoyer. Je n'ai pu encore le lire tout entier, mais j'ai été très-content de ce que j'ai lu. L'Imitation de Notre-Seigneur est un bon livre de méditation, mais les réflexions que vous avez ajoutées aux chapitres de cet ouvrage aideront ceux qui s'en serviront pour faire oraison, à en tirer un plus grand avantage.

Veuillez agréer de nouveau tous mes remercîments et l'assurance de ma considération distinguée.

+ S. J. M. card. DE BONALD,
arch. de Lyon.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

L'écoulement rapide des trois premières éditions de cet ouvrage, tirées à près de dix mille exemplaires, et sa contrefaçon en Belgique sont, après l'approbation des Prélats qui ont bien voulu encourager le zele de l'auteur, la meilleure recommandation que nous puissions offrir aux personnes défiantes qui craignent toujours de ne pas trouver, dans les livres nouveaux, la justification du titre qu'ils portent, ou des espérances qu'ils font naître. Le public pieux a été heureux de voir annexées, aux maximes profondes et concises de l'Imitation, des réflexions d'une certaine étendue pour leur servir de sujets d'oraison mentale ou de lectures spirituelles. Si quelques rares esprits sérieux et méditatifs, accoutumés à penser par eux-mêmes, préfèrent le texte pur du livre de l'*Imitation* sans aucune addition de pensées étrangères, le grand nombre, les jeunes gens surtout et les jeunes personnes, aimeront mieux trouver un travail presque tout fait, et sauront gré au commentateur moderne du secours qu'il leur présente par ses réflexions.

L'auteur a revu avec soin son travail ; quelques chapitres ont reçu des développements nouveaux et assez considérables. En un mot, nous n'avons rien négligé pour rendre cette édition encore plus exacte et plus parfaite que les premières.

AUX PERSONNES PIEUSES.

Notre intention n'est pas de faire précéder d'une longue dissertation l'ouvrage que nous offrons aujourd'hui aux âmes pieuses, pour lesquelles surtout nous écrivons. L'auteur de l'admirable livre qui a servi de texte à nos développements ne l'a pas jugé nécessaire, persuadé que tout ouvrage se recommande assez de lui-même, s'il est bon, et se trouve vainement recommandé par son auteur, s'il ne l'est pas. Nous nous bornerons donc, contrairement à ce qui se fait assez généralement aujourd'hui, à indiquer en peu de mots ce qui peut être utile pour l'usage et l'intelligence de notre livre.

Il se compose de deux volumes ayant pour titre : IMITATION DE JÉSUS-CHRIST MÉDITÉE. Ce nom, qui rappelle celui de l'Évangile médité, nous a paru convenable pour désigner un genre de travail à peu près semblable, sur le livre le plus parfait qui soit sorti de la main des hommes, puisque l'Évangile n'en vient pas.

Que ce mot d'*Imitation méditée* n'effraye pas certains esprits découragés d'avance ou prévenus contre tout ce qui exige le travail de la pensée. Pour ne pas les rebuter, nous avons porté le ménagement jusqu'à donner à nos développements le nom de *Considérations*. Nous avons trouvé que ce mot, un peu général et d'un sens assez étendu, répondait parfaitement au dessein que nous nous sommes proposé. Ce ne sont pas, en effet, de simples lectures ou de véritables méditations que nous présentons : ce sont des lectures ou des méditations selon les dispositions de bonne volonté et de ferveur de chacun. Vous n'êtes pas capable de réfléchir longtemps, dites-vous : il vous est impossible de creuser un sujet

et de l'approfondir; vous avez presque besoin qu'un autre pense pour vous; eh bien, lisez, mais lisez attentivement, et cette lecture réfléchie vous vaudra mieux qu'une méditation proprement dite, où vous n'auriez recueilli que dégoût, ennui et découragement. Voilà ce que nous dirons aux âmes un peu légères et imparfaites; car on comprend bien qu'en usant en leur faveur de cette condescendance, nous ne voulons diminuer en rien la supériorité de la méditation sur la simple lecture. Si nous demandons peu, c'est uniquement dans la crainte de n'avoir rien; car l'expérience nous a prouvé que, malgré les incontestables fruits de la méditation faite dans toutes ses règles, peu de jeunes gens ou de jeunes personnes du monde sont assez courageux ou persévérants, pour surmonter les obstacles qu'ils rencontrent dans la mobilité d'une imagination que rien ne peut fixer... Mais trouverait-on (et c'est notre plus ardent désir) le jugement que nous venons de porter hasardé et peu exact; aurions-nous eu une idée trop peu avantageuse de la classe des lecteurs que nous avons en vue; oh! alors le remède serait bien facile à trouver : nos Considérations peuvent devenir des méditations, de simples lectures réfléchies qu'elles étaient; non-seulement elles le peuvent, mais elles finiront même par subir cette transformation avec le temps et l'usage. Seulement, il était nécessaire de ne pas effaroucher dès l'abord les esprits, de les préparer doucement, de leur ménager une transition, de marcher en quelque sorte en avant pour battre la route et affermir le terrain. Une fois engagé, qui voudra, qui aura la pensée de reculer? Nous aurons donc obtenu ce que nous n'aurions pas osé demander, et quand une fois on en sera venu à ce but désiré, on sera arrivé sans effort à la méditation.

Le premier Prélude qui se trouve à la tête de chaque méditation, portera l'âme à se recueillir doucement, à s'établir en la sainte présence de Dieu. Et pour fixer davantage l'imagination, nous avons rappelé quelques paroles ou actions de Notre-Seigneur, analogues au sujet sur lequel on doit réfléchir.

Dans le second Prélude, les lumières de l'Esprit-Saint sont

demandées ; puis le sujet se trouve exposé, divisé en plusieurs Réflexions clairement énoncées, afin de favoriser le travail de l'esprit et les efforts de la mémoire. Les deux Préludes terminés, on en vient à la Considération, qui se trouve tirée presque toujours du fond même du sujet que traite l'auteur de l'Imitation. Nous disons *presque toujours,* parce que dans des cas très-rares, par exemple, lorsque la même vérité se trouve trois ou quatre fois présentée dans différents chapitres, nous nous sommes permis de leur substituer un autre fond de pensées, parmi celles qui nous ont paru répondre davantage aux besoins de notre siecle. C'est ainsi que nous avons trouve moyen de placer une Considération sur les dangers de l'imagination, sur la prétendue possibilité d'allier les plaisirs du monde avec les devoirs de la piété, etc., etc. Mais tel a été notre respect pour le livre de l'Imitation, que, dans les trois ou quatre circonstances où nous nous sommes permis cet écart, nous avons indiqué en terminant le sens véritable du sujet par nous abandonné parce qu'il se trouvait développé suffisamment ailleurs.

Chaque Considération se termine par une Pratique de piété et un Bouquet spirituel, selon la recommandation de saint François de Sales.

L'on rencontrera peut-être dans notre ouvrage des observations et des pensées reproduites plusieurs fois sous d'autres formes; mais il ne faut pas oublier que nous y avons été forcé par le plan de l'Imitation, que nous avons suivi avec la plus exacte fidélité. Notre excuse se trouve donc dans la nature même de notre travail ; et, s'il faut le dire, nous pensons que ce défaut n'est pas sans quelque avantage ; car qui n'a besoin de revenir souvent sur la considération de ses misères ? Une mère épargne-t-elle les redites à son enfant ? et combien de fois sa voix devra-t-elle frapper son oreille avant que d'arriver jusqu'à son esprit et jusqu'à son cœur ?

Comme il arrive souvent qu'un seul chapitre de l'Imitation renferme plusieurs vérités importantes, exprimées sous la forme de sentence, nous avons ajouté, après la Considération

principale, un ou plusieurs autres sujets renfermés comme un germe dans le reste du chapitre. Nous ne les avons pas développés entièrement, parce que ce nouveau travail aurait trop considérablement grossi notre ouvrage, et qu'il est d'expérience que ce ne sont pas toujours les pensées qui nous sont suggérées, mais bien celles que nous trouvons nous-mêmes, qui font impression sur notre esprit et notre cœur. Il nous suffisait donc de mettre sur la voie les personnes pieuses qui méditent, et nous sommes persuadé que toutes celles qui viendront glaner après nous dans ce champ fertile, auront encore beaucoup de fruits à recueillir.

Plusieurs personnes trouveront peut-être quelques-unes de nos Considérations un peu longues; mais il n'est nullement nécessaire de les lire tout entières? Si le développement d'une seule pensée suffit pour les occuper pieusement devant Dieu, qu'elles s'en tiennent là, sans s'inquiéter du reste Mais aussi qu'elles ne trouvent pas mal que nous ayons compassion de ces pauvres âmes qui, n'étant pas aussi avancées dans les voies de la spiritualité, ont besoin qu'on les aide, et qu'on leur aplanisse les difficultés dont le résultat serait de les arrêter ou de les rebuter du moins.

Nous avons réuni dans le quatrième livre, que l'auteur de l'Imitation a consacré tout entier, comme chacun sait, à traiter de la sainte Eucharistie, tout ce qui peut être utile aux personnes qui communient souvent, soit pour la préparation, soit pour l'action de grâce.

A ces observations de détail, nous avons cru devoir ajouter quelques mots d'explication, afin de prévenir certaines objections qui nous ont paru assez spécieuses pour mériter quelque éclaircissement. Nous avons entendu souvent reprocher, à l'auteur de l'Imitation, le peu d'unité qui règne dans plusieurs des sujets qu'il traite; mais ceux qui parlent ainsi ont-ils donc oublié que l'auteur inspiré du livre de la Sagesse n'a pas écrit différemment les saintes maximes qu'il propose? Ont-ils oublié que c'est précisément à cette variété même de

sentences, que chaque cœur affligé doit le mot qui répond si bien à ses doutes, à ses inquiétudes, à ses tourments, à ses perplexités, à ses douleurs, à ses faiblesses, à ses tentations, à ses découragements, à toutes ses misères en un mot, au point de faire croire, à celui qui lit, que c'est lui seul que le pieux auteur a eu en vue ?

Quelques autres auraient désiré rencontrer un certain enchaînement ou ordre de progression qui, liant les sujets entre eux et les faisant sortir les uns des autres, aurait conduit l'âme pas à pas, et comme par transition, jusqu'au sommet de la perfection. Nous répondrons, nous, que cette espèce de désordre apparent nous a paru l'effet d'une connaissance profonde du cœur humain. Quelle est, en effet, la pensée dominante du livre de l'Imitation ? N'est-ce pas le détachement de cœur de tout objet créé ? Or, après en avoir parlé cent et cent fois ; après avoir révélé à l'âme fidèle la douceur des consolations célestes qui sont le prix de ses sacrifices ; après l'avoir initiée aux secrets les plus cachés de la vie parfaite, le pieux auteur de l'Imitation, se rappelant que c'est à des hommes qu'il parle, revient et retombe sans cesse sur le triste tableau de leurs misères, parce que le cœur le mieux purifié est toujours une terre maudite où croissent les ronces et les épines que l'on pensait à jamais déracinées.

L'Imitation est, pour quiconque l'a méditée une seule fois avec attention, le livre par excellence. Nulle exagération, nulle pensée capable de décourager ne s'y rencontre. Plein d'onction, de douceur, d'espérance, de confiance et d'amour, il est le livre des parfaits, aussi bien que le livre de ceux qui commencent, parce que les parfaits ont toujours à recommencer le travail de la réforme du cœur, qui jamais ne s'achève ici-bas, mais qui se continue avec peine jusqu'à la consommation de la vie. Mais ce livre presque divin, que toutes les mains pieuses ont saisi, que tous les yeux ont dévoré, est pour beaucoup, à cause de la concision et de la profondeur de ses pensées, un livre scellé. Il fallait, en le présentant tel qu'il est dans son intégrité, le rendre plus accessible

à quelques intelligences que la réflexion fatigue ; il fallait leur dire : Ici est un trésor ; remuez seulement la terre, et vous le trouverez. Avons-nous réussi ? Nous l'avons essayé du moins ; et devant Dieu, essayer le bien, le vouloir seulement avec pureté d'intention, c'est avoir réussi.

Mais à quoi bon, nous dira-t-on peut-être, un nouveau travail sur l'Imitation ? Que peut-on dire de mieux que ce qui a été écrit déjà par des hommes d'un talent et d'une supériorité incontestables? Nous répondrons qu'en reconnaissant pour maîtres ceux qui nous ont frayé la voie, aucun d'eux cependant n'a offert un travail semblable à celui que nous présentons aujourd'hui au public pieux pour lequel nous écrivons. De belles, de profondes, d'ingénieuses, mais courtes réflexions, terminent les chapitres de tous les traducteurs de l'Imitation ; aucun n'a eu la pensée d'y joindre des méditations d'une assez longue étendue ; aucun surtout n'a songé à faire de chaque sujet une espèce de terrain neutre où peuvent se rencontrer ceux qui méditent et ceux qui prétendent ne pouvoir méditer. Nous savons bien que notre essai, participant aux défauts des deux genres, sans en avoir peut-être les avantages, pourra être jugé défectueux ; mais c'est qu'alors on nous ferait un crime de *nous être fait tout a tous,* comme le veut l'Apôtre, *pour gagner tous à Jésus-Christ.* C'est donc un travail tout nouveau que le nôtre ; un travail qui pourra être utile à plusieurs : c'est là du moins l'objet de nos espérances et le but de nos efforts.

Nous terminerons ces réflexions par une dernière observation. Des Directeurs zélés, et, dans les maisons religieuses, des Maîtresses pleines de piété, sont quelquefois embarrassés sur le choix des sujets de méditations à présenter aux jeunes gens, aux jeunes personnes qui font partie des associations pieuses qu'ils dirigent. Qu'ils ouvrent l'Imitation, et un vaste champ s'offrira à leurs yeux. Quand nous n'aurions d'autre mérite que de leur avoir suggéré cette idée, nous penserions avoir quelques droits à leurs prières, auxquelles nous nous recommandons avec instance.

PRIERES DU MATIN.

In nomine Patris, etc.

Benedicta sit sancta et individua Trinitas, nunc et semper, et per infinita secula seculorum. Amen.

Je vous adore, auguste Majesté, j'adore vos grandeurs incompréhensibles aux hommes et aux Anges, connues de vous seul, louées par votre Verbe, et aimées dignement par votre seul Esprit.

N'étant rien moi-même, Père éternel, pour vous honorer comme il faut, je vous offre tous les devoirs de votre Verbe incarné sur la terre; j'adhère à tous les sentiments d'honneur et de louange que Jésus-Christ vous rend dans le ciel, et je m'unis de cœur à tout ce que le Saint-Esprit opère à votre gloire dans ses membres.

Très-sainte et très-adorable Trinité, un seul Dieu en trois personnes, souffrez qu'en Jésus-Christ, notre médiateur envers vous, et en la grâce de son Esprit, je vous rende mes devoirs.

Adorons le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Père éternel, je vous adore comme mon créateur; je révère l'amour et la bonté immense qui a porté votre Majesté à regarder ce pauvre néant, et à vous y appliquer pour former mon être.

Verbe éternel, je vous adore comme mon rédempteur, qui, étant égal à votre Père, vous êtes fait en votre mère semblable à nous, prenant la forme de serviteur pour vivre pauvrement, mourir ignominieusement, mais pour ressusciter en la gloire, semblable à votre Père, afin de nous apprendre à vivre

en pénitents, à mourir en criminels pleinement soumis à leur arrêt de mort, pour passer ensuite, par la résurrection, dans la gloire des enfants de Dieu.

Esprit divin, je vous adore comme mon sanctificateur, qui avez consumé le péché dans mon cœur par le feu de votre saint amour, et qui descendez à toute heure dans cet abîme d'iniquités, pour y répandre la vie de sainteté que vous puisez dans le sein du Père et du Fils, pour m'élever à la société de leur gloire.

Remercions le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Père éternel, je vous remercie, après m'avoir créé avec tant d'amour, de m'avoir conservé avec tant de patience au milieu de mes crimes, et de m'avoir en particulier conservé cette nuit, et donné ce jour pour vous servir et pour vous honorer.

Fils de Dieu, je vous remercie de m'avoir préservé mille fois de l'enfer, par les travaux de votre vie et par les souffrances de votre mort, et de m'avoir mérité tous les biens qui sont dans l'Église.

Esprit divin, je vous remercie d'avoir bien voulu répandre tant de dons et tant de grâces dans mon âme, et, nonobstant tout le mépris que j'en ai fait, d'avoir si souvent renouvelé en moi votre vie.

Demandons pardon au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

Père éternel, je vous conjure de me pardonner le mauvais usage que j'ai fait du corps et de l'esprit que vous m'avez donnés avec tant de bonté, et conservés avec tant de miséricorde.

Fils de Dieu, je vous demande pardon du peu de fruit que j'ai tiré des saints exemples de votre vie, des conseils de votre saint Évangile, et des grâces de tous vos Sacrements.

Esprit divin, pardonnez-moi tous les mépris que j'ai faits de vos inspirations, de vos lumières, et des remords qu'il vous a plu exciter dans ma conscience.

Offrons-nous au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

Père éternel, je vous offre toutes les œuvres de ma journée, et je renonce à toute la complaisance que je pourrais y prendre.

Verbe éternel, je vous offre toutes mes pensées et toutes mes paroles, et je condamne d'avance toutes celles qui seraient vaines et inutiles.

Esprit de Dieu, je vous consacre toutes les affections de mon cœur, et je déteste le déréglement de mes inclinations naturelles.

Abandonnons-nous au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

Père éternel, je renonce à toute la confiance que j'ai en ma vertu, et je m'abandonne à vous pour m'établir dans la vôtre.

Fils de Dieu, je condamne toute la présomption de mon esprit, et je me donne à vous pour entrer en votre seule sagesse.

Esprit divin, je renonce à toutes mes inclinations, pour entrer dans les désirs de sainteté que vous donnez aux saintes âmes.

Père éternel, soyez la perfection de mon âme

Fils de Dieu, soyez-en la lumière.

Esprit divin, soyez-en tout le mouvement.

Disons le Pater, *l'*Ave *et le* Credo.

Je vous offre encore une fois, ô mon Dieu, mes pensées, mes paroles et mes œuvres, avec celles de mon Seigneur Jésus, pour qu'elles méritent d'être reçues de vous, et je déteste toute autre intention que celle qu'il aurait s'il était sur la terre, et s'il vivait en ma place.

Je m'unis, ô mon Dieu, à son divin Esprit, qui vous fait aimer et adorer par tous les Anges et par tous les Saints, et qui remplit le ciel et la terre par vos saintes louanges, afin de me rendre présent par cet Esprit à toutes les créatures qui vous honorent, et particulièrement à celles qui vous honorent dans l'oraison.

EXERCICE

TIRÉ

DES PROPRES PAROLES DE *L'IMITATION DE J. C.*,

Pour assister, avec piété,

AU SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

(Traduction de M. DE BEUIL, Prieur de Saint-Val.)

Préparation.

Si ce sacrifice très-auguste ne se célébrait qu'en un seul lieu, et par un seul prêtre, dans tout le monde, quel respect les hommes n'auraient-ils pas pour ce prêtre unique, et avec quelle ardeur n'accourraient-ils point en ce lieu, pour assister à la célébration des saints Mystères !

Dieu a fait eclater sa grâce et l'amour qu'il porte aux hommes, précisément en ce qu'il a voulu qu'il y eût plusieurs prêtres, et que Jésus-Christ fût offert en beaucoup de lieux, pour étendre ainsi la communion de son corps sacré dans toutes les parties du monde.

O aveuglement ! ô dureté du cœur humain, de faire si peu de réflexion sur un don si ineffable, et de s'y accoutumer de telle sorte, par l'usage qu'on en fait tous les jours, qu'on tombe ensuite dans l'inattention et l'indifference !

Je vous loue, ô mon Dieu, et je souhaite que vous soyez béni éternellement.

Au commencement de la messe.

Seigneur, quel est mon appui dans cette vie ? quelle est ma consolation dans tout ce qui paraît sous le ciel, sinon vous, ô mon Dieu ! dont la miséricorde n'a pas de bornes ?

Où mon âme a-t-elle été bien sans vous, et quel mal a-t-elle pu ressentir étant avec vous?

Le ciel est partout où vous êtes, et l'enfer, avec la mort, partout où vous n'êtes pas.

Vous êtes la fin et l'objet de tous mes désirs.

C'est pourquoi, mon Seigneur et mon Dieu, je mets en vous toute mon espérance et mon refuge. Je jette dans votre sein toutes mes afflictions et toutes mes peines, parce que je ne trouve rien de ferme ni de stable dans tout ce qui est hors de vous.

Je tiens mes yeux élevés vers vous : j'espère en vous, mon Dieu, père de toutes miséricordes.

Confiteor.

Seigneur, je vous confesse toutes mes offenses; je vous confesse toutes mes faiblesses.

Souvent un rien m'abat et m'attriste : je fais quelquefois des résolutions d'être courageux; mais aussitôt qu'une petite tentation me surprend, je ne sais plus ce que je deviens.

Lorsque je me crois assez assuré, parce que je ne vois pas le péril présent, je trouve qu'un petit souffle me renverse tout d'un coup.

Ayez donc pitié de votre créature, et tirez-moi de cet amas de fange et de boue, afin que je n'y demeure point enfoncé, sans m'en pouvoir jamais relever.

Au Kyrie.

Qu'ai-je mérité pour mes péchés, sinon l'enfer et le feu éternel?

Que dirai-je, étant criminel comme je le suis, et tout couvert de confusion et de honte?

Je ne puis ouvrir la bouche que pour dire cette seule parole. J'ai péché, Seigneur, j'ai péché. Ayez pitié de moi et pardonnez-moi.

Laissez-moi un peu pleurer et soupirer dans ma douleur,

avant que je descende dans cette terre ténébreuse que recouvre l'ombre de la mort.

Aux Oraisons.

Donnez-moi, Seigneur, l'esprit de sagesse, afin que, vous regardant comme le bien unique et souverain, je vous recherche uniquement et que je vous trouve.

Faites que je sente plus de goût et de douceur en votre amour que dans toutes les choses du monde ; et qu'étant instruit par vous, je juge de toutes les créatures, selon qu'elles sont en elles-mêmes et selon le rang qu'elles tiennent dans l'ordre de votre sagesse.

Au Gloria in excelsis.

Seigneur mon Dieu, vous êtes seul au-dessus de tout, votre bonté est aussi infinie que votre grandeur et votre puissance.

Vous trouvez en vous-même la plénitude et la source inépuisable de votre éternelle félicité.

Toutes les joies et les consolations spirituelles découlent de vous.

Vous êtes la beauté unique et souverainement aimable : vous êtes un océan de majesté et de gloire, en qui tous les biens ont toujours été, sont et seront éternellement tous ensemble et dans leur souveraine perfection.

Aussi tout ce que vous me donnez ou me découvrez de vous sans vous manifester clairement à moi et sans me faire jouir de vous, est incapable de me donner une entière satisfaction.

Que j'aime à me reposer en vous seul, plutôt qu'en tout ce qui est, mais qui n'est pas ce que vous êtes, ô le Dieu de mon cœur !

A l'Épître.

Celui qui n'aime pas uniquement et souverainement le bien

unique, souverain et éternel, languira longtemps dans son état imparfait et rampera dans l'amour des choses basses.

Tout ce qui n'est point Dieu, n'est rien et ne doit tenir lieu de rien.

Qu'on élève donc, Seigneur, votre saint nom, et que le mien soit dans l'oubli; qu'on glorifie vos œuvres et non pas les miennes, et que tous les hommes louent et bénissent votre grandeur, sans que j'aie aucune part à leurs louanges.

Vous êtes ma gloire, vous êtes la joie de mon cœur.

Je me réjouirai et je me glorifierai en vous pendant tout le jour; et pour moi je ne me glorifierai que de mes infirmités et de mes faiblesses.

A l'Évangile.

J'écouterai ce que le Seigneur Dieu dit à mon cœur.

Heureuse est l'âme qui écoute Dieu, qui lui parle et reçoit de sa bouche la parole qui console.

Heureuse est l'oreille qui entend les sons sacrés de ce langage divin, et qui se rend sourde aux bruits et aux tumultes du monde.

Heureuse encore une fois est l'oreille qui n'écoute point la parole qui résonne en dehors, mais qui entend la vérité même qui l'enseigne divinement au fond du cœur.

Heureux sont les yeux qui, étant fermés à toutes les choses extérieures, ne sont ouverts qu'aux intérieures.

O mon âme! considérez ces choses; fermez toutes les portes de vos sens et écoutez ce que le Seigneur votre Dieu vous daigne apprendre. Voici ce que vous dit votre bien-aimé :

« Je suis votre salut, votre joie et votre vie; demeurez dans « moi et vous trouverez la paix.

« Quittez tout ce qui passe, et ne cherchez que ce qui est « éternel.

« Que sont toutes les choses temporelles, sinon une illusion « et un songe.

« Et que vous serviront les créatures, si le Créateur vous « abandonne.

« Renoncez donc à tout pour vous rendre à celui qui vous « a créée, et soyez-lui fidèle et obéissante pour devenir vrai- « ment heureuse. »

Au Credo.

Heureuse est la simplicité qui marche avec sûreté dans le sentier droit et uni des commandements de Dieu.

Plusieurs ont perdu la grâce de la piété en voulant approfondir des choses qui étaient au-dessus d'eux.

Vous demandez, Seigneur, une foi sincère et une vie pure, et non pas une haute intelligence et une profonde pénétration de vos mystères.

Si je ne puis concevoir les choses les plus basses, comment pourrais je comprendre celles qui sont infiniment au-dessus de moi.

Dieu marche avec les simples, il se découvre aux humbles, il donne l'intelligence aux petits; il ouvre et éclaire l'esprit des âmes pures, et il cache sa grâce aux curieux et aux superbes.

Dieu ne trompe point celui qui se fie en lui; mais l'homme se trompe s'il se fie en lui-même.

La raison et la lumière naturelle doivent supposer et suivre la foi; vous ne voulez pas, Seigneur, qu'elles la précèdent et la détruisent

A l'Offertoire.

C'est dans la simplicité de mon cœur, que je m'offre a vous en ce jour, ô mon Dieu! pour être à jamais votre esclave, pour vous obéir et pour vous offrir sans cesse un sacrifice de louange.

Recevez cette oblation que je vous fais de moi, avec celle de votre corps sacré, en présence des saints anges qui assistent invisiblement près de l'autel, afin qu'elle soit reçue de vous pour mon propre salut et pour celui de tout votre peuple.

Seigneur, je vous présente sur l'autel de votre misericorde tous les péchés et toutes les fautes que j'ai commises devant

vous, depuis le jour que j'ai été capable de vous offenser, jusqu'à cette heure.

Daignez les brûler, mon Dieu, et les consumer par le feu de votre charité.

Pardonnez-moi, mon Dieu, pardonnez-moi toutes mes fautes pour la gloire de votre saint nom.

Traitez-moi selon votre bonté, et non pas selon mes iniquités.

Je vous offre aussi, mon Dieu, tous les saints désirs des âmes pieuses, toutes les nécessités de mes parents, de mes amis, de mes frères, de tous ceux qui me sont chers, de ceux qui m'ont fait quelque bien, et enfin de ceux qui ont désiré ou demandé que je vous offrisse, pour eux ou pour les leurs, mes prières.

Je vous offre encore, Seigneur, mes prières et cette hostie de propitiation particulièrement pour ceux qui m'ont offensé en quelque chose, qui m'ont affligé, qui m'ont blâmé. Recevez-la encore pour tous ceux à qui j'ai pu causer, par mes actions ou par mes paroles, quelque tristesse, quelque trouble, quelque ennui, ou quelque scandale, soit en le sachant, soit sans le savoir; afin que vous nous pardonniez tous les péchés que nous avons commis ou contre vous, ou les uns envers les autres.

A la Préface.

Seigneur, entre tous les sacrifices de la loi qui n'étaient qu'une figure que vous deviez faire, votre corps est la véritable hostie qui a accompli en elle seule tous ces anciens sacrifices.

Je rends grâce à votre bonté, ô Jésus, pasteur éternel, de ce que, n'étant que des pauvres en ce monde et bannis de notre patrie, vous ne dédaignez pas néanmoins de nous nourrir de votre corps et de votre sang précieux, et de nous inviter par les paroles mêmes sorties de votre bouche sacrée, à nous approcher de ce saint mystère, en nous disant : Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.

Le prêtre est votre ministre dans ce sacrifice, mais c'est vous qui en êtes l'auteur principal; c'est vous qui opérez invisiblement comme pouvant tout ce que vous voulez, et vous faisant obéir au même instant que vous avez commandé.

Quand le prêtre célèbre, Seigneur, il vous honore, il réjouit les Anges, il édifie l'Église, il procure la paix aux vivants et le repos aux morts, et comble son âme de toutes sortes de biens.

Memento des vivants.

Otez, Seigneur, du fond de nos cœurs, le soupçon, l'aigreur, la colère, tout ce qui divise, et enfin tout ce qui peut altérer la charité et affaiblir l'amour de nos frères.

Pardonnez, mon Dieu, pardonnez à ceux qui vous demandent miséricorde; donnez votre grâce à ceux qui en ont tant de besoin, et rendez-nous tels, qu'étant dignes de jouir ici de tous vos dons, nous nous avancions sans cesse vers cette vie bienheureuse qui doit durer éternellement.

A l'Élévation.

Je vous vois présent sur l'autel, vous, mon Dieu, qui êtes le Saint des saints, le Créateur des hommes et le Seigneur des Anges.

Éclairez mes yeux, afin que je contemple un si grand mystère, et fortifiez ma foi, afin que je le croie très-fermement.

Toutes les fois, ô mon âme, que tu assistes au saint sacrifice de la Messe, il doit te paraître aussi grand, aussi aimable et aussi nouveau que si Jésus-Christ, ce jour-là même, était descendu dans le sein de la très-sainte Vierge pour s'y faire homme, ou que s'il venait d'être attaché à la croix, souffrant et mourant pour le salut de tous les hommes.

Memento des morts.

Seigneur, que toutes les personnes déjà sorties de cette vie et dont la délivrance, vous le savez, est l'ardent objet de mes désirs, reçoivent, par cette oblation sainte, les bénédictions

de votre grâce; qu'elles éprouvent que vous les délivrez de leurs afflictions, afin qu'étant dégagées de toutes leurs peines, elles vous rendent leurs actions de grâces dans toute la joie et l'effusion de leur cœur.

Au Pater.

Faites, ô mon Dieu, que je connaisse votre sainte volonté et que, considérant avec une grande attention, je repasse dans mon esprit avec un humble respect les faveurs générales et particulières dont vous avez comblé mon âme, afin que je vous en rende des actions de grâces avec toute la reconnaissance qui vous est due.

Je suis infiniment au-dessous de tous les biens qu'il vous a plu de me faire, et lorsque je considère combien vous êtes au-dessus de moi, je demeure comme accablé sous le poids de votre grandeur.

Celui qui vous aime et qui est dans la reconnaissance de vos bienfaits ne doit point avoir de plus grande satisfaction que de se soumettre à votre volonté et d'adorer vos desseins éternels sur tout ce qui est.

Je devrais tout faire pour vous, Seigneur, et cependant c'est bien plutôt vous qui me servez que moi qui vous sers.

A l'Agnus Dei et au Domine, non sum dignus.

« Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et qui êtes « chargés, et je vous soulagerai.

« Le pain que je donnerai est ma chair que je dois donner pour la vie du monde.

« Prenez et mangez : ceci est mon corps, qui sera livré pour vous. Faites ceci en mémoire de moi.

« Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en « moi, et moi, en lui.

« Les paroles que je vous dis sont esprit et vie. »

Ce sont là vos paroles, ô Jésus, vérité éternelle ; je les dois recevoir avec actions de grâces et avec foi. Elles sont à vous, puisque c'est vous qui les avez proférées, et elles sont aussi à

moi, puisque vous les avez dites pour mon salut. Je me sens touché par des paroles si pleines de bonté, de tendresse et de charité; mais, hélas! mes péchés m'épouvantent et l'impureté de ma conscience me défend d'approcher d'un si grand mystère.

Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. O parole la plus douce et la plus aimable qu'un pêcheur pouvait entendre. Mais qui suis-je, Seigneur, pour oser m'approcher de vous? *Toute l'étendue des cieux ne peut vous comprendre,* et vous dites: *Venez tous à moi.* Qui peut concevoir cette bonté qui ne dédaigne pas de tant s'abaisser et qui nous invite à elle avec tant d'amour?

Les Anges et les Archanges vous révèrent; les Saints et les justes tremblent devant vous, et vous nous dites : *Venez tous à moi.*

Qui croirait cela, Seigneur, si vous ne l'assuriez vous-même, et qui oserait s'approcher de vous, si vous-même ne nous le commandiez.

M'appuyant, Seigneur, sur votre bonté et sur votre miséricorde infinie, je viens à vous, comme étant malade, à mon médecin et à mon sauveur, comme ayant faim et soif à la fontaine de vie; comme pauvre, au roi du ciel; comme esclave au Seigneur souverain; comme créature à mon créateur; comme affligé et abandonné à celui qui est mon consolateur dans toutes mes peines.

Je ne puis être sans vous; je ne puis vivre sans être nourri de vous.

Si maintenant, lors même que je communie, je ne laisse pas de me trouver si négligent et si tiède, que deviendrais-je si je ne prenais point un tel remède et si je n'avais point recours à une si grande protection.

A la Communion.

Quand Jésus est présent, tout est doux à l'âme, et elle ne trouve rien de difficile; quand Jésus est absent, tout lui est dur et fâcheux.

Quand Jésus ne parle point au cœur, rien ne nous console; mais lorsqu'il dit seulement une parole, nous sommes comblés de consolation.

A la Post-Communion.

Oh! que le Seigneur qui visite l'âme est grand! que l'hôte qu'elle reçoit est aimable! que celui qui lui vient faire compagnie est doux! que l'ami qui la vient voir est fidèle! que l'époux qui vient s'unir à elle est beau, qu'il est grand et qu'il mérite d'être aimé, puisqu'il passe infiniment tout ce qui se peut aimer ou désirer en cette vie!

Aux dernières Oraisons.

Celui-là, Seigneur, est exposé à de grandes chutes qui ne se jette pas dans votre sein, et ne se repose pas sur votre seule bonté de tout ce qui le regarde.

Faites-moi la grâce seulement que ma volonté demeure ferme en vous, et après cela disposez de moi comme il vous plaira.

Si vous voulez que je sois dans les ténèbres, soyez-en béni, si vous voulez que je sois dans la lumière, soyez-en encore béni.

Si vous daignez consoler mon âme, soyez-en loué; si vous voulez l'affliger, soyez-en loué encore.

Seigneur, je souffrirai de bon cœur pour votre amour, tout ce qui m'arrivera selon votre ordre.

Je veux recevoir indifféremment de votre adorable main le bien et le mal, la douceur et l'amertume, la joie et la tristesse, et vous rendre pour tout de continuelles actions de grâces.

Préservez-moi seulement de tout péché, et je ne craindrai ni la mort ni l'enfer.

Pourvu que vous ne m'effaciez point du livre de vie, tous les maux qui me pourront arriver ne me sauraient nuire.

Au dernier Evangile.

C'est vous, Seigneur, qui apprenez aux hommes ce qu'ils savent, et qui donnez plus de lumière et d'intelligence aux simples et aux petits que tous les hommes ensemble ne pourraient leur en apporter.

Celui à qui vous parlez possédera bientôt la sagesse, et s'avancera merveilleusement dans la vie de l'Esprit.

Malheur à ceux qui vont chercher dans la science des hommes de quoi repaître leur curiosité, et qui se mettent peu en peine de savoir ce qu'ils doivent faire pour vous servir!

C'est vous qui élevez en un moment l'esprit humble, et qui le faites entrer plus avant dans les raisons divines de l'éternelle vérité, que ceux qui auraient été instruits pendant dix ans dans la science des écoles.

C'est vous, Seigneur, qui apprenez à fouler aux pieds tout ce qui est sur la terre, à ne chercher que les biens du Ciel, à ne goûter que l'éternité, à mettre en vous seul toutes nos espérances à ne désirer rien hors de vous.

VÊPRES DU DIMANCHE.

Pater noster, Ave, Maria

℣. Deus, in adjutorium, etc.
℟. Domine, ad adjuvandum, etc.
Alleluia, *ou* Laus tibi, Domine, Rex æternæ gloriæ.

Psaume 109.

Dixit Dominus Domino meo : * Sede à dextris meis.
Donec ponam inimicos tuos : * scabellum pedum tuorum.
Virgam virtutis tuæ emittet Dominus ex Sion : * dominare in medio inimicorum tuorum.
Tecum principium in die virtutis tuæ, in splendoribus Sanctorum : * ex utero ante luciferum genui te.
Juravit Dominus, et non pœnitebit eum : * Tu es Sacerdos in æternum, secundùm ordinem Melchisedech.
Dominus à dextris tuis : * confregit in die iræ suæ reges.
Judicabit in nationibus, implebit ruinas : * conquassabit capita in terrâ multorum.
De torrente in viâ bibet : * propterea exaltabit caput.
Gloria Patri, etc.
Ant. Dixit Dominus Domino meo : Sede à dextris meis.

Psaume 110.

Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo : * in concilio justorum et congregatione.
Magna opera Domini : * exquisita in omnes voluntates ejus.
Confessio et magnificentia opus ejus * et justitia ejus net in seculum seculi.

Memoriam fecit mirabilium suorum, misericors et miserator Dominus : * escam dedit timentibus se.

Memor erit in seculum testamenti sui . * virtutem operum suorum annuntiabit populo suo.

Ut det illis hæreditatem gentium : * opera manuum ejus veritas et judicium.

Fidelia omnia mandata ejus, confirmata in seculum seculi : * facta in veritate et æquitate.

Redemptionem misit populo suo : * mandavit in æternum testamentum suum.

Sanctum et terribile nomen ejus : * initium sapientiæ timor Domini.

Intellectus bonus omnibus facientibus eum : * laudatio ejus manet in seculum seculi.

Gloria Patri, etc.

Ant. Fidelia omnia mandata ejus, confirmata in seculum seculi.

Psaume 111.

Beatus vir, qui timet Dominum : * in mandatis ejus volet nimis.

Potens in terrâ erit semen ejus : * generatio rectorum benedicetur.

Gloria et divitiæ in domo ejus : * et justitia ejus manet in seculum seculi.

Exortum est in tenebris lumen rectis : * misericors, et miserator, et justus.

Jucundus homo, qui miseretur et commodat : disponet sermones suos in judicio : * quia in æternum non commovebitur.

In memoriâ æternâ erit justus : * ab auditione mala non timebit.

Paratum cor ejus sperare in Domino, confirmatum est cor ejus : * non commovebitur, donec despiciat inimicos suos.

Dispersit, dedit pauperibus : justitia ejus manet in seculum seculi : * cornu ejus exaltabitur in gloriâ.

Peccator videbit, et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet : * desiderium peccatorum peribit.

Gloria Patri, etc.

Ant. Qui timet Dominum, in mandatis ejus volet nimis.

Psaume 112.

Laudate, pueri, Dominum : * laudate nomen Domini.

Sit nomen Domini benedictum : * ex hoc nunc, et usque in seculum.

A solis ortu usque ad occasum : * laudabile nomen Domini.

Excelsus super omnes gentes Dominus : * et super cœlos gloria ejus.

Quis sicut Dominus Deus noster, qui in altis habitat : * et humilia respicit in Cœlo et in terrâ ?

Suscitans à terrâ inopem : * et de stercore erigens pauperem.

Ut collocet eum cum principibus : * cum principibus populi sui.

Qui habitare facit sterilem in domo : * matrem filiorum lætantem.

Gloria Patri, etc.

Ant. Sit nomen Domini benedictum in secula.

Psaume 113.

In exitu Israel de Ægypto : * domus Jacob de populo barbaro.

Facta est Judæa sanctificatio ejus : * Israel potestas ejus.

Mare vidit et fugit : * Jordanis conversus est retrorsùm.

Montes exultaverunt ut arietes : * et colles sicut agni ovium.

Quid est tibi, mare, quod fugisti : * et tu, Jordanis, quia conversus es retrorsùm ?

Montes, exultâstis sicut arietes : * et colles sicut agni ovium.

A facie Domini mota est terra : * à facie Dei Jacob.

Qui convertit petram in stagna aquarum : * et rupem in fontes aquarum.

Non nobis, Domine, non nobis : * sed nomini tuo da gloriam.

Super misericordiâ tuâ et veritate tuâ, * nequandò dicant gentes : Ubi est Deus eorum ?

Deus autem noster in Cœlo : * omnia quæcumque voluit, fecit.

Simulacra gentium argentum et aurum : * opera manuum hominum.

Os habent, et non loquentur : * oculos habent, et non videbunt.

Aures habent, et non audient : * nares habent, et non odorabunt.

Manus habent, et non palpabunt; pedes habent, et non ambulabunt : * non clamabunt in gutture suo.

Similes illis fiant, qui faciunt ea : * et omnes qui confidunt in eis.

Domus Israel speravit in Domino : * adjutor eorum et protector eorum est.

Domus Aaron speravit in Domino : * adjutor eorum et protector eorum est.

Qui timent Dominum, speraverunt in Domino : * adjutor eorum et protector eorum est.

Dominus memor fuit nostrî : * et benedixit nobis.

Benedixit domui Israel : * benedixit domui Aaron.

Benedixit omnibus qui timent Dominum : * pusillis cum majoribus.

Adjiciat Dominus super vos : * super vos et super filios vestros.

Benedicti vos à Domino : * qui fecit cœlum et terram.

Cœlum Cœli Domino : * terram autem dedit filiis hominum

Non mortui laudabunt te, Domine : * neque omnes qui descendunt in infernum.

Sed nos qui vivimus, benedicimus Domino, * ex hoc nunc et usque in seculum.

Gloria Patri, etc.

Ant. Nos qui vivimus, benedicimus Domino

Capitule. Béni soit Dieu le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous a comblés en Jésus-Christ de toutes sortes de bénédictions spirituelles pour le Ciel; comme il nous a élus en lui avant la création du monde, par l'amour qu'il avait eu pour nous, afin que nous fussions saints et irrépréhensibles à ses yeux.

CANTIQUE DE LA SAINTE VIERGE.

Magnificat * anima mea Dominum.

Et exultavit spiritus meus : * in Deo salutari meo :

Quia respexit humilitatem ancillæ suæ : * ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes

Quia fecit mihi magna qui potens est : * et sanctum nomen ejus.

Et misericordia ejus à progenie in progenies, * timentibus eum.

Fecit potentiam in brachio suo : * dispersit superbos mente cordis sui

Deposuit potentes de sede : * et exaltavit humiles.

Esurientes implevit bonis : * et divites dimisit inanes.

Suscepit Israel puerum suum : * recordatus misericordiæ suæ.

Sicut locutus est ad patres nostros, * Abraham, et semini ejus in secula.

Gloria Patri, etc.

IMITATION MÉDITÉE.

LIVRE I.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il faut imiter Jésus-Christ, et mépriser toutes les vanités du monde.

1. *Celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres*, dit le Seigneur. (Evang. S. Jean, VIII, 12.) Ce sont les paroles de Jésus-Christ, par lesquelles il nous avertit d'imiter sa vie et la sainteté de ses mœurs, si nous voulons être véritablement éclairés, et délivrés de tout aveuglement du cœur.

Que notre principale étude soit donc de méditer la vie de Jésus.

2. La doctrine de Jésus l'emporte sur toutes les doctrines des Saints ; et quiconque en aurait l'esprit y trouverait une manne cachée.

Mais il arrive que le plus grand nombre de ceux qui entendent souvent l'Évangile y trouvent peu d'attrait, parce qu'ils n'ont point l'esprit de Jésus. L'âme qui désire avoir l'intelligence de ses paroles et les goûter, doit s'efforcer de conformer toute sa vie à la sienne.

3. Que vous servirait de discourir savamment sur le mystère de la Trinité, si, manquant d'humilité, vous déplaisez à la Trinité? Sachez que ce ne sont pas les discours sublimes qui font l'homme juste et saint; une vie pure, voilà ce qui nous rend chers et agréables à Dieu.

J'aime bien mieux avoir la componction, que d'en connaître la définition.

Quand vous sauriez toute la Bible, et, de plus, toutes les sentences des philosophes, que vous servirait tout cela sans la grâce et la charité divine?

Vanité des vanités, tout n'est que vanité, hors aimer Dieu et le servir lui seul.

Tendre au royaume des Cieux par le mépris du monde, telle est la souveraine sagesse.

4. Vanité donc d'amasser des richesses périssables, et de placer en elles ses espérances.

Vanité aussi d'aspirer aux honneurs, et de s'élever à ce qu'il y a de plus haut.

Vanité de céder aux désirs de la chair, et de convoiter ce qui sera le sujet d'une rigoureuse punition.

Vanité de souhaiter une longue vie, et de ne pas se soucier de bien vivre.

Vanité de préférer ce qui passe si vite, et de rester froid à la pensée du bonheur qui ne finit point.

Rappelez-vous souvent cette pensée du Sage : *L'œil n'est pas rassasié de ce qu'il voit, ni l'oreille remplie de ce qu'elle entend.* (Ecclés., I, 8.)

Appliquez-vous donc à détacher votre cœur de l'affection aux choses visibles, pour vous porter tout entier vers les invisibles.

Car ceux qui se laissent dominer par l'attrait de leurs sens perdent, avec la pureté de leur conscience, la grâce de Dieu.

CONSIDÉRATION I.

Sur ces paroles :

Celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres. Ce sont les paroles de Jésus-Christ par lesquelles il nous exhorte à imiter sa conduite et sa vie, si nous voulons être parfaitement éclairés, et délivrés de tout aveuglement du cœur. Que notre principale étude soit donc de méditer la vie de Jésus.

Premier Prélude.

Représentez-vous le divin Sauveur, adressant à ses Apôtres cette parole qui convient à tous ceux qui veulent être ses disciples : Vous m'appelez votre Seigneur et votre Maître, vous avez raison, car je le suis. Or, je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez ce que vous m'avez vu faire.

Second Prélude.

Implorez les lumières de l'Esprit-Saint, que Jésus promettait à ses Apôtres, en leur disant : Je vous enverrai le divin Paraclet, qui vous enseignera toute vérité ; et demandez à Notre-Seigneur la grâce de l'imiter : 1° dans son intérieur ; 2° dans son extérieur.

Première Réflexion.

Nous devons imiter Jésus dans sa conduite intérieure.

Faire revivre en soi Jésus, c'est tout le chrétien. De là ces admirables paroles de l'Apôtre : *Vous tous qui êtes baptisés, vous avez été dépouillés du vieil Adam, et vous avez été revêtus de Jésus-Christ* (1). Et ailleurs : *Ceux que Dieu a connus par sa prescience, il les a aussi prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il fût l'aîné entre plusieurs frères* (2)... *Mes petits enfants*, écrivait-il aux habitants de la Galatie, *que j'enfante de nouveau jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous* (3). Revenant encore sur cette pensée, dans son épître aux Romains, il dit : *Mes frères*, je vous en conjure, *revêtez-vous de Jésus Notre-Seigneur* (4). Ainsi donc, d'après l'Apôtre, rien de plus nécessaire, et nous pouvons ajouter rien de plus doux, de plus glorieux, de plus avantageux pour l'homme, que cette imitation de Jésus, modèle accompli de toute perfection, comme le fit entendre cette parole tombée des cieux : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection; écoutez-le* (5)... Mais en quoi devons-nous imiter Jésus? Je réponds : Nous devons l'imiter dans ses *pensées*, dans ses *jugements*, dans ses *affections*.

Et d'abord quelles étaient les pensées dont l'esprit du divin Sauveur était rempli? On peut dire que ces pensées étaient toutes divines. Ne s'occupant jamais que des choses qui regardaient le service de son Père, il ne cherchait en tout qu'à glorifier son nom. Toutes les créatures étaient pour lui comme un miroir vivant dans lequel

(1) *Rom.* VI, 3. — (2) *Rom.* VIII, 29. — (3) *Gal.* IV, 17. — (4) *Rom.* XIII, 14. — (5) *S. Matth.* XVII, 5.

il ne voyait que la puissance, la grandeur, la sagesse, la bonté, les perfections de Dieu. S'il méditait quelque dessein, s'il formait quelque projet, c'était uniquement pour la gloire de son Père. De là cette facilité qu'il avait de s'entretenir avec lui des nuits entières, sans distraction et sans dégoût. Uni à Dieu dans les occupations les plus variées de sa mission, il revenait plus aisément de l'action à la prière, que les autres hommes ne passent de la prière à l'action : tel était Jésus. Hélas! puis-je dire que je ressemble à ce divin modèle? Sans parler ici des pensées mauvaises ou dangereuses qui souillent l'imagination, combien de frivoles et d'inutiles s'offrent à mon esprit pour me distraire et l'amuser, en l'occupant de mille soins superflus dont l'effet immédiat est de me détourner de Dieu? Non-seulement je perds de vue sa présence dans les emplois extérieurs qui partagent mes journées, mais c'est à peine si je puis me tenir recueilli et attentif pendant le temps même de la prière. Car alors ou l'ennui me saisit, ou le souvenir de ce que j'ai vu et entendu vient troubler mon âme, et la jeter pour ainsi dire hors d'elle-même. Hélas! mes pensées ne vous ont pas pour objet, ô mon Dieu! puisque si souvent j'en ai de frivoles, de basses et de rampantes! Ressentant pour le monde, et pour tout ce qui est dans le monde, un amour égal à l'aversion que j'éprouve pour le silence, le recueillement, la garde des sens et de l'imagination, il n'est pas étonnant que je sois si loin de Dieu et de Jésus, mon modèle.

Quant aux *jugements* de Jésus, ils suivaient le cours de ses pensées; comme ses pensées étaient graves et sérieuses, comme elles avaient la gloire de son Père et le salut du monde pour but unique, ainsi ses jugements, toujours équitables, toujours invariables, toujours exempts d'erreur et de surprise, ne trouvaient de grand et d'important

que ce qui avait pour objet la fin sublime qu'il était venu accomplir dans le monde. Ainsi, tandis que nous jugeons, nous, sur le rapport de nos sens et de notre imagination, sur ce que nous inspire l'intérêt de nos diverses passions, sur les opinions et témoignages d'autrui, presque toujours aussi trompeurs que les nôtres, Jésus, lui, ne consultait que les règles de la sagesse, de la science et de la prudence qui est selon Dieu. Faut-il s'étonner après cela qu'avec une manière si opposée d'apprécier les choses, nos jugements soient si différents de ceux du divin Sauveur? Faut-il s'étonner que nous appelions bien ce qu'il appelait mal, et mal, ce qu'il appelait bien; que nous méprisions ce qu'il estimait, et que nous donnions notre estime à ce qui lui paraissait petit, misérable, criminel? Or, l'opposition étant aussi manifeste, il faut, ou que Jésus se soit trompé, ou que ce soit nous qui nous trompions. Dire que Jésus, la sagesse incarnée, a été le jouet de l'erreur, qui l'oserait? Mais si le jugement de Jésus a été droit et juste, la pauvreté, le mépris, la souffrance qu'il a estimés et choisis, sont donc des biens préférables à tout ce que les enfants du siècle appellent faussement de ce nom. Si Jésus ne s'est pas trompé, rien n'est plus vrai que cette maxime : *Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît* (1).

Ajoutons en troisième lieu que, si les pensées servent à régler et à fixer les jugements, les jugements à leur tour sont la base et le fondement des affections du cœur et des inclinations de la volonté. On ne peut pas aimer ce qu'on ne connaît pas, ce qu'on n'estime pas, parce que la connaissance et l'estime sont nécessaires à l'amour, qui a besoin d'être guidé, puisque de lui-même il est aveugle. Or, les affections de Jésus étaient nobles, grandes, pures,

(1) *S. Matth.* VI, 33.

saintes. Uni comme il l'était individuellement à Dieu, d'esprit et de pensée, de quoi pouvait-il être touché, que pouvait-il aimer, que pouvait-il désirer, sinon glorifier son Père, réparer les injures faites à sa majesté sainte, accomplir en tout ses volontés, le voir connu, aimé, adoré de toutes les créatures? Tous les mouvements de son cœur se tournaient donc de ce côté; c'était comme son centre et son repos. Aussi n'avait-il ni crainte, ni espérance, ni joie, ni tristesse, ni douleur, ni consolation qui ne pût se rapporter à ce point unique qu'il appelait *sa nourriture*. Telle était même la disposition de son cœur, que la nature et ses répugnances étaient sacrifiées sans ménagement et sans hésitation, dès qu'il s'agissait d'accomplir l'œuvre confiée à son obéissance. Naître dans l'humiliation, vivre dans la pauvreté et le travail, mourir en croix, n'était rien pour lui, pourvu que le monde fût convaincu *qu'il aimait son Père et qu'il faisait sa volonté* (1). Oh! qui me donnera, Seigneur, un cœur semblable à votre cœur? Ce que je veux, ce que je désire, ce que je poursuis, ce n'est ni la gloire de votre Père, ni le salut de mon âme. Concentrant mes affections, et les portant uniquement sur les objets de la terre, *je cherche la vanité et le mensonge*. Oh! jusques à quand, mon Dieu, *mon cœur sera-t-il pesant* (2)? C'est votre œuvre, ô Jésus, *de créer en moi un cœur pur*, et de tout renouveler dans la partie intime de mon âme, *en me donnant un esprit nouveau* (3), afin que, vous cherchant, je vous trouve, que, vous trouvant, je vous aime; et que, vous aimant, je vous possède à jamais.

(1) S. *Jean*, XIV, 31. — (2) Ps. IV, 3. — (3) Ps. L, 12.

Seconde Réflexion.

Nous devons imiter Jésus dans sa conduite extérieure.

L'extérieur se compose premièrement de ce qui paraît au dehors, tel que le maintien du corps et l'expression du visage. Secondement, des paroles que l'on profère. Troisièmement, des œuvres que l'on opère.

Or, où trouver un plus beau modèle que le modèle offert par Jésus dans tout son extérieur? Il n'était qu'un petit enfant, et les grâces répandues sur ses lèvres attiraient en foule autour de son berceau les bergers et les mages. Quelle douceur touchante, lorsque, reposant sur le sein immaculé de sa mère, il réunissait autour de ce trône d'amour les cœurs affligés, qui se disaient : *Allons au Fils de Joseph!* Jésus croissait en âge, et la sagesse et la grâce semblaient prendre avec lui de nouveaux développements. Telle était la modestie de son visage, que l'Apôtre conjure les fidèles *par la modestie de Jésus* (1). Telle était la dignité de son port, la gravité de sa démarche, l'autorité de sa parole et le charme répandu sur toute sa personne, que, pour s'attacher ses disciples, il lui suffit de prononcer ce mot : *Suivez-moi* (2). En voyant Jésus, le cœur oppressé s'ouvrait à la confiance, et se trouvait toutefois dominé par un tel sentiment de respect et de vénération, que toute familiarité était impossible. Ses ennemis, eux-mêmes, ne pouvant supporter la majesté de son visage, se virent souvent condamnés au silence et obligés de confesser en se retirant, la terreur secrète que leur inspirait sa présence.

Dans ses paroles; nous y voyons reluire la vérité, l'humilité, l'autorité, le zèle, la sévérité, la douceur, la patience, la résignation, l'amour enfin pour son Père, et

(1) II *Corinth.* X, I. — (2) *S. Luc*, V, 27.

la charité pour les hommes. *La vérité;* il la dit toujours et partout, lors même qu'il prévoit qu'elle servira de prétexte à ses ennemis pour le perdre; il la proclame sans crainte: *Oui, je suis le Christ, fils du Dieu vivant* (1); *et vous verrez un jour le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel, avec une grande puissance et une grande majesté... L'humilité;* si Jésus parle de lui-même, ce n'est pas qu'*il cherche sa gloire, il en confie le soin à son Père* (2); il ne révèle de lui-même que ce qui est nécessaire pour accomplir sa divine mission. *L'autorité;* il n'enseigne pas comme les philosophes qui doutent et qui disputent. Il parle comme *ayant la puissance* (3); et s'il veut être cru, c'est parce qu'il a droit d'exiger la croyance. *Le zèle;* partout Jésus *prêche la bonne nouvelle.* Après avoir instruit cinq mille hommes au désert, plus affamés du pain de sa parole que du pain matériel qui nourrit les corps, il ne dédaigne pas de causer sur les bords du puits de Jacob avec une femme, dont il éclaire l'esprit en même temps qu'il touche le cœur. *La sévérité;* sa parole est quelquefois foudroyante, lorsque l'intérêt de son Père l'exige : Vous faites de ma maison *une caverne de voleurs* (4)... *Si votre justice n'est pas plus grande que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume du Ciel* (5)... Mais cette parole, terrible comme l'éclat du tonnerre, est tempérée par la douceur : *Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé* (6), dit-il à Madeleine. *Le salut est entré aujourd'hui dans cette maison* (7). *Venez à moi, vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai* (8). *Le Fils de l'homme est venu chercher ce qui était perdu* (9)... *La patience et la résignation;* jamais le

(1) *S. Matth.* XVI, 16. — (2) *S. Jean*, VIII, 50. — (3) *S. Matth.* VII, 29. — (4) *S. Luc*, XIX, 46. — (5) *S. Matth.* V, 20. — (6) *S. Luc*, VII, 47. — (7) *S. Luc*, XIX, 9. — (8) *S. Matth.* XI, 26. — (9) *S. Matth.* XVIII, 11.

murmure et la plainte ne se rencontrèrent sur les lèvres de Jésus. Au milieu de ses plus cruelles douleurs, il ne prononce que ces mots : *Mon Père, je remets mon âme entre vos mains* (1). Quant à *l'amour*, on peut dire que la première et une des dernières paroles de Jésus fut une protestation d'amour pour son Père, et de charité pour les hommes... Dans le berceau, Jésus s'écriait : *O mon Père, les hosties et les victimes ne vous ont point plu ; j'ai dit : Me voici* (2). A la croix : *O mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font* (3)! Tel fut Jésus dans ses paroles.

Le suivrons-nous dans ses actions? Mais il faudrait pour cela transcrire ici tout l'Évangile, histoire fidèle de tout ce qu'il a fait tandis qu'il vécut parmi les hommes. Résumons tout par ce seul mot : *Il a passé en faisant le bien* (4). Zèle, obéissance, dévouement, patience, humilité, charité, toutes les vertus, enfin, servaient d'escorte à Jésus, et justifiaient ce défi porté à ses ennemis : *Qui de vous me convaincra de péché* (5)?

PRATIQUE.

Étudiez Jésus-Christ, et tâchez de faire revivre en vous ce divin modèle en vous rappelant ce mot de l'Apôtre (6) : Revêtez-vous de Jésus-Christ.

Bouquet spirituel.

Regardez, et faites selon ce qui vous a été montré.

AUTRE SUJET

Indiqué dans le texte de l'Imitation.

Tout est vanité, excepté aimer Dieu et le servir.

La science, les richesses, les honneurs, les plaisirs, sont des vanités.

1. Parce qu'ils passent vite,

(1) *S. Luc*, XXIII, 46. — (2) *Jérém.* VI, 20. — (3) *S. Jean*, XXIV. — (4) *Act.* X, 38. — (5) *S. Jean*, VIII, 46. — (6) *Rom.* VI, 3.

2. Parce qu'ils ne rendent pas heureux ceux qui les possèdent;

3. Parce que ces faux biens sont une source de tentations, qui exposent les âmes à perdre les biens véritables;

4. Parce que s ils étaient de vrais biens, Dieu ne les accorderait pas quelquefois aux pécheurs, et n'en priverait pas si souvent ses amis.

CHAPITRE II.

Avoir d'humbles sentiments de soi-même.

1. Tout homme naturellement désire savoir; mais, sans la crainte de Dieu, que vaut la science?

L'humble paysan qui sert Dieu est préférable au philosophe orgueilleux qui, se négligeant lui-même, considère le cours des astres.

Celui qui se connaît se méprise lui-même, et dédaigne les louanges des hommes.

Quand j'aurais toute la science du monde, si je n'ai pas la charité, à quoi cela me servira-t-il devant Dieu, qui me jugera d'après mes œuvres?

2. Ne vous laissez pas emporter à un désir immodéré de la science, car vous n'y trouverez qu'une grande dissipation et une grande illusion.

Les savants aiment à paraître et à passer pour gens habiles. Il est beaucoup de choses dont la connaissance sert peu à l'âme, ou lui est même entièrement inutile.

Il est bien insensé celui qui s'applique à d'autres études qu'à celle du salut.

La multitude des paroles ne saurait rassasier l'âme; mais la bonne vie rafraîchit le cœur, et la conscience pure donne une grande confiance auprès de Dieu.

3. Plus votre savoir est étendu et profond, plus rigoureux sera votre jugement, si vous ne vivez pas plus saintement. Ne vous élevez donc point, quelque art ou quelque science que vous possédiez. Craignez plutôt, à cause de la lumière qui vous a été donnée.

Peut-être pensez-vous savoir beaucoup de choses et les savoir bien. Souvenez-vous que c'est peu de chose près de ce que vous ignorez. *Gardez-vous donc bien de vous élever en vous-même.* (Rom., XI, 20.) Mais plutôt avouez votre ignorance.

Pourquoi vous préférer à quelqu'un, tandis qu'il y en a tant de plus habiles et de plus versés que vous dans la loi de Dieu?

Voulez-vous apprendre et savoir quelque chose qui vous soit utile? Aimez à vivre inconnu, et à n'être compté pour rien.

4. La connaissance et le mépris de soi-même, voilà la science la plus haute et la plus utile.

Avoir d'humbles sentiments de soi, et une grande estime pour les autres, est une grande sagesse et une grande perfection.

Verriez-vous votre frère tomber ouvertement dans quelque faute, ou même commettre un grand crime, que vous ne devriez pas pour cela vous croire meilleur que lui, parce que vous ne savez pas combien de temps vous persévérerez dans le bien.

Nous sommes tous fragiles; mais croyez que personne n'est plus fragile que vous.

CONSIDÉRATION II.

Sur ces paroles :

Voulez-vous apprendre et savoir quelque chose qui vous serve? Aimez à vivre inconnu et à n'être compté pour rien.

Premier Prélude.

Représentez-vous Notre-Seigneur dans la pauvre petite maison de Nazareth. Les premières années d'une vie si précieuse se passent dans le silence et l'obscurité la plus complète. Cet homme-Dieu, qui devait étonner le monde par l'eclat de ses miracles, par la pureté de sa morale, par l'élévation de sa doctrine, reste inconnu et ignoré jusqu'à l'âge de trente ans.

Second Prélude.

Demandez à Jésus la grâce de connaître tout le prix de la vie cachée en Dieu. Le choix de cette vie est : 1° une marque de grande sagesse; 2° c'est le vrai moyen d'être heureux sur la terre; 3° c'est la voie la plus sûre pour faire son salut.

Première Réflexion.

Le choix de la vie cachée est la souveraine sagesse.

Avant que Jésus ait paru sur la terre, bien des hommes se sont fastueusement glorifiés du nom de sages. En vain j'ai parcouru les belles maximes qu'ils nous ont laissées; nulle part dans leurs écrits je n'ai rencontré ces mots, par lesquels l'auteur de l'Imitation résume presque tout l'Évangile : *Aimez à vivre inconnu, et à n'être compté pour rien.* Ceux qui ont affecté le plus de mépriser la gloire, en ont été les esclaves les plus vils et les plus jaloux. A vous seul, ô Jésus, il appartenait de dire : *Je ne cherche point ma gloire, ma gloire n'est rien.* Mais est-

ce donc une si grande sagesse, que de compter ainsi pour rien tout ce qui peut nous relever aux yeux des hommes?

Oui certes, car l'estime des hommes est *vaine*. Ils l'accordent pour des choses si petites, si misérables, que j'ai honte de le dire; la beauté du corps, moins que cela, *la forme* d'un vêtement, sa couleur ou la finesse de son tissu, voilà qui suffit pour nous grandir à leurs yeux.

L'estime des hommes est *trompeuse;* combien de fois n'ai-je pas soulevé la jalousie et l'envie, au lieu des louanges que j'espérais recueillir?

L'estime des hommes est *injuste;* souvent ils louent ce qu'ils devraient blâmer, et ils blâment ce qu'ils devraient louer.

L'estime des hommes est *capricieuse* et *mobile;* le jugement qu'ils ont porté le matin n'est pas toujours celui qu'ils porteront le soir.

L'estime des hommes est *fausse*, ou du moins *hasardée;* dirigée souvent par la prévention, le caprice, l'humeur, l'intérêt personnel ou quelque autre passion.

L'estime des hommes est *passagère:* que sont devenues ces grandes illustrations qui m'ont précédé? Comme le bruit d'un torrent qui s'écoule, ainsi a péri leur mémoire.

L'estime des hommes est *restreinte* et *limitée;* qui s'occupe de moi dans le monde? Connu à peine dans le petit cercle qui m'entoure, je suis pour tout le reste de l'univers comme un atome imperceptible.

Cette estime, Seigneur, je ne la veux pas; je suis même tout confus devant vous, et devant ma propre conscience, de l'avoir voulue. Pour la mépriser, il me semble qu'un peu de réflexion devrait suffire; mais l'expérience m'apprend qu'à raison de ma faiblesse, j'ai surtout besoin de votre grâce, ô mon Dieu!

Seconde Réflexion.

La vie cachée, sûr moyen d'être heureux sur la terre.

Mais voici, Seigneur, ce que l'esprit de mensonge oppose à ces maximes si vraies et si sages : *Vivre inconnu et être compté pour rien*, que cela vous sera dur! Quand cette obscurité se trouverait être une des nécessités de votre position, pourrez-vous vous y résigner jamais? Le pourrez-vous surtout, lorsqu'il s'agira de faire de cette obscurité même l'objet de votre choix et de vos désirs?

Je l'avoue, Seigneur, cette pensée m'effraye. Elle m'effraye d'autant plus, que lorsqu'il m'arrive de regarder autour de moi, je vois que cette maxime de votre saint Évangile est non-seulement peu goûtée, mais peu comprise dans le siècle où je vis. Tous sont en travail pour se faire remarquer. Ce que l'on craint n'est pas le ridicule, c'est l'oubli qu'on redoute; et cependant la souveraine sagesse n'est pas seulement dans le choix de la vie cachée, on y trouve encore le plus sûr moyen d'être heureux sur la terre. Quelle est en effet la source ordinaire de nos inquiétudes, de nos soucis, de nos chagrins, de nos désespoirs même, sinon l'envie démesurée que nous avons de paraître et de nous élever? Otez l'ambition de dessus la terre, le sentier de la vie ne sera pas pour cela toujours doux et facile, mais il sera hérissé de moins d'épines. Car l'épine qui déchire, n'est-ce pas la prétention de l'emporter sur les autres, par l'éclat des richesses ou des emplois? L'épine qui déchire, n'est-ce pas le désir d'effacer nos rivaux par le luxe de nos habits et la somptuosité de notre ameublement? L'épine qui déchire, n'est-ce pas la louange qu'un autre a reçue, et que nous espérions obtenir? Voilà ce

qui trouble notre repos, ce qui nous jette dans l'inquiétude, ce qui nous décourage, nous accable, nous irrite, en un mot, ce qui nous rend malheureux. O Jésus ! dites, je vous prie, à mon pauvre cœur, ce que vous disiez dans une autre circonstance à la sœur de Lazare : Mon enfant, *vous vous troublez pour bien des choses, et il n'en est qu'une seule digne de vos empressements et de vos désirs* (1).

Troisième Réflexion.

La vie cachée est le moyen le plus sûr pour arriver au salut.

Il est plus aisé, en effet, de se tenir caché chez soi, que de se garder soi-même suffisamment au dehors. Nul ne se montre sans péril, s'il n'aime à demeurer caché. Nul n'est en sûreté dans les premières places, s'il ne préfère les dernières. Qui a mieux connu la vérité de ces maximes que les Saints et les vrais serviteurs de Dieu? Aussi les voyait-on fuir les honneurs et les emplois élevés, avec autant d'ardeur que les hommes du monde les désirent et les recherchent. Les yeux fixés sur Jésus, le divin modèle, se dérobant par la fuite à la foule qui le voulait faire roi, ils ne trouvaient pas de retraite assez obscure, ni assez profonde, pour couvrir l'éclat de leurs vertus, de leur savoir, et souvent de leurs miracles. Ce n'était chez eux ni pusillanimité, ni faiblesse, ni manque de courage, mais l'effet d'un jugement sain et droit, qui leur faisait envisager les grands emplois comme de grandes charges, auxquelles était attachée une grande responsabilité. Ce qui séduisait les autres hommes les effrayait, parce qu'ils savaient qu'il est extrêmement difficile, au sein des hon-

(1) *S. Luc*, X, 41.

neurs et des richesses, d'en détacher son cœur. C'était donc seulement sous le seul point de vue des devoirs, qu'ils envisageaient l'élévation du rang ; et de là le saint effroi qui les glaçait, pénétrés qu'ils étaient de cette maxime : Qu'il est bien plus aisé de se tenir caché chez soi, que de se garder soi-même suffisamment au dehors. Hélas ! c'est pour avoir méconnu ces principes de haute sagesse, que tant d'esprits élevés qui brillaient comme des astres se sont détachés du ciel et ont perdu leur lumière. N'est-il pas écrit : *Que Dieu résiste aux superbes, et donne sa grâce aux humbles* (1) ? Mon Dieu, mon Dieu, prenez compassion de notre misère ; car notre misère est d'autant plus grande, que nous la sentons moins. Hélas ! que de fois nous nous sommes dit ces choses, et combien nous sommes prompts à les oublier ! Nous voulons nous les rappeler aujourd'hui du moins, Seigneur, et en faire la règle de notre conduite. Dans le choix de la vie cachée, se trouve donc tout à la fois une preuve de véritable sagesse, le vrai moyen d'être heureux sur la terre et d'assurer son salut pour la vie à venir. Je prends la résolution de me rappeler ces mots, dans telle et telle circonstance de la journée.

Bouquet spirituel.

Aimez à vivre inconnu, et à n'être compté pour rien.

AUTRE SUJET

Indiqué dans le texte de l'Imitation.

Les savants sont bien aises de paraître et de passer pour d'habiles gens. Il est beaucoup de choses dont la connaissance ne sert point, ou sert très-peu à l'âme.

Vanité de la science sans la charité et l'humilité.

1. La science est vaine, parce que tout est mystère autour de nous : quelle que soit notre pénétration, nos recherches,

(1) *S. Jacq.* IV, 6.

nos études, nous ne saurons que fort peu de choses, et ce peu, nous le saurons d'une manière incomplète et incertaine.

2. La science humaine est dangereuse. Souvent, loin de nous conduire à Dieu, elle nous gonfle d'orgueil, et par là même nous éloigne de lui. Le sens droit d'un bon habitant de la campagne qui sert Dieu, vaut mieux que la science de l'orgueilleux philosophe qui, sans s'occuper de lui, passe sa vie à observer les cieux.

3. La science humaine est stérile. Car par elle-même, et sans la grâce de Dieu, elle n'a aucun résultat pour l'amendement de notre cœur. Que de savants dans les saintes Écritures n'ont pas eu pour cela l'esprit de Jésus-Christ!

4. Enfin, la science humaine peut nous devenir funeste, car plus notre savoir sera étendu et profond, plus rigoureux sera le jugement que nous aurons à subir; Dieu demandant beaucoup à celui qui aura reçu beaucoup. Modérez donc et réglez le désir excessif de savoir, parce que vous ne trouverez qu'une grande dissipation et une grande illusion

---

CHAPITRE III.

De la Doctrine de vérité.

1. Heureux celui que la vérité instruit par elle-même, non par des figures et des paroles qui passent, mais en se montrant telle qu'elle est!

Notre raison nous trompe et nos sens aussi; leur lumière est bien faible.

A quoi servent les discussions subtiles sur des choses cachées et obscures, qu'au jugement de Dieu on ne nous reprochera pas d'avoir ignorées?

C'est une grande folie de négliger ce qui est utile et nécessaire, pour s'appliquer à la recherche des choses curieuses et nuisibles : c'est avoir des yeux pour ne pas voir.

2. Et que nous importent les genres et les espèces?

Celui à qui parle le Verbe éternel est délivré de bien des opinions De ce Verbe unique vient toute chose, et toute chose annonce le Verbe. Il est le principe qui nous parle. (Jean, VIII, 25.)

Sans lui, nulle intelligence; nul jugement n'est droit sans lui.

Celui à qui une seule chose est tout, et qui rapporte tout à cette chose unique, et qui voit tout en elle seule, peut être stable, et en son cœur goûter la paix en Dieu.

O vérité qui êtes Dieu, daignez m'unir à vous par les liens d'un

éternel amour! L'ennui souvent me saisit à force de lire et d'entendre; en vous est tout ce que je désire, en vous est tout ce que je cherche.

Que tous les docteurs se taisent, que toutes les créatures demeurent en silence devant vous : parlez-moi vous seul, ô mon Dieu!

3. Plus un homme est recueilli en lui-même et détaché des créatures, plus son esprit s'élève et s'étend sans aucun effort, parce que c'est d'en haut qu'il reçoit l'intelligence.

Une âme pure, simple et constante ne se dissipe point au milieu de la multiplicité de ses actions, parce qu'elle se propose en tout la gloire de Dieu, et que, tranquille et calme, elle tâche de ne se rechercher en rien.

Qui est-ce qui vous trouble et vous inquiète, sinon les affections immortifiées de votre cœur?

L'homme vertueux commence par régler au dedans de lui ce qu'il doit faire au dehors; et, sans céder aux exigences d'une inclination vicieuse, il soumet tout à la règle d'une droite raison.

Qui a un plus rude combat à soutenir que celui qui travaille à se vaincre?

Se vaincre soi-même chaque jour, devenir plus fort contre nous, et faire quelque progrès dans le bien, devrait être notre constante affaire.

4. La plus grande perfection dans cette vie n'est pas sans défaut, et nos lumières ne sont pas sans obscurité.

L'humble connaissance de vous-même vous conduira plus sûrement à Dieu que les recherches les plus profondes de la science.

Non pas qu'il faille blâmer la science, ni la simple connaissance d'une chose, car la science est bonne en soi et dans l'ordre de Dieu; mais il faut lui préparer la bonne conscience et la vie réglée.

Et parce que plusieurs ont plus d'envie de savoir que de bien vivre, ils s'égarent souvent, et ne retirent que peu ou point de fruit de leur étude.

Oh! s'ils avaient autant de zèle pour déraciner les vices de leur cœur et pour y faire naître les vertus, que pour agiter de vaines questions, on n'aurait pas à gémir sur tant de maux et de scandales dans le monde chrétien, ni sur un si grand relâchement dans les monastères!

Certes, au jour du jugement, on ne nous demandera pas ce que nous aurons lu, mais ce que nous aurons fait; ni si nous avons bien parlé, mais si nous avons bien vécu.

Dites-moi où sont maintenant ces maîtres que vous avez connus, lorsqu'ils vivaient encore et fleurissaient dans les sciences?

D'autres occupent aujourd'hui leurs places, et je ne sais s'ils pensent à eux.

Pendant leur vie ils semblaient être quelque chose, et maintenant ils sont dans l'oubli.

Oh! que la gloire du monde passe vite! Plût à Dieu que leur vie eût répondu à leur science! ils auraient lu alors et étudié avec fruit.

Combien dans le monde se perdent par une vaine science et l'oubli de Dieu! Et parce qu'ils aiment mieux être grands dans l'esprit des hommes que d'être humbles, ils s'évanouissent dans leurs pensées.

Celui-là est vraiment grand, qui a une grande charité.

Celui-là est vraiment grand, qui est petit à ses propres yeux, et qui compte pour rien les honneurs du monde.

Celui-là est vraiment sage, qui, *pour gagner Jésus-Christ, regarde comme de la boue toutes les choses de la terre.* (Philipp., III, 8.)

Celui-là est vraiment savant, qui fait la volonté de Dieu et renonce à la sienne.

CONSIDÉRATION III.

Sur ces paroles :

Heureux celui que la vertu instruit par elle-même, non par des figures et des paroles, qui passent, mais en se montrant à lui telle qu'elle est!

Premier Prélude.

Représentez-vous Jésus entouré dans le désert d'une multitude de peuple, tellement affamée des paroles qui sortaient de sa bouche, qu'elle oubliait, pour l'entendre, jusqu'aux besoins les plus impérieux de la nature.

Second Prélude.

Suppliez Jésus de vous donner la grâce de bien comprendre toute l'excellence de sa doctrine. Son excellence consiste en ce qu'elle contient : 1° tout ce qui peut satisfaire l'esprit ; 2° tout ce qui peut contenter le cœur.

Première Réflexion.

La doctrine de Jésus-Christ contient tout ce qui peut satisfaire l'esprit, parce qu'elle nous révèle tout ce qu'il nous importe de savoir, et nous le propose d'une manière certaine et infaillible. Double caractère qui ne peut convenir qu'à une doctrine divine.

Et d'abord la doctrine de Jésus nous apprend tout ce qu'il nous importe de connaître. Par ce mot de doctrine, il faut entendre l'ensemble des vérités saintes que l'Évangile propose, ou que renferme la tradition constante des

siècles chrétiens. La doctrine de Jésus satisfait l'esprit de l'homme, toujours inquiet et flottant, parce que seule (nous l'avons dit) elle renferme tout ce qu'il lui importe de savoir. Quelle est en effet la vérité nécessaire, ou simplement utile, qui ne nous ait été révélée d'en haut, touchant la nature de Dieu et ses perfections, notre origine et notre destinée, les devoirs que nous avons à remplir, et les moyens puissants qui sont à notre disposition pour nous aider dans cet important travail de toute une vie d'épreuve? Dieu nous a donc tout dit par ses prophètes, et plus excellemment encore par Jésus-Christ, son Verbe; et, tandis qu'il a jeté le monde à l'inquiète curiosité des savants qui se disputent sans pouvoir s'entendre, il a pris soin de nous instruire de tout ce qu'il est nécessaire que nous sachions. Il est vrai que, dans tout ce qu'il a daigné nous apprendre, il n'y a rien qui puisse satisfaire notre curiosité ou notre orgueil. Notre curiosité s'adresse tous les jours à elle-même mille questions auxquelles il nous est impossible de répondre, et notre orgueil aurait bien désiré pénétrer l'essence des choses, pour ne devoir qu'aux lumières de la raison ce que nous ne pouvons connaître que par la foi. Mais pourquoi nous plaindrions-nous? Quand le Seigneur aurait répondu à tout ce que notre curiosité demande, en serions-nous devenus pour cela meilleurs? Oh! que nous vous bénissons, mon Dieu, de ce que, nous ayant révélé tout ce qu'il nous importe de savoir, vous nous avez laissé une autorité infaillible, pour expliquer et conserver votre doctrine! Comme se reposent doucement dans cette pensée notre esprit et notre cœur! Que les inquiets du siècle errent donc dans les mille sentiers de leurs opinions et de leurs systèmes : pour nous, mon Dieu, nous ne voulons dévier ni à droite ni à gauche; mais nous poursuivrons notre course à la lueur de votre

lumière, jusqu'à ce que le jour paraisse et que les ombres de la foi déclinent.

Mais Dieu ne nous a pas seulement révélé tout ce qu'il nous importe de savoir; sa doctrine certaine, infaillible, parce qu'elle est appuyée sur des faits publics et incontestables, bannit toute espèce de doute et d'incertitude.

Comment, en effet, expliquer ce charme inconnu qui s'empare de l'âme, cet attrait indicible qui l'attache et la captive, toutes les fois que nos yeux viennent à tomber sur quelques passages des saints Évangiles? Il y a cependant dans ses sacrés enseignements des mystères profonds, que la raison ne saurait sonder; et il s'y rencontre aussi des vérités dures, qui heurtent de front tous les penchants. Et toutefois, il arrive qu'au sein de cette obscurité de la foi, l'esprit est comme frappé d'une douce lumière, et le cœur n'est pas sans consolation, au milieu des épreuves difficiles auxquelles nous condamne l'inflexibilité de la loi divine. Pourrait-il en être autrement, puisque c'est dans la doctrine seule de Jésus que se trouve le véritable repos de l'esprit, fatigué et bouleversé par les doctrines incertaines de l'homme? Car Jésus, remarque l'Évangile, n'enseignait pas comme les docteurs, qui proposent leurs doutes avec hésitation et en tremblant: il parlait avec l'autorité d'un maître qui a droit de commander aux intelligences, et qui doit être cru sur parole, parce que cette parole était confirmée par ses œuvres. Au contraire, lorsqu'un sage prêchait au milieu de ses adeptes, chacun d'eux pouvait se dire: Peut-être que le maître se trompe; peut-être a-t-il intérêt à me tromper. Je dois donc me défier de lui, me défier de moi-même, de mon propre jugement; car je sais que l'ignorance, la passion, le préjugé, une certaine précipitation, sont autant de causes d'illusion et d'erreur. Mais que puis-je appréhender de semblable de la part d'un

Dieu qui est la vérité par essence? Je n'ai besoin que de savoir une chose : a-t-il parlé? Oui : je crois donc et j'adore; sa doctrine me proposant tout ce que j'ai besoin de savoir, et me l'enseignant d'une manière certaine et infaillible, contient en elle-même tout ce qui est nécessaire pour contenter mon esprit et le fixer.

Seconde Réflexion.

La doctrine de Jésus contente le cœur, parce qu'elle commande l'amour.

Le Seigneur s'adressant autrefois à son peuple par le ministère de Moïse, lui fit de l'amour un ordre formel : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et de tout votre esprit* (1). Mais comme ce peuple dur et grossier était toujours porté au murmure et à la révolte, Dieu était obligé d'employer le plus souvent la crainte, pour le retenir dans les limites du devoir et de l'obéissance. Ainsi c'était à coups de tonnerre qu'il le faisait marcher dans le désert; c'était la flamme qui était chargée de consumer, tout vivants, les rebelles; c'était la terre qui s'entr'ouvrait sous leurs pas pour les engloutir; c'étaient des serpents qui devaient les empoisonner de leur souffle; la mort, toujours la mort se tenait prête à exécuter les ordres de sa justice. Mais vint le jour où la voix terrible du tonnerre cessa, pour qu'on entendît cette voix si douce (2) : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera; et nous viendrons en lui, et nous ferons en lui notre demeure;* alors la flamme qui consumait les coupables disparut devant le feu apporté sur la terre par Jésus; la terre n'engloutit plus les victimes de la colère

(1) *S. Marc*, XII, 30. — (2) *S. Jean*, XIV, 23.

divine, mais elle rendit à la vie les victimes qu'elle retenait dans son sein ; le serpent d'airain ne fit plus de blessures, mais celui que le serpent d'airain représentait guérit les blessures qui étaient faites ; Dieu ne dit plus aux hommes, *Vous mourrez* (1) ! mais il dit : Je mourrai. Oh ce fut alors surtout que l'amour dicta ses lois au monde selon ce qu'avait dit si énergiquement le prophète-roi *Dieu a régné par le bois* (2).

Mais qu'elle est douce, qu'elle s'harmonise bien avec les besoins du cœur, cette loi de Jésus qui commande ainsi l'amour ! Déjà le Sauveur avait résumé sa doctrine tout entière par ces deux mots : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit, de toutes vos forces, et vous aimerez votre prochain comme vous-même. En cela est toute la loi et les prophètes* (3).... Quoi de plus suave encore que ces autres paroles rapportées par saint Jean : *Comme mon Père m'a aimé, je vous aime. Demeurez donc dans mon amour, comme je demeure dans l'amour de mon Père.... Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme j'ai gardé moi-même les commandements de mon Père, et que je demeure dans son amour..... Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis, comme je vais le faire pour vous..... Vous serez donc mes amis, si vous faites ce que je vous commande ;* c'est-à-dire, si vous aimez vos frères, *jusqu'à donner votre vie pour eux..... Ce que je vous commande, c'est de vous aimer tous les uns les autres ; c'est à cela qu'on vous reconnaîtra pour mes disciples.* Et celui qui a écrit ces choses est le disciple *que Jésus aimait, qui se reposa si doucement sur son cœur*, et qui nous apprit comment *Jésus*,

(1) *Genes.* II, 17. — (2) *Ps.* XLIX, 6. — (3) *S. Marc*, XII, 30.

ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les avait aimés jusqu'à la fin. C'est ce disciple qui a si bien compris la doctrine de Jésus, que dans ses vieux ans il ne cessait de répéter ces mots : *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres;* et comme on lui demandait pourquoi il disait toujours la même chose, il répondit : *C'est que cette parole renferme le commandement du Seigneur, et que si on l'observe, il suffit* (1).

Ainsi donc, aimer Dieu et aimer le prochain pour Dieu, telle est la doctrine du Sauveur. Faut-il s'étonner maintenant qu'une loi qui convenait si bien au cœur de l'homme se soit établie avec une telle rapidité sur la terre, que, peu d'années seulement après la mort de Jésus, tous les chrétiens ne formaient, pour ainsi dire, qu'une seule famille, et n'étaient qu'un cœur et qu'une âme? Faut-il s'étonner si le martyr Ignace, dévoré de l'amour de Jésus, désirait être broyé sous la dent des bêtes féroces, pour être présenté comme un pain de pur froment dans le royaume céleste? Donnez-moi un cœur capable d'aimer, et il comprendra ce que je dis.

Nous ne pouvons terminer cette seconde réflexion sur l'amour divin, sans chercher à prémunir ceux dont le salut nous est cher, contre une certaine tendance des esprits de notre siècle, qui voudraient réduire toutes les pratiques de l'Évangile à la seule loi de charité pour le prochain. Le Dieu qui a dit, *Vous aimerez votre prochain comme vous-même* (2), a commencé par établir, *comme le premier et le plus grand des commandements*, l'amour que l'homme doit à Dieu, son bienfaiteur et son maître. Or, cet amour ne saurait exister sans la soumission de l'esprit aux vérités révélées, et sans l'obéissance du cœur aux lois établies ; car si c'est une illusion de placer l'amour dû à Dieu

(1) *S. Jean* XV, 10 et suiv. — (2) *S. Marc*, XII, 30.

dans le seul sentiment indépendamment des œuvres, c'est plus qu'une illusion, c'est une espèce d'idolâtrie de la créature de résumer tout l'Évangile dans la seule loi de charité pour le prochain. Il ne suffit donc pas d'être bon, humain, généreux; il faut aimer Dieu d'abord comme il veut être aimé, puis le prochain comme Dieu veut qu'on l'aime, c'est-à-dire, pour l'amour de lui. Dans ce double précepte est *toute la loi et les prophètes*, comme l'enseigne Jésus, qui a tout renfermé dans ce mot : *Vous aimerez votre Dieu de tout votre esprit, de toute votre âme, de toutes vos forces, et votre prochain comme vous-même, pour l'amour de Dieu* (1).

Troisième Réflexion.

La loi de Jésus va bien au cœur, non-seulement parce qu'elle prescrit l'amour, mais encore parce qu'elle fait trouver, dans l'amour qu'elle prescrit, la force d'exécuter ce qu'elle exige.

Nous ne craignons pas de le dire, malgré les impénétrables profondeurs qui dérobent les mystères aux vaines et curieuses recherches de la raison humaine, beaucoup cependant consentiraient à croire, si, en se soumettant au joug de la foi, ils pouvaient du moins se soustraire au joug de la loi. Ce qui gène le plus, en effet, le plus grand nombre, ce n'est pas la croyance à certaines vérités inaccessibles aux efforts de l'esprit, mais bien l'observance des devoirs pénibles que repoussent les malheureuses inclinations du cœur. Voulez-vous trouver léger le fardeau du Seigneur? Aimez, et alors vous direz avec le prophète-roi : *Vos commandements ne sont ni difficiles ni onéreux*

(1) *S. Marc*, XII, 30

reux, ô mon Dieu (1)! Aimez, et vous trouverez *heureux ceux qui scrutent sa loi sainte, et l'accomplissent de tout leur cœur* (2). Aimez, et vous répéterez avec le saint roi David : *Seigneur, je me suis réjoui dans la voie de vos commandements, comme celui qui possède au sein des richesses. J'ai couru dans les sentiers de votre loi, et mon cœur a été dilaté de joie* (3). Aimez, et de votre cœur s'échappera cette parole brûlante : *Oh! que votre loi sainte m'est douce, ô mon Dieu! Sa méditation est l'occupation de tous mes jours. Oui, je l'aime plus que l'or et la pierre précieuse* (4).

Que si les expressions du Psalmiste vous surprennent, écoutez-en l'explication dans ces belles paroles de S. Augustin : « Dans ce que l'on aime il n'y a ni peine, ni tra-« vail ; ou s'il y a peine et travail, c'est un travail et une « peine qu'on aime. » Ainsi, la loi qui vous fait un devoir de la pureté du cœur, est-elle pour vous une peine, aimez Jésus, et la peine disparaîtra ; ou si la peine reste, vous l'aimerez. La loi qui vous prescrit le détachement des biens de ce monde, qui veut que vous les *possédiez comme ne les possédant pas* (5), vous est-elle pénible, aimez Jésus, et vous vous réjouirez *dans la voie des commandements comme celui qui possède au sein des richesses.* Vous trouvez dur ce mot : *Le monde se réjouira, et vous serez dans les larmes* (6); aimez Jésus, et les larmes vous seront plus douces que les plaisirs. Aimez Jésus, nous vous le répéterons sans cesse ; et quand il s'agirait comme lui *d'être baptisé d'un baptême de sang* (7), vous diriez : Quand donc viendra l'heure où il me sera permis de le recevoir? *Oh! que ie souffre et que je brûle du désir de le voir s'accomplir* (8)!

(1) *Ps.* CXVIII. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.* — (4) *Ibid.* — (5) I *Cor.* VII, 30. — (6) *S. Jean*, XVI, 20. — (7) *S. Luc*, XII, 50. — (8) *Ibid.*

PRATIQUE.

Faites pendant la journée quelques actes de foi et d'amour; et lorsque vous rencontrerez quelque devoir difficile à remplir, accomplissez-le pour l'amour de celui qui vous a aimé jusqu'à donner sa vie pour vous.

Bouquet spirituel.

La doctrine de Jésus surpasse toute doctrine des Saints; et qui en posséderait l'esprit, aurait trouvé la manne cachée.

AUTRE SUJET.

Est-il plus rude combat à soutenir que de travailler à se vaincre?

1. Il est plus difficile, et par là même plus glorieux, de vaincre ses penchants, que de vaincre ses ennemis. Les païens étaient si pénétrés de cette verité, que le premier des orateurs ne fait pas difficulté d'élever la clémence de Cesar pardonnant à un ennemi, au-dessus de la gloire de toutes ses conquêtes.

2. Ce que les païens n'avaient pas, nous l'avons : la grâce, fruit des mérites de Jésus. Nous ne sommes donc plus réduits à nos seules forces. *Je puis tout*, dit saint Paul, *en celui qui me fortifie*. Oh! quel motif d'encouragement!

3. Les païens travaillaient pour la gloire, qui passe comme un vain bruit. Le prix du combat pour nous est la vie éternelle.

CHAPITRE IV.

De la prévoyance dans les actions.

1. Il ne faut pas croire à toute parole, ni à tout mouvement intérieur, mais peser chaque chose selon Dieu, avec prudence et une sérieuse attention.

Malheureusement nous croyons et nous disons plus facilement des autres le mal que le bien, tant nous sommes faibles!

Mais les parfaits n'ajoutent pas foi aisement à tout ce qu'ils entendent, parce qu'ils connaissent l'infirmité de l'homme, enclin au mal et sujet à pécher dans ses paroles.

2. C'est une grande sagesse que de ne point agir avec précipitation, et de ne pas s'attacher obstinément à son propre sens.

Il est aussi de la sagesse de ne pas croire indistinctement tout ce

que l'on dit, et de ne pas aller aussitôt rapporter aux autres ce que l'on a entendu ou cru.

Prenez conseil d'un homme sage et d'une conscience droite, et laissez-vous guider par un homme plus éclairé et plus vertueux que vous, plutôt que de suivre vos propres pensées. La vie réglée rend l'homme sage devant Dieu, et lui donne une grande expérience.

Plus un homme sera humble et soumis à Dieu, plus il aura de sagesse et de paix en toutes choses.

CONSIDÉRATION IV.

Sur ces paroles :

C'est une grande sagesse de ne point agir avec précipitation, et de ne pas s'attacher obstinément à son propre sens.

Premier Prélude.

Représentez-vous le divin Sauveur assistant avec ses disciples et Marie, sa mère, aux noces de Cana. Un miracle lui est demandé ; ce miracle, qui doit être un acte de bonté et de charité à l'égard des deux époux, doit aussi procurer la gloire de Dieu, et affermir la foi encore chancelante des Apôtres. Jesus semble, au premier abord, le refuser, parce que son heure n'est pas encore venue ; modèle admirable qui nous apprend à fuir tout empressement trop naturel et trop vif, même dans ce qui a l'apparence du bien.

Second Prélude.

Demandez à Jésus la grâce d'agir toujours avec calme et prudence ; et pour cela, vous considérerez que le désir du bien est souvent un obstacle au bien même, lorsque ce désir est poussé trop loin, c'est-à-dire : 1° lorsqu'on poursuit le bien avec trop de précipitation ; 2° lorsqu'on néglige les moyens humains que la Providence peut bénir pour en assurer le succès ; 3° lorsqu'on veut le bien avec une opiniâtreté aveugle et superbe qui ne reçoit aucun avis ni conseil ; 4° lorsqu'on veut un bien impossible, ou tellement difficile qu'il surpasse nos forces et la mesure des grâces que Dieu nous destine.

Première Réflexion.

Ne pas vouloir avec trop de précipitation.

Lorsque, cédant à la grâce toute-puissante du divin Jésus, un chrétien fidèle et généreux a brisé pour l'amour de lui tous les liens qui l'attachent à la terre, tels que

famille, rang, richesses, honneurs, plaisirs, liberté; soit que son sacrifice ait été apparent aux yeux des hommes, soit qu'il ait été seulement consommé dans son cœur, il arrive souvent que ce pauvre cœur, privé de tout aliment humain que réclame l'activité qui le consume, se laisse séduire par l'espérance d'un bien qui cesse alors de l'être, parce qu'on le désire avec une ardeur trop vive et trop humaine. Cette tentation est dangereuse; car qui croirait jamais qu'il faut se défier même de ses bons désirs?

Vous voulez le bien, mon fils, mais vous le voulez tout de suite et sans retard; tout obstacle qui se rencontre au dehors ou au dedans de vous-même vous irrite; et alors vous gémissez, vous murmurez, vous vous découragez. Ame impatiente et imparfaite, quand donc saurez-vous vous modérer, et attendre? Vous modérer : mais n'est-ce pas déjà une victoire aussi belle, plus belle peut-être que le bien même, objet de vos poursuites? C'était pour sa gloire que Dieu voulut créer le monde et tout ce qu'il renferme; il le pouvait faire en un clin d'œil, il y employa six jours. Quatre mille ans d'attente précédèrent la venue du Fils de Dieu sur la terre, qu'il devait renouveler. Dites-moi ce que faisait Jésus pendant les trente années qu'il passa dans l'obscurité de Nazareth? Me répondrez-vous qu'il avait besoin comme vous, avant de se montrer et d'agir, d'arriver à l'âge de la sagesse et de l'expérience? O vous donc qui ne savez *attendre*, demandez la patience à celui qui *attend que le temps de la moisson soit venu, pour serrer le froment dans son grenier, et jeter la paille au feu éternel* (1). Et puis, ne savez-vous pas que la Providence elle-même suscite ou du moins permet ces obstacles, pour éprouver la foi et la patience de ses serviteurs fidèles? Ne savez-vous pas que le bien n'est pas

(1) *S. Luc*, III, 17.

seulement dans ce qui s'exécute et s'achève, mais que Dieu le voit dans les vœux, les efforts, les prières et la constance de ceux qui le poursuivent sans découragement et sans murmure? Ignorez-vous que les travaux qui ne sont point couronnés de succès sont souvent plus méritoires, parce qu'ils sont l'effet d'une volonté plus droite et plus pure, et que, parmi les ouvriers qui travaillent avec un égal courage dans l'héritage du Père de famille, quelques-uns doivent semer, tandis que d'autres doivent entrer dans leurs travaux, et recueillir les riches moissons que les premiers ont préparées?

Seconde Réflexion.

Ne pas agir sans prudence en négligeant les moyens humains, que la Providence peut bénir, pour assurer le succès du bien qu'on désire.

Négliger ces moyens, ce n'est pas sagesse, c'est folie, car il est écrit : *Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu* (1). Mais aussi compter trop, compter uniquement sur les moyens que l'on prend pour opérer le bien, n'est pas prudence, c'est présomption et orgueil. Ne dites pas : Je me confie en Dieu, je l'ai prié; il connaît les désirs de mon cœur, il agira pour moi : je me repose, j'attends tout de lui, et j'espère. Agissez vous-même, puis attendez; reposez-vous en Dieu, et espérez. Ne dites pas non plus : J'ai bien réfléchi, toutes mes mesures sont prises, je n'ai rien négligé pour assurer le succès de cette entreprise : je suis sûr de l'obtenir. Vous n'êtes sûr de rien; car que peuvent vos réflexions, vos mesures et votre sagesse, si Dieu ne les bénit? Mais quand vous aurez pris tous les moyens que suggère la prudence, et qu'en même temps vous aurez

(1) *S. Matth.* IV, 7.

beaucoup prié, croyez que Dieu bénira vos efforts; croyez-le, quand vous ne verriez encore paraître sur l'horizon aucun rayon d'espérance. Si Dieu le veut (et vous ne devez vouloir que ce qu'il veut), qui pourra s'opposer à ses desseins? Ainsi donc, si l'erreur de la prudence humaine est de compter sur ses moyens, le propre de la prudence chrétienne est d'employer tous les moyens, et de ne compter que sur Dieu.

Troisième Réflexion.

Éviter toute opiniâtreté aveugle et superbe, qui n'écoute aucun conseil.

Ne soyez pas de ceux qui rejettent un projet sage, un expédient utile, parce qu'il n'est pas le fruit de leur propre pensée. Ne vous arrêtez pas non plus obstinément au projet, à l'expédient qui vient de vous, par cela seul qu'il vient de vous. Qu'importe de qui il vienne? s'il est bon, suivez-le; abandonnez-le, s'il ne l'est pas. Ne confondez pas l'obstination avec la fermeté, ni l'entêtement avec la résolution d'une âme véritablement courageuse. Quoi de plus dur que le fer? Le fer, cependant, ne prend-il pas toutes les formes que la main de l'habile ouvrier qui l'emploie sait lui imprimer? C'est ainsi qu'il faut plier et résister. L'essentiel est de le faire à propos; or, vous le ferez toujours à propos, si vous êtes humble, si vous voulez le bien pour lui-même, et sans retour d'amour-propre. Il n'y a que les caractères faibles, les esprits étroits ou esclaves de la vanité, qui ne veulent rien écouter. L'homme qui a des vues élevées, et qui veut le bien, ne méprise aucun avis et met à profit tout ce qu'il entend.

Quatrième Réflexion.

Que nos bons désirs ne se portent point sur ce qui est impossible, ou sur les choses qui surpasseraient nos forces et la mesure des grâces que Dieu nous destine.

Il n'est personne qui n'ait souvent conçu, dans la ferveur de ses pieux désirs, de beaux, de magnifiques plans de perfection pour soi ou pour les autres, que le réveil de la réflexion aurait dû faire évanouir. A cette apparence de bien, l'imagination s'allume, les désirs s'enflamment. Mais comme bientôt l'imagination et les désirs sont frustrés, parce que le bien que l'on conçoit n'est pas toujours possible, ou ne l'est pas tel que nous le voulons; la tristesse arrive, à sa suite le murmure, puis le découragement et le trouble. Nous dirons à ceux qui poursuivent avec tant d'ardeur cette perfection : Si Dieu l'avait voulu, n'aurait-il pas pu peupler la terre de créatures aussi nobles et aussi belles que les anges? Il l'a abandonnée cependant aux hommes, dont beaucoup sont bien méchants et bien pervers. Êtes-vous plus sage que Dieu, plus sage que Jésus, qui réprima le zèle inconsidéré de ses disciples, lorsqu'ils lui demandaient de faire descendre le feu du ciel? Sans doute, si tel était son bon plaisir, il ferait disparaître de votre âme, de l'âme de ceux qui vous entourent, les défauts qui en ternissent la beauté ; il ferait de vous une pierre polie et précieuse, destinée à orner l'édifice qu'il construit. Il veut que vous restiez caché dans les fondements : où est la justice de votre plainte? Ne savez-vous pas que la perfection est d'être ce que Dieu veut, et qu'il vaut mieux pour vous occuper la dernière place, si c'est la dernière place qu'il vous destine, que de briller contre sa volonté, où brillait

l'orgueilleux Lucifer? Soyez donc saint et parfait, selon l'ordre de Dieu et la mesure des grâces que la Providence vous destine. *L'étoile*, dit l'Apôtre, *diffère de l'étoile en lumière et en grandeur* (1); toutes brillent, mais toutes n'ont pas le même éclat : ainsi en est-il des serviteurs de Dieu. A l'exemple des apôtres, dites à Jésus que vous vous sentez le courage, avec sa grâce, de partager son calice; mais gardez-vous d'ajouter que *vous voulez la première place dans son royaume* (2). Travaillez sans relâche et sans murmure, pour vous rendre digne de cette grâce, et attendez tout de Dieu, vous abandonnant à lui pour tout le reste, parce qu'il sait mieux que vous ce qui convient à votre perfection et à votre bonheur.

PRATIQUE.

Vous prendrez la résolution de ne rien faire d'important, même pour le bien, avant d'avoir consulté, réfléchi et prié.

Bouquet spirituel.

Vous retiendrez ces mots : C'est une grande sagesse de ne point agir avec précipitation, et de ne pas s'attacher obstinément à son propre sens.

AUTRE SUJET.

Il est de la sagesse de ne pas croire immédiatement tout ce que les hommes disent; et ce que l'on a entendu ou cru, de ne point aller aussitôt le rapporter aux autres

La discrétion dans nos paroles exige :

1. La vérité;
2. La charité;
3. L'humilité;
4. La réserve ou la modestie.

Le développement ou la considération de ces cinq vertus pourra vous occuper utilement devant Dieu, pendant le temps que vous vous consacrerez à la méditation.

(1) *Corinth.* XV, 41. — (2) *S. Marc*, X, 37.

CHAPITRE V.

De la lecture de l'Écriture sainte.

1. Il faut chercher la vérité dans l'Écriture sainte, et non l'éloquence ; toute écriture doit être lue dans le même esprit que celui qui l'a dictée. Nous devons y chercher l'utilité, plutôt que la délicatesse de langage.

Nous devons lire aussi volontiers les livres simples et pieux que les livres profonds et sublimes.

Ne vous arrêtez pas au plus ou moins de mérite de l'auteur, s'il a peu ou beaucoup de savoir ; mais que le seul amour de vous instruire de la vérité vous porte à lire.

Ne cherchez pas à savoir qui a dit telle chose, mais faites attention à ce qui est dit.

2. Les hommes passent, mais la vérité du Seigneur demeure à jamais. (Ps. CXLVI, 2.)

Dieu nous parle de diverses manières et par toute sorte de personnes.

Ce qui nous nuit souvent dans la lecture de l'Écriture sainte, c'est la curiosité : nous voulons y examiner et comprendre des choses sur lesquelles il faudrait simplement passer.

Si vous voulez lire avec fruit, lisez avec humilité et simplicité, avec foi, et ne cherchez jamais à passer pour habile.

Interrogez volontiers, et écoutez en silence les paroles des saints. Ne méprisez pas les sentences des vieillards, car elles ne sont pas proférées en vain.

CONSIDÉRATION V.

Sur ces paroles :

Nous devons lire aussi volontiers les livres simples et pieux que les livres profonds et sublimes.

Premier Prélude.

Représentez-vous le divin Sauveur Jésus, âgé de douze ans seulement, lisant dans le temple de Jérusalem les écrits des prophètes, et interrogeant les docteurs étonnés de sa science, de sa sagesse et de sa prudence.

Second Prélude.

Demandez à Jésus la grâce de bien profiter des lectures spirituelles auxquelles vous consacrez tous les jours quelques instants ; et, pour y réussir, faites-les : 1° avec un esprit de discrétion pour le choix des livres ; 2° avec esprit de foi ; 3° avec le désir d'en retirer quelque fruit pour votre âme.

Première Réflexion.

Discrétion dans le choix des livres.

Et d'abord, pour ce qui est de l'esprit de discernement qui doit présider au choix de vos lectures, il n'est ici question, comme vous le pensez bien, que de ce qui regarde les ouvrages de piété. Nous ne voulons point parler en ce moment de ces milliers de livres frivoles et légers, encore moins de ces livres dangereux et corrupteurs, qui sont répandus de nos jours avec tant de profusion, et dévorés avec tant d'avidité. Éloignez à jamais, Seigneur, de tous les cœurs qui sont à vous, la funeste tentation de cueillir sur ces arbres maudits les fruits empoisonnés qui promettent la science du bien, et ne donnent, hélas! que la science du mal. Si ces sortes de lectures n'étaient qu'inutiles, si elles ne faisaient que remplir l'imagination de fictions mensongères, souvent invraisemblables et forcées, à peine pourrait-on les tolérer; mais comment ne pas les condamner, quand l'expérience nous apprend qu'elles finissent par éteindre la piété dans les âmes, par rendre sa pratique ennuyeuse et pénible? Comment ne pas les condamner, quand elles s'opposent à l'accomplissement des devoirs sérieux de notre état et de notre position; quand elles jettent notre esprit dans des doutes et des perplexités que la foi ne peut plus bientôt calmer; quand elles remuent, agitent, bouleversent, corrompent notre cœur, en y développant le germe de toutes les passions? Encore une fois, préservez-nous, Seigneur, de cet écueil aujourd'hui si dangereux et si funeste à tant d'âmes! Donnez-nous cet esprit de discernement qui nous est nécessaire, non-seulement pour éloigner de nous ce qui

est mauvais, mais encore pour choisir dans ce qu'on nous propose comme bon, ce qui peut nous être le plus utile; car, de même qu'il se trouve des mets sains et nourrissants qui entretiennent la vie du corps, et des mets d'un goût plus relevé, d'une saveur plus agréable, mais dont l'usage est moins salutaire, ainsi en est-il de ce qui sert d'aliment à nos âmes. L'esprit de sagesse et de prudence est donc nécessaire pour choisir, parmi les livres spirituels, non ceux qui nous flattent le plus, mais ceux qui nous servent le plus. Le tempérament de l'âme doit être consulté, pour lui donner ce que réclament ses besoins. Car ce qui convient à l'un, bien qu'excellent et parfait, ne convient pas à un autre moins avancé dans les voies de la perfection, comme les aliments les plus nourrissants peuvent nuire à l'estomac malade, qui ne serait pas assez fort pour les supporter. C'est pourquoi étudiez-vous vous-même, et consultez celui qui vous tient la place de Dieu, pour ne rien faire sans ses avis et ses conseils.

Seconde Réflexion.

Il faut lire avec esprit de foi.

Heureux, disait Jésus à ses disciples, *les yeux qui voient ce que vous voyez! heureuses les oreilles qui entendent ce que vous entendez* (1)! Pourquoi heureux? Est-ce parce que vos Apôtres ont vécu avec vous dans l'intimité la plus étroite? Mais ne vivez-vous pas avec moi, ô mon Dieu? n'ai-je pas le bonheur de vous posséder comme eux? Est-ce parce qu'ils vous voyaient? Mais je vous vois aussi en quelque sorte, lorsque vous daignez vous manifester à mon âme. Est-ce parce qu'ils vous entendaient? Mais c'est votre

(1) *S. Luc*, X, 23.

parole qui retentit à l'oreille de mon cœur toutes les fois que je lis vos saints Évangiles, ou que je parcours les sages réflexions suggérées par votre divin esprit à tant de pieux auteurs qui ont trouvé dans vos sacrés enseignements une mine inépuisable de trésors spirituels. Le malheur, ô Jésus! c'est que ma foi est faible. Vous le dirai-je? et pourquoi ne vous le dirais-je pas, puisque *vous savez ce qui est dans l'homme* (1)? Je cherche dans ces lectures ce qui pique ma curiosité, ce qui flatte mon esprit, ce qui sourit à mon imagination. Je veux le plaisir; le fruit, je le désire peu. Aussi votre parole, qui est une parole divine, devient-elle pour moi une parole humaine; et, comme parole humaine, elle ne produit rien de bon, rien de vrai, rien de solide. Ce qu'elle produit, c'est le dégoût; car vous seul, ô mon Dieu, pouvez satisfaire tous les besoins de mon âme, mon esprit se nourrissant de votre vérité, comme mon cœur de votre amour. Oh! si j'étais persuadé toujours que c'est vous qui me parlez quand je lis ou que je médite, serais-je si froid, si ennuyé, si distrait, si peu attentif et recueilli? Qui me donnera l'esprit de foi? et je dirai comme Samuël : *Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute* (2).

Troisième Réflexion.

Lire avec le désir de profiter.

L'eau qui n'entre pas dans la terre, mais qui s'écoule aussitôt, ne la rend pas féconde. A quoi bon lire si rapidement et si longtemps? Une seule pensée bien méditée et bien comprise vaut mieux qu'un torrent de paroles qui ne laisse aucune trace de son passage. Pourquoi lisons-nous? Est-ce pour apprendre quelque chose que nous ignorons? Oui, quelquefois; car l'effet des pieuses lectures

(1) *S. Jean*, II, 25. — (2) I *Rois*, III, 9.

est de nous instruire. Mais il arrive souvent que les livres ne font que nous répéter ce que nous savons déjà. Nous lisons donc, non pour connaître simplement, mais pour connaître d'une manière pratique ce que nous savons déjà depuis longtemps. Nous lisons, pour laisser à la vérité qui a frappé notre esprit, le loisir de s'insinuer jusque dans notre cœur. Ce cœur, ô mon Dieu, est souvent devant vous comme une terre sans eau; daignez y répandre cette douce rosée, que vous accordez toujours à l'instance des pieux désirs de vos serviteurs fidèles. Enflammez-nous, ô mon Dieu! afin que, lorsque nous lirons ou écouterons votre sainte parole, nous puissions dire, comme les disciples d'Emmaüs : *Notre cœur était tout brûlant lorsque Jésus nous parlait* (1).

PRATIQUE.

Faire tous les jours, lorsqu'il n'y aura pas d'empêchement légitime, une lecture de piété.

Bouquet spirituel.

Si vous voulez lire avec fruit, lisez avec humilité, avec simplicité, avec foi.

AUTRE SUJET.

Lecture de l'Écriture sainte.

1. Utilité des saintes Écritures.

Saint Paul, en écrivant à Timothée, indique toutes les raisons qui montrent l'utilité des saintes Écritures. Elles servent, nous dit-il, à instruire, à convaincre, à reprendre, à fixer dans la sainteté et la justice, pour que nous soyons des hommes de Dieu parfaits, et propres à toute sorte de bien.

2. Dans quelles dispositions faut-il lire les Écritures?

L'auteur de l'Imitation nous dit que ce doit être dans le même esprit que celui qui les a dictées. Nous devons chercher l'utilité plutôt que la sublimité; les lire avec humilité, avec foi et avec simplicité.

(1) *S. Luc*, XLIV, 32

L'Église catholique ayant été établie par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même pour conserver intact le dépôt des vérités révélées, et ayant de plus reçu de lui le pouvoir et l'assistance pour les interpréter selon son esprit, c'est un devoir pour tous les fidèles de se soumettre à l'autorité de son enseignement, selon cette parole du Maître : Enseignez toutes les nations... Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé ; celui qui ne croira pas, sera condamné.

CHAPITRE VI.

Des affections déréglées.

1. Dès que l'homme désire quelque chose avec passion, aussitôt il en ressent du trouble en lui-même.

Le superbe et l'avare ne connaissent pas de repos ; mais le pauvre et l'humble d'esprit vivent dans l'abondance de la paix.

L'homme qui n'est pas encore parfaitement mort à lui-même est bien vite tenté, et il succombe dans les plus petites choses.

Celui dont l'esprit est encore infirme, qui est en quelque sorte dans les liens de la chair et sous l'attrait des objets sensibles, peut difficilement se détacher parfaitement des affections terrestres.

Aussi éprouve-t-il quelque sentiment de tristesse, lorsqu'il essaye de s'en séparer ; et si quelqu'un lui résiste, il s'indigne.

2. Qu'il ait obtenu ce qu'il désirait, aussitôt le ver du remords le ronge, parce qu'il a suivi sa passion, qui est un obstacle au sentiment de la paix qu'il cherchait.

C'est en résistant à ses passions, et non en leur cédant, qu'on trouve la véritable paix du cœur.

Cette paix du cœur ne saurait donc être à l'homme charnel, à l'homme livré tout entier aux choses terrestres : elle est à l'homme fervent et spirituel.

CONSIDERATION VI.

Sur ces paroles :

Dès que l'homme commence à désirer quelque chose désordonnement, il devient inquiet en lui-même.

Premier Prélude.

Vous recueillerez de la bouche du Sauveur cette importante maxime : Si quelqu'un aime son père, sa mère, son fils et sa fille plus que moi, il n'est pas digne de moi.

Second Prélude.

Demandez à Jésus la liberté de cœur ; et, pour y parvenir, considérez trois choses : 1° en quoi consiste la liberté de cœur ? 2° peut-on y arriver sans qu'il en coûte ? 3° les sacrifices que demande cette liberté sont-ils plus difficiles que ceux qu'imposent les passions à ceux qui en sont les esclaves !

Première Réflexion.

En quoi consiste la liberté du cœur ?

Nulle part, et dans aucun siècle peut-être, le mot de liberté ne fut si souvent prononcé que dans notre patrie et à l'époque où nous vivons. Jamais non plus son nom ne fut si vivement invoqué ; son droit, si solennellement proclamé ; son exercice, si ardemment défendu ; ses abus même, si opiniâtrément maintenus, si religieusement consacrés. Et cependant ils seraient bien embarrassés peut-être pour répondre à cette question : Qu'est-ce que la liberté? ceux-là même qui meurent pour la liberté. Présentez-moi un homme dépouillé de ses biens, arraché violemment des bras de ses parents et de ses amis, frappé d'interdiction civile, privé de ses droits, relégué dans un cachot, plié en deux sous le poids des chaînes, condamné à mourir sans avoir pu seulement faire entendre sa voix ; vous pensez que je vais dire : Cet homme n'est pas libre. Avant de le dire, il faut que j'interroge son cœur. « Connaissez-vous la vengeance ou la haine, mon frère? Non, car j'adore le Dieu qui prie pour ses bourreaux. Votre trésor, où est-il ? Je l'ai placé dans les cieux, suivant le conseil du Dieu qui vécut et qui mourut pauvre. Est-ce dans la volupté et ses abrutissants plaisirs que vous avez mis votre bonheur ? J'ai toujours regardé comme *heureux ceux qui ont le cœur pur* (1). Si cela est, vous êtes libre, bien que chargé

(1) *Matth.* III, 8

de chaînes. Vous l'êtes, comme Paul l'a été; comme l'ont été des millions de martyrs qui sont morts pour le Christ. Car qu'est-ce qu'une prison, un bourreau ou des fers ? C'est dans la partie intime de l'âme que la vraie liberté règne. Or, comment incarcérer une âme, la charger de fers et la mettre en présence du bourreau ?» Donc celui-là est libre, qui a dit aux passions qui se disputent l'empire de son cœur : Je ne vous servirai pas, je ne serai pas votre esclave.

Mais indépendamment de cette liberté que les livres saints appellent la liberté des enfants de Dieu, et qui consiste, comme nous venons de le dire, à s'affranchir de l'esclavage des passions, il en est une autre, plus parfaite encore, qui repousse jusqu'à la servitude, même la plus légère, lorsqu'elle naît d'une attache trop vive aux biens périssables de la vie. *Possédant comme ne possédant pas, usant du monde comme n'en usant pas* (1), l'âme qui aspire après cette véritable et entière liberté ne peut souffrir aucun lien qui l'attache, aucune entrave qui gêne sa marche vers la perfection qu'elle poursuit. Aussi, comme elle fait peu de cas de la possession, même légitime, des richesses; de la jouissance, même permise, des plaisirs ; de l'élévation, même méritée, aux honneurs et aux emplois! Cette âme craint si fort d'être dominée, qu'elle préférerait ne rien posséder, plutôt que d'être possédée par l'amour de quoi que ce soit. Et qu'on ne dise pas qu'une pareille disposition serait l'indifférence absolue, et la mort du cœur ; car l'amour divin, le plus noble et le plus puissant des sentiments, serait le ressort de cette âme, qui, pour être indifférente aux choses d'ici-bas, n'en serait que plus ardente pour les choses de la vie à venir. Mais un pareil affranchissement est bien rare ; et c'est déjà beaucoup que de n'être pas esclave des passions!

(1) I *Cor.* VII, 30.

Seconde Réflexion.

Peut-on arriver à cette liberté de cœur sans qu'il en coûte?

L'heureux état que celui de nos premiers parents, au beau jour de leur création! Établis dans la justice et la sainteté, éclairés par la vérité même qui brillait sans nuage aux yeux de leur intelligence, ils n'étaient pas exposés, comme nous, à prendre le change sur l'objet de leurs affections. Toujours d'accord avec leur raison, leur cœur aimait, sans égarement et sans passion, ce qui était vraiment digne d'amour. L'ordre et l'harmonie qui régnaient dans la nature, n'étaient qu'une faible image de ce qui se passait intérieurement dans leur âme ; et jamais l'orage des passions ne montait dans les régions du cœur. Bouleversée depuis par la malédiction qu'attira le péché, la nature nous offre encore la fidèle image de l'effroyable révolution qui s'est opérée dans l'intime partie de nous-mêmes. Plus de beaux jours pour les enfants d'Adam! la confusion et l'obscurité qui couvrent leur intelligence, a introduit le désordre dans les affections de leur cœur. C'est ainsi que l'objet le plus aimable, vous, ô mon Dieu, notre principe et notre fin, avez cessé d'être l'objet de nos poursuites. Pour combler ce vide immense que nous laissait votre absence, qu'avons-nous mis? Nous avons mis les richesses; nous avons mis la gloire ; nous avons mis l'amour des créatures; nous avons mis tout ce qui flattait doucement nos sens. Et comme l'abîme n'était pas encore comblé, nous avons dit aux plaisirs coupables : Venez! aux voluptés charnelles : Venez! Il nous manque quelque chose, vous serez notre Dieu ; venez! Et les plaisirs son'

venus, et la gloire s'est offerte, et les créatures ont répondu à l'appel de nos désirs. Voilà ce que nous avons fait, Seigneur, pour soustraire notre cœur à votre aimable empire; voilà comment nous avons remplacé les affections célestes par les affections basses et rampantes de la terre. Mais aujourd'hui que nos yeux sont ouverts, et qu'après une triste expérience, un commencement de bon désir s'est élevé dans notre âme, nous voulons revenir à vous. *Oh! qui nous délivra* (1), demanderons-nous souvent avec votre Apôtre, de ces liens funestes qui nous empêchent d'être à Jésus? Pour les briser, le courage nous manque; et, comme le malade que de cruelles douleurs ont affaibli, l'effort que nous tentons pour recouvrer cette sainte liberté de cœur, nous épuise et nous abat. Mais vous, Seigneur, n'êtes-vous pas notre force et notre soutien? Et n'est-ce pas de vous seul que nous devons espérer cette énergie de volonté qui nous est nécessaire pour nous soustraire aux affections déréglées qu'imprudemment nous avons laissé croître dans nos cœurs? D'avance *nous savons que les sacrifices et les combats ne nous manqueront pas* (2); mais, *loin de les craindre*, nous les appelons de nos vœux. Seigneur Jésus, faites pour nous ce que vous avez fait pour Paul: montrez-nous d'avance ce que nous *aurons à souffrir pour votre nom* (3). Révélez-nous, comme à vos disciples, les épreuves qui nous attendent, afin que, lorsque l'heure sera venue, nous nous souvenions que vous nous les aviez prédites. Qu'avons-nous à *chercher sur la terre, que pouvons-nous désirer dans le ciel même, si ce n'est vous, ô mon Dieu* (4), auprès de qui tout ce que nous voyons n'est qu'un peu *de boue et de fumier*, indigne à jamais de l'affection de nos cœurs?

(1) *Phil.* I, 23. — (2) *Act.* XX, 23. — (3) *Act.* IX, 16. — (4) Ps. VII, 25.

Troisième Réflexion.

S'il en coûte pour rompre les affections humaines qui nous attachent aux choses de la terre, il en coûte plus encore pour en être l'esclave.

L'homme, depuis le péché, est nécessairement sur la terre dans un état de guerre; car, comme dit saint Paul : *La chair combat contre l'esprit, et l'esprit, à son tour, lutte contre la chair* (1). Point de trêve, point de concession entre ces deux ennemis. Lorsque l'un triomphe, l'autre succombe; et il est impossible de diviser à l'amiable, entre ces deux puissances toujours hostiles, l'empire du cœur. L'homme de Dieu, le chrétien fidèle, convaincu qu'il ne peut exister aucun accord entre l'esprit et la chair, prend son parti, et combat avec courage. L'homme charnel, le mondain lâche, qui redoute la peine et la fatigue, jette bas les armes, et, pour jouir du repos, cède aux exigences de la nature corrompue. A ce prix, la paix lui est promise; mais quelle paix, grand Dieu! la paix qui est donnée à l'esclave. L'esclave ne combat plus; mais qui envie son sort? Qui le trouve heureux dans son humiliant repos? Qui ne préfère le poids des armes au poids des chaînes? Oh! la dure servitude, Seigneur, que celle des passions qui triomphent despotiquement dans un cœur! Le cruel tyran, que l'amour désordonné de l'argent! Le cruel tyran, que l'ambition des honneurs! Le cruel tyran, que la soif des plaisirs! Combien de fois je l'ai maudit dans mes jours de souffrances et de malheurs! *Superbe encore au fond de l'ignominie, inquiet et las de moi-même,* dit saint Augustin en racontant les désordres de sa jeunesse, *je m'en*

(1) *Galat.* V, 17.

allais loin de vous, ô mon Dieu! à travers des voies semées de stériles douleurs. Il en coûte plus à l'homme de céder à ses penchants, que de les vaincre; et si le combat contre les passions est dur, une paix ineffable en est le prix. Appelons le Seigneur à notre aide dans ce combat; n'en craignons pas le travail, il sera court. Aujourd'hui, demain, et puis le repos éternel.

PRATIQUE.

Voyez quelle est l'affection trop humaine qui règne dans votre cœur, et prenez la résolution de la combattre, après en avoir demandé la grâce à Jésus.

Bouquet spirituel.

Aujourd'hui, demain, peine et combat; et puis le repos éternel!

AUTRE SUJET.

Que l'homme charnel *ait obtenu ce qu'il désirait, aussitôt le ver du remords le ronge, parce qu'il a suivi sa passion, qui est un obstacle au sentiment de la paix qu'il cherchait.*

1. Comme une amorce trompeuse, les plaisirs coupables ne sont séduisants que dans le rapide instant, qui précède la jouissance qu'on espère. A peine les a-t-on goûtés, que la honte, l'inquiétude, l'étonnement, le remords, et quelquefois le désespoir, sont le châtiment de l'âme infidèle qui s'est laissé surprendre.

2. La résistance, au contraire, n'a de pénible que le petit moment pendant lequel dure le combat. Un fleuve de paix inonde le cœur demeuré fidèle. Un contentement ineffable, avant-goût des délices célestes, est la récompense anticipée de la vertu sur la terre.

CHAPITRE VII.

Qu'il faut fuir l'orgueil et les vanités.

1. Celui-là est bien insensé qui met son espérance dans les hommes, ou dans quelque créature que ce soit.

N'ayez jamais honte de servir les autres, et de paraître pauvre en ce monde pour l'amour de Jésus.

Ne vous appuyez pas sur vous-même ; que votre confiance soit en Dieu seul.

Faites ce qui est en vous, et Dieu bénira vos bonnes intentions.

Ne vous confiez pas en votre science, ni dans l'habileté d'aucun homme ; mais bien plutôt dans la grâce de Dieu, qui secourt les humbles et humilie ceux qui présument d'eux-mêmes.

2. Si vous avez des richesses, n'en tirez pas vanité ; n'en tirez pas de la protection de vos amis, sous prétexte qu'ils sont puissants ; fiez-vous en Dieu, qui donne tout, et qui, par-dessus tout, désire encore se donner lui-même à vous.

Que la force ou la beauté de votre corps, qu'une légère maladie altère et flétrit, ne vous inspire aucun sentiment d'orgueil.

N'ayez pas de complaisance en vous-même, à cause de votre esprit ou de votre habileté, de peur que vous ne déplaisiez à Dieu, de qui vient tout ce que vous possédez de bon dans les biens naturels.

3. Ne vous estimez pas meilleur que les autres, de crainte que Dieu, qui connaît tout ce qui est dans l'homme, ne vous trouve le pire de tous.

Ne vous glorifiez pas de vos bonnes œuvres, car les jugements de Dieu ne sont pas les jugements des hommes : souvent ce que louent les hommes, Dieu le réprouve.

Si quelque chose de bon est en vous, croyez qu'il peut y en avoir plus dans les autres, afin de vous conserver dans l'humilité.

Vous ne perdrez rien en vous mettant au-dessous de tous ; mais vous préférer à un seul, vous serait très-nuisible. Une paix inaltérable est la récompense de l'humble. La colère et l'envie sont le tourment du cœur superbe.

CONSIDÉRATION VII.

Sur ces paroles :

Que la force ou la beauté de votre corps, qu'une légère maladie altère et flétrit, ne vous inspire aucun sentiment d'orgueil. N'ayez pas de vaine complaisance en vous-même pour votre habileté et votre esprit.

Premier Prélude.

Vous adorerez les sentiments intérieurs du cœur de Jésus, si opposés aux désirs ambitieux de ses parents et de ses amis, qui le pressaient de se manifester au monde.

Second Prélude.

Demandez à Jésus la grâce, non-seulement de comprendre, mais, ce qui est bien plus rare, de goûter cette importante maxime de son Évangile : Celui qui s'abaisse sera élevé. Et, pour cela, considérez : 1° que nous n'avons aucun sujet de nous glorifier ; 2° que, s'il y a quelque chose de bon en nous, toute la gloire doit en être rapportée à Dieu seul.

Première Réflexion.

Nous n'avons aucun sujet de nous glorifier en nous-mêmes.

Si notre jugement était droit, si nous étions sincères, et si, vraiment désintéressés d'amour-propre, nous nous considérions nous-mêmes avec les mêmes yeux que nous considérons les autres, tout sentiment de vanité ne nous paraîtrait pas seulement condamnable, il nous paraitrait inexplicable, ou plutôt impossible.

Nous nous glorifions de nos richesses ; mais est-ce donc un si grand mérite que d'avoir beaucoup d'argent ? Si notre fortune nous est venue par héritage, où est notre gloire ? Où est-elle, si cette fortune est le fruit d'un concours de circonstances heureuses ? La devrions-nous à notre seule industrie et à notre habileté, qu'il nous faudrait encore craindre et examiner devant Dieu si la source en a été bien pure. Savez-vous quand le mot de gloire se trouve uni au mot de fortune dans nos saints livres ? C'est quand le riche a fait de ses trésors un digne usage ; c'est quand on peut dire de lui : *Il a répandu ses biens avec libéralité sur les pauvres ; sa justice demeure dans tous les siècles, et sa puissance sera élevée et comblée de gloire* (1). Et

(1) Ps. CXI, 9.

encore : *Heureux l'homme qui est touché de compassion de la misère du pauvre, et qui prête à ceux qui sont dans le besoin ! il ne sera jamais ébranlé. La mémoire du juste sera éternelle* (1).... Hélas ! l'injustice et la mauvaise foi sont aujourd'hui des moyens si ordinaires de faire fortune, qu'un préjugé défavorable devrait en quelque sorte s'attacher aux grandes richesses, surtout quand elles se sont accrues rapidement. Oh ! que nous serions bien plus sages, si nous mettions notre complaisance dans les biens précieux *que la rouille ne ronge pas et que le voleur n'enlève pas* (2) ! Biens véritables, qui seuls auront cours dans le royaume de Dieu, et dont nous sentirons tout le prix quand nous paraîtrons devant lui, pauvres, nus, et dépourvus de bonnes œuvres.

Tirer vanité de la force ou de la beauté de son corps, est aussi une bien grande misère. Le corps ! mais rappelez-vous l'ignominie de son origine. Celui du premier homme fut pétri d'un peu de boue, et c'est de cette boue que nous descendons tous. Vous redirai-je les humiliantes nécessités de l'enfance, si longtemps incapable de se suffire à elle-même, si longtemps dans l'impuissance d'exprimer ses désirs autrement que par des larmes et des cris ? Vous parlerai-je de toutes les transformations successives que nous avons subies, des maladies que nous avons essuyées, indépendamment de toutes celles qui nous sont tenues en réserve pour l'avenir ? Comme un prisonnier que de durs satellites n'abandonnent qu'au moment où les portes du cachot qui doit le recevoir se sont fermées sur lui, les douleurs font route avec nous jusqu'à ce qu'elles nous aient mis entre les mains de la mort qui nous attend..... Nous tirons vanité de notre corps, et il ne brille qu'un jour ! Que dis-je, ne brille qu'un jour ? Au milieu

(1) Ps. CXI, 7. — (2) *Matth.* VI, 20.

même de cet éclat si rapide qui fascine les yeux, un accident imprévu et léger peut en faire un objet d'horreur ou du moins de dégoût. Et je me glorifierais de ce qui fait mon humiliation! Oh! qu'une âme qui sent son origine souffre de cette alliance si étrange de l'esprit avec la chair! Avec quelle impatience elle traîne ce poids qui l'accable! Avec quelle vivacité de désir elle s'écrie avec l'Apôtre: *Quand serai-je déliée* (1), Seigneur? quand serai-je affranchie de la nécessité du sommeil, de la nécessité du boire et du manger, viles fonctions que je partage avec les êtres sans raison?

Placer ses complaisances dans les frivoles ornements d'emprunt qui servent à relever la beauté du corps, c'est quelque chose de plus futile encore, puisque enfin ces ornements ne sont pas vous. Vous me faites remarquer le riche tissu qui vous couvre. Est-ce vous qui l'avez fait du moins? Le travail et la disposition du dessin en sont admirables; je le crois; mais est-ce le fruit de votre industrie? La forme en est élégante et gracieuse; répondez, sont-ce vos mains qui l'ont ainsi disposée? Si cela est, votre mérite, c'est votre adresse. Mais d'où vient que vous repoussez mes louanges? d'où vient que vous les abandonnez comme indignes de vous à l'obscur artisan qui est l'auteur de ce riche travail? Puisque vous êtes si contentes de vous-mêmes, femmes du monde, dites-moi donc ce que vous voulez que j'admire en vous. Votre mérite vient-il de ce que vous portez ces ornements précieux? Vous ne seriez donc qu'une sorte d'étalage vivant, tel qu'il s'en présente chaque jour sur notre passage pour servir d'appât à la vanité somptueuse et frivole! Mon enfant, vous prenez bien du souci pour orner un corps qui va demain mourir; et votre âme qui doit vivre, qui fut créée à l'i-

(1) *Phil.* I, 23.

mage de Dieu, et rachetée au prix du sang de Jésus-Christ, vous la laissez pauvre et dépouillée. Peut-être en vous apercevant, les enfants de la terre que la jalousie ne rendra pas injustes diront : Voyez donc comme cette personne est parée ! et les habitants du céleste séjour : Voyez comme son aspect est misérable et rebutant ! A qui voulez-vous plaire ? A Dieu, sans doute ; car que peut vous faire le témoignage des hommes qui passe comme un vain bruit ?

Il semble que la vanité, qui trouve son aliment dans les dispositions brillantes de l'esprit ou dans les heureuses qualités du cœur, soit plus excusable et présente quelque chose de moins petit. Et cependant que sommes-nous, même envisagés sous notre côté le plus favorable ? Nous savons placer quelques mots agréables qui charment doucement l'oreille ; nous sommes ingénieux pour trouver quelques rapprochements heureux et piquants ; nous avons étalé quelques souvenirs de connaissances et d'érudition ; et on nous trouve de l'esprit et du savoir. Du savoir ! Que savons-nous ? De l'esprit ! Mais que cela est peu de chose, lorsque l'on considère ce qui occupe la frivolité des hommes du monde ! Quant au bien que nous faisons, quant aux vertus que nous pratiquons, ce bien est mêlé de tant d'imperfections, ces vertus balancées par tant de défauts, que l'âme qui voit les choses sans s'abuser ne peut que s'humilier et s'anéantir profondément devant Dieu.

Il est donc vrai, nous n'avons en nous aucun sujet de nous glorifier.

Seconde Réflexion.

Si nous avons quelque chose de bon, toute la gloire doit en être rapportée à Dieu.

Écoutons l'Apôtre : *Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu ? Si donc vous avez tout reçu, pourquoi vous glorifiez-*

vous comme si ce que vous avez, vous le teniez de vous seul (1)? Ce raisonnement est péremptoire, et je ne sais ce que la vanité pourrait y répondre. Si donc je suis riche; si ma famille jouit de la considération publique, et occupe un rang distingué dans la société; si j'ai reçu en partage les avantages du corps; si mon esprit, naturellement subtil, a été cultivé par l'éducation, à qui suis-je redevable de tous ces biens, sinon à Dieu, qui les dispense comme il lui plaît, et à qui il lui plaît? Que de pauvres dans le monde! que de personnes affligées, privées d'un sens, de l'usage d'un membre, ou frappées de quelque difformité qui les rend un objet d'horreur aux yeux de leurs semblables! Combien envers lesquels la Providence paraît avoir été avare des faveurs dont elle fut prodigue envers moi!

Mais non-seulement nous avons tout reçu et nous n'avons rien en propre, il faut ajouter encore que nous n'avons reçu ce que nous possédons, que sous l'obligation expresse d'en rapporter à Dieu toute la gloire. Aussi, l'homme vain qui retient pour lui ce que Dieu ne lui a prêté que pour en retirer, si l'on peut parler ainsi, un usufruit d'honneur, doit être considéré comme voleur et détenteur injuste. La perfidie de l'économe infidèle, qui se fit des amis aux dépens de la fortune de son maître, n'est qu'une faible image de la faute dont se rend coupable envers Dieu l'homme superbe, qui détourne à l'avantage de son amour-propre ce qui ne lui a été donné que pour procurer la gloire du Maître à qui tous ces biens appartiennent.

Terminons par une réflexion bien humiliante: Nous nous glorifions souvent des avantages qui ne nous viennent cependant que de Dieu; nous sommes assez indélicats pour en faire un usage tout contraire à sa volonté; que

(1) *Corinth.* IV, 7.

serions-nous si Dieu nous avait partagés d'après la connaissance anticipée qu'il avait de nos mérites futurs? Nul orgueil n'égale notre orgueil; mais quelle misère aurait égalé notre misère!

PRATIQUE.

Lorsque vous recevrez quelques louanges, ou bien quand une pensée de vanité s'élèvera en vous, dites avec Moïse : Ce n'est pas à nous, Seigneur, qu'il faut en rapporter la gloire ; elle n'appartient qu'a vous seul. Cette pensée vous servira de bouquet spirituel.

SECOND SUJET.

Celui-là est vain, qui met son espérance dans les hommes

1. Les hommes ont bien peu de puissance;

2. Les hommes ont bien peu de bonne volonté pour nous être utiles;

3. Quand ils ont la puissance et la volonté, la constance ne leur manque-t-elle pas quelquefois?

TROISIÈME SUJET.

Ne vous glorifiez donc pas dans vos amis, parce qu'ils sont puissants; mais en Dieu, qui donne tout, et qui, par-dessus tout, désire se donner lui-même.

Ne vous glorifiez donc pas dans vos bonnes œuvres, car les jugements de Dieu ne sont pas les jugements des hommes: souvent ce que louent les hommes, Dieu le réprouve.

1. Comme c'est toujours l'extérieur que les hommes regardent, et que c'est l'intérieur seul, au contraire, que Dieu juge, il arrive quelquefois qu'une action bonne, louable, admirable même en apparence, n'a pas l'approbation du scrutateur secret des consciences. La renommée, il est vrai, n'a pas assez de voix pour la publier; mais Dieu, qui aperçoit dans cette action d'éclat, dans cette bonne œuvre d'apparat, l'amour-propre, le caprice ou l'intérêt personnel, la repousse; et au jour du jugement, il dira à ces hommes vains et pleins d'eux-mêmes : *Vous avez reçu votre récompense.*

2. Une action que tout le monde blâme, qui aura eu des résultats fâcheux, qui même aura attiré sur son auteur des

reproches amers, des humiliations pénibles, sera quelquefois, aux yeux de Dieu, qui voit l'intention, très-bonne et très-louable. Si la personne humiliée a reçu cette épreuve avec résignation, elle aura plus gagné devant Dieu, que si elle avait obtenu les plus grandes louanges de la part des hommes.

3. Les hommes ne jugent souvent qu'après l'événement; et alors ils blâment ou louent selon que l'on a plus ou moins réussi : Dieu, au contraire, plus compatissant et plus juste, ne regarde pas le bon ou le mauvais succès : il récompense le désir du cœur.

C'est réussir devant Dieu que d'avoir voulu le bien sincèrement.

CHAPITRE VIII.

Qu'il faut éviter la trop grande familiarité dans le commerce du monde.

1. Que votre cœur ne soit pas ouvert à tous sans distinction; mais traitez de vos affaires avec un homme sage et craignant Dieu.

Ayez peu de rapport avec les jeunes gens et les personnes du monde. Ne flattez pas les riches, et ne cherchez pas à vous produire devant les grands.

Liez-vous de préférence avec les humbles, les simples, les personnes de piété et dont la vie soit sans reproche; ne vous entretenez que des choses édifiantes.

Ne soyez familier avec aucune femme; mais recommandez à Dieu en général toutes celles qui sont vertueuses.

La familiarité n'est bonne qu'avec Dieu et ses anges : évitez d'être connu des hommes.

2. Il faut de la charité pour tout le monde; mais la familiarité avec tout le monde n'est pas convenable. Il arrive souvent qu'un inconnu qui est estimé sur sa bonne réputation perd, en se montrant, la bonne opinion qu'on en avait conçue.

Nous nous imaginons quelquefois, en nous rendant assidus auprès de certaines personnes, captiver leur estime, et nous la perdons plutôt par les défauts qu'ils découvrent en nous.

CONSIDÉRATION VIII.

Sur ces paroles.

Ayez peu de commerce avec les jeunes gens et les personnes du monde... Ne souhaitez d'être familier qu'avec Dieu et ses anges. Il faut avoir

de la charité pour tout le monde; mais la familiarité ne convient point...

Premier Prélude.

Entendez le divin Sauveur annoncer à ses apôtres son départ prochain. Les termes dont il se sert sont bien étranges. Il vous est avantageux, leur disait-il, que je m'en aille; car si je ne m'en vais point, l'Esprit saint ne viendra pas en vous. Les disciples étaient attachés à Jésus d'une manière trop humaine, trop sensible; et cette affection, bien que très-sainte et très-pure dans son objet, était un obstacle aux opérations du divin Esprit, qui devait consumer en eux tout ce qui était terrestre.

Second Prélude.

Demandez à Dieu la grâce de bien comprendre tous les dangers des amitiés humaines : 1° elles blessent souvent le respect que l'on doit aux parents ou aux supérieurs, et déplacent la confiance qui leur est due; 2° elles affaiblissent et ruinent l'esprit de piété; 3° elles amollissent le cœur.

Première Réflexion.

Les amitiés trop sensibles ou trop exclusives sont réprouvées de Dieu, parce qu'elles blessent le respect et la confiance dus aux parents et aux supérieurs.

Rien de plus funeste dans les maisons religieuses, dans les établissements d'éducation, et même dans la vie privée des familles, que les amitiés dont il est ici question.

La personne choisie pour être à la tête d'une maison religieuse, doit ordinairement son élévation au suffrage unanime qui l'a jugée digne d'occuper ce rang, pour ses vertus, pour ses talents, pour sa prudence, sa fermeté, sa douceur et son habileté dans la conduite des affaires. De plus, indépendamment de l'espèce de consécration qu'imprime ce choix, qui, étant le résultat de la volonté de tous, ou de la volonté de celui en qui réside toute la plénitude de l'autorité, doit attirer le respect et la confiance de tous les membres; la personne élue reçoit de Dieu, à raison des fonctions qu'elle remplit, l'esprit de

discernement et de sagesse nécessaire au bon gouvernement de la maison qui lui est confiée. Donc toute amitié entre les membres divers d'une même société, qui aurait pour résultat de déplacer ce respect et cette confiance, serait contre l'ordre de Dieu et le bien général ; et les amitiés dont nous parlons ont toujours cette triste conséquence.

Mais que d'effets déplorables n'entraînent pas après elles, dans une maison d'éducation, ces sortes d'amitiés particulières ! Qu'est-ce qui les forme pour l'ordinaire, sinon la mauvaise humeur, le mécontentement, l'esprit de mutinerie et de révolte contre l'autorité légitime des maîtres? On met en commun ses petites colères, ses petites préventions et les plaintes d'un amour-propre blessé : dès lors, plus de soumission, ou soumission forcée; plus d'égards respectueux, mais égards hypocrites et purement extérieurs; plus de confiance, d'épanchement de cœur, et, conséquemment, pour les maîtres plus de bien à faire ou à espérer.

Les mêmes résultats se font sentir dans l'intérieur des familles. Quel est le père, quelle est la mère qui n'aient souvent versé des larmes sur les suites funestes d'une amitié trop étroite qui a pris dans le cœur de l'enfant la place de l'amour filial? Les ordres les plus justes, les défenses les mieux motivées, sont attribués par les enfants au caprice et à l'humeur. Les avis, qu'on a encore la patience d'écouter sans sourire de pitié, sont ennuyeux ; les remontrances sont mal reçues ; les reproches exaspèrent et irritent. D'abord on ne trouvait ses parents que ridicules : un faux ami les a bientôt rendus odieux. Le joug est intolérable ; et quand une fois on l'a jugé tel, le temps n'est pas loin où l'on se sentira assez de force pour le secouer ou le briser : voilà le premier effet.

Seconde Réflexion.

Les amitiés particulières affaiblissent la piété.

Qu'est-ce que la véritable piété ? Consiste-t-elle uniquement dans de longues prières, ou dans de fréquents exercices de dévotion ? Non ; car si la piété se nourrit de prières, elle ne peut exister non plus sans l'amour du travail et la pratique de l'obéissance. Celui-là donc est pieux, qui remplit avec exactitude ces trois sortes de devoirs.

D'abord, la prière demande un esprit libre et un cœur dégagé. Or, peut-il avoir cet esprit libre et ce cœur dégagé, celui que les liens d'une amitié trop humaine enlacent et captivent ? Peut-il trouver quelque consolation à s'unir à Dieu dans le sacrement d'amour, le cœur rempli d'un autre amour que celui de Jésus ?

Le goût du travail suppose une certaine constance dans le caractère pour vaincre les difficultés, et une courageuse ténacité dans les résolutions prises pour dévorer les ennuis : conservera-t-il cette énergie de volonté, celui qui n'use de l'amitié que pour s'entretenir, comme c'est l'ordinaire, de frivolités, de fêtes et de plaisirs ?

L'obéissance a ses sacrifices ; elle demande de celui qui lui est soumis l'abnégation de ses goûts, de ses désirs, et quelquefois même l'abandon de sa manière de voir et de juger. Sera-ce dans les imprudentes et dangereuses confidences d'une amitié trop humaine, que l'on puisera la force de cette immolation volontaire de l'esprit et du cœur.

Troisième Réflexion.

Les amitiés particulières trop sensibles amollissent cœur et préparent les plus grandes chutes.

Exagère-t-on, en disant que souvent ces attachements vont jusqu'à une sorte d'idolâtrie dont l'innocence s'effraye? L'admiration et l'amour que nous ne devrions placer qu'en Dieu, se portent et se fixent sur les créatures, faibles et imparfaites images de Dieu. Hélas! que nous faut-il pour vous oublier., Seigneur? Rencontrer une personne qui ait l'esprit léger et facile, de l'enjouement dans le caractère, quelques faibles connaissances, quelques bonnes qualités du cœur, certains avantages extérieurs, un peu de fortune, un nom; et voilà l'idole... l'idole qui captivera toutes les pensées, qui enchaînera toutes les puissances de notre âme. Cette idole, spécieuse à l'extérieur, renferme peut-être, comme les divinités du paganisme, des reptiles venimeux dans son sein : qu'importe? les défauts, les vices même que recouvre un vernis brillant, ne seront pas aperçus. Aussi, ce ne sera pas assez de s'aimer outre mesure, il faudra se le dire sans cesse ; ce ne sera pas assez de se le dire, il faudra se le prouver par des extravagances et des folies. Pourvu encore qu'on s'en tienne aux extravagances et aux folies, et qu'on ne justifie pas cette maxime : *Ce qui a commencé par l'esprit, finit souvent par la chair.* Pauvre cœur! de quoi n'es-tu pas capable, quand une fois tu marches hors de la route? Montrez-la-moi cette route, ô mon Dieu! vous qui dites *que la voix, c'est vous; que la vie, c'est vous* (1). Remettez-moi sur cette voie, afin que j'arrive à cette vie, l'objet de ma prière et de mon désir le plus ardent.

(1) *S. Jean*, XIV, 6.

PRATIQUE.

Ne soyez familier qu'avec Dieu et les Anges.

Pour bouquet spirituel : Vous retiendrez les mêmes paroles.

AUTRE SUJET.

Les véritables amitiés.

1. Ces amitiés sont bonnes et permises. Jésus a aimé d'une manière particulière l'apôtre saint Jean, qui s'appelle lui-même le disciple bien-aimé.... L'Esprit saint, dans l'Ecclésiastique, fait le plus bel éloge d'un véritable ami : il dit *que celui qui l'a trouvé a trouvé un trésor ; qu'il n'y a rien de comparable à un véritable ami, et qu'il faut le préférer à l'or et à l'argent.*

2. Les qualités du véritable ami indiquées dans les saintes Écritures sont : 1° que l'ami soit vertueux ; 2° constant ; 3° plein de franchise et de simplicité ; 4° qu'il prouve son amitié par les faits plutôt que par les paroles ; 5° qu'il soit désintéressé ; 6° discret ; 7° prudent.

Un tel ami, dit l'auteur de l'Ecclésiastique, est un présent de Dieu et la récompense de celui qui le craint.

CHAPITRE IX.

De l'obéissance et du renoncement à son propre sens.

1. C'est un bien grand mérite que de vivre dans l'obéissance, soumis à son supérieur, et de se dépouiller de sa propre volonté.

Il est bien plus sûr de rester dans la dépendance que de porter le fardeau du gouvernement.

Plusieurs obéissent plutôt par nécessité que par amour. Aussi sont-ils toujours mécontents et portés au murmure.

Ils n'auront jamais la liberté d'esprit, s'ils ne se soumettent de tout leur cœur et en vue de Dieu.

Changez de lieu tant qu'il vous plaira, vous ne trouverez de paix que dans l'humble soumission aux ordres d'un supérieur. Cette vaine pensée que l'on trouvera le repos dans les lieux où l'on n'est pas, en a séduit plusieurs.

2. Il est vrai que chacun aime à se conduire d'après ses propres lumières, et a plus d'inclination pour ceux qui pensent comme lui.

Mais si l'esprit de Dieu est en nous, il nous portera à sacrifier quelquefois notre volonté pour le bien de la paix.

Quel est l'homme assez éclairé pour savoir tout parfaitement?

Ne vous fiez donc pas trop à votre propre jugement, mais rendez-vous volontiers au jugement des autres. Si votre sentiment est bon, et qu'à cause de Dieu vous l'abandonniez pour en suivre un autre, vous en retirerez plus d'avantages.

3. J'ai souvent ouï dire qu'il est plus sûr d'écouter et de suivre un conseil que de le donner.

Car il peut se faire que le sentiment de l'un et de l'autre soit bon; mais ne vouloir pas céder aux autres, lorsque l'occasion le demande, c'est la marque d'un esprit superbe et opiniâtre.

CONSIDÉRATION IX.

Sur ces paroles :

Il est beaucoup plus avantageux d'obéir que de commander.

Premier Prélude.

Transportez-vous en esprit dans la maison de Nazareth, vous y verrez un jeune enfant, une vierge humble et modeste, un vieillard plein de sagesse et de prudence : c'est la sainte Famille. Souvenez-vous que ce jeune enfant est celui dont parlait le Prophète, quand il disait : Qui racontera sa génération éternelle? Et, plus loin, annonçant sa venue : Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel, la terre et la mer. Le voilà petit, humble et docile. Trente années ne lui ont point paru un temps trop long pour vous apprendre la soumission et l'obéissance.

Second Prélude.

Demandez à Jésus la grâce de l'imiter dans son obéissance, et, pour cela, vous considérerez : 1° la nécessité de cette vertu ; 2° ses qualités; 3° ce qui peut vous en rendre la pratique douce et facile.

Première Réflexion.

Devoir et nécessité de l'obéissance.

Je suis venu sur la terre, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. Ma nourriture

est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'achever son œuvre.... Afin que le monde sache que j'aime mon Père, et que je fais ce qu'il m'a ordonné, levez-vous et allons.... O mon Père! qu'il ne soit pas fait selon ce que je veux, mais selon ce que vous voulez (1)....

O Jésus! telles sont les paroles que nous lisons dans vos saints Évangiles. Ce n'était pas assez de nous faire un précepte formel de l'obéissance; pour nous ôter le prétexte de nous y soustraire, vous avez voulu nous en donner l'exemple. Aussi votre apôtre nous fait-il remarquer que c'est pour avoir *été obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix* (2), *que votre Père* a élevé votre humanité jusqu'à la faire asseoir sur son trône, et qu'il lui a *donné un nom qui surpasse tout nom* (3). L'obéissance est donc une des vertus les plus nécessaires au monde. Sans l'obéissance due à Dieu et à l'Église, plus de religion; tout croule dans l'ordre spirituel, la confusion la plus funeste règne dans les intelligences et dans les cœurs. Sans l'obéissance due aux princes temporels, que l'action de la Providence a portés au pouvoir, plus d'État, l'anarchie et la guerre se disputent les débris des nations. Sans l'obéissance due au père et à la mère, chefs naturels de la famille, plus de liens dans la société domestique. De même donc que le monde physique ne subsiste que parce que tout, dans la nature, obéit sans déviation aux lois du Créateur, ainsi le monde moral ne peut exister que lorsque les intelligences se soumettent aux conditions de l'ordre, qui n'est autre chose que la subordination aux puissances établies de Dieu dans l'Église, dans l'État, dans la famille. C'est de l'obscurcissement de cette éternelle vérité que dérivent tous nos malheurs. Le mot de liberté et d'indépendance absolue, que le tentateur murmura à l'oreille du

(1) *S. Jean*, X, 31. — (2) *Phil.* II, 8. — (3) *Ibid.*

premier homme, allume encore l'imagination exaltée de ses derniers descendants. C'est en vain qu'un cercle sans fin de déceptions et de calamités a été parcouru et recommencé depuis l'origine du monde ; le genre humain n'est pas devenu plus sage par cette triste expérience, et ce vain mot que l'orgueil poursuit, bien qu'il n'ait produit jusqu'ici que la servitude et la mort, causera encore, nous pouvons le croire, la ruine du monde. O Jésus, ô mon Dieu ! que vos enseignements sont sages et que votre doctrine est puissante pour le bonheur des hommes ! C'est vous qui avez établi ces inégalités dans les conditions et les rangs divers de la société ; car c'est vous qui avez fait le petit et le grand, et vous avez également soin de l'un et de l'autre. Aux grands, c'est-à-dire, aux chefs, quels qu'ils soient, vous avez recommandé la justice, la modération, la bonté, le dévouement : car vous avez voulu qu'ils se regardassent comme les serviteurs de tous, et non comme les dominateurs et les maîtres. Aux petits, vous avez prescrit l'obéissance, le respect et l'amour, en leur faisant voir dans ceux qui président l'image de votre Majesté sainte. Oh ! soyez béni ! je comprends maintenant la nécessité, le devoir de l'obéissance ; je le comprends, et je vous prie de me donner la grâce d'y être éternellement fidèle.

Seconde Réflexion.

Les qualités de l'obéissance pour être méritoire.

Comme nous devons obéir à Dieu et à l'Église dans l'ordre spirituel ; au prince et à tous ceux qui commandent en son nom dans l'ordre temporel ; aux supérieurs ou aux chefs de famille dans un ordre moins élevé, notre soumission doit avoir des qualités diverses, dont les générales

sont : 1° d'être universelle : il faut obéir en tout temps, en tout lieu et en toute chose, aussi bien dans les difficiles que dans les plus faciles observances ; 2° l'obéissance doit être gaie, sans murmure, sans contrainte, de sorte qu'elle paraisse venir du cœur : ce qui donne à celui qui commande une grande liberté, et à celui qui se soumet une grande facilité pour exécuter ses ordres; 3° l'obéissance doit être prompte, ne sachant ce que c'est que de différer et de remettre à un autre temps ce qui doit être exécuté sur-le-champ; 4° elle doit être prévenante, toujours prête à voir, à entendre, à dire et faire tout ce qu'on veut, en allant au-devant de ce que l'on désire; 5° enfin, et par-dessus tout, l'obéissance doit être pure, accomplissant ce qui est prescrit, non par respect humain, crainte ou considération d'intérêt personnel, mais en vue de Dieu et par des motifs de foi.

Troisième Réflexion.

Comment l'obéissance peut-elle être douce et facile?

Une obéissance revêtue de toutes ces conditions me paraît bien dure, Seigneur, et bien pénible; n'y a-t-il pas moyen d'en alléger le fardeau? Si vous me parliez, à moi, directement, et sans l'intermédiaire des hommes, je me soumettrais avec moins de répugnance; mais comment plier ma volonté sous la volonté de ceux qui sont de même nature que moi, que le hasard, les circonstances ont élevés au premier rang, et qui quelquefois peuvent avoir moins de sagesse et de prudence que les inférieurs qui leur sont soumis?

Voulez-vous, mon fils, que le devoir de l'obéissance vous coûte peu? Oubliez l'homme qui commande pour ne voir que Dieu, au nom duquel il commande. Si le monde

trouve qu'il est humiliant d'obéir, c'est qu'il voit l'homme où le chrétien fidèle voit son Dieu. N'oubliez jamais *que toute autorité vient d'en haut, et que c'est par moi que les rois règnent* (1).

Vous vous plaignez de la difficulté que vous éprouvez pour briser votre volonté propre : considérez, mon fils, ce que j'ai fait. C'était quelque chose de bien pénible à la nature, que la croix sur laquelle je devais endurer de si cruelles douleurs et de si prodigieuses humiliations ; je l'ai prise cependant, non-seulement avec résignation, mais avec joie, parce que c'était l'ordre de mon père. Et vous trouveriez votre fardeau trop pénible, quand je vous invite à le porter à ma suite !

L'obéissance vous sera facile, si vous vous rappelez les avantages immenses qui y sont attachés. Souvenez-vous de ce que dit le Sage, *l'homme obéissant ne parlera que de victoires* (2). O mon fils ! que de circonstances difficiles, douteuses, embarrassantes, où il vous serait presque impossible de vous décider par vous-même, parce que des raisons de prudence sont balancées par des raisons contraires aussi fortes ! Qui mettra fin à toutes ces perplexités ? Qui rétablira la paix dans votre âme, vous ôtera tout embarras et toute responsabilité dans le choix, toute inquiétude pour la réussite, tout trouble dans les revers, sinon l'obéissance observée dans les vues de la foi ? Et puis, considérez les magnifiques récompenses qui seront un jour le prix de cette vertu. Souvenez-vous d'Abraham et d'Isaac... Rappelez-vous le serviteur loué dans l'Evangile *et établi sur les grandes choses, parce qu'il avait été fidèle dans les petites* (3).

Seigneur, que tout ce que vous venez de me dire me console ! Il me semble présentement que si un calice bien

(1) *Prov.* VIII, 15. — (2) *Prov* XXI, 28. — (3) *S. Matth.* XXV, 23.

amer m'était présenté, j'aurais la force de dire avec vous : *Père saint, qu'il ne soit pas fait selon ce que je veux, mais selon ce que vous voulez* (1)...

Vous retiendrez cette parole pour bouquet spirituel, et vous l'appliquerez dans les occasions où l'obéissance vous sera pénible : ce sera le fruit de votre méditation.

SECOND SUJET.

Ne vous fiez pas trop à votre sentiment, mais écoutez celui des autres.

1. L'obstination est opposée à la sagesse et à la prudence. Quel que soit le talent ou la perspicacité d'un homme, il est sujet souvent à se tromper, à ne voir les choses qu'à demi, sous un faux jour, sous l'impression de préjugés et de connaissances inexactes et imparfaites. C'est donc nuire au bien ou s'exposer à le manquer, que de ne vouloir céder à aucun avis.

2. L'obstination est opposée à l'esprit de charité. Que de froissements dans les rapports, que de plaintes, de murmures, de médisances, ne se permet-on pas contre ceux qui nous contrarient dans nos vues et dans nos projets !

3. L'obstination est opposée à l'esprit d'humilité. C'est parce que l'on croit l'emporter sur les autres en sagesse, en prudence, en pénétration ou en habileté, que l'on tient si fortement à ses idées et à ses desseins.

4. Il en est beaucoup qui, après avoir adopté assez légèrement une opinion, y tiennent opiniâtrément, non parce que c'est la meilleure, mais parce qu'ils se trouvent engagés à la soutenir par amour-propre. Il y aurait bien plus de gloire cependant, à avouer franchement son erreur, qu'à défendre, par de mauvaises raisons, l'erreur qu'on a embrassée avec trop de promptitude et de légèreté.

TROISIÈME SUJET.

Changez le lieu tant qu'il vous plaira, vous ne trouverez de paix que dans l'humble soumission aux ordres d'un supérieur.

Les personnes qui ont à vivre dans une communauté reli-

(1) *S. Matth.* XXVI, 39.

gieuse, ou dans une maison d'éducation, ont peine, quelquefois, à se plier aux manières ou à la direction d'un supérieur, surtout lorsque celui-ci se présente pour en remplacer un autre qui avait toute leur confiance. Ce sont souvent des chagrins, des brisements de cœur, des plaintes et même quelquefois des murmures. Tout ce que l'ancien supérieur faisait est alors loué, approuvé outre mesure; tout ce que fait et dit le nouveau est mal accueilli et plus mal interprété. Or, en quelles dispositions doit se mettre l'âme soumise et résignée?

1. Elle doit réveiller en elle l'esprit de foi et se dire : Ce n'est pas aux hommes que j'obéis, mais à Dieu; or, cet homme me représente Dieu lui-même.

2. Il faut qu'elle profite de cette occasion pour détacher son cœur de tout ce qui trahirait une affection trop humaine. Qu'elle se rappelle ce que Jésus disait à ses disciples : *Il vous est avantageux que je m'en aille.... Car si je ne m'en vais pas, l'Esprit saint ne viendra pas en vous.*

3. Qu'elle soit bien persuadée que Dieu n'a permis ce changement que pour son plus grand bien, et son avancement spirituel.

4. Qu'elle n'oublie jamais que Dieu n'a pas besoin des hommes; qu'il peut faire sans eux le bien dont ils ne sont que les instruments. Cet avis peut s'appliquer aussi aux personnes pieuses que des circonstances imprévues obligent à changer de confesseur.

QUATRIÈME SUJET.

Réfléchissez aussi sur ces paroles : Chacun aime à se conduire d'après ses propres lumières, et a plus d'inclination pour ceux qui pensent comme lui.

1. Défiez-vous de ceux qui sont toujours de votre avis : ce sont souvent de dangereux flatteurs.

2. Lorsqu'on vous conseille une chose qui vous plaît, ne l'exécutez pas de suite, si vous voulez n'avoir pas bientôt à vous en repentir.... Car c'est précisément parce que cette chose vous plaît, et que l'on abonde dans votre sens, qu'il faut vous mettre en garde et vous défier.

3. De la manière dont nous demandons un avis, dépend souvent le conseil que nous recevons. Il est des personnes auxquelles on donne toujours raison quand on les entend, et très-souvent tort, quand on a entendu la réplique de la partie adverse. Ne soyez donc pas précipité dans vos jugements; et

gardez-vous de vous applaudir quand vous avez amené quelqu'un à penser comme vous; car on peut avoir beaucoup d'esprit et d'habileté, et peu de jugement et de sagesse.

CHAPITRE X.

Qu'il faut éviter les entretiens inutiles.

1. Éloignez-vous, autant que vous le pourrez, du tumulte du monde; car ce n'est pas sans péril que l'on s'entretient des choses du siècle, même avec une intention pure.

Bientôt, en effet, la vanité souille l'âme et la rend captive.

Je voudrais m'être tu dans bien des circonstances, et ne m'être point trouvé parmi les hommes.

Et d'où vient donc que nous avons un si grand penchant à nous livrer à des entretiens que nous quittons rarement sans que notre conscience ait reçu quelque blessure?

C'est que nous espérons trouver, dans ces conversations, de mutuelles consolations et un soulagement pour notre cœur, fatigué de pensées diverses.

Notre plaisir alors est de nous occuper et d'occuper les autres de ce que nous aimons, de ce que nous souhaitons, et même de ce qui est contraire à nos désirs.

2. Mais, hélas! quel n'est pas souvent notre mécompte, nous qui perdons, pour cette consolation extérieure, la consolation intérieure que Dieu nous destinait!

Veiller et prier est donc bien nécessaire à quiconque ne veut pas perdre le temps dans des entretiens inutiles.

S'il est permis, s'il convient de parler, parlez de ce qui peut édifier.

La mauvaise habitude et le peu de soin de notre avancement nous rendent très-négligents pour la garde de notre langue.

Cependant, de pieuses conférences sur les choses de Dieu n'aident pas peu à l'avancement dans la perfection, surtout entre les personnes qu'un même cœur et un même esprit unissent en Dieu.

CONSIDÉRATION X.

Sur ces paroles:

Je voudrais souvent m'être tu, et ne m'être point trouvé parmi les hommes.

Premier Prélude.

Représentez-vous la vierge Marie, allant saluer sa cousine Élisabeth. Ce ne fut ni dans un esprit de curiosité, ni de vanité, que la Mère de

Jésus consentit à sortir de sa retraite. Les motifs les plus saints dirigeaient ses pas, et le séjour qu'elle fit dans la maison de Zacharie peut vous servir de modèle dans les relations extérieures que vous êtes obligé d'avoir avec vos parents et vos amis.

Second Prélude.

Suppliez Notre-Seigneur de mettre une garde de circonspection à vos lèvres, pour éviter de vous répandre avec danger au dehors. Considérez que les motifs qui nous font ordinairement rechercher le commerce des hommes sont : la curiosité ou le désir de tout savoir; la vanité ou la prétention de paraître et de briller ; et enfin l'espoir de trouver des consolations dans nos peines et un adoucissement dans nos malheurs. Or, 1° la curiosité nous entraîne dans une dissipation toujours funeste à notre âme ; 2° la vanité est la source d'une multitude de fautes qu'accuse notre expérience de tous les jours ; 3° l'espérance de trouver des consolations dans l'entretien de nos amis est souvent vaine et illusoire, parce que les véritables sont en Dieu.

Première Réflexion.

La curiosité premier motif qui nous porte à nous répandre au dehors, nous entraîne ordinairement dans une dissipation toujours funeste à notre âme.

Ou les choses que nous cherchons à connaître sont inutiles, ou elles sont nuisibles et dangereuses, parce qu'elles nous exposent à blesser quelque vertu. Si les détails que nous voulons apprendre sont inutiles et nous sont entièrement étrangers, à quoi bon nous montrer si avides de nous en nourrir? Que nous importent l'état de la fortune de nos voisins, leurs projets, leurs tentatives, leurs succès et leurs revers, ce qu'ils font et ce qu'ils disent? Pourquoi nous occuper si vivement de leur négligence ou de leur recherche dans leur parure, du chiffre plus ou moins élevé de leurs dépenses (car dans quels petits détails la curiosité ne descend-elle pas)? Que nous sert d'apprendre que telle personne a fait son début dans le monde, qu'elle s'y est trouvée flattée ou délaissée? Oh! que tout cela est rien, et

que ce rien est peu digne d'occuper des esprits raisonnables et sérieux !... Mais quel mal ai-je fait ?

Nul mal sans doute, si l'on s'en tient à la rigueur des mots. Toutefois, ne voyez-vous pas que vous avez disséminé les forces de votre âme dans une infinité de soins superflus ? *Marthe, Marthe, vous vous troublez pour bien des choses ; et une seule est nécessaire* (1).

Quel mal vous avez fait ? Répondez vous-même. Quand vous avez voulu prier, après vous être ainsi occupé de ces mille frivolités, avez-vous été aussi recueilli, aussi calme ? La voix de Dieu a-t-elle pu se faire entendre pendant le temps consacré à l'oraison ou à l'assistance aux saints mystères, au milieu de tout ce bruit de pensées étrangères, qui, habituellement, envahissent votre âme et la font sortir d'elle-même, et troublent la douceur de sa paix ?

Mais si les choses dont la curiosité vous rend inquiet ne sont pas seulement inutiles et frivoles, si elles sont mauvaises et dangereuses, comme cela arrive si souvent, quel préjudice ne causeront-elles pas à votre innocence ? Qu'il est rare que notre pauvre cœur ne reçoive pas quelque blessure ; et que le désir de tout savoir ne nous ouvre pas les yeux, comme cela arriva si malheureusement à nos premiers parents, qui, au lieu de la science du bien, n'eurent, hélas ! que la science du mal. La curiosité est le plus dangereux écueil de l'innocence ; et combien n'ont pas eu à se repentir, comme Ève, d'avoir trop parlé !

(1) *S. Luc*, X, 41.

UNIVERSITAS

Seconde Réflexion.

Le second motif qui nous porte à nous répandre au dehors, est la vanité ; et la vanité est la source de bien des fautes.

Une vie sérieuse, active, retirée, partagée entre la prière, le travail et quelques délassements honnêtes, d'autant mieux goûtés qu'ils se présentent comme diversion passagère aux devoirs de l'état et de la position de chacun ; une pareille vie paraît monotone, ennuyeuse, insipide même aux personnes d'un esprit léger et folâtre, qui aiment à se répandre et à se produire au dehors. La vanité avait dirigé les pas de Dina, fille de Jacob ; et la vanité lui coûta l'honneur, et alluma la vengeance de ses frères, dont la flamme ne put s'éteindre que dans le sang des habitants de Sichem. O vous donc qui voulez paraître, qui n'avez d'autre pensée que de faire briller votre esprit, vos avantages extérieurs, l'éclat de votre nom, de votre fortune, craignez que votre vertu n'ait le sort de la fleur qu'un soleil trop vif brûle et flétrit ! Que vous est-il revenu, mon enfant, quand un petit sentiment de vanité secrète vous a fait sortir de votre vie privée, pour recueillir les louanges des hommes ? Vous vous êtes bien complu en vous-même, n'est-ce pas ? mais aussi vous avez bien déplu à Dieu et à ses anges. Vous avez cru aux mensonges qui ont flatté votre amour-propre, et vous avez fermé l'oreille à la vérité qui parlait au dedans de vous ; et la vérité, c'est que vous êtes bien peu de chose et non telle que la flatterie vous fait. Encore une fois, que vous est-il revenu, sinon le dépit, la jalousie, le trouble et le chagrin ? Et encore, estimez-vous heureuse s'il ne s'est rien passé dans votre cœur qui ressemble à l'infortune de Dina.

Troisième Réflexion.

C'est une vaine illusion que de se répandre au dehors pour chercher parmi les hommes des consolations dans ses maux, et un adoucissement dans ses malheurs.

Croyez-le, les hommes sont trop remplis d'eux-mêmes pour s'occuper longtemps des autres. Légèrement émus d'abord, puis bientôt distraits, inattentifs, vous les trouverez à la fin fatigués et ennuyés du récit de vos malheurs. Le malheur est souvent un tort dans l'esprit des hommes; et ils s'imaginent avoir beaucoup fait, lorsqu'ils ont caché l'impatience qu'on leur a causée. Cette verité est dure; et je prie Dieu que vous n'en fassiez jamais l'expérience.

Vous me direz que vous avez trouvé quelquefois des personnes sensibles à vos maux : cela peut être; mais en compterez-vous beaucoup qui auraient voulu en partager le poids avec vous, quand cela leur eût été possible? Oh! que ne pleurez-vous comme Marthe et Marie, qui se jetèrent aux pieds de Jésus, disant : *Seigneur, si vous aviez été ici, Lazare, notre frère, ne serait pas mort; mais je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, il vous l'accordera* (1).

Marthe et Marie avaient pleuré avec leurs amis avant que Jésus ne vînt, et ce ne fut pas un crime. Mais quelle consolation ne reçurent-elles pas d'avoir fait Jésus le confident de leur douleur!... *Allez donc aussi, et faites de même* (2).

PRATIQUE.

Aimez votre petit intérieur, et n'en sortez que lorsque le devoir et la bienséance vous obligent de vous trouver dans la société du monde.

(1) *S. Jean*, XI, 21. — (2) *S. Luc*. X. 37.

Bouquet spirituel.

Je voudrais souvent m'être tu, et ne m'être jamais trouvé parmi les hommes.

AUTRE SUJET.

De pieuses conférences sur les choses spirituelles n'aident pas peu au progrès dans la perfection, surtout entre ceux qu'un même cœur et un même esprit unissent en Dieu.

Pour que ces sortes de conversations spirituelles soient utiles, il faut qu'elles soient : 1. Réglées par la prudence et la discrétion. Parler toujours de Dieu et à toute sorte de personnes, serait s'exposer à causer du dégoût et de l'ennui à ceux qui nous entendent.

2. Il faut qu'il règne dans ces conversations beaucoup de simplicité et d'abandon. Sans la simplicité, il pourrait se glisser bien des fautes d'amour-propre et de vaine recherche de soi ; sans l'abandon et le naturel, il n'y aurait que gêne et contrainte....

3. Il faut que ces conversations aient pour objet ce qui peut véritablement nous rendre meilleurs. Ce serait et un grand danger de ne parler que des consolations que l'on éprouve ou que l'on espère, et une complète illusion de se découvrir mutuellement ses tentations ou les faiblesses de son cœur : il est des choses qu'il ne faut dire qu'à Dieu et au directeur de sa conscience.

4. Gardez-vous bien surtout d'un défaut très-ordinaire aux personnes qui se piquent d'avoir des sentiments de piété : ne parlez jamais du directeur de votre conscience. Si vous avez la foi, l'homme a dû disparaître à vos yeux pour ne vous laisser voir que le Dieu qu'il vous représente, et au nom duquel il vous parle. Ne voyez donc en lui que Dieu seul, et vous éviterez cette multitude de fautes qui sont un obstacle à la véritable piété, et la rendent ridicule aux yeux des mondains.

CHAPITRE XI.

Des moyens d'acquérir la paix intérieure, et du soin d'avancer dans la vertu.

1. Nous pourrions jouir d'une grande paix, si nous prenions sur nous de ne point nous occuper de ce que disent, de ce que font les autres, et de ce dont nous ne sommes pas chargés.

Comment peut-il demeurer longtemps en paix, celui qui s'embarrasse des affaires d'autrui, qui cherche à se répandre au dehors, et qui, rarement ou peu, se recueille en lui-même?

Heureux les simples, parce qu'ils posséderont une grande paix.

2. Par quelle voie les saints se sont-ils élevés à un si haut degré de vertu et de contemplation?

C'est qu'ils ont toujours travaillé à mourir à tous les désirs de la terre, et qu'ainsi il leur a été plus facile de s'unir à Dieu par le fond le plus intime de leur cœur, et de s'occuper librement de leur âme.

Mais nous, nous sommes trop occupés de nos passions et trop inquiets des choses qui passent.

Rarement nous surmontons parfaitement un seul vice, et nous manquons d'ardeur pour faire chaque jour quelque progrès; et ainsi nous restons tièdes et froids.

3. Si nous étions tout à fait morts à nous-mêmes et libres de vains attachements, alors nous pourrions aussi goûter les choses de Dieu, et entrer dans la contemplation des choses célestes.

Le plus grand, l'unique obstacle, c'est que nous sommes asservis par nos passions et nos convoitises, et que nous ne faisons aucun effort pour entrer dans la voie parfaite des saints.

Nous arrive-t-il alors quelque légère adversité, nous sommes vite abattus, et nous nous tournons vers les consolations humaines.

4. Si, pleins de courage, nous nous efforcions, comme de généreux soldats, de rester fermes dans le combat, nous verrions, n'en doutons pas, descendre sur nous le secours du ciel.

Car Dieu est toujours prêt à aider ceux qui résistent et se confient en sa grâce; et c'est lui qui nous ménage les occasions de combattre, afin de nous rendre victorieux.

Si nous faisons uniquement consister le progrès de la piété dans les observances extérieures, notre dévotion sera de peu de durée.

Mettons donc la cognée à la racine de l'arbre, afin que, libres de nos passions, nous possédions notre âme en paix.

5. Si, chaque année, nous parvenions à déraciner un seul vice, bientôt nous serions des hommes parfaits.

Mais il arrive souvent, au contraire, que nous nous sentons meilleurs et plus purs au commencement de notre conversion qu'après plusieurs années de profession.

Nous devrions chaque jour croître en ferveur et en vertu; et main-

tenant on s'imagine avoir beaucoup fait que d'avoir pu conserver une partie de sa première ferveur !

Si nous commencions par nous faire un peu de violence, bientôt nous pourrions tout faire avec facilité et avec joie.

6. Il est dur sans doute de quitter ses habitudes; mais il est bien plus dur encore de plier sa propre volonté.

Cependant, si vous ne savez vous vaincre dans les choses légères, comment le ferez-vous dans les difficiles?

Résistez, dès le commencement, à votre inclination; rompez sans retard toute mauvaise habitude, de peur qu'insensiblement elle ne vous engage dans de plus grandes difficultés.

Oh! si vous saviez quelle paix pour vous, et quelle joie serait pour les autres, en vivant comme vous le devez, vous seriez, je n'en doute pas, plein d'ardeur pour votre avancement spirituel !

CONSIDÉRATION XI.

Sur ces paroles :

Heureux les simples, parce qu'ils posséderont une grande paix.

Premier Prélude.

Allez en esprit dans le Cénacle, où se trouvaient réunis les saints apôtres avec Marie, mère de Jésus. Vainqueur de la mort, ce divin Maître leur apparaît; et la première parole qu'il prononce est celle-ci : Que la paix soit avec vous. Que votre cœur ne se trouble point. Imaginez-vous entendre, au fond de votre cœur, la douce voix de Jésus, vous disant aussi à vous : Mon fils, je vous souhaite la paix, je vous donne ma paix.

Second Prélude.

Vous supplierez Jésus de vous rendre digne de la paix qu'il vient vous apporter. Trois choses, pour cela, sont nécessaires : 1° ne pas vous occuper des discours et des actions des autres, dont vous n'êtes pas obligé de vous mêler; 2° arracher de votre cœur tous les désirs de la terre, pour vous unir à Dieu et concentrer en lui toutes vos pensées et vos projets; 3° vous vaincre vous-même, et travailler à l'extirpation de vos défauts.

Première Réflexion.

our avoir la paix, il ne faut pas trop s'occuper des discours et des actions des autres, lorsque aucune nécessité ne nous y engage.

Quand est-ce que la paix a été bannie de notre cœur? N'est-ce pas quand nous avons cherché à savoir ce que les hommes pensent et disent de nous, lorsque nous nous sommes associés à des actes qui ne nous regardent pas, ou enfin, lorsque nous avons partagé des sentiments et des passions qui nous devaient être étrangers.

Nous occuper de ce que les hommes pensent et disent de nous, quelle folie? Ne savons-nous pas que chacun pense à soi, s'occupe presque exclusivement de soi, et qu'il arrive souvent que les choses auxquelles nous attachons une grande importance, qui nous préoccupent et nous affectent vivement, passent comme un nuage, sans laisser trace dans l'esprit de ceux que nous redoutons comme nos juges? Nous croyons quelquefois que tous les yeux sont fixés sur nous, que nous sommes le sujet de toutes les conversations, et que, parmi nos amis, plusieurs nous blâment et d'autres nous louent; et dans le fait, le blâme et la louange ne sont que dans notre imagination; nous seuls y avons pensé. C'est ainsi que souvent les choses se passent. La connaissance que nous avons du monde ne nous sera-t-elle donc jamais profitable? Mais quand on se serait occupé de nous aussi longtemps et aussi vivement qu'il nous plaît de nous le figurer, que nous font les pensées et les paroles des hommes? Les hommes sont souvent légers dans leurs jugements, quelquefois injustes ou aveugles, et quand la passion ou l'intérêt propre ne les égarent

pas, ils ne suivent pas toujours les règles de la prudence et de la sagesse. Ce qu'ils pensent et ce qu'ils disent ne peut donner à nos actions le mérite qu'elles n'ont pas, ni leur ôter celui qu'elles ont. Oh! quand donc nous occuperons-nous un peu moins des hommes, et un peu plus de Dieu? Quand préférerons-nous le témoignage de notre conscience aux vaines louanges que devrait souvent repousser notre conscience?

Prêter notre concours pour accomplir des choses qui ne nous regardent pas, et où nous n'avons pour motif ni la gloire de Dieu, ni l'intérêt du prochain, ni notre propre avantage spirituel, est également opposé à la paix. Pourquoi s'embarrasser dans le détail de tant d'affaires? Le soin de celles qui nous sont personnelles ne nous suffit-il pas? L'illusion la plus dangereuse dans laquelle l'esprit de ténèbres puisse nous entraîner, est de tellement nous occuper, que nous n'ayons pas un seul instant pour songer à nous-mêmes et à l'affaire de notre salut.

Vous voulez conserver la paix : gardez-vous bien surtout de partager des sentiments et des passions auxquels vous devez rester étranger. Quoi! parce que vous aurez entendu les plaintes, quelquefois injustes, souvent exagérées, d'un époux contre son épouse, d'un frère contre son frère, d'un enfant contre ses parents, d'un ami contre son ami, d'un serviteur contre son maître, vous iriez allumer votre colère au feu de sa colère ou de sa haine! Aux dépens de votre propre paix, vous consentiriez à entretenir la guerre entre des cœurs que vous devriez rapprocher et unir? Oh! non, ne le faites pas, ne le faites jamais, si vous voulez que Jésus vous dise cette douce parole : *Mon fils, je vous donne ma paix* (1)!

(1) *S. Jean*, XIV, 27.

Seconde Réflexion.

Pour avoir la paix, il faut arracher de son propre cœur tous les désirs de la terre, pour s'unir plus intimement à Dieu.

C'est de la terre que s'échappent les vapeurs qui forment les nuages, et c'est du sein des nuages que la tempête gronde, éclate, et porte partout où elle tombe la désolation et la mort. Du cœur de l'homme montent les passions, et, des passions fomentées et grossies, viennent le trouble et le désordre où régnait la sécurité de la paix, comme le calme d'un beau jour. Qu'est-ce que l'avarice, sinon le nuage qui obscurcit la paix? Car comment la goûter au milieu des inquiétudes et des désirs que nourrit une trop grande attache aux biens de ce monde? Qu'est-ce que l'orgueil et la vanité, sinon le nuage qui obscurcit la paix? Car où serait-elle au milieu de tous ces désirs d'élévation, qu'on est malheureux de poursuivre, et plus malheureux encore de réaliser? Que sont les voluptés et tous les plaisirs des sens, sinon le nuage qui obscurcit la paix? Pourrait-elle exister, cette paix, dans le cœur où le crime et le remords ont pris leur domicile? Or, ce que nous disons des passions, nous le dirons de tout ce qui, sans mériter ce nom, en approche ou du moins en dérive. Ainsi point de paix pour vous qui nourrissez une attache trop sensible à la créature. Ne l'espérez pas non plus, tant que l'antipathie refroidira votre cœur. Si vous la voulez goûter, ne soyez pas si rempli de vous-même. Vous serez dans la peine et dans le travail, tant qu'il vous restera un lien qui vous attachera à la terre : brisez tout, et vous aurez la paix.

Troisième Réflexion.

Se vaincre soi-même, et travailler à l'extirpation de ses défauts.

Que se passe-t-il au fond d'un cœur qui a remporté une grande victoire, dans un de ces combats intérieurs que nous livrent journellement le démon ou les passions? Après avoir remercié Dieu, qui, par sa grâce, a daigné bénir nos efforts, nous éprouvons au dedans de nous un grand sentiment de joie et de bonheur : ce sentiment, bien différent de l'orgueil, *c'est la paix, qui surpasse tout ce qu'on peut éprouver de plus doux* (1), nous dit l'Apôtre. Encore un instant, se dit à elle-même l'âme fidèle, et j'allais m'échapper ; la patience et la douceur étaient sur le point de m'abandonner ; je me suis contenue ; j'ai gardé le silence ; je n'ai pas blessé la charité ; ô quel bonheur, et qu'il est doux ce témoignage de ma conscience : Tu as bien fait ! Elle était forte, presque irrésistible, la tentation qui me poussait à ce plaisir criminel : j'ai recueilli toutes mes forces, j'ai prié et l'ai rejetée loin de moi. Oh, que je suis heureuse ! Maintenant que l'orage est passé, je me trouve calme et tranquille. Le respect humain me glaçait ; j'allais rougir de vous, Seigneur; mais je me suis dit : *Pourquoi es-tu triste et te troubles-tu? Espère en Dieu, et tu auras la gloire de le confesser devant les hommes* (2). Que j'ai bien fait ! comme je m'applaudis de n'avoir pas résisté à la grâce qui m'a rendu victorieuse ! O mon Dieu ! se vaincre soi-même, et travailler à l'extirpation de ses défauts, c'est donc le plus sûr moyen d'avoir la paix ?

(1) *Phil.* IV, 7 — (2) Ps. XLII, 5.

PRATIQUE.

Prevoyez l'occasion où il vous faudra déployer quelque courage, pour combattre un de vos défauts; et promettez à Jésus que vous serez fidèle.

Bouquet spirituel.

Heureux les simples, parce qu'ils posséderont une grande paix

SECOND SUJET.

Si, chaque année, nous déracinions un seul vice, nous deviendrions bientôt des hommes parfaits.

Première vérité : Nous avons tous un défaut essentiel, un défaut très-marqué, qui est un obstacle perpétuel au bien que nous ne faisons pas, et une occasion au mal que nous commettons : il faut chercher à le connaître. Cela ne sera pas difficile, pour peu que nous descendions dans notre âme, et que nous nous jugions avec impartialité. Mais, hélas! il arrive souvent que tout le monde le sait, excepté nous-mêmes, parce que l'amour-propre nous aveugle.

Seconde vérité : Ne croyez pas que vous parviendrez jamais à déraciner ce défaut, au point d'en être entièrement délivré. Vous pourrez le combattre et l'affaiblir; l'exterminer, jamais. Dieu n'a-t-il pas laissé des nations ennemies autour de son peuple, pour l'instruire, le punir, le ramener à lui et le tenir toujours dans la crainte et la vigilance? Ne vous découragez donc point; mais combattez jusqu'au dernier soupir.

Troisième vérité : Bien qu'il faille lutter contre son défaut dominant, ne laissez pas de combattre les autres défauts qui sont en vous, comme un général habile tombe sur les traînards de l'armée ennemie, quand leur chef ne serait pas au milieu d'eux.

Tous les hommes sont dominés par l'orgueil, l'amour exclusif d'eux-mêmes, le désir des plaisirs, et l'attache aux biens terrestres; chacun de ces défauts n'est pas le dominant chez tous; mais ces défauts sont dans tous les hommes.

TROISIÈME SUJET.

Il arrive souvent que nous nous sentons meilleurs et plus purs au commencement de notre conversion, qu'après plusieurs années de profession.

1. Quelle n'est pas la ferveur d'une âme que la grâce de Dieu a nouvellement touchée et ramenée à la pratique, long-

temps négligée, des devoirs de la religion! Quelle ferveur dans sa prière, quelle vigilance sur elle-même, de peur de perdre le trésor qu'elle a récemment recouvré! Quelle disposition de repentir, quand elle s'approche du sacré tribunal! *d'amour*, lorsqu'il lui est donné de s'unir au Dieu qui chassa de son cœur, comme du cœur de Madeleine, plusieurs démons! Ce qu'elle a à craindre alors, c'est d'aller trop vite; c'est de ne pas assez ménager ses forces, et quelquefois de compter trop sur elle-même et ses propres efforts.

2. Mais bientôt la ferveur se ralentit : quelques légères imperfections ou manquements à la grâce en ont diminué les sacrés écoulements; ou bien, Dieu se plaît à éprouver cette âme : il se retire pour quelque temps, et il la sevre du lait de ses divines consolations. Malheur à quiconque aime mieux les dons de Dieu que Dieu lui-même! Il ne tardera pas à se laisser aller au découragement et à la tristesse, pourvu encore qu'il ne descende pas au murmure et à l'abandon des pieux exercices qui faisaient sa consolation. Que faire dans cet état? Attendre les moments de Dieu, se croire indigne de ses consolations, et travailler avec courage.

CHAPITRE XII.

De l'avantage de l'adversité.

1. Il nous est bon d'avoir quelquefois des peines et des traverses, parce que souvent elles rappellent l'homme à son Dieu, lui font sentir qu'il est dans la terre d'exil, et qu'il ne doit placer son esperance en aucune chose du monde.

Il nous est bon de trouver des contradicteurs, des personnes qui pensent mal ou peu favorablement de nous, bien que nos actions et nos intentions soient louables, parce que cela sert à nous rendre humbles et à nous prémunir contre la tentation de la vaine gloire.

Car nous avons plus d'empressement à chercher Dieu, qui lit dans le plus intime de notre cœur, quand au dehors les hommes nous rabaissent et pensent mal de nous.

2. Aussi l'homme devrait-il tellement s'affermir en Dieu, qu'il n'eût pas besoin de chercher tant de consolations parmi les hommes.

Lorsque, avec une volonté droite, l'homme est troublé, tenté, fatigué de mauvaises pensées, alors il reconnaît combien Dieu lui est nécessaire, et qu'il n'est capable d'aucun bien sans lui.

C'est alors qu'il s'attriste, gémit et prie à cause des maux qu'il endure.

C'est alors qu'il s'ennuie de vivre plus longtemps, et qu'il souhaite que la mort arrive, afin que, délivré de ses liens, il soit avec Jésus.

C'est alors aussi qu'il comprend qu'une sécurité parfaite, une pleine paix, ne sont pas de ce monde.

CONSIDÉRATION XII.

Sur ces paroles :

Il est bon d'avoir quelquefois des peines et des traverses ; parce que souvent elles rappellent l'homme à son Dieu.

Premier Prélude.

Toute la vie de Jésus n'a été qu'une suite de peines et de contradictions de la part des Juifs. Se donnait-il comme le Fils de Dieu, on l'accusait de blasphème et d'impiété, et on lui demandait par quel signe il prouvait sa mission. Opérait-il des miracles, on en attribuait la vertu au prince des démons. Dans sa Passion, son silence le fit mépriser ; et le témoignage qu'il rendit de lui-même fut la cause de sa condamnation.

Second Prélude.

Conjurez Jésus de vous donner la patience au milieu des contradictions que vous éprouverez de la part des hommes. Souvent, mille obstacles s'opposeront à vos desseins les plus justes et les plus sages ; et le bien, objet de vos désirs, vous sera comme impossible. Rassurez-vous, en pensant que ces contrariétés et ces oppositions sont nécessaires dans les vues de la Providence : 1° pour vous maintenir dans l'humilité envers vous-même, dans la charité envers le prochain et dans la confiance en Dieu ; 2° pour donner à vos desseins plus de maturité, de perfection et de stabilité ; 3° pour rendre vos travaux plus méritoires et dignes d'une plus grande récompense.

Première Réflexion.

Les contradictions sont nécessaires pour maintenir l'homme dans les vertus d'humilité, de charité et de confiance en Dieu.

Les obstacles et les difficultés sont tellement dans l'ordre ordinaire de la Providence, qu'une bonne œuvre qui n'en rencontre pas dans son exécution, manque, pour

ainsi dire, du sceau authentique auquel on reconnaît la bénédiction de Dieu. Les âmes les plus saintes seraient bientôt exposées à se glorifier du succès de leurs travaux, si elles parvenaient à les conduire au terme doucement et sans effort. Mais le Dieu qui déclare *ne donner sa gloire à personne* (1), et qui ne veut pas qu'on puisse attribuer uniquement à la prudence, à la fermeté et à la sagesse de ses serviteurs, ce qui est l'effet de sa puissance et de son amour, permet que la prudence ne serve quelquefois de rien; la fermeté, de rien; la sagesse humaine, de rien : et il souffre même que, dans certaines occasions, la prudence soit accusée de pusillanimité et de lenteur; la sagesse, de vues étroites et petites. Cependant, au milieu de tout cela, l'œuvre marche; elle marche, quoiqu'elle paraisse arrêtée aux yeux de l'homme présomptueux, qui ne voit pas que Dieu peut opérer le bien sans lui; tandis que l'homme humble, comptant plus sur le secours de Dieu que sur ses efforts, attend le moment marqué, et s'écrie avec Moïse : *Ce n'est pas à nous, Seigneur, qu'il faut attribuer la gloire de ce succès inespéré* (2); la gloire en appartient à vous seul.

Mais si les obstacles au bien que l'on désire, sont un des moyens que la Providence emploie pour tenir ses serviteurs dans les sentiments de l'humilité, ils sont encore une occasion précieuse de pratiquer la douceur et la charité envers le prochain. En effet, parmi ceux qui sont opposés à nos pieux projets, plusieurs peuvent être évidemment animés par l'esprit mauvais : un zèle brûlant et amer serait tenté de demander, comme les Apôtres, que le feu du ciel descendît sur ces hommes pervers; mais celui en qui réside la véritable charité, se rappelle ce mot de Jésus : *Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes* (3). Il en est

(1) *Isaïe*, XLII, 8. — (2) Ps. CXIII, 9. — (3) *S. Luc*, IX, 55.

d'autres qui, sans avoir des intentions aussi mauvaises que celles des premiers, se posent comme adversaires au bien par un esprit d'opposition, d'entêtement et de secrète jalousie : on ne les a pas consultés, on les a blessés ; ils se le figurent du moins, et c'en est assez pour ne rien entendre, ni rien céder. Hélas ! et parmi ceux même qui ont une intention droite, et qui veulent sincèrement le bien, plusieurs manquent de cette rectitude de jugement, de ce coup d'œil exercé qui saisit et embrasse les difficultés et les points importants d'une affaire. Que fera l'homme prudent et zélé dans ces circonstances délicates. Au lieu de briser ces obstacles avec un emportement qu'il lui serait facile de justifier à ses propres yeux, il saura temporiser, se modérer, s'humilier même, et, s'il le faut, supplier. Il ménagera la susceptibilité de ses frères ; il sera doux et humble de cœur, comme Jésus : *Il ne brisera pas le roseau à demi rompu; il n'éteindra pas la mèche qui fume encore* (1).

Et à cette belle vertu de charité et de patience, il saura joindre l'espérance et la confiance en Dieu. Quel plus bel exemple pourrions-nous citer que la conduite de Moïse? Il va trouver Pharaon de la part de Dieu ; mais Pharaon ne veut pas obéir : une première plaie frappe l'Égypte ; une seconde, une troisième, une quatrième, et rien ne peut vaincre son obstination. D'abord il promet ; et puis bientôt il retire sa promesse. Le saint législateur ne devait-il pas accuser le Seigneur, et se décourager à la vue de tant d'obstacles? Se décourager ! *Il a placé en Dieu son espérance, et il ne sera pas confondu* (2).

(1) *Isaïe*, XLII, 3 — (2) Ps. XXX, 2.

Seconde Réflexion.

Dieu permet que le bien soit environné de difficultés, pour rendre nos travaux plus méritoires et dignes d'une plus grande récompense, et aussi pour donner aux desseins de ses serviteurs plus de maturité, de perfection, et leur assurer une plus grande stabilité.

Dieu exécute en un instant ce que sa pensée conçoit, et son œuvre est toujours parfaite en sortant de ses mains, parce que la lumière qui l'éclaire égale la puissance qui le fait agir. Tout étant prévu ainsi par sa science divine, il ne peut jamais se repentir de s'être trop hâté dans ses œuvres.

L'homme, au contraire, quelque sage, quelque éclairé, quelque habile qu'il soit, manque de mille connaissances essentielles; il réfléchit, mais il ne peut tout prévoir, parce que le livre de l'avenir ne lui est pas ouvert, et qu'il ne peut y lire. Si donc le plan qu'il conçoit, et que la prudence humaine approuve, était toujours réalisé de suite et sans contradiction, l'œuvre ne serait souvent ni parfaite ni de durée, parce que des inconvénients que l'on ne pouvait soupçonner au moment de l'exécution, et que l'expérience seule du temps révèle, doivent surgir. Le Dieu pour lequel il n'y a ni passé, ni avenir, mais auquel tout est présent, permet que des obstacles arrêtent la marche de nos desseins, afin que le plan, étant mûri et considéré sous toutes les faces, soit changé, modifié, perfectionné. L'homme dont la sagesse est si bornée, s'indigne et s'irrite: J'ai voulu le bien, et le bien ne se peut, dit-il avec amertume; tandis que le sage, l'homme intérieur et vraiment détaché de lui-même, va la sonde à la main jusqu'à

ce qu'il trouve de la terre ferme, le sol inébranlable où il pourra bâtir pour l'éternité.

Troisième Réflexion.

Les obstacles qui s'opposent à nos bons désirs, rendent nos travaux plus méritoires et dignes des récompenses célestes.

Lorsque Dieu créa le monde, nul obstacle ne traversa ses desseins : une parole lui suffit. Mais il n'en fut pas ainsi lorsqu'il voulut le racheter. Était-il nécessaire cependant, pour le salut du monde, que le divin Sauveur Jésus se soumît à tant de travaux et de fatigues, qu'il répandît tant de larmes et versât tant de sang? Ne pouvait-il sauver le monde, mille mondes à moins de frais? Il le pouvait, sans doute; mais écoutez : *Il fallait que le Christ souffrît, pour qu'il entrât dans sa gloire* (1). Les combats, les épreuves, les douleurs, les ignominies, les contradictions, ont été pour l'humanité sainte de Jésus la source de la gloire dont elle jouit dans les cieux. Paul aurait-il été si grand sans les naufrages, les chaînes, les périls, les persécutions, et sans le glaive qui termina ses jours? Que serait Pierre sans la croix où il mourut pour l'amour de son maître? La gloire des martyrs, n'est-ce pas les combats soutenus contre les tyrans? La gloire des confesseurs, les travaux pénibles pour la défense de la vérité? La gloire des fondateurs d'ordres n'est-elle pas dans la patience, la prudence, la confiance en Dieu et la prière? Oh ! que pas un ne voudrait aujourd'hui céder une épine de la couronne qu'ils portèrent à la suite de Jésus, parce que cette épine est devenue une pierre précieuse dans la couronne de l'immortalité.

(1) *Act.* XVII 3.

PRATIQUE.

Prenez, pour faire le bien, tous les moyens que vous suggère la prudence; mais loin de vous décourager, quand l'exécution de ce bien souffre des obstacles, espérez; car c'est alors une preuve que Dieu bénit vos travaux.

Bouquet spirituel.

Il est bon quelquefois d'avoir des peines et des traverses, parce que souvent elles rappellent l'homme à son Dieu.

SECOND SUJET.

Nous cherchons plus volontiers en Dieu un témoin de notre conscience, quand les hommes au dehors nous méprisent et pensent mal de nous.

1. Le témoignage d'une bonne conscience est, sur la terre, la récompense la plus douce de la vertu méconnue ou persécutée. Un philosophe païen, étant conduit au supplice, fut aperçu par un de ses disciples, qui fondait en larmes : Quoi! vous, mon maître! être mis à mort pour un crime dont vous êtes innocent! — Voudriez-vous donc que je mourusse coupable? répondit le sage. Le témoignage intérieur que lui rendait sa conscience, lui adoucissait l'horreur de la mort.

2. Le témoignage de notre conscience, lorsque nous avons voulu le bien avec droiture et pureté d'intention, nous console dans nos revers et nos malheurs. Pour ranimer votre courage, rappelez-vous saint Bernard prêchant une croisade dont l'issue fut malheureuse.

3. Gardons-nous bien cependant de confondre le témoignage que se rend à elle-même une conscience pure, avec l'approbation secrète que se donne l'orgueil, qui, seul contre l'avis de tous, ne veut jamais convenir de ses torts ou de son erreur.

TROISIÈME SUJET.

C'est alors qu'il s'ennuie de vivre si longtemps, et qu'il souhaite que la mort arrive, afin que, délivré de ses liens, il soit avec Jésus.

1. L'homme du monde, le partisan de ses fêtes et de ses plaisirs, l'homme qui ne marche qu'environné de pompe et de grandeur, et qui a reçu en partage tous les biens de la

fortune, redoute la mort, n'en peut même supporter le souvenir, parce que ce souvenir empoisonne ses joies et détruit ses illusions. Mais le chrétien qui meurt tous les jours comme l'Apôtre, voit la mort s'approcher sans regret, parce qu'elle est le terme de ses combats et de ses douleurs.

2. Bien que le chrétien soupire après le terme de son exil, il en supporte cependant avec résignation les rigueurs et la durée. S'il désire la couronne, il sait qu'avant de la saisir, il la doit mériter. Nul n'est donc plus patient et plus soumis, dans l'épreuve, que l'homme de foi. Mais rien aussi n'égale le désespoir de quiconque ayant placé ses espérances dans les biens de cette vie, les voit frustrées et anéanties.

Dans la pensée des hommes du siècle, il semble que leur unique destinée soit de jouir ici-bas, et qu'ils n'aient plus rien à faire en ce monde, dès qu'ils sont dans le malheur.

Cette dernière réflexion, nous l'adressons surtout aux jeunes gens et aux jeunes personnes de notre époque, qui, abusés un moment par les rêves d'une imagination que de dangereuses lectures ont exaltée, se demandent au réveil, avec un sentiment d'amertume et presque de blasphème : A quoi sert la vie? Quoi! la gloire du Dieu souverainement parfait, qui vous a créés pour lui, les immortelles destinées qui doivent être le prix de vos efforts et de votre courage au sein des épreuves, ne sont donc pas une raison suffisante d'une existence dont vous méconnaissez le bienfait? Quelle ingratitude et quel égarement!

CHAPITRE XIII.

De la résistance aux tentations.

1. Tant que nous serons ici-bas, nous ne pourrons être exempts de tentations et d'épreuves.

Aussi est-il écrit au livre de Job : *La vie de l'homme sur la terre est une guerre continuelle.*

Chacun doit donc être en garde contre les tentations qui l'assiégent; veillez et priez pour ne pas donner lieu aux surprises du démon, qui jamais ne dort, *et qui tourne de tous côtés, cherchant quelqu'un pour le dévorer.*

Il n'est point d'homme si parfait et si saint qui n'ait quelquefois des tentations, et nous ne pouvons espérer en être entièrement affranchis.

2. Mais, quelque fâcheuses et pénibles qu'elles soient, elles sont

souvent très-utiles à l'homme, parce qu'elles l'humilient, le purifient et l'instruisent.

Tous les Saints ont eu à essuyer bien des tentations et des souffrances, et c'est par cette voie qu'ils ont avancé; mais ceux qui n'ont pu soutenir ces épreuves ont été rejetés de Dieu, et ont défailli dans la route du salut.

Il n'y a point d'ordre si saint, point de lieu si retiré, où l'on ne rencontre des peines et des tentations.

3. L'homme, tant qu'il vit, n'est jamais entièrement à l'abri des tentations; car le germe vit en nous, à cause de la concupiscence avec laquelle nous sommes nés.

Une tentation est-elle apaisée qu'une autre s'élève : toujours nous aurons quelque chose à souffrir, parce que nous avons perdu le bien de la félicité primitive.

Plusieurs espèrent se soustraire, par la fuite, aux tentations, et ils tombent dans des tentations plus dangereuses.

Ce n'est pas assez de fuir pour vaincre; c'est la patience et l'humilité vraie qui nous rendront supérieurs à tous nos ennemis.

4. Celui qui, négligeant d'arracher la racine du mal, évite les occasions extérieures, avancera peu; au contraire, les tentations reviennent à lui plus promptes et plus violentes.

Avec le secours de Dieu, vous vaincrez plus sûrement, peu à peu, et par une longue patience, que par une rude et inquiète opiniâtreté

Prenez souvent conseil dans la tentation, et ne traitez pas avec dureté celui qui est tenté, mais donnez-lui les consolations que vous voudriez pour vous-même.

5. La source des plus dangereuses tentations est notre inconstance et notre peu de confiance en Dieu.

Comme un vaisseau sans gouvernail est poussé çà et là par les flots, ainsi l'homme qui se relâche et abandonne ses résolutions est agité de mille tentations diverses.

Le feu éprouve le fer; et la tentation, le juste.

Nous ne savons souvent ce que nous pouvons; la tentation nous montre tels que nous sommes.

C'est au commencement de la tentation surtout qu'il faut veiller, car on triomphe bien plus facilement de l'ennemi, si on ne le laisse pas pénétrer dans l'âme, si on le repousse à l'instant même où il se présente pour entrer.

C'est ce qui a fait dire à un ancien : *Arrêtez le mal dès qu'il commence : le remède vient trop tard quand le mal s'est accru par de longs délais.*

C'est d'abord une simple pensée qui se présente à l'esprit, puis une vive imagination; viennent ensuite le plaisir et le mouvement déréglé, et enfin le consentement. Ainsi, peu à peu, l'ennemi se glisse au fond du cœur, lorsqu'on ne lui résiste pas dès le commencement.

Plus on met de retard et de paresse à le repousser, plus on s'affaiblit chaque jour, et plus l'ennemi prend de force contre nous.

6. Plusieurs sont affligés de tentations plus violentes au commencement de leur retour vers Dieu; d'autres, à la fin; il y en a qui sont éprouvés toute leur vie.

Quelques-uns sont tentés assez légèrement, et cela arrive selon les desseins de la sagesse et de la justice de Dieu, qui connaît l'état et pèse les mérites des hommes, et règle tout pour le salut de ses élus.

7. Nous ne devons donc point perdre courage, quand nous sommes tentés; mais il nous faut recourir à Dieu avec plus d'ardeur, afin qu'il daigne nous secourir dans nos tribulations; car, comme le dit l'Apôtre : *Il nous fera tirer avantage de la tentation même; de sorte que nous puissions la surmonter.*

Humilions donc nos âmes sous la main de Dieu, dans toutes nos tentations et dans toutes nos peines, parce qu'il sauvera et relèvera les humbles de cœur.

8. Dans les tentations et les traverses, on reconnaît combien l'homme a fait de progrès : le mérite est plus grand et la vertu paraît davantage.

Être pieux et fervent, lorsqu'on n'éprouve rien de pénible, n'est pas chose difficile; mais se soutenir avec patience dans l'adversité donne à espérer qu'on fera de grands progrès.

Quelques-uns surmontent les grandes tentations, et tous les jours succombent dans les plus petites; Dieu le permettant pour les humilier et leur ôter l'occasion de présumer en eux-mêmes dans les grandes occasions, après leur avoir montré leur faiblesse dans les plus légères.

CONSIDÉRATION XIII.

Sur ces paroles :

Tant que nous vivrons en ce monde, nous ne pourrons être exempts de tentations et d'épreuves.

Premier Prélude.

C'est au désert que vous irez aujourd'hui, pour apprendre de Jésus, qui a bien voulu être tenté pour l'amour de vous, comment vous pourrez résister aux tentations. Après avoir admiré l'extrême condescendance du Sauveur, qui a consenti à passer par cette humiliante épreuve, dans le dessein de vous instruire, vous vous joindrez aux anges pour le remercier, le bénir, le servir et le louer.

Second Prélude.

Vous implorerez les lumières de Dieu, et vous considérerez : 1° que les tentations sont inévitables en cette vie; 2° vous chercherez les remèdes qu'il faut employer pour les surmonter.

Première Réflexion.

Les tentations sont inévitables en cette vie.

Que cet état est pénible, mon Dieu! Que ces pensées me fatiguent! Jusqu'à quand ces images que j'abhorre me poursuivront-elles? Ne trouverai-je donc jamais de calme, dans la prière du moins? Oh! que mon cœur m'est devenu pesant; car je puis dire comme Job, *Que je suis à charge à moi-même* (1)! Seigneur, où irai-je maintenant que je vous ai prié, et que vous paraissez ne me pas vouloir exaucer? Que ferai-je? Je vous avais demandé cependant, avec tant d'instance, d'être délivré de ces luttes opiniâtres que la chair livre à l'esprit, et vous êtes demeuré sourd à ma voix!

Pauvre âme qui vous plaignez ainsi, avez-vous donc oublié que Paul, élevé au troisième ciel, *avait par trois fois demandé au Seigneur de n'être pas ainsi souffleté par l'ange des ténèbres* (2), et qu'il lui fut répondu : *Ma grâce te suffit?* Êtes-vous plus sainte que Paul? Avez-vous plus d'amour que Pierre, qui fut soumis à l'épreuve, *pendant la nuit ou Jésus fut livré* (3)? Vous vous plaignez, et cependant il faut bien vous le dire, pour que vous le compreniez enfin : *La vie est une épreuve et un perpétuel combat* (4). Soyez revêtu d'un caractère sacré, chargé de remplir les fonctions les plus saintes, vous serez tenté; car, Jésus, le souverain Pontife, a voulu l'être pour nous servir de modèle. Soyez plein de savoir, doué d'un naturel heureux et de passions soumises, vous serez tenté; car nul ici-bas ne peut se soustraire au combat. Vivez au

(1) *Job.* VII, 20. — (2) *Corinth.* XII, 8. — (3) *Corinth.* XI, 23. — (4) *Job.* VII, 1.

milieu du monde, ou demeurez-en séparé, vous serez tenté; car il n'est pas de lieu saint, sur la terre, qui soit inaccessible à l'épreuve. L'épreuve franchit les mers, traverse les déserts, brise et renverse les murs que le désir d'une plus grande perfection a élevés entre le monde et les serviteurs de Dieu. Jeune, ne présumez pas de votre courage; vieux, ne comptez pas que le feu qui dévora peut-être votre premier âge soit à jamais éteint. Il vit, croyez-le; et l'étincelle qui est en vous peut allumer encore un terrible incendie. Vous êtes pauvre, mon frère; gardez-vous du murmure; vous êtes riche, de l'attache trop vive aux biens périssables. La Providence a donné à votre âme une enveloppe corporelle qui plaît et qui charme: c'est un don, mais un don qui n'est pas sans danger pour vous et pour vos frères. Savez-vous quand la tentation cessera? Elle cessera quand vos yeux auront cessé de voir, vos oreilles d'entendre, vos mains d'agir, votre cœur de battre. Jusque-là tenez-vous pour averti, comme un homme qui sait que les voleurs en veulent à ses biens ou à sa vie.

Oh! s'il était donné à vos yeux de voir l'aspect réel que présente le monde, il vous apparaîtrait tout couvert de piéges et d'embûches. Vous en trouveriez dans les actions les plus ordinaires, comme dans les plus saintes. Il y a piége dans le repas que nous commençons pour satisfaire les exigences de notre nature, et que nous finissons, si nous n'y prenons garde, pour contenter notre gourmandise et notre sensualité. Il y a piége dans l'exercice du travail, où nous portons souvent une activité, une inquiétude, ou d'avides désirs qui nous consument; et il s'en trouve dans le repos qui succède, à cause de la paresse qui nous amollit, et d'une certaine recherche de nos aises

qui nous énerve. Il y a piége dans le choix de nos vêtements, parce que c'est souvent la vanité qui les adopte, et quelquefois l'immodestie qui les ajuste et les dispose. Il y a piége dans les sociétés où nous nous mêlons, parce que la médisance, la jalousie, le dépit, les plaisirs dangereux, les petites et les grandes passions, en composent pour ainsi dire le cercle; et, d'un autre côté, la solitude et l'isolement ne nous mettent pas à l'abri de toute crainte, parce que partout nous sommes avec nous-mêmes. Il y a piége dans nos lectures, où le poison, souvent caché avec art, nous est présenté dans une coupe d'or dont les bords sont couverts de miel. Il y a piége jusque dans le lieu saint, jusque dans la pratique de la prière, et les pieux exercices de la dévotion, parce que l'amour-propre, le respect humain, le caprice, l'attache à notre propre sens, le dégoût, l'illusion des consolations sensibles, ou l'esprit de routine et d'habitude, leur sont en quelque sorte ce qu'un alliage impur est à l'or le plus précieux.

Mais, s'il en est ainsi, Seigneur, qui donc sera sauvé? Si le chemin de la vie est si glissant, qui pourra y marcher sans choir ou sans périr? Je serais découragé, Seigneur mon Dieu, si, après avoir considéré la multitude des tentations, je ne m'adressais à vous pour en découvrir les remèdes. Mais auparavant, permettez que je tire de cette première vérité quelques conséquences pratiques pour la conduite de la vie.

Les tentations sont inévitables en cette vie : soyons donc toujours prêts; et, puisqu'il est impossible de se soustraire au combat, acceptons-le avec courage. Un homme sur ses gardes est aussi fort que deux qui se trouveraient surpris à l'improviste. Pour nous, nous savons que les épreuves ne nous manqueront pas; et nous savons de plus que Dieu

ne permet ces épreuves *que pour nous faire tirer avantage de nos tribulations* (1).

Les tentations sont inévitables : donc c'est une illusion de vouloir changer de lieu, d'état ou de position : *De lieu :* les anges ont péché dans le ciel, et nos premiers parents dans le séjour de l'innocence et du bonheur. *D'état :* car, si celui que nous avons embrassé est bon, et si nous y sommes par la vocation de Dieu, nous pouvons nous y sauver; nous ne pouvons même, pour l'ordinaire, nous sauver que là, à cause des grâces particulières et des circonstances qui nous sont ménagées. *De position :* parce que chaque position a ses difficultés propres, et que vouloir en sortir, ce n'est pas se soustraire aux difficultés, mais les remplacer par d'autres, qui souvent ne sont pas moindres.

Les tentations sont inévitables : donc c'est une illusion de remettre le soin de son salut à un temps éloigné, sous prétexte qu'il nous sera alors plus facile de l'opérer. Chaque âge de la vie n'a-t-il pas ses obstacles? L'enfance, ses légèretés que rien ne peut fixer; la jeunesse, la fougue de ses passions que trop souvent rien ne peut calmer; l'âge viril, ses embarras, ses soucis, ses travaux, et surtout ses ambitions que rien ne peut contenter; la vieillesse, ses lenteurs, ses ajournements, ses faiblesses et ses incertitudes, qui l'empêchent de rien effectuer? Vous croyez que la maladie et l'approche du tombeau vous suggéreront des pensées plus salutaires et plus sages : hélas! l'énergie de votre âme se perdra avec les forces de votre corps; au lieu des obstacles qui vous arrêtent à cette heure, où vous êtes plein de vie, vous aurez à lutter alors contre la violence du mal, contre l'apathie à laquelle la

(1) I *Corinth.* X, 13.

douleur vous réduira, contre l'impatience, le murmure et le désespoir, peut-être, auquel elle vous exposera.

Marchez donc *tandis que la lumière luit; car bientôt viendra la nuit, où il n'est plus possible de travailler* (1).

Seconde Réflexion.

Les remèdes aux tentations.

Veillez et priez..... La victoire est dans ces deux mots de Jésus. *Veillez*, car Satan a demandé *de vous broyer comme le froment qu'on broie sous la meule* (2). Encore une fois, *veillez;* car ailleurs il est écrit *que votre adversaire rôde autour de vous, cherchant comme une bête féroce à vous dévorer* (3). C'est au commencement de la tentation surtout que la vigilance est nécessaire, parce que *nous triomphons beaucoup plus facilement de l'ennemi, si nous ne lui permettons pas d'entrer dans notre âme; et si nous allons au-devant de lui pour le repousser dès qu'il frappe à la porte. C'est ce qui a fait dire à un ancien : Opposez-vous au mal dès le principe : le remède vient trop tard quand le mal s'est accru par de longs délais* (4). Ce n'est pas quand la maladie nous a conduits aux portes de la mort, qu'il s'agit d'aviser aux moyens à prendre pour nous soustraire à ses coups. Ce n'est pas quand l'incendie est devenu l'image de l'enfer, qu'il faut songer seulement à en arrêter les ravages. La digue devient impuissante devant l'élément destructeur qui accourt des montagnes, grossi de tous les torrents que l'on n'a pas pris soin de détourner avant qu'il arrive. Ame imprévoyante qui n'êtes jamais chez vous, et ne savez ce qui s'y passe !

(1) *S. Jean*, IX, 4. — (2) *Luc*, XXII, 31. — (3) *S. Pierre*, V, 8 — (4) *Imitation*, V.

venez donc et voyez. Voulez-vous savoir comment le tentateur s'y prend? le voici : Une pensée s'offre d'abord à votre esprit ; là, n'est pas encore le péché : l'imagination s'en empare et la rend sensible; le péché n'est pas là non plus : il n'est pas dans le plaisir qui suit; mais il se trouve dans le consentement qui n'est pas loin. L'ennemi est donc déjà dans votre âme; il s'y est établi et fortifié, qu'à peine vous l'avez soupçonné. Vous gémissez et vous déplorez votre faiblesse; et en cela vous avez raison. Mais où donc étiez-vous quand la pensée s'est présentée d'abord? Vos yeux sont restés ouverts en présence de mille objets séduisants; la circonspection n'a pas veillé sur vos oreilles; que de dangereuses, de mensongères flatteries les ont charmées; toute liberté a été laissée à votre imagination et à votre cœur, est-il étonnant que le tentateur, ayant trouvé la porte de vos sens ouverte, y soit entré? Veillez donc une autre fois, si vous ne voulez être surprise. Et cette vigilance, tant recommandée par le Sauveur, ne la faites pas consister seulement à prévoir d'avance le danger pour vous y soustraire; qu'aucune journée ne se termine sans que vous descendiez dans la partie intime de vous-même pour vous faire rendre compte de tout ce qui s'est passé. Interrogez votre esprit sur toutes ses pensées; votre cœur, sur tous ses mouvements; votre imagination et vos sens, sur toutes leurs impressions. Que rien n'échappe à cet examen sévère : car il faut que vous restiez maîtresse chez vous, et que vous soyez avertie de tout ce qu'il y a à changer, à réformer, ou seulement à modifier dans la conduite de votre vie.

Mais, tout en veillant, rappelez-vous ce mot du Prophète : *C'est en vain que celui qui garde une ville est attentif à sa défense, si le Seigneur lui-même n'est*

le rempart de cette cité (1). Ajoutez donc à la vigilance, la prière. La prière ! oh ! que de vertus ne suppose-t-elle pas? Elle suppose l'humilité, la défiance de ses propres forces. Elle suppose la confiance en la bonté de Dieu et l'espérance en ses promesses. Elle suppose la foi en sa providence, et la croyance à l'efficacité des mérites de Jésus. La prière est l'arme des faibles, qui deviennent par elle forts et invincibles. La prière, quand elle est bonne et persévérante, que n'obtient-elle pas? *Jusqu'ici vous ne m'avez rien demandé ; demandez et vous recevrez* (2). Je prierai donc, ô Jésus! et je veillerai. Je veillerai et je prierai. La vigilance sera mon bouclier, et la prière mon arme. Et vous, Seigneur, vous affermirez mon bouclier, et vous dirigerez mon arme, et je ne serai pas confondu.

Non, vous ne serez pas confondu, mon fils, si, veillant avec soin sur votre cœur et sur vos sens ; si, priant avec foi et un grand désir d'être exaucé, vous avez soin en outre de fuir les occasions où votre vertu pourrait être en danger. Prier Dieu de nous garder du mal, et se jeter de soi-même au milieu du mal, n'est-ce pas une illusion pour soi, et une dérision à l'égard de Dieu ? Mon enfant, l'amour du monde et de ses plaisirs vit dans votre cœur; ce n'est pas par la nécessité de votre position que vous y allez, mais par volonté et par choix : les occasions sont toujours trop rares pour la vivacité de vos désirs, et vous allez dire à Dieu : Seigneur, préservez-moi des périls où l'innocence du cœur succombe. Vous avez donc oublié ce mot : *Celui qui recherche le péril y périra* (3) ; et cet autre : *Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu* (4).

(1) Ps. CXXVI, 1. — (2) *Matth.* VII, 7. — (3) *Eccles.* III, 27. — (4) *Matth.* IV, 7.

PRATIQUE.

Résistez aux tentations dès le principe. Cet avis est de la dernière importance.

Bouquet spirituel.

Le feu éprouve le fer, et la tentation l'homme juste. (Eccl. II, 5.)

AUTRE SUJET.

Vous pourrez, dans une autre considération, vous arrêter à ces pensées : Dieu permet les tentations.

1. Pour éprouver l'âme fidèle. Les tempêtes et l'agitation des vents font pousser aux arbres de profondes racines. Votre foi, votre pureté, seraient-elles aussi bien établies, si la tentation ne vous avait souvent agité ?

2. Pour instruire les âmes. Celui qui n'a pas été tenté, que sait-il? dit le Sage. Que sait un enfant qui n'a pas encore passé par les vicissitudes de la vie ?

3. Pour tenir les âmes saintes dans l'humilité et la défiance, et pour réveiller leur foi et leur espérance en Dieu. C'est pour cela que saint Paul a été tenté.

4. Pour purifier les âmes. La tentation est un tourment : elle sert donc d'expiation pour les fautes commises. Elle fournit aux âmes repentantes l'occasion de désavouer leurs coupables et anciennes faiblesses. Sainte Marie l'Égyptienne fut tentée dix-sept ans, parce qu'elle avait été dix-sept ans dans le désordre.

5. Elles réveillent les âmes tièdes de leur assoupissement : combien qui se seraient endormies dans un sommeil funeste, si le tentateur ne les avait effrayées tout à coup en leur offrant l'aspect du mal ?

Rappelez-vous ce que dit saint Paul : *Dieu ne permettra pas que vous soyez tenté au delà de vos forces* (1).

(1) I *Corinth.* X, 13.

CHAPITRE XIV.

Éviter les jugements téméraires, et ne se point rechercher soi-même.

1. Tournez les yeux sur vous-même, et gardez-vous bien de juger les actions d'autrui. En jugeant les autres, on se fatigue en vain; le plus souvent on se trompe et on se rend coupable de bien des fautes; tandis qu'en s'examinant et se jugeant soi-même, on travaille toujours avec fruit.

D'ordinaire, nous jugeons les choses suivant l'inclination de notre cœur; car l'amour-propre fait fléchir en nous la droiture du jugement.

Si nous n'avions en vue que Dieu seul, nous éprouverions moins de trouble, quand on n'est pas du même sentiment que nous.

2. Mais souvent il y a quelque chose de caché en nous ou hors de nous qui nous entraîne.

Plusieurs se recherchent secrètement eux-mêmes dans leurs actions, et ne s'en aperçoivent pas.

Ils paraissent affermis dans la paix, lorsque tout répond à leurs désirs; mais éprouvent-ils des contradictions, aussitôt ils s'agitent et tombent dans l'abattement.

La diversité des opinions produit souvent les dissensions entre les amis, entre les citoyens, et même entre les religieux et les personnes de piété.

3. On quitte difficilement une habitude invétérée, et nul ne se laisse volontiers conduire au delà de ce qu'il voit.

Si vous vous appuyez sur votre esprit et sur votre pénétration, plus que sur la soumission dont Jésus-Christ nous a offert le modèle, vous serez très-peu ou très-tard éclairé dans la vie spirituelle : car la volonté de Dieu est que nous lui soyons entièrement soumis, et que nous nous élevions au dessus de toute répugnance par un ardent amour.

CONSIDÉRATION XIV.

Sur ces paroles :

Tournez vos yeux sur vous-même, et gardez-vous de juger les actions des autres.

Premier Prélude.

Admirez la bonté de Jésus envers le traître Judas, dans le cœur duquel il avait lu la perfide intention qu'il avait conçue de le livrer entre les mains de ses ennemis : Jésus ne dévoile le projet de l'indigne

apôtre qu'au dernier moment ; il n'en parle qu'à voix basse, ne voulant être compris que du coupable, qu'il ne veut pas humilier, mais convertir et toucher. Quel exemple de charité et de prudence !

Second Prélude.

Demandez à Jésus la grâce d'éviter tout jugement qui serait contraire à la charité, et, pour cela, considérez : 1° la gravité du jugement téméraire ; 2° les sources ordinaires de ce péché

Première Réflexion.

La gravité du jugement téméraire.

Juger témérairement, c'est juger mal d'une personne sur des apparences douteuses. Si le mal qu'on suppose est grave, le péché de celui qui juge ainsi est grave, parce que chacun a droit à sa réputation, et que l'on ne doit pas croire, sans preuve, ce qui déshonore le prochain.

Donc le simple soupçon, quand il repose sur quelque probabilité, n'est pas un jugement téméraire. Pareillement, douter, rester en suspens, parce que l'on a des raisons pour et des raisons contre, n'est pas non plus un péché contre la charité.

Maintenant, voulez-vous connaître la gravité du jugement téméraire, proprement dit, écoutez le Sauveur :

Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés ; car vous serez jugés selon que vous aurez jugé les autres, et on se servira de la même mesure dont vous vous serez servis envers eux. Comment voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, tandis que vous ne voyez pas une poutre qui est dans votre œil? Et comment dites-vous à votre frère : Laissez-moi ôter la paille qui est dans votre œil, pendant que vous avez vous-même une poutre dans le vôtre? Hypocrites, ôtez premièrement la poutre de votre

œil, et alors vous verrez comment vous pourrez tirer la paille de l'œil de votre frère (1). Telles sont les paroles remarquables que je lis dans votre Évangile, ô mon Dieu! Comment se fait-il que, les connaissant si bien, les ayant lues et entendues mille fois, et peut-être les ayant méditées bien souvent, je me laisse cependant aller à un défaut qui attirera sur moi toute la sévérité de votre justice? Hélas! je ne puis me le dissimuler, un secret penchant me pousse à penser mal de mes frères; à interpréter défavorablement leurs paroles; à condamner leurs intentions, que souvent je ne puis connaître; et à prêter à leurs actions, bonnes ou seulement indifférentes, une malice qui n'est que dans mon cœur. Je ne puis m'abuser cependant, et je dois convenir que le jugement téméraire est un mal bien grand, puisque votre justice consent à se relâcher de ses droits, en faveur de ceux qui auront évité de juger leurs frères. En effet, le premier caractère qui rend le jugement téméraire souverainement criminel devant Dieu, c'est qu'il est une espèce d'usurpation d'une auguste fonction que le Seigneur s'est réservée à lui seul.

Écoutons l'Apôtre: *Qui êtes-vous, vous qui avez la prétention de juger votre prochain? Ne savez-vous pas que tous nous comparaîtrons au tribunal de Jésus-Christ, et que chacun de nous répondra pour ses propres œuvres? Gardez-vous donc bien de juger votre frère* (2). *Je n'ose pas me juger moi-même*, dit-il ailleurs; *ma conscience, il est vrai, ne me reproche rien, mais je ne suis pas pour cela rassuré, car celui qui me jugera, c'est Dieu. C'est pourquoi n'anticipez pas sur ce jugement, qui doit porter la lumière dans les ténèbres de votre conscience, et manifester tout ce qui est caché dans nos cœurs* (3). Disons-le

(1) *Luc*, VI, 37 — (2) *Rom.* II, 1. — (3) I *Corinth.* IV, 3.

donc avec l'Apôtre : C'est une présomption et un excès d'audace que de se mettre à la place de Dieu, et d'usurper cette fonction de juge qui n'appartient qu'à lui seul.

Ajoutons, pour bien comprendre la gravité de ce péché, que les jugements que nous formons contre nos frères sont souvent très-hasardés et très-faux. Pouvons-nous, en effet, connaître les intentions cachées qui les font agir? Pouvons-nous descendre dans le secret de leurs consciences, pour y démêler ce qui souvent échappe à leurs propres yeux ? Et, cependant, cette condition serait nécessaire pour juger avec droiture et équité. Combien de fois une action dépourvue en apparence de sagesse et de prudence, combien de fois une chose qui paraîtra blâmable, sera louée de Dieu à cause de l'intention secrète que les hommes ne voient pas, mais qu'il a remarquée, lui qui voit tout et à qui rien n'est caché !

Ainsi donc juger les autres, et ne pas se juger soi-même, c'est voir la paille qui est dans leur œil, et ne pas sentir la poutre qui nous aveugle. Or, quelle folie ! quel renversement d'idées ! Ne permettez pas, mon Dieu, que je m'en rende jamais coupable. Vous me jugerez, j'espère, avec bonté et compassion, parce qu'à l'avenir je ne me permettrai jamais de juger mal de mes frères.

Seconde Réflexion.

Quelles sont les sources des jugements téméraires.

Nous sommes portés souvent à penser mal de nos frères, à cause d'une certaine aigreur et amertume de caractère qui fait que nous interprétons défavorablement tout ce qui vient des autres. Il est des esprits difficiles que rien ne contente : se serait-on étudié à se conformer à leurs idées,

et même à leurs caprices, que tout leur paraîtrait mal et insupportable. Semblables à ces malades que les moindres paroles fatiguent, que le silence indispose, que les soins les plus délicats irritent, qui s'offensent également de ce que l'on fait et de ce que l'on ne fait pas ; ceux qui sont rongés de cette humeur convertissent, dit le Prophète, *le jugement en absinthe* (1), et ne se prononcent jamais qu'avec aigreur et amertume.

La seconde source est l'orgueil. *Je ne suis pas*, disait le Pharisien, *comme le reste des hommes*, *ni même comme ce Publicain* (2). C'est en écoutant cette vaine et ridicule complaisance qu'il a placée en lui-même, que ce faux juste ose se préférer à ses frères et les mépriser. Homme vain et superbe, quel droit avez-vous de verser ainsi votre dédain sur ce pauvre Publicain? Qui vous a dit que vous valiez mieux que lui? Qui vous a dit qu'il a commis les crimes que vous lui imputez? Écoutez : *Celui-ci sortit du temple justifié*, *et non pas l'autre* (3)..... *L'autre*, c'est vous, qui jugez si défavorablement de vos frères.

La troisième source vient d'une certaine disposition qui nous porte à chercher, dans la conduite des autres, des excuses pour faire taire les remords de notre propre conscience. Nous sommes bien aises de les trouver coupables, pour nous autoriser de leurs exemples. Il semble que notre conduite soit moins digne de blâme et de reproche, parce que celle du prochain n'en paraît pas exempte.

Nous assignerons, pour quatrième cause aux jugements téméraires, la haine qui nous dispose à trouver toujours mal ce que disent ou ce que font les personnes que nous n'aimons pas, ou contre lesquelles nous ressentons une légère antipathie. Tandis que l'amour, au contraire, nous

(1) *Prov.* V, 4. — (2) *S. Luc*, XVIII, 11. — (3) *Id.*, *ibid.*

présente sous le jour le plus favorable ce qui vient de la part de nos amis.

Haine aveugle, parce que souvent ce qui est bien est jugé mal. Amour déraisonnable, parce que, selon le sentiment dont nous sommes affectés, ce qui est mal est réputé bien.

Enfin, après la haine, la jalousie est une source trop féconde, hélas! de jugements téméraires, pour que nous la passions sous silence. En effet, qu'une personne d'une supériorité incontestable soit fêtée et accueillie dans le monde, vous verrez aussitôt toutes ses rivales en vanité s'étudier à découvrir des taches dans l'astre qui les éclipse. Les talents ne sont pas respectés, et les vertus ne sauraient trouver grâce devant la critique injuste qui s'attache à les ternir. Quiconque a vu une seule fois le monde, a dû en sortir bien affligé, et, disons-le, bien indigné. La bouche des mondains, s'écrie le Prophète, *est un sépulcre ouvert, et le venin de l'aspic est sous leur langue* (1).

PRATIQUE.

Ne jamais condamner le prochain; et, lorsque la chose est évidemment mauvaise, l'excuser, autant que le permet la vérité, sur ses intentions.

Bouquet spirituel.

Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugé (Matth. VII, 1.)

AUTRE SUJET.

Plusieurs se recherchent secrètement eux-mêmes dans ce qu'ils font, et ils l'ignorent.

Première réflexion. Rien n'est plus ordinaire que cette surprise de l'amour-propre. Qui sont ceux qui veulent le bien

(1) Ps. XIII, 3.

pour le bien lui-même, sans mélange d'intérêt personnel? Qui sont ceux qui poursuivent le bien avec ardeur, lorsque ce bien est sans éclat? Qui sont ceux qui ont le courage d'entreprendre le bien, quand ils doivent ne recueillir que des persécutions et des mépris? Où sont les âmes qui osent se compromettre, pour ainsi dire, pour Dieu; qui seraient prêtes à sacrifier leur fortune, leur réputation d'habileté et de prudence, quand Dieu l'exige?

Seconde réflexion. Cette recherche d'amour-propre est opposée au bien et à l'esprit de Dieu. Elle est opposée au bien, car Dieu ne peut bénir que les humbles qui veulent sa gloire et non la leur... Elle est opposée à l'esprit de Dieu, car Jésus disait de lui-même : *Pour moi, je ne cherche pas ma gloire; un autre la cherche et me jugera* (1).

Nous pourrions ajouter que l'expérience prouve que ceux qui se sont ainsi recherchés dans leurs bonnes œuvres ont toujours manqué la gloire, pour laquelle ils n'étaient pas indifférents, tandis qu'elle est venue trouver ceux qui l'ont dédaignée pour Jésus.

CHAPITRE XV.

Des œuvres de charité.

1. Pour nulle chose au monde, ni pour l'amour d'aucun homme, on ne doit faire le moindre mal. Nous pouvons cependant quelquefois, pour l'utilité, le besoin du prochain, différer une bonne œuvre, ou la remplacer par une meilleure; car alors le bien n'est pas détruit, mais il se change en un plus grand.

Nulle œuvre extérieure ne sert sans la charité ; mais tout ce qui se fait par son inspiration, quelque petit et vil qu'il soit, produit des fruits abondants : car c'est bien moins l'action que le motif qui fait agir que Dieu regarde.

2. Celui-là fait beaucoup, qui aime beaucoup.

Celui-là fait beaucoup, qui fait bien ce qu'il fait ; et il fait bien, lorsqu'il préfère, à l'accomplissement de ses désirs, l'utilité publique.

On croit souvent voir la charité où il n'y a qu'amour de nous-même; car il est rare que l'inclination naturelle, la volonté propre, l'espoir, la récompense, ou la vue de quelque avantage particulier, n'influent pas sur nos actions

3. Celui en qui réside la charité véritable et parfaite ne se recherche en rien; son désir unique est que la gloire de Dieu s'opère en toute chose. Il ne porte envie à personne, parce qu'il ne désire aucune

(1) *S. Jean*, VIII, 50.

faveur particulière ; qu'il ne met pas sa joie en lui-même, et que, méprisant tous les autres biens, il ne cherche sa félicité qu'en Dieu seul. Il n'attribue à personne le bien qu'il doit faire, mais le rapporte à Dieu, de qui tout découle comme de la véritable source, et dans la jouissance duquel les saints se reposent comme dans leur fin dernière.

Oh ! qui aurait une étincelle de la vraie charité, sentirait que toutes les choses de la terre sont pleines de vanité !

CONSIDÉRATION XV.

Sur ces paroles :

Pour nulle chose au monde, ni pour l'amour d'aucun homme, on ne doit faire le moindre mal. On peut cependant quelquefois, pour l'utilité ou le besoin du prochain, interrompre volontairement une bonne œuvre, ou la changer en une meilleure.

Premier Prélude.

Pénétrez, avec le sentiment d'un saint respect, dans l'intérieur du cœur de Jésus La gloire de Dieu, son Père, et le salut des hommes, tels étaient les motifs de toutes ses paroles et de ses actions.... Rien ne pouvait le détourner de ce but, qui était la fin de l'incarnation. Adorez, louez, aimez ces saintes dispositions du cœur de Jésus, qui doivent aussi devenir les vôtres.

Second Prélude.

Demandez à Jésus l'esprit de discernement et de sagesse : 1° pour ne pas faire le mal par faiblesse ; 2° pour reconnaître les occasions où il est prudent d'omettre ou de suspendre le bien pour quelque chose de meilleur.

Première Réflexion.

Ne jamais se laisser surprendre pour faire le mal par faiblesse.

Le mal n'a pas toujours pour principe la passion de l'argent, la soif insatiable des honneurs, l'amour effréné des plaisirs et des voluptés charnelles. Le mal trouve encore sa source dans une certaine hésitation et faiblesse de caractère qui tantôt nous ôte la force et l'énergie nécessaires pour agir, tantôt nous pousse à prendre un parti contre

les lumières de notre conscience. Le mal a sa source dans les condescendances d'une amitié poussée trop loin. Il a sa source, enfin, dans les appréhensions du respect humain. Or, répétons-le de nouveau, pour aucune chose au monde, ou pour l'amour d'aucun homme, on ne doit faire le moindre mal.

Et d'abord, de quoi ne sont pas capables la faiblesse et l'excessive timidité, que la moindre difficulté épouvante, que le plus léger obstacle déconcerte? Vous avez horreur, sans doute, de ce cruel et orgueilleux grand prêtre, qui, emporté par la fureur, dévoré par la jalousie et la haine, déchira ses vêtements en présence de Jésus, en disant: *Il a blasphémé, il a mérité la mort* (1) ! Eh bien ! Pilate, par ses continuelles indécisions, par son demi-désir de contenter les Juifs et de ne point blesser la justice, fit plus de mal à Jésus, qu'il voulait sauver, que Caïphe qui le voulait perdre, par le sentiment d'une haine aussi aveugle que cruelle. Ainsi donc, n'avoir pas le courage de se déclarer dans certaines occasions, où il faut nécessairement prendre un parti ; vouloir composer, parlementer avec sa conscience lorsque tout moyen terme est impossible, parce que le mal est évident, ce n'est pas prudence, modération, c'est lâcheté, c'est apostasie ; c'est se laver les mains avec de l'eau, et ne pas craindre de les tremper dans le sang de Jésus. Hélas ! le monde est plein aujourd'hui de ces disciples cachés qui se piquent d'être à Dieu, bien qu'en realité ils appartiennent au monde. Nous saurons manœuvrer si habilement, se disent-ils, que jamais l'on ne saura quel drapeau est le nôtre. On le saura, soyez-en sûrs, car viendra le jour du combat où il faudra dénommer le maître que vous servez. Les intérêts de Dieu et les exi-

(1) *Matth.* XXVI, 65.

gences du monde, les devoirs de votre conscience et ce que demandent les passions, sont trop opposés pour que vous puissiez tout concilier. Malheur à vous, si vous êtes faibles et indécis; la faiblesse et l'indécision conduisen droit à la trahison et à la perfidie!

Une excessive condescendance aux désirs de l'amitié produit quelquefois les mêmes résultats; ainsi ce sera une signature de complaisance, que l'on n'osera refuser à un ami, pour le tirer d'un mauvais pas et sauver du naufrage quelques débris de sa fortune. Ce sera une petite ruse, étayée sur le mensonge, pour faire réussir un projet d'établissement, qui sans cela n'aurait jamais été consenti. Ce sera un silence gardé, ou un témoignage donné, pour faire triompher du bon droit la fraude et l'injustice. Ou bien, l'on aura prêté une coopération active, pour favoriser le mystère d'une passion ou d'une intrigue que la conscience réprouve. Ou enfin, on aura poussé la complaisance jusqu'à laisser circuler des ouvrages pernicieux pour la foi et l'innocence.... Mais, pouvais-je le refuser à un ami? Ne voyez-vous pas qu'Hérode avait la même excuse pour faire tomber la tête de Jean-Baptiste? Lorsqu'il s'agit d'un mal, est-il permis de dire pour excuse : Comment aurais-je pu agir autrement?

Le respect humain est aussi, pour les âmes faibles, une occasion bien dangereuse de chute. Qu'elles se rappellent la faute de Pierre, le chef des disciples de Jésus, qui plusieurs fois lui avait rendu témoignage en présence des autres apôtres, en lui disant: *Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant* (1)! Mais arriva le jour où le divin Sauveur fut chargé de chaînes, accablé sous le poids de la calomnie et des opprobres. C'était bien là, ô disciple qui aviez été comblé

(1) *Matth.* XVI, 16.

des bienfaits de votre maître, l'occasion de vous déclarer pour lui. Et, cependant, d'où vient que vous rougissez, que vous êtes embarrassé, que vous n'osez vous dire son disciple? Si vous n'avez pas le courage de l'avouer, gardez le silence au moins; éloignez-vous de ce lieu qui va vous devenir funeste. Pierre, disciple lâche et timide, qu'avez-vous dit? Qu'avez-vous affirmé avec serment? affirmé par trois fois? *Je ne connais pas cet homme* (1). Cet homme! oh! que ce mot est dur dans votre bouche, vous qui avez entendu Jésus dire : *Je ne vous appellerai plus à l'avenir mes serviteurs, je vous appellerai mes amis* (2). Mais, hélas! mon Dieu, pourquoi m'indigner contre votre disciple qui a si bien effacé sa faute par ses larmes et par son sang? Je me rappelle que, moi aussi, je vous ai rendu témoignage en présence des personnes pieuses et chrétiennes qui pensaient comme moi; mais que j'ai rougi comme Pierre, quand il a été question de me déclarer dans le monde le disciple d'un Homme-Dieu, méprisé et outragé. Voilà, Seigneur, où m'a entraîné ma fausse honte : elle m'a rendu presque apostat de votre religion sainte.

Seconde Réflexion.

Si le mal doit être à tout prix évité, il est des circonstances où le bien peut être omis, ou renvoyé, quant à son exécution, à un temps plus opportun.

Il ne s'agit pas ici du bien que l'on est tenu de faire par devoir : omettre un pareil bien, lorsqu'il est commandé, serait faire le mal, et le mal, avons-nous dit, doit être évité à tout prix. Nous voulons seulement parler en ce

(1) *Matth.* XXVI, 72. — (2) *S. Jean*, XV, 15.

moment du bien que l'on fait librement et par un désir de plus grande perfection. Or, un pareil bien, dit l'auteur de l'*Imitation*, peut quelquefois être interrompu ou omis pour l'utilité ou le besoin du prochain. Ainsi, ce sera une prière, une visite au Saint Sacrement, l'assistance à la sainte messe un jour ordinaire, une pratique de mortification que vous alliez faire; où bien encore, vous étiez disposé à vous approcher des sacrements, à vous rendre à une réunion pieuse, pour y entendre la parole de Dieu et vous édifier mutuellement par la pratique des plus pures vertus, lorsqu'un obstacle imprévu s'est présenté, et vous a empêché de réaliser ce désir de perfection. Gardez-vous bien de vous plaindre, et de faire paraître le moindre signe d'humeur. Sans doute, ce que vous vous étiez proposé était bon, louable, très-agréable à Notre-Seigneur, et très-profitable à votre âme; mais aussi, il est quelque chose encore de meilleur que tout cela : c'est le sacrifice de votre dévotion particulière, lorsqu'un devoir plus essentiel l'exige. Règle générale : préférez toujours, à tout le reste, l'accomplissement des obligations que vous imposent la charité, votre état et votre position dans le monde, et vous serez dans le vrai chemin. Vous êtes mère de famille; soyez à votre époux et à vos enfants. Vous êtes sous la dépendance de vos parents; soyez tout entier à l'obéissance et à la soumission. Le règlement de la maison où vous vivez vous soumet à l'étude des sciences; gardez-vous bien de faire ce que saint Ignace désavouait, quand l'expérience l'eut instruit; songez qu'il y a temps pour tout, et que l'application vaut quelquefois mieux que la prière et la contemplation. Ainsi donc, avant toute chose dans la dévotion, l'accomplissement des devoirs de l'état : voilà la perfection.

Il arrive aussi quelquefois qu'une douce et aimable cha-

rité vous portera à condescendre aux désirs du prochain, et même, selon les circonstances, aux simples devoirs de la politesse et de la bienséance : vous ne ferez donc pas sentir à cet ami que sa visite vous gêne, parce que vous étiez disposé à remplir quelques pratiques de piété. Vous l'accompagnerez de bonne grâce, ou vous le recevrez avec cordialité et ouverture, pour qu'il puisse dire que votre dévotion n'est point farouche, incommode ou mal entendue, mais agréable, condescendante, charitable, pleine de suavité et de douceur; pour qu'il puisse dire : Je voudrais être pieux comme cet ami est pieux.

Vous faites bien, mon fils, de parler de Dieu, et de trouver du plaisir à entendre ses louanges; mais la personne qui vous écoute n'est pas aussi pieuse que vous; ménagez donc sa faiblesse, et *faites-vous*, comme dit saint Paul, *tout à tous* (1). Je sais que, comme l'ange de Tobie, votre esprit et votre cœur sont au ciel; toutefois, il est nécessaire que vous partagiez les soins qui occupent le reste des hommes. Ne vous troublez donc point lorsque vous serez dans la nécessité d'agir et de vous prêter aux choses extérieures, puisque Dieu le demande de vous. Enfin, votre dévotion ne doit point causer d'ennui, à plus forte raison ne doit-elle pas inspirer de dégoût. N'exposez pas au mépris des indifférents et des impies ce qui n'a aucune valeur à leurs yeux. *L'homme animal*, dit l'Apôtre, *ne saurait comprendre les choses de Dieu* (2).

Pour vous, il vous est donné *de voir ce que d'autres ne voient pas; d'entendre ce qu'ils n'entendent pas* (3) : conservez précieusement le don de Dieu, et vous serez parfait.

(1) I *Corinth.* IX, 22. — (2) *Corinth.* II, 14. — (3) *S. Matth.* XIII, 17.

PRATIQUE.

Sans qu'il soit nécessaire de s'afficher au dehors dans toutes les circonstances, il ne faut pas craindre de se montrer tel qu'on doit être, quand le devoir l'exige.

Bouquet spirituel.

Pour mille choses au monde, ni pour l'amour d'aucun homme, on ne doit faire le moindre mal.

AUTRE SUJET.

Vous pourrez méditer avec fruit sur ces paroles du même chapitre : Dieu considère bien moins l'action, que le motif qui fait agir.

1. Le mérite de la Vierge mère de Jésus, de Joseph, d'une infinité d'autres saints, dont la vie s'est passée dans l'obscurité, venait de l'excellence et de la pureté d'intention qui les faisaient agir.

2. Plusieurs, au jour du jugement, diront : *Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom?* et on leur répondra : *Je ne vous connais pas.*

CHAPITRE XVI.

Qu'il faut supporter les défauts d'autrui.

1. Ce que nous pouvons corriger en nous ou dans les autres, il faut le supporter avec patience jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu d'en ordonner autrement.

Pensez que peut-être il vaut mieux qu'il en soit ainsi pour vous éprouver et exercer votre patience, sans laquelle nos mérites sont peu de chose.

Vous devez cependant supplier Dieu de vous aider à surmonter ces obstacles, ou à les souffrir avec douceur.

2. Si quelqu'un, averti une ou deux fois, ne se rend pas, ne contestez pas avec lui, mais remettez tout à Dieu, qui sait tirer le bien du mal, afin que sa volonté soit faite, et qu'il soit glorifié dans tous ses serviteurs.

Appliquez-vous à supporter patiemment les défauts des autres et

leurs infirmités, quelles qu'elles soient, parce que vous avez en vous bien des défauts qu'ils ont à supporter.

Si vous ne pouvez vous rendre tel que vous voudriez, comment pourrez-vous faire que les autres soient à votre gré ?

Nous exigeons que les autres soient sans défaut, et nous ne corrigeons pas les nôtres !

3. Nous voulons qu'on reprenne les autres avec rigueur, et nous-mêmes ne pouvons souffrir d'être repris !

Nous trouvons mal qu'on leur laisse une trop grande liberté, et nous ne voulons pas qu'on nous refuse rien !

Nous voulons qu'on établisse des règles pour retenir les autres, et nous ne pouvons consentir à ce qu'on nous contraigne en la moindre chose !

Ce qui prouve combien il est rare que nous traitions notre prochain comme nous voulons être traités nous-mêmes.

Si tous les hommes étaient parfaits, qu'aurions-nous de leur part à souffrir pour l'amour de Dieu ?

Dieu a ainsi réglé les choses, afin que nous apprenions à porter le fardeau les uns des autres.

Car chacun a son fardeau, personne n'est sans défauts, nul ne se suffit à soi-même, nul n'est assez sage pour se conduire seul ; mais il faut nous supporter, nous consoler, nous aider, nous instruire, nous avertir mutuellement.

C'est dans le malheur que l'on voit le mieux ce que chacun a de vertu ; car les occasions ne rendent pas l'homme fragile, mais elles montrent sa fragilité.

CONSIDÉRATION XVI.

Sur ces paroles :

Ce que l'homme ne peut corriger en soi et dans les autres, il doit le supporter avec patience, jusqu'à ce que Dieu en ordonne autrement.

Premier Prélude.

Considérez le Sauveur Jésus entouré de ses disciples, de ces hommes grossiers et sans éducation, dont il souffre les défauts pour vous apprendre à supporter les misères de vos frères, et vos propres misères, avec une charité exempte de faiblesse, mais pleine de bonté et de compassion.

Second Prélude.

Vous demanderez à Jésus de vous faire connaître en quoi consiste le mérite de la vraie charité. Vous verrez que le premier devoir qu'elle impose est : 1° de supporter les défauts du prochain ; 2° de se supporter soi-même.

Première Réflexion.

Supporter avec patience et douceur les défauts du prochain.

Si tous étaient parfaits, qu'aurions-nous à souffrir pour Dieu de la part des autres? La Providence divine a ainsi disposé les choses, pour nous apprendre à porter le fardeau les uns des autres, parce qu'il n'est personne sans défaut, personne en qui ne se trouve quelque lourde imperfection (1).

Vous le voyez donc; et quand le pieux auteur de l'*Imitation* ne l'aurait pas observé, il suffit d'ouvrir les yeux, de consulter l'expérience, pour demeurer convaincu que nous avons tous beaucoup d'imperfections et de misères. Il est rare qu'une bonne qualité ne nous conduise pas jusqu'à la limite où commence un défaut, parce que notre pauvre nature ne peut rester dans le cercle étroit du bon et du vrai, et qu'il faut pour l'ordinaire qu'elle le dépasse, ou qu'elle le manque. Tel qui a reçu la prudence en partage, manque de force et d'énergie dans l'exécution de ses desseins. La volonté ferme et constante pour agir est à cet homme, mais ses projets ne sont pas le fruit de la maturité et de l'expérience. Celui qui est bon, l'est quelquefois jusqu'à la faiblesse; et celui qui semble né pour commander et se faire obéir, s'oublie quelquefois jusqu'à la dureté et la rudesse. L'homme discret peut mériter le reproche d'être caché et dissimulé; et l'homme plein de franchise et de simplicité peut pécher par indiscrétion et imprudence. Vous aimez l'humeur facile et enjouée d'un ami, et vous ne tarderez pas à reconnaître qu'il est léger

(1) *Imitation.*

et frivole. L'extérieur sombre et l'état taciturne de cette personne avec laquelle vous avez à vivre, vous est lourd et pénible; mais vous avez trouvé dans ses conseils beaucoup de sagesse, et dans son commerce une grande sensibilité de cœur, pour adoucir vos peines en les partageant. Puis donc que nous avons tous beaucoup d'imperfections, compensées par quelques bonnes qualités, ne soyons pas assez injustes pour ne voir que les unes et nullement les autres; mais excusons plutôt les unes en faveur des autres. Quiconque a beaucoup vécu avec les hommes, et s'est appliqué à les connaître en s'étudiant lui-même, est nécessairement indulgent et facile. Mais on n'arrive pas tout d'un coup, et sans effort, à cette généreuse compassion qui fait le prix de la vraie charité. Écoutons saint François de Sales : nous pensons ne pouvoir rien faire de mieux, en parlant de la charité, que de citer les paroles d'un saint dont le nom semble être devenu le nom de la douceur et de l'amabilité mêmes.

Hélas! ma fille, écrivait-il à une religieuse de la Visitation, *c'est une grande partie de notre perfection que de nous supporter les uns les autres dans nos imperfections. Car, en quoi pouvons-nous exercer l'amour du prochain, sinon en ce support? Ma fille, vous aimerez cette personne, malgré ce qui vous choque en elle, et elle aussi vous aimera, et Dieu vous aimera toutes; et moi, ma chère fille, vous m'aimerez aussi, puisque Dieu le veut, et qu'il me donne un parfait amour de votre âme, que je conjure d'aller de bien en mieux, et de mieux en mieux par la vertu de charité. O Dieu!* écrivait-il encore pour bien faire comprendre à ses chères filles le mérite du support mutuel, *ô Dieu! quand sera-ce que la charité pour le prochain aura sa force dans nos cœurs? C'est la première et la plus excellente leçon de la doc-*

trine de Notre-Seigneur... La vertu de douceur était si belle aux yeux du saint évêque de Genève, qu'il ne craint pas de dire que c'est par sa pratique surtout que nous pouvons prouver à notre divin Sauveur que nous l'aimons. Après avoir cité l'exemple de Jésus, qui avait des pensées d'amour pour ceux même qui le faisaient mourir, il s'écrie : *Oh! que nous sommes misérables, nous autres mondains, qui ne pouvons souffrir les moindres choses de la part de nos frères! Celui cependant qui, pour parler comme l'Écriture, préviendra son prochain par des bénédictions de douceur* (1), *sera le plus parfait imitateur de Notre-Seigneur.*

Nous n'osons rien ajouter à ces paroles du saint évêque de Genève : nous craindrions de dissiper les suaves parfums d'une doctrine toute de charité, puisée à la source de la charité divine, personnifiée en celui qui disait : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (2).

Seconde Réflexion.

Savoir se supporter soi-même avec patience.

Il est des personnes toujours contentes d'elles-mêmes, qui trouvent bien et parfait ce qu'elles pensent ; bien et parfait ce qu'elles disent; bien et parfait ce qu'elles font. Si elles voulaient nous croire, nous leur dirions que l'orgueil les aveugle. Il en est d'autres qui se condamnent sur certaines choses de peu d'importance, qu'elles pourraient facilement se pardonner, tandis qu'elles se justifient sur ce qu'elles devraient bien plutôt réformer et corriger. Il y a là bien encore de l'orgueil, et aussi quelque chose qui indique que leur jugement n'est pas très-droit.

(1) Ps. XX, 4. — (2) *S. Matth.* XI, 22.

Enfin, il est une troisième classe de personnes qui poussent trop loin la sévérité envers elles-mêmes, qui s'imaginent n'avoir jamais bien dit, jamais bien fait, qui se gourmandent et se rudoient sans charité et sans douceur. C'est à ces âmes, si malheureuses et si dignes de compassion, que nous dirons : Ayez pitié de vous, et n'affaiblissez pas vos forces en vous livrant ainsi au découragement et à l'ennui. Vous avez mal prié, dites-vous, cela vous semble du moins; vous n'avez retiré aucun fruit de vos lectures; ce matin, votre communion a été tiède et sans ferveur; c'est avec trouble que vous avez reçu l'absolution, vous n'étiez ni touché, ni contrit, vous aviez promis à Dieu de ne plus retomber dans cette faute, et cependant l'ennemi s'est réjoui encore de votre faiblesse. Eh bien! avez-vous mieux prié, avez-vous communié avec plus de ferveur, vous êtes-vous confessé avec plus de fruit, après que vous vous êtes reproché vos misères avec tant d'amertume? Ne savez-vous pas que, tant que vous serez sur la terre, vous serez exposé à la tentation, et par là même, sujet à bien des manquements? Ignorez-vous que c'est dans un dessein de miséricorde que Dieu vous laisse aux prises avec tant de faiblesse? Il ne veut pas que vous comptiez sur vous, que vous puissiez vous complaire dans votre perfection, et il ne vous découvre que le côté misérable de vous-même. Le démon, qui se sert de tout pour vous détourner du bien, en profite pour vous abattre et vous désespérer. Serez-vous assez ennemi de votre âme, pour vous mettre avec lui contre vous-même? Songez que l'amour-propre ne consiste pas toujours à se complaire en soi, mais aussi à se trop déplaire à soi-même. Oh! qu'il vous serait bien plus utile d'aller vous jeter aux pieds de Jésus, et de lui dire, avec un sentiment d'humilité, plein de con-

fiance : Seigneur, Jésus, c'est une pauvre âme à laquelle vous avez pardonné tant de fois, qui vient solliciter encore votre miséricorde dont elle se croit très-indigne. Je vous avais promis, Seigneur, de ne plus retomber dans ce manque de charité ; je m'étais proposé d'être plus patiente et plus soumise ; de veiller avec plus de soin sur mes yeux et sur tous mes sens ; hélas! et voilà que dans l'occasion j'ai tout oublié. Je ne veux point vous cacher mes fautes ni les excuser devant vous, mon Dieu ; je les vois sans doute bien moindres qu'elles ne le sont réellement ; mais puisque le mal est fait, que me reste-t-il, sinon de le pleurer en votre sainte présence, et de vous conjurer de ne me pas refuser votre grâce dans l'occasion prochaine, où j'espère être plus fidèle ?

Si vous aviez ainsi prié, quand votre pauvre cœur était désolé et mécontent de lui-même, la paix serait revenue dans votre âme, et l'espérance aussi. Vous auriez été plus agréable à Dieu, moins insupportable à vous-même, aux autres peut-être, et l'humilité de votre prière aurait racheté bien des fautes.

PRATIQUE.

Saisissez la première occasion qui se présentera pour supporter avec charité les défauts de vos frères.

Bouquet spirituel.

Il faut que nous supportions le fardeau les uns des autres. (Galat. VI, 2.)

SECOND SUJET.

Si vous ne pouvez vous rendre tel que vous le voudriez, comment pourrez-vous faire que les autres soient à votre gré?

1. La pratique des Saints était d'être très-durs envers eux-mêmes, et très-doux envers les autres.

2. Avant de commander quelque chose de difficile, faites-le vous-même; ou si vous ne pouvez le faire, ne commandez qu'après vous être interrogé, pour savoir si, à la place de l'inférieur, vous trouveriez la chose juste, raisonnable, ou nécessaire. Commandez alors avec la douceur et les ménagements que vous désireriez qu'on employât pour vous-même.

3. Sachez quelquefois sacrifier le bien à un bien plus grand; étudiez le moment opportun pour corriger et pour reprendre. Le moment opportun n'est pas celui où vous êtes emporté et où l'inférieur est ému. Attendez le calme, pour que vos avis soient utiles à vous-même et aux autres.

TROISIÈME SUJET.

Nous exigeons que les autres soient sans défauts, et nous ne corrigeons pas les nôtres.

C'est surtout par rapport aux personnes qui nous servent, que nous sommes pour l'ordinaire très-exigeants. Si les serviteurs étaient tels qu'on les demande, ils vaudraient beaucoup mieux que les maîtres qui les emploient. On se permet contre eux des mouvements de vivacité et de colère, et on ne peut souffrir d'eux la moindre parole. On rend pesant et accablant le joug qu'on leur impose, et on leur reproche la moindre infraction aux ordres qu'on leur intime. Quelques réflexions suffiraient cependant pour nous rendre moins durs et plus charitables.

1. Les personnes qui nous servent n'ont pas reçu, comme nous, le bienfait d'une éducation soignée et parfaite : est-il étonnant qu'ils ne gardent pas toujours, dans leurs paroles, toute la mesure, et, dans leurs actions, toute la convenance désirables? Parce qu'ils ne savent pas aussi bien que nous déguiser leurs défauts, en sont-ils pour cela plus imparfaits?

2. Leur position même d'infériorité et de sujétion n'est-elle pas assez humiliante et assez pénible, pour que nous ayons pour eux des sentiments de compassion et de bonté?

3. Nous nous plaignons de nos serviteurs, mais n'ont-ils pas aussi bien sujet de se plaindre de nous? Et s'ils ont bien des manquements à se reprocher, n'en sommes-nous pas nous-mêmes la cause première par nos exigences et nos caprices?

Examinez-vous sur tous ces points, et prenez la résolution d'être à l'avenir plus charitable et plus tolérant.

CHAPITRE XVII.

De la vie religieuse.

1. Il faut que vous appreniez à vous vaincre en beaucoup de choses, si vous voulez vivre en paix et en union avec les autres.

Ce n'est pas peu de chose que de vivre dans un monastère ou dans une congrégation, de n'y être jamais un objet de plainte, et d'y persévérer fidèlement jusqu'à la mort.

Heureux celui qui, après une vie remplie de bonnes œuvres, y termine heureusement sa course !

Si vous voulez être affermi et croître dans la vertu, regardez-vous comme un banni et un étranger sur la terre.

Il faut, si vous voulez vivre en religieux, que, pour l'amour de Jésus-Christ, vous deveniez insensé selon le monde.

2. L'habit et la tonsure servent peu : c'est le changement des mœurs et l'entière mortification des passions qui font le vrai religieux.

Celui qui cherche autre chose que Dieu seul et le salut de son âme, ne trouvera qu'affliction et douleur.

Il ne saurait non plus demeurer longtemps en paix, celui qui ne souffre pas d'être le dernier de tous et soumis à tous.

3. Vous êtes venu pour servir, et non pour dominer. N'oubliez donc pas que vous êtes appelé pour souffrir et pour travailler, et non pour discourir dans une vaine oisiveté.

Les hommes ici sont éprouvés comme l'or dans la fournaise, et nul n'y peut demeurer, s'il ne veut s'humilier de tout son cœur à cause de Dieu.

CONSIDÉRATION XVII.

Sur ces paroles :

Celui qui ne cherche pas purement Dieu et le salut de son âme, ne trouvera que peines et tribulations.

Premier Prélude.

Représentez-vous le divin Sauveur passant près de la mer où étaient Pierre et André, son frère, en leur disant cette parole : Suivez-moi... Et, dans une autre circonstance : Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais moi qui vous ai choisis.

Second Prélude.

Demandez à Dieu la grâce de connaître et de suivre la vocation à

laquelle vous êtes appelé ; et, pour cela, vous réfléchirez : 1° sur l'importance du choix d'un état de vie ; 2° sur les moyens à prendre pour faire un choix dont vous n'ayez jamais occasion de vous repentir.

Première Réflexion.

Importance du choix d'un état de vie.

Dieu est l'auteur et le maître de la société. Lui seul a établi les liens qui unissent les individus à la famille, et la famille à la nation ou à l'État, qui n'est lui-même qu'une grande famille. Par l'inégale distribution des biens de la fortune, des dons de l'esprit et des dispositions du cœur, il a rapproché les hommes, les a unis en les rendant nécessairement dépendants les uns des autres, selon la diversité de leurs besoins. C'est à chacun de ces besoins que chaque état répond ; et comme Dieu est l'auteur de la société, il l'est également des états par lesquels la société subsiste. A lui seul donc il appartient d'appeler les individus aux fonctions qu'il veut, puisque seul il peut donner aux individus qu'il appelle les qualités nécessaires pour les bien remplir. Cette vérité est si incontestable, que vouloir s'affranchir, dans le choix d'un état, de la dépendance où nous sommes de Dieu, serait une prétention aussi déraisonnable que serait criminelle celle de vouloir s'affranchir de la dépendance absolue où nous place le bienfait de la vie elle-même, puisque Dieu étant l'auteur de notre existence, il doit être le maître de nos destinées.

De ce premier principe général en résulte un second. Si Dieu seul est l'auteur et le maître des divers états, et s'il a seul le droit d'y appeler qui il veut, il n'est donc pas loisible à chacun de s'engager selon son caprice dans la condition qu'il préfère, en ne prenant conseil que de la prudence

humaine. Les états qui sont bons en eux-mêmes, ne le sont pas tous respectivement à chaque individu. Ils ne le sont qu'autant qu'ils fournissent les moyens de répondre à la vocation divine, qui, appelant celui-ci dans une voie et celui-là dans une autre, leur ménage des grâces diverses à raison des devoirs différents qu'ils auront à remplir. L'état le plus saint n'est donc pas toujours le plus sûr; et l'état qui offre le plus de difficultés, n'est pas non plus, pour cette raison, l'état le plus dangereux : mais l'état sûr est celui auquel Dieu nous destine, bien qu'il ait ses obstacles; et l'état dangereux, celui où nous nous engageons nous-mêmes, bien qu'il paraisse plus facile et plus pourvu de grâces. Oh! si cette vérité était admise dans le monde, verrait-on des parents engager leurs enfants, et les enfants s'engager eux-mêmes dans des voies malheureuses, d'où les repousse le souverain Maître de la destinée des hommes? Hélas! l'intérêt, l'ambition, la passion, voilà ce qui forme le conseil de tous les hommes sans foi et sans confiance en la providence divine. Dieu n'est pas consulté; faut-il s'étonner si Dieu semble presque abandonner dans le malheur ceux qui, sans son ordre, se sont engagés dans une voie semée d'écueils et de dangers?

Enfin, un troisième principe découle du second, comme le second du premier. Dieu, avons-nous dit, est l'auteur et le maître des divers états qui sont la vie des peuples; il appelle à ces états divers ceux qu'il lui plaît de choisir : donc, nous devons avoir un grand désir de connaître sa volonté; donc, pour connaître cette volonté, nous devons le prier avec ferveur; donc, enfin, nous devons suivre, avec fidélité et soumission entière, l'ordre de cette volonté sainte, lorsqu'elle nous est manifestée. Toutes ces vérités s'enchaînent, et il est impossible d'en nier une seule sans blesser la raison et la foi.

Seconde Réflexion.

Quels sont maintenant les moyens à prendre pour faire un choix dont on n'ait pas le sujet de se repentir.

Comme Dieu s'explique et nous parle par ses inspirations intérieures, nous devons d'abord l'écouter au fond de notre cœur, et nous rendre attentifs à cette voix secrète qui se fait entendre à l'âme fidèle et recueillie. Mais pour l'engager davantage à nous communiquer ses lumières, nous n'avons pas de moyen plus efficace et plus assuré que la prière. Disons-lui donc souvent, comme Samuel : *Seigneur, daignez me parler; car votre serviteur écoute* (1). O Jésus! vous qui veillez avec un si tendre amour sur le troupeau que vous vous êtes choisi, tournez sur moi ces regards si doux où se peignent la miséricorde et l'amour. Guidez-moi, instruisez-moi. Je suis un pauvre enfant sans expérience ; je ne sais rien, sinon que je voudrais vous aimer et vous servir. Mais, hélas! pour vous servir et vous aimer, il y a tant d'obstacles dans la vie où je ne fais que commencer à marcher! Que voulez-vous de moi, Seigneur? Quelle route désirez-vous que je choisisse, ou plutôt choisissez vous-même. Celle où je trouverai moins d'obstacles pour mon salut, sera celle que je prendrai. Le moyen que Dieu résiste à une pareille prière! Croyez qu'il vous fera entendre sa voix. Sans doute il ne vous enverra pas un ange pour vous instruire; mais il vous parlera intérieurement au cœur; il vous instruira par ses ministres, par les événements qu'il fera naître. Oui, une prière bien faite vaut mieux que tous les calculs de la prudence; une prière bien faite est plus utile pour un établissement heu-

(1) *Rois*, III, 9.

reux, que tous les apprêts de la parure sur lesquels tant de jeunes personnes appuient leurs espérances. Témoin la chaste Esther, qui refusa tous les ornements étrangers, et qui cependant fixa sur elle le choix du roi Assuérus.

Après vous être acquitté envers Dieu du devoir de la prière, vous devez vous adresser à ses ministres, qui sont vos guides et vos conducteurs, et qui sont établis pour vous donner de salutaires conseils. C'est pour cela que Dieu les éclaire; pour cela qu'il les remplit de l'esprit de discernement et de sagesse. Consultez donc d'abord le directeur à qui vous avez confié le salut de votre âme. Exposez-lui, en toute simplicité, vos vues, vos inclinations, vos pensées, vos dispositions bonnes ou mauvaises. Marquez-lui vos désirs et vos répugnances, et répondez à ses questions avec l'abandon et la simplicité d'un enfant. Dieu, croyez-le bien, présidera au jugement de son ministre; et l'esprit de vérité que vous aurez prié avec lui, secondant ses vœux et vos bonnes dispositions, lui suggérera la décision à laquelle vous devrez tenir.

Mais surtout, parmi les personnes dont il vous faut prendre les avis, gardez-vous d'exclure celles qui vous tiennent directement la place de Dieu, votre père et votre mère. Se soustraire à leur autorité dans une affaire si importante, serait une indépendance condamnable. Vous devez, il est vrai, dans certaines occasions combattre respectueusement leurs vues trop humaines ou trop charnelles, si elles étaient opposées à ce que Dieu demande évidemment de vous; mais souvenez-vous que c'est un devoir de les consulter, de les écouter, de peser leurs raisons et de vous y soumettre, si vous n'avez rien de plus fort à leur opposer. Confiez-vous en Dieu; ne tient-il pas les cœurs et les volontés entre ses mains? Si des obstacles insurmontables s'élèvent, c'est que Dieu ne vous veut

pas encore dans la position pour laquelle vous ressentez de l'attrait.

Consultez-vous aussi vous-même, car c'est pour cela que Dieu vous a donné la raison et l'esprit de discernement. Examinez donc quel est parmi les états celui où vous pourrez le plus glorifier Dieu, et faire plus aisément votre salut. Voyez l'état auquel vous êtes le plus propre, par rapport aux qualités de votre esprit, de votre cœur. Ne perdez jamais de vue cette pensée, que vous devez avant tout songer au salut de votre âme, et que tout se réduit à cette question : Que faut-il que je fasse pour obtenir la vie éternelle? Il ne s'agit pas, dans la décision que vous allez prendre, de gloire, d'élévation, de plaisirs, de fortune ; il s'agit de chercher le chemin qui vous conduira au port de l'éternelle vie.

Enfin, si, après tout cela, vous êtes encore dans le doute et la fluctuation, répondez à ces deux questions : Que voudrais-je conseiller à un autre, s'il était en ma place, et si j'avais à le déterminer?... Que voudrais-je avoir choisi à l'heure de ma mort? C'est dans cet état que je veux vivre, puisque j'y voudrais mourir.

PRATIQUE.

Priez.... Consultez.... Examinez-vous vous-même pour savoir ce que Dieu veut....

Bouquet spirituel.

Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute.

SECOND SUJET.

Ce n'est pas peu de chose que de vivre dans un monastère ou dans une congrégation religieuse, et d'y persévérer fidèlement jusqu'à la mort.

7. Excellence de l'état religieux. Cet état est incontestablement le plus parfait. Heureux ceux que Dieu y appelle,

et qui peuvent dire comme les Apôtres : Voici que *nous avons tout quitté pour vous suivre*... On leur répondra : Lorsque *le Fils de l'homme viendra au grand jour, vous serez assis sur des trônes*. L'excellence de ce saint état se tire surtout de la ressemblance plus parfaite que l'âme contracte avec Jésus, le divin modèle, par sa pureté, son détachement des choses terrestres et son obéissance.

2. Bonheur de l'état religieux. Nous ne parlons pas de la gloire qui sera, dans le ciel, le prix de tous les sacrifices auxquels s'est résignée l'âme qui a tout quitté pour Jésus: sur la terre même on peut dire qu'elle a choisi la meilleure part : non pas seulement, comme le pense le monde, parce qu'elle est exempte des peines, des tracas, des embarras, des vicissitudes de la vie; car, dans le cloître même, les tribulations et les peines ne lui manqueront pas : mais elle sera heureuse au milieu de ces peines et de ces tribulations, parce qu'il y a, dans la croix que l'on porte avec amour à la suite de Jésus, une abondance de douceurs que le monde ne connaît pas et ne saurait même soupçonner.

TROISIÈME SUJET.

Vocation religieuse.

1. Il est important de la suivre, si elle vient vraiment de Dieu. Rappelez-vous le jeune homme de l'Évangile, qui s'est peut-être perdu pour ne pas avoir observé ce conseil : *Allez, vendez ce que vous avez; donnez-le aux pauvres, et suivez-moi.*

2. Cette vocation doit être libre et mûrement réfléchie. Il faut que l'on sache à quoi l'on s'engage, quelles sont les obligations qu'on va contracter, les devoirs qu'on aura à remplir, les sacrifices auxquels il faudra se résigner. Que l'on essaye donc ses forces; que l'on prie, et que l'on consulte pour bien connaître la volonté de Dieu.

Ce serait une illusion que de se lancer au milieu du monde pour partager ses fêtes et ses plaisirs, sous prétexte de s'éprouver et d'assurer sa vocation. On s'exposerait, en agissant ainsi à perdre la grâce qui nous appelle à un état plus parfait.

Sans doute, il ne faut pas s'engager légèrement, sans connaissance de cause et sans expérience; mais il ne faut pas non plus tomber dans l'excès contraire, et les parents qui exposent aux séductions du monde un jeune cœur que Dieu

se réserve, se rendent coupables devant Dieu, et peuvent être la cause de la perte de leurs enfants.

QUATRIÈME SUJET.

Le Mariage.

C'est un état saint; mais où le monde ne voit que des plaisirs, la religion ne voit que des devoirs. Nous distinguons trois époques, qui précèdent le moment où les autels seront témoins des engagements sacrés que l'on se propose de contracter un jour.

La première époque est celle qui termine l'éducation. A cette époque correspond une disposition de prière pour connaître la volonté de Dieu, et de soumission pour accomplir sa volonté connue.

La seconde époque est celle où une union est sur le point de se conclure. Il faut alors une disposition de prudence et d'innocence : de prudence, pour bien choisir; d'innocence, pour se conserver pur devant Dieu.

Enfin, la troisième époque nous transporte au jour même du mariage, et il est nécessaire d'apporter à sa célébration une disposition de piété et de ferveur.

CHAPITRE XVIII.

De l'exemple des Saints.

1. Contemplez les exemples des saints Pères, en qui a brillé la vraie perfection de la vie religieuse, et vous verrez combien peu est ce que nous faisons, et presque rien.

Hélas ! qu'est-ce que notre vie comparée à leur vie?

Les saints et les amis de Jésus ont servi Dieu dans la faim et dans la soif, dans le froid et dans la nudité, dans le travail et dans la fatigue, dans les veilles et dans les prières, dans les jeûnes et dans les saintes méditations, dans beaucoup de persécutions et d'opprobres.

2. Oh ! que de rudes persécutions ont endurées les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges, et tous ceux qui ont voulu suivre les traces de Jésus ! *Car ils ont haï leur âme en ce monde, pour la posséder dans l'éternité.*

Oh ! quelle vie austère et détachée les saints solitaires ont menée dans le désert ! Quelles longues et rudes tentations ils ont essuyées ! Combien de fois ils ont été tourmentés par l'ennemi ! Que de prières fréquentes et ferventes ils ont offertes à Dieu ! Quelle rigoureuse abs-

tinence ils ont gardée ! Quel zèle, quelle sainte émulation pour leur avancement dans la vertu ! Quelle guerre soutenue contre leurs passions ! Quelle intention pure et droite dans le service de Dieu ! Le jour était pour eux un temps de travail, et la nuit, de prières ; et, pendant le travail même, ils ne cessaient point de prier du fond du cœur.

3. Tout leur temps était employé avec fruit. Les heures qu'ils donnaient à Dieu leur semblaient courtes, et la douceur qu'ils goûtaient dans la contemplation leur faisait oublier les besoins du corps.

Ils renonçaient aux richesses, aux dignités, aux honneurs ; ils oubliaient leurs parents et leurs amis, ne voulaient rien de ce qu'offre le monde. Ils prenaient à peine ce qui était indispensable à la vie ; s'occuper du corps, même dans la nécessité, leur était une chose pénible.

Ils étaient pauvres des biens de la terre, riches de grâces et de vertus.

Au dehors, tout leur manquait ; au dedans, Dieu, par sa grâce, les fortifiait et les consolait.

Ils étaient étrangers au monde, mais unis à Dieu comme ses amis familiers.

Petits à leurs propres yeux, petits aux yeux du monde, ils étaient grands devant Dieu et chéris de lui.

Ils vivaient dans une vraie humilité, dans une obéissance simple, dans la charité et la patience, faisaient ainsi chaque jour des progrès dans la vie intérieure, et acquéraient de grands mérites devant Dieu.

Ils ont été donnés pour modèles à tous ceux qui pratiquent la piété, et leurs exemples sont plus puissants, pour nous porter à la ferveur, que la vie des tièdes pour autoriser notre relâchement.

Oh ! quelle ferveur en tous les religieux au commencement de leur sainte institution ! Quelle ardeur pour la prière ! Quelle émulation de vertu ! Quelle sévère discipline ! Quelle soumission ! De quel respect ils étaient penétrés pour la règle de leur saint fondateur !

Ce qui nous reste d'eux rend encore témoignage à la sainteté et à la perfection de ces hommes, qui, en combattant avec courage, foulèrent aux pieds le monde.

Aujourd'hui, on compte pour beaucoup qu'un religieux ne transgresse pas sa règle, et qu'il porte avec patience le joug dont il est chargé.

O tiédeur ! ô négligence de nos jours, qui nous a fait dégénérer si vite de l'ancienne ferveur, et trouver même la vie pesante par notre abattement et notre lâcheté.

Plût à Dieu que, témoins de tant d'exemples de vertus, vous ne laissiez pas entièrement assoupir en vous le désir de votre perfection !

CONSIDÉRATION XVIII.

Sur ces paroles :

Contemplez les exemples des saints Pères, en qui a brillé la vraie perfection, et vous verrez combien peu est ce que nous faisons, et presque rien.

Premier Prélude.

Vous recevrez avec un saint respect cet avis de Notre-Seigneur : Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez ce que vous m'avez vu faire. Jésus est le premier modele de la perfection que nous devons suivre ; mais, comme la vue d'une si grande sainteté pourrait nous effrayer, il permet à notre faiblesse de choisir des exemples dans la vie de ceux qui l'ont le plus approché. Soyez mes imitateurs, dit saint Paul, comme je l'ai été moi-même de Jésus-Christ.

Second Prélude.

Demandez à Notre-Seigneur la grâce de sentir renaître votre courage, en contemplant les grands exemples de vertu que nous donnent les saints ; et, pour cela, vous vous arrêterez aux considérations suivantes : 1° Dieu nous offre ici-bas la ferveur des saints pour exciter notre ardeur ; 2° Dieu nous opposera un jour la ferveur des saints pour condamner notre lâcheté.

Première Réflexion.

Dieu nous offre ici-bas la ferveur des saints pour exciter notre ardeur.

Rien de plus puissant sur le cœur de l'homme, pour le bien comme pour le mal, que l'exemple. Voyez ce qui se passe dans le monde. Compte-t-il pour quelque chose les travaux et les tracas, l'homme cupide qui veut amasser une brillante fortune? Non ; mais les yeux fixés sur ceux que des circonstances heureuses ou d'habiles combinaisons ont enrichis, il se dit : Ce qu'ils sont, je veux l'être ; puisqu'ils l'ont pu, je le puis aussi. Savez-vous pourquoi le sommeil est enlevé à ce savant? C'est que le rival qui marchait avec lui dans la carrière épineuse des sciences, l'a devancé ; et c'est la gloire de ce rival qui l'empêche de reposer. Vous demandez pourquoi un nuage de tristesse voile le front de cette jeune personne ; c'est qu'une autre a paru avec plus d'éclat dans les cercles mondains, où elle avait jusque-là éclipsé ses émules en vanité. Oh ! *enfants des hommes*, qui con-

sumez vos forces dans de puérils combats, *jusques a quand chercherez-vous la vanité et le mensonge* (1)? Que ne jetez-vous plutôt les yeux sur les serviteurs de Jésus, afin qu'une sainte émulation vous porte à imiter leurs vertus ? Vous redoutez les obstacles ; les épreuves légères que vous avez à surmonter vous effrayent ! Ame sans énergie et sans courage, *avez-vous donc résisté jusqu'au sang* (2) ? Considérez les martyrs : Étienne, le premier témoin de la vérité, fut écrasé sous un monceau de pierres ; Jean fut plongé dans l'huile bouillante ; Paul fut décapité, et Pierre attaché à une croix. La sainte phalange de ces généreux soldats de Jésus-Christ, qui ont su vaincre parce qu'ils ont su mourir, s'élève à plusieurs millions. La flamme a dévoré leurs membres, le fer a déchiré leurs entrailles, la dent des animaux a broyé leurs os, l'eau a englouti leurs corps dans ses abîmes. Et nous, chrétiens dégénérés, nous n'avons pas le courage de supporter devant les hommes la glorieuse honte de vous appartenir, ô mon Dieu ! Oh ! que ne sommes-nous saintement jaloux de l'éclatante pureté qui relève aux yeux de l'époux céleste la beauté des vierges ! Sur la terre, quiconque les aurait considérées, leur aurait appliqué ce mot du Prophète : *Nous les avons vues, et elles nous ont paru sans éclat et sans fraîcheur* (3) ; leur visage portait l'empreinte de la mortification et de la pénitence ; leurs vêtements étaient simples, car elles avaient prié la modestie de veiller sur leur pureté ; elles se tenaient loin du monde, aimaient la retraite, fuyaient les plaisirs dangereux, ne paraissaient dans les assemblées que lorsque les devoirs de leur position les y obligeaient. Mais aujourd'hui que les noces de l'Agneau ont commencé pour elles, qui pourra dire l'éclat de leur gloire et l'enivrement de leur bonheur ?

(1) Ps. IV, 3. — (2) *Hébreux*, XII, 4. — (3) *Isaie*, LIII, 2.

De si beaux exemples nous laisseraient-ils insensibles? Témoins du généreux mépris que les saints ont fait des richesses, en serons-nous toujours les vils esclaves? Les sentiments d'humilité, de modestie, de simplicité, de candeur, que nous remarquons en eux, nous laisseront-ils aussi vains et aussi présomptueux? Le feu de la charité qui dévorait leur âme ne pourrait-il embraser la nôtre? Notre dévotion serait-elle toujours languissante à la vue des ferventes prières et des pieux exercices qui les occupaient et la nuit et le jour? Oh! qu'il n'en est pas des enfants du siècle comme des enfants de lumière, et combien l'émulation et la rivalité qui animent les mondains pour des choses de rien, doivent nous couvrir de confusion et de honte!

Considérez, mon fils, qu'il n'est point d'âge dans la vie, de sexe et de position particulière qui ne vous offrent dans le ciel un modèle de perfection à imiter.

Vous avez entendu dire quelquefois : Il faut bien passer quelque chose à l'âge. L'âge, c'est une excuse dans le monde pour autoriser bien des passions : eh bien! il y a eu des saints de votre âge qui ont su commander à la pétulance, à la légèreté, à l'emportement, que vous vous plaignez de ne pouvoir maîtriser. Pleins d'innocence et de simplicité quand le feu des passions menaçait de tout dévorer, ils vous disent : *Soyez nos imitateurs, comme nous l'avons été de Jésus-Christ* (1).

Ne semble-t-il pas que la vanité et le désir de plaire soient le partage d'un sexe que des pensées sérieuses ne peuvent que difficilement fixer? Eh bien! des milliers de vierges ont donné à ce préjugé, ou à ce sentiment de la nature, un démenti formel, et ont prouvé, qu'avec la grâce de

(1) I *Corinth.* XI, 1.

Jésus, il est possible de vaincre les inclinations qui paraissent les plus insurmontables.

N'apportez pas pour excuse les difficultés de votre position, les embarras de votre état ; car il y a eu des saints dans toutes les positions, dans tous les états. Il s'en est trouvé sur le trône, tandis que plusieurs n'avaient pas sur la terre *une pierre pour y reposer la tête* (1). Le mariage a eu des saints, et le célibat des saints ; des cœurs chrétiens ont battu sous le cilice du solitaire et sous la cuirasse du soldat. Et de tous est sortie cette voix puissante : *Soyez nos imitateurs, comme nous l'avons été de Jésus-Christ* (2).

Seconde Réflexion.

Si les exemples des saints n'ont pu pendant la vie réveiller notre ardeur, Dieu nous opposera au dernier jour leur ferveur pour confondre notre lâcheté.

Ne pouviez-vous donc faire, nous dira le souverain Juge, ce qu'ont fait mes serviteurs fidèles ? Les grâces vous ont-elles manqué ? Vous savez bien que non, mais le courage. Moins que vous favorisés de mes dons, plusieurs ont reçu avec reconnaissance et amour ce que vous avez foulé aux pieds avec ingratitude et lâcheté. Je leur avais donné peu, mais ce peu ils l'ont fait fructifier au centuple; et voilà pourquoi ils ont entendu aujourd'hui cette consolante parole : *Parce que vous avez été fidèles dans les petites choses, venez, je vous établirai sur de grandes* (3). Vous m'alléguez les obstacles qui vous ont arrêté : mes saints en ont surmonté de semblables et plus grands encore. Les écueils que vous avez rencontrés dans le monde, ils les ont évités. Les assauts que le démon vous a livrés, ils les ont essuyés; la

(1) *S. Luc*, IX, 58. — (2) I *Corinth.* XI, 1. — (3) *S. Luc*, XVI, 10.

chair armée contre l'esprit a fait de leur cœur le théâtre d'un combat acharné et terrible. Ils ont vaincu la chair, et vous aussi pouviez la vaincre, si vous aviez employé les mêmes armes, la prière et la fuite.

Oh ! quelle sera, Seigneur, la confusion du chrétien lâche et négligent, lorsque vous lui opposerez ainsi les exemples de vos saints ! Que diront au milieu de vos martyrs, morts pour la foi, ceux qui auront rougi de leur foi devant les hommes? Quelle sera, au milieu de vos courageux confesseurs, la contenance de ceux qui auront trahi la vérité? La vue de tous ces pieux solitaires qui auront partagé leur vie entre le travail, la prière et les exercices de charité, ne fera-t-elle pas pâlir tous ces hommes de dissipation et de plaisir, ces hommes d'affaires qui n'ont pas trouvé un seul instant dans la vie pour songer à leur âme? Pour signifier aux âmes voluptueuses la sentence qu'elles auront encourue, ne vous suffira-t-il pas de paraître au milieu de vos saintes et fidèles épouses ? Oh ! ne permettez pas, mon Dieu, que j'éprouve un pareil malheur ! Tous les jours, je veux me remettre devant les yeux les exemples de vos saints, et pour m'animer moi-même à marcher sur leurs traces, je me dirai avec saint Augustin : *Est-ce que je ne puis pas faire ce qu'ont fait tels et tels*, dont le courage confond ma lâcheté et mon peu d'énergie?

PRATIQUE.

Choisissez pour modèle parmi les saints celui pour lequel vous vous sentez le plus d'attrait, et qui se rapproche le plus de votre position et de votre état. Ce choix fait, consultez souvent votre modèle pour lui devenir semblable.

Bouquet spirituel.

Qu'est-ce que notre vie comparée avec celle des Saints?

SECOND SUJET

Méprisés du monde, ils se regardaient eux-mêmes comme un néant; mais ils étaient grands devant Dieu et chéris de lui.

Première réflexion. Tel est le partage ordinaire des élus de Dieu sur la terre : le monde les méprise, les trouve inutiles, les calomnie, les persécute.... *C'est maintenant l'heure de la puissance des ténèbres.*

Seconde réflexion. Ceux qui auront été foulés aux pieds se relèveront. Ceux qui auront été calomniés, seront justifiés et vengés. Ceux que le monde aura trouvés inutiles, à cause de leur vie de silence et de prière, apparaîtront comme les sauveurs du monde; et l'on verra alors que c'est en leur considération que Dieu a suspendu, sur la tête des pécheurs, les effets de sa colère que tant de crimes provoquaient.

TROISIÈME SUJET.

Le jour était pour eux un temps de travail, et la nuit, de prières; et, pendant le travail même, ils ne cessaient de prier au fond du cœur.

Cette prière continuelle, qui fait que l'âme ne perd pas la pensée de Dieu, mais lui rapporte continuellement toutes ses actions, avait été recommandée par ces paroles du Sauveur : *Il faut prier, et ne jamais cesser de prier.*

Cette prière continuelle suppose un grand amour; car comment pouvoir s'établir dans la pensée de Dieu, si on ne l'aime par-dessus toute chose? Elle suppose beaucoup de recueillement, un détachement habituel de soi, et une grande habitude de dominer toutes les puissances de son âme pour les tenir en paix. C'est la souveraine perfection, et il faut y tendre de toutes nos forces.

CHAPITRE XIX.

Des exercices que doit pratiquer un bon religieux.

1. La vie d'un bon religieux doit être pleine de toutes les vertus; de sorte qu'il soit tel aux yeux de Dieu qu'il paraît devant les hommes. Il doit être même plus parfait au-dedans qu'il ne le paraît au de-

hors, parce que Dieu nous regarde, et que nous devons, en tout lieu, le révérer profondément et marcher purs, en sa présence, comme ses anges.

Nous devons, chaque jour, renouveler notre première résolution ; nous exciter à la ferveur, comme si notre conversion ne commençait que d'aujourd'hui, et dire : Aidez-moi, Seigneur, dans mes saintes résolutions et dans votre service ; donnez-moi de bien commencer maintenant, car ce que j'ai fait jusqu'ici n'est rien.

2. Notre progrès dépend de la fermeté de nos résolutions, et une grande activité est nécessaire pour avancer.

Si celui qui forme les résolutions les plus fortes se relâche souvent, que doit-on attendre de celui qui n'en prend que de très-faibles ?

Toutefois, les meilleures peuvent s'évanouir de différentes manières, et il est difficile que la plus légère omission de nos exercices n'ait pas quelque suite fâcheuse.

Les résolutions des justes ont pour fondement bien plutôt la grâce de Dieu que leur propre sagesse ; et, quelque chose qu'ils entreprennent, c'est en lui seul qu'ils mettent leur confiance.

Car l'homme propose, mais Dieu dispose ; et la voie de l'homme n'est pas dans le pouvoir de l'homme.

3. Si quelquefois, par un motif pieux ou en considération de nos frères, on omet un exercice ordinaire, il nous sera facile ensuite de réparer cette omission.

Mais si nous les omettons par dégoût ou par pure négligence, c'est une grande faute, dont nous ressentirons les suites funestes.

Faisons tous nos efforts, et nous retomberons toujours en beaucoup de fautes.

Il faut cependant nous proposer toujours quelque chose de fixe dans nos résolutions, et principalement à l'égard de ce qui met le plus d'obstacle à nos progrès.

Il faut veiller en même temps et sur notre intérieur et sur notre extérieur, parce que l'un et l'autre servent à notre avancement.

4. S'il vous est difficile d'être continuellement recueilli, recueillez-vous au moins de temps en temps, au moins chaque jour, le matin et le soir.

Le matin, déterminez vos résolutions ; le soir, examinez si vous y avez été fidèle, quelles ont été vos paroles, vos actions, vos pensées ; car peut-être, en tout cela, avez-vous souvent offense Dieu et le prochain.

Armez-vous et préparez-vous, comme un courageux soldat, à repousser les attaques du démon.

Réprimez l'intempérance, et vous réprimerez plus aisément tous les autres désirs de la chair.

Ne soyez jamais tout à fait oisif ; mais lisez, écrivez, priez, méditez, ou faites quelque chose qui serve au bien commun. Il faut ne s'appliquer qu'avec mesure et discrétion aux exercices corporels, qui ne conviennent pas à tous également.

5. Ce qui sort des pratiques communes ne doit pas paraître au dehors : il est plus sûr de remplir en secret ses exercices particuliers.

Prenez garde cependant d'omettre les exercices communs pour

vous livrer à ceux de votre choix. Mais, après avoir accompli fidèlement et pleinement ce qui est prescrit, usez de votre liberté, s'il vous reste du temps, et contentez votre dévotion.

Les mêmes exercices ne conviennent pas à tous : celui-ci est plus utile aux uns, celui-là plus avantageux aux autres.

On aime à les diversifier selon le temps; il y en a qu'on goûte plus aux jours de fêtes, et d'autres aux jours ordinaires.

Les uns nous servent aux temps de la tentation, et les autres au temps de la paix et du repos.

Certaines pensées vont bien à notre cœur dans les moments de tristesse, et d'autres nous conviennent mieux quand nous goûtons de la joie en Dieu.

6. Aux approches des principales fêtes, on doit renouveler ses pieux exercices, et implorer avec plus de ferveur la protection des saints.

Nous devons nous proposer de vivre d'une fête à l'autre comme si nous devions sortir alors de ce monde, et passer à la fête éternelle.

Préparons-nous donc avec soin, dans ces saints temps, par une vie plus fervente, en gardant une plus sévère observance des règles, comme si nous devions bientôt recevoir de Dieu le prix de notre travail.

7. Et si ce moment est différé, croyons que nous ne sommes pas assez préparés, ni dignes de cette gloire immense qui doit nous être découverte au temps marqué, et redoublons d'efforts pour nous mieux disposer à ce passage.

Heureux le serviteur (dit S. Luc, 12, 24) *que le Seigneur, quand il viendra, trouvera veillant. Je vous dis, en vérité, qu'il l'établira sur tous ses biens*

CONSIDÉRATION XIX.

Sur ces paroles :

Il faut examiner et régler également notre extérieur et notre intérieur, parce que l'un et l'autre servent à notre avancement.

Premier Prélude.

Le Sauveur Jésus vous offre le modèle de la perfection avec laquelle vous devez vous acquitter des moindres exercices religieux. Suivez-le en esprit dans toutes les circonstances de sa vie. Vous le verrez, par exemple, bénir le pain qui doit lui servir de nourriture, et ne se lever de table qu'après avoir rendu grâce à son Père. Ce n'est qu'après avoir levé les yeux au ciel et avoir prié son Père, qu'il fait distribuer les cinq pains et les deux poissons à la multitude qui l'avait suivi dans le désert....

Second Prélude.

Demandez à Notre-Seigneur la grâce de bien comprendre, 1° l'utilité des pieuses pratiques ; 2° la manière de les bien faire.

Première Réflexion.

Utilité des pratiques de piété.

Plusieurs pèchent par excès, et plusieurs par défaut, en ce qui regarde les exercices de piété. Pour vous, mon fils, évitez d'en faire trop, comme aussi de n'en pas faire assez; car l'un et l'autre seraient une ruse de l'ennemi.

Seigneur, ce que vous dites m'étonne. Je conçois bien qu'on puisse n'en pas faire assez, mais en faire trop pour vous, ô mon Dieu! cela est-il possible?

Je vous l'ai dit, mon fils, c'est une ruse de l'ennemi. Il vaut bien mieux d'abord s'élever doucement, que de prendre très-haut son vol dès le commencement, pour retomber ensuite lourdement sur la terre. Il vous sera facile de tendre chaque jour à une plus grande perfection : mais vous ne descendrez jamais du point élevé de vos trop ardents désirs, sans un grand dommage pour votre âme.

Considérez les arbres : ils sont bien petits avant que de servir d'abri aux oiseaux du ciel; ils croissent cependant et s'élèvent avec le temps d'une manière sûre, mais insensible. Lors donc que vous aurez consulté le guide de votre âme, que vous lui aurez fait connaître votre position, vos désirs et la mesure des grâces que vous aurez reçues, exécutez fidèlement ce qui aura été réglé par lui de concert avec vous, sans outre-passer ses ordres.

Mais aussi (et le danger paraît ici plus grand) gardez-vous bien de prêter l'oreille aux discours dangereux du monde, qui voudrait ruiner la piété dans votre âme. Sans doute, il ne vous proposera pas d'abord de renoncer entièrement à mon service; il sait trop bien qu'une pareille proposition soulèverait votre indignation; mais, peu à peu, il

cherchera à vous inspirer du dégoût pour les pieuses pratiques qui ont fait autrefois votre consolation, et qui feront toujours votre sauvegarde. Pourquoi donc en faire tant, vous dira-t-on? Ne peut-on pas se sauver à moins? Est-ce que Dieu demande tant de prières? Conservez l'essentiel, et laissez toutes ces pratiques minutieuses qui sont la marque d'un esprit étroit et scrupuleux. Ce langage est perfide, ô mon fils! d'autant plus perfide même, qu'il semble, au premier abord, renfermer quelque chose de spécieux. Sans doute, Dieu n'exige pas de vous une fidélité telle aux pieuses pratiques que vous vous êtes prescrites, que vous ne puissiez les omettre sans péché. Vous n'encourrez pas sa disgrâce pour avoir manqué un jour ordinaire au saint sacrifice de la messe, lors même que vous pouviez y assister; pour n'avoir pas consacré quelques instants à la méditation ou à la lecture spirituelle, pour avoir remis à un temps plus éloigné votre confession et votre communion. Mais savez-vous bien l'effet malheureux qui résultera de votre négligence, si elle est continuelle? Apprenez-le aujourd'hui, pour mieux comprendre l'utilité des pieuses pratiques dont le monde se moque si injustement. Le premier effet sera de vous rendre moins attentif et moins vigilant sur vous-même; le second, moins uni à Dieu et moins fervent; le troisième, plus faible dans le combat et plus exposé dans la tentation.

Vous serez moins attentif et moins vigilant. Lorsque vous étiez dans l'heureuse habitude de consacrer tous les soirs quelques rapides instants à l'examen des actions de votre journée, vous étiez informé de tout ce qui se passait dans votre âme. Aucune pensée, aucune parole, aucun mouvement de votre cœur ne vous échappaient. Vous interrogiez votre conscience, et elle vous répondait. Un jour vous vous êtes dit : Je m'examinerai dans un mois.

dans un an, quand j'irai me confesser : et dès cet instant, vous êtes devenu étranger dans la maison de votre cœur. Vos passions, comme des domestiques infidèles, vous ont dépouillé, et vous avez dit : Que me manque-t-il ?

Vous serez moins uni à Dieu et moins fervent. La méditation, ou la courte considération que vous lisiez tous les jours, laissait dans votre âme quelque bonne pensée. Chaque lecture ne produisait peut-être pas de suite un changement sensible; mais l'ensemble de toutes ces lectures entretenait votre âme dans un état de vigueur et de santé qu'elle n'a plus depuis que vous avez rompu avec ces saintes habitudes. Ne dites pas que ces réflexions ne vous servent à rien, qu'à peine le livre fermé vous aviez perdu le souvenir de ce que vous aviez lu : le vase qui ne contient plus la liqueur qu'on y avait déposée, en conserve au moins le délicieux parfum.

Vous vous plaignez d'être froid, dissipé, indifférent pour les choses de Dieu; vous ne pouvez fixer ni votre esprit, ni votre cœur; hélas! n'en accusez que vous-même. Rappelez-vous ce que l'Esprit de Dieu dit à l'ange d'Éphèse : « *J'ai quelque reproche à vous faire de ce que votre ferveur première s'est refroidie. Voyez le point d'où vous êtes tombé, faites pénitence, reprenez vos premières œuvres, ou j'ébranlerai votre chandelier* (1). » J'ébranlerai votre chandelier, et je l'ôterai de la place qu'il occupe : tel est le troisième résultat de l'abandon des exercices de piété. La flamme céleste de la grâce s'éteint peu à peu et finit quelquefois par mourir. Dieu, d'un autre côté, ne nous protége plus que faiblement, nous sommes presque réduits à nos propres forces devant l'ennemi. Or, dites-moi, que devient une place assiégée, quand ses redoutes sont ren-

(1) *Apoc.* II, 5.

versées, quand ses remparts sont rasés, et que tous ses avant-postes sont occupés par l'ennemi? Ce n'est plus qu'une affaire de temps, répondrez-vous; on peut considérer la ville comme prise. Et c'est votre condamnation que vous venez de prononcer, âme peu généreuse qui avez perdu votre ferveur première. Tandis que le tentateur cherchait à démolir pièce à pièce votre piété, l'essentiel du moins était en sûreté; quand il vous aurait vaincu dans quelques rencontres peu importantes, ce n'était pas un combat décisif. Mais aujourd'hui qu'il peut s'approcher sans obstacle de votre âme, vous avez tout à redouter dans une pareille lutte? Encouragé par les légers avantages qu'il a remportés sur vous, fort de votre faiblesse, il est bien à craindre que votre ennemi ne soit enfin vainqueur par votre négligence et votre lâcheté! ! !

Seconde Réflexion.

Manière de bien s'acquitter de ses devoirs de piété.

Vous remplirez fidèlement vos exercices de piété; vous les ferez avec toute la ferveur dont vous êtes capable, et avec cette pureté d'intention que Dieu bénit. Mais gardez-vous surtout de vous laisser aller au trouble, à l'inquiétude, au scrupule. Un obstacle s'est présenté au moment où vous alliez vous occuper pieusement; vous n'avez pas trouvé depuis le loisir de vous rencontrer seul avec vous-même; la journée s'est ainsi passée, et le soir vous surprend fatigué, succombant sous le poids du sommeil : reposez en paix. Vous avez travaillé, vous avez prié; ne vaut-il pas mieux quelquefois abréger une pratique de piété que de la remplir imparfaitement, avec précipitation, impatience et dégoût? Mais, direz-vous, c'est par ma faute, ma pure négligence,

que je n'ai pas fait ce que je m'étais imposé pour chaque jour. Ne vous affligez pas outre mesure, mon fils; une autre fois, vous ferez mieux. Aujourd'hui, contentez-vous de gémir devant Dieu de votre peu de courage; humiliez-vous de votre inconstance et de votre faiblesse : qui sait si la réparation de votre faute ne lui sera pas plus agréable que la bonne œuvre même que vous aurez omise?

En second lieu, un avis bien important : c'est de ne pas vous surcharger d'un trop grand nombre de pratiques pieuses. Ne soyez pas de toutes les associations, ne tentez pas d'obtenir toutes les indulgences. Les associations sont toutes bonnes, mais vous ne pouvez faire partie de toutes; les indulgences sont les trésors de l'Église, mais vous ne pouvez les gagner toutes. Choisissez donc l'association qui vous convient, et soyez fidèle aux observances qu'elle prescrit. Proposez-vous les indulgences qui sont en quelque sorte sous votre main, et bornez là vos pieux désirs.

Quelques-uns préfèrent, dans les exercices de piété, ce qui est extérieur, ce qui frappe les sens, ou ce qui les relève et les fait paraître aux yeux des hommes... O mon fils! souvenez-vous que toute *la beauté de la fille du roi est au dedans d'elle-même* (1); et cette fille du roi, c'est votre âme, qu'il faut orner de toutes les vertus solides et vraies, les seules qui ont quelque prix aux yeux de Dieu.

Enfin, ce que je vous recommande par-dessus tout, c'est l'exacte observation des devoirs de votre état. Combien de personnes sont dans l'illusion sur ce point, et s'affligent quand elles n'ont pu se livrer à quelques pratiques, où se rencontrent leur volonté et la satisfaction de

(1) Ps. XLIV, 14.

leur amour-propre; tandis que peu songent à se reprocher leurs négligences dans ce qui n'est pas bien de conseil, mais simplement de précepte rigoureux et formel.

PRATIQUE.

Faites approuver par votre directeur votre plan de conduite, et demeurez-y fidèle.

Bouquet spirituel.

Heureux le serviteur que le maître, quand il viendra, trouvera veillant. Je vous dis en vérité qu'il l'établira sur tous ses biens.

SECOND SUJET.

Si vous ne pouvez pas vous recueillir continuellement, faites-le de temps en temps, au moins une fois le jour, le matin et le soir.

1. Les Saints ne perdaient jamais la pensée de Dieu, même au milieu des occupations les plus variées et les plus capables de les distraire. C'est dans cette union avec Dieu qu'est la plus grande perfection. Car, là *où est votre trésor, là aussi est votre cœur...*

2. Si vous ne pouvez parvenir à ce degré d'union, tâchez du moins de vous rappeler la présence de Dieu lorsque vous faites quelque action importante, pour lui en rapporter la gloire; ou lorsque la tentation vous presse, pour éviter le péché.

TROISIÈME SUJET.

Il faut vous proposer de vivre d'une fête à une autre comme si vous deviez sortir de ce monde et passer à la vie éternelle.

1. Cette pratique a pour avantage de ranimer notre courage en nous faisant paraître moins long le temps de l'épreuve. Ce qui nous effraye, c'est souvent la pensée qu'il faudra combattre nos penchants, résister à nos passions pendant de longues années: la vie alors nous paraît une éternité, parce que nous n'en voyons pas le terme. Il est donc utile de la partager par époque, pour modérer notre impatience.

2. Le second avantage de cette pratique sera de nous en-

gager à nous tenir toujours sur nos gardes, comme les vierges sages qui attendaient l'Époux, et qui prêtaient l'oreille au moindre bruit, tant était vif le désir qu'elles avaient de le recevoir !

CHAPITRE XX.

De l'amour de la solitude et du silence.

1. Cherchez un temps convenable pour vous occuper de vous-même, et pensez souvent aux bienfaits de Dieu.

Laissez les lectures de pure curiosité ; lisez plutôt ce qui touche le cœur que ce qui amuse l'esprit.

Si vous savez vous soustraire aux discours superflus et aux visites inutiles ; si vous fermez l'oreille aux vains bruits du monde, vous trouverez assez de temps pour faire de saintes méditations.

Les plus grands saints ont évité, autant qu'ils le pouvaient, le commerce des hommes, préférant vivre seuls dans le secret avec Dieu seul.

2. Un ancien a dit : *Toutes les fois que j'ai été dans la compagnie des hommes, j'en suis revenu moins homme.*

C'est ce que nous éprouvons souvent, lorsque nous nous livrons à de longs entretiens. Il est plus aisé de se taire que de ne point pécher en paroles.

Plus aisé de se tenir caché chez soi que de se garder suffisamment au dehors.

Celui donc qui veut avancer dans la vie intérieure et spirituelle doit se retirer de la foule avec Jésus.

Nul ne se montre sans péril, s'il n'aime à demeurer caché.

Nul ne parle avec mesure, s'il ne se tait volontiers.

Nul ne gouverne sans crainte, s'il n'aime à se soumettre.

Nul ne commande sans danger, s'il n'a appris à obéir.

3. Nul ne se réjouit avec sécurité, s'il n'a pas en soi le témoignage d'une conscience pure. L'assurance des saints a toujours été tempérée par la crainte des jugements de Dieu ; et, quelque abondante que fût la mesure de leurs grâces, ils n'en étaient ni moins humbles, ni moins vigilants.

L'assurance des méchants naît de leur présomption et de leur orgueil, et finit par l'aveuglement.

Ne vous promettez pas de sûreté en cette vie, quoique vous viviez saintement dans un monastère et la solitude.

4 Souvent, ceux qui jouissent le plus de l'estime des hommes ont été en danger de se perdre pour s'être trop confiés en eux-mêmes.

Il est donc utile à plusieurs de n'être pas tout à fait exempts de tentations, et de souffrir de fréquentes attaques, de peur que, se croyant en sûreté, ils ne s'élèvent avec orgueil, et ne se livrent trop librement aux consolations extérieures.

Oh ! si jamais l'on ne cherchait les joies qui passent, si jamais on ne s'occupait du monde, quelle conscience pure ne posséderait-on pas ? Oh ! que celui-là aurait de paix et de repos, qui retrancherait toute sollicitude vaine, ne pensant qu'au salut et à Dieu, et plaçant en lui toute son espérance !

5. Nul n'est digne des consolations célestes, s'il ne s'est longtemps exercé dans la sainte componction.

Si vous la désirez cette componction du cœur, entrez dans votre cellule et bannissez-en le bruit du monde, selon cette parole des saints livres : *Retiré dans le lieu du repos, entretenez-vous dans des sentiments de componction.* (Psaume VI, 5.)

Ce que vous perdrez au dehors, souvent vous le trouverez dans votre cellule.

La cellule devient douce à celui qui en aime le séjour ; celui qui la délaisse la prend en dégoût. Si, dès le commencement de votre conversion, vous êtes fidèle à la garder, elle vous deviendra chère et sera votre plus douce consolation.

6. C'est dans le silence et le repos que l'âme pieuse fait de grands progrès, et découvre le sens caché des divines Écritures.

Là, elle trouve la source des larmes dont elle se lave et se purifie toutes les nuits, et elle s'unit d'autant plus intimement à son Créateur, qu'elle vit plus éloignée du tumulte du monde.

Plus donc un homme se sépare de ses connaissances et de ses amis, plus Dieu et ses anges s'approchent de lui.

Il vaut mieux vivre caché et prendre soin de son âme, que de faire des miracles et de s'oublier soi-même.

Il est louable, dans un homme retiré du monde, de sortir rarement, et de n'aimer ni à voir ni à être vu.

7. Pourquoi voulez-vous voir ce qu'il n'est pas permis d'avoir ?

Le monde passe et sa concupiscence aussi. (Jean, I, 2-17.)

Les désirs des sens entraînent çà et là ; mais, l'heure passée, que rapportez-vous ? une conscience pesante et un cœur dissipé.

Tel sort gaiement, qui revient dans la tristesse : la joyeuse veille du soir attriste le réveil du matin.

Ainsi, toute joie des sens s'insinue avec douceur, mais bientôt elle blesse et tue.

8. Que désirez-vous voir ailleurs, que vous ne puissiez voir où vous êtes ? Voilà le ciel, la terre, les éléments, et c'est d'eux que tout est fait.

Quelque part que vous alliez, que verrez-vous qui soit stable sous le soleil ? Peut-être pensez-vous vous satisfaire pleinement ; mais vous n'y parviendrez jamais.

Quand vous verriez d'un seul coup d'œil tout ce que le monde renferme, vous n'auriez encore qu'une vaine vision.

Levez les yeux vers le ciel, et priez Dieu de vous pardonner vos fautes et vos négligences. Les choses vaines, laissez-les aux hommes vains ; pour vous, ne vous occupez que de ce que Dieu commande.

Fermez votre porte sur vous, et appelez à vous Jésus, votre bien-aimé. Demeurez avec lui dans votre cellule ; car nulle part vous ne trouverez autant de paix.

Si vous n'étiez pas sorti, et que le bruit des nouvelles ne fût pas venu jusqu'à vous, vous seriez demeuré dans cette douce paix.

Mais, parce que vous accueillez volontiers les choses nouvelles, il vous faut subir ensuite le trouble du cœur.

CONSIDÉRATION XX.

Sur ces paroles :

Cherchez un temps propice pour vous occuper de vous-même.

Premier Prélude.

Avant de commencer sa vie publique, Jésus passa quarante jours et quarante nuits dans le désert, loin du tumulte des grandes villes et du commerce des hommes. Il consacre tout ce temps à la prière et à la méditation. Vous vous joindrez aux esprits célestes, et vous adorerez le divin Sauveur dans la solitude, où il s'est retiré.

Second Prélude.

La veille de votre retraite, demandez à Jésus la grâce de la bien faire. Pour cela, considérez : 1° quelle est son importance ; 2° les moyens que vous devez employer pour y réussir.

Première Réflexion.

Importance de bien faire la retraite.

Il n'est point de communauté religieuse, de maison d'éducation bien réglée, où l'on ne consacre, tous les ans, quelques jours à la méditation des grandes vérités de la religion. Dans les établissements où cette pieuse pratique n'est pas d'un usage général, elle l'est du moins en particulier pour ceux qui se disposent à s'approcher, pour la première fois, du sacrement auguste de l'Eucharistie. Certains des grâces abondantes de conversion et de persévérance qui sont attachées à ces saints exercices, des pasteurs zélés invitent, chaque année, les fidèles dont le salut leur est confié, à venir retremper leur âme dans la retraite

et à se renouveler dans leur ferveur primitive. C'est dans cette même pensée, qu'avant de recevoir, par l'imposition des mains, un fardeau qui serait redoutable aux anges mêmes, les ministres de Dieu se retirent, à l'exemple de leur divin Maître, dans la solitude, pour se préparer, par la prière et la méditation, aux sublimes fonctions qu'ils doivent remplir. Si donc les retraites sont d'un usage général, si on y convie toutes sortes de personnes, sans exclure même l'enfance, si peu capable de réflexions sérieuses, n'est-ce pas parce que l'expérience prouve que cette pieuse pratique est d'une grande importance pour l'affaire du salut. Cette première pensée suffirait seule pour inspirer le désir de la bien faire. Mais que sera-ce si, descendant dans notre âme, nous venons à consulter nos besoins? C'est alors que nous verrons qu'une retraite nous sera, non-seulement utile, mais peut-être d'une absolue nécessité. Que nous dit, en effet, notre conscience? Sommes-nous dans l'état du péché, dans la tiédeur ou dans la grâce?

Si nous sommes malheureusement dans l'état du péché, qui nous réveillera de ce sommeil de mort? Sans doute d'autres moyens ne nous manquent pas : Dieu, en un instant, peut parler à notre cœur et nous toucher par l'onction de sa grâce; un remords, une crainte salutaire de ses jugements, peuvent s'élever au dedans de nous; une grâce de conversion peut être attachée à une instruction isolée que nous avons entendue, à l'annonce d'un grand malheur qui sera venu fondre sur nous tout à coup; ou bien, les avis d'un directeur auront pu nous ouvrir les yeux : mais, hélas! combien de fois ces moyens puissants ont été sans fruit! Dieu va les employer de nouveau, non tour à tour, mais tous à la fois pendant ces jours de salut. Il va nous toucher, nous terrasser, comme Saül sur le chemin de Da-

mas ; et si ces prodigieux effets de son amour nous laissent insensibles, ne faut-il pas presque désespérer de notre retour vers lui ?

Les âmes tièdes, qui ne sont pas dans un état en apparence aussi déplorable, ont également besoin de la grâce de la retraite, pour faire revivre en elles le feu du saint amour qu'elles ont laissé ralentir. Elles n'ont pas cessé de prier, mais elles prient avec dégoût, avec ennui, avec précipitation, n'ayant d'autre désir que de se décharger d'un fardeau accablant. Elles s'approchent toujours aux mêmes époques des sacrements, mais sans préparation, sans volonté efficace de devenir meilleures, sans ferveur, et par conséquent sans fruit. Elles ont horreur des péchés qui les rendraient ennemies de Dieu ; mais ce qu'elles appellent imperfections passe inaperçu ; et ces imperfections sont des manquements assez graves à la vertu de charité, de modestie, de patience, d'humilité, de tempérance, de douceur. Où s'arrêteront-elles dans cette voie funeste de relâchement, si une grâce puissante, comme celle de la retraite, ne les retient sur cette pente si douce, où les entraîne un trop grand amour d'elles-mêmes et une trop grande horreur de tout ce qui gêne la nature ?

Vous aussi avez besoin de la retraite, âmes ferventes, qui ne reculez devant aucun sacrifice imposé par l'amour d'une plus grande perfection. Écoutez Paul : *J'oublie tout ce que j'ai fait ; je considère le chemin qui est devant moi, et je ne puis m'arrêter, ni prendre de repos, qu'au jour où, arrivé à la fin de ma carrière, je dirai : J'ai bien combattu ; j'ai consommé ma course ; et il ne me reste plus qu'à attendre la récompense que le Dieu juste et bon me tient en réserve* (1).

(1) *Phil.* III, 13.

Seigneur Jésus, je n'avais pas bien compris toute la grandeur de la grâce d'une retraite, ni l'importance de la bien faire. Je le conçois maintenant, et je veux m'appliquer tout entier à ces saints exercices; car qui sait si ce n'est pas la dernière grâce extraordinaire que vous daignerez m'accorder? Qui sait si cette retraite ne doit pas être, dans vos desseins, une préparation à ma mort prochaine? Je la veux bien faire, Seigneur; mais daignez m'enseigner ce qui est nécessaire pour y réussir.

Seconde Réflexion.

Moyens à prendre pour bien faire sa retraite.

Ces moyens sont bien simples, et connus de tous.

Le premier, qui est indiqué par tous les maîtres de la vie spirituelle, est d'apporter à ces saints exercices un grand désir d'en profiter, une résolution sincère de se donner tout à Dieu, et de ne lui rien refuser, s'offrant de grand cœur pour faire ce qu'il voudra de vous. Ce désir ardent est une disposition essentielle, pour retirer quelque fruit de la retraite: il n'en est pas des remèdes spirituels comme de ceux qu'on emploie pour la guérison des maux extérieurs. Que le malade désire peu ou beaucoup le rétablissement de sa santé, les moyens dont on se sert pour la lui rendre pourront quelquefois opérer indépendamment de ses dispositions intérieures. Mais, dans la guérison des âmes, le désir est toujours nécessaire; et Jésus, comme à l'infortuné de l'Évangile, nous adresse cette question: *Voulez-vous être guéri?* A nous de répondre: *Oui, mon Dieu, je le veux* (1), j'espère cette grâce de votre infinie miséricorde.

(1) *S. Jean*, V, 6.

La seconde disposition est le courage et la générosité. Il ne suffit pas de désirer de réformer sa vie, et d'avancer dans la perfection : le désir, sans l'action, ne produit rien. Que diriez-vous d'une personne qui, toute sa vie, formerait la resolution de travailler à augmenter sa fortune; qui aurait les plus beaux plans en spéculation, sans en venir jamais à l'exécution ? Elle courrait grand risque de mourir de misère. Hélas ! l'enfer est plein de personnes qui avaient formé les résolutions les plus généreuses; elles se sont fait illusion, et la mort les a surprises dans ce beau rêve.

La troisième disposition est une solitude entière, autant que possible, à l'extérieur comme à l'intérieur; s'imposant pour loi de garder le silence, et bannissant toute autre pensée que celle du salut. Vivons donc pendant ces saints jours, comme s'il n'y avait que Dieu et nous sur la terre. Moins nous parlerons aux créatures, plus Dieu nous parlera. Outre que ce recueillement contribue à la bonne édification, il nous aide merveilleusement à rentrer en nous-mêmes et nous dispose à bien recevoir le sacrement de pénitence, qui est un des fruits les plus importants de la retraite.

Enfin, une quatrième disposition est la confiance en Dieu; car c'est lui-même qui nous appelle dans cette sainte solitude pour nous parler au cœur. Il nous a cherchés lorsque nous le fuyions; il ne nous rejettera pas lorsque nous reviendrons a lui. S'il avait voulu nous perdre, il aurait pu nous frapper dans ces instants malheureux où nous étions les esclaves du péché. La preuve qu'il nous a regardés dans sa miséricorde, c'est qu'il nous a attendus, et qu'il nous a ménagé cette grâce précieuse de la retraite, dont tant d'autres sont privés.

PRATIQUE.

Prenez la résolution de consacrer, tous les ans, quelques jours à la méditation des grandes vérités du salut. Faites votre confession, à la fin de votre retraite, avec les dispositions où vous voudriez être, si vous deviez paraître immédiatement devant Dieu.

Bouquet spirituel.

Celui qui aspire à la vie intérieure doit se retirer de la foule avec Jesus.

SECOND SUJET.

La cellule qu'on quitte peu, devient douce : fréquemment délaissée, elle engendre l'ennui.

1. Rien de plus heureux qu'une vie retirée et occupée. Le travail nous fait trouver le temps bien court. Les instants de délassement qui le suivent sont doux et agréables, de même que la faim rend délicieux les mets les plus simples : ainsi le besoin que nous avons du repos, devient l'assaisonnement de nos plaisirs les plus innocents.

2. Point de fardeau plus pesant qu'une vie inoccupée, et toute de plaisirs. On devient plus exigeant et plus difficile à contenter, à mesure qu'on s'abandonne aux vaines joies du monde. Le travail, et tout ce qui s'appelle occupation sérieuse, devient dès lors pénible et ennuyeux. On ne goûte pas le bonheur de la vie privée, et l'espèce de satisfaction qui se rencontre dans le commerce du monde ne satisfait plus les besoins nouveaux qu'on s'est créés. Ce qui est plus déplorable, c'est que la piété se perd; car c'est seulement dans le silence et dans le repos, que l'âme pieuse fait de grands progrès, et pénètre ce qu'il y a de caché dans les mystères de Dieu.

TROISIÈME SUJET.

Toute joie des sens s'insinue avec douceur, mais à la fin elle blesse et tue.

1. Le plaisir peut être comparé à un voleur adroit, qui, accostant un voyageur sans défiance, le charmerait par l'attrait de sa conversation, jusqu'au moment où il trouverait l'occasion de le couvrir de plaies et de le dépouiller. Nos sens

nous offrent mille objets qui nous plaisent; mais malheur à nous, si nous ne sommes pas sur nos gardes, car rien de plus séduisant que l'attrait du plaisir.

2. Si rien n'est plus séduisant, rien n'est plus trompeur et plus cruel. Si vous n'étiez pas sorti, et que vous n'eussiez pas entendu le bruit du monde, vous seriez demeuré dans cette *douce paix;* mais parce que vous aimez à entendre des choses nouvelles, il vous faut ensuite subir le trouble du cœur. Vous croyez peut-être vous rassasier, mais vous n'y parviendrez jamais.

CHAPITRE XXI.

De la componction du cœur.

1. Si vous voulez faire quelques progrès, conservez-vous dans la crainte de Dieu. Ne vous donnez pas trop de liberté; mais soumettez vos sens à une discipline sévère, et ne vous laissez pas aller à une folle joie.

Disposez votre cœur à la componction, et vous trouverez la vraie piété.

La componction produit de grands biens que l'épanchement au dehors fait bientôt perdre.

Chose étrange! qu'un homme puisse, en cette vie, se livrer entièrement à la joie, lorsqu'il se rappelle son exil, et à combien de périls son âme est exposée.

2. La légèreté de notre cœur et l'oubli de nos défauts nous empêchent de sentir les maux de notre âme, et souvent nous rions vainement, quand nous devrions bien plutôt pleurer.

Il n'y a de liberté véritable et de solide joie que dans la crainte de Dieu et dans la bonne conscience.

Heureux qui peut se débarrasser de tout ce qui le distrait et l'arrête, pour se recueillir tout entier dans une sainte componction!

Heureux qui peut repousser tout ce qui souille sa conscience ou l'appesantit! Combattez avec courage : une habitude se surmonte par une habitude opposée. Si vous savez laisser les hommes, eux aussi vous laisseront faire bientôt ce que vous voudrez.

N'attirez pas à vous les affaires des autres, et ne vous impliquez pas dans celles des grands.

Ayez toujours l'œil sur vous d'abord; et, avant de reprendre vos amis, reprenez-vous vous-même.

Ne vous attristez pas si vous n'avez pas les hommes pour vous; mais que votre peine soit de ne pas vivre aussi parfaitement et avec autant de vigilance que le devrait un serviteur de Dieu et un homme qui lui est consacré.

Il est souvent plus utile et plus sûr de ne goûter que peu de consolations en cette vie, surtout de consolations sensibles.

Cependant, si nous sommes privés des consolations divines, ou si nous les sentons rarement, nous ne devons en accuser que nous-mêmes; parce que nous ne cherchons pas la componction du cœur, et que nous ne rejetons pas avec assez de courage les vaines consolations du dehors.

3. Reconnaissez que vous êtes indignes des consolations du ciel, mais que plutôt vous méritez de grandes tribulations.

Quand l'homme est pénétré d'une componction parfaite, le monde entier lui devient amer et insupportable.

L'homme juste trouve toujours assez de sujets de s'affliger et de pleurer.

Car, soit qu'il se considère lui-même ou les autres, il sait que nul n'est ici-bas sans tribulations; et, plus il s'examine attentivement, plus profonde est sa douleur.

Le vrai sujet d'une juste affliction et d'une grande tristesse intérieure, ce sont nos péchés et nos défauts, dans lesquels nous sommes tellement ensevelis, que, rarement, nous pouvons contempler les choses de Dieu.

4. Si vous vous occupiez plus souvent de la pensée de votre mort, que de celle de la longueur de votre vie, vous auriez infailliblement plus de zèle pour vous corriger.

Et si vous réfléchissiez sérieusement aux douleurs de l'enfer et du purgatoire, vous supporteriez, je pense, volontiers le travail et la peine, et vous ne redouteriez aucune austérité.

Mais, parce que ces vérités ne vont pas jusqu'à nos cœurs, et que nous aimons toujours ce qui nous flatte, nous demeurons froids et négligents.

5. Souvent c'est manque d'énergie dans l'âme, si notre misérable chair se plaint si aisément.

Demandez donc humblement à Dieu l'esprit de componction, et dites avec le Prophète : *Nourrissez-moi, Seigneur, du pain des larmes, et abreuvez-moi du calice des pleurs.*

CONSIDERATION XXI.

Sur ces paroles :

Chose étrange! qu'un homme en cette vie puisse se reposer patiemment dans la joie, lorsqu'il considère son exil, et à combien de périls est exposée son âme... Nous rions vainement, quand nous devrions bien plutôt pleurer.

Premier Prélude.

Vous écouterez le divin Sauveur, annonçant à ses apôtres qu'ils seront dans la tristesse et les larmes, tandis que le monde sera dans la joie et les plaisirs; vous vous arrêterez ensuite un instant pour goûter cette parole : *Mais bientôt votre tristesse se changera en joie.*

Second Prélude.

Demandez à Dieu la grâce de vous détacher des joies du monde. Pour cela, considérez : 1° que la joie mondaine est pleine de tristesse et d'amertume ; 2° que la tristesse des serviteurs de Dieu est pleine de joie et de consolation.

Première Réflexion.

La joie du monde est pleine de tristesse et d'amertume.

J'ai vu passer près de moi l'homme riche et puissant, et j'ai dit : Heureux celui qui marche ainsi environné de pompe et de grandeur ; *dans les yeux duquel des serviteurs empressés cherchent à lire les moindres de ses désirs* (1). Heureux celui qui habite ce palais, qui occupe cette maison somptueuse, et qui peut dire en promenant sa vue jusqu'au point où l'horizon se termine : Tout cela est à moi !

Souvent, en voyant de loin l'éclat des fêtes mondaines, en prêtant l'oreille aux chants joyeux qu'interrompent des ris immodérés, ou au bruit cadencé des pas que soulèvent mille instruments de musique, j'ai pensé que là étaient la joie et le bonheur.

O mon âme! que n'écoutes-tu plutôt ce que dit le Prophète : *La bouche qui proclame heureux ceux qui possèdent ces biens a proféré le mensonge* (2). Celui-là seul est heureux qui reconnaît pour maître le Seigneur son Dieu ; car la vie n'est pas dans les richesses, elle est en Dieu *a qui la terre appartient avec ce qu'elle renferme* (3). La gloire n'est pas dans tout ce qui nous retrace la somptuosité et la magnificence, elle est en Dieu, qui se *revêt de la lumière comme d'un vêtement* (4). Le bonheur, le plaisir

(1) Ps. CXXII, 2. — (2) Ibid. CXLIII, 15. — (3) Ibid. XXIII, 1. — (4) Ibid. X, 2.

vrai, ne sont pas dans les folles joies du monde, mais dans celui qui a dit : *Ils seront enivrés de l'abondance de ma maison, et ils boiront à longs traits dans le torrent de mes délices* (1). O Seigneur Dieu! s'écriait Augustin, méditant cette vérité, faites que nous allions à vous pour être heureux de vous. Nous n'avons que faire de l'or, nous n'avons que faire de l'argent, nous n'avons que faire de la terre, qui se mesure, et des plaisirs qui passent. Périsse tout ce qui est faux, et que jamais le désir de nos cœurs n'appelle la vanité et le mensonge!

Mais, est-il bien vrai, Seigneur, que les joies du monde soient aussi fausses, aussi mêlées d'amertume qu'on le dit? Ce langage ne trahit-il pas la pensée d'une personne dont la piété sombre ou exagérée condamne les plaisirs parce qu'elle ne les connaît pas, ou qui les proscrit parce qu'elle ne les saurait partager?

Le plus grand, le plus riche, le plus sage des rois, a répondu à cette question : *J'ai voulu goûter toutes sortes de délices et jouir des biens présents, et j'ai reconnu que tout cela était vanité. J'ai vu que le rire est trompeur, et j'ai dit à la joie et à tous les plaisirs du monde : Pourquoi me trompez-vous si vainement? J'ai bâti des maisons; j'ai planté des vignes et des jardins, j'ai eu des serviteurs et des servantes; j'ai amassé une grande quantité d'or et d'argent; j'ai possédé les richesses des rois; j'ai établi dans mon palais des musiciens et des musiciennes; je me suis accordé tout ce qui fait les délices des enfants des hommes; j'ai eu des coupes d'or et des vases précieux pour servir le vin à ma table; j'ai surpassé en opulence tous ceux qui ont été avant moi; enfin, je n'ai rien refusé à mes yeux de ce qu'ils ont désiré;*

(1) Ps. XXXV, 9

j'ai permis à mon cœur de prendre toutes sortes de plaisirs; et, tournant ensuite mes yeux vers les ouvrages de mes mains, j'ai reconnu que tout était vanité et affliction d'esprit (1). Tout est *vanité!* Voilà donc le cri de la détresse, la plainte lamentable qui se fait entendre du palais où règne le plus grand roi du monde, et qui s'élève encore aujourd'hui de tous les points de la terre, et se prolonge de siècle en siècle! C'est en vain que le monde étale à nos yeux la magnificence de ses pompes, le brillant de ses assemblées tumultueuses; toutes les passions qui déchirent notre cœur se tiennent en embuscade, et fondent sur nous dès notre premier début. L'amour y est aux prises avec la jalousie et la haine; l'ambition, avec la vengeance; la vanité, avec le dépit et l'envie; l'amour-propre avec l'ironie et la raillerie. On était sorti avec la confiance d'un triomphe sur ses rivaux, on revient avec la fureur du désespoir, ou du moins avec le dégoût et la tristesse. Dégoût et tristesse dont le poids devient surtout accablant, lorsque, rendus à nous-mêmes dans un moment de solitude et d'isolement, nous venons à comparer le plaisir que nous nous étions promis avec celui que nous avons goûté. Il faut bien que cette parole du Sage ait son accomplissement: *Le chagrin marche sur les traces de la joie* (2). Puis donc qu'elle n'est jamais pure, cette joie objet des promesses du monde, puisqu'elle est presque toujours suivie des remords qui nous la font expier, que n'en faisons-nous le généreux sacrifice, tandis qu'il peut être encore méritoire et digne des récompenses célestes?

(1) I *Corinth.* I, 2. — (2) *Prov.* XIV, 13.

Seconde Réflexion.

La tristesse des serviteurs de Dieu est adoucie par la joie et la consolation.

Quand le bonheur vrai et sans mélange serait le partage exclusif des partisans du monde, nous ne devrions pas encore le désirer, puisque rien ne serait plus fugitif que cette courte félicité. D'un autre côté, quand les privations sans adoucissement, quand les épreuves et les combats les plus pénibles seraient réservés aux justes sur la terre, il ne faudrait pas encore plaindre leur sort ni accuser la Providence, puisqu'une éternité de bonheur sans mesure ne peut entrer en comparaison avec quelques rapides instants de douleur. Mais il n'en est pas ainsi ; et c'est ici surtout qu'il faut admirer les dispositions de la Providence : en apparence, les plaisirs du monde sont séduisants, cela est nécessaire pour la vérité de l'épreuve ; et en réalité ils sont pleins d'amertume : cela encore est nécessaire pour nous porter à nous en détacher. En apparence aussi, l'aspect de la vertu est triste et austère ; mais en réalité elle est pleine de douceur et de consolation. Pour les plaisirs comme pour la vertu, les dehors trompent. Malheur à celui qui s'arrête à la superficie des choses ! Nous ne voulons pas dire cependant, en parlant ainsi, que Dieu récompense toujours, d'une manière fixe et invariable, par la consolation de ses grâces ou de ses faveurs, chacune de nos bonnes actions. Il est, pour les justes, des jours d'angoisses et de ténèbres où ils s'écrient avec l'accent de la douleur : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi nous avez-vous abandonnés* (1)? Mais le calme succède bientôt à la tempête, quand les forces semblent faillir, et que la

(1) *S. Matth.* XXVII, 46.

nature épuisée laisse échapper ce cri de détresse : *Que ce calice s'éloigne de moi* (1); il y a une grande douceur dans ces autres mots, inspirés par la résignation : *Qu'il soit fait selon ce que vous voulez, Seigneur, et non selon ce que je veux* (2). O vous donc qui ne pouvez comprendre tout le bonheur que procurent les sacrifices dont Dieu est l'objet ; écoutez ce trait : Louis de Gonzague, que sa qualité d'aîné rendait l'héritier du nom, des richesses et des dignités de son père, avait enfin obtenu l'autorisation, depuis longtemps sollicitée avec larmes, de renoncer à tout pour embrasser la sainte pauvreté de Jésus : son frère ne put s'empêcher, dans une circonstance, de manifester la joie qu'il ressentait de recueillir les immenses avantages que Louis lui laissait par son départ. Je ne pense pas, dit le saint, que vous puissiez éprouver plus de bonheur en entrant en possession de tous ces biens, que je n'en éprouve en vous les abandonnant pour l'amour de mon Dieu. Le monde ne le comprendra pas, et cependant rien n'est plus vrai ; depuis que Dieu s'est fait pauvre et souffrant, ce que la nature redoutait comme le plus grand malheur, est devenu précieux et désirable à cause de la conformité avec Jésus. Les larmes sont douces, parce que celui qui a dit à ses disciples : *Vous pleurerez et vous gémirez*, a daigné ajouter : *mais bientôt je vous reverrai, et votre tristesse se changera en joie; et cette joie, personne ne vous la ravira* (3).

PRATIQUE.

Si vous êtes dans la nécessité de partager quelquefois les joies du monde, n'ayez jamais du moins son esprit.

Bouquet spirituel.

Un petit moment de peine, et un poids éternel de gloire !

(1) *S. Matth.* XXVI, 19. — (2) *Ibid.* — (3) *S. Jean*, XVI, 20.

SECOND SUJET.

Ayez toujours l'œil sur vous d'abord, et avant de reprendre vos amis, reprenez-vous vous-même.

1. Autant nous sommes clairvoyants sur les défauts d'autrui, autant nous sommes aveugles sur nos propres défauts. *Nous voyons,* dit Jésus, *une paille dans l'œil de notre frère, et nous ne voyons pas la poutre qui est dans le nôtre.* L'amour-propre est le bandeau qui nous couvre les yeux; et la jalousie, qui est un autre effet de cet amour de nous-mêmes, les tient ouverts sur les imperfections de nos frères.

2. Non-seulement nous sommes habiles à démêler et à découvrir ce qui est répréhensible dans les autres, mais souvent nous les reprenons ou les humilions sans ménagement et sans compassion. Faibles pour nous-mêmes et durs pour les autres, nous poussons quelquefois l'injustice et la partialité jusqu'à excuser, jusqu'à louer même en nous ce que nous condamnons et flétrissons dans la conduite de ceux qui nous sont soumis.

TROISIÈME SUJET.

L'homme juste trouve toujours assez de sujet de s'attrister et de pleurer.

1. Dans l'état misérable où nous sommes, on ne peut expliquer la joie, qu'en disant qu'elle est une préoccupation de notre esprit et une distraction d'un moment aux maux réels qui nous entourent. Car si nous pensions aux malheurs sans nombre auxquels nous sommes exposés, pour le corps et pour l'âme, nous ne pourrions nous réjouir un instant.

2. La tristesse qui est selon Dieu, est plus douce que la joie que promet le monde. Elle ne porte pas l'âme au désespoir, mais elle la détache peu à peu des objets sensibles. Cette sainte tristesse ne rend pas le fardeau de la vie plus pesant, mais elle rend la mort moins amère.

CHAPITRE XXII.

De la considération de la misère humaine.

1. En quelque lieu que vous soyez, de quelque côté que vous vous tourniez, vous serez toujours misérable, si vous ne revenez vers Dieu.

Pourquoi vous troubler de ce que les choses ne tournent pas au gré de vos désirs ? A qui tout réussit-il selon sa volonté ? Ce n'est ni à vous, ni à moi, ni à aucun homme sur la terre.

Nul homme en ce monde, fût-il roi ou pape, n'est exempt de peines et d'afflictions.

Qui a donc le meilleur sort, si ce n'est celui qui sait souffrir quelque chose pour Dieu ?

2. Les faibles et les hommes légers disent : Voyez comme cet homme a une heureuse vie ! comme il est riche, grand, puissant, élevé !

Mais tournez les yeux vers les biens du ciel, et vous verrez que les biens de la terre ne sont rien ; que, toujours incertains, ils sont plutôt un poids qui fatigue, parce que l'on ne les possède jamais sans défiance et sans appréhension.

Avoir en abondance les biens du temps, ce n'est pas là le bonheur de l'homme : la médiocrité lui suffit.

Hélas ! oui, c'est bien une grande misère que de vivre sur la terre ! Plus est vif le désir que l'on ressent d'avance dans les voies spirituelles, plus la vie présente devient amère ; parce qu'alors on sent mieux et l'on voit plus clairement la faiblesse de la nature humaine et sa corruption. Manger, boire, veiller, dormir, se reposer, travailler, être assujetti à toutes les nécessités de la nature, c'est vraiment une grande misère et une grande affliction pour l'homme pieux, qui voudrait bien être dégagé de ses liens terrestres et délivré de tout péché.

3. Car l'homme spirituel est en ce monde étrangement accablé de tous les soins du corps.

Et c'est pourquoi le Prophète priait avec ferveur pour en être affranchi, disant : *Seigneur, délivrez-moi de mes nécessités.*

Malheureux donc ceux qui ne connaissent pas leur misère ! et plus malheureux encore ceux qui aiment cette misère et cette vie périssable !

Car il s'en trouve qui l'embrassent avec tant d'avidité que, pouvant à peine avoir le nécessaire en travaillant ou en mendiant, ils n'éprouveraient aucun souci du royaume de Dieu, s'ils pouvaient toujours vivre ici-bas.

4. O cœurs insensés et infidèles, si profondément enfoncés dans les choses de la terre, qu'ils ne goûtent rien que ce qui est terrestre et charnel ! Les malheureux ! ils sentiront un jour combien était vil, combien était rien ce qu'ils ont recherché !

Les saints de Dieu, au contraire, et les fidèles amis de Jésus, se sont détournés de la chair et de ce qui brille dans le temps ; toutes leurs espérances, tous leurs désirs, tendaient aux biens éternels.

Leur cœur tout entier s'élevait vers les biens invisibles et impérissables, dans la crainte que l'attache aux choses visibles ne les abaissât vers la terre.

5. Ne perdez pas, mon frère, l'espérance d'avancer dans la vertu : vous en avez le temps encore.

Pourquoi différez-vous de jour en jour l'exécution de vos bonnes résolutions ? Sortez de votre langueur ; commencez à l'instant, et

dites : Voici le temps d'agir, le temps de combattre, le temps de me corriger. Car c'est surtout lorsqu'on est dans la peine et l'affliction que l'on peut mériter.

« Il faut passer par le feu et par l'eau, avant d'entrer dans le lieu d rafraîchissement. » (*Psal.* LXV, 12.)

Si vous ne vous faites pas violence, vous ne pourrez surmonter vos mauvaises habitudes.

Tant que nous portons ce corps fragile, nous ne pouvons être sans péché, ni sans ennui, ni sans douleur. Il nous serait agréable de jouir d'un repos exempt de toute misère ; mais, ayant perdu l'innocence par le péché, nous avons aussi perdu le vrai bonheur.

Il nous faut donc conserver la patience, et attendre les effets de la miséricorde de Dieu, *jusqu'à ce que l'iniquité passe, et que ce qui est mortel en nous soit absorbé par la vie.*

6. Oh ! qu'elle est grande la fragilité de l'homme, qui toujours le fait pencher vers le mal !

Vous vous confessez aujourd'hui, et demain vous retombez dans les mêmes fautes !

Vous vous proposez, dans un moment, d'éviter ce que vous faites 'instant d'après, comme si vous ne vous étiez rien proposé.

Nous avons donc grand sujet de nous humilier, et de ne jamais nous glorifier nous-mêmes, nous connaissant si fragiles et si inconstants.

Nous pouvons perdre en un moment, par notre négligence, ce que nous avons acquis, par la grâce, avec un long travail.

7. Que sera-ce de nous à la fin du jour, si nous sommes si lâches dès le matin ?

Malheur à nous, si nous voulons jouir du repos, comme si déjà nous étions en paix et en assurance, tandis qu'on ne découvre pas dans notre vie une seule trace de vraie sainteté.

Il serait bien nécessaire qu'on nous formât de nouveau à la piété, comme ceux qui commencent, pour essayer, du moins, s'il y aurait en nous quelque espérance de changement et d'un plus grand progrès dans la vertu.

CONSIDÉRATION XXII.

Sur ces paroles :

Personne en ce monde n'est exempt de tribulations et de peines, fût-il roi ou pape... A qui donc tout réussit-il à souhait ? Ce n'est ni à vous, ni à moi, ni à qui que ce soit sur la terre.

Premier Prélude.

Imaginez-vous que c'est à vous que s'adresse cette lamentable parole du Sauveur : Mon âme est triste jusqu'à la mort. Demeurez ici, et veillez avec moi. Jésus a voulu éprouver toutes les douleurs du corps et les déchirements de l'âme, pour vous apprendre à supporter avec courage les adversités de la vie.

Second Prélude.

Après avoir imploré les lumières du divin Esprit, et lui avoir demandé sa grâce, vous vous arrêterez à ces considérations : 1° Les douleurs et les chagrins sont nécessaires pour nous faire expier nos fautes ; 2° Pour nous détacher des faux biens de la terre, et, par là même, nous faire soupirer après le bonheur de la vie à venir.

Première Réflexion.

Les maux de la vie sont nécessaires pour nous faire expier nos fautes.

Oh ! si vous saviez que de peines j'ai endurées!.. Il serait trop long de vous faire le récit de mes malheurs. Ce n'est pas tout ; je ne vous ai dit encore que la moindre partie de mes maux. Après les chagrins que j'avais déjà essuyés, devais-je m'attendre à cette nouvelle infortune?... Ainsi se résument toutes les conversations du monde ; car dites-moi quelle est la maison dont la douleur n'ait franchi plus d'une fois le seuil ? Pourriez-vous me nommer la famille au sein de laquelle des pleurs bien amers n'aient souvent coulé en secret ? Le cœur qui n'a pas été froissé par l'infortune, où est-il ? Aussi les insensés s'étonnent, les impatients murmurent, et les hommes sans foi blasphèment une Providence dont ils ne comprennent pas les voies. Aveugles que vous êtes, leur dirons-nous, parce que vous avez été créés primitivement pour le bonheur, et qu'après votre chute il vous est encore permis de nourrir l'espérance de l'obtenir un jour, vous le voulez de suite, avant que d'avoir travaillé à vous en rendre dignes! Oubliant que la vie présente est un état d'épreuve, tous vos désirs appellent la santé, la fortune, les honneurs, les jouissances des sens, et pour les mieux goûter, vous demandez des années sans terme. Dites plutôt qu'oubliant le ciel, vous voulez faire de la terre le

ciel même. Mais que vos désirs se taisent, car jamais il n'en sera ainsi, et jusqu'à la fin vous serez éprouvés, parce que jusqu'à la fin vous aurez des fautes à expier. Souvenez-vous que, si le péché dont vous portez la malédiction vous a été remis avec le châtiment qui devait en être l'éternelle punition, une partie de l'expiation vous reste encore à accomplir. Souvenez-vous que ce premier héritage de crime et de malheur, qui nous vient de nos pères, a été grossi de tous les trésors de colère que nos propres offenses ont amassés sur nos têtes. Donc, accuser la Providence qui dispose, comme il lui plaît, de nos vies, de nos fortunes et de tous nos biens, serait imiter le criminel, indigne de la clémence du prince, qui se plaindrait de quelques jours de captivité, quand il a mérité la mort. Ce serait une ingratitude plus grande encore, puisqu'en permettant les malheurs qui nous arrivent, Dieu se propose bien moins de nous punir que de nous purifier. Heureux, devez-vous dire au sein même de l'infortune; heureux, Seigneur, celui que vous éprouvez ici-bas! Pour moi, ce que je redoute, ce ne sont ni les afflictions de l'âme, ni les douleurs du corps : un état prospère et tranquille me trouble et m'effraye : car, outre les dangers qu'entraîne une trop longue suite de jours heureux, je crains toujours que vous ne vous hâtiez de reconnaître par quelques biens passagers, quelques faibles vertus humaines, indignes de vos éternelles récompenses. Oh! j'aime bien mieux que vous employiez ici-bas le fer et le feu, pourvu qu'un jour vous m'épargniez dans votre infinie miséricorde!

O vous donc qui vous plaignez avec tant d'amertume, avez-vous oublié que, sur la terre même, la justice divine, bien que tardive, nous punit quelquefois par où nous avons péché? Vous avez désiré, avec une ardeur trop vive, les biens que la rouille ronge et que les voleurs enlèvent;

vous y avez attaché votre cœur ; vous les avez augmentés par des moyens que réprouvait en secret votre conscience ; vous les aurez, ces biens ; mais Dieu ne vous les donne que pour vous les enlever un jour avec plus d'amertume : voilà l'expiation qu'il vous réserve.

Vous avez fait de cette personne, de cet ami, de cet enfant, une idole qui avait usurpé dans votre cœur la place de Dieu, et Dieu a dit à la mort de venir se placer entre vous et cette personne idolâtrée : voilà l'expiation.

L'expiation, c'est cette maladie cruelle qui dévore une chair que vous avez trop flattée. L'expiation, c'est cette humiliation sensible qui flétrit une vie toute d'ambition et d'orgueil. L'expiation, ce sont les suites terribles de ces sentiments de vengeance si longtemps nourris dans votre cœur. Dieu a, pour ainsi dire, armé d'un fouet toutes vos passions, pour en faire les exécuteurs de sa justice. Que si la douleur vous arrache des cris, qu'elle ne place pas du moins le murmure sur vos lèvres. Les gémissements et les pleurs sont permis ; la plainte serait un crime : la nature souffre, mais la foi console. *Je sais*, disait Job, *que mon Rédempteur est vivant, et que je ressusciterai de terre ; et que moi-même, et non un autre, le verrai de mes yeux : cette espérance repose au fond de mon cœur* (1).

Seconde Réflexion.

Les afflictions nous détachent des faux biens de la terre, et nous font soupirer après les biens de l'autre vie.

Oh ! que bientôt nous oublierions la vie à venir, si nous avions toujours notre entière consolation ici-bas ! Hélas ! que voyons-nous ? *des hommes ayant à peine le néces-*

(1) Job XIX, 25, 27.

saire en travaillant ou en mendiant, s'attacher cependant à cette vie misérable, au point de n'avoir aucun souci du royaume de Dieu (1).

En passant près de la pauvre chaumière qui les abrite, en voyant frissonner leurs corps à travers les déchirures des haillons qui les couvrent, en contemplant et leurs rudes travaux, et la chétive nourriture qui suffit à peine pour faire taire leurs besoins, je les ai plaints dans mon cœur ; et cependant, ce n'est pas précisément parce qu'ils sont dans la privation et la misère qu'ils sont à plaindre ; ils le sont surtout parce que les malheurs d'ici-bas ne les portent pas à soupirer après la félicité qu'ils peuvent attendre dans une vie meilleure.

Mais, hélas! Seigneur, si ceux-là même que vous avez nourris ici-bas du pain des larmes, sont si attachés à cette terre, qu'en sera-t-il des heureux du siècle, de tous ceux qui ont leur consolation en ce monde? Soupireront-ils après les biens du ciel, ceux qui se sont faits de cette terre le ciel même? Soufflez, Seigneur, sur cette prospérité qui nous perd ; commandez que ce jour serein se couvre de nuages, afin que nous disions dans les mêmes sentiments que votre apôtre : *Nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente; mais nous attendrons avec confiance celle que Dieu nous a promise* (2).

PRATIQUE.

S'il vous arrive quelque affliction, vous la recevrez avec résignation d'abord; puis avec reconnaissance, comme un moyen que Dieu vous offre pour expier vos fautes, ou pour vous détacher des faux biens du monde.

Bouquet spirituel.

Personne en ce monde n'est exempt de tribulation..... A qui donc tout réussit-il à souhait? Ce n'est ni à vous, ni à moi, ni à qui que ce soit sur la terre.

(1) *Imitation*, n° 3. — (2) *Hébr.* XIII, 14.

SECOND SUJET.

Nul homme sur la terre, fût-il roi ou pape, n'est exempt d'afflictions... Qui a donc le meilleur sort, sinon celui qui sait souffrir quelque chose pour Dieu?

1. Il est bon, lorsqu'on se trouve dans le malheur, de jeter les yeux autour de soi, et de se consoler de sa misère, en pensant à l'infortune plus grande de ses frères. Un événement imprévu vous a enlevé une partie de votre fortune; hélas! songez combien de malheureux ne savent pas, à l'heure qu'il est, où ils pourront s'abriter ce soir! Vous souffrez; considérez combien sont en ce moment même aux prises avec les angoisses de l'agonie... Si vous pouviez pénétrer dans l'intérieur des familles, et voir de près ceux même dont le sort excite votre envie, vous béniriez Dieu des maux qui vous sont échus en partage, et vous ne voudriez pas changer votre position pour aucune autre.

2. Ne bannissez jamais de votre souvenir cette pensée : Celui-là a le meilleur sort, qui sait souffrir quelque chose pour Dieu : la résignation, voilà le baume à toutes les blessures du cœur.

TROISIÈME SUJET.

Oh! qu'elle est grande la fragilité de l'homme, qui toujours le fait pencher vers le mal! Vous vous confessez aujourd'hui, et demain vous retombez dans les mêmes fautes.

1. Les rechutes sont, pour l'ordinaire, sinon une marque certaine, au moins un indice que notre contrition était nulle, et le désir de nous corriger bien faible, au moment où nous avons fait l'aveu au ministre de la réconciliation.

2. Il peut arriver, cependant, à cause de l'incompréhensible inconstance du cœur de l'homme, qu'après avoir sincèrement pleuré une faute, nous nous laissions encore aller à la commettre, et même peu de temps après. S'il en est ainsi, relevons-nous avec courage ; allons avec humilité exposer la plaie nouvelle de notre âme au médecin charitable qui l'a déjà pansée : l'essentiel est d'éviter le découragement, et de ne pas laisser au mal le temps de faire des progrès dans notre cœur. Vous examinerez devant Dieu, si vos rechutes si fréquentes viennent du défaut de contrition, ou sont un effet de l'inconstance et de la faiblesse de votre cœur. Quant aux personnes pieuses, elles doivent, sans doute, se proposer d'éviter

les moindres fautes : qu'elles ne se découragent pas trop cependant, s'il leur arrive de ne pas être aussi parfaites qu'elles le désirent : il n'est pas étonnant qu'elles retombent quelquefois dans les mêmes misères, parce que naturellement les légères imperfections ne causent pas autant d'horreur que les fautes graves, que les occasions de les commettre se présentent plus souvent, et enfin parce qu'il est impossible à la faiblesse humaine de les éviter toutes.

CHAPITRE XXIII.

De la méditation de la mort.

1. C'en sera fait de vous bien vite ici-bas : voyez donc en quel état est votre âme.

L'homme vit aujourd'hui, et demain il n'est plus ; et quand une fois il est hors des yeux, il est bientôt hors du cœur.

O stupidité et insensibilité du cœur humain, de ne penser qu'au présent et nullement à l'avenir !

Dans toutes vos actions et vos pensées, vous devriez agir comme si vous deviez mourir aujourd'hui.

Si vous aviez une bonne conscience, vous craindriez peu la mort.

Il vaudrait bien mieux vous précautionner contre le péché que contre la mort.

Si aujourd'hui vous n'êtes pas prêt, comment demain le serez-vous ?

Demain est un jour incertain ; et que savez-vous s'il y aura un demain pour vous ?

2. Que sert de vivre longtemps, puisque nous nous corrigeons si peu ?

Hélas ! une longue vie ne nous rend pas toujours meilleurs ; souvent, au contraire, elle nous rend plus coupables.

Plût à Dieu que nous eussions bien vécu en ce monde un seul jour !

Plusieurs comptent les années de leur conversion ; mais souvent on voit en eux bien peu d'amendement.

Si la mort est à craindre, il est plus à craindre peut-être de vivre longtemps.

Heureux celui qui a toujours l'heure de la mort devant les yeux, et qui se prépare chaque jour à mourir !

Si jamais vous avez vu quelqu'un mourir, songez que, vous aussi, vous passerez par cette voie.

3. Le matin, pensez que peut-être vous n'irez pas jusqu'au soir ; le soir, que vous ne verrez pas le lendemain.

Soyez donc toujours prêt, et vivez de telle sorte que la mort ne vous surprenne jamais.

Plusieurs sont frappés d'une mort soudaine et imprévue, car *le Fils de l'homme viendra à l'heure qu'on n'y pensera pas.*

Quand vous toucherez à cette heure dernière, vous commencerez à juger autrement de votre vie passée, et vous gémirez amèrement d'avoir été si négligent et si lâche

4. Heureux et sage celui qui s'efforce d'être tel pendant la vie, qu'il désire être trouvé à la mort.

Car rien ne donnera une si grande confiance de mourir saintement que le parfait mépris du monde, le désir ardent d'avancer dans la vertu, l'amour de la régularité, le travail de la pénitence, l'abnégation de soi-même, et le courage pour souffrir toutes sortes d'adversités pour l'amour de Jésus.

Vous pouvez, tandis que vous êtes en santé, faire beaucoup de bien; mais de quoi serez-vous capable dans la maladie?

Il en est peu que la maladie rende meilleurs, comme il en est peu qui se sanctifient en faisant de fréquents pèlerinages.

5. Ne comptez ni sur vos amis, ni sur vos proches; et ne remettez pas votre salut dans l'avenir : car les hommes vous oublieront bien plus tôt que vous ne pensez.

Il vaut mieux prendre vos sûretés de bonne heure, et vous faire précéder de vos bonnes œuvres, que de vous reposer sur le secours des autres.

Si vous n'avez maintenant aucun soin de vous-même, qui s'inquiétera de vous quand vous n'y serez plus?

Le temps présent est bien précieux; *c'est un temps favorable, un temps de salut.*

Mais, ô douleur! que vous n'employiez pas mieux ce qui peut vous servir à vous faire vivre éternellement!

6. Viendra le temps où vous désirerez un seul jour, une seule heure, pour purifier votre âme; et je ne sais si cette heure vous sera donnée.

Ah! mon frère! de quel péril, de quelle crainte, vous pourriez vous délivrer, si vous étiez toujours à présent en crainte et en défiance de la mort!

Vivez maintenant de telle sorte, qu'à l'heure dernière vous ayez plus sujet de vous réjouir que de craindre.

Apprenez maintenant à mourir au monde, afin de commencer alors à vivre avec Jésus-Christ.

Apprenez maintenant à mépriser toutes choses, afin de pouvoir alors voler librement vers Jésus.

Châtiez maintenant votre corps par la pénitence, afin que vous puissiez alors avoir une ferme confiance.

7. Insensé! comment pouvez-vous, n'ayant pas un seul jour assuré, vous promettre une longue vie?

Combien ont été trompés et frappés au moment où ils s'y attendaient le moins!

Combien de fois avez-vous ouï dire : Cet homme a été percé d'un coup d'épée; celui-ci s'est noyé, celui-là s'est brisé en tombant d'un lieu élevé; l'un s'est éteint en mangeant, l'autre en jouant; l'un a péri par le feu, un autre par le fer, un autre par la peste, un autre enfin par la main des voleurs!

Ainsi, la mort enlève tous les hommes, *et leur vie passe comme l'ombre.*

8. Qui se souviendra de vous après votre mort, et qui priera pour vous ?

Faites, faites maintenant, mon cher frère, tout ce que vous pouvez, puisque vous ne savez pas quand vous mourrez ni ce qui suivra pour vous la mort.

Tandis que vous en avez le temps, amassez d'éternelles richesses.

Ne pensez qu'à votre salut; ne vous occupez que des choses de Dieu.

Faites-vous maintenant des amis, en honorant les saints et imitant leurs vertus, afin qu'arrivé au terme de cette vie, *ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels.*

9. Vivez ici-bas comme un voyageur et un étranger à qui les choses du monde ne sont rien.

Que votre cœur soit toujours libre et élevé vers Dieu, *puisque vous n'avez pas ici-bas de demeure permanente.* (S. Luc, XVI, 9.)

Que vos gémissements, vos larmes, vos prières, montent tous les jours vers le ciel, afin que votre âme, après la mort, mérite de passer éternellement à Dieu.

CONSIDÉRATION XXIII.

Sur ces paroles :

C'en sera fait de vous bien vite ici-bas : voyez donc en quel état vous êtes.

Premier Prélude.

Jésus venait de rendre le dernier soupir, lorsque Joseph d'Arimathie, l'un des disciples cachés, va trouver Pilate pour lui demander le corps du Sauveur. Suivez les démarches de ce disciple, du Prétoire au Calvaire. Écoutez les paroles qu'il prononce, et les réponses du gouverneur romain, qui permet enfin d'embaumer le corps de Jésus. Pénétrez dans l'intérieur du rocher où reposent ses précieuses dépouilles. Ce sont les dépouilles de Jésus, de votre Dieu, ce divin Sauveur, qui a bien voulu goûter la mort, pour tempérer l'amertume de la vôtre.

Second Prélude.

Après avoir adoré quelques instants l'humanité sainte de Jésus, dont la divinité n'a pu être séparée par la mort, vous vous adresserez les questions suivantes : 1° Qu'est-ce que mourir ? 2° Quand et comment mourrai-je ? 3° Suis-je prêt en ce moment à mourir ?

Première Réflexion.

Qu'est-ce que mourir?

Mourir, c'est d'abord quitter tout, tout, sans exception. C'est se séparer de ses parents, de ses amis, de sa famille, de ses biens; c'est dire à tout un éternel adieu. Il est des pères et des mères qui ont idolâtré leurs enfants, au point de sacrifier leur âme pour leur laisser quelque fortune : eh bien! la mort les enlèvera à ces enfants, ou leur enlèvera à eux-mêmes ces enfants qu'ils ont tant aimés. Il est des amis que des liens de chair et de sang ont unis d'une manière trop étroite : la mort brisera ces liens sans égard et sans pitié. Il est des hommes qui ont placé tous leurs désirs dans les richesses de la terre : la mort les en dépouillera ; elle les chassera de leur maison, leur enlèvera leurs terres, et ne leur laissera rien de tout ce qu'ils possédaient, absolument rien. Tu es saisie d'effroi, ô mon âme! à la pensée de cet abandon universel... Il le faudra pourtant subir!... Hélas! quelle folie de s'attacher à ce qui passe si vite! de se donner tant de peine pour acquérir ce qu'il faut perdre bientôt!

Mourir, ce n'est pas seulement être séparé de tous les biens extérieurs qui nous entourent, c'est encore être séparé d'une partie de soi-même. Lorsque mon âme aura quitté mon corps, ce misérable corps deviendra un objet importun dont mes parents et mes amis eux-mêmes ne chercheront qu'à se débarrasser : on le déposera dans la terre. Là, que deviendra cette partie terrestre et animale de moi-même qui m'occupe tant? Que deviendront ces mains, ces yeux? Oh! que je suis insensé d'exposer, pour la vaine satisfaction de mes sens, mon âme à une éternité de maux! Alors

pensera-t-on beaucoup à moi parmi les hommes? Hélas! on songe bien peu aux morts. Qui est-ce qui se souvient aujourd'hui de telle ou telle personne que j'ai vue mourir? Oh! que l'estime des hommes est bien peu de chose!

Mourir, c'est passer de ce monde dans un monde nouveau pour y être cité au jugement de Dieu. Mais comment paraître devant un Dieu infiniment pur, étant tout souillé de crimes? Comment, les mains pleines d'injustices, soutenir les reproches de celui qui a dit : *Vous ne déroberez pas* (1)? Comment, le cœur plein de fiel et de vengeance, affronter les regards de celui qui nous a menacés de se *servir pour nous de la même mesure dont nous nous serons servis pour nos frères* (2)? Comment, après avoir vécu pour les choses de la terre, et dans l'indifférence la plus absolue pour les choses du ciel, entendre sans frémir ce mot redoutable : *Je ne vous connais pas* (3)?

O Dieu souverainement juste, souverainement éclairé, souverainement ennemi du péché, ne traitez pas sans miséricorde ce pauvre pécheur qui revient en ce moment à vous! Ayez pitié de ma pauvre âme, et dites-lui : *Je suis ton salut* (4).

Seconde Réflexion.

Quand et comment mourrai-je?

Combien ai-je encore à vivre? Il y a un mois dans l'année qui répond avec celui de ma mort. Il y a une semaine, un jour, une heure qui répond avec la semaine, le jour, et l'heure de ma mort.. Quel sera ce mois, cette semaine, ce jour? Je l'ignore. Je ne puis en faire le rapprochement; et toutefois, ce rapprochement existe; et le moment où je me

(1) *Exod.* XX, 15. — (2) *S. Luc*, VI, 39. — (3) *S. Matth.* XXV, 12. — (4) Ps. XIII, 3.

livre à la dissipation des plaisirs est peut-être précisément en regard avec le moment où je souffrirai les dernières angoisses de la maladie.

Je mourrai bientôt : car qu'est-ce que la vie la plus longue ? Que me paraissent les années passées ? Le temps est bien long, quand il est à venir ; bien court, quand il est écoulé. Je vois chanceler devant moi des vieillards qui ont eu quinze ans, vingt ans comme moi. Ils me disent que la vie n'est qu'un songe, et qu'en étendant les mains on peut toucher les deux extrémités de l'existence humaine, le berceau et le tombeau, tant ils sont rapprochés !

Mais comment mourrai-je ? Je sais qu'un grand nombre de personnes, même après une longue maladie, meurent au moment où elles s'y attendent le moins. Il ne sert de rien de remettre au dernier instant le projet de sa conversion : car c'est compter sur un temps qui n'est pas à nous, sur une grâce qui ne nous est pas due. Qui sait s'il nous sera possible de recevoir les derniers sacrements ? Ne pouvons-nous pas perdre la parole tout d'un coup ? De quoi est-on capable quand on est malade ? Les personnes qui ont été conduites jusqu'aux portes du tombeau assurent qu'en ce moment il leur était impossible de s'occuper d'aucune pensée sérieuse. Et puis, qui nous a dit que Dieu voudra recevoir les restes d'une vie passée dans le péché ? Oh ! quelle folie de compter sur le dernier moment, quand il s'agit d'une éternité !

Troisième Réflexion.

Suis-je prêt à mourir !

Que me dit ma conscience ? Ai-je conservé mon âme dans sa sainteté, dans sa blancheur primitive ; ou du moins,

ai-je fait disparaître, par les larmes d'un sincère repentir, les taches dont j'ai souillé la robe d'innocence qui me fut donnée au saint baptême? Quelle a été ma vie, mon enfance d'abord, puis ma jeunesse? Suis-je bien rassuré sur les confessions et communions que j'ai faites? Comment ai-je rempli les devoirs de mon état? Puis-je dire que j'ai fidèlement répondu aux grâces de Dieu? Le temps, comment l'ai-je employé? L'ai-je consacré à Dieu, aux intérêts de mon âme, de mon éternité, où l'ai-je perdu dans l'oisiveté et les frivoles plaisirs? Oh! si j'avais seulement un jour, une heure bien pleine à offrir à mon Dieu! Mais, hélas! je me vois les mains vides de bonnes œuvres, et après tant d'années passées, je suis saisi d'effroi en pensant que *j'ai travaillé toute la nuit sans rien prendre* (1)! Cependant je mourrai comme j'ai vécu; car, pour l'ordinaire, la mort est l'écho de la vie. Et si cela est vrai, que n'ai-je pas à redouter pour mon heure dernière, moi qui n'ai jamais vécu dans l'état où je voudrais mourir? Mon Dieu, mon Dieu, je veux dès cet instant mettre ordre aux affaires de ma conscience. Il y a longtemps que je dis : Demain; mais l'heure est arrivée, et je veux mettre la main à l'œuvre. Bénissez ma résolution, mon Dieu; car sans vous, que puis-je faire? Oui, je veux régler ma vie, parce que je veux sanctifier ma mort. Que je meure comme les saints Patriarches qui ont quitté cette vallée de larmes pour aller jouir du repos éternel dans la véritable patrie! Que je meure comme le bienheureux Joseph, dans les bras de Jésus et de Marie, répétant ces doux noms que j'espère bénir pendant l'éternité! Que je meure comme la sainte Vierge, mère de Jésus, embrasé de l'amour le plus pur! Que je meure comme Jésus sur la croix, dans les sen-

(1) *S. Luc*, V, 3.

timents de haine pour le péché et d'amour pour Dieu! Ainsi soit-il.

PRATIQUE.

Pensez souvent à votre dernière heure, et vous ne pécherez pas; ou bien, choisissez un jour de chaque mois pour faire votre préparation à la mort.

Bouquet spirituel.

Que je meure de la mort des justes.

SECOND SUJET.

Si vous aviez une bonne conscience, vous ne craindriez pas la mort.

1. La nature craint la mort. Elle est, dit l'Apôtre, *le salaire du péché*. Il faut la recevoir comme un moyen d'expiation.

2. Si la nature nous fait craindre la mort, la foi nous la fait désirer. Elle est la fin de nos misères et de nos chagrins, le commencement d'une vie éternellement heureuse. *Je désire*, dit l'Apôtre, *être délivré de ces liens* (de la vie), *pour être uni à jamais à Jésus.*

TROISIÈME SUJET.

La mort du pécheur, terrible.

1. A cause du trouble qui l'agite : il se rappelle qu'il n'a rien fait, ou presque rien, pour Dieu et le salut de son âme.

2. A cause du désespoir de la divine miséricorde où il tombe en se rappelant l'abus qu'il a fait de ses grâces.

3. A cause des surprises de la mort, et des coups subits qui l'enlèvent souvent au moment où il y pense le moins.

4. Enfin, à cause de l'impénitence où il meurt.

QUATRIÈME SUJET.

La mort du juste, désirable.

1. Le juste meurt dans un saint detachement et sans regret.

2. Il meurt dans une confiance pleine de consolation et de douceur.

3. Il meurt dans une union intime avec Dieu, et dans l'exercice des plus excellentes vertus.

4. Enfin, il meurt dans la grâce de Dieu, avec le don inestimable de la persévérance.

Répétez ce mot de la sainte Écriture : *Que je meure de la mort des saints.*

CHAPITRE XXIV.

Du jugement et des peines des pécheurs.

1. En toutes choses, regardez la fin, et reportez-vous au jour où vous serez là, debout devant le juge sévère à qui rien n'est caché, qu'on ne gagne pas par des présents; qui ne reçoit point d'excuses, mais qui jugera selon la justice...

Malheureux et insensé pécheur, que répondrez-vous à Dieu qui sait tous vos crimes, vous que l'aspect d'un homme irrité fait trembler ?

D'où vient cette insouciance pour vous préparer à un jugement où nul ne peut être excusé ou défendu par un autre, et où chacun sera assez chargé de ses propres offenses ?

Votre travail peut aujourd'hui être méritoire; vos gémissements peuvent être écoutés; votre douleur peut satisfaire la justice divine, et purifier votre âme.

2. Quel salutaire et utile purgatoire n'endure pas ici-bas l'homme patient qui, en butte aux outrages, est plus affligé du mal que font les autres que de ce qu'il souffre; qui prie pour ses ennemis, et leur pardonne du fond du cœur; qui est toujours prêt à demander pardon aux autres; qui est plus porté à la compassion qu'à la colère; qui se fait souvent violence à lui-même, et s'efforce d'assujettir la chair à l'esprit.

Il vaut bien mieux se corriger maintenant de ses vices, et satisfaire pour ses péchés, que de renvoyer cette expiation à l'autre vie.

Oh ! combien nous nous trompons nous-mêmes par l'amour désordonné que nous avons pour notre chair !

3. Que dévorera ce feu, sinon vos péchés ?

Plus vous vous épargnez maintenant et flattez votre chair, plus sera grand votre châtiment, et plus vous amassez pour le feu éternel.

Ce sera dans les choses mêmes où l'homme aura le plus péché, qu'il sera le plus rigoureusement puni

Là, les paresseux seront percés par des aiguillons ardents, et les intempérants y souffriront une soif et une faim cruelles.

Là, les voluptueux et les impudiques seront plongés dans une poix

ardente, et dans un soufre fétide ; comme des chiens furieux, les envieux hurleront dans la violence de leur douleur.

4. Chaque vice aura son tourment propre.

Là, les superbes seront accablés de confusion, et les avares réduits à la plus grande indigence.

Là, une heure sera plus insupportable dans ces supplices, que cent années sur la terre dans la plus dure pénitence.

Ici quelquefois on a quelque relâche dans ses travaux ; on a des amis qui consolent ; mais il n'y a nul repos, nulle consolation pour les damnés.

Livrez-vous donc maintenant à l'appréhension pour vos péchés, et au regret de les avoir commis, afin de partager au jour du jugement la sécurité des élus.

« Car les justes alors s'élèveront avec une grande assurance contre « ceux qui les auront opprimés et méprisés. » (*Sap.*, v, 1.)

Alors se lèvera, pour juger, celui qui aujourd'hui s'incline humblement sous le jugement des hommes.

Alors l'humble et le pauvre auront une grande confiance, et de tous côtés l'épouvante saisira le superbe.

5. Alors on verra combien fut sage, en ce monde, celui qui apprit à être insensé et méprisable pour Jésus-Christ.

Alors on s'applaudira des tribulations endurées avec patience, et *toute iniquité sera muette.* (*Ps.* CVI, 42.)

Alors tous les justes seront transportés de joie, et les impies seront accablés de douleur.

Alors la chair mortifiée se réjouira plus que si elle avait été toujours au sein des délices.

Alors les vêtements pauvres resplendiront, et les habits précieux perdront tout leur éclat.

Alors la toute petite demeure s'élèvera au-dessus du palais tout étincelant d'or.

Alors la patience inébranlable sera de plus de secours que toute la puissance du monde ; la simplicité de l'obéissance sera préférée à toute l'habileté des enfants du siècle.

6. Alors on aura plus de joie d'une conscience pure, que de la plus docte philosophie.

Alors le mépris des richesses l'emportera sur tous les trésors de la terre.

Alors le souvenir d'une prière fervente nous sera plus consolant que celui d'un repas somptueux.

Alors vous vous réjouirez plus du silence bien observé, que des plus agréables entretiens.

Alors les œuvres saintes l'emporteront sur les beaux discours.

Alors vous préférerez, à tous les plaisirs du monde, une vie remplie par le travail.

Apprenez donc maintenant à souffrir les légères peines de la vie, pour être digne d'en éviter à l'avenir de si terribles.

Éprouvez ici d'abord ce que vous pourrez. Dans la suite, vous que la moindre souffrance épouvante, vous supporteriez les éternels tourments ?

Si maintenant la plus légère douleur vous met hors de vous, que sera-ce donc des tortures de l'enfer?

Il y a, n'en doutez pas, deux joies qu'on ne peut goûter à la fois : vous ne pouvez vous enivrer ici-bas à la coupe des délices, et régner ensuite avec Jésus-Christ.

7. Si vous aviez vécu jusqu'à ce jour dans les honneurs et les voluptés, de quoi cela vous servirait-il, s'il vous fallait à l'instant mourir? Donc, tout est vanité, hors aimer Dieu et le servir lui seul.

Car celui qui aime Dieu de toute son âme, ne craint ni la mort, ni le supplice, ni le jugement, ni l'enfer, parce que l'amour parfait nous donne un accès assuré auprès de Dieu.

Il n'est pas surprenant qu'attaché au péché, on craigne la mort et le jugement.

Après tout, si l'amour ne vous éloigne pas du péché, que la crainte au moins soit une barrière qui vous retienne.

Celui qui est peu touché de la crainte de Dieu ne saurait persévérer longtemps dans la pratique du bien, mais il tombera bientôt dans les piéges du démon.

CONSIDÉRATION XXIV.

Sur ces paroles :

Dans toutes vos œuvres, considérez quel en sera le terme; et reportez-vous au jour où vous serez là, debout, devant le juge sévère à qui rien n'est caché, qu'on n'apaise point par des présents, qui ne reçoit pas d'excuse, mais qui juge selon la justice.

Premier Prélude.

Représentez-vous Jésus devant Pilate, lui parlant du jugement terrible que le Fils de l'homme viendra exercer, à la fin des temps, sur toutes les nations de la terre.

Second Prélude.

Demandez à Dieu, avec le Prophète, qu'il pénètre votre chair de la crainte de ses jugements, et considérez : 1° le moment de la mort où l'âme est citée au tribunal de Dieu ; 2° ce qui doit suivre le jugement.

Première Réflexion.

Le moment de la mort ou le jugement.

Ce n'est qu'avec un sentiment secret de profonde et invincible terreur, ô mon Dieu! que je me transporte par la

pensée à cet instant redoutable qui doit être le terme de ma vie. Que se passe-t-il dans l'âme qui va quitter son corps? Est-elle tellement absorbée jusqu'à la fin par les douleurs physiques, qu'elle ne puisse rien prévoir, rien sentir? Est-ce qu'aucune inquiétude ne l'agite dans l'attente des choses qui doivent arriver? Quelle idée se fait-elle du juge devant lequel elle va paraître? Comment se figure-t-elle ce monde nouveau, vers lequel elle se sent déjà entraîner? Les liens mystérieux qui unissent la partie corporelle à la spirituelle se relâchent peu à peu. Elle ne voit plus par les yeux : leur foyer est éteint. Elle n'entend plus par les oreilles : le silence du tombeau semble avoir déjà commencé. Oh ! le moment terrible que celui où le corps est jeté là comme une enveloppe qui ne peut plus servir! Le moment terrible, que celui où le dernier soupir, encore errant sur les lèvres, l'homme se trouvera tout à coup face à face avec son juge! Un aveugle de naissance qui ouvrirait subitement les yeux à la lumière, serait moins saisi que ne le sera une âme qu'un seul instant verra passer de la rive du temps dans l'océan sans rivage de l'éternité. Mais comment se représenter, ô mon Dieu, tout ce qu'il y a de mystérieux dans cette première entrevue de l'âme avec vous? Pour vous trouver, lui faut-il parcourir un long espace? Traverser des régions d'une immense étendue? Ou bien, est-ce vous qui descendez des hauteurs inaccessibles où vous habitez, et qui venez la juger, en quelque sorte, sur les pièces de conviction qui entourent encore le cadavre qu'elle a quitté? Non, ce n'est pas vous qui allez vers elle; ce n'est pas elle qui va vers vous. Contenue, ainsi que tous les êtres, dans votre immensité même, le voile du corps qui l'empêchait de vous voir étant tombé, elle a été toute saisie de se trouver enveloppée de la divinité dont la pensée était si loin d'elle

pendant la vie. Pour me former une idée de l'effroi de cette âme, je me représente un malheureux accusé, traduit devant un tribunal qui doit décider de sa fortune, de son honneur, de sa vie. Déjà les témoins ont été entendus ; pour la dernière fois, l'accusateur public a répliqué ; la défense est muette ; les débats sont terminés. Encore quelques instants, et le jugement va être rendu : mais que ces instants d'attente sont longs pour celui dont le sort va être irrévocablement fixé ! Et quand, après plusieurs heures d'orageuses délibérations, les portes s'ouvrent ; quand une voix, au milieu d'un silence de stupeur, annonce la Cour ; quand les juges remontent sur leurs siéges, et prononcent l'arrêt, la force de respirer reste-t-elle encore au coupable ? Mais tous ces préparatifs sont inutiles devant vous, ô Juge souverain des consciences ! Pour instruire la cause du pécheur, il n'est besoin ni de témoins, ni d'accusateur : le témoin, c'est vous ; l'accusateur, c'est la conscience de l'homme lui-même : la fin de la vie est aussi la fin du procès que suit l'arrêt définitif qui doit fixer le sort de chacun. O vous donc, ô nos pères, qui nous avez précédés dans cette voie mystérieuse où nous redoutons d'entrer, dites-nous, qu'avez-vous éprouvé, lorsque cette voix s'est fait entendre au milieu du silence de l'éternité ? Dieu !... Voilà le Dieu qui va vous juger !... Oui, le voilà !... Oh ! que l'idée que je m'en étais formée était défectueuse, incomplète, ou plutôt qu'elle était nulle ! Pur, simple dans son essence, voilà que je communique avec lui, d'esprit à esprit. Il parle, et aucune voix ne se fait entendre... Il me voit ; je le vois, et l'instrument de mes yeux m'est devenu inutile... Le voilà donc, ce Dieu qui a tout vu, qui a tout entendu, et auquel il faut que je rende compte de toutes mes pensées, de toutes mes paroles, de toutes mes actions ! Que lui répondrai-je,

quand il m'interrogera, non-seulement sur le mal que j'aurai fait, mais sur le bien que j'aurai négligé de faire; sur les grâces que j'ai reçues, et dont j'ai si peu profité? Oh! que ce jugement sera terrible!

Seconde Réflexion.

Ce qui suit le jugement.

Bon et infini dans ses récompenses, Dieu réserve à ses élus une félicité que nulle parole humaine ne saurait exprimer : mais aussi saint et pur, au point de découvrir des taches dans les anges mêmes, il ne peut souffrir qu'aucune imperfection pénètre les cieux, et il exige que l'on paye avant que d'y entrer *jusqu'à la dernière obole* (1). Je le crois, mon Dieu, et je trouve juste qu'il en soit ainsi. Mais quel effroi me cause ce que nous enseignent vos saints Évangiles, sur la rigueur des châtiments que vous infligez au pécheur! Être privé de vous voir, ô beauté ineffable! de vous aimer, ô bonté infinie! est-il un supplice plus affreux pour une âme dont la destinée était de s'unir à vous, et qui alors, vous connaissant, pourra apprécier le prix de sa perte! Être plongé au milieu d'un feu vengeur, être condamné à y demeurer toujours, à y demeurer sans espérance! O mon Dieu, que votre justice est terrible! Pour ne pas tomber dans le désespoir, j'ai besoin, en méditant cette vérité, de me rappeler toutes vos miséricordes; et pour que la foi ne m'abandonne pas, il faut que je place à côté de l'enfer, que je crois et que je redoute, la croix où vous avez daigné expirer pour mon amour. Chose étrange! aussi déraisonnables que les Juifs qui se scandalisèrent quand Jésus leur annonça le mystère de charité qu'il devait con-

(1) *Matth.* V, 20.

sommer sur le Calvaire, les hommes sans foi de notre siècle se scandalisent quand la bouche qui a prononcé ces mots : *Lorsque je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi* (1), nous dit : *Les uns iront prendre possession de l'éternelle vie, tandis que les autres auront pour partage l'éternelle mort* (2) ! Mais qu'y a-t-il d'étonnant, Seigneur, que, placés entre deux abîmes sans fond, nous ne puissions en voir le terme ? Qu'y a-t-il d'étonnant que votre justice nous soit incompréhensible, puisque votre amour ne l'est pas moins ? Oh ! que j'aime bien mieux dire, sans chercher à m'expliquer ce qui sera toujours, *jusqu'à ce que j'entre dans votre sanctuaire, une énigme pour moi* (3) : *A qui irions-nous, Seigneur ? n'avez-vous pas les paroles de la vérité* (4) ? Vérité quand vous nous dites : *Dieu a aimé le monde ; et il a livré, pour le sauver, son propre fils* (5); vous êtes encore vérité quand vous nous avertissez, par votre apôtre, qu'*il est horrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant* (6). Pénétrez-moi donc de votre crainte, ô mon Dieu ! et que jamais je ne perde la pensée de votre jugement, ni de ce qui doit suivre votre jugement. *Car plus l'homme s'épargne lui-même à présent, et plus il flatte sa chair, plus aussi son châtiment sera terrible, plus il amassera pour le feu éternel* (7). L'homme sera puni plus rigoureusement *dans les choses où il a le plus péché. Là les paresseux seront stimulés par des aiguillons ardents, et les intempérants tourmentés par une faim et une soif extrêmes. Là, les voluptueux et les impudiques seront plongés dans une poix brûlante et dans un soufre fétide. Comme des chiens furieux, les envieux hurleront dans leur douleur. Chaque vice aura son tour*

(1) *S. Jean*, XII, 32. — (2) *S. Matth.* XXV, 46. — (3) Ps. LXXII, 17 — (4) *S. Jean*, VI, 69. — (5) *Ibid.* III, 16. — (6) *Hébr.* X, 31. — (7) *Prov.* VI, 33.

ment propre. Là, les superbes seront remplis de confusion, et les avares réduits à la plus misérable indigence. Là, une heure sera plus terrible dans les supplices, que cent années ici-bas dans la plus dure pénitence. Ici, quelquefois, le travail cesse; on se console avec ses amis; là, nul repos, nul adoucissement pour les damnés. Seigneur, que tes paroles sont terribles, qui pourra les entendre (1)! J'ai mérité tous ces maux, et sans votre miséricorde, j'y serais plongé aujourd'hui. Oh! avec quelle douleur je pleure mes fautes passées! et combien je suis résolu, ô mon Dieu! de plutôt mourir que d'en commettre une seule.

PRATIQUE.

Après avoir considéré un instant les fautes de votre vie que votre conscience vous reproche le plus, vous ferez de tout votre cœur un acte de contrition et d'amour.

Bouquet spirituel.

Il est terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant.

AUTRE SUJET.

Ce sera dans les choses mêmes où l'homme aura le plus péché, qu'il sera le plus rigoureusement puni.

1. Relisez avec attention le passage de l'Imitation qui commence par ces mots : *Que dévorera le feu, sinon vos péchés*, jusqu'à ces paroles : *Soyez donc maintenant plein d'appréhension et de douleur de vos fautes.* Descendez dans le fond de votre cœur, et demandez-vous quelle passion y domine. Est-ce la paresse, la négligence à remplir les devoirs de votre état? Est-ce l'amour des voluptés charnelles, ou l'avarice, ou l'envie?..... Tremblez à la pensée du châtiment propre que chaque passion doit attirer sur celui qui en subit le joug. Prenez la résolution de la combattre, et demandez à Dieu le courage qui vous manque.

(1) *Imitat.* III.

2. Dans une seconde réflexion vous méditerez sur ces mots : *Les justes alors se lèveront avec une grande assurance contre ceux qui les auront opprimés et méprisés...* Vous verrez que, s'il y a un châtiment propre pour chaque passion, il y a aussi une récompense particulière pour chaque vertu. Que cette pensée vous console et vous anime à marcher sur les traces des saints, pour avoir part un jour à leur félicité.

CHAPITRE XXV.

Qu'il faut travailler avec ferveur à l'amendement de sa vie.

1. Soyez vigilant et fervent dans le service de Dieu, et demandez-vous souvent à vous-même : Pourquoi es-tu venu ici, et pourquoi as-tu quitté le monde ?

N'était-ce pas afin de vivre pour Dieu, et pour devenir un homme spirituel ? Redoublez donc d'efforts pour avancer dans la vertu, parce que vous recevrez bientôt la récompense de vos travaux, et qu'alors il n'y aura plus pour vous ni crainte, ni douleur.

Un court et léger travail maintenant, et puis bientôt un grand repos et une paix éternelle.

Si vous demeurez fidèle et fervent dans la pratique du bien, Dieu, n'en doutez pas, sera aussi fidèle et magnifique dans ses récompenses.

Vous devez toujours nourrir en vous l'espérance de parvenir à la gloire; mais il ne faut pas vous livrer à une sécurité trop profonde, de peur de tomber dans le relâchement ou la présomption.

2. Un homme qui flottait souvent plein de trouble entre l'espérance et la crainte, se trouvant un jour accablé de tristesse, entra dans une église, et se prosternant devant un autel pour prier, il disait et redisait en lui-même : « Oh ! si je savais que je dusse persévérer « dans le bien ! » Aussitôt il entendit intérieurement cette réponse : « Si vous le saviez, que voudriez-vous faire ? Faites maintenant ce « que vous feriez alors, et vous serez en sûreté. » Bientôt, consolé et fortifié, il s'abandonna tout entier à la volonté de Dieu, et ses craintes cessèrent.

Il n'eut plus la curiosité de savoir ce qui lui arriverait dans l'avenir ; mais il s'appliqua à connaître la volonté divine et ce qui lui plairait davantage, pour commencer et achever tout ce qui est bien.

3. « Espérez en Dieu, dit le Prophète, et faites le bien ; habitez en « paix la terre, et vous serez nourri de ses richesses. »

Ce qui empêche plusieurs de travailler avec ardeur à se corriger et à s'avancer dans la vertu, c'est l'appréhension des difficultés et des combats qu'ils doivent se livrer.

En effet, ceux-là surtout devancent les autres dans le chemin de la

vertu, qui s'efforcent avec courage de se vaincre eux-mêmes dans les choses pénibles qui contrarient le plus leurs penchants.

Car l'homme fait d'autant plus de progrès, et mérite une grâce d'autant plus abondante, qu'il se surmonte lui-même et se mortifie davantage.

4. Mais tous n'ont pas également l'occasion de se vaincre et de mourir à eux-mêmes.

Cependant un homme fervent qui aura d'ailleurs de violentes passions, fera bien plus de progrès que celui qui, doué d'inclinations plus douces, n'aura pas la même ardeur pour la vertu.

Deux choses aident surtout à opérer un grand amendement : la première est de se soustraire avec violence aux penchants vicieux de la nature; la seconde est de travailler avec ardeur à l'acquisition de la vertu dont on a le plus grand besoin.

Appliquez-vous aussi, d'une manière toute particulière, à faire disparaître de votre âme les défauts qui vous déplaisent le plus dans les autres.

5. Profitez de tout ; et, si vous voyez de bons exemples, ou si vous entendez raconter quelque trait édifiant, animez-vous à les imiter.

Si vous apercevez quelque chose de répréhensible, gardez-vous de faire de même ; et, s'il vous arrive quelquefois de tomber dans cette faute, prenez la résolution de vous en corriger aussitôt.

Songez que, si vous observez les autres, les autres aussi vous observent.

Qu'il est consolant et doux de voir des religieux, pieux, fervents, exacts observateurs des règles!

Qu'il est triste, au contraire, et douloureux d'en voir qui ne vivent pas dans l'ordre, et qui ne remplissent pas les engagements auxquels ils ont été appelés !

Qu'il est dangereux de négliger les devoirs de sa profession, pour s'appliquer aux choses dont on n'est pas chargé!

6. Souvenez-vous sans cesse de l'engagement que vous avez pris, et ne perdez jamais de vue l'image de *Jésus* crucifié.

En considérant la vie de *Jésus*, vous avez bien sujet de rougir d'avoir fait jusqu'ici si peu d'efforts pour y conformer la vôtre, quoique vous soyez entré depuis si longtemps dans la voie de Dieu.

Un religieux qui, avec attention et piété, médite la vie très-sainte et la passion du Sauveur, y trouvera en abondance tout ce qui lui est utile ; et ce serait en vain qu'il chercherait hors de *Jésus* quelque chose de meilleur.

Ah ! si Jésus crucifié entrait dans notre cœur, que nous serions bientôt suffisamment instruits!

7. Un religieux fervent reçoit de bonne grâce, et exécute fidèlement ce qu'on lui commande.

Un religieux lâche et tiède souffre peine sur peine. Il ne trouve de tous côtés que la gêne, parce qu'il est privé des consolations intérieures, et qu'il lui est interdit d'en chercher au dehors.

Un religieux peu exact à garder sa règle est exposé à des chutes terribles.

Celui qui aime la vie douce et commode sera toujours dans la peine, car toujours quelque chose lui déplaira.

8. Comment donc font tant de religieux qui observent dans les cloîtres une si austère discipline ?

Ils sortent rarement ; ils vivent dans une profonde retraite.

Ils sont nourris très-pauvrement, très-grossièrement vêtus ; ils travaillent beaucoup, parlent peu ; ils veillent longtemps ; ils se lèvent de grand matin ; ils font de longues prières ; ils s'appliquent à la lecture, et ils gardent en tout une étroite régularité.

Considérez les Chartreux, les religieux de Cîteaux, les autres religieux et religieuses des différents ordres, qui se lèvent toutes les nuits pour chanter les louanges de Dieu.

Il vous serait donc bien honteux que la paresse vous retînt éloigné d'un si saint exercice, lorsque déjà tant de religieux sont appliqués à célébrer le Seigneur.

9. Oh ! si vous n'aviez autre chose à faire qu'à louer, de cœur et de bouche, le Seigneur votre Dieu ! Si vous n'aviez jamais besoin de manger, de boire, de dormir, et que vous puissiez ne vaquer qu'aux exercices de piété, vous seriez bien plus heureux que maintenant, étant asservi comme vous l'êtes au corps et à toutes ses nécessités.

Plût à Dieu que nous fussions affranchis de ces nécessités, et que nous n'eussions d'autre soin que de songer à la nourriture de notre âme, que nous goûtons, hélas ! si rarement.

10. Quand un homme en est venu à ne chercher sa consolation dans aucune créature, c'est alors qu'il commence à goûter Dieu parfaitement, et qu'il est, quoi qu'il arrive, toujours satisfait.

Alors il n'a ni joie d'avoir beaucoup, ni tristesse d'avoir peu, mais il s'abandonne avec une entière confiance entre les mains de Dieu qui lui est tout en toutes choses, pour qui rien ne périt et ne meurt ; mais pour qui au contraire tout vit, et à qui tout obéit sans délai.

11. Souvenez-vous toujours que votre fin approche, et que le temps perdu ne revient pas.

Ce n'est qu'avec beaucoup de soins et d'efforts constants que la vertu s'acquiert.

Dès que vous commencerez à tomber dans la tiédeur, vous tomberez dans le trouble ; mais si vous persévérez dans la ferveur, vous trouverez une grande paix, et vous sentirez votre travail plus léger, à cause de la grâce de Dieu et de l'amour de la vertu.

L'homme fervent et zélé est prêt à tout.

Il y a plus de peine à résister aux passions et aux vices, qu'à soutenir les travaux du corps les plus pénibles.

« Quand on n'évite pas les petits défauts, on tombe peu à peu dans « les plus grands. » (*Eccl.* XIX, 1.)

Vous aurez toujours de la joie, le soir, lorsque vous aurez passé saintement la journée.

Veillez sur vous ; excitez-vous, et, quoi qu'il en soit des autres, ne vous négligez pas vous-même.

Vous ne ferez de progrès qu'autant que vous vous ferez de violence.

CONSIDÉRATION XXV.

Sur ces paroles :

Embrasez-vous donc du désir d'avancer, parce que vous recevrez bientôt la récompense de vos travaux, et qu'alors il n'y aura plus ni crainte ni douleur

Premier Prélude.

Entendez le divin Sauveur donner à ses disciples cette importante leçon : Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait ; il ôte ainsi toute excuse, ou tout prétexte à la paresse, et ne veut pas que nous mettions des bornes à notre perfection, parce que son désir est que nous avancions de vertus en vertus, afin d'approcher, le plus qu'il nous sera possible, du modèle qui nous est proposé.

Second Prélude.

Comme il arrive ordinairement aux gens du monde, pour justifier leur peu de ferveur, de dire que toute leur ambition est d'aller au ciel, et pourvu qu'ils y arrivent, peu leur importe la place qui leur sera destinée, vous considérerez : 1° combien ce langage est injurieux à Dieu ; 2° nuisible aux véritables intérêts des âmes ; 3° dangereux même pour le salut.

Première Réflexion.

Langage injurieux à Dieu.

Pourquoi la Providence divine nous a-t-elle placés sur la terre? A cette question, l'homme simple, le petit enfant qu'une pieuse mère a nourri du lait de la saine doctrine, répondra que Dieu nous a faits pour sa gloire et notre propre bonheur. Mais cette gloire de Dieu, qui est la première fin de notre création, comment pouvons-nous la procurer? Nous la procurons lorsque nous nous montrons fidèles observateurs de sa loi sainte. Nos convoitises et nos passions étant en opposition souvent avec la volonté divine, l'homme généreux qui lui soumet son esprit, son cœur et ses sens, glorifie Dieu par cette obéissance sans réserve à ses lois. Il glorifie sa justice en craignant d'en-

courir sa disgrâce; il glorifie sa bonté, en appréhendant de lui déplaire; il glorifie sa sagesse, en trouvant juste et raisonnable ce qu'il commande; il glorifie sa sainteté, en concevant une vive horreur pour tout ce qui la blesse; il glorifie, enfin, par sa soumission, toutes les perfections divines, comme il les outrage par la révolte, qui est le caractère essentiel du péché.

Mais notre obéissance doit-elle se borner à ne faire uniquement que ce qui nous est ordonné rigoureusement, et ne faut-il pas distinguer entre l'exactitude du serviteur qui accomplit les ordres de son maître, et l'exactitude du fils qui va au-devant des désirs de son père? Le serviteur qu'on paye pour remplir son emploi, et qui serait promptement chassé s'il avait la fantaisie de s'y soustraire, n'agit, pour l'ordinaire, que par intérêt ou par crainte; moins désireux de faire plaisir que de s'éviter les reproches, il se borne à l'essentiel, et ne va pas au delà; mais l'enfant de la maison, que des sentiments plus élevés mettent au-dessus du mercenaire, se garde bien de suivre les vils et misérables calculs d'un intérêt personnel: ce n'est pas assez pour lui de ne point mécontenter son père, il faut qu'il cherche ce qui lui peut être agréable, il faut qu'il lui prouve qu'il l'aime bien plus qu'il ne le craint. Oh! si nous savions ce que c'est que Dieu, si nous pouvions comprendre combien il est bon, combien il est aimable, et, par conséquent, combien il mérite d'être servi et aimé, la qualité de l'esclave nous déplairait bientôt; justifier le titre d'enfant serait alors notre ambition, notre unique désir! nous ne dirions pas: Pourvu que j'aille au ciel, que m'importe le rang que j'y occupe! mais nous dirions: Vous méritez, Seigneur, tout honneur et toute gloire; ce n'est pas assez pour moi de m'abstenir de tout ce qui pourrait la blesser, je veux travailler à l'augmenter encore: car ce

n'est pas seulement votre gloire que je cherche, c'est votre plus grande gloire, et pour la procurer, aucun sacrifice ne me paraît trop pénible. Voilà ce que nous dirions, si une seule étincelle de l'amour divin venait à tomber sur notre cœur. Mais parce que nous sommes froids, égoïstes, insensibles, la gloire de Dieu n'entre pour rien dans nos désirs : la crainte nous retient; nous ne savons ce que c'est que l'amour qui embrase.

Seconde Réflexion.

Ce langage : « Pourvu que j'aille au ciel, peu m'importe la place que j'y occupe, » *est non-seulement injurieux à Dieu, mais opposé aux intérêts de notre âme.*

Avez-vous jamais entendu dire à un homme qui s'est trouvé en face de la plus belle occasion du monde de faire fortune : Je pourrais, sans me donner beaucoup de peine et sans m'imposer de trop pénibles sacrifices, me mettre, non-seulement au-dessus du besoin, mais encore m'établir dans un état d'aisance et de bien-être pour le reste de mes jours; mais je n'ai que faire de l'argent ; pourvu que je ne meure pas de faim, cela me suffit? Oh! l'insensé ! quoi! il renvoie la fortune, qui s'offre d'elle-même à lui, quand le monde est plein de malheureux qui la cherchent et ne la peuvent trouver! N'êtes-vous pas plus insensé, vous qui dites : Je pourrais, sans qu'il m'en coûte beaucoup, amasser un trésor infini de mérites pour la vie éternelle; mais pourvu que j'évite la mort de l'enfer, cela me suffit?

Vous voyez des hommes possesseurs de biens immenses, et auxquels le ciel a refusé un héritier pour les recueillir, travailler cependant, avec une ardeur que vous ne pouvez comprendre, à les augmenter encore : à quoi bon tant de

fatigues, tant de soins, tant d'embarras? Puisque ce riche n'a personne de son sang qui entre en possession de son héritage, que lui servira-t-il d'ajouter de nouveaux revenus aux revenus qu'il ne dépense pas? Et vos réflexions, bien que justes et raisonnables, ne l'arrêtent pas ; la soif qui le brûle ne dit jamais : C'est assez. Ah ! pourquoi faut-il que ce mot : *C'est assez*, ne se trouve que sur les lèvres des serviteurs de Dieu. *C'est assez*..... Comprenez-vous cette parole! C'est assez de gloire ; c'est assez de richesses ; c'est assez de bonheur, ô mon Dieu! Je pourrais facilement augmenter mes mérites, et, par là même, ma félicité; mais, pourvu que j'aille au ciel, cela me suffit : toute mon ambition est d'obtenir la dernière place; je n'ai pas d'autre désir. Oh! la parole insensée, quand on sait qu'un verre d'eau froide aura sa récompense éternelle! la parole insensée! quand on sait que le plus petit sacrifice mérite un poids éternel de gloire? Pouvant chaque jour, à chaque instant du jour, embellir ma couronne de riches diamants, je me contenterais d'éloigner de ma tête les charbons ardents de la colère divine! Paul ne l'a pas connu ce mot, *C'est assez*, lorsque, oubliant l'espace qu'il avait parcouru, il songeait à la route qui lui restait à faire; et cependant son passé était assez glorieux : que de persécutions n'avait-il pas essuyées, que de maux n'avait-il pas endurés pour le nom de Jésus! Laurent n'a pas dit, *C'est assez*, lorsque, étendu sur le feu, il pria ses bourreaux de présenter à l'activité de la flamme le côté qui n'avait pas été atteint. Qu'on cite le martyr, le confesseur ou la vierge qui ait dit, *C'est assez*... *Assez* de combats, assez d'épreuves, *assez* de sacrifices! On a entendu Xavier dire, C'est *assez*; il s'agissait alors de consolations. Dans une autre circonstance, il s'est écrié : *Encore plus*, *encore plus*...; et il était question de souffrances et de travaux.

Voilà ce qu'ont pensé les saints ; voilà ce que nous penserons nous-mêmes lorsque nous serons dans la vie à venir ; et si le regret pouvait alors s'emparer de notre âme, notre bonheur serait empoisonné par le souvenir de ce que nous aurions pu faire, de ce que nous n'aurons pas fait, faute de courage et de bonne volonté.

Troisième Réflexion

Langage dangereux au salut.

Mettre des bornes à sa ferveur sous prétexte qu'il suffit d'être sauvé, est une disposition dangereuse pour le salut.

Dangereuse, parce que souvent la ligne qui sépare ce qui est permis d'avec ce qui est défendu est si peu marquée, que celui qui est décidé à ne s'arrêter qu'aux limites où commence le mal, s'expose à les franchir.

Dangereuse, parce qu'une âme qui s'accorde tout, ne se refuse rien, finit presque toujours par ne plus être assez maîtresse d'elle-même pour s'interdire ce qui est mauvais et criminel. Dans le cas précédent, c'était la lumière de discernement qui manquait ; ici, ce sera la volonté et l'énergie.

Dangereuse, parce que le mépris des grâces qui appellent à une plus haute perfection, en tarit la source.

Dangereuse, enfin, parce que Dieu appelle chacun de nous à un certain degré de vertu, correspondant à un certain degré de gloire selon les décrets de sa prescience divine ; contrarier ses desseins et changer ses plans, c'est s'exposer à être rejeté de l'édifice, comme une pierre qui ne trouve plus sa place dans la construction qu'élève le divin architecte.

PRATIQUE.

Ranimez en vous votre ferveur première, et voyez de quel point vous êtes tombé depuis le jour où vous vous êtes donné à Dieu. Quel progrès avez-vous fait dans l'humilité, la patience, la douceur, la charité et le renoncement à vous-même!

Bouquet spirituel

Maintenant vous travaillez un peu, et après vous trouverez un grand repos.

SECOND SUJET.

Faites votre profit de tout, en sorte que, si vous voyez de bons exemples, vous aimiez à les imiter.... Si, au contraire, vous apercevez quelque chose de répréhensible, gardez-vous de faire la même chose.

Tout devient profitable à l'âme pleine de bonne volonté et de ferveur :

1. Les bonnes actions qu'elle voit faire, les bonnes paroles qu'elle entend, l'encouragent et l'animent.

2. La vue du mal qu'elle est contrainte d'apercevoir dans les autres, la met en garde pour s'en préserver elle-même.

3. Le souvenir des péchés dont elle a eu le malheur de se souiller autrefois, peut lui être utile pour l'humilier et l'instruire : comme Dieu, elle sait tirer le bien du mal, et elle fait servir à son avancement ce qui devait être le sujet de sa perte.

TROISIÈME SUJET.

Un religieux fervent reçoit et exécute fidèlement ce qu'on lui commande. Un religieux tiède et lâche souffre peine sur peine, et ne trouve de tous côtés que la gêne, parce qu'il est privé de consolations intérieures, et qu'il lui est interdit d'en chercher au dehors.

1. Il n'est pas d'état plus pénible que d'être partagé entre ce que le devoir demande et ce que la nature désire. Celui qui, à l'exemple de Jesus, saisit la croix avec courage, et la porte avec joie ou avec résignation, du moins, trouve en elle une force et une onction qui adoucissent tout ce qu'elle paraît

avoir de dur et de pénible : le chrétien lâche qui la traîne avec murmure, et ne porte son joug qu'avec impatience, est écrasé sous son poids. Privé des jouissances que promet le monde et des consolations que donne Jésus, il est malheureux, et véritablement à plaindre.

2. Point d'état plus funeste : l'âme qui se laisse imposer la croix, mais qui ne se courbe pas volontiers pour la recevoir, étant privée, comme nous venons de le dire, des douceurs et des consolations, qui sont le prix des sacrifices généreusement acceptés, perd courage, et souvent finit par jeter loin d'elle le fardeau des devoirs qui l'accable. De plus, elle n'a aucun, ou presque aucun mérite devant Dieu, pour les sacrifices qu'elle endure, parce que la plainte, le murmure, l'impatience, enlèvent tout le prix qu'elle pouvait en espérer, si elle les avait acceptés avec courage et résignation.

IMITATION MÉDITÉE.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

De la conversation intérieure

1. Le royaume de Dieu est au dedans de vous, dit le Seigneur. (Luc. VII.) Convertissez-vous donc à Dieu de tout votre cœur ; laissez-là ce misérable monde, et votre âme trouvera le repos.

Apprenez à mépriser les choses extérieures, et ne vous appliquez qu'aux intérieures ; vous verrez s'établir en vous le royaume de Dieu.

Car le royaume de Dieu, c'est la paix et la joie dans le Saint-Esprit ; ce qu'il n'est pas donné à l'impie de goûter. Jésus-Christ viendra en vous et vous comblera de ses consolations, si vous lui préparez une demeure digne de lui au fond de votre cœur.

Toute sa gloire, toute sa beauté est intérieure ; c'est dans la partie intime du cœur qu'il se plaît.

Il visite souvent l'homme intérieur ; sa conversation est pleine de douceur, ses consolations sont ineffables, sa paix est inépuisable et sa familiarité incompréhensible.

2. O âme fidèle ! préparez donc votre cœur pour le divin époux, afin qu'il daigne venir en vous et y faire sa demeure.

Car il a dit : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et nous ferons en lui notre demeure. (S. Jean, XIV.)

Donnez donc place à Jésus dans votre cœur, et refusez-en l'entrée à tout autre.

Quand vous possédez Jésus, vous êtes riche : seul, il vous suffit. Il veillera pour vous, pourvoira à tous vos besoins, en économe fidèle, afin qu'il ne vous soit pas nécessaire d'espérer quelque chose des hommes.

3. Vous ne devez guère placer votre confiance dans un homme faible et mortel, quelque utile qu'il vous soit et quelque amitié qu'il ait pour vous ; et il ne faut point s'affliger s'il se tourne contre vous et cherche à vous nuire.

Ceux qui sont pour vous aujourd'hui, demain seront contre vous, et réciproquement ; car les hommes changent comme le vent.

Mettez en Dieu toute votre confiance, qu'il soit votre crainte et votre amour : il répondra pour vous, et, ce qui est le meilleur, croyez qu'il le fera.

Vous n'avez pas ici de demeure permanente, et, en quelque lieu que vous soyez, vous êtes étranger et pèlerin ; et vous ne trouverez jamais le repos, si vous n'êtes intimement uni à Jésus-Christ.

4. Que cherchez-vous autour de vous, puisque, sur cette terre, n'est pas le lieu de votre repos?

Votre demeure doit être dans le ciel, et vous ne devez regarder les choses de ce monde que comme un passant.

Tout passe, et pareillement vous, avec tout le reste, passerez : gardez-vous donc bien de vous attacher à quoi que ce soit, de peur d'en devenir l'esclave et de vous perdre.

Que toujours vos pensées s'élèvent vers le Très-Haut, et vos supplications vers Jésus. Que si vous ne pouvez porter le vol de vos pensées jusqu'à la contemplation des choses célestes, reposez-vous dans la passion de Jésus-Christ, et aimez a demeurer dans ses plaies sacrées.

Car si vous vous réfugiez avec amour dans ces plaies et ces précieux stigmates, vous y puiserez un grand courage pour le jour de la tribulation ; il vous importera peu d'être méprisé des hommes, et vous souffrirez avec joie tout ce qu'on pourra dire contre vous.

5. Jésus-Christ aussi fut méprisé des hommes ; et, dans ses dernières angoisses, il se trouva abandonné des siens, de ses amis, de ses proches, et couvert d'opprobres.

Jésus-Christ voulut souffrir et être méprisé ; et vous osez vous plaindre de quelque chose !

Jésus-Christ eut ses ennemis et ses calomniateurs ; et vous voudriez que tous les hommes fussent ou vos amis ou vos bienfaiteurs !

Comment donc votre patience sera-t-elle couronnée, si vous n'avez aucune adversité à souffrir?

Si vous repoussez toute contradiction, comment serez-vous l'ami de Jésus-Christ ?

Résignez-vous à souffrir pour Jésus-Christ et avec Jésus-Christ, si vous voulez régner un jour avec Jésus-Christ.

6. Si, une seule fois, vous étiez entré bien avant dans le cœur de Jésus, et que vous eussiez quelque peu ressenti l'ardeur du feu sacré qui l'embrase, vous vous mettriez bien peu en peine de ce qui peut vous plaire ou vous déplaire, vous vous réjouiriez plutôt d'une injure reçue, car l'amour de Jésus-Christ porte l'homme à se mépriser lui-même.

Celui qui aime Jésus et la vérité, qui est intérieur et libre de toute affection déréglée, peut aisément se tourner vers Dieu, et s'élever en esprit au-dessus de soi-même, pour se reposer en lui avec bonheur.

7. Celui qui n'attache aux choses que le prix qu'elles ont, sans se régler sur l'opinion des hommes, est vraiment sage : il suit plutôt la lumière de Dieu que celle des hommes.

A celui qui sait demeurer au dedans de lui, et qui s'inquiète peu

des choses extérieures, tous les lieux sont bons, tous les temps favorables pour pratiquer ses pieux exercices.

L'homme intérieur se recueille facilement, parce qu'il ne se répand jamais tout entier au dehors.

Le travail, ou toute autre occupation nécessaire en certains temps, ne sont pas pour lui un obstacle ; il sait s'accommoder aux circonstances selon qu'elles se présentent.

Que fait, à celui qui a établi l'ordre au dedans de lui, la bonne ou la mauvaise conduite des autres ? L'on n'est troublé et distrait qu'autant qu'on le veut bien.

8. Si vous étiez ce que vous devez être, libre et détaché, vous feriez tourner toute chose à votre avantage et à votre bien spirituel.

C'est parce que vous n'êtes pas entièrement mort à vous-même, et détaché de toutes les choses du monde, que tant de choses vous déplaisent et vous troublent.

Rien ne rend l'homme plus esclave et plus malheureux que l'amour des créatures.

Si vous laissez les consolations extérieures, vous pourrez bien plus facilement contempler les choses célestes, et goûter une joie inaltérable au fond de votre cœur.

CONSIDERATION I.

Sur ces paroles :

Jésus-Christ viendra à vous ; il vous remplira de ses consolations, si vous lui préparez au dedans de vous une demeure digne de lui. Toute sa gloire et toute sa beauté est intérieure ; c'est dans le secret du cœur qu'il se plaît.

Premier Prélude.

Vous recevrez avec reconnaissance et amour ce mot du divin Sauveur : Le royaume de Dieu est au dedans de vous ; et cette autre parole : Si quelqu'un garde ma parole, nous viendrons en lui, et nous ferons en lui notre demeure.

Second Prélude.

Vous implorerez les lumières de l'Esprit saint, et vous demanderez la grâce de connaître : 1° en quoi consiste l'union de l'âme avec Jésus ; 2° par quels moyens on peut y arriver.

Première Réflexion.

En quoi consiste l'union de l'âme avec Dieu.

Pour mieux faire comprendre ce que nous avons à dire sur l'union de l'âme avec Dieu, commençons par en distinguer plusieurs qui, plus ou moins parfaites, nous rapprochent de lui, comme du centre où nous devons tendre.

La première union est celle dont jouit l'âme que ne souille aucune faute mortelle. Le péché étant, comme chacun sait, la barrière insurmontable qui sépare Dieu, la sainteté par essence, de l'indigne créature qui s'est rendue rebelle à ses lois, il est certain que cette barrière n'existant pas, comme cela arrive dans l'état d'innocence, ou venant à être brisée, dans l'état de pénitence, par la force du repentir et l'efficacité de la grâce reçue dans le sacrement, rien n'empêche plus dès lors l'âme pénitente de renouer les rapports intimes, et, si nous osons le dire, les rapports de bonne amitié qui existaient autrefois entre elle et le Dieu de bonté qu'elle a rappelé avec larmes au dedans d'elle-même. Éclairée par un rayon de la lumière divine qui lui fait voir toute l'horreur de son état, vaincue par le remords, en proie à l'inquiétude, et ne pouvant trouver de paix hors du Dieu qui est sa fin et qui sera un jour le centre de son repos, l'âme coupable et malheureuse d'avoir brisé les liens d'amour qui l'unissaient à son Créateur et à son Sauveur, se sent indignée contre elle-même, et s'écrie, dans les vifs transports de sa douleur : Comment ai-je pu ainsi m'éloigner de vous, ô mon Dieu! et vous chasser du sanctuaire de mon cœur, où vous aviez fixé votre séjour? Vous n'étiez plus en moi que par le remords, vous qui deviez y régner par l'amour. Oh ! la cruelle séparation

que je ne puis assez déplorer ! Mais revenez, Seigneur, mon Dieu ! revenez dans ce pauvre cœur qui fut heureux autrefois d'être à vous, et qui sent aujourd'hui le malheur d'être éloigné de vous ! Oui, revenez, je vous en conjure ; et si je vous presse avec tant d'instance, c'est que je sais que vous ne dédaignez pas le cœur contrit et humilié qui vous implore et se confie en votre clémence.

Mais ce n'est pas assez, pour l'âme sur laquelle est tombée une étincelle d'amour, de briser ou d'écarter l'obstacle qui la sépare de Dieu, il faut encore qu'elle fasse disparaître jusqu'aux moindres souillures qui pourraient attrister ses regards. Il faut qu'après le repentir, qui a rendu vide de toute affection coupable la maison de son cœur, l'amour vienne la parer et l'embellir : et de là une seconde sorte d'union bien plus parfaite que la première. Car, par la première, un rapprochement s'est opéré ; l'âme a cessé de vivre séparée de son Dieu ; mais, par la seconde, se purifiant, se perfectionnant davantage, et faisant chaque jour de nouveaux progrès dans la vertu, l'âme n'a pas seulement cessé d'être l'ennemie de son Dieu, elle est redevenue son amie ; elle n'a pas seulement apaisé sa colère, elle s'est attiré son amour : ce n'est pas une simple et froide réconciliation qui s'est opérée, comme cela arrive entre deux adversaires qui se sacrifient leur mutuelle aversion, c'est un traité d'alliance aussi avantageux qu'honorable, qui a été conclu entre Dieu et l'âme, que le désir d'une plus grande perfection a rendue plus vigilante et plus fidele.

Enfin, quand une fois l'âme, après avoir renversé l'obstacle du péché mortel qui la sépare de Dieu, s'est élevée à cette seconde union plus parfaite, qui consiste, comme nous venons de le dire, à se préserver des moindres fautes, autant que le permettent la faiblesse et l'inconstance de la na-

ture, il lui est facile alors d'arriver insensiblement à ce troisième degré qui a pour effet de tellement l'unir à son Dieu que, confondant ses pensées, ses sentiments et ses affections, avec les pensées, les sentiments et les affections de son Créateur, elle se laisse, en quelque sorte, diriger et mouvoir par son impulsion et son inspiration divine. Alors il arrive pour cette âme quelque chose de ce qui arriva pour l'humanité sainte du Sauveur, quand la Divinité daigna, dans une pensée d'amour, se l'associer et se l'identifier par des liens aussi étroits que mystérieux. Nous remarquerons, en effet, qu'en s'unissant à l'âme qu'il avait choisie, le Verbe divin lui laissa l'usage de toutes ses facultés, se réservant seulement le droit de les étendre, de les agrandir, de les diriger, de les régler et perfectionner selon le dessein qu'il s'était proposé dans sa sagesse. C'est ainsi qu'il y avait en Jésus deux connaissances : une connaissance humaine, très-étendue, il est vrai, mais finie ; et une connaissance sans bornes, puisqu'elle était infinie : de là ce mot : *Personne ne sait l'heure du dernier jugement, pas même le Fils de l'homme* (1)... Pareillement, il y avait dans le Verbe fait chair deux volontés distinctes, une volonté droite, sainte, parfaite, mais enfin humaine, et une volonté plus droite, plus sainte et plus parfaite, puisqu'elle était divine, et qu'étant divine, elle perfectionnait la volonté humaine : *ô mon Père! qu'il ne soit pas selon ce que je veux, mais selon ce que vous voulez* (2). Deux amours aussi se trouvaient en Jésus : par l'amour humain il disait : *Afin que le monde sache que j'aime mon Père et que je fais ce qu'il m'a ordonné, levons-nous et marchons* (3); et par l'amour divin, uni avec le Père et l'Esprit saint, il ne formait qu'une seule

(1) *S. Matth.* XXIV, 36. — (2) *Ibid.* XXVI, 39. — (3) *S. Jean*, XIV, 31.

nature divine dans une mystérieuse trinité de personnes. Et c'est ainsi que, Jésus-Christ étant Dieu et homme tout à la fois, les deux natures qui se trouvaient réunies en lui n'étaient pas confondues au point que ce qui était divin absorbât ce qui était humain ; mais ces deux natures existaient de telle sorte que ce qui était humain recevait l'impression, la direction, la perfection de ce qui était divin. Or, pourquoi les effets admirables de cette union incompréhensible de la chair et du Verbe, dans la personne unique de Jésus, ne deviendraient-ils pas, jusqu'à un certain point, l'image de cette autre union, bien différente, il est vrai, mais également ineffable, qui doit exister entre l'âme fidèle et le divin Sauveur? Si deux connaissances, deux volontés et deux amours se trouvaient en l'homme-Dieu, de telle sorte que la connaissance humaine était éclairée des rayons de la connaissance divine, la volonté humaine dirigée et mue par l'impression de la volonté divine, l'amour humain enflammé, perfectionné par l'amour divin; pourquoi l'âme fidèle ne trouverait-elle pas dans son union avec son Dieu (toute proportion gardée sans doute) le perfectionnement que l'humanité même de Jésus trouvait dans son union avec la Divinité?

Ce perfectionnement, elle le trouve, n'en doutons pas : aussi est-ce parce qu'elle est capable d'intelligence, et qu'elle est unie à Jésus *en qui résident tous les trésors de la sagesse et de la science divine* (1), que son esprit s'éclaire et s'agrandit. C'est parce qu'elle est douée de la faculté de vouloir, et qu'elle est unie à Jésus *qui a été obéissant jusqu'à la mort* (2), qu'elle se sent la force de faire ces sacrifices et ces actes de vertu qui excitent l'admiration et la surprise. C'est parce qu'elle est susceptible d'amour et

(1) *Coloss.* II, 3. — (2) *Phil.* II, 8.

qu'elle est unie à Jésus qui a résumé toute sa loi par ce mot : *Vous aimerez* (1), qu'elle n'éprouve plus d'autre sentiment que ceux qui animaient le cœur de son maître. Bornée dans sa science, l'âme par cela seul qu'elle est entrée en communication avec le Dieu de la science, a vu s'élargir devant elle la sphère de ses connaissances : témoin ces humbles paysans qui ont étonné les savants par les lumières qu'ils avaient puisées dans le sein de Dieu. Dépravée dans sa volonté, l'âme qui s'est établie en rapport avec le Dieu de toute sainteté et de toute justice, n'a plus voulu que ce qui était droit et juste : témoin ces grands scélérats qui sont devenus de grands saints. Malheureuse enfin dans son amour charnel et grossier, l'âme s'est sentie comme dilatée de joie et de bonheur, dès qu'elle s'est vue unie au Dieu qui s'est défini lui-même le parfait amour : témoin encore ces malheureux désespérés qui ont trouvé l'adoucissement à leurs maux, et le repos de leur cœur, dans ce divin amour. Et toutefois, cette perfection de toutes ses facultés que trouve l'âme fidèle en se rapprochant ainsi de son Dieu, n'est qu'une image imparfaite de la perfection qui s'achèvera, quand, perdue un jour dans l'immensité de Dieu même, l'âme béatifiée ne verra plus que par la lumière de Dieu, ne voudra plus que par la volonté de Dieu, n'aimera plus que par l'amour de Dieu qui sera désormais indéfectible. Jusque-là, elle soupire et elle attend ; jusque-là, elle ne peut que s'écrier : Quand viendrez-vous donc, ô mon Dieu ! lumière de mon esprit, perfection de ma volonté, bonheur infini de mon cœur ? Quand viendrez-vous ? Hélas ! lors même que je vous suis unie sur la terre, je crains toujours de vous perdre ! Oh ! quand serai-je tellement confondue en vous, que je n'éprouverai plus l'ap-

(1) *S. Matth.* XXII, 37.

préhension d'être séparée de vous? Je vous désire; je soupire après vous avec plus d'ardeur *que le cerf dévoré de soif ne soupire après la fontaine d'eau vive* (1). Vous êtes ma vie, ma perfection, mon bonheur; vous êtes tout ce que je veux; et hors de vous je ne veux rien, Seigneur Jésus, mon Dieu et mon tout!

Seconde Réflexion.

Comment peut-on arriver à cette union?

Dieu est si grand, et nous sommes si petits; il est si saint, et nous sommes si pervers; il est doué de tant de perfections, et nous sommes environnés de tant d'imperfections, qu'avant de se demander : Comment peut-on s'unir à lui? on devrait se poser à soi-même cette première question : Est-il possible à la créature de s'unir à son Créateur? Vous serez *comme des Dieux* (2), avait dit le tentateur à nos premiers parents; et cette flatterie insoutenable, accueillie dans un instant de délire orgueilleux, attira sur eux et sur nous tous les fléaux de la colère divine. Or, en portant mes espérances jusqu'à désirer cette union avec Dieu, ne dois-je pas appréhender un semblable malheur? Ne le crains pas, ô mon âme! car, entre ton désir et le désir d'Adam, la différence est immense. En effet, c'était avec le Dieu infini qui règne dans les cieux que nos premiers parents voulurent se confondre; c'était son trône qu'ils désiraient partager; sa gloire, son empire, son indépendance, qu'ils osèrent ambitionner; et cet excès d'orgueil fut un excès de crime. Mais depuis que Dieu s'est fait semblable à l'homme, il est permis à l'homme, il lui est même ordonné de s'efforcer de devenir sembla-

(1) *Ps.* XLI, 2. — (2) *Genes.* III, 4.

ble à Dieu. Oui, depuis que son palais est une étable, son manteau royal une robe d'ignominie, son diadème une couronne d'épines; depuis que son trône est une croix, et depuis qu'*élevé sur cette croix, il attire tout à lui* (1), il est permis à l'âme de chercher à retracer en elle l'image de son Dieu. Là seulement se trouve le véritable caractère de l'union qui doit rapprocher la créature du Créateur. Que, se dépouillant donc de tout ce qui tient à la ressemblance du premier homme qui fut terrestre, elle se revête de ce qui appartient à l'homme parfait et céleste. Que, non contente de rejeter loin d'elle les affections coupables qui divisent l'homme d'avec Dieu, l'âme s'affranchisse peu à peu de tout ce qui pourrait, sinon briser, du moins relâcher les liens qui l'attachent à son Créateur; que, croissant en amour, elle avance chaque jour dans la voie de la perfection, en imitant, autant qu'il est en elle, Jésus le modèle de toutes les vertus; alors elle arrivera à cette bienheureuse union qui commence et se perfectionne sur la terre, mais qui ne s'achève et ne se complète qu'au séjour de la gloire et du bonheur.

PRATIQUE.

Commencez premièrement par éloigner le péché mortel, qui est le premier obstacle à votre union avec Dieu; puis, purifiez-vous de vos moindres fautes, et corrigez-vous de vos plus petites imperfections; abandonnez-vous alors à Jésus; laissez-vous diriger par son impulsion; retracez en vous son image, et vous lui serez uni aussi parfaitement qu'on peut l'être.

Bouquet spirituel.

Jésus viendra en vous, et il vous remplira de ses consolations, si vous lui préparez au dedans de vous une demeure digne de lui.

(1) *S. Jean*, XII, 31.

CHAPITRE II.

Qu'il faut s'abandonner à Dieu en esprit d'humilité.

1. N'attachez pas une grande importance à qui est pour vous ou contre vous; ce qui vous importe, ce à quoi il faut tendre, c'est que Dieu soit avec vous dans tout ce que vous ferez.

Ayez une bonne conscience, et Dieu sera pour vous ;

Car qui a Dieu pour son protecteur n'a rien à craindre de la malice des hommes.

Si vous savez vous taire et souffrir, vous verrez, n'en doutez pas, le Seigneur venir à votre secours.

Il connaît le temps et la manière de nous délivrer : confiez-vous donc entièrement à lui : c'est Dieu qui soulage et qui délivre de la confusion.

Il vous est quelquefois avantageux, afin de vous tenir dans une plus grande humilité, que les autres aient les yeux ouverts sur vos défauts, et vous les reprochent.

2. Quand un homme s'humilie de ses défauts, il apaise aisément les autres, et parvient bientôt à calmer ceux qui étaient fâchés contre lui.

Dieu protége l'humble et le délivre : il aime l'humble et le console; il s'incline vers l'humble ; il donne sa grâce à l'humble, et après l'avoir abaissé, il l'élève à la gloire.

C'est aux humbles que Dieu révèle ses secrets ; il les invite, il les attire à lui.

L'humble qui reçoit des affronts ne perd pas cependant sa paix, parce qu'il s'appuie sur Dieu, et non sur le monde.

Ne pensez jamais avoir fait aucun progrès, si vous ne vous croyez le dernier de tous.

CONSIDÉRATION II.

Sur ces paroles :

Mettez-vous peu en peine que les hommes soient pour ou contre vous mais prenez soin que Dieu soit avec vous en tout ce que vous faites.

Premier Prélude.

Un jour que le divin Sauveur se trouvait entouré de ses disciples, il leur adressa cette question : Qu'est-ce que les hommes pensent de moi? Des disciples lui répondirent : Les uns disent que vous êtes Élie ; d'autres, Moïse, ou quelque grand prophète. Mais vous, ajoute Jésus, que pensez-vous ? Vous êtes, dit saint Pierre, le Christ, Fils du Dieu

vivant. Si Jésus interroge ainsi ses apôtres, ce n'est pas dans un sentiment de vaine inquiétude et de curiosité; mais il veut leur fournir l'occasion de manifester leur foi et leur attachement pour sa personne sacrée.

Second Prélude.

Demandez à Jésus de vous établir dans une sainte indifférence pour ce que les hommes pensent ou disent de vous, et pour vous mettre dans cette sainte disposition, qui n'est pas cependant opposée à cette maxime que nous lisons ailleurs dans la sainte Écriture : Ayez soin de votre réputation, considérez que le caractère de l'homme véritablement humble est : 1° de se mettre au-dessus des vaines louanges de la flatterie; 2° de supporter avec égalité d'âme les injures et les calomnies dont il peut être l'objet; de se résigner et prendre patience, quand les reproches qu'on lui adresse sont vrais et mérités

---

Première Réflexion.

L'homme humble et détaché de lui-même est au-dessus des vaines louanges de la flatterie.

Il existe des hommes, rares il est vrai, mais enfin il existe des hommes que l'appât de l'or et de l'argent ne saurait un instant séduire; qui se détournent de dégoût et d'horreur quand la volupté se hasarde à leur présenter de loin ses avilissants plaisirs; des hommes pour lesquels l'élévation où conduisent de hauts emplois n'a rien d'enivrant, et qui paraissent tellement en tout au-dessus des misères de la pauvre humanité, que l'on serait tenté de croire que, par exception ou privilége, ils n'en font point partie : le côté faible, le côté vulnérable par lequel la nature les a saisis et les retient, existe pourtant, et n'est pas difficile à trouver : ce côté, c'est l'amour-propre que nourrit la flatterie. Car, hélas! nous devons le dire, l'homme le plus humble, le plus détaché, le plus mort à lui-même, n'y est pas toujours insensible; et, pour peu que celui qui nous flatte soit adroit et connaisse le côté faible de notre cœur, il est sûr d'être écouté avec plaisir.

Oh! qu'il est difficile d'être tellement sur ses gardes, que jamais l'on ne se laisse surprendre! Celui qui pense comme nous, ou qui, sans penser comme nous, applaudit à tout ce que nous disons et faisons, nous paraît, pour l'ordinaire, doué d'un esprit de sagesse et de discernement que nous refusons à l'adversaire qui contredit nos opinions et s'oppose à nos projets. Avons-nous à prononcer entre deux partis? Convenons que nous sommes ordinairement portés à voir la raison et le bon droit où se trouve l'aliment de notre amour-propre. A qui en effet donnons-nous plus volontiers notre confiance, sinon à l'homme habile qui a su la captiver et la surprendre par ses soins assidus et empressés? Chose étrange! en répétant sans cesse au puissant qu'il veut séduire : Je ne connais personne plus impartial et plus inaccessible que vous à la louange, le flatteur arrivera plus sûrement au but dont il paraissait s'éloigner.

Or, s'il en est ainsi, ce doit être une chose bien rare que de rencontrer un homme vraiment détaché, un homme qui se défie plus de lui-même encore que des autres; qui rentre souvent dans son cœur pour désavouer, devant Dieu et sa propre conscience, les faiblesses échappées à son imprévoyance; un homme qui, par cela seul qu'on est de son avis et qu'on abonde dans son sens, suspend son jugement dans les choses importantes, et se demande, avant d'accorder quelque faveur, si c'est bien le mérite qu'il récompense, ou si ce n'est pas la louange qu'il encourage?

Et tel est cependant l'homme vraiment humble, l'homme que les vains éloges ne sauraient corrompre ni séduire, parce qu'il s'élève au-dessus d'eux, et se tient en garde contre leur amorce trompeuse.

Seconde Réflexion.

Le second caractère de l'homme humble est de supporter avec courage et égalité d'âme les injures et les calomnies dont il peut être l'objet.

Qui ne connaît l'histoire de Joseph ? L'infidèle épouse du maître qu'il servait a conçu pour lui et nourri dans son cœur une passion violente, qu'elle ne peut dissimuler, comme l'on ne peut dissimuler les flammes d'un incendie dont on n'a pas arrêté les progrès. Mais la seule idée du mal soulève d'indignation l'âme pure et généreuse de Joseph. Il ne répond pas (1) : *Je ne veux pas trahir;* mais, *Comment pourrais-je trahir la confiance de celui qui m'a laissé maître et dispensateur de ses biens, à l'exception d'un cœur qui doit lui appartenir tout entier?* Sans délibérer ou s'arrêter davantage, Joseph se dérobe par la fuite à l'obsession qui le presse. Mais voilà qu'un cri perçant s'est fait entendre : la volupté trompée a fait place au désespoir, à la honte, au dépit, à la fureur, à la vengeance, autres passions terribles qui se disputent le cœur de l'épouse infidèle. Elle tient entre ses mains le manteau de celui qu'elle n'a pu retenir, mais qu'elle pourra perdre. Quelle épreuve, grand Dieu ! et quel courage ne fallait-il pas pour la souffrir ! Elle ne fut pas moindre, celle à laquelle fut soumise l'incomparable Suzanne. Si je consens à ce que vous exigez, répondit-elle aux infâmes vieillards, je perds l'innocence et la vertu ; si je repousse vos désirs, je me trouve en face de la mort : mais j'aime mieux choisir la mort, que de me souiller d'une action si noire pour m'en délivrer. Et Suzanne, dés-

(1) *Genes.* XLIV, 10.

honorée aux yeux de tout un peuple qui la croit coupable, est traînée au supplice, préférant au crime qu'elle eût pu cacher, non-seulement la mort, mais, ce qui est plus horrible que la mort pour une telle âme, l'infamie d'un crime qu'elle n'a point commis. Et puisque nous parlons d'épreuve, que dirons-nous de celle à laquelle fut exposée la divine mère de Jésus ? Vous savez que, dans un sentiment qui pourrait paraître un excès de délicatesse, elle avait dit à l'ange qui lui annonçait le mystère de l'Incarnation divine : *Comment cela se fera-t-il* (1) ? Mais son chaste époux ne pouvait-il pas, à plus juste titre, se demander : Comment cela a-t-il pu se faire ? Et cependant Marie se tait, et attend en silence une justification qui ne peut venir que du ciel. En vain elle voit l'embarras se peindre sur tous les traits de Joseph ; en vain elle s'aperçoit du projet qu'il médite de l'abandonner, ne voulant point appeler sur elle la sévérité des lois; en vain le ciel lui-même semble-t-il prendre plaisir à prolonger cette cruelle épreuve, l'auguste Vierge souffre, et ne murmure pas, sachant que c'est au moment où tout semble désespéré que le Seigneur se montre, et récompense la foi de ceux qui espèrent en lui. Et Jésus lui-même, la sainteté par essence, Jésus, qui avait pu dire, sans crainte d'être confondu : *Qui de vous me convaincra de péché* (2) ? n'a-t-il pas voulu que la calomnie lui préparât des verges et un gibet? Oh! vous donc qui êtes écrasés sous le poids d'une injuste confusion et d'un opprobre non mérité, prenez courage, humiliez-vous, et dites : Seigneur Jésus, je suis innocent de la faute que l'on m'impute ; je ne pense pas avoir mérité le mépris et les reproches dont je suis en ce moment l'objet; mais c'est avec justice que je les endure

(1) *S. Luc*, I, 34. — (2) *S. Jean*, VIII, 46.

pour mille autres fautes qui sont restées cachées au fond de mon cœur, ou pour des actions belles en apparence, et qui même m'ont attiré les louanges des hommes, tandis qu'elles étaient dignes de votre réprobation et de votre colère. Les hommes sont dans vos mains, je le reconnais, des instruments aveugles d'une justice sage et éclairée que je bénis jusque dans ses rigueurs. Ou bien dites encore : Je vous offre, ô mon Dieu! ces injustes accusations pour les louanges injustes que j'ai reçues avec une vaine et condamnable complaisance. Ou, si vous l'aimez mieux : Je vous remercie, Seigneur, de m'avoir envoyé cette épreuve, pour donner un contre-poids à l'orgueil qui me domine... Je me serais peut-être perdu devant vous, si vous ne m'aviez perdu devant les hommes... Les apparences sont contre moi; mais jugez selon la vérité... Le succès n'a pas répondu à mon attente; mais vous récompensez l'intention et le désir.

Mon fils, ces motifs sont bien consolants au sein de l'épreuve. Mais voulez-vous qu'ils vous comblent de joie? dites : Seigneur Jésus, vous qui avez été calomnié, injurié, méprisé pour moi, qui suis-je pour avoir été trouvé digne de souffrir l'ignominie pour vous, et de prendre part à votre calice?

Troisième Réflexion.

Le troisième caractère de l'homme vraiment humble est de se résigner et de prendre patience, quand les reproches qu'on lui adresse sont vrais et mérités.

Ce que nous allons dire surprendra peut-être quelques personnes : c'est qu'il est plus facile de supporter les reproches injustes que les reproches mérités; c'est que la calomnie est moins accablante que la médisance. Comment

cela? le voici : l'homme calomnié a pour lui le témoignage de sa conscience; lorsque tout le monde l'accuse, seule elle le défend ; et cette approbation secrète est si consolante, qu'elle tient lieu de l'approbation publique; tandis que jamais l'approbation publique, capricieuse et mobile, ne peut tenir lieu de l'approbation secrète, impartiale et juste que l'on trouve dans le sentiment de sa propre vertu. Mais qu'arrive-t-il à celui qui est simplement l'objet de la médisance ? Il arrive que sa conscience, joignant tout bas sa voix accusatrice à la voix qui révèle tout haut de pénibles et flétrissants secrets, il se trouve banni de l'estime générale, sans pouvoir se réfugier dans sa propre estime. Si donc l'homme calomnié a besoin de se mettre en garde contre le sentiment de l'orgueil qui, au sein de l'humiliation, lui fait mépriser le mépris du monde, l'homme que la médisance flétrit doit se garder de l'excès de l'abattement et du désespoir. Le juste calomnié, pour conserver la résignation et goûter même le bonheur, n'a besoin que de jeter un regard sur Jésus mourant et rassasié d'opprobres. L'homme que la médisance condamne ne peut que répétér, comme le larron crucifié : *Pour moi, c'est justement que je souffre* (1). Le juste attend et espère; il sait que le jour succède à la nuit, le calme à la tempête. Serait-il même certain de vivre et de mourir calomnié, qu'il en appelle avec confiance au juge qui réforme les justices mêmes. Mais quel adoucissement le temps peut-il apporter a celui que la vérité accuse? Il faut donc plus de courage pour endurer le mépris mérité que la honte non méritée. Oui, et d'autant plus de courage que si, au jugement de Dieu, la patience avec laquelle nous supportons la révélation de nos défauts peut quelquefois égaler et surpasser même le mérite de l'innocence tranquille ou peu éprouvée, au juge-

(1) *S. Luc*, XXII, 41.

ment des hommes le repentir est compté pour rien, et la flétrissure qu'imprime une faute commise demeure ineffaçable !!!

Oh ! si jamais ces réflexions venaient à tomber sous les yeux de quelque pauvre âme bien humiliée et désespérée, quelle force ne trouverait-elle pas dans cette pensée, que la honte d'une faute courageusement acceptée peut devenir le sujet d'une grande gloire dans le royaume des cieux ! Courage donc, mon pauvre enfant, courage ! tout n'est pas perdu pour le ciel, parce que tout semble l'être pour la terre !!! Le monde vous repousse, mais Dieu veut bien vous accueillir... Allez vous jeter dans ses bras, cachez votre visage dans son sein ; et songez que s'il fut permis au disciple vierge de reposer sur son cœur, il fut donné à la femme pécheresse, mais repentante, de répandre des larmes et des parfums sur ses pieds, et d'entendre ce mot : *Beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé* (1).

PRATIQUE.

Proposez-vous de supporter avec patience et de mettre à profit, pour vous corriger, les médisances dont vous pouvez être l'objet.

Bouquet spirituel.

Retenez ces paroles de saint Paul : Pour moi, je me mets peu en peine que vous me jugiez.

SECOND SUJET.

Il est souvent très-utile, pour nous retenir dans une plus grande humilité, que les autres soient instruits de nos défauts et nous les reprochent.

L'on rencontre quelquefois, dans le sein de certaines familles, des enfants que l'on regarde comme privilégiés, parce qu'ils attirent et concentrent sur eux toute l'affection des parents. Ces sortes de préférences sont injustes de la part des

1. *S. Luc*, VII, 47

parents, lorsque ce ne sont pas les vertus et les qualités estimables des enfants qui les provoquent, mais l'humeur, le caprice, ou une certaine complaisance dans les avantages purement extérieurs de la nature.

Nous ajouterons que ces mêmes préférences peuvent devenir une source de malheur, à cause des jalousies, des haines, des froissements, des antipathies auxquelles elles donnent naissance.

Cependant Dieu, dont les vues sont incompréhensibles, se sert quelquefois de l'injuste prévention de certains parents pour élever une âme à un haut degré de vertu.

1. Car l'enfant qui est traité avec cette rigueur se forme à la patience, à la douceur, à l'esprit de résignation et de sacrifice.

2. Comme on ne lui passe rien, il se corrige de ses défauts et reforme les imperfections de son caractère.

3. N'étant jamais loué, il devient humble et modeste.

4. Il s'exerce à supporter les malheurs et les injustices des hommes; tandis que l'enfant gâte que l'on flatte et qu'on admire, l'enfant que l'on idolâtre et dont on excuse les défauts, devient, par une permission de Dieu, le fléau de ses parents et de ses proches.

TROISIÈME SUJET.

Quand un homme s'humilie de ses défauts, il apaise aisément les autres, et se réconcilie sans peine avec ceux qui sont irrités contre lui.

Nous ne convenons presque jamais de nos défauts, parce que notre amour-propre semble s'y opposer : et cependant celui qui avoue ses torts évite bien plus l'humiliation que celui qui veut toujours avoir raison, et refuse de reconnaître qu'il s'est trompé.

Celui qui s'humilie apaise les autres; car ce qui souvent les irrite, c'est moins la chose même qu'ils nous reprochent, que notre obstination à vouloir la justifier.

CHAPITRE III.

De l'homme pacifique.

1. Commencez par vous établir vous-même dans la paix, et puis vous la donnerez facilement aux autres.

L'homme qui excelle par la douceur est plus utile que celui qui excelle par la science

Un homme passionné change le bien en mal, et croit le mal aisément : l'homme doux et bon ramène tout au bien.

Celui qui est dans le calme ne pense mal de personne : se laisse-t-il dominer par la mauvaise humeur et la prévention, il est agité de divers soupçons, ne peut demeurer en repos, ni respecter celui des autres.

Il dit souvent ce qu'il ne faudrait pas dire, et ne fait pas ce qu'il faudrait faire.

Attentif aux devoirs des autres, il néglige ses propres devoirs.

Ayez donc premièrement du zèle pour vous-même, et puis avec justice vous l'étendrez sur le prochain.

2. Avec quelle adresse vous savez colorer et excuser vos fautes ! et vous ne voulez pas recevoir les excuses des autres ?

Il serait plus juste de vous accuser vous-même, et d'excuser votre frère.

Si vous voulez qu'on vous supporte, supportez aussi les autres.

Voyez combien vous êtes loin encore de la vraie charité et de l'humilité, qui jamais ne s'irrite et ne s'indigne que contre elle-même !

Ce n'est pas une grande chose de bien vivre avec les hommes doux et bons, car cela plaît naturellement à tous ; chacun aime son repos, et s'affectionne à ceux qui partagent ses sentiments.

Mais qu'avec des hommes durs et pervers, qui ont secoué toute espèce de règle, et qui se posent comme nos contradicteurs, nous puissions vivre en paix, c'est l'effet d'une grande grâce, le propre d'un courage qu'on ne saurait trop admirer.

3. Il en est qui, en paix avec eux-mêmes, le sont avec les autres ; et il en est qui, ayant banni la paix de leur cœur, la bannissent du cœur des autres : à charge à tous, et plus à charge encore à eux-mêmes.

Comme aussi il en est qui se maintiennent dans la paix, et qui s'efforcent de la rendre aux autres.

Au reste, toute notre paix, dans cette misérable vie, consiste plus dans une souffrance humble que dans l'exemption de la souffrance.

Qui sait le mieux souffrir possédera la plus grande paix. Celui-là est vainqueur de soi et maître du monde, ami de Jésus-Christ et héritier du ciel.

CONSIDÉRATION III.

Sur ces paroles :

Si vous voulez être supporté, supportez aussi les autres. Il ne faut pas une grande vertu pour vivre en paix avec des hommes doux et bons, car cela plaît naturellement à tous : chacun aime son repos, et s'affectionne à ceux qui partagent ses sentiments.

Premier Prélude.

Représentez-vous le divin Sauveur entouré de ses disciples, hommes grossiers et sans éducation, dont il supporte les défauts avec

douceur et charité; admirez cette infinie bonté de Jésus, et qu'elle vous serve de modèle dans vos rapports avec le prochain.

Second Prélude.

Après avoir demandé par une fervente prière la lumière du Saint-Esprit et la grâce de vivre en paix avec vos frères, vous considérerez: 1° l'importance de la paix avec le prochain; 2° les obstacles les plus ordinaires qui s'opposent à cette paix; 3° les moyens de la conserver.

Première Réflexion.

Importance de la paix avec le prochain.

Quand le divin Maître, sur le point de quitter ses chers disciples pour aller à la mort, leur adressa, après la cène, les touchants et derniers adieux que nous lisons dans l'évangile de saint Jean, ce qu'il leur recommanda par-dessus tout, ce qu'il leur répéta plusieurs fois, fut de demeurer parfaitement unis entre eux par les liens d'une indissoluble charité. *Que la marque à laquelle on vous reconnaisse pour les miens*, leur disait-il, soit, non l'éclat des miracles que vous opérerez en mon nom, mais bien plutôt *la charité que vous aurez les uns pour les autres. Le précepte que je vous donne est que vous vous aimiez comme moi-même je vous ai aimés* (1). Et comme s'il craignait que ses disciples ne l'eussent pas bien entendu ou bien compris, il répète presque aussitôt, une seconde fois : *Telle est ma volonté expresse que vous vous aimiez les uns les autres* (2). Puis s'adressant à son Père, il s'écrie : *Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils ne fassent qu'un, comme nous-mêmes nous ne faisons qu'un. Je ne vous prie pas seulement pour eux, mais pour tous ceux qui doivent*

(1) *S. Jean*, XV, 17. — (2) *Id. ibid.*

croire en moi par leur parole ; et je vous demande que tous ne fassent qu'un, comme vous, ô mon Père, êtes en moi et moi en vous (1). Oh ! qu'il est ardent, et capable de fondre les cœurs pour les unir, le feu sacré de l'amour dont brûlait le cœur du divin Jésus ! Je viens de vous citer ses derniers adieux ; voulez-vous maintenant connaître les paroles qui signalent sa première apparition au milieu de ses disciples ? *Que la paix soit avec vous* (2) ! Et puis une seconde fois : *Que la paix soit avec vous ! je vous donne ma paix.* Instruit à l'exemple du divin Sauveur, c'est la paix, toujours la paix que l'Apôtre souhaite à ses frères : *A vous tous qui êtes à Rome, qui êtes les bien-aimés de Dieu et saints par vocation ; que Dieu notre Père, et Jésus-Christ Notre-Seigneur, vous donnent la grâce et la paix* (3). C'est la grâce et la paix qu'il désire pour les Hébreux, pour les Corinthiens, pour les habitants d'Éphèse, de Thessalonique, pour son disciple Timothée, pour tous ceux, en un mot, qui n'ont *qu'un même Dieu, qu'une même foi, qu'un même baptême, qu'un même Seigneur, qui est Jésus* (4). Oh ! elle est donc bien importante cette paix, laissée par Jésus à ses disciples comme le dernier legs de sa tendresse ; cette paix, que l'Apôtre recommanda si souvent aux chrétiens de la primitive Église ? Oui, elle est bien importante, puisque sans la paix il n'y a plus de vertus, et que le bonheur même disparaît de dessus la terre.

Plus de vertus : car comment pourrait-il conserver la piété et la ferveur, l'esprit de recueillement et le goût de la prière, celui qui nourrit quelque sentiment d'aversion dans son cœur contre son frère ? De quoi sera-t-il occupé pendant le temps consacré à la méditation, à la lecture,

(1) *S. Jean*, XVII, 21. — (2) *Ibid.* XX, 26. — (3) *Rom.* I. — (4) *Ephes* V, 5.

au travail, ou à l'examen de sa conscience, sinon de la parole qu'il a entendue et qu'il ne peut souffrir, de la réponse qu'il y a faite, ou qu'il fera à la première occasion, afin de satisfaire son amour-propre blessé? De quoi sera-t-il occupé encore, sinon du souvenir d'une injure, d'un soupçon, d'un air de mépris, ou d'une certaine opposition qui a contrarié ses vues, et dont il désire triompher, n'importe par quelle voie? Non, sans la paix, plus de vertus : car la douceur a fait place à la plainte et aux murmures; la charité, aux reproches amers et à la médisance; la patience, à l'aigreur, aux petites vengeances et à la jalousie; l'humilité, à l'orgueil; et, au lieu du calme intérieur, est venu le trouble et l'inquiétude....

Par conséquent, plus de bonheur : car si la paix est le plus grand bien des familles, si la paix fait qu'une maison présente sur la terre l'image même du ciel, la discorde et la désunion en font l'image de l'enfer, où règne une éternelle division et un perpétuel désordre..... Aussi elle est bien près de sa ruine, la maison dont la paix n'est pas le fondement. La vérité l'a dit, et l'expérience le confirme : *Tout royaume divisé contre lui-même ne peut que périr* (1)....

Seconde Réflexion.

Quels sont les obstacles les plus ordinaires à la paix avec le prochain?

La diversité des tempéraments, des intérêts, des sentiments, et, dans une maison d'éducation ou dans une communauté religieuse, les liaisons trop particulières, sont autant d'obstacles au maintien de la paix.

(1) *S. Luc*, XI, 17.

Diversité des tempéraments. Il est des personnes naturellement douces et paisibles ; d'autres, violentes et emportées ; les unes sont agréables et enjouées ; les autres, chagrines et bizarres. Vous en rencontrerez d'une humeur facile et condescendante ; vous en verrez plusieurs dominées par une humeur opiniâtre et inflexible. Dans une même maison comme dans une même famille, quelque peu nombreuse qu'elle soit, les uns aimeront à contredire, tandis que les autres ne pourront souffrir la moindre contradiction ; les uns prendront plaisir à railler et à plaisanter, et les autres seront délicats jusqu'à l'excès, et sensibles à la plus petite parole qui les touche. De cette diversité de tempéraments, et de cette opposition de caractères, naît une contrariété habituelle qui demande une attention infinie pour en arrêter les suites fâcheuses, surtout si l'on est obligé de vivre ensemble, et de conserver mille rapports qui mettent les différents membres d'une famille en contact continuel les uns avec les autres.

La diversité des intérêts est, bien plus encore que la diversité des sentiments, une occasion féconde de trouble et de désunion. L'égoïsme ou l'amour exclusif et désordonné de soi est la plaie la plus profonde de notre siècle. La générosité, le désintéressement, la noblesse des sentiments, sont devenus presque des vertus oubliées et totalement inconnues. L'amour de l'argent a remplacé l'amour du devoir, parce que l'argent tient lieu de tout aujourd'hui : d'honneur, de probité, de loyauté. Aussi voit-on les enfants s'élever contre leur père ; les frères traîner devant les tribunaux leurs frères ; les amis se séparer et se haïr. Tous les liens se relâchent et se rompent, parce que l'intérêt a divisé tous les cœurs. Le jour où tous les intérêts seraient confondus, les cœurs le seraient bientôt, selon qu'il est écrit des chrétiens de la primitive Église : *Ils n'avaient*

qu'un cœur et qu'une âme (1); *tous leurs biens étaient communs :* les biens du riche étaient le patrimoine du pauvre.

La diversité des sentiments et des opinions est encore un troisième obstacle à la paix. Si nous examinions bien attentivement les motifs qui nous portent à nous ranger d'un parti plutôt que d'un autre, dans les questions difficiles et controversées de science, de religion, de politique, nous verrions que l'amour de la vérité et le désir du bien ne sont pas toujours le mobile qui nous fait agir : nous sommes les jouets de la précipitation, de la légèreté, de la présomption, de la vanité, de l'entêtement, de l'esprit de contradiction, et du défaut de connaissances nécessaires pour savoir juger, ou du moins pour savoir douter; car les plus savants sont ordinairement les plus modestes, et ceux qui ont le plus de connaissances sont les moins hardis à décider et à se prononcer.

Enfin, il est d'expérience que *les amitiés trop étroites et trop exclusives sont, dans les maisons religieuses et les établissements d'éducation où elles existent, un grand obstacle à la paix.* Ces amitiés, qui déjà sont injurieuses pour tous ceux qu'elles excluent, ont de plus l'inconvénient de fournir un aliment continuel à l'esprit de critique et de malignité : on ne se réunit que pour se permettre de vaines railleries ou s'épancher en des plaintes amères, et souvent en des conversations remplies de fiel contre les supérieurs, et contre tous ceux dont on s'imagine avoir à se plaindre.

Voulez-vous demeurer en paix avec tous, rapprochez-vous de tous; et regardez comme frères ceux qui saluent le même père que vous, qui partagent vos espérances pour la vie à venir, où ils seront *réunis avec vous dans le sein d'un Dieu qui est tout amour* (2).

(1) *Act.* IV, 32. — (2) *S. Jean*, IV, 8.

Troisième Réflexion.

Moyens de conserver la paix avec le prochain.

Le premier moyen est de s'accoutumer de bonne heure à vaincre son humeur. Ce n'est pas, il est vrai, l'affaire d'un jour; mais si l'on y travaillait avec constance et courage, on deviendrait bientôt, et peu à peu, entièrement maître de soi; et, se possédant davantage, on réprimerait bien plus facilement les saillies de son naturel.

Le second moyen est de savoir se désister volontairement de toutes ses prétentions, dès que la paix pourrait être compromise. Abandonnez donc sans résistance vos droits, si cela est nécessaire et que vous puissiez y renoncer : car la paix n'est-elle pas elle-même un bien au-dessus de tous les biens?

Le troisième, de ne pas trop s'attacher à son propre sens; de sacrifier même, s'il est nécessaire, ses idées, ou du moins de ne pas les soutenir avec trop de chaleur et de vivacité...

Le quatrième, et le plus efficace, est de s'approcher souvent de la sainte communion. Car le sacrement de l'Eucharistie est le sacrement de l'unité, le mystère de la charité, et par conséquent le nœud de la paix. Dans la communion, nous sommes tous nourris du même pain céleste, tous assis à la même table, tous unis à Jésus-Christ, notre chef commun : que de raisons pour nous lier étroitement ensemble! et comment ce divin sacrement serait-il pour nous le lien de l'unité, si nous nous séparions les uns des autres? Comment ne ferions-nous qu'un même corps et un même esprit avec Jésus-Christ, si nous n'étions un même cœur avec ses membres, qui sont nos frères?

Oh! puissions-nous comprendre une fois le prix et l'ex

cellence de la paix ! Puissions-nous la conserver toujours, et trouver dans sa pratique le véritable bonheur promis aux pacifiques !

PRATIQUE.

Sacrifiez, s'il est nécessaire, vos intérêts, vos prétentions, vos idées, pour demeurer toujours en paix avec vos frères.

Bouquet spirituel.

Bienheureux sont les pacifiques, parce qu'ils posséderont la terre.

AUTRE SUJET.

Vous savez bien colorer et excuser vos fautes, et vous ne voulez pas recevoir les excuses des autres.

C'est une chose étrange que la sévérité excessive qui nous porte à ne rien passer aux autres, et la facilité non moins excessive avec laquelle nous savons justifier tout ce qui est défectueux en nous.

Or, cette sévérité et cette facilité sont presque toujours injustes, pernicieuses et funestes, parce que d'un côté la sévérité blesse, irrite, exaspère le prochain ; et de l'autre, la facilité, l'indulgence que nous avons pour nous-mêmes, augmente nos défauts, en les atténuant et les faisant disparaître à nos yeux.

Enfin, cette sévérité et cette facilité sont un principe de division, d'animosité, de haine pour le prochain qu'on accuse ; et une occasion d'orgueil, de présomption, d'aveuglement pour soi-même qu'on excuse.

CHAPITRE IV.

De la pureté d'esprit et de la droiture d'intention.

1. Comme sur deux ailes, l'homme s'élève de la terre par la simplicité et la pureté.

La simplicité doit être dans l'intention, et la pureté dans l'affection.

La simplicité cherche Dieu; la pureté le trouve et le goûte.

Nulle bonne œuvre ne vous sera difficile, si vous êtes libre au dedans de toute affection déréglée.

Si vous ne voulez que le bon plaisir de Dieu et le bien de vos frères, vous jouirez de la liberté intérieure.

Si votre cœur était droit, alors toute créature vous serait un miroir de vie, et un livre rempli de saintes instructions.

Il n'est point de créature si petite et si vile, qui ne présente quelque image de la bonté de Dieu.

2. Si votre cœur était innocent et pur, vous verriez sans nuage, et vous comprendriez toute chose. Un cœur pur pénètre le ciel et l'enfer.

Selon ce que l'on est au dedans, on juge les choses du dehors.

S'il est quelque joie dans le monde, le cœur pur la possède; et s'il y a des angoisses et des tribulations, avant tout elles sont connues de la mauvaise conscience.

Comme le fer mis au feu perd sa rouille et devient tout étincelant, ainsi celui qui se donne sans réserve à Dieu se dépouille de sa langueur, et se change en un homme nouveau.

3. Quand l'homme commence à perdre sa ferveur première, alors il redoute la moindre peine, il reçoit avidement les consolations extérieures.

Mais quand il commence à se vaincre parfaitement et à marcher avec courage dans la voie de Dieu, alors il compte pour rien ce qui lui était le plus pénible.

CONSIDÉRATION IV.

Sur ces paroles :

Si votre cœur était innocent et pur, vous verriez tout sans nuage. Un cœur pur pénètre le ciel et l'enfer... S'il est quelque joie dans le monde, le cœur pur la possède.

Premier Prélude.

Adorez Notre-Seigneur, choisissant pour mère une Vierge, et pour son disciple bien-aimé l'apôtre saint Jean, qu'il préférait à cause de son éminente pureté.

Second Prélude.

C'est dans cette considération surtout que vous avez besoin de toute la grâce du divin Esprit pour bien comprendre : 1° l'excellence de la pureté; 2° les moyens de la conserver.

Première Réflexion.

Excellence et prix de la vertu de pureté.

Comment vous peindrai-je, mon fils, l'incomparable beauté de la vertu à laquelle on a donné le nom de vertu des anges, parce qu'en effet elle semble être plutôt l'heureux privilége d'une nature toute spirituelle, que le partage d'une nature corruptible et terrestre? Emprunterai-je à nos livres saints leurs plus belles images, et vous dirai-je : *Que la fleur de la prairie a moins de grâce et de fraîcheur, le lis qui croît dans la vallée au milieu des épines, moins d'éclat et de blancheur, que la vertu céleste* (1)? Ajouterai-je : *Que l'abondance de la bénédiction divine descend dans le cœur pur, comme une pluie douce dans le vallon qu'elle rafraîchit* (2)? et, appliquant à la pureté ce que le plus éclairé des rois appliquait à la sagesse, terminerai-je son éloge en vous disant : *Que tous les trésors de la terre n'ont rien qui lui soit comparable, et qu'on doit la préférer aux sceptres et aux couronnes* (3), parce que ceux qui s'attachent à elle peuvent dire : *Que tous les biens leur sont venus avec cette précieuse vertu? Oh! qu'elle est belle la génération chaste!* s'écriait dans un ravissant transport d'admiration l'auteur de la Sagesse; *sa mémoire est immortelle; elle est connue de Dieu et des hommes* (4).

Voulez-vous mieux comprendre encore, mon fils, tout le prix de cette céleste vertu? Écoutez : elle-même va parler à vos oreilles; elle-même va se révéler à vos yeux. Pour cela, remontons le cours des âges, assistons en esprit

(1) *Cant.* II, 1. — (2) *Id. ibid.* — (3) *Eccles.* X, 1. — (4) *Id. ibid.*

au prodige qui, une fois, étonna la terre et ravit les cieux. Une jeune enfant de trois ans, sacrifiant les jouissances et les douceurs de la maison paternelle, s'était réfugiée dans le temple du Seigneur, pour y vivre inconnue des hommes, et se consumer d'amour en présence du sanctuaire. En face de l'autel où coulait tous les jours le sang des agneaux, figures imparfaites de la victime véritable qu'elle devait voir immoler un jour, elle avait voué au Seigneur sa virginité. Cette jeune enfant croissait ainsi en âge, en grâce et en vertu, quand ses pieux parents songèrent à lui donner un époux, ou plutôt un protecteur et un gardien. Cet époux, digne de Marie, vous l'aviez choisi vous-même, ô mon Dieu! vous qui ne confondez jamais l'espérance du cœur innocent lorsqu'il vous implore sur sa destinée. Joseph, dont le projet était de rester vierge, demande l'épouse vierge. L'éclat d'une beauté passagère ne l'a point séduit, car ce sont plutôt deux intelligences qui s'unissent. L'appât d'une fortune brillante n'a été d'aucun poids dans la balance de leur décision; ils n'ont l'un et l'autre d'autre trésor que leur vertu. Sur la tête de ce couple fortuné les mains du Pontife se sont levées, et ont imploré les bénédictions célestes, récompenses infaillibles réservées au jeune cœur qui a gardé la foi à son Dieu, avant de la promettre à un homme. Or donc il arriva qu'un jour la Vierge fiancée à Joseph était en prière, lorsqu'une lumière éclatante remplit l'humble cellule qu'elle habitait. Un messager céleste, parti du trône même de Dieu, se présente et s'incline : *Je vous salue, pleine de grâce,* lui dit-il; *le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie par-dessus toutes les femmes* (1). Que signifie *ce langage? dit la Vierge,* tout inquiète et toute troublée... *Ne craignez pas, ô Marie! répond*

(1) *S. Luc*, I, 28

l'ambassadeur divin; vous avez trouvé grâce devant Dieu : la pureté de votre cœur a charmé son cœur. *Et celui qui naîtra de vous sera appelé le saint de Dieu* (1). Oh! que tout ici est vénérable! et quel parfum de pureté on respire!

Heureux donc, répétons-le, heureux ceux qui ont le cœur pur! car, selon la promesse de Jésus, *ils auront le privilége de voir Dieu* (2). Mais, me demanderez-vous peut-être, est-ce que les saints pénitents ne verront pas Dieu aussi? Sans doute, mon fils, ils le verront; car le ciel, c'est voir Dieu, c'est l'aimer. Mais vous comprenez que Dieu étant un esprit pur et saint, ceux qui pendant leur vie se seront conservés purs et saints entreront plus avant dans la connaissance et l'amour de Dieu, *qui sera lui-même la récompense* de ses élus. Il y aura entre Dieu pur esprit, et les âmes ainsi élevées au-dessus des voluptés grossières des sens, plus de sympathie, si l'on peut dire, et plus de rapports intimes. De là viennent, tandis qu'elles sont sur la terre, ces lumières si vives dont il éclaire leur esprit; cette paix si douce, ces consolations si célestes dont elles sont inondées; ce commerce si délicieux, ces saints transports si ravissants lorsque, unies à lui dans l'adorable communion, elles s'écrient : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui* (3). *Il est à moi* par le don qu'il me fait de son esprit et de son cœur, *et je suis à lui* par un attachement inviolable, par une conformité de goûts, de pensées, de désirs et de sentiments. *Je suis à lui*, parce qu'il est écrit : *Celui qui aime la pureté aura le Roi des rois pour ami* (4). C'est donc avec raison que nous avons appliqué à ces âmes ce passage de l'Évangile : *Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu* (5); et cet autre de l'Apocalypse : *Cent*

(1) *S. Luc*, I, 28. — (2) *S. Matth.* V, 8. — (3) *Cant.* II, 16. — (4) *Prov.* XXII, 11. — (5) *S. Matth.* V, 8.

quarante mille vierges suivent l'Agneau partout où il va; et chantent à sa louange un cantique que personne ne sait (1).

Seconde Réflexion.

Moyens de conserver la vertu de pureté.

J'ai reconnu, dit le Sage, que je ne pouvais posséder la continence (2), *si Dieu ne me la donnait.* Cet avis est de la dernière importance. Si donc nous avons à cœur de repousser l'esprit immonde qui nous obsède, il ne faut pas nous appuyer sur nos propres forces; notre nature ne pouvant remporter la victoire dans un tel combat, nous serons vaincus, à moins que nous ne demandions à Dieu son assistance et sa grâce. « Comment en effet, dit un au-« teur spirituel, un homme mortel, revêtu d'un corps qui « sans cesse le fait pencher vers la terre, pourrait-il sortir « de ce corps, et s'élever au-dessus de la nature? Comment « dans un corps fragile ne pas ressentir les aiguillons d'une « chair toujours rebelle? Il est donc impossible, continue-« t-il, que l'homme s'élève par lui-même à une chose si « sublime, à moins que la grâce de Dieu ne l'arrache à la « boue qui le retient, et ne lui fasse prendre son essor...» Priez donc, mon fils; priez surtout lorsque l'ennemi se présente pour vous livrer combat. Ce seul mot : Mon Dieu, *sauvez-moi*, *je péris* (3)!... Mon Dieu, ne m'abandonnez pas à ma faiblesse! je ne puis rien sans vous, mais je puis tout avec vous, a suffi pour faire triompher les saints, qui auraient fait un triste naufrage s'ils n'avaient imploré le secours du ciel.

Nous pouvons mettre sur la même ligne que la prière

(1) *Apoc.* V, 9. — (2) *Sag.* VIII, 21. — (3) *S. Matth.* VIII, 25.

la participation fréquente aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. « Le péché opposé à la chasteté, ajoute « encore le même Père, cause de si grands ravages dans « le monde, que le grand nombre de ceux qui seront « condamnés à brûler dans les flammes de l'enfer le seront « pour avoir brûlé en cette vie des flammes de la concu- « piscence. » Or, il n'y a pas, au jugement de tous les maîtres de la vie spirituelle, de remède plus efficace à ce mal si profond et si répandu, que la fréquente confession faite, si toutefois cela ne nuit pas à l'intégrité de la déclaration, au même confesseur. Notre-Seigneur ayant institué ce sacrement pour purifier les pécheurs et les fortifier, celui qui, au sein de la tentation, refuse d'y avoir recours, ne peut que difficilement se promettre d'être chaste. Confessez-vous donc souvent, si vous voulez persévérer. C'est presque déjà avoir vaincu l'ennemi, que d'avoir dévoilé son plan d'attaque. Quant à la communion, il est certain qu'elle est le souverain remède pour étouffer les mouvements de la concupiscence et pour rendre nos corps chastes, parce que notre union avec le corps de Jésus, si saint et si pur, nous fait participer à cette admirable pureté : aussi le prophète Zacharie, parlant d'avance de ce sacrement, l'appelle-t-il *le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges* (1).

Vous voulez rester pur, mon fils? alors soyez humble; car Dieu abandonne souvent aux passions d'ignominie le cœur superbe. Avouez donc que, sans la grâce de Dieu, vous seriez bien misérable ; soyez reconnaissant, et rapportez-lui toute la gloire de votre vertu. A quelque âge que vous soyez parvenu, à quelque degré de pureté que vous soyez élevé, défiez-vous toujours de vous-même, et

(1) *Zach.* IX, 27.

évitez soigneusement les occasions. Que si quelqu'un de vos frères vient à chanceler dans le chemin, gardez-vous d'insulter à son malheur et de vous croire plus ferme que lui, de peur *que vous aussi ne soyez tenté*. Toujours ayez présentes à l'esprit ces autres paroles de l'Apôtre : *Que celui qui est debout prenne garde de tomber* (1).

J'aurais bien des choses à vous dire sur la vigilance que vous devez exercer sur les pensées et les sentiments de votre cœur. Je regrette de ne pouvoir vous indiquer ce moyen que sommairement, et en passant. Je me bornerai à vous citer quelques paroles de Cassien sur ce sujet : « Il « faut surtout prendre garde à la tête du serpent, je veux « dire au commencement des mauvaises pensées, parce que « c'est le moyen dont se sert le démon pour s'insinuer dans « notre âme ; et si par négligence nous laissons entrer la « tête, tout le reste du corps suivra, c'est-à-dire, le consen- « tement de la volonté et le péché, et par le péché, la mort. « Quant à la vigilance que l'on doit exercer sur les senti- « ments et les affections de notre cœur, il faut d'abord que « Dieu y tienne la première place ; il faut de plus qu'en « aimant Dieu par-dessus tout, nous n'aimions encore tout « le reste que pour lui et en lui, selon cette parole : *Vous « aimerez Dieu de tout votre esprit, de toute votre âme, « de toutes vos forces, et votre prochain pour l'amour de « lui* (2). »

La fuite des occasions n'est pas moins nécessaire : on sait en effet que les mauvaises compagnies, les lectures dangereuses, les familiarités légères, la sensualité, l'oisiveté, les regards trop libres, les entretiens trop prolongés de seul à seul, offrent de grands dangers pour la vertu. S'y exposer, c'est vouloir se perdre, selon ce que dit l'Esprit-Saint : *Celui qui aime le péril y périra* (3).

(1) I *Corinth.* X, 12. — (2) *Matth.* XXII, 37. — (3) *Eccl.* III, 27

Mais à ces moyens connus de tous, et que les maîtres de la vie spirituelle indiquent comme tout-puissants, j'ajouterai quelques avis qui vous seront utiles au moment de la tentation.

1. C'est surtout par l'imagination que le démon agit sur nous; car la volonté est un poste inexpugnable, où l'âme peut se tenir en assurance, et, avec la grâce de Dieu, défier tous ses ennemis. Il est donc bien important de veiller sur cette faculté si dangereuse, et si facile à enflammer. Aux images séduisantes que le tentateur nous présente, opposons d'autres images capables de produire des impressions tout opposées. Cet objet qui me paraît si aimable peut, dans cet instant même, être changé sous mes yeux en un objet d'épouvante, de dégoût et d'horreur. Que deviendra cette personne après la mort? Pourrai-je en soutenir la vue? Sa présence seule ne me serait-elle pas un supplice affreux, à cause de l'infection qui s'exhalera de son cadavre? Pourquoi donc aimer ce qui est périssable, ce qui n'est qu'un amas de pourriture et de boue?... Que si l'ennemi représente à votre imagination la douceur du plaisir, répondez-lui qu'il vous trompe; que le plaisir n'est pas tel qu'il le peint; et que quand même il le serait, les tourments éternels de l'enfer sont une punition trop affreuse pour que vous consentiez à vous y exposer jamais.

2. Il vous sera très-utile, au moment de la tentation, de vous rappeler la pensée de la personne de vos connaissances que vous vénérez le plus à cause de sa vertu, et de vous dire: Si cette personne savait la pensée qui m'occupe, l'action que je suis tenté de faire en ce moment, quelle idée aurait-elle de moi? Pourrais-je soutenir la seule pensée de sa présence? Surnaturalisant alors votre intention, vous ajouterez: Mais comment oserai-je faire sous vos yeux, ô mon Dieu, ce que je n'oserais me permettre de-

vant une simple créature? N'y a-t-il pas mille fois plus de honte à paraître souillé devant vous et devant vos anges, que devant tous les hommes ensemble?

3. Comme les passions ne peuvent jamais être satisfaites, mais qu'elles demandent de nouveaux aliments avec d'autant plus d'exigence qu'on leur en accorde davantage, prenez la résolution de résister dès le principe, avant que de vous engager dans cette voie funeste de désordres où vous devrez vous arrêter enfin par nécessité, si vous ne le faites par vertu. Vous vous épargnerez alors bien des crimes, bien des remords, bien des regrets amers, et des malheurs sans nombre.

4. C'est en vain, jeune personne, que vous espérez triompher tant que vous mènerez cette vie molle, oisive, toute de frivolités, de sensualité et de vanité. De vanité, je le répète; car c'est par l'amour de la parure et de tout ce qui entretient cette vaine recherche de vous-même, que le démon s'insinue, et devient maître de votre âme. L'amour du monde qui vous domine ne saurait vivre en vous avec l'amour de la vertu; et vous ne pouvez guère vous promettre de plaire à Dieu, avec la passion de plaire au monde, qui vous transporte : c'est la pensée de l'Apôtre.

5. Pour faire diversion à la violence de la tentation, rappelez-vous que les vêtements qui vous parent aujourd'hui seront remplacés bientôt par le suaire de la mort; et que le lit où vous prenez votre repos deviendra le dernier théâtre de vos douleurs, et le premier témoin des humiliantes transformations que vous subirez dans le tombeau.

6. Représentez-vous quelquefois l'incompréhensible beauté de Dieu; donnez-lui tous les charmes qui vous plaisent dans les créatures, toutes les perfections que vous admirez en elles, et dites : Ce ne sont, ô mon Dieu, que

des vases d'argile que vos mains ont formés : vous les avez animés d'un souffle de votre bouche, et vous les briserez quand vous le voudrez, comme le potier brise l'œuvre de ses mains. Mais si un ouvrage de boue peut ainsi captiver mon cœur, parce qu'il reflète un rayon de votre infinie beauté, quelle impression ne devra pas faire sur ce cœur la pensée de ce que vous renfermez d'amabilités et d'infinies perfections ?

7. Levez les yeux, et voyez la couronne qui vous attend. Quelle parure pourrait être comparée à ces robes d'éclatante blancheur, ornement des vierges qui doivent composer la suite de l'Agneau ? Quelle harmonie de la terre ne serait un cri de douleur, auprès de ce cantique qu'elles seules pourront chanter ? Et toutes les délices que procurent les voluptés sensuelles, tous les plaisirs des fêtes mondaines, que sont-ils quand on pense à ces noces spirituelles et pures, auxquelles sont conviés ceux qui n'auront pas trempé leurs lèvres à la coupe des plaisirs coupables ?

PRATIQUE.

Jetez-vous aux pieds de Jésus, l'amant des âmes pures, et dites : Créez en moi, Seigneur, un cœur pur. *Rappelez-vous cette prière au moment de la tentation.*

Bouquet spirituel.

Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.

AUTRE SUJET.

Il n'est pas de créature si petite et si vile qui ne présente quelque image de la bonté de Dieu.

1. La pratique des saints était de se servir de toutes les choses extérieures qu'ils voyaient ou rencontraient, pour s'élever vers Dieu. Et tandis que nous trouvons, dans les objets que la terre présente, des obstacles qui nous arrêtent

à chaque pas, ils s'en servaient, en quelque sorte, d'échelon et de degré pour monter jusqu'au ciel, où était, avec leur cœur, leur unique trésor.

2. Dans cette heureuse disposition, qui leur faisait voir Dieu en toutes choses, ils étaient pleins d'admiration pour sa sagesse et sa puissance, pleins de reconnaissance pour ses bienfaits, d'amour pour sa bonté, de pieux désirs de s'unir à celui qu'ils regardaient comme leur fin dernière et le centre de leur bonheur.

CHAPITRE V.

De la considération de soi-même.

1. Nous ne devons pas trop nous appuyer sur nous-mêmes, parce que souvent la grâce et le jugement nous manquent.

Faible est la lumière qui est en nous; et encore cette lumière si faible, nous la perdons par notre négligence.

Souvent nous ne nous apercevons pas combien nous sommes aveugles au dedans de nous.

A de mauvaises actions souvent nous donnons de pires excuses.

Quelquefois la passion nous pousse, et nous croyons ne céder qu'à l'impulsion du zèle.

Les petites fautes nous les reprenons dans les autres, et nous nous en permettons de plus grandes.

Nous sentons bien vite et nous trouvons pesant ce que nous souffrons des autres; mais tout ce qu'ils ont à souffrir de nous, nous n'y songeons point.

Quiconque examinerait avec sincérité et justice ses propres défauts, ne pourrait juger avec sévérité les défauts du prochain.

2. L'homme intérieur préfère le soin de soi-même à tout autre soin; et lorsqu'on est attentif à soi, on se tait aisément sur les autres.

Jamais vous ne serez un homme intérieur et vraiment pieux, si vous ne gardez le silence sur ce qui vous est étranger, et si vous ne vous occupez principalement de vous-même.

Si vous ne pensez qu'à Dieu et à votre âme, vous serez peu touché de ce que vous apercevrez au dehors.

Où êtes-vous, quand vous n'êtes pas présent à vous-même? Et quand vous vous êtes occupé de tout, excepté de vous-même, que vous revient-il?

Si vous désirez la paix et l'union avec Dieu, il faut laisser là tout le reste, et ne penser qu'à vous seul.

3. Vous ferez de grands progrès, si vous vous dégagez de tous les soins du temps.

Vous serez au contraire bientôt fatigué de vos désirs, si les choses du monde sont l'objet de vos recherches.

Qu'il n'y ait rien de grand, rien d'élevé, rien de doux ni de désirable à vos yeux, que Dieu seul, ou ce qui vient de Dieu.

Bien vaine, croyez-le, est la consolation que donne la créature.

L'âme qui aime Dieu méprise tout ce qui est au-dessous de Dieu.

Seul le Dieu éternel, immense, remplissant tout, est la consolation de l'âme et la vraie joie du cœur.

CONSIDÉRATION V.

Sur ces paroles :

Souvent nous ne nous apercevons pas combien nous sommes aveugles au dedans de nous.

Premier Prélude.

Représentez-vous Jésus assis sur les bords du puits, causant avec la Samaritaine, et la reprenant doucement sur les désordres de sa vie, qu'elle n'osait avouer, pas même peut-être à sa propre conscience. Admirez la bonté du divin Sauveur, et priez-le de faire pénétrer dans le fond de votre cœur cette douce lumière qui vous éclaire sans vous décourager, et qui vous humilie sans vous abattre.

Second Prélude.

Convaincu du besoin que vous avez des lumières de l'Esprit-Saint pour vous apprendre à vous bien connaître vous-même, vous lui demanderez cette grâce, et vous vous arrêterez à ces pensées : 1° rien de plus rare que de se bien connaître soi-même ; 2° rien de plus nécessaire ; 3° comment peut-on parvenir à cette connaissance?

Première Réflexion.

Rien de plus rare que de se bien connaître soi-même.

Deux choses surtout (dit un célèbre moraliste des temps modernes) s'opposent à ce que nous parvenions à cette connaissance si nécessaire de nous-mêmes : l'intérêt de notre amour-propre, qui se plaît à nous aveugler sur nos défauts et à exagérer nos bonnes qualités ; et l'intérêt que trouvent souvent ceux qui nous entourent à nous déguiser

la vérité, dans la crainte de nous déplaire : ainsi nous nous trompons, et on nous trompe.

D'abord nous nous trompons : il est en nous deux inclinations fortement prononcées, qui, bien qu'opposées et contradictoires en apparence, viennent cependant de la même source, qui est l'orgueil. Cédant à la première, nous nous fuyons; à la seconde, nous nous recherchons nous-mêmes. Or, nous nous fuyons parce que nous sommes vains, et que la vue de nos misères nous déplaît; nous nous recherchons, toujours par la même raison que nous sommes vains, et parce que la vue de nos prétendues qualités nous plaît. Pour concilier ces deux désirs contraires, nous avons recours à un artifice que l'amour-propre seul peut suggérer : nous couvrons d'un voile épais tous les défauts qui sont en nous, et nous produisons avec affectation les qualités qui peuvent nous relever à nos propres yeux. Que si ces qualités nous manquent, nous nous contentons d'en avoir l'apparence : ou notre imagination, de connivence secrète avec notre amour-propre, nous les donne; ou bien nous allons les emprunter à l'opinion que se forment de nous ceux qui nous entourent; ou bien, enfin, nous les prenons dans les objets extérieurs qui nous touchent, dans les avantages de position, de fortune, de naissance, dont l'éclat emprunté rejaillit jusque sur nous. Et c'est, hélas! au moyen de cette double et fatale illusion, qu'étant présents à nous-mêmes, nous sommes toujours absents de nous-mêmes; que, nous regardant continuellement, nous ne nous voyons jamais; que, nous étudiant même sans cesse, nous nous connaissons moins que ne nous connaissent ceux qui ont vécu avec nous un seul jour; parce que, encore une fois, au lieu de nous voir tels que nous sommes, nous nous voyons tels que notre orgueil nous suppose. Aussi l'opinion que se

forme de nous le directeur de notre conscience est-elle souvent, à cause de la disposition que nous avons à nous cacher la vérité, fausse et erronée. Son jugement étant basé, pour l'ordinaire, sur le jugement que nous lui donnons de nous-mêmes, il se trouve exposé, malgré la connaissance qu'il a du cœur humain, à se méprendre sur la ligne de conduite qu'il nous doit tracer : ce qui ne peut être que très-nuisible à nos véritables intérêts.

Mais si nous nous trompons, les autres aussi nous trompent. Ils nous trompent en nous flattant; ils nous trompent en se taisant. Souvent, ne croyant pas un mot de ce qu'ils nous disent, ils se donnent le malin plaisir de nous adresser des louanges, dont ils nous font bientôt un crime ou un ridicule d'avoir savouré l'encens. Certains que la voie la plus courte et la plus sûre pour aller à notre cœur est de se glisser jusqu'à lui par notre amour-propre, ils le tentent, et ordinairement ils réussissent. C'est ainsi que les actions vraiment blâmables que nous condamnons nous-mêmes, et que nous nous reprochons ouvertement, ils les atténuent, et les justifient en nous fournissant des excuses, sachant bien que, si nous les repoussons tout haut, nous les recevrons tout bas. Le silence et la réserve où ils se tiennent d'autres fois ne sont pas moins dangereux que la flatterie elle-même; car, ou bien nous sommes leurs supérieurs, ou leurs égaux, ou même leurs inférieurs : si nous sommes leurs supérieurs, ils nous cachent la vérité, de peur de nous déplaire; seraient-ils même disposés à nous la dire, que souvent ils n'osent, à cause du prestige éblouissant qui environne certaines positions, et à cause du respect que commande un rang distingué. Aussi est-ce là un sujet fécond et inépuisable d'erreur pour quiconque confond, dans l'enivrement de sa vanité, ce qui s'adresse à son rang, d'avec ce qu'il ima-

gine être dû à sa personne. Si nous sommes égaux ou inférieurs, nous pourrons encore être trompés par le silence où l'on se tiendra par rapport à nos défauts ; car quel est l'homme qui s'applique à détromper celui duquel il n'a rien à attendre? Comme nul n'aime à être mal avec personne, ainsi nul n'aime à dire la vérité à personne. On sait d'ailleurs que, pour la faire agréer, il faudrait user de beaucoup d'adresse et d'adoucissement; et l'on ne veut pas prendre cette peine pour des personnes qui sont indifférentes : d'où il arrive que, ne disant pas la vérité aux supérieurs parce que l'on a intérêt à la leur cacher, on ne la dit pas aux inférieurs parce que l'on n'a aucun intérêt à la leur découvrir. Aimant donc à nous tromper nous-mêmes, et à être trompés par d'autres, nous ne parvenons jamais à la science de notre cœur ; et c'est la raison qui fait que rien n'est plus rare que de se connaître véritablement soi-même, parce que rien n'est plus rare que l'humilité en nous et la franchise dans les autres.

Seconde Réflexion.

Rien de plus utile que la connaissance de soi-même.

Le monde est donc plein d'aveugles volontaires qui fuient la lumiere, et de faux freres qui ne travaillent qu'à entretenir en nous l'illusion que nourrit l'amour-propre et la flatterie. Or, si cette ignorance de notre propre cœur est la source de bien des vices, nous pouvons dire aussi que la connaissance de nous-mêmes est le fondement de bien des vertus. Une simple et courte considération sur la nature de chacune d'elles, suffira pour démontrer jusqu'à l'évidence la vérité du principe que nous avançons.

Qu'est-ce, par exemple, que l'humilité, l'une des pre-

mières et des plus essentielles vertus chrétiennes, prêchée si souvent par le divin Maître, et enseignée si fortement par les humiliations de sa naissance, de sa vie, de sa mort C'est, comme le définit si bien un Pere de l'Église, saint Bernard, la connaissance profonde que l'homme a de lui-même, et par laquelle il se méprise. Car, de même que Dieu, souveraine vérité et intelligence infinie, ne peut se connaître sans s'admirer et sans s'aimer; ainsi l'homme vrai et éclairé ne peut s'empêcher de se mépriser, et, jusqu'à un certain point, de se haïr, en considérant le petit nombre de vertus qui ornent son âme, et le grand nombre de défauts qui la défigurent.

La connaissance de soi produit donc nécessairement l'humilité : ou plutôt l'humilité n'est autre chose que la véritable connaissance de soi. C'est, non une exagération de ses misères, mais une appréciation juste, un jugement sévère et impartial d'un homme qui rend hommage à la vérité qu'il voit.

Compagne inséparable de l'humilité, la charité que l'homme-Dieu nous recommandait en disant : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (1), la charité ne saurait exister sans cette indispensable connaissance de soi-même : car quiconque a surpris dans son cœur le secret de ses défauts, quiconque a saisi la racine qui les produit, est infailliblement plein d'indulgence et de compassion pour tolérer ou souffrir dans les autres ce qu'il est obligé de tolérer et de souffrir en lui; aussi l'Apôtre, formé à l'école du divin Maître, qui l'avait instruit par ses sublimes révélations, nous recommande-t-il de *reprendre nos frères dans un esprit de bénignité* (2); et, pour donner plus de poids à son conseil, il ajoute cette considération

(1) *S. Matth.* XI, 29. — (2) *Galat.* VI, 1.

puissante : *De peur que vous aussi ne soyez tentés* (1). Comme s'il disait : Ce pauvre frère que vous jugez si sévèrement, que vous reprenez si durement, que vous traitez avec si peu de ménagement, est, après tout, un homme comme vous. Puis donc que le même fond de misères qui vous déplaît en lui se trouve aussi en vous, ne l'accablez pas ; mais que tout ce que vous savez être en vous, vous fasse supporter charitablement ce qui est en lui. Oh ! s'il est vrai de dire que l'ignorance de nos défauts produit la dureté, par un effet contraire la connaissance de nos misères doit produire la pitié et la commisération : car il y a toujours, au fond du sentiment de compassion que nous avons pour les autres, une réflexion secrète, qui nous avertit que nous aussi nous partageons le même héritage d'imperfections et de défauts.

Si l'homme qui se connaît est humble et doux, il doit aussi être juste et droit ; on ne le voit donc pas, dans la balance exacte qu'il tient entre lui et ses frères, mettre dans un bassin tous les torts du prochain, et dans l'autre tous les droits qu'il croit avoir ; mais, faisant la part de chacun, il avoue, il excuse, il condamne, il pardonne, selon le besoin. Il avoue ses torts avec sincérité ; il excuse les torts du prochain avec bonté ; il condamne ce qu'il trouve de répréhensible en lui avec sévérité, et pardonne à ses frères avec générosité.

L'homme qui se connaît n'est pas sujet à l'aigreur et à la vengeance, parce que le peu d'estime qu'il a de lui-même lui fait compter pour peu de chose les mauvais procédés et les offenses dont il peut être l'objet. Serait-il en butte aux préventions injustes et aux plus noires calomnies, il ne se plaint pas avec amertume, mais se

(1) *Galat.* VI, 1.

résigne avec patience, sachant que s'il est innocent de ce que les hommes lui reprochent, ils ne lui reprochent pas bien des choses dont il est peut-être coupable.

L'homme qui se connaît est peu ambitieux : il n'a nulle envie de s'élever dans le monde, parce que les désirs d'élévation ne naissent que de la présomption par laquelle on se croit faussement digne du rang et des emplois les plus importants. Et puis cette élévation même, il ne la regarde pas comme un grand bien, mais plutôt comme une grande responsabilité, et souvent comme un grand écueil pour sa faiblesse.

L'homme qui se connaît est détaché des biens de ce monde : il aime la pauvreté, que Jésus a béatifiée dans son Évangile. Semblable au prophète qui disait, en parlant de lui-même : *Je suis un homme qui vois ma misère* (1), il rougit du faste, de l'opulence, de la somptuosité, que l'homme-Dieu repoussa dès son berceau et dans toute sa vie.

L'homme qui se connaît est patient et resigné dans les maux : sachant qu'il a mérité les douleurs du corps et les déchirements du cœur, il se trouve trop heureux que Dieu veuille bien recevoir ses souffrances en expiation de ses fautes.

L'homme qui se connaît est prudent : certain du peu d'étendue de ses lumières, il se défie de lui-même, réfléchit, consulte, prie, et ne se décide qu'après un examen approfondi, qui le met à l'abri de tout regret, quel que soit l'événement qui arrive.

Presque toutes les vertus se trouvent renfermées dans la connaissance de soi-même. Il est donc utile, indispensable de se livrer à l'étude de son propre cœur ; et nous devons en quelques mots indiquer les moyens à prendre pour y parvenir.

(1) *Jérém.* III, 1.

Troisième Réflexion.

Comment peut-on parvenir à la connaissance de soi-même?

Le premier moyen d'acquérir la science de son propre cœur, est de la désirer vivement : car rien n'est plus opposé à la lumière que Dieu fait luire quelquefois au dedans de nous, que le secret éloignement que nous avons pour la vérité. Or, nous n'aimons pas la vérité, parce qu'elle nous humilie et qu'elle nous blesse, selon cette parole de Jésus : *Tout homme qui fait le mal hait la lumière, et ne vient pas vers elle, de peur que ses œuvres ne soient connues* (1). Aimons la vérité; désirons la lumière, et elle brillera à nos yeux.

Le second moyen, c'est qu'après avoir reconnu devant Dieu l'impuissance où nous sommes de réussir dans cette recherche sans le secours de sa grâce, nous lui demandions cette grâce par une fervente prière. Je vous en conjure, ô mon Dieu! faites-moi connaître moi-même à moi-même; découvrez-moi toute la profondeur de ma misère, le nombre de mes fautes, l'imperfection de mes vertus, la violence de mes penchants, le désordre de mes inclinations vicieuses. Que je me connaisse, ô mon Dieu! comme je me connaîtrai un jour, quand je me verrai à la lumière de votre jugement. Que je me connaisse, non pour me livrer au désespoir, mais pour m'humilier devant vous, et travailler avec ardeur à la réforme de mon âme!

Le troisième moyen, c'est non-seulement de prier, mais de travailler nous-mêmes avec zèle et application à acquérir cette connaissance si importante de notre cœur.

(1) *S. Jean*, III, 20.

Cette étude est longue, et elle fait l'exercice des justes pendant leur vie entière : elle consiste à descendre au fond de soi-même pour se faire rendre compte de ses inclinations, de ses humeurs, de ses goûts, de ses répugnances, de ses passions, de ses faiblesses, de ses défauts, des déguisements de son amour-propre, et de tous les motifs enfin qui nous font agir. Examinez-vous vous-même en vous établissant dans les dispositions d'esprit qui vous animent, quand vous jugez une personne que vous n'aimez pas, à cause d'un certain sentiment de jalousie ou d'antipathie qui vous domine; et vous vous jugerez alors dans la vérité, parce que l'amour que vous vous portez à vous-même corrigera toujours assez l'excès de sévérité où vous tombez quand la passion vous fait juger les autres.

Quatrième moyen. Quand vous évitez quelques défauts, quand vous pratiquez quelques vertus, voyez si une inclination naturelle n'est pas la cause de cette heureuse disposition; et alors n'attribuez pas à vous-même ce qui n'est que l'effet d'un bon naturel, ni à votre vertu ce qui résulte d'une circonstance indépendante de votre volonté.

Cinquième moyen. Voulez-vous faire de grands progrès dans la connaissance de votre cœur? donnez à un ami éclairé et vertueux le droit de vous avertir de ce qu'il trouvera de répréhensible ou de moins parfait en vous. Ne paraissez pas blessé ou froissé, s'il use de ce droit avec la liberté que donne l'amitié véritable. Ne vous excusez pas quand vous avez tort. Que si le reproche est mal fondé, recevez-le toujours avec reconnaissance, de peur de décourager celui qui vous donne une si grande preuve de dévouement et de charité.

Sixième moyen, enfin. Consultez l'opinion qu'ont de vous les personnes qui vous sont opposées : souvent elles

nous jugent mieux que ne le font nos amis les plus dévoués. Peut-être croiront-elles nous nuire en nous reprochant nos défauts, et elles nous auront rendu un véritable service, si nous profitons de leur censure.

PRATIQUE.

Étudiez-vous vous-même; ne vous contentez pas d'un examen fait legèrement et avec précipitation; descendez dans le fond de votre conscience, et interrogez-vous bien plus encore sur les motifs de vos actions, que sur vos actions elles-mêmes.

Bouquet spirituel.

Que je vous connaisse, ô mon Dieu, et que je me connaisse!

SECOND SUJET.

Quelquefois nous sommes mus par la passion, et nous croyons que c'est par le zèle.

1. Pourquoi soutenons-nous ce projet avec tant de chaleur? Est-ce parce que la gloire de Dieu ou l'espérance d'un plus grand bien y est attachée? Nous le disons; mais n'est-ce pas plutôt parce qu'un intérêt caché ou un secret motif d'amour-propre excite notre zèle et l'enflamme? Si c'est le désir de la gloire divine qui nous anime, d'où vient que nous sommes si froids, si indifférents lorsque la cause de Dieu ne se trouve mêlée à aucun intérêt personnel?

2. Le véritable zèle n'est pas seulement ardent, il est encore doux, patient, charitable, humble, désintéressé, discret, prudent... Sont-ce là les caractères de celui qui nous anime?

TROISIÈME SUJET.

Vous réfléchirez encore sur cette maxime pleine de vérité : *Qui se jugerait équitablement soi-même, sentirait qu'il n'a droit de juger personne sévèrement.*

CHAPITRE VI.

De la joie d'une bonne conscience.

1. *La gloire de l'homme de bien est la récompense de la conscience.* (II. Cor. 1. 12.)

Ayez la conscience pure, et vous serez toujours dans la joie.

La bonne conscience peut supporter beaucoup de maux, et elle est pleine de joie dans les adversités.

La mauvaise conscience est toujours inquiète et troublée.

Ravissant sera votre repos, si votre cœur ne vous reproche rien.

Ne goûtez d'autre joie que celle d'avoir fait le bien.

Les méchants n'ont jamais de véritable joie ; ils ne possèdent point la paix intérieure, *parce qu'il n'y a point de paix pour l'impie* (Is. LVII, 21), dit le Seigneur.

Et s'ils disent : Nous sommes dans la paix, les maux ne fondront point sur nous ; et qui donc oserait nous nuire? gardez-vous de les croire ; car la colère de Dieu se lèvera soudain, et leurs œuvres seront réduites à rien, et leurs pensées périront.

2. Se glorifier dans la tribulation, n'est pas difficile à celui qui aime ; car se glorifier ainsi, c'est *se glorifier avec la croix de Jésus-Christ.* (Rom. V, 3. Gal. VI, 14.)

Elle est bien courte la gloire que donnent et reçoivent les hommes ;

Et cette gloire du monde est toujours accompagnée de tristesse.

La gloire des bons est dans leur conscience, et non dans la bouche des hommes.

La joie du juste est de Dieu et en Dieu ; et sa joie vient de la vérité.

Quiconque soupire après la gloire véritable et éternelle, dédaigne la gloire du temps ;

Et celui qui recherche la gloire du temps, et ne la méprise pas de toute son âme, montre qu'il aime peu la gloire éternelle.

Rien n'égale la tranquillité du cœur dont jouit celui que n'émeut ni la louange ni le blâme.

3. Il sera aisément en paix et content, celui dont la conscience est pure.

Vous n'êtes pas plus saint parce qu'on vous loue, ni plus imparfait parce qu'on vous blâme.

Vous êtes ce que vous êtes ; et, quelque chose qu'on dise de vous, vous ne serez pas plus grand aux yeux de Dieu qui vous voit.

Si vous n'étiez attentif que pour considérer ce qui se passe au dedans de vous, vous vous embarrasseriez peu de ce que les hommes disent de vous.

L'homme voit le visage, mais Dieu voit le cœur. (I. Reg. XVI, 7.) L'homme regarde les actions, mais Dieu pèse l'intention.

Faire toujours le bien et s'estimer peu, c'est l'indice d'une âme humble.

Ne recevoir de consolation d'aucune créature, c'est la marque d'une grande pureté et d'une grande confiance intérieure.

Quand on ne cherche au dehors aucun témoignage en sa faveur, il est évident qu'on s'est entièrement remis à Dieu. *Car ce n'est pas celui qui se recommande lui-même qui est approuvé*, dit saint Paul ; *mais celui que Dieu recommande.* (II. Cor. x, 1.)

Marcher toujours devant Dieu et l'avoir présent au dedans de soi, ne tenir à rien au dehors, est l'état de l'homme intérieur.

CONSIDÉRATION VI.

Sur ces paroles :

La gloire de l'homme de bien est le témoignage de sa bonne conscience. Ayez une pure conscience, et vous serez toujours dans la joie. La mauvaise conscience est toujours inquiète et troublée.

Premier Prélude.

Représentez-vous le divin Sauveur au milieu de ses disciples, mangeant pour la dernière fois l'Agneau pascal, figure imparfaite de l'Agneau véritable, dont le sang va effacer les iniquités du monde.

Sur le sein de Jésus repose le disciple bien-aimé, image du repos et du bonheur que goûte le chrétien fidèle dont la conscience est pure.

Dans le cœur de Judas, qui sort précipitamment pour accomplir son horrible dessein, est l'inquiétude et le trouble, partage inévitable de la conscience mauvaise.

Enfin, l'effroi qui se peint sur le visage de tous les disciples à cause de ce mot : Un de vous me trahira, nous représente les craintes et les perplexités d'une conscience timorée et scrupuleuse.

Second Prélude.

Demandez à Jésus la grâce de ne jamais perdre la paix de la bonne conscience, et pour cela considérez : 1° quel est le bonheur d'une conscience pure ; 2° le malheur de la conscience mauvaise ; 3° comment on peut mettre fin aux fausses alarmes d'une conscience scrupuleuse.

Première Réflexion.

Bonheur de la bonne conscience.

N'avez-vous jamais, en jetant les yeux sur le berceau où un jeune enfant repose, laissé tomber ce mot : L'heu-

reux sommeil! Heureux sommeil, que le remords des crimes passés n'interrompt pas; que la crainte des châtiments ou des maux à venir n'abrége pas; qui défie le trouble de l'envie, l'agitation de la vengeance, l'inquiétude de l'avarice, les mortelles et décevantes illusions de la volupté! Heureux sommeil, qui ne redoute pas le réveil de demain, parce qu'il n'a pas à rougir des passions d'hier! Et telle est l'image du calme profond dont jouit l'âme innocente et pure, qui se repose délicieusement dans le témoignage de sa conscience.

Vous avez bien souffert, mon fils, pendant cette heure où, aux prises avec l'ennemi, vous avez eu à repousser, de toute l'énergie de votre volonté, ses infâmes suggestions? Longtemps, je le sais, l'image d'un plaisir séduisant, enivrant, s'était présentée à votre imagination pour la souiller; plusieurs fois même il vous a fallu comme ramasser toutes les forces de votre âme, pour élever vers moi ce cri de détresse: *Mon Dieu, mon Dieu, venez, je souffre violence* (1)... Eh bien! me voici, mon fils; je viens à vous parce que vous m'avez appelé; le bonheur que je vous apporte, et qui sera la récompense de votre courage, sera mille fois plus doux que le plaisir que vous avez dédaigné pour moi, et qui eût été si peu digne de vous.

Oh! que tout ce que vous dites est vrai, Sauveur Jésus! Je l'ai éprouvé bien des fois, quand le calme de la victoire a succédé au trouble de la tempête. Mais ce que je savais déjà, il m'est infiniment doux de l'apprendre de nouveau de votre bouche; car une seule parole de vous, ô mon bon Maître, est pour mon âme ce que fut pour Madeleine désolée ce seul mot: *Marie!* elle fait renaître le calme et la sérénité dans mon cœur. Oh! l'heureux moment,

(1) *Isaïe*, XXXVIII, 14

disons-le donc, que celui où, recueilli et retiré, les portes de l'âme étant fermées, de peur de l'ennemi, Jésus paraît tout à coup, et dit : Que la paix soit avec vous, mon fils ! ne craignez pas, c'est moi. Vous avez combattu vaillamment ; je vous apporte la paix maintenant. Approchez, non pas seulement pour vénérer mes plaies et mettre votre main dans l'ouverture de mon côté, mais pour vous y cacher tout entier, vous reposer dans mon cœur, et vous écrier avec mon prophète : *C'est ici le lieu de mon repos ; c'est là que j'habiterai, puisque je l'ai choisi* (1).

Mon fils, l'avare au sein de ses trésors, l'ambitieux parvenu au faîte des honneurs, le vindicatif qui a assouvi sa vengeance, le mondain qui a placé sa vie dans les plaisirs des sens, n'ont jamais éprouvé le plaisir qu'a ressenti l'homme dont la conscience est pure, serait-il en proie à la pauvreté, à la souffrance, aux persécutions, aux mépris, aux privations de toutes sortes. C'est qu'il est un bien au-dessus de tous les biens, un bien qui seul reste après le naufrage où tous les autres ont péri : le témoignage de la bonne conscience ; c'est qu'il est écrit : *Il y a une surabondance de paix pour celui qui aime et garde votre loi, ô mon Dieu* (2) !

Il est si fort, ce témoignage de la conscience, que les chaînes de fer ont paru plus précieuses que les bracelets d'or et de pierreries ; si fort, que les plus affreux cachots ont été préférés aux plus somptueux palais ; et que l'échafaud même ou le bûcher, cessant d'être un théâtre d'ignominies et de douleurs, sont devenus, pour la victime qui succombe, un théâtre de gloire et de bonheur. Ainsi pensa le généreux Éléazar, la mère des Machabées et ses fils ; ainsi ont pensé les disciples de Jésus, et toute cette

(1) Ps. CXXXI, 14. — (2) Ps. CXVIII, 165.

nuée de martyrs qui ont répété après l'Apôtre : *Je souffre, mais je ne suis point confondu... Je connais celui en qui je me suis confié; il est fidèle dans ses promesses, et c'est de lui que j'attends la couronne de justice* (1).

Seconde Réflexion.

Malheur de la conscience mauvaise.

Un homme fut un jour trouvé étendu sans vie dans sa maison, et baigné dans son sang : tous les soupçons s'arrêtèrent sur l'un de ses enfants, que l'opinion publique accusa d'avoir assassiné son père, pour jouir plus tôt de son héritage. Une sentence de mort allaît être rendue contre ce malheureux jeune homme, lorsqu'un des juges, que les débats du procès n'avaient pas entièrement éclairé et convaincu, se rend pendant la nuit à la prison; il s'approche doucement, observe l'infortuné détenu, et le voit plongé dans un profond et paisible sommeil. Cet homme n'est pas coupable, s'écria-t-il aussitôt; les probabilités l'accusent, mais ce calme, ce sommeil le justifient à mes yeux : on ne repose pas avec tant de sérénité quand on a trempé ses mains dans le sang d'un père. Disons-le pareillement : l'âme qui jusque-là fidèle s'est séparée de son Dieu, ne saurait de longtemps goûter ni calme ni repos. Comme la voix sévère qui appela le malheureux Adam au milieu du paradis, où il était caché après son crime, le remords lui crie : Malheureux, qu'as-tu fait? Humiliée alors profondément à ses propres yeux, ayant perdu toute estime d'elle-même, et justement indignée de sa faiblesse, cette âme qui n'avait vu d'abord que le plaisir, et qui, au lieu du plaisir qu'elle attendait, trouve la honte et l'in-

(1) II *Timoth.* I, 12.

quiétude qu'elle n'attendait pas, voudrait dérober son ignominie du moins au témoignage de sa propre conscience. Que fait-elle ? deux choses : d'abord elle s'excuse de son mieux ; elle essaye de pallier, d'atténuer sa faute ; mais le remords lui en fait sentir toute l'énormité. Alors elle s'étourdit à dessein, et va chercher dans de nouveaux excès une distraction à l'inquiétude des premiers excès déjà commis. Parvient-elle enfin à trouver le repos et le sommeil? Quelquefois oui; souvent non. Si elle ne le trouve pas, son supplice est long, cruel, désespérant; car comment vivre avec le remords, qu'on porte comme un ver rongeur dans son sein ? Comment respirer tranquille sous la main d'un Dieu irrité, qu'on s'imagine toujours prêt à frapper? Se débattant en quelque sorte, et cherchant à échapper à cette dernière preuve d'amour, cette âme vit malheureuse, infiniment malheureuse. Mais elle l'est bien davantage lorsque Dieu dans sa colère, et fatigué de la poursuivre, lui envoie ce sommeil de mort qu'elle appelle de ses vœux, et dont elle s'est rendue digne à force de résistance et de crimes. Que Dieu vous préserve, mon fils, de cette sécurité à jamais funeste après le péché ! Oh ! que je tremblerais pour vous, si, après une vie passée dans l'oubli de vos devoirs et dans la haine de Dieu, je vous voyais dans vos derniers instants sans inquiétude et sans appréhension ! Le remords est un glaive acéré et cruel, je le sais, pour le cœur coupable ; mais le cœur qui est insensible à sa blessure n'est-il pas déjà mort? Que Dieu vous préserve du désespoir qui saisit l'âme de l'infortuné Judas ; mais qu'il éloigne de vous aussi la trompeuse sécurité de l'impie Antiochus ! Tremblez, mon fils, et toutefois espérez. Que le remords, comme un aiguillon, vous presse de vous jeter dans le sein de la divine miséricorde, *qui ne veut pas la mort du pécheur, mais qui veut*

qu'il se convertisse et qu'il vive (1). Ah! si vous êtes malheureux de vivre loin de votre Dieu, ne semble-t-il pas qu'il manque quelque chose aussi à son bonheur, de vous savoir si loin de lui? Et c'est pourquoi il vous appelle et vous livre au remords. Que dans l'enfer ce ver de la conscience soit un supplice, ici-bas il ne peut être qu'une grâce. Votre excuse est donc mauvaise, vous qui dites : Mon péché est trop énorme. Est-il donc plus grand que la bonté divine n'est grande? — Mais la honte m'accable. Eh! ne savez-vous pas qu'il n'y a de honte qu'à rester dans l'état où l'ennemi vous a fait tomber par ses ruses? Revenez, revenez, mon fils; et n'ajoutez pas au poids du remords le poids du désespoir et le malheur d'une éternelle réprobation.

Troisième Réflexion.

Comment on peut mettre fin aux alarmes d'une conscience trop timorée.

Quelle ne fut pas la consternation des apôtres, lorsque, à la fin du repas, Jésus, *qui avait aimé les siens jusqu'à la fin* (2), leur fit entendre ces mots : *En vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira!* Tous, les uns après les autres, s'écrièrent aussitôt, inquiets et attristés : *Serait-ce moi, Seigneur* (3)? Se réveillant du mystérieux repos qu'il avait pris sur le sein de l'homme-Dieu, le disciple bien-aimé répéta aussi, et, nous pouvons l'imaginer, avec plus d'agitation encore et de frayeur : Serait-ce moi, mon Dieu, qui aurais ce malheur? Mais pourquoi donc, ô disciples fidèles, faites-vous à Jésus cette question? Vous savez bien que vous n'avez pas dessein de le trahir, puisque cette

(1) *Ézéch.* XXXIII, 11. — (2) *S. Jean*, XIII, 1. — (3) *Ibid.* XIII, 21.

seule pensée vous glace d'effroi et de douleur. — C'est que plus l'amour est ardent, plus il est circonspect et craintif; et de là les inquiétudes et les tourments des consciences pures et justes, qui, par cela seul que le mal est possible, appréhendent toujours de s'en être rendues coupables. Pour rassurer ces pauvres âmes, nous leur dirons : N'est-il pas vrai, mon fils, que vous ne voudriez pas, de propos délibéré et avec connaissance de cause, commettre en ce moment ou à l'avenir quelque chose de grave qui pût déplaire à Dieu? — Je ne le pense pas. — Répondez encore : N'est-il pas vrai que, lorsque la fragilité de votre nature, l'inconstance de votre cœur, une occasion inattendue vous a entraîné dans quelque faute qui, sans être mortelle, vous paraît cependant une assez grande infidélité, vous en êtes tout désolé, quand vous venez à rentrer en vous-même et à examiner votre cœur? — Oui, je l'avoue... — Eh bien! consolez-vous : vous n'avez pas trahi Jésus, comme vous l'aviez craint. La disposition habituelle de votre âme est une présomption en votre faveur; et l'appréhension même que vous manifestez fait voir la délicatesse de votre conscience. Au reste, cette crainte, conservez-la toujours, mon fils; tempérée par la confiance, elle vous entretiendra dans une humble défiance de vos forces et dans la douce espérance du secours de Dieu : car je commencerais à craindre pour vous, si vous perdiez toute crainte; mais je veux que vous marchiez aussi guidé par l'amour. Vous me répondez que je vous juge trop favorablement; que vous croyez bien avoir consenti au mal dans cette circonstance; que votre volonté a été ébranlée. Quand cela serait, mon fils, que vous resterait-il à faire, sinon de vous humilier devant Dieu; de gémir, sans vous décourager; de le prier, sans perdre confiance; de craindre, sans cependant jamais cesser d'aimer? Oh!

que l'humilité est puissante sur le cœur de celui qui a dit *qu'il ne rejetterait jamais le cœur contrit et humilié* (1) !

PRATIQUE.

Demandez à Dieu la grâce de conserver toujours une conscience pure et droite.

Bouquet spirituel.

La gloire de l'homme de bien est le témoignage d'une bonne conscience.

AUTRE SUJET.

Faire toujours bien et s'estimer peu, c'est le signe d'une âme humble ; car ce n'est pas celui qui se recommande lui-même qui est approuvé, mais celui que Dieu recommande.

1. Il y a dans nos bonnes actions deux choses : le mérite et la gloire. Le mérite, Dieu nous le laisse tout entier ; la gloire, il se la réserve à lui seul. *Je ne donnerai ma gloire à personne*, nous dit-il... Toutefois, il est si bon, qu'il veut bien nous promettre de nous faire entrer un jour en participation de cette gloire ; mais cette promesse ne regarde que l'avenir ; car celui qui la recherche présentement devant les hommes la perdra devant Dieu.

2. Il est encore facile de rencontrer des âmes pures au sein même de la corruption du siècle, des âmes désintéressées et généreuses ; mais une âme vraiment humble est quelque chose de si rare et de si grand, que Jésus ne fait pas difficulté de lui promettre le premier rang dans les cieux, selon cette parole : *Celui qui se sera fait le plus petit deviendra le plus grand dans le royaume céleste.*

CHAPITRE VII.

Qu'il faut aimer Jésus-Christ par-dessus toutes choses.

1. Heureux celui qui comprend ce que c'est que d'aimer Jésus, et de se mépriser soi-même à cause de Jésus !

(1) Ps. L, 19.

Il faut que tout amour soit sacrifié à l'amour de Jésus, parce que Jésus veut être aimé seul par-dessus toutes choses.

L'amour de la créature trompe et passe bientôt : l'amour de Jésus est stable et fidèle.

Qui s'attache à la créature fragile tombera avec elle : qui embrasse Jésus sera pour jamais affermi.

Qu'il soit l'objet de votre amour et l'ami de votre cœur, celui qui ne vous quittera point, alors que tous vous abandonneront, et qui, quand viendra votre fin, ne vous laissera point périr.

Que vous le vouliez ou vous ne le vouliez pas, il vous faudra bien un jour être séparé de tout.

2. Attachez-vous donc à Jésus à la vie et à la mort ; abandonnez-vous à la fidélité de celui qui seul peut vous secourir, lorsque tout vous manquera.

Tel est votre bien-aimé, qu'il ne peut souffrir de rival ; seul il veut votre cœur ; et, comme un roi sur le trône qui est à lui, il prétend y régner.

Si vous saviez bannir de votre âme toutes les créatures, Jésus se plairait à demeurer en vous.

Vous trouverez avoir perdu ce que vous aurez établi sur les hommes, et non sur Jésus.

Ne vous appuyez pas avec sécurité sur un roseau qu'agite le vent, et n'y mettez pas votre confiance : car *toute chair est comme l'herbe, et sa gloire passe comme la fleur des champs.* (Is. XI, 6.)

Souvent vous serez trompé si, pour juger les hommes, vous vous arrêtez aux apparences extérieures : au lieu des avantages et de quelque soulagement que vous cherchez en eux, vous n'éprouverez presque toujours que du préjudice.

Si vous cherchez Jésus en toute chose, en toute chose vous trouverez Jésus. Si vous vous cherchez vous-même, vous vous trouverez aussi, mais pour votre perte.

Car celui qui ne cherche pas Jésus se fait plus de mal à lui-même que le monde entier et ceux qui le haïssent le plus ne pourraient lui en causer.

CONSIDÉRATION VII.

Sur ces paroles :

Heureux celui qui comprend ce que c'est que d'aimer !

Premier Prélude.

Vous adorerez le divin Sauveur adressant à Pierre cette parole : Pierre, m'aimez-vous? Vous écouterez la réponse de l'Apôtre ; vous partagerez le sentiment de tristesse qui s'empare de son âme quand Jésus lui demande une seconde et une troisième fois s'il l'aimait, et vous répondrez avec lui : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime.

Second Prélude.

Demandez les lumières de l'Esprit-Saint pour éclairer votre esprit ; mais priez-le surtout d'exciter en vous les sentiments d'amour qui embrasent votre cœur ; et considérez : 1° comment Jésus aime ; 2° comment Jésus veut être aimé.

Première Réflexion.

Comment Jésus aime.

Faites-nous des dieux que nous puissions voir et qui marchent devant nous, avait dit autrefois au grand prêtre Aaron le plus léger, le plus inconstant, le plus aveugle et le plus ingrat des peuples. Cesse de te plaindre, ô Israël ! ce vœu absurde et impie, tel du moins que ta pensée l'a conçu, la sagesse divine a trouvé moyen de le remplir ; et c'est l'amour, à qui rien n'est impossible, qui a été chargé de le réaliser. Voici un Dieu que tu pourras voir, toucher et entendre : approche de ce berceau ; oublie que l'enfant d'un jour qui y repose était avant que la terre fût, parce que sa génération précède la création des collines. Ne t'arrête pas à considérer ces faibles et petites mains, que des langes retiennent ; car elles ont creusé l'abîme des mers, tracé aux astres la route qu'ils parcourent, pesé les fondements sur lesquels la terre repose, écrit sur le sable les limites que ne doivent pas franchir les ondes. Que la vue de cet enfant qui pleure ne te fasse pas perdre le souvenir de la voix puissante qui appelle du néant ce qui est et ce qui n'est pas. Viens donc, et reconnais dans l'état où l'a réduit l'amour, celui qui est l'image consubstantielle du Père, la splendeur de sa gloire, le reflet de sa lumière, et le miroir sans tache de son infinie majesté.

Il a grandi ce petit enfant que fit descendre la compas-

sion et l'amour dans le sein virginal de Marie ; il a grandi, et la modestie est répandue sur son front, la grâce est sur ses lèvres, la majesté règne dans son maintien, et la bonté respire dans toute sa personne. A peine entré dans la vie, je le vois tendre les bras vers ceux qui souffrent, et leur dire : *Venez à moi, vous tous qui gémissez et qui êtes dans la peine ! venez, et je vous soulagerai* (1). Mais ce ne sont là que les préludes, et, si l'on peut dire, les essais de l'amour. Voulez-vous connaître comment Jésus a aimé ? écoutez : Allez, ô mes disciples, et répétez partout que *je veux la miséricorde, et non le sacrifice. Je suis le bon Pasteur ; je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent : et je donne ma vie pour mes brebis ; car je suis venu pour qu'elles aient la vie, et une vie plus abondante* (2). C'est avec une sorte d'affectation que Jésus revient sur cette comparaison du bon Pasteur ; car après avoir montré toute l'ardeur de son amour, voulant nous en découvrir toute la sollicitude, il se peint à nous tantôt comme un pasteur cherchant la brebis fugitive, et la mettant sur ses épaules pour lui épargner la fatigue du retour ; et tantôt comme une poule qui étend ses ailes pour y mettre à l'abri ses poussins.

Mais ces figures si touchantes ne suffisent plus pour exprimer la charité qui dévore son cœur. Il veut que nous lui donnions les noms les plus tendres, et que tous les liens qui unissent entre eux les hommes nous lient à son amour. *Vous n'êtes plus mes serviteurs,* dit-il à ses disciples ; *vous êtes désormais mes amis : oui, mes amis* (3), puisque je vous ai choisis pour être les compagnons de mes courses, les dépositaires de mes secrets, les convives de ma table. Vous êtes mes frères : c'est ainsi qu'il appelle ses apôtres ;

(1) *S. Matth.* XI, 28. — (2) *S. Jean*, XI 14. — (3) *Ibid.* XV, 13.

Allez à mes frères... Et puis, dans une autre circonstance : *Dites à mes frères* (1)... Que si ce nom de frère et d'ami n'est pas assez tendre, parce que la discorde quelquefois se met entre eux et que l'intérêt les divise, il prendra pour l'emblème de son amour l'amour d'une mère, qui ne peut éprouver ni diminution, ni refroidissement : *Si une mère pouvait oublier son enfant, pour moi je ne vous oublierai jamais* (2). Je ne vous oublierai même pas quand vous auriez tout fait pour contrister mon cœur; car, plus père encore que celui du prodigue, j'irai au-devant du fils qui me fuit, je l'arroserai de mes larmes, je le presserai sur mon cœur, et je lui donnerai, non la chair d'un chevreau pour me réjouir avec lui et ses amis, mais ma propre chair en aliment et mon propre sang en breuvage.

Oui, il a aimé les hommes, ce Jésus *de qui il est écrit : Il a passé en faisant le bien* (3). Voyez-le jeûnant et priant, versant des larmes sur l'infidèle Jérusalem, parcourant avec d'indicibles fatigues les villes et les bourgades de la Judée, et se montrant si bon envers les pécheurs, que le Prophète avait dit de lui : Il ne brisera pas le roseau à demi rompu, et n'éteindra pas la mèche qui fume encore. Il a aimé, ce Jésus que l'on vit si compatissant pour ceux qui souffraient, si plein de pitié pour les affligés, si bon, en un mot, si patient, si doux, si aimable pour tous.

Ce n'est pas tout; car lorsque l'heure fut venue de passer de ce monde à son Père, *ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin* (4), dit saint Jean, voulant pour eux souffrir les railleries, les insultes, les affronts, les contradictions, les coups, les fouets, les épines, les clous, la lance, le fiel, la croix, la mort, le tom-

(1) *S. Matth.* XXVIII, 10. — (2) *Isaïe*, XLIX, 15. — (3) *Act.* X, 38. — (4) *S. Jean*, XIII, 1.

beau..... Ce fut le même Jésus qui fut renié, souffleté, couvert de crachats et de contusions, vêtu de lambeaux de pourpre, comparé à un voleur, mis au-dessous d'un assassin, et crucifié entre deux scélérats.

Il a aimé, celui qui ayant dit : *Détruisez ce corps, et je le rebâtirai en trois jours* (1), a bien voulu, pour relever nos espérances, sortir du tombeau comme le rayon perce la vitre sans la briser; apparaître à Madeleine et à Thomas, auquel il permit de toucher ses plaies. Que s'il abandonne ses disciples au jour de son ascension, c'est que, semblable *à l'aigle qui provoque ses petits,* il va s'asseoir à la droite de son Père, afin d'*intercéder pour nous et nous préparer une place* (2). Oui, il nous a aimés, ce Jésus qui, pour nous consoler de la privation de sa présence sensible, a bien voulu nous assurer que toujours il serait au milieu de nous, jusqu'à la consommation des siècles : car c'est sur l'autel, ce trône d'amour, que, résumant en quelque sorte tous les prodiges de sa bonté, je le vois prendre une nouvelle naissance, et paraître, non sous les langes, mais sous les saintes espèces; non entre les bras de sa mère, mais entre les mains de ses ministres. C'est là que je l'entends instruire les âmes, que je le vois guérir les infirmités, attendre les pécheurs, comme il attendit la Samaritaine ; là qu'il meurt, comme il mourut sur la croix; reposant dans le tabernacle, comme il reposa dans le sépulcre; régnant sur les cœurs, comme il règne dans la gloire ; et me disant : *Lorsque je serai élevé, j'attirerai tout à moi* (3)... Voilà comme Jésus aime... Considérons comment il veut être aimé.

(1) *S. Jean*, II, 19. - (2) *Ibid.* XIV, 2. — (3) *Ibid.* XII, 32.

Seconde Réflexion.

Comment Jésus veut être aimé.

Le Dieu qui a ainsi aimé les hommes était bien en droit d'exiger leur amour : aussi, loin d'admirer le dévouement des apôtres et des martyrs, le sacrifice des vierges, la constance des confesseurs et la ferveur des saints pénitents du désert, nous devons nous étonner plutôt qu'ils en aient fait si peu pour Jésus. Mais quelle doit être notre confusion, lorsque nous rapprocherons ce qu'ils ont fait de ce que nous faisons ! Hélas ! quel est notre amour, en comparaison de celui dont brûlait le cœur du disciple que Jésus aimait ? Quel est-il, en comparaison de celui de Pierre, qui disait : *Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime* (1) ; en comparaison de celui de Paul, défiant toutes les créatures, et s'écriant : *Qui me séparera de la charité de Jésus? Sera-ce la tribulation, la faim, la nudité, le danger, la persécution, le glaive? Non; car j'atteste que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses futures, ni la violence, ni ce qui est élevé, ni ce qui est profond, ni aucune créature enfin, ne pourra me séparer de la charité de Jésus, mon Seigneur* (2)... Oh ! que notre cœur est froid, lorsque nous pensons à ce qu'ont souffert tant de généreux martyrs qui ont donné leur vie pour Jésus ! Rappelons-nous Étienne écrasé sous les pierres, pour avoir rendu témoignage à son Sauveur Jésus ; et Ignace qui, condamné aux bêtes, écrivait : C'est maintenant que je commence à être vraiment disciple de Jésus; je ne crains ni le feu, ni la croix, ni le brisement de mes os, ni la sé-

(1) *S. Jean*, XXI, 15. — (2) *Rom.*, VIII, 35.

paration de tous mes membres, ni les plaies, ni les tourments de l'enfer, pourvu que je jouisse de Jésus ; et Laurent, étendu vivant sur un gril rougi par le feu; et Agnès, cette aimable enfant, pleine de grâce, de beauté et de pureté, dont la bouche laisse échapper ces mots si doux : J'aime Jésus, dont la mère fut vierge, dont le père nourricier fut vierge : Jésus, que je puis aimer, et rester vierge; accepter pour époux, sans cesser d'être vierge : Jésus, que je désire voir, que j'espère posséder, et auquel je veux être éternellement unie dans le ciel, puisque déjà son amour m'enchaîne sur la terre. Rappelons-nous Agathe, Cécile, et cette foule de jeunes épouses de Jésus, volant à la mort comme une fiancée vole au festin des noces. Rappelons-nous cette armée de martyrs, dont le nombre connu s'élève à plusieurs millions ; troupe innombrable que l'apôtre aperçut, dans sa vision, venir de la grande tribulation ; se ranger autour de l'Agneau, la palme à la main et la couronne sur la tête, après avoir lavé leurs robes dans leur sang : les uns furent déchirés par les fouets ; d'autres furent broyés sous la dent des animaux féroces ; plusieurs furent exposés à l'activité des flammes ; et un grand nombre succombèrent sous le tranchant du glaive. Aux uns on arracha la langue et la peau de la tête ; aux autres on creva les yeux, on coupa, on brûla les extrémités du corps. Une prison noire et infecte, la faim, la puanteur, les vers, l'humidité et les horreurs anticipées du tombeau furent le partage de plusieurs. Ah ! que sommes-nous, en comparaison de ces généreux soldats de Jésus ? Que sommes-nous, lorsque nous comparons notre vie à la vie pleine de patience, de travaux, d'épreuves, de veilles, de prières, de mortification des anciens solitaires ? Dirons-nous que nous aimons, quand nous entendons un Augustin s'écrier : Je vous aime, ô mon Dieu ! mais je désire

vous aimer plus, plus et mille fois plus encore. O amour qui brûlez toujours et ne vous éteignez jamais! doux et bon Jésus, mon amour et mon Dieu, enflammez donc mon cœur de votre flamme; remplissez-le de votre douceur, de votre dilection, de votre charité, de votre ardeur, de la suavité de votre cœur!

Cher Jésus, s'écriait Romuald, vous m'êtes un miel délicieux : c'est vous la joie de mon cœur, c'est toujours vous le bonheur des saints et la félicité des anges.

Et que dirai-je de Bernard, de François d'Assise, de Philippe de Néri, de François de Sales, du pieux Gonzague, du fervent Stanislas, ce saint jeune homme qui était obligé de rafraîchir avec de l'eau le feu qui dévorait sa poitrine?

Que dirai-je de Thérèse, dont le cœur fut percé par un séraphin; de Catherine de Sienne; de Madeleine de Pazzi, s'écriant : Qui me donnera, ô Jésus, de parcourir toutes les nations de l'orient à l'occident, pour leur dire que vous êtes mon amour? O amour, qui aimez tant et qui êtes si peu aimé, qui me donnera de mourir pour vous?

C'est ainsi qu'ils aimaient, ces saints dont la vie doit nous servir de modèle; c'est ainsi que Jésus veut être aimé, ainsi qu'il mérite qu'on l'aime. Humiliés et confondus de nous trouver si insensibles, disons-lui du moins : Seigneur, mon cœur est bien froid; mais refuserez-vous d'y laisser tomber une étincelle qui l'embrase? Ne pouvant vous aimer comme vous aiment les anges, comme vous aimaient les martyrs, les confesseurs et les vierges, que je vous aime du moins de toute la capacité de mon cœur! Que, non content de vous dire combien je vous aime, je vous le prouve par mes œuvres! Je vous le demande, Seigneur, par l'amour même dont vous avez brûlé pour moi.

PRATIQUE.

Faites dans la journée quelques actes d'amour, et saisissez la première occasion de faire un petit sacrifice à Jésus.

Bouquet spirituel.

Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime.

AUTRE SUJET.

Aimez et conservez pour ami celui qui ne vous quittera point alors que tous vous abandonneront, et qui, quand viendra votre fin, ne vous laissera pas périr.

Point d'amitié comparable à celle de Jésus :

1. Jésus est un ami puissant;
2. Jésus est un ami compatissant;
3. Jésus est un ami constant;
4. Jésus est un ami désintéressé;
5. Jésus est le seul qui mérite le nom d'ami.

CHAPITRE VIII.

De la familiarité que l'amour établit entre Jésus et l'âme fidèle.

1. Quand Jésus est présent, tout est doux et rien ne paraît difficile; mais quand Jésus est absent, tout fatigue.

Quand Jésus ne parle pas au dedans, nulle consolation n'a de prix; mais si Jésus dit seulement une parole, on est grandement consolé.

Marie-Madeleine ne se leva-t-elle pas avec empressement du lieu où elle pleurait, lorsque Marthe lui dit : *Le maître est là, il vous appelle?* (Joann. XI, 28.)

Heureux instant où Jésus appelle des larmes à la joie de l'esprit!

Combien, sans Jésus, votre cœur n'est-il pas aride et insensible!

Et quel aveuglement et quelle folie, si vous souhaitez autre chose que Jésus! Ne serait-ce pas une plus grande perte que si vous perdiez le monde entier!

2. Que peut vous donner le monde, sans Jésus?

Être sans Jésus, c'est un insupportable enfer; être avec Jésus, un paradis délicieux.

Si Jésus est avec nous, nul ennemi ne pourra nous nuire.

Qui trouve Jésus trouve un trésor immense, ou plutôt un bien au-dessus de tout bien.

Qui perd Jesus perd plus et beaucoup plus que s'il perdait le monde entier.

Qu'il est pauvre celui qui vit sans Jésus! riche, celui qui possède Jésus!

3. C'est un grand art que de savoir converser avec Jésus; le garder dans son cœur est le fruit d'une grande prudence.

Soyez humble et pacifique, et Jésus sera avec vous.

Soyez pieux et calme, et Jésus demeurera près de vous.

Vous ferez fuir bientôt Jésus, et vous perdrez sa grâce, si vous voulez vous répandre au dehors.

Et si vous l'éloignez et le perdez, à qui irez-vous? Et quel ami trouverez-vous?

Sans ami vous ne saurez vivre heureux; et si Jésus n'est pas pour vous l'ami de prédilection, vous ne trouverez que tristesse et désolation.

Insensé, vous qui mettez en un autre votre confiance et votre joie!

Vous devriez préférer plutôt avoir tout le monde entier contre vous, que d'être dans la disgrâce de Jésus.

Que, parmi tout ce qui vous est cher, Jésus soit ce que vous avez de plus cher.

4. Aimez tous les autres pour Jésus, et Jésus pour lui-même.

Seul Jésus doit être souverainement aimé, parce que seul il est, parmi tous les amis, l'ami bon et fidèle.

Aimez en lui et à cause de lui vos amis et vos ennemis, et priez pour tous, afin que tous le connaissent et l'aiment.

Jamais ne désirez être loué ou aimé de préférence, parce que cela n'appartient qu'à Dieu, qui n'a point d'égal.

Non plus ne désirez pas que quelqu'un s'occupe de vous dans son cœur, et ne soyez vous-même préoccupé de l'amour de personne; mais que Jésus soit en vous et en tout homme de bien.

5. Soyez pur et libre au dedans, sans aucune attache à la créature.

Il vous faut être dépouillé de tout, et conserver un cœur pur devant Dieu, si vous voulez être libre, et goûter combien le Seigneur est doux.

Or, vous n'y parviendrez jamais, croyez-le, si, par un effet de la grâce, vous n'êtes prévenu et attiré, de sorte qu'ayant banni et répudié tout le reste, vous soyez seul uni à lui seul.

Ce n'est que lorsque la grâce de Dieu descend dans le cœur de l'homme, qu'il peut tout; et aussi, c'est au moment où cette grâce se retire qu'il devient pauvre et infirme, et ne semble réservé qu'aux châtiments.

En cet état même il ne doit ni se laisser abattre ni désespérer, mais il doit s'établir avec calme dans la résignation à la volonté de Dieu, et souffrir pour l'amour de Jésus-Christ tout ce qui lui arrive, car après l'hiver revient l'été, après la nuit reparaît le jour, et après la tempête, une grande sérénité.

CONSIDÉRATION VIII.

Sur ces paroles :

Quand Jésus est présent, tout est doux, et rien ne paraît difficile.

Premier Prélude.

Rappelez-vous Madeleine se levant aussitôt du lieu où elle pleurait, lorsque Marthe lui dit : Le Maître est là, et il vous appelle.

Second Prélude.

Implorez les lumières de l'Esprit-Saint, et surtout suppliez-le d'enflammer votre cœur de son pur amour. Pour cela, vous vous arrêterez à ces trois pensées : 1° nous devons aimer Jésus ; 2° rien n'est plus fort, 3° rien n'est plus doux et plus facile que cet amour.

Première Réflexion.

Nous devons aimer Jésus.

Si je disais à un enfant : Mon enfant, écoutez-moi, je vais vous prouver que vous devez aimer votre mère ; m'interrompant aussitôt, il me dirait : Qu'ai-je besoin de vos longs discours ? J'aime ; et pour aimer je n'ai qu'à suivre la pente de la nature même, qui sans cesse me porte et m'entraîne vers l'amour. Hélas ! et comment se fait-il, Seigneur, que mon cœur ne se sente pas invinciblement entraîné vers vous ? Comment se fait-il que j'aie besoin de consulter ma raison, et de m'exciter moi-même par des considérations qui souvent encore me laissent froid et insensible ? N'êtes-vous pas cependant mon principe et ma fin ? Et, comme le disait le grand Augustin, *mon cœur n'est-il pas inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous ?* Que cet aveu me couvre de confusion, ô mon Dieu ! moi qui, pour ne pas laisser éteindre la faible étincelle d'amour qui vit en mon cœur, ai besoin de la ranimer par le souffle des

pieuses méditations, et de dire : Oui, il est juste que j'aime Jésus : toutes les créatures n'ont qu'une voix pour me le crier ; et si je n'aimais Jésus, elles s'élèveraient toutes contre moi, et me répéteraient cette malédiction de l'Apôtre : *Que celui qui n'aime pas Jésus soit anathème* (1)... Il faut que je l'aime, puisque le premier il m'a aimé. *Je vous ai aimé d'un amour éternel* (2), est-il écrit. Il faut que je l'aime ; car s'il a porté des liens, s'il a été accablé de coups, *rassasié d'opprobres ;* s'il a été traîné *à la mort, et à la mort de la croix* (3), c'est parce qu'il m'a aimé. Il faut que je l'aime ; car il ne rougit pas de mendier mon cœur, et de me dire, avec l'accent du pauvre qui sollicite une grâce : *Mon fils, donnez-moi votre cœur, ouvrez-le, et je le remplirai* (4). Encore une fois, il le faut ; car toute la loi est *dans l'amour,* selon ce que dit l'Apôtre : *La foi cessera* (dans le ciel), *et l'espérance aussi ; l'amour, jamais...* Mais que ce mot, Il le faut, est froid, et en quelque sorte déplacé, quand il s'agit de l'amour ! Quoi ! je dirais, Il faut que j'aime mon Dieu, comme je dis : Il faut que je me résigne à un tel sacrifice ? Qu'il n'en soit pas ainsi, Seigneur ; mais plutôt faites-moi connaître la force et la douceur de l'amour.

Seconde Réflexion.

Force de l'amour.

L'amour *peut tout ; vainqueur de tout,* rien ne lui résiste, et l'on peut dire que *tout pouvoir a été donné à l'amour, dans le ciel, sur la terre, et contre l'enfer* (5). Oui, contre l'enfer ; car quand *toutes les puissances en-*

(1) I *Corinth.* XVI, 20. — (2) *Jérém.* XIII, 3. — (3) *Ibid.* III, 30. — (4) *Prov.* XXIII, 26. — (5) *S. Matth.* XVIII, 28.

nemies élèveraient leur camp autour de moi, je ne craindrai pas, si j'aime Jésus (1). Que peuvent, en effet, toutes les attaques des esprits de ténèbres contre quiconque aime ce divin Sauveur? Que peuvent l'envie, l'orgueil, la luxure, toutes les passions, tous les monstres de l'enfer, quand une âme peut dire : *Je tiens celui que mon cœur aime, et je ne le laisserai pas aller* (2) ? N'est-ce pas *au nom de Jésus* que nous avons le pouvoir *de chasser tous les démons*, et de triompher de tous les obstacles ?

Sur la terre, quelle n'est pas la force de l'amour ? C'est l'amour qui arrachait à Paul cette expression brûlante : *Malheur à moi si je n'évangélise pas* (3)! l'amour qui inspirait aux apôtres, à ces hommes faibles et tremblants, ce sentiment extraordinaire de joie d'avoir été trouvés dignes de souffrir l'ignominie pour le nom de Jésus ; c'est l'amour enfin qui a donné aux martyrs la force, aux confesseurs la constance, aux vierges le courage de persévérer dans leurs pieux projets.

Mais tout cela n'est rien, et c'est au ciel qu'est proprement le siége de l'amour, puisque c'est là qu'il règne, là qu'il a établi son empire. En nous montrant son Fils, le Père nous dit : *J'ai tellement aimé le monde, que je n'ai pas fait difficulté de donner mon Fils pour le sauver* (4). Le Fils nous dit, en nous montrant ses plaies : *Je vous ai aimés, et je me suis livré pour vous* (5). Et tous les saints s'écrient, dans les transports de la reconnaissance et de l'amour : *Il est digne, l'Agneau qui a été immolé, de tout honneur, toute gloire et toute puissance, maintenant et dans la suite des siècles* (6)!

(1) *Ps.* XXVI, 3. — (2) *Cant.* III, 4. — (3) I *Corinth.* IX, 26. — (4) S. *Jean*, III, 16. — (5) *Galat.* II, 20. — (6) *Apoc.* V, 12.

Troisième Réflexion.

Douceur de l'amour.

Qui racontera, ô divin Jésus, les délices de l'amour? Ne peut-on pas dire de l'amour ce que l'Apôtre dit du bonheur des élus : *Que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a pas entendu, que jamais le cœur de l'homme n'a compris, ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment* (1). Oui, certes, on peut le dire, et d'autant plus justement que le bonheur du ciel n'est autre chose que l'amour. Mais cette vérité, comment la faire goûter à des hommes charnels, qui n'aiment que ce qu'ils voient, ce qu'ils touchent, ce qu'ils entendent? Et cependant, ils le savent par expérience, l'amour des richesses, bas et terrestre, nous ronge de soucis, d'inquiétudes et d'alarmes; l'amour des plaisirs sensuels renferme quelque chose de honteux qui nous avilit et nous dégrade; l'amour de la gloire est vain, et fait le tourment du cœur qui en est dévoré : mais votre amour, ô mon Dieu, est un amour céleste qui nous réjouit, un amour pur et élevé qui nous ennoblit, un amour solide et vrai qui nous comble de félicité et nous fait goûter une paix ineffable. Mon âme ne les a pas oubliés ces instants de joie douce et sainte, lorsque, unie à son Dieu, elle semblait renfermer en elle-même les délices des cieux. La raison en est bien simple, et facile à comprendre : celui en effet qui possède au fond de son cœur le Sauveur Jésus a par là même tout ce qu'il y a de plus suave, de plus délicieux, de plus doux, de plus aimable, de plus enivrant, de plus capable enfin de satisfaire un cœur. Il possède la sagesse et la science, la justice et la bonté, la

(1) I *Corinth.* II, 9.

puissance et l'infinie perfection. O délices, ô douceur de l'amour, qui surpasse *celle du miel!* délices qui laissez bien loin les délices de la terre, que ne venez-vous inonder mon âme, afin que je puisse crier à tous les hommes : *Goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux* (1)!

Mais, dira quelqu'un, je suis loin de ces heureux transports. Hélas! n'y a-t-il donc que ceux qui les éprouvent qui peuvent se flatter d'aimer? Si cela est, le découragement et le désespoir vont s'emparer de mon âme; car jamais, ou presque jamais, ô mon Dieu! mon cœur n'a brûlé de ce feu divin dont je ne connais pas les ardeurs.

Rassurez-vous, mon fils; le sentiment de cet incompréhensible amour est le partage de mes saints, de ceux que je remplis *de l'abondance de ma maison, et que j'enivre du torrent de mes délices* (2)... Il est vrai que sur la terre je fais quelquefois tomber sur mes serviteurs quelques gouttes de cette rosée céleste; mais ce n'est qu'une exception rare en faveur de certaines âmes, grandes et généreuses, que je veux récompenser pour d'héroïques sacrifices, ou que je veux préparer pour de plus rudes combats auxquels je les destine... N'aspirez donc pas à ces faveurs extraordinaires. Quelquefois cependant je visiterai votre cœur; je vous ferai sentir ma présence, par une douce paix qui tiendra comme en suspens toutes les facultés de votre âme; je vous parlerai et vous instruirai intérieurement moi-même, et je vous laisserai, comme les disciples d'*Emmaüs*, tout *embrasé de mon amour :* mais le plus souvent *je marcherai avec vous, et vous ne me reconnaîtrez pas; vous me presserez d'entrer*, et je vous laisserai *croire que je vais plus loin* (3). J'en agirai ainsi, mon fils, parce que je veux éprouver votre foi, et que

(1) Ps. XXXIII, 9. — (2) Ibid. XXXV, 9. — (3) *S. Luc*, XIV, 28.

mon heure n'est pas encore venue pour récompenser votre vertu.

Ce que vous dites me console, ô mon Dieu! car je me désolais pensant que je n'aimais pas, puisque je ne sentais pas l'ardeur de l'amour. Si donc je suis fidèle à bien remplir ce que vous exigez de moi; si je dirige, dans toutes mes actions, mon intention vers vous; si je veille sur mon esprit et sur mon cœur, et si j'évite de mon mieux ce qui vous pourrait déplaire, quand bien même je n'éprouverais pas ces pieux et enivrants transports, je ne perdrai pas pour cela courage, mais j'attendrai, comme le pauvre, que vous daigniez jeter un regard sur ma misère; je me tiendrai dans votre maison, non comme l'ami qui a le privilége de converser avec son ami, mais comme le serviteur qui attend les ordres de son Maître, et auquel on n'adresse que les mots indispensables. Voilà ce que je ferai, Seigneur, tant que vous voudrez prolonger l'épreuve, en me retirant la douceur de votre amour.

Quatrième Réflexion.

Facilité de l'amour.

Le Dieu qui nous a formés nous ayant faits à son image, nous a donné, avec la faculté de connaître, la faculté d'aimer. Sans le péché, ces deux puissances de l'âme se seraient exercées sans désordre : car si notre intelligence n'avait pas été obscurcie par les ténèbres de l'ignorance, notre cœur non plus n'aurait pas été corrompu et vicié par la concupiscence, double châtiment de la désobéissance de notre premier père. Or, comme nous avons conservé jusque dans notre dégradation quelques traces de lumière, avec un invincible penchant pour aimer, il

arrive que cette faculté d'aimer, qui s'exerce en nous nécessairement, incline quelquefois notre cœur vers des objets indignes de le fixer, parce qu'une fausse lueur de notre esprit nous les represente comme véritablement aimables. Nous ne sommes donc jamais coupables précisément pour aimer ; mais nous le sommes pour ne pas bien diriger notre amour, en préférant, contre l'ordre, ce qui est moins aimable à ce qui l'est infiniment. Or, cette facilité qui nous entraîne vers tout ce qui nous paraît grand, noble, bon, élevé, glorieux, riche, beau et puissant, nous entraînerait nécessairement vers Dieu qui est tout cela, et bien plus que tout cela, si nous appliquions notre esprit à le connaître, pour pouvoir ensuite porter notre cœur à l'aimer. Il arriverait alors que la pratique de l'amour divin nous deviendrait si aisée, qu'il nous serait comme impossible d'en détacher notre âme. Trouvant réalisé en Dieu tout ce que la pensée et l'imagination se créent de bien, tout ce que le cœur souhaite de bon sans pouvoir le trouver sur la terre, l'amour divin ne nous serait plus un mystère ; mais le mystère serait d'avoir pu vivre un instant sans l'amour. Puisqu'il en est ainsi, soulevez donc, Seigneur, un coin de ce voile qui nous dérobe votre infinie beauté! Puisque nous sommes faits pour aimer, et que vous êtes tout ce qu'il y a de plus aimable, pourquoi notre cœur ne soupirerait-il pas après vous, comme *le cerf altéré après la source d'eau vive* (1)? Hélas! malheureux et aveugles que nous sommes ! nous avons demandé, aux eaux bourbeuses des plaisirs coupables, le bonheur qui ne peut se trouver qu'en vous, ô source pure, *qui jaillissez jusqu'à la vie éternelle* (2)!... Donnez-nous, Seigneur, une goutte de cette eau *qui étanche à jamais*,

(1) *Ps.* XLI, 2. — (2) *S. Jean*, IV, 14.

selon votre parole, *la soif de ceux qui viennent s'y désaltérer* (1)... Faites-nous connaître aujourd'hui, nous vous en conjurons, toute la force, toute la douceur et la facilité de votre amour, pour qu'il consume notre cœur! Ainsi soit-il.

PRATIQUE.

Si quelquefois, le jour d'une première communion, par exemple, vous avez éprouvé quelque bonheur dans l'union avec Dieu, rappelez-vous ce délicieux moment, et dites : Il y a du pain en abondance dans la maison de mon père, et je meurs ici de faim.

Bouquet spirituel.

Quand Jésus est présent, tout est doux, et rien ne semble difficile.

SECOND SUJET.

C'est un grand art que de savoir converser avec Jésus, et une grande prudence que de savoir le retenir près de soi.

L'auteur de l'Imitation indique les moyens à prendre pour retenir Jésus dans son cœur :

1. Être humble par rapport à soi-même;
2. Pacifique vis-à-vis de ses frères;
3. Mener une vie pieuse et calme devant Dieu.

TROISIÈME SUJET.

Malheur de perdre Jésus.

1. C'est le comble de l'indigence ; parce que celui qui possède Jésus possède tous les biens :

2. Le comble de la tristesse et de la désolation ; parce que nous n'avons rien de bon à espérer, si Jésus n'est pas pour nous un ami au-dessus de tous les amis.

3. C'est le comble de la folie ; parce qu'il vaudrait mieux

(1) *S. Jean*, IV, 14.

avoir tout le monde contre soi, que d'être dans la disgrâce de Jésus.

4. Enfin, être sans Jésus est un insupportable enfer : heureux dans son malheur celui qui le sent, et qui, le sentant, revient enfin à celui dont la possession est un paradis de délices !

CHAPITRE IX.

De la privation de toute consolation.

1. Il n'est pas difficile de mépriser les consolations humaines, lorsqu'on goûte les consolations divines.

Mais il est grand, et très-grand, de se résigner à être privé tout à la fois des consolations des hommes et de celles de Dieu ; de supporter volontairement pour sa gloire cet exil du cœur ; de ne se rechercher en rien, et de ne faire aucun retour sur ses propres vertus.

Le grand mérite d'être rempli de joie et de ferveur, lorsque la grâce descend en vous ! Qui ne se trouverait heureux à cette heure ?

La route devient douce et facile à celui que la grâce porte. Comment sentirait-il son fardeau, quand il est porté par le Tout-Puissant et conduit par le guide suprême ?

2. Volontiers nous cherchons notre soulagement, et difficilement l'homme se dépouille de lui-même.

Fidèle à son évêque, le saint martyr Laurent vainquit le siècle, parce qu'il méprisa tout ce que le monde offre de séduisant, et qu'il souffrit en paix, pour l'amour de Jésus-Christ, d'être séparé du souverain prêtre de Dieu, de Sixte, qu'il aimait avec une vive tendresse. Par l'amour du Créateur, surmontant l'amour de l'homme, aux consolations humaines il préféra le bon plaisir divin.

Et vous aussi, consentez à quitter pour l'amour de Dieu l'ami le plus dévoué et le plus intime.

Gardez-vous de murmurer si votre ami vous abandonne, sachant qu'après tout il faut bien se séparer tous.

3. Ce n'est que par de longs et opiniâtres combats, soufferts au dedans de lui-même, que l'homme apprend à se vaincre pleinement, et à reporter en Dieu toutes ses affections. Lorsqu'il s'appuie sur lui-même, il se laisse aisément aller aux consolations humaines.

Mais celui qui aime vraiment Jésus, et qui est désireux de suivre ses traces, ne se repaît pas avidement de consolations ; il ne recherche pas les douceurs sensibles, il désire plutôt endurer de fortes épreuves, et souffrir de durs travaux pour Jésus-Christ.

4. Lors donc qu'un sentiment de consolation spirituelle vous vient de Dieu, recevez-le avec action de grâces ; mais reconnaissez-y le don de Dieu, et non votre propre mérite.

N'allez pas vous élever alors, ni concevoir une trop grande joie ou une vaine présomption; que cette grâce, au contraire, vous rende plus humble, plus vigilant, plus timide dans toutes vos actions; car ce moment passera, et sera suivi de la tentation.

La consolation vous est-elle retirée, ne vous découragez pas aussitôt; mais, plein d'humilité et de patience, attendez l'heure de la visite céleste : car Dieu est tout-puissant pour faire renaître en vous une consolation plus abondante.

Cela n'est ni nouveau ni surprenant pour ceux qui connaissent les voies de Dieu : les grands saints et les anciens prophètes ont souvent éprouvé ces vicissitudes.

5. Aussi l'un d'eux s'écriait-il, en sentant la grâce dans son cœur: « J'ai dit dans mon abondance : Je ne serai jamais ébranlé ! » Mais la grâce s'étant retirée, il ajoutait : « Vous avez détourné de moi votre « face, et j'ai été rempli de trouble. » (Ps. XXIX, 7, 8.)

Dans ce trouble, cependant, il ne désespère point, mais il prie le Seigneur avec plus d'instance, disant : « Seigneur, je crierai vers vous, « et j'implorerai mon Dieu. » (Ps. XXIX, 11.)

Enfin il recueille le fruit de sa prière, et, se sentant exaucé, il s'écrie : « Le Seigneur m'a écouté, et il a eu pitié de moi; le Seigneur « s'est fait mon appui. » (Ps. XXIX, 9.)

Mais comment? « Vous avez, dit-il, changé mes gémissements en « chants d'allégresse, et vous m'avez environné de joie. » (Ps. XXIX, 12.)

Or, si telle est la conduite que Dieu tient envers les plus grands saints, nous ne devons pas nous décourager, infirmes et misérables que nous sommes, si de temps à autre nous éprouvons de la ferveur et du refroidissement; car l'esprit de Dieu vient et se retire comme il lui plaît. Ce qui faisait dire au bienheureux Job : « Vous visitez « l'homme dès le matin, et aussitôt vous l'éprouvez. » (Job. VII, 18.)

6. En quoi donc dois-je espérer, et en quoi placerai-je ma confiance, si ce n'est uniquement dans la grande miséricorde de mon Dieu et dans l'attente de sa grâce céleste?

Car, soit que je me trouve entouré d'hommes vertueux, de frères pieux, d'amis fidèles; soit que je lise de saints livres ou d'admirables traités, ou que mon oreille soit frappée de la mélodie des chants sacrés, tout cela aide peu et ne touche guère, quand la grâce se retire et me laisse dans ma propre indigence. Alors point de remède meilleur que la patience, et l'abandon de moi-même à la volonté de Dieu.

7. Jamais il ne s'est rencontré d'homme si religieux et si parfait, qui n'ait ressenti quelquefois cette privation de la grâce et cette diminution de ferveur.

Nul saint n'a été ravi si haut ni si rempli de lumières, qu'avant ou après il n'ait été tenté.

Car il n'est pas digne d'être favorisé de la contemplation de Dieu, celui qui, pour Dieu, n'a pas enduré quelque tribulation.

D'ordinaire, la consolation est annoncée par la tentation qui précède.

Car la consolation céleste est promise à ceux que la tentation a éprouvés. « Celui qui vaincra, dit le Seigneur, je lui donnerai à man- « ger du fruit de l'arbre de vie. » (Apoc. XI, 7.)

8. La consolation divine est donnée, afin que l'homme soit plus fort pour soutenir l'adversité.

Et la tentation succède, afin qu'il ne s'élève pas à l'occasion du bien qu'il fait.

Car le démon ne dort pas, la chair n'est pas encore morte : c'est pourquoi ne cessez de vous préparer au combat, parce qu'à droite et à gauche sont des ennemis qui ne se reposent jamais.

CONSIDÉRATION IX.

Sur ces paroles :

Je n'ai jamais rencontré d'homme si pieux et si fervent, qui n'ait éprouvé quelquefois cette privation de la grâce, et une diminution de ferveur.

Premier Prélude.

Adorez Jésus, abandonné de ses Apôtres et de son Père céleste sur la croix... Écoutez cette plainte amère qu'il laisse échapper après plusieurs heures de souffrances : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?

Second Prélude.

Recourez à l'Esprit-Saint pour lui demander ses lumières, et la grâce de ne pas vous décourager au milieu des peines que vous pouvez éprouver. Pour cela, arrêtez-vous à ces deux réflexions : 1° Quelles sont les peines intérieures qui viennent de Dieu? 2° Quels sont les avantages de ces peines? (Vous pourrez voir, chap. L du troisième livre, quel usage nous pouvons faire de ces peines.)

Première Réflexion.

Quelles sont les peines intérieures qui viennent de Dieu.

Rien n'est plus difficile dans la vie spirituelle que de bien distinguer les peines intérieures qui viennent de Dieu, d'avec celles qui viennent du péché; les peines qui sont une épreuve, d'avec celles qui sont une punition. Elles diffèrent essentiellement, il est vrai, dans leur principe et dans leurs effets; mais elles sont presque les mêmes en apparence. Les ténèbres, les dégoûts, les craintes, les

troubles, peuvent être le partage des âmes pures et fidèles que Dieu éprouve, comme le châtiment de celles qu'il rejette. Il est donc bien important pour la consolation des âmes privées momentanément des douceurs de la grâce, de leur indiquer les marques par lesquelles elles pourront connaître que leurs peines viennent de Dieu et ne sont qu'une épreuve.

Première marque. L'âme qui, au milieu de ces peines, conserve une grande horreur du péché, et veut l'éviter à tout prix, peut être assurée que l'épreuve qu'elle endure est un effet de la bonté de Dieu, plutôt que de sa justice. En effet, pourquoi l'âme fidèle est-elle quelquefois troublée et inquiète, sinon parce qu'elle ne peut se recueillir et se fixer en Dieu dans le saint exercice de la prière, ou bien parce qu'elle se trouve à chaque instant, et jusque dans les pratiques les plus saintes, obsédée de pensées importunes, même humiliantes et souvent pénibles, qu'elle repousse pourtant avec toute l'horreur qu'elles lui inspirent? Or, ce sentiment même d'indignation, ce soulèvement de cœur qui la porte à rejeter ce qui lui pèse et la dégoûte, n'est-il pas déjà une marque certaine que Dieu vit en elle, bien qu'elle ne sente pas la douceur de sa présence? Quand Jésus dormait au sein de la tempête, n'était-il pas cependant dans la barque que les flots menaçaient d'engloutir? Courage donc, ô âmes de peu de foi, courage! d'un signe, Jésus peut apaiser les vents qui vous sont contraires. Il est en vous, croyez-le bien; il paraît sommeiller, il est vrai; mais recourez à lui et dites : *Seigneur, sauvez-moi, ou je péris* (1).

Ainsi donc, tant que vous craindrez, vous serez en sûreté; et, pourvu que cette appréhension ne soit pas poussée

(1) *S. Matth.* VIII, 25

trop loin, elle vous sera un heureux indice pour croire que vous n'avez point péché.

Seconde marque. Les peines intérieures viennent de Dieu, quand l'âme ne se sent point portée à chercher sa consolation dans les choses extérieures, parce qu'elle attend de Dieu seul le soulagement de ses maux. Celui que le remords du péché agite, et que Dieu semble avoir livré au ver rongeur de sa mauvaise conscience, demande à tous les plaisirs des sens, sinon le bonheur, au moins la distraction, qui l'empêche de se trouver seul vis-à-vis de lui-même. Il dit, comme les insensés dont parle le livre de la Sagesse : *Le temps de la vie est court; venez, jouissons des biens présents; hâtons-nous d'user des créatures, tandis que nous sommes jeunes. Enivrons-nous de vin, parfumons-nous, et couvrons-nous de fleurs avant qu'elles se flétrissent* (1)... Ainsi parle le cœur corrompu et pervers qui, ne pouvant faire taire le cri du remords, le couvre par le bruit tumultueux des plaisirs. L'âme sainte, au contraire, que Dieu éprouve, loin de mendier aux folles joies du siècle quelques courts instants de trêve à ses peines, n'en espère que dans l'amour de Jésus. Son bonheur autrefois était de prier, de lire, de méditer, de s'unir à son Dieu; et ce sera encore de la pratique de ces pieux exercices qu'elle attendra le retour des consolations dont elle se sent privée. Tout adoucissement qui lui viendrait d'une autre source lui paraîtrait suspect ou insuffisant, car le Dieu qui lui a ôté la consolation peut seul la lui rendre; et si quelquefois elle souffre, comme le Sauveur, qui eut besoin d'être fortifié dans sa détresse par un ange du ciel; si elle lui fait part de ses maux, et lui avoue que sa tristesse va presque jusqu'à la mort, c'est moins pour se sou-

(1) *Isaïe*, XXII, 13.

lager que pour s'encourager à souffrir, en se résignant au bon plaisir de Dieu : *Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu! et non la mienne* (1).

Troisième marque. Les peines viennent de Dieu lorsque, au milieu même de leurs plus cruels excès, l'âme conserve toujours un fonds d'espérance en Dieu et de désir d'être à lui. Le découragement, le désespoir, est ordinairement le dernier terme où l'ennemi du genre humain conduit comme par degré les âmes qu'il est parvenu à séduire et à dominer. C'est peu pour lui de les avoir précipitées dans l'abîme, il faut les empêcher d'en sortir : le désespoir est donc en quelque sorte la pierre avec laquelle il en scelle l'ouverture, ou, si l'on veut, c'est un poids énorme qu'il attache au cou de sa victime, afin qu'elle n'en remonte jamais. Oh! qu'elle est à plaindre, disons-le, la pauvre âme que la mort du péché a conduite à la mort du désespoir! Mais le tourment de l'âme fidèle qui se trouve quelquefois, par une permission de Dieu, conduite jusque sur les bords de cet abîme, n'est pas moins pénible, s'il n'est pas aussi funeste. Comme François de Sales, cette âme s'imagine que c'en est fait, que son salut est impossible, et que jamais elle ne pourra voir et aimer Dieu. Je l'ai trop offensé, se dit-elle ; il ne me pardonnera jamais. Et puis, quand j'aurais le bonheur d'être actuellement en grâce avec lui, me sera-t-il possible de persévérer toujours? Comment porter, sans le briser, ce vase précieux de vertu et d'innocence, au milieu des difficultés de la route? Comment résister aux passions qui m'assiégent, repousser les ennemis qui m'entourent? Je ne pourrai pas, je ne pourrai jamais... Mais bientôt, se tournant vers Dieu, elle ajoute : Il est vrai, je ne pourrai pas sans vous, ô mon Dieu! mais

(1) *Matth.* XXVI, 42.

je pourrai tout en celui qui a promis de me fortifier (1). Oui, quand *je marcherais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais pas les maux, parce que vous êtes avec moi. Quand un ennemi puissant s'élèverait contre moi, j'espérerais au Seigneur dans le combat; et le combat même redoublerait mon courage et mon espérance* (2)... *Seigneur, venez; mon cœur vous désire et vous appelle pendant la nuit*... L'ennemi me dit que *je suis destiné à vous haïr. Eh bien, que je vous aime du moins pendant cette vie, si je dois cesser de vous aimer en l'autre!* Ainsi parle cette âme; son espérance peut donc quelquefois être obscurcie, mais jamais anéantie.... Que dis-je? c'est au milieu de ces épreuves mêmes que la confiance du juste se ranime, selon cette parole du Psalmiste: *J'ai espéré en vous, Seigneur, et je ne serai pas confondu* (3).

Enfin, la quatrième marque par laquelle nous pourrons savoir si les épreuves viennent de Dieu, est la disposition de l'âme à ne rien quitter de ses exercices spirituels, au milieu de ses désolations et de ses dégoûts. Ce ne serait pas seulement réjouir l'ennemi et lui donner gain de cause, que de céder sur ce point à la première épreuve; ce serait encore montrer évidemment qu'on ne cherche pas Dieu, mais qu'on se cherche uniquement soi-même, puisqu'on abandonne ses pieux exercices aussitôt que leur pratique nous devient pénible et difficile : si donc le propre des imparfaits et des égoïstes est de perdre courage lorsque la route qu'ils suivent, au lieu de fleurs, ne présente que des épines, le caractère de l'âme vraiment fidèle est de dire avec Jésus : *Levons-nous, et marchons* (4) : marchons au Calvaire; marchons sans nous reposer ; marchons toujours,

(1) *Phil.* III, 13. — (2) Ps. XXVI, 3. — (3) *Ps.* XXXI, 2. — (4) *S. Jean*, XIV, 21.

afin que *le monde sache que j'aime mon Dieu*, et que *je fais selon qu'il m'a ordonné* (1). S'il est un temps même où l'on doit le plus tenir à la prière, n'est-ce pas celui où l'on a plus besoin du secours de Dieu? Et n'est-ce pas quand Jésus se trouvait le plus abattu et le plus délaissé, qu'il prolongea *son oraison avec son agonie* (2)?

Telles sont les marques qui nous font connaître quand les épreuves viennent de Dieu. Loin donc d'être un obstacle, ces épreuves renferment, au contraire, d'immenses avantages, qu'il nous faut considérer dans la seconde réflexion.

Seconde Réflexion.

Avantages des peines intérieures.

La réflexion précédente a dû nous apprendre à discerner les peines intérieures qui sont un châtiment, des peines intérieures qui sont seulement une épreuve. Si donc nous parlons ici des dégoûts et des ennuis qui se rencontrent dans les exercices de piété, ce n'est pas de ces dégoûts ni de ces ennuis, résultat et punition ordinaire d'une âme négligente et paresseuse qui se traîne avec peine dans le chemin de la vertu. Nous ne voulons désigner ici que les seules épreuves par lesquelles Dieu fait quelquefois passer les âmes privilégiées, en faveur desquelles se réalise ce mot de la sainte Écriture : *Parce que vous étiez juste, il était nécessaire que la tentation vous visitât* (3). Job affligé, David persécuté, Paul en proie aux souffrances, Marie percée de douleur, Jésus abandonné et crucifié, sont des exemples frappants que les peines dont nous parlons sont, dans les desseins de Dieu, des marques sensibles de son

(1) *S. Jean*, XIV, 21. — (2) *Luc*, XXII, 43. — (3) *Tobie*, XII, 13.

amour. Le premier avantage de ces peines est de faire mourir l'âme à elle-même. En effet, tant qu'elle goûte les consolations de la vertu, elle est portée naturellement à se complaire en elle-même, et à prendre pour la récompense de son propre mérite ce qui est l'effet de la bonté et de la pure libéralité de son Dieu. Trouvant de l'attrait dans la prière, de la facilité dans la méditation, de la douceur dans la communion, elle s'imagine s'acquitter bien de tous ces saints exercices, et alors elle en fait quelquefois un aliment secret à l'amour-propre, qui n'est pas tout à fait éteint en elle. Pour renverser ce superbe édifice de vanité, Dieu n'a qu'à permettre au vent de la tribulation de souffler un instant dans cette âme : ne trouvant plus alors que trouble, que ténèbres, que dégoût, elle s'humilie, et reconnaît que la paix dont elle jouissait était un don de Dieu, et non l'effet de sa propre vertu.

Le second avantage des épreuves est de fournir à l'âme l'occasion de pratiquer la vertu avec plus de courage et de mérite. On fait le bien, à la vérité, avec plus de ferveur sensible dans la joie des consolations célestes; mais on ne le fait jamais avec plus de force et de fermeté que dans les afflictions. En effet, il est facile et doux à l'âme remplie des délices que Dieu se plaît quelquefois à répandre dans un cœur, il lui est facile de s'avancer dans la vertu, puisque alors elle ne s'y porte pas seulement d'elle-même, mais s'y trouve comme enlevée par la ferveur de l'esprit qui l'anime; mais l'âme que Dieu semble oublier, qu'il laisse dans les peines et les angoisses, n'ayant qu'un dégoût sensible pour les pratiques les plus saintes, ne fait le bien qu'avec des efforts inouïs: aussi est-ce le propre des âmes grandes et généreuses qui ont vaincu le monde, le démon, et surtout leur propre cœur, de persévérer dans leurs pieux exercices au milieu de leurs ténèbres et de leurs peines,

et de répéter avec l'Apôtre : *Qui me séparera de l'amour de Jésus? Sera-ce l'affliction, la persécution? Non* (1). Je sais que rien ne pourra m'arracher à l'amour de Jésus, mon Sauveur.

Troisième avantage. On fait le bien avec plus de pureté et de désintéressement. Il n'y a pas d'état, en effet, où l'on exécute le bien avec une intention plus pure que dans les afflictions, car alors on le pratique avec tout le détachement que Dieu demande de nous, puisqu'on ne le fait que pour sa gloire et son amour, sans se rechercher soi-même, ni aucune créature. Notre intention, qu'on ne s'y méprenne pas, n'est pas toutefois d'insinuer ici que toutes les âmes comblées des consolations célestes servent seulement Dieu pour les douceurs dont il les enivre. Plusieurs, sans doute, ne regardent les dons de Dieu que comme des moyens de s'élever vers lui avec plus de ferveur; mais il est à craindre qu'elles ne finissent par y prendre quelque complaisance secrète, et qu'ainsi, au lieu d'être à Dieu, elles ne soient en réalité qu'à elles-mêmes.

Enfin, les peines intérieures unissent étroitement l'âme à Dieu, et augmentent la grandeur de ses mérites : car on peut bien appliquer à l'âme éprouvée ce que dit Jésus du froment : si on ne le jette dans la terre pour y mourir, il demeure seul et ne porte point de fruit. L'âme ainsi jetée au sein de la tribulation, après y avoir trouvé la mort d'elle-même, se relève, et porte des fruits de patience et de résignation, d'humilité, de confiance en Dieu, de prière, de pénitence, de toutes les vertus, en un mot. Comme une victime égorgée, elle unit son martyre au sacrifice de Jésus, et se dit : S'il a fallu que le *Christ souffrît pour qu'il entrât dans la gloire*, ce n'est *qu'en passant par beaucoup de tribulations que j'arriverai au* royaume de Dieu (2).

(1) *Rom.* VIII, 35. — (2) *S. Luc*, XXIV, 26.

PRATIQUE.

Ne vous désolez pas dans vos dégoûts et vos peines spirituelles, mais humiliez-vous, espérez en Dieu, et souffrez avec résignation.

Bouquet spirituel.

Seigneur, je crierai vers vous, et j'implorerai mon Dieu.

AUTRE SUJET.

Nul saint n'a été ravi si haut, ni si rempli de lumières, qu'il n'ait été tenté avant ou après.

Nous avons une fausse idée des saints lorsque nous nous imaginons qu'ils étaient toujours dans la joie et la ferveur sensible; Dieu se cachait souvent et leur dérobait son visage, pour éprouver leur foi et épurer leur amour. Leur pratique dans ces peines était :

1. De s'anéantir devant Dieu, et de s'estimer indignes de ses faveurs.

2. De le prier avec foi, mais avec un abandon entier à sa volonté, consentant à rester sur la croix, ou à en descendre selon son bon plaisir.

3. Ils se rappelaient dans la désolation les joies qu'ils avaient goûtées, pour se ranimer par ce souvenir; et, dans les consolations, ils se préparaient aux épreuves et aux combats qu'ils savaient être nécessaires, pour ne pas s'endormir dans une fausse paix et une securite trompeuse.

CHAPITRE X.

De la reconnaissance pour la grâce de Dieu.

1. Pourquoi cherchez-vous le repos, puisque vous êtes né pour le travail?

Préparez-vous à la patience plutôt qu'aux consolations, et à porter la croix plutôt qu'à goûter la joie.

Quel est l'homme du siècle qui, volontiers, ne reçût les joies et les consolations spirituelles, s'il pouvait en jouir toujours?

Les consolations célestes surpassent toutes les délices du monde et toutes les voluptés de la chair.

Car toutes les délices du monde sont vaines ou honteuses, tandis que les délices spirituelles sont seules douces et chastes, nées des vertus, et répandues par Dieu dans les cœurs purs.

Mais ces consolations divines, nul ne peut les goûter à son gré, parce que le temps de la tentation ne cesse jamais longtemps.

2. Le plus grand obstacle aux visites d'en haut, est la fausse liberté d'esprit et la trop grande confiance en soi.

C'est un grand don de Dieu que la grâce de la consolation; mais l'homme fait un grand mal quand, manquant au devoir de la reconnaissance, il ne rapporte pas à Dieu ce don tout entier.

Aussi, s'il arrive que la grâce ne coule pas sur nous avec abondance, c'est que nous sommes ingrats envers son auteur, et que nous ne remontons point à sa source première.

Car toujours la grâce est donnée à celui qui la reçoit avec gratitude; et ce qu'il enlève au superbe, Dieu, pour l'ordinaire, le donne à l'humble.

3. Loin de moi la consolation qui m'ôterait la componction! Je repousse la contemplation qui me conduirait à l'orgueil.

Car tout ce qui est élevé n'est pas saint; tout ce qui est doux n'est pas bon; tout désir n'est pas pur; tout ce qui est cher à l'homme n'est pas agréable à Dieu.

J'aime une grâce qui me rende plus humble, plus circonspect, et plus disposé à me renoncer moi-même.

L'homme qui a ressenti la douceur de la grâce, et tout ce que sa privation a de pénible, n'osera s'attribuer aucun bien; mais plutôt il confessera son indigence et sa nudité.

Donnez à Dieu ce qui est à Dieu; et ce qui est de vous, ne l'imputez qu'à vous. Rendez gloire à Dieu de ses grâces, et reconnaissez que, n'ayant rien à vous que le péché, rien ne vous est dû que la peine du péché.

4. Choisissez toujours pour vous la dernière place, et la première vous sera donnée; car ce qui est le plus élevé a besoin pour appui de ce qui est le plus bas.

Les plus grands saints, aux yeux de Dieu, sont les plus petits à leurs propres yeux; et, plus ils sont élevés, plus ils sont humbles dans leur cœur.

Pleins de la vérité et de la gloire céleste, ils ne sont pas jaloux d'une gloire frivole. Fondés et affermis en Dieu, ils ne sauraient s'élever en eux-mêmes.

Reportant à Dieu tout ce qu'ils ont reçu de bien, ils se mettent peu en peine de la gloire que donnent les hommes, et ne veulent que celle qui vient de Dieu seul: leur unique but, leur unique désir, est qu'il soit glorifié en lui-même et dans tous les saints, par-dessus toutes choses.

5. Soyez donc reconnaissant des moindres grâces, et vous mériterez d'en recevoir de plus grandes.

Que le don le plus petit vous soit ce que vous serait le don le plus excellent, et que la faveur la plus légère vous paraisse aussi précieuse que la faveur la plus grande.

Si vous ne voyez que la dignité de celui qui donne, rien de ce qu'il donne ne vous paraîtra petit ou méprisable : car peut-il être quelque chose de tel dans ce qui vient d'un Dieu infini ?

Que s'il vous envoie des peines et des châtiments, c'est avec joie encore que vous devez les accepter : car c'est toujours pour notre salut qu'il fait ou qu'il permet tout ce qui nous arrive.

Que celui qui désire conserver la grâce de Dieu soit reconnaissant lorsqu'il la donne, patient lorsqu'il l'ôte. Qu'il prie pour qu'elle lui soit rendue ; qu'il soit humble et vigilant, pour ne pas la perdre.

CONSIDÉRATION X.

Sur ces paroles :

Si la grâce ne coule pas abondamment sur nous, c'est que nous sommes ingrats envers son auteur, et que nous ne remontons pas à sa source première.

Premier Prélude.

Jésus avait ordonné à dix lépreux qui imploraient sa pitié d'aller se montrer aux prêtres : lorsqu'ils y allaient, ils furent guéris. Neuf continuèrent leur route sans songer à leur bienfaiteur. Un seul, qui était étranger, revint sur ses pas, glorifiant Dieu à haute voix, et le remerciant de sa guérison. Rappelez-vous les éloges que lui donna Jésus, et comprenez de là tout le prix de la reconnaissance.

Second Prélude.

Après vous être établi en la sainte présence de Dieu, lui avoir demandé la grâce de ne jamais oublier ce que vous devez à son amour, vous considérerez : 1° quel est le devoir et les avantages de la reconnaissance ; 2° la manière de se bien acquitter de cette dette.

Première Réflexion.

Devoir et avantages de la reconnaissance.

Si nous exceptons un petit nombre d'hommes sans religion et sans principes, qui, affectant de vivre dans une sorte d'indépendance coupable, ne recourent jamais à Dieu, parce qu'ils aiment mieux vivre sous la loi d'une fatalité dure et aveugle que sous celle d'une providence at-

tentive et bonne, il n'est personne qui souvent ne s'adresse au ciel, pour en faire descendre les faveurs et les biens. Les parfaits demandent de préférence les dons spirituels; les avantages de la nature sont l'objet des vœux de ceux qui tiennent plus à la terre qu'au ciel : mais enfin tous sollicitent; tous *se présentent à la porte, et frappent* (1), dans l'espoir d'être écoutés. Hélas! où sont ceux qui reviennent sur leurs pas pour glorifier Dieu, et le remercier de ses bontés lorsqu'ils ont été exaucés? Nous ne craignons pas de dire que c'est le très-petit nombre, parmi le nombre déjà très-petit des âmes pieuses et ferventes. La reconnaissance, cette vertu justement appelée la mémoire du cœur, est un devoir oublié, et presque universellement méconnu. Aussi faut-il cesser d'être surpris si la source des grâces est tarie pour un grand nombre d'âmes égoïstes, plus attentives à solliciter le bienfait qu'à remercier le bienfaiteur : en effet, si rien n'est plus odieux parmi les hommes, et ne les dégoûte tant de faire le bien, que de ne voir dans ceux qu'ils obligent aucun sentiment de gratitude, et si c'est avec raison qu'ils se montrent si susceptibles à l'égard d'un devoir dont l'oubli seul les blesse au cœur, Dieu n'a-t-il pas bien plus de raison encore d'être exigeant par rapport à nous, qui sommes comblés et comme couverts de ses bienfaits? Rappelons-nous en ce moment, d'une manière sommaire et abrégée, leur nombre, leur excellence, et le peu de droit que nous avions à les espérer de sa libéralité.

Le nombre des bienfaits de Dieu, qui pourrait les compter? Leur excellence, qui pourrait la comprendre? Parmi cette multitude incalculable d'êtres possibles que sa puissance aurait pu tirer du néant, Dieu m'a choisi : *il m'a*

(1) *S. Matth.* VII, 7.

aimé d'un amour éternel (1), moi qui n'étais rien, et qui ne pouvais ajouter quoi que ce soit à la somme du bonheur infini dont il jouit... Non content de me tirer du nombre des êtres possibles pour m'appeler au nombre des êtres existants, il m'a donné parmi ceux-ci un rang distingué et honorable; car ce n'est pas parmi les éléments, les plantes et les animaux, dépourvus de raison, qu'il m'a placé; c'est parmi les êtres créés à son image, et doués comme lui de la faculté de connaître et d'aimer.

Ne pouvant me donner son éternité parce que c'est une perfection qui lui est essentielle, il l'a partagée en quelque sorte en m'accordant l'immortalité : et cette immortalité il me l'aurait laissée pour le corps comme pour l'âme, si, dans un excès d'orgueil, le premier homme, dont je descends, n'avait voulu lui ravir ce qu'il ne peut communiquer, ce qu'il a juré de ne donner jamais à personne, sa gloire. Pour me relever de la faute énorme que j'avais commise en la personne d'Adam qui voulut être Dieu, il s'est fait homme; mais comment? en devenant pauvre, petit enfant, couché dans une étable, persécuté, fugitif, errant, n'ayant pas une pierre pour y reposer sa tête; et puis bientôt victime de la jalousie, accablé d'outrages, abandonné des siens, renié de ses amis, couvert de plaies, cloué à un gibet, déposé dans un tombeau. Et comme si tout cela ne suffisait pas, parce que tous ces prodiges d'amour n'ont eu lieu qu'une fois, il a voulu y mettre le complément en se condamnant à rester pour moi, jusqu'à la fin des siècles, dans un état d'obscurité, d'anéantissement et d'immolation qui semble opposé à sa grandeur divine. Que si je voulais énumérer en détail tous les biens infinis dont il m'a mis en possession, de préférence à tant

(1) *Jérém.* XXXI, 3.

d'autres, je ne finirais jamais. Mais puis-je passer sous silence la plus grande grâce sans contredit, celle qui est le principe de toutes celles qu'il m'a données ; je veux dire la grâce d'être né dans le sein de son Église, de cette Église où sont les sept fontaines du Sauveur, ouvertes à tous pour y venir puiser avec joie et en abondance *les eaux qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle* (1)? C'est là que j'ai été régénéré dans l'eau et par l'esprit, confirmé en grâce, réconcilié avec la justice divine, et nourri de la chair du Sauveur. De quelle multitude de grâces nouvelles ces premières grâces n'ont-elles pas été la source? Ces illuminations soudaines qui comme une vive lumière éclairaient mon esprit, ces mouvements généreux qui traversaient mon cœur, ces inclinations heureuses qui me faisaient pencher vers le bien, ces sages avis qui me l'indiquaient, ces exemples qui m'y invitaient, cette éducation chrétienne surtout, reçue dans le sein d'une famille où la piété est comme héréditaire; que de bienfaits, grand Dieu! Et pourrais-je bien me les rappeler sans sentir mon cœur pénétré d'amour pour celui qui me les prodigue avec tant de libéralité, surtout lorsqu'à côté de toutes ces faveurs insignes je viens à mettre en regard les autres dons de la nature, qui, pour être d'un ordre inférieur aux premiers, ne sont pas moins l'effet de la bonté divine?

Et puis, lorsque je pense que ce Dieu qui m'a ainsi favorisé n'a pas eu égard à mes mérites futurs; que non-seulement il n'a pas eu égard à mes mérites futurs, mais qu'il a prévu même l'abus criminel que je ferais de tous ses dons, et que cependant il n'a pas mis de borne à l'effusion de ses bienfaits; oh! alors je ne sais plus que penser d'un pareil amour. La reconnaissance ne me paraît plus

(1) *S. Jean*, IV, 14.

seulement un devoir de justice; elle me semble un devoir de nécessité si absolue, que je ne crois pas possible au cœur humain de s'en dépouiller un seul instant. Ah! je comprends maintenant la généreuse réponse du martyr Polycarpe, lorsque, environné d'une multitude innombrable de personnes qui se pressaient pour être témoins de sa mort, le juge lui ayant adressé ce conseil : Polycarpe, considère ton âge avancé; ne te précipite pas dans le malheur que ton obstination te prépare; blasphème le Christ, et je te rendrai la liberté; le saint, frémissant d'horreur, s'écria : *Il y a quatre-vingt-six ans que je sers Jésus-Christ; pendant tout ce temps il ne m'a fait que du bien, et vous voulez que je le maudisse!* Hélas! et je vous ai renié, Seigneur, moi comblé de vos bienfaits; je vous ai renié, non pour arracher ma vie aux tourments et à la mort, mais pour des avantages frivoles et indignes de moi! Indépendamment de l'espérance des biens sans nombre que vous me réservez pour l'avenir, la reconnaissance toute seule pour ceux que vous m'avez donnés déjà aurait dû m'enchaîner à votre aimable empire, et je n'ai reçu vos dons que pour en abuser et les tourner contre vous. Aujourd'hui du moins daignez m'apprendre comment je pourrai m'acquitter de cette dette sacrée de la reconnaissance, pour tous les biens que j'ai reçus de vous, et dont j'ai fait jusqu'ici un si criminel usage.

Seconde Réflexion.

Moyens de s'acquitter du devoir de la reconnaissance.

Nous serons reconnaissants, premièrement, si nous conservons précieusement dans notre mémoire le souvenir des bienfaits de Dieu. Lorsqu'une raison de modestie ou de

prudence nous empêchera de découvrir aux hommes les dons qu'il nous a faits, nous aimerons du moins à y penser en présence de Marie, des saints et des anges ; les invitant, avec le prophète, à s'unir à nous pour louer la bonté infinie qui a bien voulu nous regarder en pitié : *Venez, écoutez, vous tous qui craignez Dieu, et je vous raconterai les grands biens dont il a comblé mon âme* (1). Puis, nous adressant à Dieu lui-même, nous lui dirons : Qui êtes-vous, Seigneur, et qui suis-je, pour que vous daigniez ainsi vous souvenir de moi? Si je n'étais que néant et poussière, on s'étonnerait déjà de vous voir verser sur moi vos bienfaits ; mais comment pouvez-vous arrêter vos regards sur un pécheur et un ingrat, qui n'a usé de vos dons que pour vous outrager?

Secondement. Comme, pour accomplir les devoirs de la reconnaissance, il nous est impossible de donner à Dieu quelque chose qui égale ses bienfaits, puisque, en lui offrant notre corps, notre âme, tous nos biens, nous ne faisons que lui rendre ce qu'il nous a donné et ce qui lui appartient ; nous pourrons lui présenter Jésus, son divin Fils, devenu en quelque sorte notre propriété dans le sacrement de l'Eucharistie, et lui dire : Seigneur, mon Dieu, je suis pauvre et ne possède rien ; quand je me donnerais tout entier, je donnerais bien peu : mais en vous présentant votre divin Fils Jésus, et unissant mon sacrifice au sien, je crois m'acquitter de la dette de reconnaissance que je vous dois pour tous vos dons.

Troisièmement. La vraie manière de témoigner à Dieu notre gratitude, est de ne jamais abuser de ce qu'il nous a donné, pour l'offenser, mais, au contraire, d'employer pour sa gloire toutes les facultés de notre âme, tous les

(1) Ps LXV, 16.

avantages de notre corps, et enfin tous les biens spirituels et temporels dont sa miséricorde nous a comblés.

Quatrièmement. Unissons toutes nos actions de grâce à celles que la très-sainte âme de Notre-Seigneur a rendues à son Père dès le premier moment de sa création, et à celles qu'elle lui rendra pendant l'éternité.

Cinquièmement. A l'approche des fêtes solennelles, qui nous rappellent les faveurs signalées que nous avons reçues dans l'ordre de la rédemption, il faudra offrir à Jésus-Christ, quelques jours auparavant et quelques jours après, nos prières, nos aumônes, nos jeûnes, nos communions, nos exercices de piété, et toutes nos bonnes œuvres, comme autant de sacrifices eucharistiques, pour exprimer notre reconnaissance de tous les bienfaits reçus.

Sixièmement. Présentons à Notre-Seigneur, comme gage de notre gratitude, toutes les affections de notre cœur. Puisque nous sommes dans l'impuissance de reconnaître dignement ses bienfaits, rendons-lui du moins l'amour qu'il a droit d'attendre de nous. Que personne ne s'excuse sur la difficulté de payer sa dette; nous pouvons y satisfaire, puisque nous pouvons disposer de notre amour et des affections de notre cœur; donnons-lui généreusement ce cœur, et notre dette sera acquittée.

PRATIQUE.

Remerciez Dieu tous les jours de ses bienfaits, mais surtout ne recevez jamais une grâce particulière et signalée sans lui en témoigner toute votre reconnaissance.

Bouquet spirituel.

Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a donné? Je prendrai le calice de l'hostie salutaire, et j'invoquerai le nom du Seigneur.

SECOND SUJET.

Pourquoi cherchez-vous le repos, lorsque vous êtes né pour le travail? Disposez-vous à la patience plutôt qu'aux consolations, et à porter la croix plutôt qu'à goûter la joie.

1. Le repos n'est qu'au ciel : nous pouvons bien avoir sur la terre quelques instants de relâche, mais jamais de paix parfaite... Si donc quelquefois le tentateur semble s'éloigner de nous, *ce n'est que pour un temps;* et c'est alors que nous devons nous préparer à de nouveaux combats.

2. Il est plus conforme à notre nature de préférer *la consolation à la patience;* mais il est dans nos intérêts de porter plutôt la croix que de goûter la joie.

TROISIÈME SUJET.

Toutes les délices du monde sont très-souvent :

1. Honteuses et criminelles,
2. Toujours vaines et incomplètes.

Les délices spirituelles sont :

1. Douces,
2. Chastes,
3. Nées des vertus,
4. Répandues de Dieu dans les âmes pures. (*Imitation*. verset 5.)

QUATRIÈME SUJET.

Arrêtez-vous aussi à cette pensée du verset 11e :

Je ne veux point de la consolation qui m'ôte la componction... Je repousse la contemplation qui conduit à l'orgueil...

Les consolations spirituelles produisent l'orgueil :

1. Lorsqu'on s'imagine qu'elles nous sont dues, et qu'en nous les donnant Dieu récompense nos vertus.

2. Lorsqu'elles nous portent à nous préférer aux autres...

3. Lorsqu'elles nous inspirent une certaine présomption et confiance en nous-mêmes qui exclut la crainte de Dieu, et fait que nous n'appréhendons pas la soustraction de ses grâces

CHAPITRE XI.

Du petit nombre de ceux qui aiment la croix de Jésus-Christ

1. Jésus compte beaucoup d'amateurs de son royaume céleste, mais très-peu de disciples résignés à porter sa croix ;

Beaucoup qui désirent ses consolations, peu ses souffrances.

Il trouve beaucoup de compagnons de sa table, mais peu de son abstinence.

Tous veulent se réjouir avec lui, peu souffrir quelque chose pour lui.

Beaucoup suivent Jésus jusqu'à la fraction du pain, mais peu jusqu'à boire le calice de sa passion.

Beaucoup admirent ses miracles, mais peu goûtent l'ignominie de sa croix.

Beaucoup aiment Jésus, pendant qu'il ne leur arrive aucune adversité.

Beaucoup le louent et le bénissent, tandis qu'ils reçoivent les consolations.

Mais si Jésus se cache, et pour un instant les abandonne, ils tombent dans le murmure ou dans un excessif abattement.

2. Quant à ceux qui aiment Jésus pour Jésus lui-même et non pour leur propre consolation, ils le bénissent dans les tribulations et les serrements de cœur, comme dans les consolations les plus douces.

Et quand il leur refuserait toute consolation, toujours cependant ils le loueraient, toujours ils lui rendraient grâces.

3. Oh ! qu'il est puissant l'amour de Jésus, quand il est pur et sans aucun mélange d'amour, ni d'intérêt propre !

Ne méritent-ils pas le nom de mercenaires, ceux qui cherchent toujours les consolations ?

Ne se montrent-ils pas plus pleins d'eux-mêmes que de l'amour de Jésus-Christ, ceux qui pensent toujours à leur gain et à leurs avantages ?

Où est-il celui qui sert Dieu pour Dieu seul ?

4. Rarement on rencontre un homme assez avancé dans les voies spirituelles pour être dépouillé de tout.

Car le véritable pauvre d'esprit, detaché de toute créature, qui le trouvera ? Il faut le chercher bien loin, comme un trésor qu'on rapporte des extrémités de la terre.

Et cependant si l'homme donne tout ce qu'il possède, ce n'est rien.

S'il fait une grande pénitence, c'est peu encore.

Et s'il embrasse toutes les sciences, il est encore loin.

Et s'il a une grande vertu et une piété fervente, il lui manque une chose souverainement nécessaire.

Que lui manque-t-il donc ? C'est qu'après avoir tout quitté, il se

quitte lui-même, et se débarrasse entièrement des liens de l'amour de soi.

C'est qu'après avoir fait tout ce qu'il sait devoir faire, il pense encore n'avoir rien fait.

5. Qu'il estime peu ce qu'on pourrait regarder comme grand, et qu'en toute sincérité il avoue qu'il est un serviteur inutile, selon ce qu'a dit la Vérité : « Quand vous aurez fait tout ce qui vous est com- « mandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles. » (Luc., XVII, 10.)

Alors, véritablement pauvre et détaché de tout de cœur, il pourra dire avec le Prophète : « Oui, je suis pauvre, et seul dans le monde. » (Ps. XXIV, 17.)

Et toutefois nul n'est plus riche, plus puissant, plus libre, que celui qui sait quitter tout et soi-même, et se mettre au dernier rang.

CONSIDÉRATION XI.

Sur ces paroles :

Jésus compte beaucoup d'amateurs de son royaume céleste, mais très-peu de disciples résignés à porter sa croix.

Premier Prélude.

Considérez le divin Sauveur Jésus, marchant au Calvaire seul, abandonné des siens, et suivi de loin par quelques femmes qui seules compatissent à ses douleurs.

Second Prélude.

Demandez la lumière de l'Esprit-Saint et la grâce de suivre fidèlement Jésus, et arrêtez-vous quelques instants à considérer les motifs qui tiennent ainsi les hommes éloignés de Jésus.... Puis, dans une seconde réflexion, vous vous livrerez aux divers sentiments de componction, de douleur, de zèle, que la vue de cet abandon et de cet isolement doit faire naître en votre cœur.

Première Réflexion.

Motifs qui tiennent les hommes éloignés de Jésus.

L'explication du mystère d'ingratitude dont se rendent coupables les hommes qui, méconnaissant le Sauveur Jé-

sus, s'éloignent de lui et l'abandonnent, se trouve dans cette parole de son saint Évangile : *Je suis la voie, la vérité et la vie* (1).

Je suis la voie, voie rude, voie escarpée, voie difficile, semée d'épines, arrosée de larmes et de sang; mais voie qui seule mène à la vie! Or, pour y marcher, un grand courage, une volonté ferme, généreuse, constante, sont nécessaires. Il ne faut pas craindre la fatigue ni la peine; il ne faut pas regarder derrière soi pour voir le chemin qu'on a parcouru; mais, comme dit l'Apôtre, *oubliant ce qui est fait, on ne doit considérer que ce qui reste à faire* (2). Il est donc facile de comprendre pourquoi le nombre de ceux qui marchent à la suite de Jésus est si petit; car comment suivront-ils cette voie, ces chrétiens lâches et pusillanimes qui, vivant dans l'indifférence, redoutent la plus légère contrainte, reculent devant le plus léger sacrifice? Jésus ne voulant après lui que des âmes pures, et la pureté du cœur ne pouvant subsister sans efforts ni se conserver sans combats, Jésus est seul. Jésus ne reconnaissant pour siens que ceux dont la charité va jusqu'à aimer leurs ennemis, dont la patience va jusqu'à souffrir les injures et les mauvais traitements, et une pareille charité étant aux yeux du monde une bassesse et un manque de cœur, Jésus est seul. Jésus demandant à ceux qui veulent s'enrôler sous ses étendards, sinon le dépouillement réel, au moins le détachement d'affection et de volonté, et la pauvreté étant regardée comme le plus grand des maux dans ce siècle d'argent, Jésus est seul. Jésus apprenant à ses disciples à être doux et humbles de cœur, et l'humilité étant en opposition telle avec l'esprit du monde qu'il l'accuse de folie, Jésus est seul. Jésus commandant

(1) *S. Jean*, XIV, 6. — (2) *Phil.* III, 13.

aux hommes de se plier aux lois de l'autorité visible qu'il a établie sur la terre, selon cette parole : *Qui vous écoute, m'écoute ; qui vous méprise, me méprise* (1) ; et l'obéissance à l'Église étant regardée comme une gêne importune et humiliante, Jésus est seul... Votre loi sainte est donc méconnue, foulée aux pieds, ô mon Dieu ! Il y a bien encore une certaine religion extérieure ; le fantôme, l'apparence existe ; mais que la réalité est triste, il est donc vrai ! vous êtes la voie déserte, la voie abandonnée ! *Tous se sont écartés, tous sont devenus inutiles* (2) : car c'est être inutile que de ne pas tendre vers la fin pour laquelle vous nous avez faits. Oui, *tous ont dévié :* où sont ceux en effet qui gardent vos préceptes, sanctifient les jours que la religion s'est réservés, se soumettent aux lois de l'Église, et s'approchent du banquet sacré où se distribue le pain céleste ? où sont-ils ? C'est donc avec raison et un pénible sentiment de tristesse que nous pouvons nous écrier : *Oh ! que la voie qui conduit à la vie est étroite, et qu'il en est peu qui la trouvent* (3) !

Mais Jésus ne se nomme pas seulement la voie, il s'appelle encore *la vérité et la vie ;* et je trouve dans ce mot, *la vérité*, une seconde raison qui tient éloignée de lui cette foule d'esprits superbes et présomptueux qui, se confiant en leurs lumières, s'imaginent parvenir à la véritable science par les seuls efforts de leur raison. Mais quoi ! est-il donc bien possible qu'après six mille ans de déceptions, de tâtonnements et de vaines recherches, l'esprit de mensonge puisse encore nous séduire par ce mot : *Vous serez comme des dieux, vous connaîtrez toutes choses* (4). Prenant pitié du genre humain, qui, semblable à un homme

(1) *S. Luc*, X, 16. — (2) Ps XIII, 3. — (3) *S. Matth.* VII, 14. — (4) *Gen.* III, 5.

ivre, marchait incertain vers la vérité qu'il ne pouvait saisir, Jésus enfin lui apparaît : il paraît, non comme ces philosophes qui disputent sans fin ; mais, voulant être cru parce qu'il avait droit de l'être, il propose ses dogmes, et enseigne comme ayant l'autorité et le pouvoir de commander aux intelligences. Étant venu pour tous, le savant ne sera pas traité avec plus d'égard que l'ignorant : d'ailleurs, tous ne sont-ils pas ignorants ? Ce sera donc à tous que s'adressera ce mot : *Si vous avez peine à croire à mes paroles, croyez au moins à mes œuvres* (1); mes œuvres rendent témoignage de moi. Cette raison est sans réplique : et pourquoi notre folle sagesse vient-elle toujours raisonner et s'inscrire en faux contre la sagesse de Dieu ? N'est-il pas bien juste que, voulant éprouver notre foi et nous faire expier le désir orgueilleux que nous avions formé de partager sa science au même degré que lui, Dieu nous environne d'obscurités et de mystères pour nous confondre et nous humilier ? Mais parce que cette humiliation est pénible à l'orgueil, et parce que l'orgueil est la racine du mal qui a perdu le monde, le grand nombre aime mieux s'éloigner de Jésus vérité, selon ce mot de saint Jean : *Les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière : la lumière a lui, et ils ne l'ont pas comprise* (2).

Enfin, Jésus *la vie* est délaissé par tous ceux qui cherchent le bonheur dans les plaisirs que promettent les passions. A ne considérer cependant, nous devons le dire ici, que les simples apparences, il semblerait que ces hommes auraient raison, et que la vie ne serait qu'au sein des plaisirs, comme la mort au milieu des privations qu'impose la vertu. Mais si nous examinons bien les choses, nous verrons que les apparences trompent, et que Jésus

(1) *S. Jean*, X, 38. — (2) *Ibid.* I, 5.

est vraiment la vie, par les consolations qu'il répand dans l'âme vertueuse, consolations ineffables dont le monde n'a pas même le soupçon ; nous verrons que Jésus est la vie, par les biens infinis qu'il donne en récompense des sacrifices endurés pour son amour. C'est dans le ciel, ce séjour de félicité incompréhensible, que s'accomplit cette parole du Prophète : *En vous, ô mon Dieu, est la source même de la vie* (1). Mais comme cette vie, tout infinie qu'elle est, ne se trouve qu'au delà des limites du temps qui nous est donné pour la mériter, les hommes préfèrent saisir au passage quelques ombres de jouissances présentes, et laissent échapper ainsi les éternelles espérances promises dans un avenir auquel ils renoncent avec une inconcevable indifférence... Jésus donc est seul... Il est seul, parce que les hommes ne veulent ni marcher dans sa *voie*, ni embrasser sa *vérité*, ni accepter sa *vie*...

Mais, hélas! si Jésus *la voie* est abandonné par cette foule de chrétiens lâches et indifférents qui, n'ayant pas le courage de marcher dans le sentier de ses commandements, préfèrent le chemin large et spacieux dont le terme est le souverain malheur ; si cette foule, déjà si nombreuse, est encore grossie de tous les esprits superbes et orgueilleux qui rejettent *la vérité* infaillible pour suivre les illusions du mensonge; si enfin il faut encore ajouter à ces deux premières classes celle de tous les amateurs de plaisirs, qui repoussent Jésus comme *éternelle vie*, ne pouvons-nous pas dire que sans se rendre précisément coupables au même degré de ces excès si déplorables, et sans encourir les mêmes malheurs, plusieurs, s'imaginant marcher à la suite de Jésus, ne le suivent cependant que de loin, et méritent à peine le nom de disciples

(1) Ps. XXXV, 10.

Or, qui sont ceux-là, sinon ces chrétiens peu généreux, lesquels, sans s'arrêter précisément dans la voie des commandements, comme font les indifférents et les paresseux, ne marchent qu'avec lenteur, se traînent à peine, et ne se décident à avancer que lorsqu'ils sont menacés d'être abandonnés entièrement? Pour ces âmes la route est longue, fatigante, et quelquefois même, à cause de leur peu de courage, impraticable à leurs yeux... Ceux-là encore suivent Jésus de loin, qui, tout éclairés qu'ils sont des lumières de la vérité, ne comprennent pas l'esprit de l'Évangile, ni le sens caché de la doctrine qu'il renferme. Ces âmes sont soumises, il est vrai, à tous les points de la croyance catholique ; elles admettent tout ce que l'Église enseigne ; mais elles n'entendent rien à ces maximes : *Bienheureux les pauvres d'affection ; bienheureux ceux qui pleurent ;... bienheureux ceux qui sont doux, qui souffrent persécution pour la justice* (1) ; les honneurs du monde, les richesses, les faux biens de la terre, sont, à leurs yeux fascinés, les biens vrais et désirables. Enfin, ceux-là ne suivent Jésus que de loin, qui, sans chercher la félicité dans les plaisirs coupables, ne se refusent aucunes jouissances, sous prétexte qu'elles ne sont pas criminelles. L'homme ainsi fixé sur la terre considère ce séjour d'ici-bas comme un lieu de repos, et oublie que le bonheur n'est que dans la possession future de celui qui a dit : *Je suis la vie* (2)...

O Dieu ! quel trait de lumière à éclairé mon âme, et comme je vois clairement aujourd'hui la raison pour laquelle vous êtes abandonné et délaissé des hommes !

(1) *S. Matth* V, 3 — (2) *S. Jean*, XIV, 6.

Seconde Réflexion.

Quels sont les sentiments que la vue de cet abandon doit faire naître dans nos cœurs?

Premièrement. Sentiment de crainte par rapport à soi-même : que chacun donc descende dans son cœur, et s'interroge pour s'assurer s'il n'est pas du nombre de ceux qui fuient Jésus, ou de ceux du moins qui ne marchent que de fort loin à sa suite. Accomplissons-nous toujours les préceptes, suivons-nous quelquefois les conseils de l'Évangile, lorsque nous le pouvons et que nous en sentons l'attrait? Croyons-nous toutes les vérités de l'Évangile, et surtout les goûtons-nous, les approuvons-nous? Ne nous contentons-nous pas de nous éloigner des plaisirs criminels? Fuyons-nous autant que nous le pouvons les joies dangereuses? Lorsque nous sommes obligés de partager certaines fêtes du monde, nous gardons-nous du moins de partager son esprit?.. Enfin, de quel côté sommes-nous? Et si Jésus nous citait à son jugement, pourrions-nous passer à sa droite avec ses disciples fidèles?

Secondement. Sentiment de compassion à la vue de cette multitude d'hommes aveugles et insensés, abandonnant Jésus pour suivre la route qui conduit à l'inévitable malheur.

Troisièmement. Sentiment de douleur en pensant que beaucoup ne *connaissant pas le temps de la visite* du Sauveur, il arrivera pour eux ce jour où les *ennemis les environneront de toutes parts* (1), parce qu'ils n'auront pas voulu se réfugier sous les ailes où leur était offert un sûr et doux asile.

(1) *S. Luc* XIX, 44.

Enfin, sentiment de zèle et de compassion pour Jésus abandonné : nous devons faire des vœux afin que son nom soit glorifié, et que son règne arrive parmi les hommes. Dans la sainte ardeur qui doit nous inspirer, il nous faut, au défaut des hommes qui le méconnaissent, exhorter tous les êtres même insensibles à bénir et à louer le Sauveur Jésus. Répétant avec le Prophète la belle invitation qu'il adresse aux astres, aux fleurs, aux éléments, à tous les êtres inanimés, nous dirons : Je voudrais, ô mon Sauveur et mon Dieu, mon rédempteur et mon amour, je voudrais que tout ce qui existe eût une âme capable de vous célébrer et de vous aimer; je voudrais que mon cœur pût les animer tous, afin qu'il n'y eût de toutes parts qu'un concert de louanges pour exalter vos grandeurs et vos bontés.... Mon Dieu, si c'est surtout dans le délaissement et l'abandon que l'on connaît l'ami véritable, cette idée que vous êtes seul, méconnu, renié, m'enflamme, et me donne de la hardiesse. Je me dis : Si le Seigneur me transportait en ce moment et tel que je suis dans le ciel, au milieu de ses anges, je n'oserais m'approcher de son trône pour le servir ; je n'oserais mêler ma voix pour le louer ; je me réjouirais à l'écart, et dans le silence, de ce que mon Dieu a des serviteurs fidèles qui l'aiment mieux que je ne saurais l'aimer, et le bénissent mieux que je ne saurais le bénir : mais puisque sur la terre Jésus est seul, je m'approche ; puisque tous le fuient, je viens m'offrir ; et je suis tout glorieux du titre de disciple qui fait rougir les aveugles et les ingrats dont il est méconnu. C'est dans ce sentiment, ô Jésus, que j'admire plus la femme courageuse qui, au moment de votre passage au Calvaire, eut la force de pénétrer jusqu'à vous, et d'essuyer votre visage tout couvert de poussière, de sueur et de sang, que l'action de ces hommes qui, au jour de votre

triomphe, étendirent leurs vêtements sur votre passage, en criant : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Hosanna au fils de David* (1)!

PRATIQUE.

Examinez en quoi votre vie diffère de celle de Jésus, et tâchez de vous rapprocher de ce divin modèle.

Bouquet spirituel.

Je suis la voie, la vérité et la vie.

AUTRE SUJET.

Plusieurs suivent Jésus jusqu'à la fraction du pain, mais peu jusqu'à boire le calice de sa passion.

1. Rappelez-vous bien que la fréquente communion n'est pas une preuve qu'on est à Jésus, mais seulement un moyen d'aller à lui.

2. Pour que ce moyen soit efficace, il faut être prêt à s'unir à Jésus dans l'épreuve de l'adversité... Vouloir l'accompagner sur le Thabor, et le laisser seul sur le Calvaire, ce n'est pas être digne de porter le nom de son disciple.

3. Ceux-là aiment Jésus et le suivent, qui le bénissent dans la tribulation et dans l'angoisse du cœur, comme dans ses consolations les plus douces.

CHAPITRE XII.

De la sainte voie de la Croix.

1. Ce mot paraît dur à beaucoup : *Renoncez à vous-même; prenez votre croix, et suivez Jésus.* (Luc. IX, 23.)

Mais il sera bien plus dur, au dernier jour, d'entendre cette parole : *Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel.* (Matth. XXV, 41.)

Ceux qui maintenant écoutent volontiers et embrassent la parole

(1) *S. Matth.* XXI, 9.

de la croix, ne craindront pas alors d'entendre l'arrêt d'une éternelle condamnation.

« Ce signe de la croix sera dans le ciel, lorsque le Seigneur viendra « pour juger. » (Matth. XXIV, 30.)

Alors tous les disciples de la croix, qui auront retracé en eux l'image de Jésus crucifié, s'approcheront de Jésus leur juge avec une grande confiance.

2. D'où vient donc que vous craignez de porter la croix par laquelle on arrive au royaume du ciel?

Dans la croix est le salut; dans la croix, la vie; dans la croix, la protection contre nos ennemis.

De la croix découlent les suavités célestes.

Dans la croix est la force de l'âme; dans la croix, la joie de l'esprit; dans la croix, la consommation de la vertu; dans la croix, la perfection de la sainteté.

Nul salut pour l'âme, et nulle espérance de l'éternelle vie que dans la croix.

Prenez donc votre croix et suivez Jésus, et vous parviendrez à la vie éternelle.

Il vous a précédé en portant sa croix, et il a voulu expirer pour vous sur la croix, afin que vous aussi vous portiez votre croix, et que vous aspiriez à mourir sur la croix.

« Car si vous mourez avec lui, vous vivrez aussi avec lui. » (Rom. VI, 8.)

3. Vous le voyez, tout est dans la croix, et tout consiste à y mourir. Il n'y a point d'autre voie qui conduise à la vie et à la véritable paix du cœur, que la voie de la croix et la mortification de tous les jours.

Dirigez vos pas où vous voudrez; cherchez tout ce que vous voudrez, et vous ne trouverez pas au-dessus une voie plus élevée, au-dessous, une voie plus sûre que la voie de la sainte croix. Disposez de tout selon vos vues, réglez tout selon vos désirs, et toujours vous trouverez qu'il faut endurer quelque chose, que vous le vouliez ou non : et ainsi vous rencontrerez toujours la croix.

Car, ou vous sentirez la douleur dans le corps, ou il vous faudra éprouver de l'amertume dans l'âme.

4. Tantôt ce sera Dieu qui vous délaissera, puis le prochain qui vous exercera, et ce qui est bien plus encore, souvent à charge à vous-même, vous ne verrez nul remède à vos maux, nulle consolation pour en alléger le poids; mais il vous faudra souffrir aussi longtemps que Dieu le voudra.

Car la volonté de Dieu est que vous appreniez à souffrir sans consolation; que vous vous soumettiez à lui sans réserve, et que vous deveniez plus humble par la tribulation.

Nul ne sent si vivement la passion de Jésus dans son cœur, que celui qui a souffert quelque chose de semblable.

La croix est donc toujours préparée; elle vous attend partout.

Ne pensez pas vous y soustraire, quelque part que vous alliez, puisque partout où vous irez vous vous porterez, et vous vous trouverez toujours vous-même

Élevez-vous, abaissez-vous; sortez hors de vous-même; rentrez-y,

toujours vous trouverez la croix ; et il faut que partout vous preniez patience, si vous voulez posséder la paix intérieure et mériter la couronne immortelle.

5. Si vous vous résignez à porter la croix, elle-même vous portera, et vous conduira au terme désiré, où vous cesserez de souffrir ; mais vous ne devez pas l'espérer en ce monde.

Que si vous la traînez avec murmure, elle vous sera un poids accablant ; vous rendrez votre fardeau plus dur ; et cependant il vous faut la porter.

Si vous rejetez une croix, vous en trouverez certainement une autre, et peut-être plus pesante.

6. Pensez-vous vous soustraire à ce que nul homme n'a pu éviter ? Quel saint a été en ce monde sans croix et sans tribulation ?

Jésus-Christ lui-même, Notre-Seigneur, n'a pas été une seule heure, dans toute sa vie, sans éprouver quelques souffrances : « Il fallait, « dit-il, que le Christ souffrît, et qu'il ressuscitât d'entre les morts, « et qu'il entrât ainsi dans sa gloire. » (Luc. XXIV, 26, 46.)

Et comment se fait-il que vous cherchiez une autre voie que la voie royale de la sainte croix ?

7. Toute la vie de Jésus-Christ n'a été qu'une croix et un long martyre ; et vous voulez le repos et la joie !

Erreur, erreur, si vous cherchez autre chose que des tribulations à endurer ; car toute cette vie mortelle est pleine de misères et environnée de croix.

Et plus un homme sera élevé dans les voies de la perfection, plus ses croix souvent seront pesantes, parce que l'amour lui rend son exil plus douloureux.

8. Et cependant celui que Dieu tient ainsi sous le pressoir n'est pas sans soulagement et sans consolation, parce qu'il sent s'accroître les fruits de sa patience à porter sa croix !

Car lorsqu'il se courbe volontiers sous la croix, le poids de l'affliction qui l'accablait se change en une douce confiance qui le console.

Et plus la chair est affligée et brisée, plus l'esprit se sent intérieurement fortifié par la grâce.

Il arrive même que le désir d'être éprouvé et de souffrir, pour être conforme à Jésus crucifié, lui inspire tant de force, qu'il ne voudrait pas être exempt de tribulations et de douleurs, parce qu'il se croit d'autant plus agréable à Dieu, qu'il souffre pour lui davantage.

L'homme n'est pas capable d'un pareil effort ; mais la grâce de Jésus-Christ opère si puissamment dans une chair infirme, que tout ce qu'elle abhorre et fuit naturellement, elle l'embrasse et l'aime par la ferveur de l'esprit.

9. Il n'est pas dans la nature de l'homme de porter la croix, d'aimer la croix, de châtier son corps, de le réduire en servitude, de fuir les honneurs, de souffrir volontiers les outrages, de se mépriser soi-même, et de souhaiter d'être méprisé, de supporter les afflictions et les pertes, et de ne désirer aucune prospérité dans ce monde.

Si vous ne considérez que vos seules forces, vous ne pouvez rien de tout cela :

Mais si vous attendez la force que Dieu donne à qui se confie en lui, vous aurez pouvoir sur la chair et le monde.

Vous ne craindrez même pas le démon votre ennemi, si vous êtes armé de la foi et marqué de la croix de Jésus-Christ.

10. Soyez donc prêt, comme un bon et fidèle serviteur de Jésus-Christ, à porter courageusement la croix de votre Maître, crucifié par amour pour vous.

Préparez-vous à supporter mille adversités, mille traverses, dans cette misérable vie; car voilà partout ce qui vous attend, ce que vous trouverez partout, en quelque lieu que vous vous retiriez.

Il faut qu'il en soit ainsi; et à cette foule de maux et de douleurs, il n'y a d'autre remède que de vous supporter vous-même.

Buvez de bon cœur le calice du Seigneur, si vous désirez être son ami, et si vous voulez avoir part à sa gloire.

Laissez à Dieu le soin de distribuer ses consolations; qu'il les répande selon son plaisir.

Pour vous, préférez les souffrances et regardez-les comme de précieuses consolations : car « toutes les souffrances du temps n'ont au« cune proportion avec la gloire future, et ne sauraient vous la méri« ter quand seul vous les supporteriez toutes. » (Rom. VIII, 18.)

11. Lorsque vous en serez venu au point de trouver douce la souffrance, au point de l'aimer pour Jésus-Christ, alors estimez-vous heureux, parce que vous avez trouvé le paradis sur la terre;

Mais tant que la souffrance vous sera dure, et que vous la fuirez, vous serez dans le trouble; et la tribulation que vous fuirez vous suivra partout.

12. Si vous travaillez à être ce que vous devez être, c'est-à-dire, si vous êtes prêt à souffrir et à mourir, bientôt vos peines s'adouciront, et vous aurez la paix.

Auriez-vous été ravi, comme Paul, jusqu'au troisième ciel, que vous ne devriez pas être pour cela assuré de ne rien souffrir. « Je lui mon« trerai, dit Jésus, combien il faut qu'il souffre pour mon nom. » (Act. IX, 16.)

Souffrir est donc votre partage, si vous voulez aimer Jésus et le servir constamment!

13. Plût à Dieu que vous fussiez digne de souffrir quelque chose pour le nom de Jésus! Quelle gloire vous serait réservée! Quelle joie parmi tous les saints! Quelle édification pour le prochain!

Car tous recommandent la patience, bien que peu cependant veuient souffrir.

Ce devrait être assurément une grande joie pour vous, que de souffrir quelque chose pour Jésus, lorsque tant d'autres souffrent bien plus pour le monde.

14. Ayez pour certain que votre vie doit être une mort continuelle; et que plus vous mourrez à vous-même, plus vous commencerez à vivre pour Dieu.

Nul n'est propre à comprendre les choses du ciel, s'il ne se soumet à supporter les adversités pour Jésus-Christ.

Rien n'est plus agréable à Dieu, rien ne vous est plus salutaire en ce monde que de souffrir avec joie pour Jésus-Christ; et si le choix

dépendait de vous seul, vous devriez plutôt demander d'être affligé pour lui que d'être comblé de consolations, parce que vous seriez alors plus semblable à Jésus-Christ et plus conforme à tous les saints.

Car notre mérite et notre avancement dans les voies de la perfection ne consistent point dans la douceur et l'abondance des consolations, mais dans le courage qui fait supporter de grandes tribulations et de pesantes épreuves.

15. S'il y avait eu pour l'homme quelque chose de meilleur et de plus utile que de souffrir, Jésus-Christ nous l'aurait appris par ses paroles et par ses exemples.

Or, c'est aux disciples qui le suivaient, c'est à tous ceux qui, dans la succession des siècles, voudraient le suivre, qu'il adresse cette parole : « Si quelqu'un veut marcher sur mes pas, qu'il renonce à soi-« même ; qu'il porte sa croix et me suive. » (Matth. XXVI, 24.)

Que le fruit de nos lectures et de nos méditations soit donc de conclure, « qu'il nous faut passer par beaucoup de tribulations pour en-« trer dans le royaume de Dieu. » (Act. XIV, 21.)

CONSIDÉRATION XII.

Sur ces paroles :

Tout est dans la croix... Allez où vous voudrez ; cherchez tout ce que vous voudrez, et vous ne trouverez pas au-dessus une voie plus élevée, au-dessous une voie plus sûre que la voie de la sainte croix.

Premier Prélude.

Recevez de Jésus cette parole qui adoucira l'amertume de vos maux : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et me suive.

Second Prélude.

Implorez les lumières de l'Esprit saint, et arrêtez-vous à ces deux pensées : 1° il faut porter sa croix ; 2° comment faut-il la porter ?

Première Réflexion.

Il faut porter sa croix.

Nous pouvons distinguer quatre sortes de croix : la première et la plus pesante est, sans contredit, celle que nous imposent nos propres passions. Ainsi, si l'on nous

demande quelle est la croix de l'avare, nous répondrons : Sa croix, c'est son avarice même; car les inquiétudes qui l'assiégent et le jour et la nuit; les travaux pénibles, continuels, accablants auxquels il se condamne; les regrets, amers qu'il éprouve, les jouissances qu'il se refuse; les privations de toute sorte qu'il s'impose, sont comme les clous qui le retiennent et le fixent douloureusement à la croix qu'il s'est choisie. La croix de l'ambitieux, quelle est-elle, sinon son ambition même? Malheureux dans la poursuite des honneurs, il est plus malheureux encore dans la réalisation de ses rêves; serait-il assis sur un trône, que ce trône se changerait en croix; porterait-il sur la tête une couronne, que cette couronne serait hérissée d'épines. Ainsi l'a ordonné la Providence; et ce que la Providence a ordonné s'exécute tous les jours du petit au grand. Poursuivons : la croix de l'homme de plaisirs, qui le croirait? se trouve dans les plaisirs qu'il recherche avec tant de fureur : la lance, le trait qui perce le cœur coupable est la passion même qui le tyrannise. La croix de l'homme sensuel, qui, ne connaissant d'autres jouissances que celles de la table, s'est fait, nous n'oserions dire ce mot si l'Apôtre ne l'avait dit avant nous, *comme un Dieu de son ventre* (1), se trouve dans l'intempérance, ce vice honteux dont les suites sont si funestes, qu'un sage n'a pas craint d'avancer cette maxime : *La table* en a *tué plus que l'épée*. Or, parcourez ainsi toute la série des passions, la jalousie qui ôte le sommeil, la haine qui arme un bras vengeur, la colère qui se crée des ennemis, la paresse qui s'entoure de maux; et l'on verra qu'indépendamment des châtiments rigoureux dont Dieu a réservé la distribution à son éternelle justice, les passions sont sur cette terre même

(1) *Phil.* III, 19.

les ministres armés de sa vengeance anticipée. Mais cette première espèce de croix, fruit et punition de nos désordres, il n'est pas nécessaire que nous nous y exposions. non-seulement il n'est pas nécessaire que nous nous y exposions, mais nous pouvons et nous devons l'éviter par une vie sainte et pure.

Mais s'il est une croix que nous pouvons et que nous devons fuir, il en est une seconde que nous devons accepter : cette croix n'est autre que les sacrifices imposés par la vertu et la pratique du devoir. Je ne serai donc pas de ceux qui vous peindront la vertu comme étant tellement douce et facile, que l'âme fidèle ne s'aperçoive pas de la pesanteur de son joug ; car bien que ce joug ne soit pas aussi dur, aussi accablant que celui des passions, il ne laisse pas cependant d'être un joug ; et bien que Jésus ait dit : *Prenez mon fardeau, mon fardeau est léger* (1), c'est toujours un fardeau ; il faut donc du courage pour le porter : oui, du courage pour être détaché de cœur des biens de ce monde ; du courage pour être pur ; du courage pour être patient dans l'adversité et résigné dans le malheur ; du courage pour étouffer dans son cœur les germes de l'orgueil, de la vengeance, de l'envie, de toutes les passions ; du courage, enfin, pour pratiquer les vertus chrétiennes et se montrer le disciple de Jésus. La Vérité l'a dit ; et cette parole, écrite dans l'Évangile, personne ne l'effacera : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et me suive* (2).

Et maintenant que j'ai nommé deux espèces de croix, j'en dois ajouter une troisième, qui n'est plus, comme la première, la punition de nos désordres, ni comme la seconde, le fruit de notre courageuse résolution, mais une

(1) *S. Matth.* XI, 30. — (2) *Ibid.* XVI, 24

croix qui nous est imposée de toute nécessité, que nous le voulions ou ne le voulions pas : cette croix, ce sont tous les malheurs et les accidents qui nous arrivent, tels que la perte des biens de la fortune, de l'honneur, de la réputation, de la liberté, de la santé, ou ce qui est plus sensible, la perte de nos amis, de nos proches, biens fragiles que la Providence nous a prêtés, et qu'elle peut nous redemander quand bon lui semble. Or, tous les hommes, sans exception, ont été condamnés à ce supplice de la croix, le jour où il leur fut dit, après le péché : *Vous mourrez;* et pour être attaché à cette croix des accidents et des malheurs, il suffit seulement d'être homme, et de porter dans ses veines une seule goutte du sang du premier pécheur. Il est vrai que tous les maux dont nous venons de faire l'énumération ne pèsent pas tous ensemble et à la fois sur chaque individu; mais la possibilité de tous ces maux reste suspendue sur chacun de nous; car tous, nous sommes exposés à perdre nos biens, notre réputation, notre santé, nos amis et nos proches : peut-être même les perdrons-nous bientôt; que dis-je, peut-être? nous en serons certainement séparés à la mort; car alors il faudra bien voir se rompre avec de douloureux efforts et de cruels déchirements, tous les liens qui nous attachent à cette misérable existence, dont la prolongation n'est qu'une durée plus longue de calamités et de douleurs.

Mais voilà qu'au milieu de toutes ces croix, qui sont, comme nous venons de le dire, l'héritage commun de l'humanité tout entière, il s'en élève une particulière, personnelle, si l'on peut dire, pour chacun de nous; et cette croix que nous pouvons bien distinguer et placer dans une classe à part, mesurée pour ainsi dire à la taille de chacun, proportionnée à ses forces, se dresse devant lui et plus longue et plus lourde. Qu'elle n'ait pas pour tous la même

forme, la même pesanteur, la même dimension, c'est pour tous une croix sur laquelle il faut vivre et mourir. Il n'est pas nécessaire que je vous montre celle qui vous est réservée, ô vous qui ne faites qu'entrer dans la vie, et y traînez depuis longtemps une santé faible et chancelante! Courbé sous le poids du corps qui tombe et périt, vous apercevez déjà la montagne du sacrifice, dont vous n'êtes plus éloigné que par quelques instants de douleur. La course ne sera pas bien longue, mon enfant; courage donc, quelques pas encore, et vous direz : *Tout est consommé* (1). Je ne vous indiquerai pas non plus votre croix, vous qui avez perdu un enfant, un père, un ami, dont l'existence était étroitement liée à votre propre bonheur! Hélas! depuis que la mort est venue se placer entre vous et cet autre vous-même, il n'est plus de joie ni de consolation pour votre cœur! La croix de l'un sera donc l'absence de celui qu'il aime; la croix de l'autre, la présence de celui qu'il n'aime pas. C'est ainsi que les liens qui étaient comme des chaînes de fleurs, dans les premiers moments d'une union qu'une passion coupable avait formée, sont devenus des chaînes de fer, d'autant plus dures qu'on ne peut les briser. C'est ainsi que la nécessité de vivre avec une personne dont l'humeur est sombre, chagrine, irascible, difficile, que rien ne contente, est une croix où vivent et meurent attachés ceux qui souffrent, et ceux même qui font souffrir... Mais que je vous plains, mon fils, si votre croix ne vient pas du dehors, mais du dedans! Si, en proie à des désirs que vous ne pouvez satisfaire, dévoré par une activité que vous ne pouvez calmer, et poursuivant un but qu'il vous est impossible d'atteindre, vous êtes attaché à vous-même, comme à un gibet de douleur et de tourments!

(1) *S. Jean*, XIX, 30.

Ainsi donc, pour résumer cette dernière pensée, indépendamment de toutes les croix, riche fonds de malheurs pour l'humanité coupable, il en est une qui fait plus particulièrement l'épreuve de notre vie : cette croix, c'est la pauvreté pour l'un, et la richesse pour l'autre ; car la richesse est souvent une croix : cette croix, c'est l'obscurité pour celui-ci, et l'élévation pour celui-là ; c'est une longue suite de jours pour cet homme qui regarde la mort comme un bienfait; et une vie suspendue dès le commencement, pour cet infortuné qui la quitte avec le regret de ne l'avoir pas vue plus heureuse et plus longue. Ce que je vais ajouter vous surprendra peut-être : des hommes se sont rencontrés qui, entourés d'amis, environnés de biens, de jouissances, de plaisirs, de tout ce que le cœur veut enfin, se sont dits malheureux de cet excès de bonheur, et ont trouvé la croix dans le rassasiement de tous leurs désirs, tant elle est inévitable cette croix ! Aussi, tournez-vous à droite, vous la verrez; déviez à gauche, vous la verrez encore ; élevez-vous, la voilà ! abaissez-vous, la voilà toujours ! La voilà, dans ce sentier que vous avez pris pour la fuir ; mais la voilà plus lourde et plus accablante, parce que c'est vous qui l'avez choisie de préférence à celle qu'une providence sage, bonne, compatissante, vous avait préparée, ou plutôt ménagée en rapport avec vos forces : donc, nécessité de porter la croix.

Seconde Réflexion.

Comment faut-il porter la croix ?

Puisque nous devons porter la croix, et qu'il ne nous est point libre de les repousser toutes, que devons-nous

faire? Trois choses : premièrement, il faut nous résigner ; secondement, il faut la porter de manière à ce qu'elle nous blesse moins ; troisièmement, de manière à ce qu'elle nous soit méritoire. Nous y résigner, c'est la raison qui le dit. La porter de manière à ce qu'elle nous soit moins pesante, c'est notre intérêt qui nous y engage. Nous efforcer de la rendre méritoire, c'est non-seulement la raison et l'intérêt, mais la foi qui nous en fait un devoir. Et d'abord, chacun comprend parfaitement que, lorsque nous parlons de résignation au sujet de la croix, il n'est pas question de celle que nous imposent le monde ou nos passions. Se courber volontairement sous ce fardeau, serait un sort plus déplorable mille fois que celui des infortunés Israélites, que de cruels Pharaons accablaient de travaux, pour étouffer les murmures et les concentrer dans leurs cœurs, afin qu'ils ne pussent se produire sur leurs lèvres. Oh! que de pauvres âmes dans le monde gémissent sous la domination du cruel tyran que le Sauveur désignait si énergiquement sous le nom de *prince du siècle*, *puissance des ténèbres* (1)! Elles se plaignent quelquefois, et cependant elles n'osent rejeter loin d'elles le joug qui les écrase. Mais à qui la faute? Sont-elles raisonnables de se plaindre, quand des ministres de Dieu aussi charitables et non moins puissants que Moïse, les appellent à la liberté des enfants de Dieu?

La résignation ne peut donc convenir que lorsqu'il s'agit d'accepter les croix que nécessite la pratique de la vertu, ou celles qui sont le triste apanage de l'humanité coupable. Mais cette résignation doit-elle être celle d'un sage, qui subit sans se plaindre la loi de la fatalité? Faut-il dire dans le malheur, comme cette femme de Sparte à laquelle on apportait le corps de son fils tué sur le champ de ba-

(1) *S. Jean*, XXII, 53.

taille : Je savais bien que je ne l'avais mis au monde que pour mourir. Oh ! la froide, la dure parole ! et qu'une pareille résignation serait plus cruelle que le désespoir, sans être pour cela plus méritoire ! La résignation du chrétien doit être comme celle de Jésus, qui, ressentant au fond de son cœur une grande aversion pour le calice amer de sa passion, pria son Père de l'éloigner ; et puis bientôt après, de le lui donner à boire, si telle était sa volonté. Seulement, la différence qui se trouve entre la résignation du chrétien et celle de Jésus, c'est que Jésus n'a été offert que parce qu'il l'a voulu, et que le chrétien doit être offert quand même il ne le voudrait pas : en prenant la croix, Jésus n'a pas subi la loi de la nécessité, mais la loi de sa volonté et de son amour ; en l'acceptant, le chrétien se soumet à la nécessité ; mais cette nécessité devient moins dure, parce qu'il y joint le mérite d'une volonté courageuse.

Rendre la croix moins dure, voilà donc ce que nous devons enseigner aux hommes ; en leur apprenant ce secret, nous croyons leur rendre un service plus important que si nous reculions les limites des sciences, ou que si nous étendions le domaine des arts, par des découvertes qui multiplieraient nos besoins, en nous donnant la faculté de les satisfaire. Ce secret important que la religion seule a pu trouver, le voici, nous voudrions le publier sur les toits : Voulez-vous trouver la croix légère, recevez-la premièrement des mains de Dieu, de ce Dieu sage, juste, bon, qui connaît vos forces, et proportionne l'épreuve au courage. La croix me serait douce, répondez-vous, si réellement, comme vous le dites, elle me venait de Dieu ; mais ce sont les hommes, ce sont mes persécuteurs et mes ennemis qui me l'imposent. Et moi je vous dis que c'est Dieu ; et j'ajoute que vous êtes aveugles en ne

voyant pas la main cachée qui se sert des hommes comme des instruments pour vous éprouver.

Voulez-vous trouver la croix légère, pensez au nombre, à la grandeur de vos péchés, et dites : Un seul suffit pour allumer les feux de l'enfer; hé! que sont les maux que j'endure en comparaison de ceux que j'ai mérités! Que sont-ils même en comparaison des tourments du purgatoire, dont Dieu veut, par ces expiations anticipées, abréger la durée et diminuer la rigueur?

Voulez-vous trouver la croix légère, jetez les yeux autour de vous, et voyez. Ne les portez pas en haut; vous êtes assez et trop enclin déjà à envier le sort de ceux que vous regardez comme heureux, et qui cesseraient bientôt de vous paraître tels, si le secret des familles vous était connu; mais portez-les en bas, sur ceux qui sont au-dessous de vous. Vous êtes pauvre, mais n'en existe-t-il pas de plus pauvres que vous? malade, de plus souffrants que vous? Allez dans les hôpitaux, descendez dans les prisons, parcourez les rues, franchissez même les mers; répondez : avez-vous trouvé un coin de terre qui n'ait été visité par une douleur plus grande que la vôtre? Pourquoi donc, mon fils, dites-vous toujours, en pensant à ceux que vous voyez au-dessus de vous : Si j'étais comme cette personne! et ne dites-vous jamais : Si j'étais comme cette autre qui lutte contre la faim, la douleur ou la mort, maux ou épreuves terribles que la Providence a bien voulu éloigner de vous!

Voulez-vous trouver la croix légère, oubliez les hommes, et regardez plutôt Jésus, *l'auteur et le consommateur de notre foi* (1). Dans quelle circonstance de votre vie avez-vous pu dire comme lui : *Je n'ai pas une pierre*

(1) *Hébr.* XII, 2.

pour y reposer ma tête (1), ou bien : *Ceux que j'avais comblés de biens se sont faits mes contradicteurs... Ils ont percé mes pieds et mes mains; ils m'ont abreuvé d'absinthe ; ils ont compté tous mes os... J'ai été pour eux une fable et une dérision* (2)...

Voulez-vous trouver la croix légère, saisissez-la comme l'homme-Dieu, *avec joie;* ne la traînez pas en murmurant, mais portez-la avec courage, jusqu'au lieu où doit s'accomplir votre sacrifice; et alors ce ne sera plus vous qui porterez la croix, mais la croix qui vous portera.

Enfin, voulez-vous trouver la croix légère, élevez les yeux vers le ciel, et dites : De même qu'il a fallu *que le Christ souffrît pour qu'il entrât dans la gloire* (3), ainsi il faut que je passe pas ces épreuves. Repousser la croix, c'est repousser le trône qui m'attend ; détourner mes lèvres du calice, c'est les détourner de la coupe qui doit enivrer les élus de Dieu ; émousser les épines de la couronne qui m'est présentée; c'est dépouiller celle que j'espère des riches diamants qui la doivent embellir. Ah! loin de dire : Éloignez de moi ce calice, ô mon Dieu! je vous dirai plutôt : Abreuvez-moi, Seigneur, de son amertume; mais donnez-moi la force de l'épuiser avec courage!

Accepter ainsi la croix, c'est non-seulement la rendre légère, mais, de plus, c'est la rendre méritoire. Voici comment, en deux mots : la croix nous devient méritoire selon les motifs plus ou moins parfaits qui nous engagent à souffrir, et selon la manière plus ou moins généreuse avec laquelle nous souffrons. Que nous ayons en vue, en nous courbant sous le poids de la croix, de procurer la gloire de Dieu, d'accomplir sa volonté sainte, de satisfaire à sa justice, de répondre à son amour, et nos motifs seront bons.

(1) *S. Luc*, IX, 58 — (2) *Jérém.* XX, 7. — (3) *S. Luc*, XXIV, 26.

Qu'ainsi disposés, nous nous tenions prêts à porter, non la croix que nous nous sommes choisie, mais celle que Dieu nous a destinée ; à la porter aussi longtemps qu'il voudra ; à y demeurer attachés selon son bon plaisir, sans vouloir hâter d'un instant le moment de notre délivrance, et notre sacrifice sera parfait, généreux, et la gloire sera proportionnée à notre mérite.

PRATIQUE.

Faites un acte de résignation à la volonté divine toutes les fois qu'il vous arrivera quelque malheur ; et servez-vous de cette épreuve comme d'une expiation, pour le nombre et la grandeur de vos péchés.

Bouquet spirituel.

Je ne connais qu'une chose : Jésus, et Jésus crucifié.

AUTRE SUJET.

Ainsi tout est dans la croix, et tout consiste à mourir.

Vous pourrez vous arrêter avec fruit à ces trois pensées :

1. La croix est le refuge de l'homme pécheur;
2. La croix est la consolation de l'homme malheureux:
3. La croix est le salut de l'homme mourant.

IMITATION MÉDITÉE.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Des entretiens intérieurs de Jésus-Christ avec l'âme fidèle.

1. J'écouterai ce que le Seigneur Dieu dit en moi. (Ps. LXXXIV, 8.)

Heureuse l'âme qui entend le Seigneur lui parler intérieurement, et qui reçoit de sa bouche la parole de consolation!

Heureuses les oreilles qui entendent la douce voix de l'inspiration divine, et qui ne font nulle attention aux vains bruits du monde.

Heureuses, répétons-le, les oreilles qui écoutent, non la voix qui retentit au dehors, mais la vérité qui enseigne au dedans!

Heureux les yeux qui, fermés aux choses extérieures, ne contemplent que les intérieures!

Heureux ceux qui pénètrent le secret de la vie intérieure, et qui, se préparant par des exercices de chaque jour, s'étudient de plus en plus à comprendre les secrets du ciel!

Heureux ceux dont tout le plaisir est de s'occuper de Dieu, et qui se dégagent de tous les embarras du siècle!

Considère ces choses, ô mon âme! et ferme la porte de tes sens, afin que tu puisses entendre ce que le Seigneur ton Dieu dit au dedans de toi.

2. Voici ce que dit ton bien-aimé : Je suis votre salut, votre paix et votre vie.

Restez près de moi, et vous trouverez la paix. Laissez là tout ce qui passe; ne cherchez que ce qui est éternel.

Que sont tous les biens du temps, sinon de vaines illusions, et de quoi vous serviront toutes les creatures, si vous êtes abandonné du Créateur?

Renoncez donc à tout; rendez-vous agréable et fidèle à votre Créateur, afin de parvenir à la vraie béatitude.

CONSIDÉRATION I.

Sur ces paroles :

Heureuse l'âme qui entend le Seigneur lui parler intérieurement, et qui reçoit de sa bouche la parole de consolation.

Premier Prélude.

Représentez-vous Madeleine aux pieds du divin Sauveur. Jésus lui parle. Elle parle à Jésus; mais cette parole, plus intérieure encore qu'extérieure, met en rapport leurs cœurs. Du cœur de Madeleine s'élève un vif sentiment de respect et d'amour ; et du cœur de Jésus vient cette assurance si douce : Beaucoup de péchés vous sont pardonnés, parce que vous avez beaucoup aimé ?

Second Prélude.

Après avoir imploré les lumières de l'Esprit saint et lui avoir demandé la grâce de l'entendre au fond de votre cœur, vous considérerez ces trois choses : 1° comment devez-vous parler à Jésus dans la prière ; 2° comment Jésus parle-t-il à l'âme ; 3° quels sont les obstacles que rencontre sa divine parole.

Première Réflexion.

Comment devez-vous parler à Jésus dans la prière ?

Pourquoi donc êtes-vous ainsi triste et désolé ? — C'est que je ne puis prier. — Hé bien! dites comme les saints disciples : *Seigneur Jésus, apprenez-moi vous-même à prier* (1). Vous l'avez dit, et vos peines ne sont pas moindres; quand vous êtes en présence de Dieu, les instants vous sont des heures, et les heures des siècles. Ne vous désolez pas : deux amis qui se voient fréquemment, passent quelquefois de longs moments sans échanger entre eux une parole; mais leur seule présence parle, et c'est pour eux un grand bonheur de se trouver ainsi réunis. Lors

(1) *S. Luc*, XI, 1.

donc que votre esprit sera sans pensée, et que votre cœur vous paraîtra sans amour, tenez-vous en silence aux pieds de Jésus, vous contentant de lui dire sans trouble, sans inquiétude et sans découragement : Seigneur, mon Dieu, je voudrais bien pouvoir me consumer d'amour devant vous, comme la lampe qui brûle devant votre sanctuaire ; mais comment le pourrai-je, ô mon divin Sauveur ! si vous ne laissez tomber dans mon pauvre cœur une étincelle de ce feu sacré que vous êtes venu apporter sur la terre, et dont vous désirez si vivement embraser les âmes !...

Vous voulez trouver de belles, de profondes pensées dans la prière ; vous voulez les enchaîner avec ordre, comme le ferait un orateur ; mais qu'y a-t-il donc de si élevé et de si profond dans cette parole de Madeleine, désolée de ne plus trouver le corps de Jésus : *Si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, afin que je le prenne* (1)?... Et dans cette autre de l'aveugle : *Seigneur, faites que je voie* (2) ; ou dans celle de la Samaritaine : *Donnez-moi de cette eau* (3) ; ou du paralytique : *Si vous voulez, vous pouvez me guérir* (4) ; ou enfin dans celle de la Cananéenne : *Les chiens recueillent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres* (5) ?

Oh ! que n'avez-vous la sainte familiarité de ces âmes simples et pieuses qui parlent à Jésus comme un ami parle à l'ami qu'il voit et qu'il entend, et ne craint pas d'entrer dans les plus petits détails, sachant que rien n'est indifférent à l'amitié véritable !

Vous êtes dans la joie, un projet a réussi, une personne qui vous était chère a été rappelée en quelque sorte, comme

(1) *S. Jean*, XX, 15. — (2) *S. Luc*, XVIII, 41. — (3) *S. Jean*, IV, 15. — (4) *S. Matth.* VIII, 2. — (5) *Ibid.* XV, 27.

Lazare, des portes de la mort : souvenez-vous du festin que donnèrent à Jésus Marthe et Marie, et allez, vous aussi, faire partager votre bonheur à l'ami de votre âme ; je vous remercie, mon Dieu, de ce que vous avez bien voulu exaucer mes désirs. Vous m'auriez refusé cette faveur que j'aurais adoré en silence les desseins secrets, mais toujours sages, de votre providence ; mais puisqu'il vous a plu à cette heure de consoler mon cœur, soyez à jamais béni.

Vous êtes dans la tristesse, que Jésus soit le confident de votre douleur. Ne vous reprochez pas comme une faiblesse les larmes que vous répandez en sa présence. N'a-t-il pas mêlé les siennes à celles de la veuve de Naïm ? Ne s'est-il pas attendri sur la mort de Lazare ? Laissez donc couler vos pleurs, parlez peu alors aux gens du monde, incapables de consoler votre cœur ; mais parlez beaucoup à Jésus, et ne craignez pas de le fatiguer par la monotonie de vos plaintes. Dites-lui que vous souffrez, que votre cœur est brisé par l'affliction, que tout ce que vous pouvez faire est de recevoir avec résignation le coup terrible qui vous accable, mais que vous espérez pouvoir bientôt lui dire : *Le Seigneur m'avait donné ce bien, il me l'a enlevé ; que son nom soit à jamais béni* (1).

Dans vos embarras et vos doutes, interrogez Jésus pour savoir quel parti vous devez prendre. Ne le faites pas seulement dans les grandes circonstances ; recourez à lui jusque dans les plus petites. Dédaignera-t-il de s'occuper de vous, celui sans la permission duquel un seul cheveu de votre tête ne saurait tomber ?

Vous n'êtes pas assez simple, ni assez confiant, et c'est pour cela que vous êtes si facilement découragé dans la prière. C'est parce que Jésus n'est pas le confident de vos

(1) *Job.* I, 21

pensées, que vous êtes si exposé dans la prospérité, si abattu dans le malheur, si incertain et si tourmenté dans vos projets.

Vous ne savez comment parler à Jésus dans la prière : vous n'avez donc ni peines, ni plaisirs, ni crainte, ni désirs, ni incertitudes, ni tentations, ni combats ? Vous éprouvez tout cela, et vous ne savez que dire à Jésus !

Seconde Réflexion.

Comment Jésus parle à l'âme dans la prière.

Heureuse l'âme qui s'est dit : « J'écouterai ce que le Seigneur Dieu dit en moi ! Heureuse l'âme qui entend le Seigneur lui parler intérieurement, et qui reçoit de sa bouche les paroles de consolation ! »

Ne vous est-il jamais arrivé d'aller, triste et désolé, répandre votre âme en présence du sanctuaire où Jésus réside, et de vous relever ensuite tout consolé, ou résigné du moins à sa volonté sainte? Ah ! c'est qu'une voix mystérieuse, sortie du sacré tabernacle, s'est révélée à votre pauvre cœur, et lui a fait entendre ces mots : *Ne pleurez pas* (1). Qu'elle est puissante la voix de Jésus, pour faire renaître, au sein de la nuit de la désolation, le jour serein des célestes consolations !

Rappelez-vous encore ces instants pénibles où votre foi fatiguée par les épreuves du doute allait faillir ; ces instants où votre vertu, battue par la tempête que l'ennemi de tout bien avait suscitée dans votre âme, allait faire naufrage ; ce seul mot de Jésus : *Et vous aussi, mon fils, voulez-vous m'abandonner* (2) ? vous a fourni l'occasion de lui répéter

(1) *S. Jean*, XX, 11. — (2) *Ibid.* VIII, 65.

avec l'Apôtre : *Seigneur, mais à qui irons-nous? n'avez-vous pas les paroles de la vie* (1) ?

Un seul mot de Jésus éclaire plus l'esprit que tous les discours des sages; car laissa-t-il jamais dans les pénibles fluctuations du doute l'âme simple et docile qui lui demande le secours de sa lumière, pour se guider dans les voies difficiles de la vie?

Voici comment vous pourrez discerner la voix de Jésus de la voix du trompeur. La voix de Jésus ne cause ni trouble ni inquiétude; lors même qu'elle nous reproche nos fautes, elle le fait avec vérité, mais toujours avec douceur. Il n'avait rien de dur, le regard de compassion que laissa tomber sur Pierre, après sa chute, le débonnaire Jésus; mais le désespoir qu'excita le trompeur dans l'âme de Judas causa sa perte éternelle.

La voix de Jésus porte à l'espérance; mais jamais elle n'incline le cœur à la présomption, fruit de l'orgueil. La voix de Jésus appelle doucement, elle indique à l'âme attentive la route qu'il lui reste à faire pour être parfaite, mais elle donne en même temps la grâce qui fait les parfaits.

La voix de Jésus se fait entendre à toute heure, dans le silence de l'oraison aussi bien que dans l'agitation des affaires, au milieu du monde comme au sein de la solitude. Celui qui a l'esprit de Jésus trouve toujours le moyen de s'entretenir avec lui.

O heureuse l'âme qui entend le Seigneur lui parler intérieurement, et qui reçoit de sa bouche les paroles de consolation!

(1) *S Jean*, VIII, 68

Troisième Réflexion.

Obstacles qui nous empêchent d'entendre la parole de Jésus.

Ce n'est pas aux oreilles du corps que la voix divine se fait entendre. Les oreilles ouvertes au bruit extérieur sont bien plutôt un obstacle à la parole intérieure, que l'âme attentive seule recueille. Vous voulez tout savoir, et vous vous plaignez après cela d'être continuellement distrait et détourné de Dieu dans la prière : mais comment en pourrait-il être autrement, puisque le Dieu que vous cherchez étant le Dieu de la paix, ne se plaît point dans l'agitation et le bruit du monde? Commencez par établir le silence dans la partie intime de vous-même, et, vous séparant des hommes autant que vous le pourrez, allez comme Moïse sur la sainte montagne, où Dieu se communique, et où il est permis de lui parler seul à seul, et alors vous goûterez ces paroles : » Heureuses les oreilles toujours attentives à recueillir le souffle divin, et sourdes au bruit du monde ! Heureuses, encore une fois, les oreilles qui écoutent non la voix qui retentit au dehors, mais la vérité qui enseigne au dedans ! »

Non plus, ce n'est pas aux yeux du corps que se découvre le Dieu qui habite au sein de la lumière inaccessible. Les yeux du corps prêtés aux hommes comme un moyen puissant de les élever des choses visibles aux choses invisibles, par un étrange abus qu'on ne saurait assez déplorer, les détournent souvent des choses invisibles pour les porter aux choses visibles: et de là cette prière si instante du Prophète-roi : *Détournez mes yeux, Seigneur, afin qu'ils ne s'arrêtent pas à contempler la vanité* (1). Voulez-vous trou-

(1) *Ps.* CXVIII, 37.

ver Dieu, le voir en quelque sorte et le goûter, fermez la porte de vos sens, et Dieu se manifestera à vous selon ce qui est écrit : *Dieu est au dedans de vous-même* (1). Heureux donc les yeux qui, indifférents aux choses extérieures, ne contemplent que les intérieures! Heureux ceux dont la joie est de s'occuper de Dieu, et qui se dégagent de tous les embarras du siècle! Heureuses les âmes qui laissent là tout ce qui passe, pour ne chercher que ce qui est éternel! Donnez-moi un cœur libre ou qui tende tous les jours à le devenir, et il comprendra ces choses, et Dieu viendra en lui, et il fera en lui sa demeure pour le temps et pour l'éternité.

PRATIQUE.

Toutes les fois que vous le pourrez, faites à Jésus, présent dans l'Eucharistie, une visite pour lui découvrir les besoins de votre âme.

Bouquet spirituel.

Heureuse l'âme qui entend le Seigneur lui parler intérieurement, et qui reçoit de sa bouche la parole de consolation!

SECOND SUJET.

Sur ces paroles :

Demeurez près de moi, et vous trouverez la paix.

1. Si nous voulons avoir cette paix que Jésus promet, il faut, autant que cela nous est possible, nous séparer du monde, renoncer à ses maximes, fuir ses fêtes et ses plaisirs dangereux, nous éloigner enfin des sociétés tumultueuses où règnent les passions.

2. Pour trouver la paix, et rencontrer Jésus le Dieu de la paix, il faut l'aller chercher au désert. *C'est dans la solitude que Jésus conduit l'âme fidèle ; c'est là qu'il parle au cœur.*

(1) *S. Luc*, XVII, 21.

TROISIÈME SUJET.

Sur ces paroles :

Renoncez à tout, et rendez-vous agréable et fidèle à votre Créateur, afin de parvenir à la vraie béatitude.

Qu'est-ce que renoncer à tout? Les âmes que Dieu appelle à la perfection de la vie religieuse renoncent aux biens du monde par le vœu de pauvreté ; elles renoncent à tous les plaisirs sensuels par le vœu de chasteté ; elles renoncent à leur propre volonté par le vœu d'obéissance. Mais tous ne comprennent pas ce mot : *Vendez ce que vous avez ; donnez-le aux pauvres, et suivez-moi.* Les âmes donc qui ne sont pas appelées à exécuter à la lettre ce conseil de l'Évangile, doivent du moins pratiquer le renoncement de cœur que Jésus avait en vue, quand il disait : *Heureux les pauvres d'affection!... Heureux ceux qui ont le cœur pur!...* Qu'elles possèdent comme ne possédant pas ; qu'elles usent du monde comme n'en usant pas ; et elles auront pratiqué le vrai renoncement.

CHAPITRE II.

La vérité parle au dedans de nous sans aucun bruit de paroles.

1. Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute.

« Je suis votre serviteur, donnez-moi l'intelligence, afin que je sache « vos témoignages. » (1er Reg., III, 9. Ps. CXVIII, 125.)

« Inclinez mon cœur aux paroles de votre bouche ; qu'elles tom- « bent sur lui comme une douce rosée. » (Ps. CXLVIII, 36. Deuter. XXXII, 2.)

Les enfants d'Israël disaient autrefois à Moïse : « Parlez-nous, et « nous vous écouterons ; mais que le Seigneur ne nous parle point, de « peur que nous ne mourions. » (Exod. XX, 19.)

Ce n'est pas là, Seigneur, ce n'est pas là ce que je demande. Mais je vous en conjure plutôt, comme le prophète Samuel, et je vous dis avec un humble désir : « Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute. » (1er Reg., III, 9.)

Que Moïse ne me parle point, ni aucun des prophètes ; mais vous, parlez plutôt, Seigneur, vous qui avez inspiré et éclairé tous les prophètes ; car sans eux vous pouvez seul instruire parfaitement mon âme de votre vérité ; et, sans vous, ils ne pourraient rien.

2. Ils peuvent bien faire entendre le bruit des paroles ; mais pour l'esprit, ils ne sauraient le donner.

Leur langage est sublime ; mais si vous vous taisez, il n'échauffe point le cœur.

Ils exposent la lettre ; mais le sens, c'est vous qui le découvrez.

Ils annoncent les mystères ; mais vous brisez le sceau qui en dérobait l'intelligence.

Ils publient vos commandements ; mais vous aidez à les accomplir.

Ils montrent la voie ; mais vous donnez des forces pour marcher.

Ils n'agissent qu'au dehors ; mais vous instruisez les cœurs et les éclairez.

Ils arrosent extérieurement ; mais vous donnez la fécondité.

Leur parole retentit aux oreilles ; mais vous en donnez l'intelligence.

3. Que Moïse donc ne me parle point ; mais vous, Seigneur, mon Dieu, éternelle vérité, parlez-moi, de peur que je ne meure, et que je n'écoute sans fruit, si, averti seulement au dehors, je ne suis point intérieurement embrasé ; de peur que je ne sois condamné pour avoir entendu votre parole sans l'avoir pratiquée, connue sans l'avoir aimée, crue sans l'avoir observée.

« Parlez-moi donc, Seigneur, parce que votre serviteur écoute : vous avez les paroles de la vie éternelle. » (1er Reg., III, 9 ; Joann. VI, 69.)

Parlez-moi pour consoler mon âme, pour rectifier ma vie ; parlez-moi pour la louange, la gloire, l'honneur éternel de votre nom.

CONSIDÉRATION II.

Sur ces paroles :

Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute.

Premier Prélude.

(Comme à la méditation première.)

Second Prélude.

Vous avez vu, dans le chapitre qui précède, comment il faut parler à Dieu, et comment Dieu, à son tour, parle à l'âme dans la prière. Il a été aussi question de quelques obstacles qui empêchent la voix divine de se faire entendre. Dans cette considération, qui a un rapport étroit avec la première, vous verrez que les deux moyens extérieurs que Dieu emploie pour nous instruire sont : 1° la prédication ; 2° les avis que nous recevons au tribunal de la pénitence. Vous demanderez à Jésus la grâce de découvrir pourquoi ces deux moyens si puissants sont si souvent sans effet pour l'amendement de votre âme.

Première Réflexion.

Pourquoi la prédication est-elle ordinairement si infructueuse?

Tes enfants, ô Sion, disait autrefois le Prophète, *ont demandé du pain, et personne ne s'est présenté pour le leur rompre* (1). Nous n'avons pas aujourd'hui, grâce au ciel, un pareil malheur à déplorer. Jamais le pain de la parole ne fut distribué avec plus d'abondance. Mais, hélas! ceux qui s'en sont nourris n'en ont pas été pour cela plus rassasiés. Désolé de la stérilité du ministère qu'il est appelé à remplir, le prêtre fidèle s'est presque surpris doutant, comme Moïse, de l'efficacité de la puissance qui lui a été donnée d'en-haut; car ce n'est pas même quand il a frappe plusieurs fois le rocher, qu'il a la consolation de voir couler les larmes du repentir. A quoi faut-il attribuer ce malheur? Sans doute la première, et la principale cause, est le défaut de cette éducation chrétienne et religieuse que l'enfant devrait recevoir dans le sein de sa famille, à son entrée dans la vie. Nous ne dirons pas que rien ne peut la remplacer; car qui serait assez téméraire pour mettre des bornes à la bonté divine, laquelle peut sauver, comme dit le Prophète, des portes mêmes de la mort; mais nous dirons que le pain de la parole profite bien rarement à ceux qui ont été privés du lait spirituel, dont une pieuse mère nourrit le cœur de son enfant. Aussi bien que le corps, l'âme en effet a son tempérament, si l'on peut parler ainsi, qui demande des soins minutieux et assidus, et l'expérience prouve que le pain de la parole est trop pesant à

(1) *Jérém.* IV, 4.

l'estomac débile que le lait de la sainte doctrine n'a pas primitivement nourri.

Mais enfin, pourquoi cette divine parole est-elle aujourd'hui si stérile, pour ceux-là même qui ont goûté dès l'enfance le don de Dieu? C'est que par leurs dispositions, ceux qui l'entendent ont changé la parole de Dieu en la parole de l'homme. Or, voulez-vous savoir ce qu'est la parole de l'homme en opposition avec la parole de Dieu? Écoutez : *Leur langage est sublime ; mais si vous vous taisez, Seigneur, il n'échauffe point le cœur. Ils exposent la lettre; mais vous en découvrez le sens. Ils proposent les mystères; mais vous brisez le sceau qui en dérobait l'intelligence. Ils publient vos lois; mais vous aidez à les observer. Ils montrent la voie; mais vous donnez les forces pour marcher. Ils n'agissent qu'au dehors; mais vous, vous éclairez et instruisez les cœurs. Ils arrosent extérieurement ; mais vous donnez l'accroissement et la vie. Leurs paroles frappent l'oreille ; mais vous ouvrez l'intelligence.*

La voilà donc bien convaincue d'impuissance la parole de l'homme que n'accompagne pas la grâce de Dieu. Vous vous dites pénétré de cette vérité; pourquoi donc êtes-vous si empressé pour aller entendre ceux qui ont la réputation de bien dire, vous qui vous mettez si peu en peine de bien faire?

A quoi servent les longs discours? un seul mot de l'Évangile bien compris a souvent changé les cœurs.

Pensez-vous que ce soit par la force de son éloquence que Paul ait converti le monde, lui qui se glorifiait de ne savoir qu'une chose, Jésus, et Jésus crucifié. Cherchaient-ils à flatter les oreilles par la douce harmonie de leurs paroles, ces dignes ouvriers de l'Évangile qui auraient cru ôter quelque chose à la vertu de la croix, s'ils ne l'avaient

présentée aux peuples nue et rude comme elle était, au moment où s'accomplit cette prédiction : *Dieu a régné par le bois!*

Mais c'est donc un mal de préférer un discours soigné et étudié, à un discours simple et sans apprêt? Je ne dis pas que c'est un mal, mon fils, car ce qui fait le bien et le mal, c'est l'intention souvent; et la vôtre, je le crois, est pure et droite. Elle est pure, puisque vous ne cherchez en cela que ce qui vous paraît le plus propre à éclairer votre foi et à ranimer votre amour. Elle est droite, parce que vous ne négligez pas le principal pour l'accessoire, c'est-à-dire le fond pour la forme. Vous ne faites donc pas mal; et toutefois, je vous dirai que le discours simple est préférable, pour l'ordinaire, au discours élevé; car plus l'homme se montre, plus aussi Dieu disparaît; et où l'homme met moins de ce qui est à lui, plus la grâce de Dieu est abondante.

Oh! qu'il y a loin d'un beau discours à une bonne conversion! Le prédicateur qui se perdrait de vue lui-même, et l'auditeur qui perdrait de vue le prédicateur, pour ne voir que Dieu, raconteraient des prodiges. La curiosité, le désir d'entendre quelque chose qui flatte, ou l'esprit de malignité et de critique, voilà ce qui dessèche, presque dans sa racine, la semence de la divine parole. Malheureux que nous sommes! nous profanons le pain de la céleste doctrine qui nous est donné avec tant d'abondance, et des peuples se trouveraient heureux de ramasser les fragments que nous laissons perdre par notre coupable indifférence! Aussi est-il écrit : *Que Tyr et Sidon seront traités avec plus d'indulgence, au grand jour des vengeances, que ceux qui auront abusé du don de Dieu* (1).

(1) *S. Matth.* XI, 22.

Seconde Réflexion.

Pourquoi les avis que nous donne au saint tribunal le guide de notre conscience, sont-ils si stériles pour l'amendement de notre cœur?

Si Dieu nous fait entendre sa voix du haut de la chaire où ses ministres nous parlent en son nom, nous instruisent de nos devoirs, nous reprennent de nos fautes, nous encouragent et nous animent à la pratique des vertus, il nous instruit d'une manière plus efficace encore dans le sacré tribunal, parce que les avis qu'il place sur les lèvres de celui qui le représente sont plus directs, plus personnels, et par là même plus en rapport avec nos besoins. Et toutefois, il nous arrive de ne pas retirer toujours tout le fruit que nous pourrions espérer d'une institution si sainte et si divine. Pourquoi cela?

Les uns, et c'est le plus grand nombre, en faisant l'aveu de leurs fautes parlent beaucoup trop; et, chose étrange, chose qui paraîtra même contradictoire à plusieurs personnes, en parlant trop, il arrive souvent qu'ils ne parlent pas assez; car s'il est des détails, dans tout ce qu'ils disent, qu'ils devraient ou pourraient taire, il est aussi dans ce qu'ils taisent plusieurs choses qu'ils devraient dire. Occupés d'eux-mêmes, désirant trop que le confesseur s'en occupe, ils entendent à peine les avis que leur donne un directeur plein de zèle et de sagesse. Comment la parole divine pourrait-elle être profitable?

Les autres, en tombant dans un excès contraire, n'arrivent pas pour cela à un résultat plus heureux : affamés en quelque sorte de la parole sainte, le confesseur ne les a jamais entretenus assez longtemps : seraient-ils restés une heure entière à ses pieds, ils se plaindraient encore de

mourir d'inanition. Pauvres âmes! ce ne serait rien du temps que vous faites perdre au ministre charitable qui vous reçoit avec une bonté pleine de compassion de peur de vous décourager; mais ce qui est bien plus déplorable, c'est que, sans vous en douter, vous êtes dans l'illusion et l'erreur la plus complète. Vous voulez qu'on vous entretienne longtemps, et que dans ces entretiens on vous dise des paroles qui, selon vous, rallument le feu de la dévotion : hélas! je crains bien que l'amour-propre, et une certaine attache à ce qui n'est pas Dieu, ne soit le motif réel de ce désir bon en apparence. — Il m'a adressé à peine quelques mots, dites-vous. — Oui, mais ces quelques mots avaient une grande portée; les avez-vous compris? Il vous a dit : Mon enfant, apprenez du divin Jésus *à être doux et humble de cœur* (1); il vous a donné ce conseil : *Veillez et priez; car la chair est faible, et l'esprit est prompt* (2); il vous a rappelé ce mot de Jésus : *Pardonnez, et on vous pardonnera : car on se servira pour vous de la mesure dont vous vous serez servi pour vos frères* (3). Voilà ce qu'il vous a dit; et que voulez-vous qu'il vous dise de plus? Ce qu'il vous aurait dit de plus aurait peut-être flatté votre amour-propre, sans allumer pour cela le feu sacré de l'amour divin.

Voulez-vous, mon fils, que la sainte parole que Jésus vous adressera par l'organe de son ministre vous soit profitable, commencez par réveiller en vous l'esprit de foi, et dites : Ce n'est pas aux pieds d'un homme que je vais me jeter, mais aux pieds de Jésus, que me représente cet homme dont je veux perdre le souvenir : je vais lui montrer tout simplement la plaie de mon âme et lui demander le remède qui la peut guérir. La parole qu'il m'adressera sera le

(1) *S. Matth.* XI, 29. — (2) *Ibid.* XXVI, 41. — (3) *Ibid* VII, 2.

baume que j'appliquerai sur mon cœur : le baume de la douceur, s'il me recommande la patience et l'égalité d'humeur; le baume de la pureté, s'il me dit : Mon fils, *soyez saint, parce que Dieu est saint* (1); le baume de l'humilité, s'il me rappelle que Dieu marche avec les humbles, résiste aux superbes. O Dieu! qu'il est rare de trouver des âmes véritablement détachées d'elles-mêmes, qui ne cherchent que vous? Comment se fait-il que l'amour-propre trouve sa vie où il devrait trouver la mort? Et qu'importe le plus ou moins de temps que nous passons aux pieds du ministre de Dieu! Qu'importe le plus ou moins de temps que passent ceux qui nous y précèdent, ou qui nous y suivent? Quand donc dirons-nous avec le pieux auteur de l'Imitation : Que Moïse ne me parle pas, ni aucun prophète ; mais vous plutôt parlez, Seigneur, mon Dieu, vous la lumière de tous les prophètes et l'esprit qui les inspirait. Sans eux, vous pouvez seul pénétrer toute mon âme de votre vérité ; et sans vous, ils ne pourraient rien. (Ces paroles pourront vous servir de bouquet spirituel.)

PRATIQUE.

Ranimez en vous les sentiments de foi, lorsque vous entendez du haut de la chaire, ou au tribunal de la pénitence, la parole de Dieu. Écoutez-la comme si Dieu lui-même vous l'annonçait; comme cela arriva sur la montagne en faveur de ses disciples, ou sur le bord du puits pour la Samaritaine.

AUTRE SUJET.

Que Moïse ne me parle point ; mais vous, Seigneur, mon Dieu, éternelle vérité, parlez-moi de peur que je ne meure, et que je ne trouve ma condamnation pour avoir entendu

(1) *Levit.* XXI, 8.

votre parole sans l'avoir pratiquée, connue sans l'avoir aimée, crue sans l'avoir observée

1. Jamais la parole de Dieu ne tombe en vain; lorsqu'elle ne produit pas la vie, souvent elle donne la mort. Pourquoi la ville de Jérusalem a-t-elle été traitée avec tant de rigueur? C'est pour n'avoir pas connu le temps de la visite de Jésus. Hélas! *si en ce jour qui t'est donné, tu pouvais, disait en pleurant le divin Sauveur, connaître ce qui peut t'apporter la paix!* Mais hélas! *tout cela est caché à tes yeux. Il viendra un temps où tes ennemis t'environneront, et ne te laisseront pas pierre sur pierre.* Terrible prédiction qui s'accomplit pour l'âme impénitente lorsqu'elle a méconnu la voix de son Dieu.

2. Ceux qui se rendent coupables de ce crime, sont tous ces chrétiens, indignes de ce nom, qui ne viennent jamais ou presque jamais dans le temple saint où la parole divine est annoncée, car, bien qu'ils ne l'aient pas entendue, ils en rendront compte, puisque c'est pour eux qu'on la prêche.

3. Ceux qui l'entendent avec dégoût et mépris.

4. Ceux qui l'entendent avec curiosité et sans aucun désir de la mettre en pratique..... Tyr et Sidon seront traités au jour du jugement avec moins de rigueur que ces contempteurs de la sainte parole.

CHAPITRE III.

Qu'il faut ecouter la parole de Dieu avec humilité, et que plusieurs ne la reçoivent pas comme ils le devraient.

1. *Jésus-Christ.* Écoutez, mon fils, mes paroles ; paroles pleines de douceur, et qui laissent bien loin la science des philosophes et des sages du monde.

« Mes paroles sont esprit et vie » (Joann. VI, 64), et l'on n'en doit pas juger par le sens humain.

Ce n'est pas une vaine satisfaction qu'on y doit chercher ; mais il faut les écouter en silence, et les recevoir avec une humilité profonde et un ardent amour

2. *Le Fidèle.* Et j'ai dit : « Heureux celui que vous instruisez, Seigneur, et à qui vous enseignez votre loi, afin de lui adoucir les jours « mauvais, et de ne pas le laisser sans consolation sur la terre ! » (Ps. XCIII, 13, 13.)

3. *Jésus-Christ.* C'est moi qui dès le commencement ai envoyé les prophètes, dit le Seigneur ; et à présent même, je ne cesse de parler à tous ; mais plusieurs sont endurcis et sourds à ma voix.

Le plus grand nombre écoute plus volontiers le monde que Dieu ; ils aiment mieux suivre les désirs de la chair que d'obéir à la volonté divine.

Le monde promet des choses de rien et qui passent, et on le sert avec une grande ardeur : je promets des biens immenses, éternels, et le cœur des hommes reste insensible !

Qui est-ce qui me sert et m'obéit en tout avec autant d'empressement qu'on sert le monde et les maîtres du monde ? « Rougis, Sidon, dit la mer » (Is. XXIII, 4) ; et si tu en demandes la cause, écoute, la voici :

Pour un modique avantage, on court au bout du monde, et pour la vie éternelle, à peine s'il s'en trouve un seul qui veuille faire un pas !

On mendie honteusement une vile récompense ; honteusement on plaide pour une pièce de monnaie ; sur la foi de la plus légère promesse, sur l'espérance d'une chose de rien, on ne craint pas de se fatiguer le jour et la nuit.

O honte ! pour un bien immuable, pour une récompense sans prix, pour un honneur suprême et une gloire sans terme, on ne saurait se résoudre à la moindre fatigue.

4. Rougis donc, serviteur paresseux, qui as toujours le murmure sur les lèvres ; rougis de ce qu'il y a des hommes plus ardents à leur perte que tu ne l'es à te sauver, et pour qui la vanité a plus d'attrait que n'en a pour toi la vérité.

Et cependant, que de fois leurs espérances les ont trompés ; mais ma promesse ne trompe personne, et celui qui se confie en moi, je ne le renvoie pas les mains vides.

Ce que j'ai promis, je le donnerai : ce que j'ai dit, je l'accomplirai, si toutefois l'on demeure avec fidélité dans mon amour jusqu'à la fin.

C'est moi qui récompense les bons, moi qui envoie l'épreuve aux justes.

5. Gravez mes paroles dans votre cœur, et méditez-les profondément ; car, à l'heure de la tentation, elles vous seront très-nécessaires.

Ce que vous n'entendez pas en le lisant, vous le comprendrez au jour de ma visite. J'ai coutume de visiter mes élus de deux manières : par la tentation et par la consolation.

Et, tous les jours, je leur donne deux leçons : l'une, en les reprenant de leurs défauts ; l'autre, en les exhortant à avancer dans la vertu.

« Celui qui reçoit ma parole et qui la méprise, sera jugé par elle au « dernier jour. » (Joann. XLII, 48.)

PRIÈRE

Pour demander la grâce de la dévotion.

6. *Le Fidèle.* Seigneur Jésus, tout mon bien, c'est vous ; et qui suis-je pour oser vous parler ?

Je suis le plus pauvre de vos serviteurs et un abject ver de terre, beaucoup plus pauvre et plus méprisable que je ne sais et que je n'ose dire.

Souvenez-vous cependant, Seigneur, que je ne suis rien, que je n'ai rien, que je ne puis rien.

Vous êtes seul bon, juste et saint; vous pouvez tout, vous donnez tout, vous remplissez tout, hors le pécheur que vous laissez vide.

« Souvenez-vous de vos miséricordes » (Ps. XXIV, 6); remplissez mon cœur de votre grâce; vous qui ne pouvez souffrir de vide dans vos ouvrages.

7. Comment pourrai-je, en cette vie, supporter le poids de ma misère, si votre miséricorde et votre grâce ne me fortifient?

Ne détournez pas de moi votre visage, ne différez pas à me visiter, ne me retirez pas vos consolations, de peur que, « privée de vous, mon « âme ne devienne comme une terre sans eau. » (Ps. CXLII, 6.)

« Seigneur, apprenez-moi à faire votre volonté. » (Ibid. X.) Apprenez-moi à vivre d'une vie humble et digne de vous.

Car ma sagesse c'est vous, vous qui me connaissez dans la vérité, qui m'avez connu avant que je fusse au monde et avant que le monde fût.

CONSIDÉRATION III.

Sur ces paroles :

Le monde promet peu de chose, et des choses qui passent; et on le sert avec une grande ardeur : je promets des biens immenses, éternels; et le cœur des hommes reste froid.

Premier Prélude.

Vous écouterez avec un sentiment de religieuse frayeur le divin Sauveur prononcer cette parole, dont la vérité ne se démontre que trop par l'expérience de tous les jours : Beaucoup sont appelés, peu sont élus. Tremblez pour vous-même, en pensant combien est étroit le sentier qui mène à la vie; suppliez Notre-Seigneur de ne pas permettre que vous soyez du nombre si considérable de ceux qui se perdent.

Second Prélude.

Après vous avoir établi en la sainte présence de Dieu, et lui avoir demandé la grâce d'être du nombre des élus, vous vous arrêterez à ces trois pensées : 1° il faut nécessairement travailler à se sauver; 2° peu y songent; 3° tous cependant peuvent y parvenir, s'ils le veulent.

Première Réflexion.

Tant de choses ont été écrites sur l'importance et l'indispensable nécessité du salut, que nous éprouverions quelque embarras de traiter ici ce sujet, si nous n'avions pour raison de le reproduire sans cesse, l'oubli habituel où nous vivons touchant une vérité si essentielle, d'où dépend pour tous une félicité sans fin, comme aussi un malheur sans terme. Terrible alternative, s'écriait un des plus grands orateurs des temps modernes, dont nous aimons à reproduire ici les éloquentes paroles; terrible alternative, que l'une de ces deux fins, et qui pourrait y songer sans frémir, surtout quand on se rappelle que nous ne sommes séparés de cet abîme, qu'on nomme Éternité, que par le tout petit espace de la vie, sorte de point imperceptible, perdu dans l'immensité des siècles qui doivent se succéder, sans finir jamais? La mort ne sera donc pas pour moi, comme elle l'est pour l'animal sans raison, un anéantissement ni une destruction totale; elle ne sera qu'un changement de vie : d'une vie courte et fragile, je passerai à une vie immortelle et permanente qui sera pour moi le comble de la félicité, ou l'assemblage de tous les maux. Ainsi l'avez-vous arrêté, Seigneur, dans le conseil de votre sagesse et dans l'immutabilité de vos décrets. Je le crois, car je cesserais d'être chrétien, si je ne le croyais pas; et cependant, que je suis loin de conformer ma vie à ma croyance! Je veux du moins m'en bien pénétrer aujourd'hui, et me dire : Oui, il est nécessaire que je me sauve. Il ne l'est pas que je sois riche, il ne l'est pas que je sois considéré ou heureux, car je puis me passer des biens du siècle; je puis me passer de la gloire et de l'estime de mes semblables, je puis me passer de mes aises,

des commodités, des plaisirs de la vie. Tout cela, ou une partie de tout cela, peut m'être utile, il est vrai, par rapport au temps présent, suivant la condition dans laquelle je me trouve; mais enfin, cette vie présente et mortelle elle-même, je puis m'en passer; et il faudra bien que tôt ou tard je la perde. Je n'ai donc rien de plus sage, rien de plus essentiel à penser, qu'à sauver mon âme; c'est au salut de mon âme que doivent tendre tous mes efforts, à moins que, par un affreux et terrible aveuglement, je ne veuille m'exposer à être éternellement malheureux.

Plutôt donc que de consentir à la perte de mon âme, je devrais, si cela dépendait de moi, sacrifier ma fortune, mon honneur, ma santé, ma vie. Je devrais, selon cette parole de l'éternelle vérité : *Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme* (1), être disposé à laisser échapper la possession d'un royaume, et même du monde entier, avec tous les trésors qu'il renferme. Et non-seulement ce serait une folie et un crime de sacrifier mon âme, mais il ne me serait pas même permis de l'exposer au seul danger volontaire de la perdre : si ce danger était prochain, ce serait un crime pour moi de le courir; quoi qu'il m'en coûte, il faut que je l'évite au plus tôt, quand il faudrait en venir aux extrémités les plus fâcheuses. Je devrais m'arracher l'œil, si l'œil m'est un obstacle; me couper le bras, si le bras m'est un obstacle, car, *il vaut mieux entrer au ciel*, dit Jésus-Christ, *avec un œil et un bras retranchés, que d'être jeté au feu avec tous ses membres* (2).

Je ne connaîtrai donc pas, ô mon Dieu! cette fatale et prétendue nécessité qu'on invoque tous les jours dans le

(1) *S. Matth.* XVI, 26. — (2) *Ibid.* V, 29.

monde, pour excuser les plus monstrueux excès; je ne dirai plus : J'ai été poussé à commettre ces injustices pour sauver ma fortune, ou pour l'accroître ; j'ai été poussé à répandre cette calomnie pour défendre mon propre honneur ; j'ai été poussé à exercer cet acte de vengeance, pour satisfaire cette passion malheureuse qui me tyrannisait : ou plutôt, ne connaissant de nécessité que celle de me sauver, je dirai : Il le faut, je le veux ; je ne puis d'ailleurs agir autrement, puisqu'il s'agit pour moi d'un bonheur sans fin ou d'un malheur éternel.

Lors donc que l'occasion se présentera de relâcher quelque chose de cette loyauté, de cette délicatesse, de cette intégrité qu'on ne connaît presque plus dans le malheureux siècle où nous vivons, je me dirai : Je pourrais, il est vrai, augmenter ou rétablir ma fortune, par l'un de ces moyens divers que la voix de ma conscience réprouve; mais en les employant, je perdrais tous les biens spirituels dont Dieu a orné mon âme; je perdrais mon âme elle-même ; or, je ne le veux pas ; je ne le puis pas. Ainsi encore lorsque l'occasion s'offrira à moi d'exercer contre une personne qui m'aura été hostile, un acte de vengeance que la passion me présentera comme légitime, à cause des traverses, des mauvais procédés, des injustices, et peut-être des violences dont j'aurai été l'objet, je me dirai : Il est vrai, l'occasion est favorable d'écraser cet ennemi, mais en usurpant le droit de la vengeance sur celui qui a dit : *La vengeance m'appartient* (1), je me ferais un ennemi bien plus redoutable, qui est Dieu, je mettrais mon corps et mon âme sous les coups de sa colère : or, je ne le veux pas, je ne le puis pas ; car je ne connais d'autre nécessite que celle de sauver mon âme. Les espe-

(1) *Rom.* XII, 19.

rances les plus séduisantes, la vue des malheurs les plus affreux, ne sauraient me faire changer de résolution ; sous les coups de la mort, je dirais comme Suzanne aux infâmes vieillards qui voulaient la séduire : *Il vaut mieux que je périsse, que de pécher en présence de mon Dieu, et de tomber entre les mains de sa justice* (1). Comme Éléazar : *Je pourrais conserver ma vie pendant quelques années, mais vif ou mort, je ne me sauverais pas des jugements formidables du Tout-Puissant* (2)... Comme le grand Paul : *Qui pourra me séparer de Jésus? Ce ne sera ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni le présent, ni l'avenir, ni ce qu'il y a de plus haut, ni ce qu'il y a de plus bas, ni quelque créature que ce soit : nul ne pourra me détacher de l'amour de Jésus, mon Seigneur et mon Sauveur* (3). Voilà ce que nous dirons, si nous sommes pénétrés comme nous devons l'être de la nécessité de nous sauver.

Seconde Réflexion.

Peu songent à leur salut.

Quand le divin Maître ne nous aurait pas enseigné dans son Évangile cette triste vérité : *Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus* (4) ; quand il n'aurait pas terminé quelques-unes de ses paraboles par cette effrayantes entence : *Oh! que le chemin qui mène à la perdition est large et spacieux! Que le chemin qui mène à la vie est étroit, et qu'il en est peu qui le trouvent* (5)! il suffirait de jeter les yeux autour de nous, de considérer la société, de nous considérer nous-mêmes, pour demeurer convaincu

(1) II *Rois*, XXIV, 14. — (2) *Mach.* VI, 26. — (3) *Rom.* VIII, 35 — (4) *S. Matt.* XX, 16. — (5) *Ibid.* VII, 14.

que le nombre de ceux qui se sauvent est fort petit, en comparaison de ceux qui se perdent. A qui, en effet, est promis le royaume de Dieu? aux âmes grandes et courageuses qui savent le ravir par force : *Car le royaume de Dieu,* dit Jésus, *souffre violence, et ceux-là seuls qui se font violence l'obtiennent* (1). Il est promis à ceux qui ont compris ce mot : *Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il prenne sa croix, et me suive* (2) ; à ceux qui *aiment le Seigneur leur Dieu de tout leur cœur et le prochain comme eux-mêmes pour l'amour de Dieu* (3) ; à ceux qui ne se contentent pas de dire : *Seigneur, Seigneur; mais qui font la volonté du Père céleste qui est dans les cieux* (4). Le royaume de Dieu est promis aux âmes généreuses qui, d'après cette maxime : *Heureux les pauvres d'affection,* sont détachés d'esprit et de cœur de tous les biens frivoles de ce monde; il est promis aux chrétiens qui sont doux et pacifiques, *souffrent la persécution pour la justice, sont miséricordieux, ont le cœur pur, pleurent dans l'espérance d'être un jour consolés* (5) ; c'est-à-dire, que le royaume céleste, en un mot, est le partage de tous ceux qui mortifient leurs passions, surmontent les tentations, s'éloignent des voies du monde et des scandales, se préservent du péché, se tiennent dans l'innocence, ou se relèvent du moins par la pénitence, et y persévèrent jusqu'à la mort.

Tels sont les caractères des élus de Dieu : or, s'en trouve-t-il beaucoup parmi les chrétiens à qui ces marques conviennent? Consultons l'expérience, et sans vouloir ici juger les autres, tremblons pour nous-mêmes, plus encore que pour les autres. Mais, tout en nous abandonnant à cette

(1) *S. Matth.* XI, 12. — (2) *Ibid.* XVI, 24. — (3) *S. Luc*, X, 27. — (4) *S. Matth.* VII, 21. — (5) *Ibid.* V, 23.

crainte salutaire, que l'Esprit-Saint appelle le *commencement de la sagesse* (1), n'oublions pas que tous nous avons droit d'espérer d'être rangés au nombre des élus, si nous le voulons. Ce droit est fondé d'abord sur la bonté de Dieu, qui, selon l'Apôtre, *veut que tous les hommes parviennent à la connaissance de la vérité, et soient sauvés* (2) ; il est fondé, en second lieu, sur les promesses de Jésus-Christ, sur les mérites, sur le prix de son sang et de sa mort. N'oublions pas que non-seulement nous avons droit d'espérer d'être un jour sauvés, mais rappelons-nous l'obligation où nous sommes de conserver cette espérance, puisqu'elle est une vertu chrétienne aussi essentielle, aussi obligatoire que l'amour. N'oublions pas qu'il n'y a point de pécheur, quel que soit le nombre et l'énormité de ses fautes, qui ne doive espérer de la divine miséricorde le pardon de ses offenses.

Elle est donc effrayante et consolante tout à la fois cette vérité : *Peu se sauvent.* Elle est effrayante, donc nous devons opérer *notre salut avec crainte et tremblement* (3); elle est consolante, donc il nous faut travailler avec confiance pour éviter ce malheur, puisque cela dépend de notre volonté.

Troisième Réflexion.

Tous peuvent se sauver, s'ils le veulent.

Il n'est personne parmi les hommes du siècle qui ne désire les richesses, et cependant combien sont pauvres ou le deviennent! Il n'en est pas qui ne convoite les honneurs, la gloire, la considération que le monde promet,

(1) *Ps.* CX, 10. — (2) I *Timoth.* II, 4. — (3) I *Corinth.* VII, 15.

et cependant combien vivent ignorés, flétris ou méprisés ! Il n'est point de malade qui ne soupire après la santé, point de captif qui n'invoque la liberté, point de mourant qui ne veuille la vie alors surtout qu'elle lui échappe ; mais de rien ne servent souvent la volonté et le désir pour la possession de ces biens. La Providence les distribue selon qu'il lui plaît ; elle les donne ou les ôte à son gré, parce que ce ne sont pas de vrais biens, mais seulement des sujets d'épreuve. Le vrai bien, c'est la félicité à venir ; là seulement est le bonheur, auquel Dieu nous convie : or, pour y arriver, il ne s'agit que de le vouloir ; mais de le vouloir réellement, de le vouloir efficacement. *Pourquoi es-tu triste?* disait le Seigneur à Caïn, *et pourquoi laisses-tu tomber ainsi ton visage? Ignores-tu que les passions te sont soumises, et que tu peux les dominer, si tu le veux* (1)? Ne nous plaignons donc plus de la violence de nos penchants, des vives attaques de nos ennemis, et des difficultés que nous rencontrons dans la pratique de la vertu. Ne nous plaignons plus de la multiplicité de nos devoirs et de la sévérité des lois évangéliques. Ne rejetons plus sur les embarras de notre état, la coupable négligence où nous vivons, et l'oubli de Dieu où nous sommes depuis bien des années. Ce qui est certain, c'est que Dieu n'est pas un maître dur, *voulant récolter où il n'a pas semé* (2). Ce qui est certain, c'est que la tentation ne sera jamais au-dessus de nos forces ; c'est que les grâces sont en rapport avec la grandeur des épreuves auxquelles nous serons exposés. Ce qui est certain, c'est que nous pouvons nous sauver, et qu'il nous en coûtera peut-être davantage pour nous perdre.

(1) *Génèse*, IV, 5. — (2) S. *Luc*, XIX, 21.

PRATIQUE.

Convaincus de cette vérité, prenons la résolution de faire de notre salut notre grande et plus importante affaire, et pour ne pas rester dans le vague, descendons dans notre cœur, et voyons quel est l'obstacle qui s'oppose le plus à notre avancement dans la vertu, afin de l'écarter avec la grâce de notre Dieu.

Bouquet spirituel.

Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme.

SECOND SUJET.

Pour un petit avantage, on entreprend une grande route; et pour la vie éternelle, à peine en trouve-t-on qui veuillent faire un pas.

Il ne vous sera pas inutile, pour réveiller votre ardeur et confondre votre peu de courage, de considérer ce que font les hommes du monde pour parvenir à la possession des biens fragiles de la terre.

1. Ils travaillent beaucoup; ils travaillent longtemps; ils travaillent avec beaucoup de peines et de fatigues : voyez ce qui se passe autour de vous.

2. Ils travaillent dans l'incertitude de réussir. Une seule chose est certaine, ce sont les peines qu'ils se donnent; ce qui est incertain, ce sont les espérances qu'ils conçoivent.

3. Ils travaillent pour obtenir des biens faux qui ne donnent pas le bonheur; des biens passagers qu'ils sont exposés à perdre à chaque instant; des biens qui sont souvent une source de peines, de tracas, d'inquiétudes, de querelles, de divisions, de haines et de malheurs de toute espèce.

4. Ils travaillent cependant sans relâche, s'interdisent quelquefois les douceurs de la vie, ruinent leur santé, perdent leur âme, et les espérances de la vie à venir.

Oh ! qu'il est bien vrai de dire : *Que les enfants du siècle* sont plus *prudents* dans la *conduite de leurs affaires*, que les *enfants de lumière !*

CHAPITRE IV.

Qu'il faut marcher en présence de Dieu dans la vérité et l'humilité.

1. *Jésus-Christ.* Mon fils, marchez devant moi dans la vérité, et cherchez-moi toujours dans la simplicité de votre cœur.

Celui qui marche devant moi sera à couvert des attaques de l'ennemi : la vérité le délivrera des calomnies et des séductions des méchants.

Si la vérité vous délivre, vous serez vraiment libre, et vous vous mettrez peu en peine des vains discours des hommes.

2. *Le Fidèle.* Seigneur, cela est vrai : qu'il me soit fait, je vous conjure, selon votre parole ; que votre vérité m'instruise ; qu'elle me défende jusqu'à ce qu'elle me conduise à une heureuse fin.

Qu'elle me délivre de tout désir mauvais, de tout attachement déréglé, et je marcherai devant vous dans une grande liberté de cœur.

3. *Jésus-Christ.* Je suis la vérité ; je vous enseignerai ce qui est bon, ce qui m'est agréable.

Repassez vos péchés dans le regret et l'amertume de votre âme, et ne pensez jamais être quelque chose, à cause du bien que vous faites.

Car, au fond, vous n'êtes qu'un pécheur, sujet à beaucoup de passions et engagé dans leurs liens.

De vous-même vous tendez toujours au néant : un rien suffit pour vous faire tomber, vous vaincre, vous jeter dans le trouble et le dérèglement.

Vous n'avez rien dont vous puissiez vous glorifier ; mais les motifs de vous mépriser vous-même ne vous manqueront pas, car vous êtes beaucoup plus infirme que vous ne sauriez le comprendre.

4. Que rien donc de ce que vous faites ne vous paraisse quelque chose de grand.

Que ce qui est éternel vous soit seul grand, précieux, admirable, élevé, digne d'être estimé, loué et recherché.

Aimez par-dessus tout l'éternelle vérité, et que votre extrême bassesse vous soit un sujet de confusion et de mépris.

Ne craignez, ne blâmez, ne fuyez rien tant que vos péchés et vos vices, qui doivent bien plus vous contrister que la perte de tous les biens du monde.

Plusieurs ne marchent pas devant moi avec sincérité ; mais, cédant à un esprit de curiosité et de présomption, ils veulent découvrir mes secrets et pénétrer les profondeurs de Dieu, tandis qu'ils négligent de s'occuper d'eux-mêmes et de leur salut.

Ceux-là tombent souvent dans de grandes tentations et de grandes fautes, à cause de leur orgueil et de leur curiosité, qui m'obligent à me retirer d'eux

5. Craignez les jugements de Dieu : redoutez la colère du Tout-Puissant, gardez-vous bien de scruter les œuvres du Très-Haut, mais

scrutez plutôt vos iniquités ; voyez le mal que vous avez commis, et le bien que vous avez négligé.

Il en est qui placent toute leur dévotion en des livres, d'autres en des images, d'autres en des signes et des marques extérieures.

Plusieurs m'ont souvent dans la bouche, mais peu dans le cœur.

Il en est d'autres qui, avec un esprit éclairé et un cœur dégagé, ne ressent d'aspirer aux biens éternels, ont à dégoût les entretiens de la terre, et ne s'assujettissent qu'à regret aux nécessités de la nature. Ceux-là comprennent ce que l'esprit de vérité leur dit au fond du cœur.

Car il leur enseigne à mépriser les biens de la terre et à aimer les biens célestes, à oublier le monde, et à désirer le ciel le jour et la nuit.

CONSIDÉRATION IV.

Sur ces paroles :

Plusieurs mettent toute leur dévotion en des livres, d'autres en des images, d'autres en des signes ou des marques extérieures. Quelques-uns m'ont souvent dans la bouche, mais peu dans le cœur.

Premier Prélude.

C'est de la bouche même de Jésus-Christ que vous recevrez cet avis important : Dieu est esprit et vérité, il veut être servi en esprit et en vérité. Vous craindrez d'encourir ce reproche, adressé aux Juifs : Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi.

Second Prélude.

Demandez à Jésus la grâce de vous faire connaître les deux principaux caractères de la véritable piété. Elle doit être tout à la fois : 1° extérieure ; 2° intérieure.

Première Réflexion.

Comment la véritable piété doit-elle être extérieure ?

J'ai à vous signaler ici deux erreurs également funestes, contre lesquelles il est à propos de mettre en garde les esprits simples et droits qui cherchent la vérité de bonne foi. La première est celle des prétendus sages de notre

époque, qui voudraient bannir de la piété, et en général du culte dû à Dieu, tout ce qui est extérieur et public. La seconde est celle des personnes pieuses elles-mêmes, qui, tombant dans un excès opposé, donnent trop aux pratiques extérieures aux dépens souvent des dispositions intérieures, qu'elles négligent, ou même qu'elles oublient entièrement.

Écoutez les premiers : Dieu, nous disent-ils, *est esprit et vérité*, *il veut être servi en esprit et en vérité* (1); donc à quoi servent ces formules de prières adressées à celui qui entend le langage du cœur? Pourquoi lui élever des temples et parer ses autels? L'univers n'est-il pas le plus beau temple consacré à la majesté du souverain Être, répandu partout par son immensité? Brilleront-ils d'un plus vif éclat que les astres, les pâles flambeaux que vous allumez devant son sanctuaire? Que signifient toutes ces cérémonies, ces vêtements des prêtres, ces prostrations profondes, comme si l'homme était moins petit pour rester de toute sa hauteur devant Dieu? Cessez donc ces chants religieux, ces hymnes dont vous faites retentir les voûtes sacrées. Dieu se laisse-t-il charmer par la mélodie de nos accords? est-il nécessaire de crier si haut, pour que notre voix monte jusqu'à son trône?

Mon fils, ces paroles, spécieuses en apparence, renferment un sophisme d'autant plus dangereux, qu'il est caché avec plus d'habileté et d'artifice. Oui, leur répondrons-nous, *Dieu est esprit et vérité;* et, bien loin de le nier, nous convenons sans peine que toutes les cérémonies extérieures ne sont rien, si on les sépare dans la pratique, comme on le fait dans le discours qui précède, de l'hommage intérieur que l'esprit anime et que le cœur vivifie.

(1) *S. Jean*, IV, 23.

Mais *de ce que Dieu veut être servi en esprit*, s'ensuit-il qu'il repousse les hommages extérieurs et publics qu'on lui adresse? Non, mille fois non; car étant composés comme nous le sommes de deux substances, qui, bien qu'opposées dans leur essence, sont cependant unies par des liens mystérieux et invisibles, il est impossible que les impressions ressenties et perçues par notre âme ne se trahissent en se produisant au dehors sur la partie visible, cette autre moitié de nous-mêmes. De même donc que nous ne pouvons toujours cacher nos pleurs, étouffer nos soupirs, composer notre visage, et voiler le rayon d'espérance ou de plaisir qui brille sur nos fronts, aussi ne pouvons-nous refouler au fond de notre âme les pieux sentiments qui ne demandent qu'à se manifester et à se produire. Une telle contrainte serait opposée à la nature de l'homme, qui n'est pas une pure intelligence, mais une intelligence unie à un corps.

Nous répondrons en second lieu : Le Dieu, que le ciel et la terre ne sauraient contenir, n'a pas besoin, nous en convenons, de temples ni d'autels élevés par la main des hommes; mais s'il n'a pas besoin de temple, ceux qui ne veulent pas lui en donner d'autre que l'univers, ne veulent pas non plus d'autre Dieu que la nature, c'est-à-dire, en d'autres termes, ne veulent pas de Dieu Qui si la forme de nos vêtements, la mélodie de nos chants, la suavité de nos parfums, sont choses en elles-mêmes indifférentes à la Divinité, il n'en est pas ainsi de nous, qui, presque toujours dominés par nos sens, avons besoin que la majesté des cérémonies frappe nos yeux, que la douceur et l'accord des pieux cantiques charment nos oreilles, afin de pouvoir nous dire : Si telles sont les fêtes de la terre, et telles les joies de l'exil, que devra donc être le bon-

heur *préparé par Dieu lui-même à ceux qu'il aime* (1)? Si mon œil, si mon oreille sont si délicieusement récréés dans la vallée des larmes, que sera-ce, quand il me sera donné de voir *ce que l'œil n'a point vu*, d'entendre *ce que l'oreille n'a jamais entendu* (2)? Aussi, quelle âme pourrait rester insensible en présence de la sublime majesté des pompes chrétiennes? Ne semble-t-il pas que c'est la piété que l'on respire avec le doux parfum de l'encens, lorsqu'il monte devant le trône de Dieu? Ne dirait-on pas voir un rayon de sa gloire s'échapper de ces milliers de lumières qui environnent son humanité cachée sous le nuage eucharistique? En présence de la multitude pieuse et recueillie qui remplit nos temples, ne se croirait-on pas transporté pour un instant dans l'immortel séjour où saint Jean vit une foule innombrable de bienheureux répétant dans le saint transport qui les animait : *Bénédiction, gloire, sagesse, action de grâce, honneur, puissance et force à notre Dieu dans les siècles des siècles* (3)?

Il semble que tous les cœurs n'ont qu'une prière, alors que toutes les bouches n'ont qu'une voix, alors que les pensées, les désirs et tous les pieux sentiments se confondent avec les chants sacrés qui les expriment.

Enfin, nous répondrons que, dans la supposition même où une âme serait parvenue au degré de perfection par lequel on s'élève vers Dieu sans avoir besoin de recourir à ces moyens sensibles, elle ne devrait pas encore les négliger entièrement, parce que ces moyens contribuent singulièrement à la bonne édification de nos frères. Rejettent-ils la pompe reprochée si injustement à nos cérémonies, ces prétendus sages qui ne négligent rien pour corrompre les âmes, en captivant et séduisant les sens? Nos cérémonies

(1) I *Corinth.* II, 9. — (2) *Id. ibid* — (3) *Apocal.* V, 13.

ont l'avantage de représenter aux yeux sous une forme sensible, et à la portée de tous, ce que nos mystères ont de plus touchant et de plus auguste ; et leurs pompes de théâtre ne sont-elles pas une école de tous les vices? Eh quoi! notre pieuse industrie serait un crime, et ce qui conduit à tous les crimes serait digne d'éloge et d'encouragement! Quel renversement d'idées!...

Mon fils, ne dites pas en voyant la richesse de nos temples : A quoi sert cette profusion? Ne vaudrait-il pas mieux faire part de ces trésors aux pauvres et aux indigents? Ce que vous diriez, Judas le murmura en voyant Madeleine répandre un parfum sur les pieds de Jésus; et cependant Jésus assura que jusqu'*aux extrémités de la terre, où serait prêché l'Évangile, l'action de cette femme serait louée* (1). Il est bon de soulager les pauvres, mais il ne faut pas négliger Jésus, qui a voulu être parmi nous le premier pauvre. N'est-il pas bien juste d'ailleurs que nous lui fassions l'hommage de nos biens, puisque tout ce que nous avons vient de lui? Gardez donc un sage milieu entre les deux partis extrêmes : que votre dévotion s'aide de tout ce qui est extérieur, mais qu'elle ne s'arrête pas à ces seuls dehors, qu'elle tende surtout à devenir intérieure.

Seconde Réflexion.

La piété doit être intérieure.

L'homme, hélas! reste difficilement dans un juste tempérament, et il lui est bien difficile d'éviter un excès, sans tomber presque aussitôt dans un excès contraire. Ainsi, tandis qu'un petit nombre d'esprits rêveurs blâment

(1) *S. Matth.* XXVI, 13.

tout ce qui est extérieur dans la piété et dans le culte dû à Dieu, le grand nombre, s'arrêtant uniquement à ce qui est extérieur, néglige d'y joindre l'hommage de l'esprit et du cœur, sans lequel la piété n'est plus qu'un corps sans âme. Cette illusion est celle des âmes frivoles et légères, et quelquefois même des âmes qui se piquent le plus de dévotion et de piété. Oubliant que le Seigneur veut être *servi en esprit et en vérité*, elles prient, mais ce sont leurs lèvres qui prononcent les paroles, et *leur cœur est bien loin de Dieu* (1). Elles chantent ses louanges, mais les expressions brûlantes du Prophète ne sauraient fixer leur esprit distrait et inattentif. C'est le corps tout seul qui s'incline et se prosterne; l'âme ne songe pas à s'humilier devant le Dieu que les anges contemplent en tremblant.

Hé! que fait à Dieu, leur dirons-nous, cette religion tout extérieure et uniquement d'apparence? ne voyez-vous pas que par là vous justifiez ou paraissez du moins autoriser les sophismes de l'impie, qui, après avoir resserré, emprisonné Dieu dans les temples et y avoir refoulé les manifestations publiques de tout culte religieux, voudrait faire disparaître le temple lui-même, et tout ce qui lui rappelle le souvenir d'une autre vie? Vous aimez à voir son sanctuaire orné avec magnificence; peut-être même l'avez-vous embelli de vos mains ou de vos dons; et le sanctuaire de votre cœur, où Dieu se plaît, vous ne songez pas, mon enfant, à le préparer pour le jour de sa visite. Vous admirez l'éclat de toutes ces lumières, qui font de l'autel une montagne moins formidable, mais non moins éblouissante que le Sinaï; et la foi s'éteint dans votre âme, aussi bien que le feu de la céleste charité. Vous croyez reproduire sur la terre les délicieuses symphonies des anges dans la mélodie des psaumes et des pieux cantiques;

(1) *S. Matth.* XV, 8.

et il n'y a que votre bouche qui parle, votre cœur est froid et muet. Ah! que ne me conduisez-vous plutôt dans un de ces sanctuaires pauvres et dénués que le chaume recouvre, véritable image de Bethléem? Que ne déposez-vous le corps de mon Dieu, non dans des vases d'or, mais du plus vil métal? Si, en présence de cet autel pauvre et dénué, un seul cœur adore en esprit et en vérité, Dieu se trouvera plus glorifié au milieu de ces hommes simples mais fervents, qu'il ne saurait l'être dans le monument le plus riche et le plus orné de l'univers par une foule de chrétiens indifférents. Oh! qu'ils étaient beaux ces premiers temples creusés sous terre, dont toute la richesse était les corps des martyrs et l'humble croix de pierre, témoin encore existant aujourd'hui, dans les souterrains de Rome, de la ferveur des premiers fidèles! Comme elle devait monter agréable vers le trône de Dieu, cette unanime protestation, renouvelée tous les jours en présence de cette pauvre croix, de plutôt mourir que de trahir celui qui avait dit : *Nul ne peut donner une plus grande preuve d'amour que de livrer sa vie pour ceux qu'il aime* (1)! A la place de ces prières murmurées tout bas, de joyeux cantiques se font entendre aujourd'hui, et l'on voit de magnifiques édifices remplacer l'autel des catacombes; mais, hélas! la piété n'a pas gagné avec les siècles. Au lieu de nous aider de toutes les ressources que nous offrent la magnificence et la pompe de nos cérémonies, notre dévotion, comme celle des Pharisiens, n'est souvent qu'extérieure; ou bien elle est fausse et scrupuleuse, s'attachant aux moindres observances, et négligeant l'essentiel et l'indispensable. Pourvu encore qu'elle ne soit pas hypocrite et vicieuse, n'ayant pour but que la gloire humaine et non celle de Dieu!

(1) *S. Jean* X V, 13.

PRATIQUE.

Ne négligez pas les pratiques extérieures de dévotion; mais n'oubliez jamais que, si la piété peut quelquefois être purement intérieure, elle est toujours repoussée de Dieu lorsqu'elle n'est qu'extérieure.

Bouquet spirituel.

Dieu est esprit et vérité : il veut être servi en esprit et en vérité.

AUTRE SUJET.

Mon fils, marchez devant moi dans la vérité et cherchez-moi toujours dans la simplicité de votre cœur.

Qu'est-ce que marcher devant Dieu? c'est :

1. Se rappeler souvent sa présence, pour lui offrir et lui consacrer toutes ses actions. Marcher devant Dieu, c'est :

2. Désavouer dans nos intentions tout intérêt propre, et ne chercher en tout que l'intérêt de sa gloire. C'est enfin :

3. Se laisser diriger et conduire par son opération, sans opposer aucun obstacle à sa grâce.

CHAPITRE V.

Des merveilleux effets de l'amour divin.

1. *Le Fidèle.* Je vous bénis, Père céleste, Père de Jésus-Christ, mon Seigneur, parce que vous avez daigné vous souvenir de moi, misérable que je suis.

« O Père des miséricordes, et Dieu de toute consolation! » (II Cor. I, 3) je vous rends grâces de ce que, tout indigne que j'en suis, vous voulez bien cependant me visiter quelquefois par vos consolations.

Je vous bénis à jamais, et je vous glorifie, avec votre Fils unique et votre Esprit consolateur, dans les siècles des siècles.

O Seigneur, mon Dieu, digne objet de mon amour! quand vous viendrez en mon âme, toutes mes entrailles tressailleront de joie.

Vous êtes ma gloire, vous êtes la joie de mon cœur.

Vous êtes mon espérance et mon refuge au jour de la tribulation.

2. Mais parce que je suis faible dans votre amour, et peu avancé

dans la perfection, j'ai besoin d'être fortifié et consolé par votre vertu. Visitez-moi donc souvent et dirigez-moi par vos divines instructions.

Délivrez-moi de l'influence des passions mauvaises, et guérissez mon cœur de toutes les affections déréglées, afin que, sain et purifié intérieurement, je devienne propre à vous aimer, fort pour souffrir ferme pour persévérer.

3. C'est une grande chose que l'amour ; c'est, de tous les biens, le plus grand ; seul, il rend léger ce qui est pesant, et fait qu'on supporte avec une âme égale toutes les vicissitudes de la vie.

Il porte son fardeau sans en sentir la pesanteur ; ce qui est amer, il le rend doux.

L'amour de Jésus est généreux ; il pousse aux grandes choses ; il excite à désirer ce qu'il y a de plus parfait.

L'amour tend toujours en haut, et ne veut pas se laisser dominer par les choses d'ici-bas.

L'amour veut être libre, dégagé de toute affection du monde, afin que rien ne l'empêche de porter ses regards vers Dieu, et qu'aucun avantage de la terre ne l'entrave, qu'aucun malheur ne l'abatte.

Rien de plus doux que l'amour; rien n'est plus fort, plus élevé, plus étendu, plus délicieux ; il n'est rien de plus parfait ni de meilleur au ciel et sur la terre, parce que l'amour est né de Dieu, et qu'il ne peut se reposer qu'en Dieu, au-dessus de toutes les créatures.

4. Celui qui aime, court, vole; il est dans la joie, il est libre et rien ne l'arrête.

Il donne tout pour tout, et il possède tout en toutes choses, parce qu'il place son repos au-dessus de tout dans le souverain Être, de qui tout bien procède et découle.

Il ne regarde pas aux dons, mais il s'élève au-dessus de tous les biens, jusqu'à celui qui donne.

L'amour souvent ne connaît pas de mesure; mais, comme un feu qui devore, il s'étend et dépasse toute mesure.

Rien ne pèse à l'amour ; nulle peine ne l'effraye ; il tente plus qu'il ne peut ; jamais il ne prétexte l'impossibilité, parce qu'il croit tout possible et tout permis.

Aussi est-il capable de tout; il peut, il achève ce qui fatigue et épuise celui qui n'aime point.

5. L'amour veille toujours, et dans le sommeil même il ne dort point.

Nulle fatigue ne le lasse, nul lien ne l'asservit, nulles frayeurs ne le troublent ; mais, comme une vive flamme et un feu brûlant, il s'ouvre un passage et monte sans obstacle.

Si quelqu'un aime, il entend ce que dit cette voix.

Comme un grand cri, elle s'élève jusqu'à Dieu l'ardente affection d'une âme qui lui dit : Mon Dieu! mon amour! vous êtes tout à moi, et je suis tout à vous!

6. Dilatez-moi dans l'amour, afin que j'apprenne à goûter au fond de mon cœur combien il est doux d'aimer, de se fondre et de se perdre dans l'amour.

Que l'amour me saisisse ; et que, m'élevant au-dessus de moi-même par un transport de ferveur et de ravissement, je chante le cantique

de l'amour ; que je vous suive, ô mon bien-aimé! jusque dans le lieu élevé que vous habitez! que mon âme, ravie de joie et d'amour, tombe d'épuisement en célébrant vos louanges !

Que je vous aime plus que moi ; que je n'aime que pour vous ; et que j'aime en vous tous ceux qui vous aiment véritablement, ainsi que le commande la loi d'amour que nous découvrons dans votre lumière.

7. L'amour est prompt, sincère, pieux, doux et agréable ; il est fort, patient, fidèle, prudent, constant, généreux, ne se recherchant jamais : car, dès qu'on commence à se rechercher soi-même, à l'instant on cesse d'aimer.

L'amour est circonspect, humble et droit ; il n'est ni paresseux, ni léger, ni occupé de choses vaines ; il est sobre et chaste, ferme, tranquille et toujours attentif à veiller sur ses sens.

L'amour est soumis, obéissant aux supérieurs ; il est petit et méprisable à ses yeux, pieux et reconnaissant envers Dieu ; il ne cesse point de se confier en lui, d'espérer en lui, lors même qu'il semble en être délaissé, parce qu'on ne vit point sans douleur dans l'amour.

Qui n'est pas disposé à tout souffrir, et à se mettre sans réserve au bon plaisir de son bien-aimé, ne sait pas ce que c'est que d'aimer.

Il faut que celui qui aime embrasse avec plaisir tout ce qu'il y a de plus dur et de plus amer pour son bien-aimé, et qu'aucune traverse ne le détache de lui.

CONSIDÉRATION V.

Sur ces paroles :

C'est une grande chose que l'amour ; c'est de tous les biens le plus grand ; seul, il rend léger ce qui est pesant, et fait qu'on supporte avec une âme égale toutes les vicissitudes de la vie.

Premier Prélude.

Vous recueillerez avec respect et reconnaissance cette parole de Jésus : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole ; nous viendrons en lui, et nous établirons en lui notre demeure... Et cette autre : Mon Père vous aime, parce que vous m'avez aimé... Et celle-ci : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre esprit, de toute votre âme, et de toutes vos forces.

Second Prélude.

Après avoir demandé à Jésus qu'il laisse tomber sur votre cœur une étincelle d'amour qui l'embrase, vous considérerez : 1° ce qu'il y a d'admirable dans le sentiment, dans les caractères et dans les effets de l'amour divin ; 2° vous verrez dans la seconde réflexion les saintes effusions d'une âme que transporte l'amour divin.

Première Réflexion.

Ce qu'il y a d'admirable dans le sentiment de l'amour.

Rien de plus doux, de plus élevé, mais aussi de plus mystérieux et de plus inconnu, que le sentiment de l'amour.

Et d'abord, *rien de plus doux :* car lorsque l'amour céleste s'empare d'une âme, il lui fait oublier en un instant tous ses maux passés; il calme, comme par enchantement, ses douleurs présentes, et il la remplit de courage pour lui faire supporter avec joie toutes les peines que l'avenir réserve.

Le sentiment de l'amour *fait oublier les maux passés;* ils étaient bien pénibles ces instants d'obscurité, pendant lesquels le Dieu qui habite dans le sein d'une lumière inaccessible s'était comme dérobé à l'âme qui l'invoquait, disant : *Seigneur, illuminez mes yeux de peur que je m'endorme dans la mort* (1). Comme l'épouse des saints Cantiques, ne trouvant point le bien-aimé qu'elle cherchait, cette âme fidèle, privée de la douceur de la consolation céleste, demandait à toutes les créatures : *N'avez-vous pas vu celui que mon cœur aime* (2)? Consolez-vous, âme affligée. Le voilà, le voilà qui vient ; c'est sa lumière qui reparaît pour récréer vos yeux, fatigués de l'obscurité où vous avait laissée son absence momentanée. Le voilà; c'est sa voix qui se fait entendre et qui dit, comme autrefois au disciple au milieu de la tempête : *Ame de peu de foi, pourquoi donc avez-vous douté* (3)? Vous le cherchez, desolée de l'avoir perdu, vous n'entendez donc pas qu'il vous appelle? Levez-vous avec le sentiment du bonheur

(1) *Ps.* XII, 4. — (2) *Cant.* III, 2. — (3) *S. Matth.* XIV, 31.

qui remplit le cœur de Madeleine, lorsqu'elle s'écria, en se jetant aux pieds de Jésus : *Mon bon Maître* (1)!

Le sentiment de l'amour *calme les douleurs présentes :* le seul nom du bien-aimé *est une huile répandue sur les plaies du cœur* (2); et les douleurs du corps les plus aiguës deviennent supportables, délectables même par l'amour : car c'est l'amour qui a fait trouver ce mot à Thérèse de Jésus : *Ou souffrir ou mourir;* l'amour qui a placé sur les lèvres de Jean de la Croix cet incompréhensible vœu : *Être méprisé et souffrir.*

Pour ce qui est de l'avenir, *le sentiment de l'amour remplit l'âme de courage, et lui fait supporter avec joie toutes les épreuves que Dieu tient en réserve.* C'est à l'âme aimante que Jésus se plaît à redire ce qu'il fit entendre autrefois à Paul : *Je lui montrerai tout ce qu'il aura à souffrir pour la gloire de mon nom* (3). Et à Pierre : *Lorsque vous étiez jeune, vous vous ceigniez vous-même, et vous alliez où vous vouliez; mais lorsque vous serez devenu vieux, un autre vous étendra les mains et vous ceindra, et vous mènera où vous ne voudrez pas aller* (4). Donc rien n'est plus doux que le sentiment de l'amour qui fait oublier les maux passés, calme les douleurs présentes, et nous remplit de courage pour supporter les peines à venir.

En second lieu, rien *n'est plus élevé que le sentiment de l'amour*, si l'on considère l'excellence de celui qui veut bien en être l'objet; la grandeur, la sublimité des sacrifices auxquels il pousse, et la pureté, la noblesse des motifs qui engagent l'âme à les accomplir.

L'amour est élevé à *cause de celui qui veut bien en être l'objet* (5) : car cet objet, c'est Dieu; cet objet, c'est

(1) *S. Jean*, XX, 16. — (2) *Cant.* I, 2. — (3) *Act.* IX, 16. — (4) *S. Jean.* XXI, 18. — (5) *Coloss.* II, 3.

Jésus, son fils, de qui il est écrit : *En lui réside la plénitude de la sagesse et de la science divine. Demandez, et je vous donnerai toutes les nations en héritage ; car vous êtes mon fils, et je vous ai engendré aujourd'hui avant celui qui porte la lumière* (1).

Le sentiment de l'amour est élevé à *cause de la grandeur des sacrifices auxquels il pousse les âmes qu'il embrase.* Que leur fait-il donc sacrifier? Tout, absolument tout. Que pourrait, en effet, se réserver celui qui aime? Argent, position élevée, gloire, réputation, liberté, plaisirs, vie, tels sont les dons d'une âme qui a compris ce mot : *Personne ne peut donner une plus grande preuve d'amour, que de livrer sa vie pour celui qu'il aime* (2).

Le sentiment de l'amour est élevé, non-seulement à *cause des sacrifices qu'il fait accomplir, mais surtout à cause des motifs qu'il suggère aux âmes pour les accomplir.* Ces motifs, les voici : *Il m'a aimé, et il s'est livré pour moi* (3). L'âme ne dit pas : J'aime Dieu à cause de ce qu'il me promet : je l'aime pour ce que j'en espère ; elle dit : *Il m'a aimé ;* et c'est pourquoi je l'aime : rien donc de plus élevé que le sentiment de l'amour...

Mais aussi en troisième lieu, rien de *plus mystérieux et de plus inconnu que le sentiment de cet amour : inconnu* d'abord aux pécheurs, il l'est aussi aux âmes légères, et quelquefois même à celles qui se disent pieuses.

Pour les pécheurs, ils ne sauraient, je ne dis pas connaître, mais soupçonner même la possibilité de l'amour divin. L'Apôtre en a donné la raison en un seul mot : *L'homme charnel ne saurait*, nous dit-il, *comprendre les choses de Dieu* (4). Dominés par les sens, esclaves du

(1) *Ps.* CIX, 3. — (2) *S. Jean*, XV, 13. — (3) *Galat.* II, 20. — (4) I *Corinth.* II, 14.

corps, comment pourraient-ils aimer ce que leurs yeux de chair ne voient pas; aimer ce que leurs oreilles de chair n'entendent pas?... Ils sourient de pitié quand on leur dit que les transports de l'amour céleste surpassent infiniment l'amour causé par les passions brutales.

Pour les âmes frivoles et légères qui portent le joug avec impatience et murmure, elles connaissent la crainte; elles ne connaissent pas l'amour. Elles redoutent l'enfer; mais elles ne savent point marcher avec joie à la suite de la croix; et alors comment comprendraient-elles ce mot: *J'ai à recevoir un baptême de sang, et je souffre jusqu'à ce qu'il soit accompli* (1)!

Hélas! et parmi les âmes même qui se croient pieuses et fidèles, combien peu sont animées par le véritable amour! Où sont celles qui peuvent s'appliquer ces paroles brûlantes du Prophète: *De même que le cerf altéré soupire après la source d'eau vive, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu* (2)!... *Le passereau trouve un nid pour s'y abriter; vos autels sont le lieu de mon repos* (3)... Donc rien de plus *inconnu*, comme aussi rien de plus *doux* et de plus *élevé* que le sentiment de l'amour.

Seconde Réflexion.

Saintes effusions d'une âme que transporte l'amour divin.

D'où vient, Seigneur, qu'après avoir médité sur les effets admirables de votre amour, je me présente devant vous avec un sentiment de trouble et de confusion, et que j'appréhende d'entendre votre voix, en d'autres instants

(1) *S. Luc*, XII, 50. — (2) *Ps.* XLI, 2. — (3) *Ibid.* LXXXIII, 4.

si douce à mon cœur ? D'où vient que mon âme est timide, embarrassée en votre présence, comme le serait une épouse infidèle devant son époux? Je sens bien que je devrais vous aimer, parce que vous êtes le souverain bien de mon âme, son unique espérance en cette vie comme en l'autre. Ma raison est convaincue; mon esprit est éclairé; ils sont d'accord pour vous reconnaître comme seul digne d'être infiniment aimé. Tous les autres biens me paraissent faux, vains et trompeurs. Pourquoi donc ne suis-je pas tout à vous? Pourquoi mon cœur dément-il si souvent ma raison et ma foi? Je veux vous aimer, et je ne vous aime que faiblement. Mais quoi! puis-je vous parler de mon amour, ô Dieu qui nous avez aimés avec tant de générosité, quand je sens mon cœur si partagé et si froid! Hélas! je m'attache aux créatures, au point de vous oublier en leur présence! et toutefois je sais que vous êtes un Dieu jaloux. Ce titre que vous prenez dans les Écritures, est une preuve de l'amour tendre et passionné que vous avez pour mon âme; oui, cette jalousie doit achever de vaincre et de toucher mon cœur. A vous seul, Seigneur, il appartient d'être jaloux, parce que vous seul avez des droits véritables, imprescriptibles, incontestables à notre amour, et que tout ce que nous pouvons aimer hors de vous, ne tient ce qu'il a d'aimable que de vous. Vous êtes l'unique auteur du bien, et tout ce qui nous charme dans le monde ne tire son amabilité que de vous. Vous avez droit d'être jaloux, parce que vous nous aimez plus que tout ce qui nous aime sur la terre. Vous nous aimez gratuitement, vous n'attendez rien de nous, et nous tenons tout de vous. C'est vous qui nous aimez dans toutes les personnes qui nous font du bien, puisque vous êtes la source de toute bonté. C'est vous qui avez gravé dans le cœur de l'homme ces délicieux et purs sentiments qui

contribuent à adoucir la rigueur de son exil, lorsque ces sentiments sont réglés par vous et subordonnés à votre amour. Vous avez droit d'être jaloux, ô mon Dieu, souverainement aimable, parce que nous sommes à vous par droit de création et par droit de conquête : vous nous avez donné la vie, et vous nous avez rachetés par votre mort. Vous seul, ô tendre et ravissant époux de nos âmes, pouvez vous dire le plus beau, le plus parfait, le plus digne objet des transports d'amour des anges et des hommes. Toutes vos perfections sont infinies. Vous êtes le plus aimant et le plus fidèle des amis. Aussi mon cœur reconnaît-il vos droits avec bonheur. Il voudrait vous aimer comme vous méritez d'être aimé. S'il trouve quelque satisfaction dans les affections de la terre que vous permettez, il sait que ces douceurs sont passagères, qu'elles viennent de vous, que vous seul remplissez parfaitement tous les désirs de notre âme. O mon Dieu, parlez à mon cœur dans ces moments d'oubli! Rappelez-le à vous, et que rien ne puisse jamais dominer l'amour que je vous ai voué. Je ne serai tranquille et heureux que lorsque j'aurai le sentiment vif et passionné de votre amour, ainsi que l'ont éprouvé les saints qui vous ont aimé le plus. Eh quoi! les créatures pourraient quelquefois enivrer mon âme de contentement dans les doux épanchements de l'amitié, et votre amour, mille fois plus délicieux, me laisserait froid et glacé! Je ne vous aimerais qu'avec ma raison, et je ne vous aimerais pas avec mon cœur! Non, mon Dieu, je veux vous aimer de toute l'ardeur dont ce cœur est capable, et je ne veux aimer qu'en vous, et que pour vous, tout ce que j'aime hors de vous; parce que vous seul êtes le centre de ma félicité, et que je ne puis goûter de parfait repos qu'en vous, ô source unique et éternelle du véritable bonheur!

PRATIQUE.

Faites dans le cours de la journée quelques actes d'amour de Dieu ; et saisissez l'occasion du premier sacrifice qui se présentera pour l'offrir généreusement à Notre-Seigneur, et lui prouver que votre amour est plus dans les actes que dans les paroles.

Bouquet spirituel.

Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui.

SECOND SUJET.

Il faut que celui qui aime embrasse avec joie tout ce qu'il y a de plus dur et de plus amer pour son bien-aimé, et qu'aucune traverse ne le détache de lui.

1. Beaucoup font consister l'amour dans la multiplicité de certaines œuvres extérieures... Ils s'imaginent aimer, parce qu'ils font de longues et fréquentes prières ; parce qu'ils se confessent et communient souvent ; parce qu'ils font partie de plusieurs associations pieuses... Tout cela est bon, mais tout cela seul n'est pas une preuve infaillible de l'amour.

2. Beaucoup placent l'amour dans l'attrait et la douceur des consolations sensibles, dans la ferveur éprouvée et sentie après la communion ou dans l'exercice de la prière.

Pour vous, sachez que vous n'aimerez qu'autant que vous serez généreux et prêt, pour votre ami, à embrasser ce qu'il y a de plus dur et de plus amer sans jamais vous détacher de lui au milieu des épreuves et des traverses de la vie.

TROISIÈME SUJET.

L'amour souvent ne connaît pas de mesure ; mais comme un feu qui dévore et s'étend, il dépasse toute mesure.

Nous remarquons quelquefois, dans la vie des saints, des actions si surprenantes, qu'en consultant les règles ordinaires de la prudence, nous serions tentés de les blâmer, si nous n'étions arrêtés par un sentiment de respect pour des hommes que l'Église propose à notre vénération...

Or, il est à remarquer : 1. Qu'il y a, dans la vie des saints, certaines actions qui sont plutôt proposées à notre admira-

tion qu'à notre imitation : ce qui était louable en eux pourrait être quelquefois un sentiment présomptueux en nous.

2. Ces actes, en opposition en apparence avec les règles ordinaires de la prudence, ont eu pour mobile une inspiration particulière de Dieu.

3. Dieu a permis que plusieurs de ses saints tombassent quelquefois dans de pieux excès apparents, pour confondre les excès déplorables des mondains, leurs insignes contradictions et leurs ridicules petitesses.

4. Quand l'amour de quelques saints n'aurait pas toujours, dans toutes les circonstances, connu de mesure, il ne faudrait accuser de cette heureuse faute que la nature même de l'amour.

5. Enfin, n'oublions pas qu'il est écrit : *Ce qui est sagesse aux yeux du monde est souvent folie devant Dieu ; et que ce qui est folie devant Dieu est sagesse devant le monde.* La croix n'est-elle pas une folie, au dire même de l'Apôtre ?

CHAPITRE VI.

De l'épreuve du véritable amour.

1. *Jésus-Christ.* Mon fils, votre amour n'est encore ni assez fort, ni assez prudent.

Le Fidèle. Pourquoi, Seigneur ?

Parce que, pour la plus légère contrariété, vous laissez là l'œuvre commencée, et que vous recherchez les consolations avec trop d'empressement.

Celui qui aime fortement demeure ferme dans la tentation, et ne cède point aux suggestions artificieuses de l'ennemi. Dans le mauvais comme dans le bon succès, son cœur est également à moi.

2. Celui dont l'amour est éclairé considère moins le don de celui qui aime que l'amour de celui qui donne.

Il est plus touché de l'affection que du bienfait, et il préfère son bien-aimé à tout ce qu'il reçoit de lui.

Celui qui m'aime d'un amour généreux ne se repose pas dans mes dons, mais en moi par-dessus tous mes dons.

Il s'en faut bien cependant que tout soit perdu, parce qu'il vous arrivera de sentir pour moi ou pour mes saints moins d'amour que vous ne voudriez.

Cet amour tendre et doux que vous éprouvez quelquefois est l'effet de la présence de la grâce et une sorte d'avant-goût de la patrie céleste ; il n'y faut pas chercher trop d'appui, parce qu'il passe comme il est venu.

Mais combattre les mouvements déréglés de l'âme, et mépriser les sollicitations du démon, c'est un grand sujet de mérite et la marque d'une solide vertu.

3. Ne vous troublez donc point des fantômes étranges, quels qu'ils soient, qui obsèdent votre imagination.

Conservez une résolution ferme et une intention droite devant Dieu.

Ce n'est point une illusion, si quelquefois vous êtes soudain ravi en extase, et qu'aussitôt vous retombiez dans les pensées misérables qui occupent d'ordinaire votre cœur.

Car vous souffrez alors plus que vous n'agissez, et, tant qu'elles vous déplaisent et que vous y résistez, c'est un mérite, et non pas une perte.

4. Sachez que l'antique ennemi s'efforce d'étouffer vos bons désirs et de vous éloigner de tout pieux exercice, du culte des saints, de la méditation de mes douleurs et de ma mort, du souvenir si utile de vos péchés, de l'attention à veiller sur votre cœur, et du ferme propos d'avancer dans la vertu.

Il vous suggère mille pensées mauvaises pour vous causer du trouble et de l'ennui, pour vous détourner de la prière et des lectures saintes.

Une humble confession lui déplaît; et, s'il le pouvait, il vous ferait abandonner la communion.

Ne le croyez point, et n'ayez de lui aucune appréhension, quoiqu'il vous tende souvent des piéges pour vous surprendre.

Rejetez sur lui seul les pensées criminelles et honteuses qu'il vous inspire. Dites-lui :

Va, esprit immonde, rougis, malheureux; il faut que tu sois bien pervers pour tenir un pareil langage.

Retire-toi de moi, détestable séducteur, tu n'auras jamais en moi aucune part; mais Jésus sera près de moi comme un guerrier formidable, et tu demeureras confondu.

J'aime mieux mourir et souffrir tous les tourments que de consentir à tes suggestions.

« Tais-toi donc, ne me parle plus (Marc, IV, 39); je ne t'écouterai « pas davantage, quoi que tu fasses pour m'inquiéter. » « Le Seigneur « est ma lumière et mon salut : que craindrai-je? » (Ps. XXIV, 1.)

« Quand une armée se rangerait en bataille contre moi, mon cœur « ne craindrait pas.» (Ps. XXIV, 3.) «Le Seigneur est mon aide et mon « rédempteur. » (Ps. XVIII, 15.)

5. Combattez comme un soldat plein de courage; et si quelquefois vous succombez par fragilité, ranimez votre ardeur dans l'espérance d'être soutenu par une grâce plus forte, et gardez-vous surtout de la vaine complaisance et de l'orgueil.

C'est ainsi que plusieurs s'égarent et tombent dans un aveuglement presque incurable.

Que la chute de ces superbes qui présument follement d'eux-mêmes vous soit une leçon continuelle de vigilance et d'humilité.

CONSIDÉRATION VI.

Sur ces paroles :

Ne croyez pas tout perdu, s'il vous arrive de sentir pour moi et pour mes saints moins d'amour que vous ne voudriez... Ne vous troublez pas des fantômes qui obsèdent votre imagination.

Premier Prélude.

Imaginez-vous que c'est à vous que s'adresse ce reproche : Vous n'avez pu veiller une heure avec moi. Veillez donc et priez ; car l'esprit est prompt et la chair est faible. Sortez de ce sommeil spirituel, et demandez à Notre-Seigneur l'esprit de ferveur et de zèle.

Second Prélude.

Comme dans toutes les autres considérations, vous demanderez les lumières dont vous avez besoin, et vous vous arrêterez à ces deux points : 1° la privation des douceurs et des consolations spirituelles n'est pas une raison d'abandonner ses pieux exercices ; 2° les tentations même les plus importunes et les plus humiliantes ne doivent ni nous décourager ni nous abattre, parce que Dieu s'en sert pour éprouver notre amour et le rendre plus parfait.

Première Réflexion.

La privation des consolations spirituelles n'est pas une raison d'abandonner nos pieux exercices.

Bien des âmes confondent l'amour avec le sentiment de l'amour ; et parce que le sentiment de l'amour ne va pas sans l'amour même, elles s'imaginent que, réciproquement, l'amour véritable ne saurait jamais être où la douceur de son sentiment n'est pas. Jalouses du bonheur qu'éprouva le disciple privilégié, elles ne sont satisfaites que lorsqu'elles reposent doucement sur le sein de Jésus, ou que contemplant sa gloire, comme les trois apôtres sur le Thabor, elles peuvent dire après eux : *Seigneur, il nous est*

bon de demeurer ici (1). Aussi, voyez comme elles sont découragées ces âmes, quand Dieu, pour un instant seulement, leur cache son visage, et leur retire l'attrait de ses douceurs sensibles! écoutez leur aveu : Je n'ai point prié, à cause du mortel ennui qui m'a saisi, quand j'ai voulu me mettre en la présence de Dieu. J'ai abandonné l'oraison, parce que je n'ai pu réunir deux pensées qui se suivissent. C'est aujourd'hui mon jour de confession, mais je sens une difficulté extrême de descendre dans ma conscience. Je n'ai pas le courage d'exciter en moi un sentiment de repentir. Mon directeur m'avait permis d'approcher de la sainte table; je m'en tiendrai éloigné, car je suis sans désir et sans amour.

Eh! ne voyez-vous pas, mon fils, qu'en agissant ainsi vous avez réjoui l'ennemi, et que vous êtes tombé dans ses piéges? Vous dites que le dégoût et l'ennui vous ont fait négliger le saint exercice de la prière, que la difficulté de vous recueillir vous a fait omettre la pratique si utile, si justement recommandée de l'oraison : mais ne serait-ce pas parce que vous exigez trop de vous, que vous n'obtenez rien? Si cela était, je vous dirais : Ayez pitié de votre pauvre âme. Est-il donc étonnant que, dans la méditation des choses spirituelles qui ne frappent pas vos sens, vous vous surpreniez quelquefois distrait et inattentif, quand les choses mêmes de la vie présente ne peuvent vous fixer toujours, ni, dans certaines dispositions d'esprit, vous captiver tout entier?

Il vous est impossible d'avoir deux pensées : mais ne savez-vous pas que c'est le privilége des saints d'être tellement absorbés dans la contemplation des choses divines, que rien ne saurait les en arracher? Quand vous verrez Dieu

(1) *S. Matth.* XV, 4.

comme eux sans nuage et sans voile, vous ne vous plaindrez plus de n'avoir ni pensée ni amour. En attendant ce jour si désiré, ou en soupirant après l'heureux instant qu'il aura choisi pour visiter votre âme, contentez-vous de lui dire en toute humilité : *Ayez pitié de moi, Seigneur, qui suis un pécheur* (1). Répétez ces mots sans vous lasser, et croyez avoir parfaitement passé le temps que vous consacrez à la méditation. Car enfin, mon fils, pourquoi méditez-vous, sinon pour exciter en vous le désir de la perfection? Et voilà que pendant cette oraison même, qui vous semblait si mal faite, vous n'en êtes pas resté au simple désir, mais vous vous êtes avancé jusqu'à la pratique même des vertus, la pratique de l'humilité, de la patience, de l'espérance en Dieu, de la conformité à sa sainte volonté; et cela, pendant le temps même de votre prière. Vous auriez pu faire une oraison plus sublime, mais moins utile; vous auriez pu vous relever plus content de vous-même, mais, ce qui eût été à craindre, moins agréable à Dieu... Veillez donc, et priez ; et, malgré les dégoûts, les tristesses, les répugnances qui vous assiégent, imitez Jésus *qui prolongea sa prière avec son agonie* (2).

Je n'approuve pas non plus que vous renvoyiez à un autre temps la confession que vous deviez faire au jour marqué. Serez-vous mieux disposé demain? Cela est douteux ; pourquoi donc ne pas vous approcher aujourd'hui ? D'ailleurs, ne vous méprenez-vous pas sur ce mot, *Être disposé?* Celui-là est disposé, rigoureusement parlant, qui a horreur de toute faute mortelle. Celui-là est disposé, comme il faut que vous le soyez, qui se repent des fautes légères dans lesquelles la fragilité humaine nous entraîne ; celui-là est disposé, qui, sans les éviter toutes, ne conserve

(1) *S. Luc*, XVIII, 13. — (2) *Ibid.* XXII, 43.

d'affection au moins pour aucune. Or, n'est-ce pas votre désir, avec la grâce de Notre-Seigneur? — Cela est vrai, mais cependant je retombe toujours; et mes aveux d'aujourd'hui étant mes aveux de la semaine dernière, ou du mois qui vient de s'écouler, je suis gêné de porter toujours les mêmes misères au tribunal sacré de la réconciliation. — A cela je réponds : Je suis loin, mon fils, de blâmer absolument cette inquiétude qui, après tout, est une preuve de votre foi et l'indice d'une certaine délicatesse de conscience, qui redoute l'abus des choses saintes. Je crois même que, si cette crainte n'est pas poussée trop loin, elle peut vous être utile, en vous portant à veiller sur vous-même avec plus d'attention; j'ajouterai qu'il vaut mieux quelquefois se reprocher ses misères avec trop d'amertume, que d'être trop indulgent à se les pardonner. Cependant, comme il s'agit en ce moment de vous prémunir contre le danger du découragement, dont la conséquence serait l'abandon de vos pieux exercices, il est important de vous montrer combien il serait déraisonnable de tout laisser, parce que vous retombez assez souvent dans les mêmes fautes de fragilité. Remarquez-le bien, en effet, s'il est facile pour une âme qui craint Dieu d'éviter les péchés mortels, il ne l'est pas autant de se soustraire à toute négligence vénielle. Pourquoi cela? La raison en est bien simple : c'est que les devoirs de précepte sont en petit nombre, tandis que les observances de conseil sont en grand nombre. On a horreur d'un péché grave; on sent moins d'éloignement pour une offense légère. L'âme qui fait des efforts généreux pour éviter les infractions à la loi de Dieu dans les choses importantes, est naturellement tentée de ne pas se contraindre autant dans celles qui le sont moins. Ajoutons que la vie des personnes pieuses roulant dans le cercle étroit de certaines occupations que chaque jour

reproduit, elles doivent ordinairement retrouver les mêmes imperfections où s'offrent les mêmes occasions de les commettre. Elles n'auront donc à se reprocher ni blasphème, ni injustice, ni haine, ni colère violente, ni impureté grave ; mais elles auront à gémir sur une infinité de petits défauts contre la charité, la patience, l'humilité, la pureté d'intention, la vigilance sur elles-mêmes. Elles feront bien de se reprocher tous ces manquements ; de les détester devant Dieu ; de prendre la résolution de les éviter avec le secours de sa sainte grâce : mais aussi, s'il leur arrive encore, malgré tout cela, de se reconnaître coupables des mêmes misères, il faut que, sans cesser de s'en confesser, et sans négliger le ferme propos, elles recommencent tout de nouveau sans perdre courage, et se remettent à l'œuvre comme si elles le faisaient pour la première fois. Il faut que, surmontant la répugnance que l'on éprouve à faire les mêmes aveux, elles aillent effacer par le mérite de leur humilité ce qu'elles ont commis par l'effet de leur fragilité. Il faut enfin que, tout en évitant l'esprit de routine, et sans vouloir concilier la pratique fréquente des sacrements avec une vie toute de tiédeur et de négligence, elles craignent d'abuser du remède, et n'appréhendent pas d'en user ; persuadées que, si c'est un malheur de s'approcher mal du tribunal de la pénitence, c'en est un aussi de s'en éloigner, et de se priver ainsi par sa faute des grâces abondantes qui sont préparées, sinon à l'âme parfaite, au moins à celle qui tend à le devenir.

Ce que j'ai dit au sujet de la confession, je le dirai pour la communion. Gardez-vous de l'abandonner légèrement et pour un vain prétexte. Découvrez au directeur de votre âme toutes vos misères ; faites-lui part de vos inquiétudes ; qu'il sache vos dégoûts, votre indifférence, votre peu de désir de recevoir cet aliment sacré : mais si, après avoir tout

écouté et tout pesé, il vous dit : Allez, je le veux, je vous l'ordonne de la part de Notre-Seigneur ; sacrifiez aussitôt vos lumières, présentez-vous à Jésus en toute confiance, et dites-lui : Seigneur Jésus, je n'ai d'autre disposition, pour vous recevoir aujourd'hui, que la connaissance et l'humble aveu de mon indignité ; pressé d'un côté par le devoir de l'obéissance, et retenu de l'autre par le sentiment de ma profonde misere, je veux aller à vous, et cependant, comme le chef de vos apôtres, *m'éloigner de vous* (1). Or, pour concilier le devoir qui m'attire et le sentiment de ma misère qui me retient, je vous en supplie, dites *une parole,* mon Dieu, *et mon âme sera guérie* (2). Laissez tomber sur mon cœur une étincelle de votre amour, car je suis froid, insensible, sans pensée, et presque sans sentiment. Je ne demande pas, au reste, d'éprouver la douceur de votre amour ; je ne demande que votre amour, afin de pouvoir vous dire : *Oui, Seigneur, vous qui connaissez toute chose, vous savez que je vous aime* (3).

Seconde Réflexion.

Les tentations les plus importunes ne doivent ni nous décourager ni nous abattre, parce que Dieu les permet pour nous éprouver et nous rendre plus parfaits.

Si les sécheresses, les ennuis, les dégoûts, la privation enfin de toutes les consolations sensibles, sont une tentation dangereuse pour celui qui, n'étant pas solidement établi dans la vertu, ne cherche pas Dieu purement dans la sincérité de son cœur, on peut dire qu'il sera bien plus exposé encore à tout abandonner, lorsqu'il aura à lutter

(1) *S. Jean*, VI, 69. — (2) *Ibid.* VII, 7. - (3) *Ibid.* XV, 16.

contre la violence des penchants les plus humiliants et les plus impérieux de la nature. Que Jésus se retire, l'épreuve est déjà dure; mais que Jésus, s'étant retiré, permette à l'ennemi de s'approcher, quel courage ne faudra-t-il pas pour marcher d'un pas égal, sans regarder en arrière? Hélas! combien se désolent et s'imaginent avoir tout perdu, parce qu'ils se voient en présence de tentations pénibles qui les importunent! Si j'étais véritablement à Dieu, se dit-on, serais-je ainsi exposé à ces pensées affreuses qui me tourmentent, à ces mouvements que suscite en moi la partie corruptible et mortelle? Non, je ne suis pas à Dieu, puisque à chaque instant je me sens porté à trahir mon Dieu; c'est donc en vain que j'élève mes yeux vers le ciel, moi que le poids des iniquités entraîne vers l'enfer.... Et cependant, il est vrai de dire que jamais l'on n'est plus près du ciel, que lorsqu'on s'en croit humblement plus éloigné. Non, vous n'êtes pas l'ennemi de Jésus, ô mon fils, vous qui désavouez, qui repoussez avec horreur ce qui déplaît à Jésus : cette tristesse que vous éprouvez, cette sorte d'angoisse qui vous oppresse, est la preuve la plus forte que vous n'avez pas banni Dieu de votre cœur. Car ignorez-vous, mon fils, que, pour pécher mortellement, il faut, avec une matière grave, une pleine advertance et un consentement parfait? Or, vous n'avez pas donné le consentement de votre volonté, vous qui souffrez avec impatience les suggestions de l'ennemi. Vous n'aviez pas cette pleine advertance, vous qui, vous réveillant tout à coup de la pensée dangereuse qui s'était glissée jusqu'à vous, l'avez repoussée avec énergie aussitôt que vous l'avez reconnue. Craignez, à la bonne heure, car il faut que votre salut s'opère avec crainte et tremblement; mais gardez-vous de perdre un seul instant la paix et la confiance. Oui, vous avez raison de vous humilier, et de vous croire capable,

sans la grâce de Dieu, de commettre toute sorte d'excès : mais parce que vous en êtes capable, cela ne veut pas dire que vous en êtes coupable. Pourquoi donc vous fatiguez-vous à répéter autant que dure la tentation : Non, mon Dieu, je n'y consens pas; non, mon Dieu, je n'y consens pas. C'est bien, sans doute, que cette protestation ainsi renouvelée ; mais n'aurait-elle pas l'inconvénient quelquefois de prolonger le combat, ou du moins d'épuiser en pure perte les forces de votre âme? Quand donc vous aurez dit une fois dans le secret de votre cœur : Mon Dieu, je ne puis rien sans vous; aidez-moi, je vous prie, de votre grâce; car je ne voudrais pas pour tout au monde vous offenser; contentez-vous, sans répondre à l'ennemi, de le mépriser par votre silence, comme vous le feriez si un insensé vous insultait sur votre passage. Ce que l'ennemi désire par ses obsessions importunes, c'est de semer le découragement dans votre cœur; c'est de vous persuader que vous ne pourrez pas toujours triompher, ou que vous ne le pourrez pas du moins sans de pénibles et d'opiniâtres combats qui seront au-dessus de vos forces. Ce que l'ennemi désire, c'est de vous vaincre, en vous persuadant que vous êtes déjà vaincu : car combien ont succombé dans le doute, et ont voulu jouir du moins du plaisir attaché au péché, qu'ils se persuadaient trop précipitamment avoir commis! Pour vous, souvenez-vous qu'on n'est pas coupable pour cela seul qu'on est exposé à la tentation ; mais qu'on le devient quand on se livre, et qu'on succombe à la tentation. Certain que Dieu ne vous éprouve que pour augmenter votre mérite, rappelez-vous ce mot de saint Paul : *Je puis tout en celui qui me fortifie : je ne suis jamais plus fort que lorsque je me sens plus faible* (1).

(1) *Phil.* IV, 13.

PRATIQUE.

N'abandonnez jamais aucun de vos exercices spirituels, à cause du dégoût que vous éprouvez ; mais soyez-y fidèle, et attendez avec confiance le moment de Dieu.

Bouquet spirituel.

Je puis tout en celui qui me fortifie.

SECOND SUJET.

Ce n'est pas une illusion, si quelquefois vous êtes soudain ravi en extase, et que soudain vous retombiez dans les pensées misérables qui occupent d'ordinaire votre cœur.

1. Tous les saints ont passé par ces vicissitudes et ces épreuves. Les plus éminents en sainteté n'en ont pas été exempts, témoin saint Paul, qui *demanda par trois fois de ne plus être souffleté par l'Ange des ténèbres.*

2. Ces variations dans ce qu'on pourrait appeler l'atmosphère spirituelle des âmes pieuses, servent à les tenir dans l'humilité et la défiance d'elles-mêmes. Se voyant si misérables quand Dieu les abandonne, elles ont recours à lui avec plus d'empressement et de ferveur. Elles comptent plus sur sa grâce que sur leurs propres efforts, et ne s'attribuent pas à elles-mêmes ce qu'elles savent être l'effet de la bonté divine.

3. Ne pensez pas vous être tellement établi dans la ferveur, que vous n'éprouviez encore quelquefois, et peut-être même souvent, de ces défaillances et de ces privations de consolations sensibles. Il en sera ainsi jusqu'à ce que vous arriviez à ce jour désiré qui ne connaît pas de nuit, et où vous recevrez la récompense de votre courageuse persévérance.

TROISIÈME SUJET.

Tout ce chapitre de l'Imitation, auquel nous ne donnerons pas le nom d'*admirable*, parce que tous le sont, peut se résumer ainsi :

1. Combattre comme un généreux soldat : car la vie tout entière, nous ne saurions trop le répéter, est une épreuve.

2. Si l'on succombe par fragilité, reprendre un courage plus grand, dans l'espérance d'être soutenu par une grâce plus forte.

3. Se garder surtout, si l'on veut persévérer, de la vaine complaisance et de l'orgueil.

4. Profiter de la chute des autres, et y voir une leçon continuelle de vigilance et d'humilité.

CHAPITRE VII.

Qu'il faut cacher humblement les grâces que Dieu nous fait

1. *Jésus-Christ.* Mon fils, il vous est plus utile et plus sûr de tenir cachée la grâce de la dévotion, de ne pas vous en glorifier, d'en parler peu, et de ne point vous exagérer sa grandeur ; mais plutôt de vous mépriser vous-même, et de craindre une faveur dont vous êtes indigne.

Il ne faut pas s'attacher trop à un sentiment qui bientôt peut se changer en un sentiment contraire.

Quand la grâce vous est donnée, songez combien vous êtes pauvre et misérable sans la grâce.

Le progrès de la vie spirituelle ne consiste pas seulement à jouir des consolations de la grâce, mais à en supporter la privation avec humilité, avec abnégation, avec patience ; de sorte qu'alors on ne se relâche point dans l'exercice de la prière, et qu'on n'abandonne aucune de ses pratiques accoutumées.

Faites au contraire tout ce qui est en vous, le mieux qu'il vous sera possible, selon vos lumières, et ne vous négligez pas entièrement vous-même, à cause de la sécheresse et de l'angoisse que vous sentez en votre âme.

2. Car il en est beaucoup qui, dès que les choses ne vont pas à leur gré, tombent aussitôt dans l'impatience et le découragement.

Cependant *la voie de l'homme n'est pas toujours en son pouvoir.* (Jér. x, 25.) C'est à Dieu de consoler et de donner, quand il veut, autant qu'il veut, comme il lui plaît, et non davantage.

Des indiscrets se sont perdus par la grâce même de la dévotion, parce qu'ils ont voulu faire plus qu'ils ne pouvaient, ne mesurant point leur faiblesse, mais suivant plutôt l'impétuosité de leur cœur que le jugement de la raison.

Et parce qu'ils ont aspiré, dans leur présomption, à un état plus élevé que celui où Dieu les voulait, ils ont promptement perdu la grâce.

Ils avaient placé leur demeure dans le ciel, et tout à coup on les a vus pauvres et délaissés dans leur misère, afin que, par l'humiliation et le dénûment, ils apprissent à ne plus s'élever sur leurs propres ailes, mais à se réfugier sous les miennes.

Ceux qui sont encore nouveaux et peu expérimentés dans les voies de Dieu, peuvent aisément s'égarer et se briser sur les écueils, s'ils ne se laissent conduire par des personnes prudentes.

3. Que s'ils préfèrent suivre leur sentiment plutôt que de croire à l'expérience des autres, le résultat leur en sera funeste, si toutefois ils s'obstinent dans leur propre sens.

Rarement ceux qui sont sages à leurs yeux se laissent humblement conduire par les autres.

Il vaut mieux être humble avec un esprit et des lumières bornées, que de posséder des trésors de science et de se complaire en soi-même.

Il vaut mieux pour vous avoir peu, que beaucoup dont vous pourriez vous enorgueillir.

Celui-là n'agit pas avec assez de prudence qui, tout entier, s'abandonne à la joie, oubliant son indigence passée, et cette chaste crainte du Seigneur, qui appréhende de perdre la grâce reçue.

C'est aussi faire preuve de peu de vertu et de sagesse, que de se laisser aller à un découragement excessif au temps de l'adversité et de l'épreuve, et d'avoir des pensées et des sentiments indignes de la confiance qu'on me doit.

4. Celui qui, durant la paix, a trop de sécurité, se trouve souvent, pendant la guerre, le plus timide et le plus lâche

Si, ne présumant jamais de vous-même, vous saviez demeurer toujours humble, modérer et régler les mouvements de votre esprit, vous ne tomberiez pas si vite dans le péril et dans le péché.

C'est agir sagement que de penser, durant la ferveur, à ce qu'on sera dans la privation de la lumière.

Et quand vous en êtes en effet privé, songez qu'elle peut revenir, et que je ne vous l'ai retirée pour un temps qu'en vue de ma gloire et pour exciter votre vigilance.

Souvent une telle épreuve vous est plus utile que si tout vous succédait constamment selon vos désirs.

Car, pour juger du mérite, on ne doit pas regarder si quelqu'un a beaucoup de visions ou de consolations ; ou s'il est habile dans l'Écriture sainte, ou s'il occupe un rang élevé;

Mais s'il est affermi dans la véritable humilité et rempli de la divine charité ; si, en toute chose et toujours, il se propose uniquement la gloire de Dieu; s'il est bien convaincu de son néant ; s'il a pour lui un mépris sincère, et s'il se réjouit plus d'être méprisé des autres et humilié par eux, que d'en être honoré.

CONSIDÉRATION VII.

Sur ces paroles :

Cependant la voie de l'homme n'est pas toujours en son pouvoir; car c'est à Dieu de consoler, et de donner quand il veut, autant qu'il veut, et à qui il veut, comme il lui plaît, et non davantage.

Premier Prélude.

Recueillez avec respect, de la bouche de Jésus, cette maxime si pro-

fonde qui termine la parabole des ouvriers envoyés à la vigne : Pour moi, je veux donner à ces derniers autant qu'aux premiers ; ne suis-je pas libre de faire ce que je veux ?

Second Prélude.

Après avoir imploré les lumières du divin Esprit, vous vous arrêterez à ces quatre réflexions : 1° Dieu veut le salut de tous les hommes ; 2° si Dieu appelle tous les hommes au salut, il ne les destine pas cependant au même degré de perfection et de gloire; 3° c'est à chacun à consulter Dieu, et à mesurer ses forces pour répondre à sa vocation particulière ; 4° il faut s'élever par degré et peu à peu dans la sainteté qui nous est propre.

Première Réflexion.

Dieu veut le salut de tous les hommes.

Rien de plus expressément marqué, de plus souvent répété dans les livres saints, que cette vérité aussi consolante qu'incontestable : *Dieu veut que tous les hommes se sauvent et parviennent à la connaissance de sa vérité* (1). Nous n'avons qu'à parcourir les divines Écritures, qu'à les lire sans préjugé et sans obstination, avec bonne foi et simplicité de cœur, pour en retirer cette conviction, que *Dieu ne veut pas qu'aucun homme périsse ; mais que sa volonté, au contraire, est que tous se sauvent* (2). C'est pour cela qu'il use de patience envers les pécheurs qui s'égarent de la voie du salut. C'est pour les y faire rentrer, qu'il les appelle tous à la pénitence. C'est parce qu'il veut que tous arrivent au bonheur suprême, qu'il a envoyé son Fils pour être le médiateur, le rédempteur, le sauveur de tous les hommes qui sont dans le monde, et de tous ceux qui existeront jusqu'à la fin des siècles. De même qu'il fait luire son soleil sur les bons et les méchants, de même

(1) I *Timoth.* II, 4. — (2) *S Pierre*, III, 9

qu'il fait tomber la rosée du ciel sur les uns et sur les autres, de même aussi il a voulu que le sang de Jésus se répandît, sans exception de personne, sur tout le genre humain, et qu'il effaçât toutes les iniquités de la terre. Il est vrai que, malgré cette volonté de Dieu, peu parviendront au salut; mais le nombre n'en sera si petit que parce que ceux qui se perdront, n'auront pas usé comme ils le pouvaient et le devaient des grâces que Dieu de toute éternité leur avait préparées, et des moyens qu'il leur avait fournis dans le temps. Aussi, parmi les réprouvés, il n'y en aura pas un seul qui pourra imputer à Dieu sa perte; mais tous seront forcés de se l'imputer à eux-mêmes, en reconnaissant qu'il ne tenait qu'à eux de se sauver, puisque Dieu ne leur a refusé aucun secours nécessaire pour arriver au terme bienheureux où il voulait les conduire.

Cette vérité, dont nous pouvons bien ne pas voir toujours l'application sensible, par rapport à certaines classes d'hommes que la Providence semble avoir abandonnés, mais qu'elle a seulement moins favorisés que d'autres, parce que Dieu est libre de ses dons; cette vérité est un dogme de foi qui repose et sur la parole révélée et sur l'enseignement universel de l'Église. Il sera grand le triomphe du souverain Juge, lorsque, citant devant lui toutes les nations, *il sera*, comme le dit si bien le Prophète, *reconnu juste et fidèle dans ses paroles, et demeurera victorieux dans ses jugements* (1). Oui, et ce qui nous paraît caché d'un voile impénétrable aujourd'hui, se découvrant tout à coup, nous verrons comment la divine sagesse aura fait concourir à l'exécution de ses plans et de ses vues de miséricorde, les événements humains, les volontés oppo-

(1) *Ps.* L, 6.

sées des hommes, leurs vertus et leurs crimes même, sans toutefois porter atteinte à leur liberté, et sans que l'ordre et la marche du monde aient été entravés un seul instant, ou contrariés par ses desseins de miséricorde sur chaque individu : donc Dieu veut le salut de tous.

Seconde Réflexion.

Si Dieu veut le salut de tous, il n'appelle pas tous les hommes au même degré de perfection ou de gloire.

Il est, dit le Sauveur, *plusieurs demeures dans la maison de mon Père* (1). Nous lisons, ailleurs, que le royaume céleste est comparé à un festin nuptial que donne un grand roi en faveur de son fils. Or, à la table splendide où doivent s'asseoir les convives, il doit nécessairement se trouver des places plus ou moins élevées, suivant le rang et le mérite de ceux qui ont été invités. Plus loin la Jérusalem céleste nous est représentée tantôt comme un temple, tantôt comme une ville qui se bâtit ici-bas, et dont les pierres sont taillées et disposées selon le plan de l'habile architecte, qui est Dieu. Or, toutes les pierres ne doivent pas occuper la même place dans un édifice : il en est qui resteront cachées dans les fondements, et d'autres qui seront posées à l'angle pour être vues et remarquées. Lorsque les disciples demandèrent à Jésus d'être placés, l'un à sa droite, et l'autre à sa gauche, dans son royaume, il leur fut dit : *Vous ne savez pas ce que vous demandez ; il ne m'appartient pas de vous assigner cette place ; elle est destinée à ceux pour qui mon Père l'a préparée* (2). Dieu donc a un plan, un dessin, qu'il s'est tracé, et qu'il remplit invaria-

(1) *S. Jean*, XIV, 2. — (2) *S. Matth.* XX, 23.

bement et indépendamment des volontés perverses des êtres libres qu'il a créés. C'est ainsi que l'ange rebelle, n'ayant pas voulu de la place qui lui était assignée, a été jeté hors de la construction dont il devait faire partie, et remplacé par l'homme, qui doit occuper le lieu qu'il a perdu. Quand toutes les brèches seront réparées, et que tous les vides seront comblés, alors le monde cessera. Jusque-là, il faut qu'il fournisse des matériaux que le divin Architecte sépare et choisit, prend ou rejette selon qu'ils se présentent propres ou non à ses dessins. Mais si le choix des matériaux jugés bons pour l'édifice que Dieu élève n'appartient qu'à lui seul, lui seul aussi peut assigner aux matériaux choisis par lui la place qu'il leur destine. Et de là résulte une double nécessité pour chacun de nous : nécessité en général de nous rendre dignes de l'élection de Dieu, en travaillant à être saints ; nécessite en particulier de nous rendre propres à occuper le lieu que le Seigneur a marqué, en devenant saints selon le genre et le degré de perfection qu'il a en vue : car de même qu'il s'est trouvé des anges prévaricateurs dans toutes les hiérarchies de la milice céleste, nous ne devons point douter que les hommes destinés à régner sur les trônes laissés vacants par leur désobéissance, ne soient obligés d'atteindre la mesure de mérite correspondant avec la mesure de félicité et de gloire qui leur est préparée dans les cieux.

Mais si cela est, nous dira-t-on, ce sera donc un mal pour plusieurs de tendre trop haut? Je n'hésite pas à répondre que cela pourrait être au moins un sujet de danger et d'illusion, et qu'il est évidemment certains genres et degrés de perfection qui ne peuvent convenir à tous. C'est ainsi que tout ce qui dépasse la mesure des lumières et des forces que Dieu nous a données, ce qui sort de la ligne or

dinaire de nos devoirs et de notre vocation, doit nous être suspect. — Mais, ajoutera-t-on, ne craignez-vous pas que les faibles ne cherchent à excuser leur peu de zèle et de courage, sur le vain prétexte que Dieu ne les appelle qu'aux dernières places ? — Non, car telle n'est pas là la conséquence du principe que nous avons avancé. La conséquence, c'est qu'il faut consulter la volonté de Dieu, suivre son impulsion et son attrait, répondre parfaitement à chacune de ses grâces pour en mériter de nouvelles, et, tout en lui laissant le soin de nous marquer la place qu'il nous destine, nous rendre dignes des plus élevées, d'après le genre de notre vocation. La conséquence, c'est que se contenter d'une sainteté commune, lorsqu'on est appelé à une perfection plus haute, serait exposer son salut; parce qu'il ne s'agit pas seulement d'entrer dans l'édifice, mais bien d'occuper dans l'édifice le rang qui nous est destiné. C'est donc parce que vous n'avez pas jusqu'ici répondu à l'élection divine, que le ciseau des accidents et des malheurs vous taille et vous dispose selon la forme que vous devez garder un jour. Prenez donc garde, car si le travail n'est pas achevé ici-bas par le fer, le feu le finera dans l'autre vie. Dieu ne changera pas son plan pour la pierre qui n'aura pas été disposée ni polie; mais il la taillera jusqu'à ce qu'elle puisse entrer dans la place qu'il a choisie; donc, il faut nous efforcer de répondre à ses desseins; donc, c'est une nécessité de suivre la vocation particulière qui nous appelle à tel ou tel degré de perfection et de sainteté

Troisième Réflexion.

Pour répondre à cette vocation particulière, chacun doit consulter Dieu et mesurer ses forces.

Rappelez-vous ce passage de l'Évangile : *Que celui qui veut bâtir une tour commence d'abord par s'asseoir,* et qu'évitant toute précipitation, *il compte avec lui-même, suppute les frais, considère ses ressources, et voie s'il pourra faire face à la dépense. Autrement, après avoir commencé, il aura la honte de laisser son ouvrage inachevé, et on dira de lui : Voyez cet homme, il a commencé à bâtir, et il ne peut conduire son œuvre au terme désiré* (1). C'est donc prudence, pour tout chrétien qui veut travailler à sa perfection, d'entrer en discussion avec lui-même; et sans pour cela se laisser aller à aucun sentiment de défiance contre la Providence, dont il ne veut que suivre les voies, il doit examiner ses forces corporelles et spirituelles, ses goûts, ses inclinations bonnes et mauvaises, ses talents, ses défauts, ses vertus, ses lumières, la mesure des grâces qu'il a reçues, la position où il se trouve, afin de pouvoir rendre cinq talents, s'il a reçu cinq talents; deux, s'il en a reçu deux; un seul, s'il n'en a reçu qu'un seul. Je sais que ce calcul et cette supputation ne peuvent s'établir d'une manière rigoureuse et mathématique; mais on y parviendra jusqu'à un certain point, si, après s'être examiné soi-même, on prend conseil d'un homme sage, calme, éclairé, prudent, instruit dans les voies de Dieu, qui dira : Mon enfant, voilà, ce me semble, ce que le ciel demande de vous. La connaissance que j'ai de votre position, de vos talents, de vos goûts, ce que vous m'avez dit

(1) S. Luc, XIV, 28

touchant votre cœur, vos répugnances, vos attraits, vos forces physiques et les faveurs que Dieu vous a faites, tout m'indique que c'est par telle ou telle voie que Dieu vous appelle. Il vous reste encore du chemin à faire, mais ayez confiance ; priez ; moi aussi je prierai avec vous, et croyez que Dieu vous bénira. Maintenant que vous voyez le sentier ouvert devant vous, ne déclinez ni à droite ni à gauche : réservez vos forces, et songez qu'une résolution courageuse et constante peut opérer des prodiges. C'est aux prophètes et aux voyants qui montrent aux autres le chemin, à bien réfléchir, à bien prier, pour ne pas se méprendre en donnant une fausse direction aux âmes qui les consultent ; mais pour les âmes, qu'elles ne craignent pas ; car viendraient-elles à s'égarer, que la simplicité et l'obéissance les conduiraient sûrement au port. Peut-être feront-elles quelques détours ; mais enfin, après une marche pénible, mais non toujours inutile, elles arriveront infailliblement.

Que tous donc consultent la volonté de Dieu, et que, la connaissant, ils la suivent : car la voie de l'un n'est pas la voie de l'autre. C'est ainsi que Dieu, voulant opérer des prodiges par le zèle de Xavier, de Vincent de Paul et de François de Sales, ne leur fit pas suivre la même vocation. Le zèle qui dévorait ces grandes âmes était aussi différent que la forme de leur visage : Xavier était un feu brûlant qui consume tout ce qu'il atteint. Vincent, la patience et la prudence mêmes, opérait le bien comme la goutte d'eau qui, tombant jour et nuit, finit par creuser la pierre la plus dure ; et l'huile qui s'insinue sans effort, et pénètre doucement, était l'image de François de Sales, le plus aimable des hommes.

Quatrième Réflexion.

S'élever par degré, et peu à peu, dans la sainteté qui nous est propre.

Avez-vous vu l'oiseau invitant ses petits à sortir du nid qui les vit naître, et à s'élancer pour la première fois dans les airs? Comme ils effleurent timidement la terre! comme ils se reposent souvent, étonnés et réjouis, pour ainsi dire, de l'effort qu'ils ont fait et qui a réussi! *N'allez donc pas* comme le dit si bien l'auteur de l'Imitation, *cacher tout d'abord votre nid dans les cieux, de peur que pauvre et délaissé dans votre misère, l'humiliation et le dénûment ne vous apprennent à ne pas tenter de vous élever si haut sur vos propres ailes.* Considérez la marche de la nature : ce n'est pas quelques jours après son entrée dans la vie, que l'enfant part, s'élance et prend les armes pour combattre ; il arrivera un jour à ce terme, mais ce ne sera que par un accroissement long et progressif. Je sais que la providence de Dieu ne s'assujettit pas toujours à ces lenteurs; elle éclaire quelquefois soudainement un esprit de sa vérité, comme elle fit jaillir la lumière d'un mot; elle change les cœurs comme elle souffle la tempête. Paul, devenu de persécuteur un vase d'élection, fut un exemple mémorable de ce que peut la grâce; mais ces effets sont rares et n'entrent point dans l'ordre ordinaire et l'économie de la sagesse divine.

Voulez-vous donc vous élever à la vraie perfection? commencez par établir un fondement solide, puis posez pierre sur pierre, et l'œuvre grandira, s'élèvera, se developpera d'une manière presque insensible, mais infaillible. Vous voulez jeter le toit de l'édifice, et il sort à peine de terre! Commencez par bannir de votre cœur le péché et

l'affection au péché ; que cette aversion gagne et s'étende de là sur les moindres fautes, puis sur les plus légères imperfections. Dépouillez-vous de vous-même, de votre amour-propre, et de toute vue d'intérêt humain. Travaillez à acquérir la pureté d'intention qui va droit à Dieu, ne se propose que sa gloire, et se met peu en peine de la louange et de l'estime des hommes. Avancez, avancez toujours, car vous êtes sur la terre ferme, puisque votre perfection repose sur l'humilité. Ne craignez pas que le fleuve, en venant battre de ses flots débordés l'édifice que vous élevez, ne le renverse et n'en emporte les débris : vous pouvez continuer en assurance, et travailler paisiblement jusqu'au soir de la vie, où il vous sera donné de recevoir selon vos œuvres.

PRATIQUE.

Après vous être consulté vous-même, consultez le guide de votre âme, pour savoir d'une manière particulière ce que Dieu demande de vous.

Bouquet spirituel.

Seigneur, apprenez-moi à connaître votre volonté.

SECOND SUJET.

Rarement ceux qui sont sages à leurs yeux, se laissent humblement conduire par les autres.

1. Quelque habile que l'on soit à conduire les autres, on ne l'est pas pour se conduire soi-même ; car il est d'expérience que l'on voit bien plus juste dans les affaires d'autrui que dans les siennes propres.

2. Les âmes les plus versées dans les voies de Dieu ont toujours été les plus humbles. Ceux qui auraient été propres à diriger un royaume se seraient laissé guider volontiers par un enfant, pour les choses qui les concernaient personnellement.

3. C'est le propre de l'orgueil de ne vouloir consulter ni écouter personne. Il faut être bien présomptueux pour s'imaginer avoir toujours raison contre l'opinion des autres.

TROISIÈME SUJET.

Vous pourrez méditer avec fruit sur ce verset, qui renferme tout le secret de la vie spirituelle.

Le progrès de la vie spirituelle ne consiste pas seulement à jouir des consolations de la grâce, mais

1. A en supporter la privation avec humilité;
2. Avec abnégation;
3. Avec patience;
4. Sans rien omettre de ses prières et de ses pratiques accoutumées.

CHAPITRE VIII.

Qu'il faut s'anéantir soi-même devant Dieu.

1. *Le Fidèle.* Je parlerai à mon Seigneur, bien que je ne sois que cendre et poussière. (Gen. XVIII, 17.) Si je me crois quelque chose de plus, voilà que vous vous élevez contre moi : mes iniquités rendent un témoignage vrai, et que je ne puis contredire.

Mais si je m'abaisse, si je m'anéantis, si je me dépouille de toute estime de moi-même, et que je rentre dans la poussière dont j'ai été formé, votre grâce me sera propice; votre lumière sera près de mon cœur, et toute estime de moi-même, quelque petite qu'elle soit, sera submergée dans l'abîme de mon néant, et périra pour jamais.

Là, vous me découvrez à moi-même ce que je suis, ce que j'ai été, jusqu'où je suis descendu, *car je ne suis rien, et je ne le savais pas.* (Ps. LXXII, 22.)

Si je suis abandonné à moi-même, je ne suis plus que néant et infirmité; mais, dès que vous jetez un regard sur moi, à l'instant je deviens fort et je suis rempli d'une joie nouvelle.

Et, certes, cela me confond d'étonnement que je sois si soudainement relevé, et que vous me preniez avec tant de bonté entre vos bras, moi, toujours entraîné par mon propre poids vers la terre.

2. C'est votre amour qui opère ce prodige, qui me prévient gratuitement, qui ne se lasse point de me secourir dans mes nécessités, qui me préserve des plus grands périls, et, à vrai dire, me délivre de maux innombrables.

Car, en m'aimant d'un amour déréglé, je me suis perdu ; mais, en ne cherchant que vous, en n'aimant que vous, je vous ai trouvé, et

je me suis retrouvé moi-même, et l'amour m'a fait rentrer plus avant dans mon néant.

Ainsi, ô Dieu plein de douceur ! vous faites pour moi beaucoup plus que je ne mérite et plus que je n'oserais espérer ou demander !

3. Soyez béni, mon Dieu, de ce que, tout indigne que je suis de recevoir de vous aucune grâce, cependant votre bonté généreuse et infinie ne cesse de faire du bien, même aux ingrats et à ceux qui se sont le plus éloignés de vous.

Ramenez-nous à vous, afin que nous soyons reconnaissants, humbles, fervents, parce que vous êtes notre salut, notre vertu et notre force.

CONSIDÉRATION VIII.

Sur ces paroles :

Je parlerai au Seigneur, mon Dieu, bien que je ne sois que cendre et poussière. Si je me crois quelque chose de plus, voilà que vous vous élevez contre moi, et mes iniquités rendent un témoignage vrai et que je ne puis contredire.

Premier Prélude.

Rappelez-vous la parabole du Publicain que Jésus nous représente prosterné dans le temple, n'osant lever les yeux, se frappant la poitrine et disant : Seigneur, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur. Il sortit justifié, dit Jésus, et non pas l'autre (le Pharisien), qui, se tenant debout près du sanctuaire, faisait l'énumération de toutes ses bonnes œuvres avec un sentiment de vaine complaisance qui lui en ôta tout le mérite.

Second Prélude.

Après avoir imploré les lumières du divin Esprit, vous considérerez quels sont les avantages et les consolations qui résultent de l'humble aveu de nos misères : 1° pour les pécheurs ; 2° pour les justes.

Première Réflexion.

Avantage pour le pécheur de l'humble aveu de ses fautes.

C'est une chose bien remarquable dans la sainte Écriture que cette volonté expresse de Dieu, de ne faire grâce au coupable que lorsque celui-ci a confessé humblement

sa faute. Le Seigneur dispose tout pour amener le pécheur à cet aveu, et c'est seulement lorsqu'il s'est soumis à cette première condition, que sa miséricorde lui pardonne, ou lorsqu'il s'y est refusé, que sa justice le frappe. S'il fallait citer des preuves à l'appui de cette vérité, quel exemple plus frappant pourrions-nous trouver que celui du premier homme? Adam, dit l'écrivain sacré, ayant enfreint par une complaisance coupable la loi de son Dieu, alla se cacher dans l'ombre du jardin qui lui était assigné pour demeure. C'était déjà une seconde faute après la première, que cette prétention de se dérober aux regards scrutateurs de la Providence divine. *Adam! Adam* (1)! s'écrie une voix *à l'heure de midi;* car le Seigneur voulut sans doute laisser quelque intervalle entre la faute et la punition, pour voir si sa créature rebelle ne reviendrait pas d'elle-même vers lui. *Adam, Adam, où es-tu? J'ai entendu le bruit de votre présence* (2), répond le pécheur, *j'ai craint, et je me suis caché.* Rien dans cette réponse qui indique le repentir et la confiance. Cependant le Seigneur, qui voulait, avant de frapper le coupable, l'amener à cette heureuse disposition d'humilité, lui présente de nouveau l'occasion favorable de faire un aveu dont la sincérité eût pu, sinon le sauver, au moins adoucir la rigueur de son châtiment: *Hé! qui donc t'a fait connaître que tu étais nu, sinon parce que tu as mangé du fruit dont je t'avais interdit l'usage* (3)? Malheureux Adam, voilà le moment! hâte-toi donc d'aller te jeter aux pieds de ton Dieu; et, prosterné dans la poussière d'où tu es sorti, dis-lui avec confusion et avec larmes : Hélas! je l'avoue, Seigneur, et je vous le confesse dans toute l'humilité de mon âme, j'ai été bien insensé et bien coupable

(1) *Genes.* III, 9. — (2) *Id. ibid.* — (3) *Id. ibid.*

d'enfreindre l'ordre si facile que vous m'aviez donné. Je sais maintenant toute l'énormité de ma faute; mais mon plus grand malheur n'est pas d'avoir excité votre colère; mon malheur, c'est d'avoir méprisé votre amour. Si Adam eût tenu ce langage, il se serait épargné, il nous aurait épargné peut-être bien des maux. Loin de là : il rejette la faute sur sa compagne; celle-ci, sur le tentateur; et c'est alors qu'irrité de la faute qu'aggrave cette vaine excuse, le Seigneur confirme sa sentence de mort, et condamne le pécheur *à manger son pain à la sueur de son front* (1). Il semble qu'un exemple si terrible aurait dû éclairer les descendants malheureux du premier coupable. Il n'en fut rien cependant; et les circonstances que nous venons de signaler se représentent presque les mêmes quelques années après, quand la jalousie eut armé contre un frère innocent le bras d'un frère meurtrier. *Où est Abel, ton frère?* dit le Seigneur à Caïn. — *Je ne sais*, répond le farouche assassin; *est-ce que je suis le gardien de mon frère* (2)? Cette insolente parole, si éloignée de l'humble aveu que suggère le repentir, n'attire pas cependant de suite la malédiction du Très-Haut; avant de frapper, il faut qu'il soit bien constaté que Caïn le fratricide a repoussé toutes les avances de la miséricorde : *Qu'as-tu fait*, ajoute donc le Seigneur, comme pour forcer le misérable à convenir lui-même de son horrible forfait; *qu'as-tu fait?* Caïn, cette fois encore, ne répond pas; mais *la voix du sang* de son frère *a crié de la terre* (3), et c'est parce que cette voix qui demande vengeance a précédé celle du repentir qui eût demandé grâce, que Dieu a livré Caïn fugitif à l'enfer de sa conscience, enfer qu'il portera avec lui jusqu'aux extrémités de la terre...

(1) *Genes.* VIII, 22. — (2) *Ibid.* IV, 9. — (3) *Id. ibid.*

Il fut moins endurci ce grand roi qui cependant avait été, lui aussi, un grand pécheur. Coupable tout à la fois de meurtre et d'adultère, David, que Dieu avait comblé des faveurs les plus insignes, persévérait depuis plus d'une année dans la voie funeste de ses égarements. Enfin un prophète lui est envoyé : sous le voile d'une ingénieuse allégorie, il lui rappelle, de la part de Dieu, et les bienfaits dont il est redevable à sa bonté, et l'ingratitude avec laquelle il les a méconnus. Un trait de lumière a pénétré l'esprit et le cœur de David : loin de s'excuser, il s'accuse : *J'ai péché* (1), s'écrie-t-il... Et ce seul mot d'aveu suffit pour effacer une suite de crimes plus grands que ceux qu'avait commis Saül, rejeté de Dieu pour avoir voulu justifier sa faute. Oh ! il faut bien que la puissance de cet humble aveu soit bien grande sur le cœur de Dieu, pour l'avoir incliné à la miséricorde envers un prince si orgueilleux que Nabuchodonosor ; envers un roi si méchant et si cruel que Manassès ; envers une femme si pécheresse que Madeleine ; envers un homme si couvert de crimes que le larron, lequel reçut l'assurance d'être au ciel le jour même avec Jésus, parce qu'il était convenu sur la croix que c'était avec justice qu'il mourait dans ces tourments !....

Gardez-vous donc bien, qui que vous soyez, vous qui lisez ces lignes, de céder jamais à un sentiment de fausse honte, ou, ce qui serait plus coupable encore, d'orgueilleuse obstination à vouloir justifier vos fautes. Convenez-en devant Dieu d'abord, et puis devant son prophète qui, vous parlant en son nom, peut vous dire cette consolante parole : *Le Seigneur a commué la peine de votre péché* (2). Vous consentez bien, mon fils, à confesser vos fautes devant Dieu ; mais vous trouvez bien étrange et

(1) *IV Rois*, XII, 13. — (2) *Id. ibid.*

bien dur de les confesser à un homme, son représentant sur la terre. *Bien étrange ;* mais, dites-moi, Dieu n'est-il pas libre de pardonner ou de punir? — Cela est vrai. — Répondez encore : s'il peut pardonner, ne peut-il pas aussi mettre au pardon qu'il accorde les conditions qu'il veut? — Oui, sans doute. — Or, n'est-ce pas la moindre satisfaction qu'il puisse imposer, que l'aveu fait à son ministre de la faute qui a irrité sa justice? Vous trouvez bien dure cette obligation, et c'est parce que vous la trouvez dure que depuis si longtemps vous avez refusé de vous plier à cette nécessité. Vous ne penserez pas toujours ainsi, mon fils ; vous ne serez pas toujours aussi rassuré que vous affectez de le paraître pendant la santé. Viendra pour vous, comme pour tous les hommes, l'heure décisive et dernière, l'heure à laquelle ce qui vous paraissait pénible, impossible même, vous semblera doux et consolant. Alors sur vos instances réitérées (car je ne pense pas que vous voudrez mourir en impie), on courra chercher l'homme de Dieu que vous aurez dédaigné pendant la vie. Loin de lui rien déguiser, vous le rappellerez plusieurs fois pour lui répéter avec inquiétude ce que déjà vous aurez confié à sa tendre sollicitude. Alors il sera pour vous comme l'ange visible qui consola Jésus dans son agonie cruelle. Mon père, lui direz-vous, croyez-vous que Dieu me pardonne? Répétez-moi encore quelques-unes de ces paroles qui ont réveillé l'espérance au fond de mon cœur. J'ai besoin que vous soyez là ; oui, là, tout près de moi, pour me rassurer contre les terreurs de la mort qui m'ont environné. Oh! qu'insensé j'ai été de repousser pendant ma vie ce qui fait ma consolation à cette heure dernière! Hélas! si j'avais offensé mortellement mon meilleur ami ou mon père, je n'oserais jamais paraître en leur présence ; et s'ils m'avaient pardonné une fois, il m'en coûterait trop de

recourir de nouveau à une indulgence dont je me serais rendu indigne; mais je ne craindrai pas de rappeler à mon Dieu, et à celui qui me représente si bien la bonté de mon Dieu, que j'ai été un ingrat et un perfide. Ce souvenir qui m'humilie ne me décourage pas; il m'afflige, mais il ne me désespère pas; il fait couler mes larmes, mais ce sont des larmes que je préfère à toutes les joies des plaisirs... Voilà ce que vous direz, si toutefois, avant de vous précipiter dans l'éternité, Dieu vous laisse le temps d'en mesurer l'abîme. Que ne le dites-vous maintenant avec plus de sécurité et de mérite?

Seconde Réflexion.

Avantages et consolations, pour le juste, de l'humble aveu de ses fautes et de ses misères.

Nous avons en nous deux hommes, et il est rare que l'un de ces deux hommes n'ait pas à se plaindre de l'autre. Leurs intérêts ne sont pas les mêmes; leurs pensées diffèrent et ne s'accordent jamais. Obligés de vivre dans une étroite union, ils sont cependant toujours en guerre, à moins que la partie qui doit commander (la partie spirituelle) ne consente lâchement à être l'esclave de celle qui doit obéir. Or, comme il est quelquefois nécessaire à deux amis d'en avoir un troisième pour confident de leurs mutuels reproches, vous vous sentirez soulagées, âmes pieuses et justes, de pouvoir confier à Jésus les plaintes que vous avez à former contre la partie de vous-même qu'il vous est bien difficile de haïr, et que cependant vous devez assujettir et combattre. Allez donc dire à Jésus que vous avez une peine infinie à vous recueillir et à prier. Avouez devant lui ce que vous n'oseriez avouer à un homme,

vous fût-il très-intime, que l'ennui vous saisit quand vous êtes en sa présence. Ne craignez pas de le fatiguer par la monotonie de vos plaintes ; car de quoi le malade peut-il entretenir ses amis, sinon des douleurs qu'il endure? Ses amis l'écoutent par compassion, et puis bientôt par pure complaisance; mais, pour Jésus, il vous écoutera toujours avec pitié et intérêt. Dites-lui encore que la patience et la douceur vous manquent; que vous avez peine à étouffer le jugement téméraire dans votre esprit, et à retenir la médisance ou l'aigreur sur vos lèvres. Racontez-lui comment la vanité, vous ayant trouvé occupé à une bonne œuvre, vous en a enlevé presque tout le mérite. Seigneur, mon Dieu, que vous dirai-je aujourd'hui? Vous le voyez! je suis bien opiniâtre, bien attaché à mes pensées et à mon propre jugement; l'amour des choses de la terre n'est pas mort tout à fait en mon cœur, j'ai une peine infinie à me soumettre au devoir de l'obéissance et à la pratique de l'humilité. Hélas! souvent la partie terrestre de moi-même voudrait entraîner de son poids la partie spirituelle dont la nature est de s'élever toujours en haut comme la flamme. Quand vous aurez ainsi gémi devant Dieu, recommencez le lendemain et les jours suivants ce même récit de vos misères, car le lendemain et les jours suivants ne vous verront pas entièrement parfait.

Oh! que de grâces nous seraient accordées, que de consolations inonderaient notre âme, si, au lieu de nous livrer au dépit qu'inspire l'amour-propre, nous disions humblement à Jésus, confident de nos joies et de nos peines : Seigneur Jésus, je dois être bien misérable à vos yeux, puisque je le suis autant aux yeux de ma propre conscience! Comment donc pouvez-vous me souffrir si pauvre et si imparfait? Voyez je suis toujours le même, après toutes les promesses que je vous ai faites. J'ai honte

aujourd'hui de les renouveler; mais vous, Seigneur, n'aurez-vous pas pitié de mon âme? Car c'est par cette prière : *Ayez pitié*, que je commence et que je finis toujours, ne pouvant faire autre chose qu'implorer votre miséricorde, dont je me reconnais cependant très-indigne.

Croyez-vous, mon fils, qu'une pareille prière *puisse ne pas pénétrer les cieux* (1)? Pour moi, je la préfère aux ravissements et aux extases, d'où pourraient naître l'orgueil et la vaine présomption, obstacle insurmontable à la grâce divine, qui ne descend que dans les âmes humbles et droites.

PRATIQUE.

Allez vous jeter aux pieds d'un charitable ministre de la miséricorde divine, et faites-lui l'humble aveu de vos fautes.

Bouquet spirituel.

Seigneur, je confesserai contre moi-même mon iniquité.

AUTRE SUJET.

Je me suis perdu en m'aimant d'un amour déréglé; mais en ne cherchant que vous et n'aimant que vous, je vous ai trouvé et je me suis retrouvé moi-même, etc.

1. Il est de toute justice de chercher Dieu d'abord, de l'aimer par-dessus tout, de le préférer à tout. L'âme égoïste qui intervertit cet ordre, en se mettant au-dessus de Dieu, le perd, et se perd elle-même tout à la fois.

2. Tout péché renferme cette préférence odieuse et injuste de la créature sur le Créateur. Pour punir l'âme qui s'en rend coupable, Dieu permet qu'elle trouve ce qu'elle a cherché; qu'elle récolte ce qu'elle a semé. Elle n'a pas voulu de Dieu, et Dieu se retire. Elle s'est recherchée elle-même, elle se trouve. Là sont sa faute et son châtiment.

(1) *Eccles.* XXXV, 21.

CHAPITRE IX.

Qu'il faut rapporter tout à Dieu comme à notre dernière fin.

1. Mon fils, je dois être votre fin suprême et dernière, si véritablement vous avez le désir d'être heureux.

Cette vue purifiera vos affections, qui s'abaissent trop souvent jusqu'à vous et aux créatures.

Car, si vous vous recherchez en quelque chose, aussitôt vous tombez dans la langueur et la sécheresse.

Rapportez donc principalement tout à moi, parce que c'est moi qui vous ai tout donné.

Que tous les biens particuliers vous paraissent découler du souverain bien; et songez que, dès lors, ils doivent tous remonter à moi comme leur origine.

2. En moi, comme dans une source vive, le petit et le grand, le pauvre et le riche, puisent l'eau qui donne la vie; et ceux qui me servent volontairement et de cœur recevront grâce sur grâce.

Mais celui qui voudra se glorifier hors de moi, ou se complaire dans quelque bien particulier, ne sera jamais fixé dans la joie véritable; et son cœur, toujours à la gêne, toujours à l'étroit, ne trouvera que des angoisses.

Ne vous attribuez donc aucun bien, et n'attribuez à nul homme sa vertu, mais rendez tout à Dieu, sans qui l'homme n'a rien.

C'est moi qui vous ai tout donné, et je veux que vous soyez à moi tout entier : j'exige avec une extrême rigueur les actions de grâces qui me sont dues.

3. Ceci est la vérité qui dissipe la vanité de la gloire.

Là où pénètrent la grâce céleste et la vraie charité, il n'y a plus de place pour l'amour-propre, ni pour l'envie qui torture le cœur.

Car l'amour divin subjugue tout et agrandit toutes les forces de l'âme.

Si vous êtes vraiment sage, vous ne vous réjouirez qu'en moi, vous n'espérerez qu'en moi, parce que nul n'est bon que Dieu seul, à qui, en tout et par-dessus tout, est due la louange et la bénédiction.

CONSIDÉRATION IX.

Sur ces paroles :

Rapportez donc principalement tout à moi, parce que c'est moi qui vous ai tout donné.

Premier Prélude.

Vous commencerez par rendre vos devoirs à Jésus, qui rapportait

à son Père la gloire de toutes ses œuvres. Vous vous recueillerez un instant, pour recevoir de sa bouche cette admirable parole : Pour moi, je ne cherche pas ma gloire.

Second Prélude.

Implorez les lumières de l'Esprit saint, et arrêtez-vous à ces pensées : 1° qu'est-ce que se proposer Dieu pour fin dernière ? 2° rien de plus conforme à la justice, comme aussi rien de plus propre à procurer la paix du cœur, que de prendre Dieu pour fin dernière.

Première Réflexion.

Qu'est-ce que se proposer Dieu pour fin dernière ?

Se proposer Dieu pour fin dernière, c'est n'avoir que lui seul en vue dans ses pensées et ses désirs, dans ses paroles et ses actions, dans l'usage des créatures et les événements divers de la vie, dans la mort enfin, et jusque dans les destinées qui nous attendent après la mort...

Nous disons avoir Dieu seul en vue dans *ses pensées* et *ses désirs :* Lorsqu'un devoir impérieux ou une circonstance imprévue oblige une personne qui avait toute notre estime, notre confiance et notre amour, à s'éloigner pour un temps ou pour toujours des lieux fortunés qui nous voyaient réunis, ne pouvant nous attacher à ses pas, nous aimons du moins à la suivre de nos pensées et de nos désirs. Notre imagination nous la représente au milieu des pays lointains qu'elle parcourt : absente, elle nous est présente par la sympathie qui faisait de nos deux âmes une seule âme. C'est là, disons-nous en traversant les lieux que son absence a laissés vides, c'est là que j'avais le plaisir de la rencontrer ; là, que je jouissais à loisir des charmes de sa conversation. Cet objet était à son usage ; cet autre, elle me l'a donné comme un gage d'éternel souvenir. O mon ami ! ô mon père ! ne me reviendrez-

vous donc jamais ? Tel est le langage de l'amitié ; pourquoi ne serait-il pas celui de la foi ? Visitée souvent au jour d'innocence par le *Dieu de toute consolation* (1), la terre qui servait à l'homme de lieu d'attente et d'épreuve, n'est plus, depuis son péché, qu'un lieu d'exil et de séparation. L'ami, le père est absent ; mais tout rappelle du moins son souvenir. Cette terre que nous foulons aux pieds, qui l'a établie sur ses fondements ? Cette immensité des mers, qui lui a creusé un abîme ? Qui a donné aux astres leur éclat, au sol sa fécondité, aux êtres l'existence ou la vie ? Il n'y a pas un grain de sable qui ne me crie un Dieu ; pas un brin d'herbe, et sur ce brin d'herbe une fourmi qui ne me dise dans son éloquent langage : *Ce n'est pas nous qui nous sommes faits* (2) ; remontez plus haut, si vous voulez savoir de qui nous sommes l'ouvrage. Or, comment donc se fait-il que, vivant dans la maison que Dieu nous a bâtie et qu'il a daigné lui-même habiter ; que, nous trouvant environnés de tous les objets qui ne sont pas à son usage, *puisqu'il n'a pas besoin*, dit le Prophète, *de ces biens* (3), mais de tous les objets qu'il a formés et qu'il nous a laissés comme gage de son amour, nous avons cependant tant de peine à élever nos pensées et nos désirs vers celui qui nous est plus qu'un ami, plus qu'un frère, plus qu'un père ? Comment se fait-il que nous sentions à peine la privation de sa présence, et que nous éprouvions un ennui indicible dans un souvenir qui devrait être la plus douce consolation de notre vie ?

Dieu se trouvant banni de notre esprit et de notre cœur, il n'est pas étonnant que nous ne l'ayons presque jamais en vue dans nos *paroles et dans nos œuvres*. Car pour parler de Dieu, il faudrait y penser, et nous nous occupons

(1) II *Corinth.* I, 3. — (2) *Ps.* XCIX, 3. — (3) *Ibid.* XV, 2.

de tout, excepté de lui seul. Pour rapporter à Dieu toutes nos œuvres, il faudrait l'aimer, et nous sommes dominés par l'amour de tout ce qui est créé, bien plus que par l'amour de celui qui a tout créé. Faut-il s'étonner alors que les paroles coulent de nos lèvres comme d'une source intarissable, lorsqu'il s'agit de satisfaire le désir que nous avons de paraître et de briller; de satisfaire notre curiosité avide d'interroger pour apprendre ce qu'elle devrait ignorer; de contenter notre malignité et notre jalousie, ce feu dévorant que nous ne pouvons contenir ni apaiser? Faut-il s'étonner si, nos œuvres n'ayant pour but que notre avantage personnel, toujours *le moi* triomphe et l'emporte sur le Dieu qu'une intention droite et pure devrait se proposer pour fin dernière et unique?...

L'ordre interverti dans les pensées et les désirs, dans les paroles et les œuvres, se trouve également renversé dans l'usage que nous faisons *des créatures et des événements divers de la vie:* aussi, bien loin d'être des moyens de tendre vers Dieu plus directement et plus sûrement, les objets créés deviennent, par l'abus que nous en faisons, des obstacles puissants qui nous détournent de Dieu et nous en éloignent de plus en plus. C'est ainsi que l'élévation de la naissance ou la distinction du rang nous enfle d'orgueil; que les biens de la fortune nous attachent et nous captivent; que la santé, la jeunesse, la beauté, la force du corps, nous sont un piége très-dangereux. C'est ainsi encore que les talents de l'esprit produisent la présomption réprouvée de Dieu; et que la plus noble disposition du cœur, la faculté d'aimer, donne naissance à un penchant qui devient une passion coupable dès lors que la créature a usurpé la place du Créateur.

Dieu rejeté une fois comme terme et comme but, et tous ses dons détournés de leur destination première, par la

malice de l'homme qui s'est fait de tous les biens créés comme une barrière qui le sépare de son auteur, il ne lui reste plus qu'à rendre inutiles les ressources infinies que sa providence ménage dans les événements de la vie pour le rappeler à sa destinée. Aussi la prospérité ou le malheur, les accidents divers ou les succès inespérés, ne servent-ils de rien à l'homme qui, ayant perdu de vue l'étoile céleste dont la splendeur le guide, ne regarde que la terre, et n'a d'autre pensée que de s'y fixer, comme s'il n'avait pas une destinée future. L'âme fidèle, au contraire, marche en assurance vers le Dieu caché qu'elle espère, vers lequel elle tend; tout lui sert de degré dans l'échelle mystérieuse dont l'une des extrémités repose sur la terre, tandis que l'autre se perd dans les cieux. Oui, tout lui sert de degré, depuis les objets créés jusqu'aux dons spirituels de la grâce; depuis ses vertus jusqu'à ses propres offenses, qui la perfectionnent en la rendant plus attentive et plus humble.

Ce n'est pas tout: le Dieu de ses pensées et de ses désirs, de ses paroles et de ses œuvres, le Dieu vers lequel elle s'est élevée, en s'aidant de toutes les créatures ; le Dieu qu'elle a poursuivi sans relâche dans tous les états de sa vie, elle se le propose encore et plus que jamais dans sa mort et dans les destinées qui l'attendent après la mort. Se rappelant la pensée du grand Apôtre, elle s'est dit : *Mourir,* c'est *pour moi un gain,* parce que *vivre c'était pour moi Jésus* (1). Oui, c'était Jésus, car jamais je n'ai en vue que sa volonté sainte ; c'était Jésus, puisque je ne voulais que sa gloire; Jésus, puisque je n'avais d'autre désir que de l'aimer, d'autre espérance que celle de le posséder bientôt. L'ayant poursuivi toujours, je vais enfin

(1) *Philipp.* I, 21.

l'atteindre ; ma vie a été pour lui, ma mort sera aussi pour lui. Je lui ai appartenu comme sa créature ; il m'appartiendra comme mon Dieu ; il fut mon but, il va devenir ma récompense pour l'éternité. Oh ! la consolante pensée pour celui qui pourra un jour se rendre ce glorieux témoignage : Parce que j'ai cherché Dieu, je trouve Dieu. Mais la désolante, la cruelle déception pour quiconque *aura placé sa gloire hors de Dieu, sa jouissance dans un autre bien que lui! Sa joie ne sera ni vraie ni solide; son cœur sera à la gêne et à l'étroit, et il ne trouvera que des angoisses* (1).

Seconde Réflexion.

Rien de plus conforme à la justice, et de plus propre à procurer la paix du cœur, que de prendre Dieu pour fin dernière.

Il est un principe bien certain, c'est que Dieu n'a nul besoin de l'homme. Heureux de toute éternité sans lui, il pouvait se passer à jamais de ses hommages et de son service. S'il exige que sa créature le glorifie, ce n'est pas que cette gloire lui soit nécessaire. Il est bien vrai qu'il a protesté dans les saints livres que jamais il ne la donnerait à personne ; mais de ce qu'il ne veut pas se dessaisir de ce droit, il ne s'ensuit nullement que cette gloire lui soit indispensable. Dieu veut la gloire par la même raison qu'il veut l'ordre ; or, l'ordre éternel, immuable demande que chaque chose occupe le rang qui lui convient ; et comme le rang suprême n'appartient qu'à Dieu, de qui tout bien découle, il résulte que Dieu doit tenir la pre-

(1) *Imitat.* IX.

mière place dans nos intentions, et que tout doit remonter vers lui comme source et principe de toute perfection. Cette incontestable vérité que nous croyons, mais qui fait quelquefois, nous devons le dire, assez peu d'impression sur notre âme, rayonnerait aux yeux de notre intelligence de toute la lumière dont le soleil reluit aux yeux de notre corps, si une seule fois et un seul instant nous avions été admis à la claire vision de Dieu. En présence de ce centre unique, de cet océan, de cet abîme sans fond, d'où sort tout ce qui est bon et tout ce qui est beau, la créature misérable et pauvre, qui, portant un regard de complaisance sur elle-même, s'attribuerait quelque chose de ce qu'elle ne tient que par emprunt, en disposerait à son gré selon son caprice ou son intérêt. et se ferait ainsi à elle-même sa fin et son Dieu; cette créature serait convaincue de folie, de démence et de vertige inexplicable. Ainsi, pour s'oublier, il suffit de songer à Dieu : pour comprendre combien il est injuste de rapporter tout à soi, il n'est besoin que de se rappeler combien il est juste de rapporter tout à lui : pour rougir enfin de s'être établi le centre de tout, il ne faut que rapprocher son néant de l'infinie perfection du souverain Être. C'est alors que nos pensées et nos désirs s'élèveront vers celui qui, étant intelligence et amour, nous a faits à son image, doués d'intelligence et d'amour. C'est alors que nos paroles et nos œuvres tendront vers le Dieu qui a tout fait par son Verbe, et qui a voulu sauver le monde par ce même Verbe incarné. C'est alors que les créatures ne nous seront plus un obstacle mais un puissant moyen d'aller à lui ; alors que les événements de la vie, les épreuves mêmes de la mort, deviendront comme autant de secours pour arriver au bienheureux terme où nous appelle celui qui a dit : *Je serai moi-même votre récompense magnifique;* c'est-à-

dire, *votre fin dernière et votre destinée éternelle* (1).

Ce même principe de justice qui nous fera un devoir de rapporter ainsi tout à Dieu, parce qu'il en est digne, fortifié par le sentiment de la reconnaissance et de l'amour qui nous y portera, parce qu'il est bon, sera encore une source de jouissances et de bonheur. Car s'il est vrai, d'après le grand saint Augustin, que le cœur de l'homme est inquiet et agité jusqu'à ce qu'il repose en Dieu, il doit être calme et heureux quand une fois il s'y est fixé. De même donc que le plus petit dérangement dans l'harmonie du corps humain, que le moindre froissement, le plus léger déplacement de ses parties, cause d'indicibles douleurs; de même que la santé et le bien-être, au contraire, consistent dans la conservation de l'ordre qui règle tous les rapports des membres entre eux et des membres avec l'âme, ainsi le bonheur véritable ne peut exister pour la créature que lorsqu'elle répond à sa destinée, et suit la pente de sa nature qui est de tendre à Dieu dans le sein duquel elle doit un jour se confondre. Infidèle et ingrate, voudrait-elle s'affranchir de cette loi, qu'aussitôt le désordre, la confusion, le trouble et la guerre se déclareraient en elle, pour la ramener de force à ce qui n'est pas seulement son devoir, mais la nécessité même de son être. Car comment un esprit fait pour Dieu trouverait-il de fixité et de point d'arrêt hors de la vérité qui est Dieu? Comment un cœur que rien ne saurait remplir, serait-il satisfait hors du Dieu qui est amour? Qu'on bouleverse la nature, que l'on change ses lois, que l'on rende Dieu moins aimable, le cœur de l'homme moins exigeant ou plus facile à contenter; ou bien alors que l'on cède à l'attrait irrésistible qui nous porte vers celui qui est notre perfection et notre bonheur.

(1) *Genes* XV. 1.

PRATIQUE.

Rapportez à Dieu toutes vos œuvres, et ne vous proposez en toutes choses que sa gloire. Cette pureté d'intention sera la source de votre mérite et de votre félicité.

Bouquet spirituel.

Vous nous avez faits pour vous, Seigneur; et notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il repose en vous. (Saint Augustin.)

AUTRE SUJET.

Ne vous attribuez donc aucun bien, et n'attribuez à nul homme sa vertu; mais rendez tout à Dieu, sans qui l'homme n'est rien.

1. Il est de foi que de nous-mêmes nous ne pouvons faire aucun bien, pas même, dit saint Paul, prononcer avec mérite le nom adorable de Jésus. Quel sujet de nous humilier, de nous défier de nous-mêmes, de tout attendre de Dieu!

2. Il est certain aussi que Dieu nous ayant faits libres, il ne veut pas agir sans nous. Il consent bien à nous aider; nous forcer à être justes, jamais. Il nous faut donc du courage et une résolution constante.

3. Il est également certain que si nous ne pouvons faire le bien sans Dieu, il nous est aussi impossible d'éviter tout ce qui est mal par nos propres forces : notre cœur étant mauvais et corrompu, nos ennemis puissants et acharnés à notre perte, nous n'évitons le mal qu'en nous appuyant sur celui qui nous aide à pratiquer le bien.

CHAPITRE X.

Qu'il est doux de servir Dieu et de mépriser le monde.

1. *Le Fidèle.* Je vous parlerai encore Seigneur, et je ne me tairai point. Je dirai à mon Dieu, mon Seigneur et mon roi, assis dans les hauteurs des cieux :

Oh! quelle abondance de douceurs vous avez réservée pour ceux qui vous craignent! (Ps. xxx, 20.) Et qu'est-ce donc pour ceux qui vous aiment, pour ceux qui vous servent de tout leur cœur?

Vraiment elles sont ineffables les délices dont vous inondez ceux qui vous aiment, quand leur âme vous contemple.

C'est en cela surtout que vous m'avez montré toute la douceur de votre charité, lorsque, n'étant pas, vous m'avez créé; lorsque, errant loin de vous, vous m'avez ramené pour vous servir, me commandant de vous aimer.

2. O source d'amour éternel, que dirai-je de vous?

Comment pourrai-je vous oublier, vous qui avez daigné vous souvenir de moi, lorsque, déjà épuisé, consumé, je penchais vers la mort?

Votre miséricorde envers votre serviteur a passé toute espérance; et vous avez répandu sur lui votre grâce et votre bien au delà de tout ce qu'il pouvait mériter.

Que vous rendrai-je pour une telle faveur? car il n'est pas donné à tous de tout quitter, de renoncer au siècle pour embrasser la vie religieuse.

Ferais-je beaucoup en vous servant; vous que doivent servir toutes les créatures?

Cela doit me sembler peu de chose; mais ce qui me paraît grand et merveilleux, c'est que vous daignez agréer le service d'une créature si pauvre et si misérable, et l'admettre parmi les serviteurs que vous aimez.

3. Tout ce que j'ai, tout ce que je puis consacrer à votre service est à vous!

Et c'est vous, au contraire, qui me servez plus que je ne vous sers.

Voilà que le ciel et la terre, que vous avez créés pour le service de l'homme, sont à vos ordres; et chaque jour ils exécutent tout ce que vous leur avez commandé.

C'est peu encore; vous avez préparé pour l'homme le ministère même des anges.

Mais ce qui surpasse tout, vous avez daigné le servir vous-même, et vous avez promis de vous donner à lui.

4. Que vous rendrai-je pour tant de biens? Ah! si je pouvais vous servir tous les jours de ma vie! Si je pouvais, même un seul jour, vous servir dignement!

Véritablement, vous êtes digne de tout service, de tout honneur, et d'une louange éternelle.

Vous êtes vraiment mon Seigneur, et je suis votre pauvre serviteur, qui dois vous servir de toutes mes forces, et ne me lasser jamais de vous louer.

Ainsi je le veux, ainsi je le désire: daignez vous-même suppléer à tout ce qui me manque.

5. C'est un grand honneur, une grande gloire, de vous servir et de mépriser tout à cause de vous.

Car ils recevront des grâces abondantes, ceux qui se courbent de bon cœur sous votre joug très-saint.

Ils trouveront la source de la délectable consolation, fruit de l'Esprit saint, ceux qui, pour votre amour, auront rejeté tous les plaisirs des sens.

Ils obtiendront une grande liberté d'esprit, ceux qui, pour la gloire de votre nom, seront entrés dans la voie étroite, et auront renoncé à toutes les sollicitudes du monde.

6. O aimable et douce servitude de Dieu, dans laquelle l'homme retrouve la vraie liberté et la sainteté !

O saint assujettissement de la vie religieuse, qui rend l'homme agréable à Dieu, égal aux anges, terrible aux démons, respectable à tous les fidèles !

O esclavage digne à jamais d'être désiré, embrassé, puisqu'il nous mérite le souverain bien, et nous assure une joie immortelle!

CONSIDÉRATION X.

Sur ces paroles :

Oh! quelle abondance de douceurs vous avez réservée pour ceux qui vous craignent! Et qu'est-ce donc pour ceux qui vous aiment? Pour ceux qui vous servent de tout leur cœur? Elles sont vraiment ineffables les délices dont vous inondez ceux qui vous aiment, quand leur âme vous contemple!

Premier Prélude.

Adorez le Sauveur Jésus sur le Thabor, manifestant sa gloire à ses disciples. Écoutez l'Apôtre s'écrier : Seigneur, nous sommes bien ici si vous voulez, nous allons y établir trois tentes.

Second Prélude.

Après avoir imploré, comme de coutume, les lumières de l'Esprit saint, et lui avoir demandé sa grâce, vous vous arrêterez aux considérations suivantes : 1° Existe-t-il des consolations spirituelles? 2° en quoi consistent ces consolations? 3° peut-on facilement discerner les consolations fausses d'avec les vraies ? 4° Quelles sont les personnes qui goûtent les consolations spirituelles ? 5° Devons-nous rechercher les consolations spirituelles? 6° Faut-il s'affliger quand elles nous sont enlevées ? Nous nous arrêterons pour le moment aux trois premières réflexions ; nous développerons les autres dans la considération cinquante et unième du même livre.

Première Réflexion.

Existe-t-il des consolations spirituelles, ou, en d'autres termes. Dieu récompense-t-il sur la terre par des joies intérieures , les âmes vertueuses qui le servent ?

Il est dans le monde à ce sujet deux opinions opposées qui nous paraissent toutes deux également fausses, égale-

ment exagérées, si on les admet sans restriction et dans toute leur rigueur : les uns nous représentent la pratique du bien comme étant toujours pénible et extrêmement difficile, s'appuyant même sur certains passages de l'Écriture, qu'ils entendent d'une manière trop dure et trop littérale, comme ceux-ci par exemple : *Que celui qui veut être mon disciple prenne sa croix et me suive* (1); et cet autre : *Oh! que la voie qui conduit à la vie est étroite* (2) ! Ils s'imaginent que toute la vie de l'homme vertueux est une agonie prolongée. Combattre ses passions, réprimer les désirs trop ardents d'une nature corrompue, se renoncer soi-même ; embrasser la pratique de l'humilité, du détachement, de la pénitence, quoi de plus effrayant, de plus rebutant? Or, ces personnes voient la croix, rien que la croix ; et elles ne soupçonnent pas l'onction toute céleste qui adoucit tout ce que la croix a de dur et de pénible !... Entendez les autres, elles vous diront que rien sur la terre ne doit égaler la joie et le bonheur sans nuage de l'homme juste et dévoué à l'accomplissement de ses devoirs. Vous les scandaliseriez si vous paraissiez croire que le cœur vertueux, cessant d'être inondé des plus douces consolations, puisse un instant perdre le repos de la félicité parfaite. Il y a, comme nous l'avons dit, dans ces deux sentiments opposés, du vrai et du faux. Il est vrai que la vertu est pénible, difficile quelquefois ; mais il est faux que la vertu soit toujours pénible et difficile. Il est vrai que le cœur vertueux est souvent calme et heureux ; mais il est faux qu'il soit toujours calme et toujours heureux. Si la vertu était toujours pénible, si toujours elle était sans douceur, sans consolation aucune, hélas ! mon Dieu, qui aurait le courage de la pratiquer avec constance?

(1) *S. Luc*, XIV, 23. — (2) *S. Matth.* VII, 14

Qui ne se lasserait enfin de marcher dans la voie rude et escarpée, si le Seigneur ne présentait à notre faiblesse quelques instants de halte et de repos, pour reprendre haleine et achever la course? D'un autre côté, si la vertu était toujours douce, toujours facile, toujours pleine de charmes et d'onction, où seraient les efforts et le mérite! Oh! que vous êtes sage, mon Dieu, *et combien vos voies sont incompréhensibles* (1) à l'insensé qui n'écoute que les conseils de la prudence humaine! Vous avez voulu que, dans la pratique de la vertu, la peine fût quelquefois suivie du plaisir, et le sacrifice de la consolation. Tout se trouve donc admirablement résumé par ce mot: *Prenez sur vous mon joug, car mon joug est doux et mon fardeau est léger* (2). Oui, le service de Dieu est véritablement un joug; or, le joug emporte l'idée de peine, de travail, d'efforts, et s'imaginer qu'il en soit autrement serait s'abuser; mais aussi lorsqu'une fois on a eu le courage de le prendre, ce joug, qui quelquefois paraît pesant, devient tout à coup facile et léger. Bien différent de celui du monde, qu'on s'imagine pouvoir porter en jouant, et qui finit par écraser ceux qui le subissent, le joug de Jésus n'a presque d'effrayant que l'apparence; il n'a en réalité rien de bien pénible pour le cœur qui le saisit avec amour. Mais comme notre but n'est pas d'établir ici une comparaison dont le développement demanderait une méditation tout entière, passons à la seconde question.

Seconde Réflexion.

En quoi consistent les consolations spirituelles?

Nous pourrions dire que la première récompense de la vertu sur la terre, est l'exemption des inquiétudes et des

(1) *Rom.* II, 33. — (2) *S. Matth.* 11, 29.

tourments qui assiégent le cœur malheureux, tyrannisé par une passion, quelle qu'elle soit. Le plaisir coupable (et il y a dans cette pensée un grand enseignement de la Providence), le plaisir coupable que nous avons cherché renferme presque toujours en lui le châtiment que nous avons mérité. Ce châtiment se fait quelquefois attendre ; et c'est pourquoi le zèle inconsidéré se scandalise et murmure : mais ce châtiment éclate comme l'orage, au moment où la prospérité du pécheur semblait briller comme un jour sans nuage. Mais cette exemption du remords et des autres fléaux que Dieu réserve aux cœurs coupables, est-ce là tout le bonheur qu'il faut attendre ? Non, Dieu se plaît à faire goûter à l'âme fidèle quelque chose de plus réel et de plus positif, si l'on peut dire. Si donc nous passons sous silence certains moments de trouble et d'inquiétude, dont les âmes les plus parfaites ne sont pas toujours exemptes, ce qui faisait dire à l'Apôtre en soupirant : *Qu'il ne savait pas d'une manière infaillible, s'il était digne d'amour ou de haine* (1) ; si nous passons sous silence, disons-nous, ces quelques instants d'épreuve et de combat, l'âme vertueuse goûte une grande paix et une tranquillité parfaite, dont toutes les joies du monde ne sauraient approcher jamais. Cédant à un sentiment de confiance qui n'exclut pas toutefois une humble défiance, elle se dit : Il me semble que je suis bien avec mon Dieu ; il me semble que mes lèvres pourraient prononcer ce mot, sans être contredites par mon cœur : *Oui, mon Dieu, vous savez que je vous aime* (2) ! De plus, à cet état habituel de calme et de bonheur, à ce contentement intime, récompense anticipée de la vertu, ajoutons une certaine approbation secrète qui accompagne chaque action de vertu, chaque sacrifice qu'elle s'impose;

(1) *Eccl.* IV, 1. — (2) *S. Jean*, XXI, 15.

approbation qu'il ne faut pas confondre avec la vaine complaisance que produit l'orgueil. C'est ainsi qu'après avoir exercé un acte de douceur, de charité, de patience, d'humilité, l'âme s'entend dire au dedans d'elle-même : C'est bien. Et sans s'attribuer le mérite de la bonne œuvre qu'elle n'aurait pas faite sans le secours de Dieu, elle goûte toute la douceur de ce témoignage intérieur que le cœur se rend à lui-même lorsqu'il a su se vaincre. Ce témoignage, nous pouvons l'assurer, est mille fois plus précieux que l'approbation des hommes, lesquels, ne pouvant juger le fond des choses, sont obligés de s'arrêter aux vaines apparences qui trompent. Mais que dirions-nous, si, après avoir indiqué ces consolations déjà si précieuses que le monde ne peut sentir, nous entreprenions de parler des joies spirituelles réservées aux âmes parfaites, ou qui tendent à le devenir ! C'est à ces âmes unies à Dieu de la manière la plus intime, par l'esprit de recueillement et de prière, que peuvent s'appliquer ces paroles du Prophète-Roi : *Le passereau trouve une demeure et la tourterelle un nid pour y demeurer avec ses petits; mais vos autels, ô Dieu de vertu, sont devenus l'asile que nous nous sommes choisi* (1). Les joies ineffables qu'elles goûtent dans ce saint commerce avec Dieu ne peuvent se décrire ni se comprendre. Au milieu de leurs travaux, de leurs combats, de leurs persécutions, tandis que le monde les plaint et les trouve malheureuses, elles s'écrient avec l'Apôtre : *Je surabonde* de joie et de bonheur (2). On les croit accablées sous la pesanteur des épreuves qu'elles essuient, des pénitences qu'elles s'imposent, des sacrifices auxquels elles se résignent, et elles s'écrient avec l'Apôtre des Indes : C'est assez, Seigneur, c'est assez; modérez, je

(1) *Ps.* LXXXIII, 4. — (2) II *Corinth.* VII, 4.

vous prie, l'abondance de vos consolations, car je n'en puis supporter le poids dans ma chair mortelle. Mais il est inutile de nous appesantir beaucoup sur ce sujet, d'autant plus que les douceurs célestes dont nous parlons sont la récompense des âmes généreuses et parfaites, au nombre desquelles nous ne devons pas avoir la présomption de nous placer. Qu'il nous suffise donc de savoir que l'exemption des peines qu'entraînent les passions, que la paix habituelle de l'âme, et le témoignage de la bonne conscience, sont les compensations que Dieu nous réserve dès ici-bas, pour animer notre ardeur et récompenser nos sacrifices.

Troisième Réflexion.

N'y a-t-il pas danger de se méprendre au sujet des consolations? Peut-on facilement discerner celles qui viennent de Dieu, de celles qui pourraient avoir pour principe l'esprit de ténèbres et de mensonge?

Une vérité que l'expérience de tous les siècles confirme, c'est que toujours le démon a essayé d'imiter et de contrefaire les œuvres de Dieu, Dieu a eu ses prophètes, ses voyants, qu'il remplissait de son esprit et de sa science : le démon a eu les siens dans les oracles ambigus que rendaient les fausses divinités du paganisme. Dieu a eu ses envoyés, ses ministres, dépositaires de sa puissance par les miracles éclatants qu'il leur permettait d'opérer : le démon a eu ses magiciens, pour contrefaire par des prestiges les œuvres miraculeuses. Dieu a eu ses Apôtres, ses évangélistes, ses martyrs; et le démon compte des milliers d'apôtres dans cette foule d'écrivains qui, sous son inspiration et sa dictée, composent ces infâmes ouvrages qui ont fait tant de martyrs de l'enfer. Dieu a établi, par le ministère de son Fils, des sacrements, moyens puissants

par lesquels les mérites de la passion et de la mort de Jésus nous sont appliqués : le démon aussi, qu'on nous pardonne ce mot, a ses sacrements : les péchés capitaux, les péchés graves, qui sont la source de tous les désordres, comme les sept sacrements sont la source de toutes les vertus. Le démon a ses temples, comme Dieu ses sanctuaires : nous voulons dire les théâtres et toutes les assemblées mondaines où l'on se livre à la dissipation et aux plaisirs. C'est dans ces temples que le père du mensonge prêche par ses suppôts; c'est là qu'il enseigne la vengeance, l'ambition, la fourberie, l'amour des richesses et des voluptés criminelles. Un nombreux auditoire se presse autour de ces chaires de pestilence; et les maximes qui s'y débitent, flattant toutes les passions, trouvent de l'écho dans tous les cœurs. Hélas! il n'y a pas une seule de nos grandes cités, un seul de nos plus petits hameaux, où ne se trouvent, au lieu de ces pieux asiles que l'impiété furieuse a renversés, quelques maisons de vice, de jeu ou de criminel plaisir.

Vous le voyez donc, les œuvres de Dieu ont toujours été contrefaites par l'esprit de mensonge. Si donc la religion offre des consolations spirituelles, croyez que l'ennemi de tout bien saura en offrir de fausses, pour tromper et perdre plus sûrement les âmes. Nous avons dit que la paix était la première récompense du cœur dévoué à l'accomplissement de ses devoirs; le démon essayera de simuler cette paix : pourvu qu'il retienne un cœur par les liens d'une seule passion, il le laissera en repos sur tout le reste. Soyez possédé, par exemple, par l'esprit d'intérêt poussé jusqu'à l'avarice, vous serez chaste, patient et plein de douceur. Soyez dominé par l'amour des plaisirs, vous serez exact dans certaines observances de piété. Que l'orgueil vous captive, vous serez

sur tout le reste d'une délicatesse de conscience allant jusqu'au scrupule. Or, ne vous y trompez pas, la paix dont vous jouissez n'est pas la paix que Jésus donna à ses disciples, quand il leur disait : *Je vous donne ma paix* (1)... Mais elle ressemble à celle que les faux prophètes invoquaient sur le peuple de Dieu, en disant : *Paix, paix* (2), tandis que la paix était loin d'eux. Voulez-vous donc déjouer les ruses de l'ennemi ? Examinez votre propre cœur, et voyez s'il n'y a pas en vous une partie faible, une porte ouverte par laquelle le démon fait ses entrées. Ne vous endormez pas dans cette fausse sécurité. Eh ! qu'importe que vous soyez généreux, compatissant, juste, tempérant, désintéressé, humble même, si vous êtes l'esclave des plaisirs qui ne peuvent s'allier avec la pureté de cœur ? Qu'importe que vous soyez irréprochable sur d'autres points, si une passion de vengeance, de colère ou d'orgueil captive votre cœur ? Votre paix n'est pas la véritable paix ; c'est une paix semblable à celle qui règne au séjour des tombeaux : elle annonce la mort, et bien plus souvent elle la produit.

Nous avons dit encore que le bon témoignage que se rendait à elle-même la conscience vertueuse, était la seconde récompense de la vertu ici-bas. Or, le démon imite parfaitement ce témoignage, et sans que l'âme s'en doute, il la conduit directement à l'orgueil. Il y a si près du contentement légitime qui accompagne une bonne œuvre, à cette vaine complaisance qu'il insinue, que les plus habiles y sont trompés : goûtez donc avec joie le bonheur d'avoir bien fait ; mais rapportez tout à Dieu, sans le secours duquel vous seriez incapable du plus léger bien. Regardez comme suspect tout sentiment qui ne serait pas

(1) *S. Jean*, XIV, 27. — (2) *Jérém.* VI, 14.

accompagné d'humilité et de confiance. N'oubliez pas que si l'humilité peut facilement être imitée par le prince de l'orgueil, il est vrai de dire que pour peu qu'une âme soit exercée, elle s'aperçoit bientôt de la ruse grossière de l'ennemi, et elle s'en préserve.

Enfin, le démon contrefait facilement les consolations spirituelles offertes aux âmes grandes et généreuses : il se transforme en ange de lumière, et leur fait éprouver beaucoup de goût dans la prière, de grandes douceurs dans la réception des sacrements; mais il les aveugle sur l'observance de leurs devoirs, qu'il leur fait négliger pour les porter de préférence vers des pratiques de choix. L'obéissance, l'humilité, la fidélité à ne rien omettre de ce qui est prescrit, une humble déférence aux lumières de ses supérieurs, une grande vigilance sur les moindres mouvements de son cœur, sont les moyens que mettent en usage les âmes fidèles qui préfèrent Dieu à ses dons, et qui mettent son amour au-dessus des douceurs de l'amour.

PRATIQUE.

Recevez les consolations avec reconnaissance; mais n'oubliez pas que vous êtes indignes de les goûter.

Bouquet spirituel.

Oh ! quelle abondance de douceurs vous avez réservée, Seigneur, à ceux qui vous aiment !

AUTRE SUJET.

Tout l'ensemble de ce chapitre peut se résumer par ces trois pensées :

1. A la vue des bienfaits de Dieu et de l'abondance de ses douceurs, l'âme tout hors d'elle-même s'agite et s'inquiète. Elle voudrait pouvoir offrir à son Créateur un sacrifice de reconnaissance égal à la multitude de ses dons : de là les

élans d'un cœur que transporte le souvenir de ces dons : ô source éternelle d'amour ! que dirai-je de vous ? Comment pourrai-je vous oublier ? Que vous rendrai-je ?

2. Énumérant en détail tous les bienfaits de Dieu, et répondant elle-même à sa propre question, que vous rendrai-je ? l'âme croit que c'est bien peu que de se donner à Dieu sans réserve... Tout ce que j'ai, tout ce que je puis consacrer à votre service est à vous. Vous êtes vraiment mon Seigneur, et je suis votre pauvre serviteur, qui doit vous servir de toutes ses forces, et ne pas se lasser de vous louer.

3. Ayant pris cette résolution, mais redoutant sa faiblesse, l'âme demande à Dieu son secours : je le veux ainsi, je le désire, daignez suppléer vous-même à ce qui me manque. Puis, pour mieux s'encourager à marcher dans cette voie, qui est une voie de sacrifices, elle considère la générosité des saints, et la douceur des consolations célestes, qui les enivre dès cette vie même, dans l'attente des joies ineffables qui leur sont réservées dans un avenir meilleur et prochain..... Ils seront abreuvés de la délectable consolation de l'Esprit saint... et participants d'un bonheur qui n'aura pas de terme.

CHAPITRE XI.

Qu'il faut examiner et modérer les désirs du cœur.

1. *Jésus-Christ.* Mon fils, il faut que vous appreniez beaucoup de choses que vous ne savez pas encore assez.

2. *Le Fidèle.* Eh quoi, Seigneur ?

3. *Jésus-Christ.* Vous devez plier entièrement vos désirs à ma volonté ; ne point vous aimer vous-même, mais rechercher avec empressement tout ce qui me plaît.

Souvent vos désirs s'enflamment et vous emportent impétueusement ; mais considérez si cette ardeur a ma gloire pour motif ou votre intérêt propre.

Si c'est moi que vous avez en vue, vous serez toujours content, quoi que j'ordonne ; mais si quelque recherche secrète de vous-même se glisse au fond de votre cœur, voilà ce qui vous abat et vous trouble.

4. Prenez donc garde à ne vous pas trop attacher à des désirs sur lesquels vous ne m'avez point consulté, de peur qu'ensuite vous ne veniez à vous repentir, ou que vous éprouviez du dégoût pour ce qui vous avait plu d'abord, et que vous aviez recherché comme meilleur.

Car tout mouvement qui paraît bon ne doit pas être aussitôt suivi, comme aussi on ne doit pas céder à ses répugnances.

Il est à propos quelquefois d'user de retenue, même dans les bonnes résolutions et les bons désirs, de peur qu'ils ne préoccupent et ne distraient votre esprit, ou, qu'en les suivant sans prudence, vous ne causiez du scandale aux autres, ou qu'enfin l'opposition que vous y trouverez ne vous jette vous-même dans le trouble et dans l'abattement.

Il faut aussi quelquefois user de violence, et résister aux convoitises des sens avec une grande force, sans prendre garde à ce que veut la chair et à ce qu'elle ne veut pas, et travailler surtout à la soumettre à l'esprit malgré elle.

Il faut la châtier et l'asservir jusqu'à ce que, prête à tout, elle ait appris à se contenter de peu, à aimer les choses les plus simples, et à ne jamais se plaindre de rien.

CONSIDÉRATION XI.

Sur ces paroles :

Tout mouvement qui paraît bon ne doit pas être aussitôt suivi ; de même qu'on ne doit pas non plus céder sur-le-champ à ses répugnances, Quelquefois il est à propos de modérer le zèle le plus saint et les meilleurs désirs, de peur qu'ils ne préoccupent et ne distraient l'esprit.

Premier Prélude.

Toute la vie de Jésus est remplie d'actes de soumission à la volonté de son Père, et plusieurs fois il répète que ce n'est point l'intérêt de sa propre gloire qu'il cherche, mais qu'il n'est venu dans le monde que pour glorifier son Père, en se soumettant à tout ce qu'il exige de lui. Vous vous arrêterez quelques instants à adorer cette sainte disposition du cœur de Jésus, qui doit être le modèle de celle que vous devez désirer pour vous-même.

Second Prélude.

Implorez les lumières du divin Esprit, et arrêtez-vous à ces deux pensées : 1° il faut en tout ne rechercher et ne se proposer que la gloire de Dieu ; 2° cette gloire de Dieu, il faut la voir surtout dans l'accomplissement de sa volonté sainte, et se soumettre sans murmure, quand Dieu ne couronnerait pas de succès le bien que nous désirons ou que nous poursuivons.

Première Réflexion.

Nous devons ne rechercher, et ne nous proposer en toute chose que la gloire de Dieu.

Il est des métaux qui imitent si bien l'or et l'argent, que l'on pourrait facilement s'y tromper, si l'on ne s'arrêtait qu'aux seules apparences ; mais il est une pierre de touche dont la propriété est de faire discerner facilement ce qui est vrai d'avec ce qui est faux. Pareillement, que d'actions grandes et éclatantes aux yeux des hommes; que d'actes de vertu comparables en apparence à un or pur et précieux, et qui ne sont cependant, au jugement infaillible de Dieu, qu'un plomb vil et méprisable ! Il est bien rare de rencontrer des âmes qui fassent le bien pour le bien même, et auxquelles le souverain appréciateur des justices ne pourra dire un jour : *Vous avez reçu votre récompense* (1). L'intérêt personnel, l'amour-propre, se glissent dans presque toutes nos œuvres, et peu sont faites avec la pureté d'intention que Dieu désire. Or, voulez-vous savoir si c'est la gloire de Dieu qui est vraiment, comme vous devez vous le proposer, le mobile de ce que vous faites? examinez-vous sur les points suivants :

1. Si le bien dont vous vous félicitez, mon fils, vous avait coûté quelque sacrifice, ou si son exécution vous avait mis dans la nécessité de vous soumettre à quelque travail pénible, l'auriez-vous fait? On vous l'a proposé et vous l'avez laissé tenter, parce que, toute réflexion faite, vous avez vu que cela ne vous gênait, ne vous dérangeait en rien ; et cependant, parce que c'est votre nom qu'on a

(1) *S. Matth.* VI, 2.

emprunté, votre autorité qu'on a mise en avant, n'avez-vous pas été bien aise qu'on vous en attribuât la gloire, comme si vous étiez seul l'auteur du bien qui, cependant, vous ne devriez pas l'oublier, s'est accompli sans vous?

2. Si cette bonne œuvre pour laquelle, au contraire, nous le supposons, vous avez consenti à sacrifier vos intérêts et un peu de repos, avait dû rester ensevelie dans l'obscurité, et demeurer à jamais dans le silence, auriez-vous mis pour l'exécuter le même zèle que vous avez fait paraître quand vous avez poursuivi l'accomplissement d'une action éclatante?

3. Si le Seigneur vous avait demandé de sacrifier, non-seulement votre intérêt et votre repos, mais de compromettre et d'exposer quelque peu, pour sa gloire, votre réputation d'habileté et de sagesse, en paraissant agir, aux yeux de certaines personnes, contre les règles de la prudence humaine, y auriez-vous consenti?

4. N'avez-vous jamais murmuré quand le succès n'a pas répondu à votre attente, ou quand un autre, vous laissant le fardeau de l'entreprise, a usurpé pour lui-même la gloire de la réussite?

5. Qu'a dit votre cœur, quand la jalousie a atténué le bien que vous avez poursuivi et réalisé; quand l'envie ou l'entêtement vous ont suscité des entraves; ou quand le silence, l'oubli, la préoccupation, l'ingratitude ou l'injustice, si ordinaires parmi les hommes, ont enveloppé vos œuvres d'un voile impénétrable, et ne vous en ont laissé que le mérite devant Dieu?

Vous n'y avez pas été insensible : vous ne pouviez l'être; car la nature est là qui crie et qui réclame. Mais après ce premier mouvement involontaire, ou même volontaire de votre pauvre nature, avez-vous répété, du moins au fond de votre cœur froissé et blessé : *Seigneur*,

ce n'est pas à moi que la gloire appartient; elle n'est due qu'à votre nom (1).

6. Voyez-vous avec plaisir le bien se faire par d'autres mains que par les vôtres? Êtes-vous disposé à agir, sans vous épargner, si Dieu veut se servir de vous; comme aussi à céder votre place à un autre, s'il est dans ses des seins de vous laisser dans l'ombre?

7. Auriez-vous le courage, si le bien l'exigeait, de vous laisser diriger au lieu de diriger; de vous effacer même et de vous placer en seconde ligne, si les circonstances le voulaient ainsi, et que le succès dépendît d'un autre plus habile que vous?

8. Pourriez-vous être assez maître de vous-même, avec la grâce de Notre-Seigneur, sans laquelle nul bien n'est possible; pourriez-vous être assez maître de vous-même, pour continuer et achever ce qu'un autre aurait commencé, sans vouloir y mettre du vôtre, si le plan, une fois arrêté et adopté, avait été mûri par l'expérience et la sagesse?

9. Quand vous êtes obligé de parler de vos œuvres, le faites-vous de manière à ce que toute la gloire en revienne à Dieu, qui vous a donné la volonté et le pouvoir de les entreprendre et de les achever?

10. Aimez-vous à laisser envelopper dans le silence d'une modestie véritable, le peu de bien que vous faites; et lorsqu'il est impossible que vos œuvres n'aient pas quelque retentissement, de quoi vous réjouissez-vous? Est-ce de ce que Dieu va être honoré, ou de ce que vous allez être loué par les vains suffrages des hommes?

O mon Dieu! je suis effrayé quand je sonde ainsi les plaies de mon pauvre cœur. Hélas! je croyais n'avoir à redouter que mes offenses, et voilà que je tremble pour

(1) *Ps.* CXIII, 11.

mes actes mêmes de vertu : car je ne puis penser à mes offenses, sans qu'une salutaire confusion ne couvre mon visage ; tandis que je ne puis penser à mes vertus, quelque faibles qu'elles soient, sans me sentir exposé à la vaine gloire. Hélas ! Seigneur qu'ai-je fait pour vous? Quelle est dans toute ma vie l'action vertueuse que je pourrais vous offrir avec confiance? Je me suis recherché moi-même en toute chose ; et les sacrifices les plus éclatants que j'ai faits, ne sont peut-être pas les plus agréables à vos yeux. Oh! qui me donnera de vouloir, de désirer, de rechercher en tout et partout votre seule gloire! car *pour ma gloire*, je puis le dire bien plus justement que Jésus, *elle n'est rien* (1) ; et c'est ce rien cependant que j'ai poursuivi jusqu'ici avec tant d'ardeur. Seigneur, faites-moi donc mourir à moi-même ; que je commence enfin à comprendre à cette heure que je dois rapporter tout à vous, et ne garder pour moi que la confusion et l'opprobre, que je mérite pour mes péchés.

Seconde Réflexion.

Si nous devons chercher en tout la gloire de Dieu, nous devons la placer surtout dans l'accomplissement de sa volonté sainte, et nous y soumettre sans murmure, quand bien même Dieu ne couronnerait pas de succès le bien que nous désirons et que nous poursuivons.

Lorsque nous parlons de soumission, nous n'entendons pas traiter ici cette disposition d'esprit qu'on appelle, en général, conformité à la volonté de Dieu dans les divers malheurs et accidents de la vie. Nous nous adressons en ce moment aux âmes qui, ne touchant presque plus à la

(1) *S. Jean*, III, 54.

terre par les affections et les désirs humains, ne sont guère plus touchées que des choses de Dieu. Comme il faut nécessairement un aliment à l'activité du feu qui les consume, elles embrassent le bien avec une ardeur d'autant plus vive que le désir qu'elles ont de l'accomplir leur paraît plus saint et plus légitime. Semblables aux rayons du soleil, qui deviennent plus brûlants lorsqu'un centre unique les appelle ou les absorbe, ainsi toutes les facultés de ces âmes venant à se concentrer dans l'ardent foyer de leur imagination, il faut qu'elles consument ce qui les approche ou qu'elles se consument du feu qu'elles portent au dedans d'elles-mêmes. Assurément, nous sommes loin de blâmer cette disposition du cœur si heureuse et si rare : le roi-prophète lui-même ne dit-il pas dans ses admirables cantiques, *qu'il séchait d'ardeur et de zèle pour l'accomplissement de la loi du Seigneur* (1)? Toutefois, si les âmes saintes auxquelles nous nous adressons peuvent s'élever jusque-là, nous leur dirons qu'il est un point de perfection plus grand que le désir du bien même : cette perfection, c'est de savoir le sacrifier à la volonté divine, et de mettre tellement Dieu au-dessus de tout, qu'on préfère sa volonté au bien lui-même, ou plutôt qu'on ne voie de bien que dans la volonté de Dieu.

Avez-vous jamais lu quelque chose de plus étonnant, de plus admirable, que les prodiges opérés les siècles derniers dans le Paraguay, par le zèle de quelques pauvres missionnaires, armés seulement de la croix? Réalisant ce que la Fable raconte de la puissance de l'harmonie sur les animaux féroces, ils firent des hommes, et presque des anges, de ceux qui erraient dans les forêts, confondus parmi les bêtes auxquelles ils ressemblaient, du reste, par

(1) *Ps.* CXI, 139.

la férocité de leurs passions. Le travail, la prière, l'assistance et la participation aux saints mystères, l'innocence du cœur, la simplicité, la bonne foi, la douceur, la soumission la plus entière, l'humilité la plus vraie : telles furent les vertus qui firent pour un instant des déserts de l'Amérique, de nouveaux cieux. Rien de plus ravissant sans doute, de plus digne de fixer les regards de Dieu et de ses anges, et cependant, dans ses desseins impénétrables, la divine Providence permet que la perversité de quelques hommes vienne renverser brusquement cette œuvre destinée à donner au monde un léger aperçu du bonheur qui régnerait sur la terre, si les lois de l'Évangile, supérieures mille fois à toutes les utopies des rêveurs de notre siècle, étaient observées par tous. C'en est donc fait! ces chers sauvages qui étaient devenus des frères, il faut les abandonner! les abandonner pour toujours! les abandonner à leur insu; car on ne sait jusqu'où pourrait aller leur désespoir! Il faut presque les tromper, ou du moins ne pas leur dire la vérité tout entière; car la vérité, c'est qu'on va les replonger dans un double esclavage. Passe encore pour les fers, qui ne peuvent enchaîner que les corps; mais les voir subir les liens honteux des passions qu'on avait eu tant de peine à briser! O Dieu! la force brutale l'emportera donc encore contre les lois de l'humanité et de la religion? Que vos desseins sont impénétrables! Mais puisque vous le voulez ainsi, soyez loué et à jamais béni! Car, qu'est-ce que le spectacle de ces sauvages, devenus parfaits chrétiens, à côté du spectacle que présente la résignation de ceux qui sacrifient sans murmure un bien qui leur a coûté tant de sueurs et de sang; et cela parce que vous l'avez ainsi permis, ô mon Dieu!

Vous vous êtes demandé quelquefois pourquoi Dieu met

à l'écart et frappe d'une espèce d'impuissance ceux qui brûlent de travailler pour sa gloire ; et pourquoi, au contraire, la bête cruelle que vit l'Apôtre dans un esprit prophétique, a été déchaînée, elle qui renverse et détruit ? La raison, c'est que peut-être Dieu veut punir, par la soustraction de ses grâces, les peuples qui en ont abusé. La raison, c'est, nous le croyons plutôt, que dans une pensée de miséricorde, Dieu tient tout prêts les éléments du bien pour le temps où l'on méritera qu'il les mette en œuvre. La raison, c'est qu'il veut donner aux ouvriers qu'il emploiera, quand le temps sera venu, tout le loisir de se fortifier dans la science et la sainteté, afin qu'après avoir aiguisé leurs armes, ils entrent dans la lice en vainqueurs. La raison, enfin, c'est qu'il veut qu'on se soumette, qu'on prie et qu'on espère ; qu'on s'humilie et qu'on attende ; qu'on se rende digne, en un mot, du miracle que médite son amour, amour qui saura tirer le bien du mal, comme sa puissance tira la lumière du sein des ténèbres. En attendant, que ceux qui doivent être les instruments de sa miséricorde se préparent et s'arment de patience et de courage. Qu'ils répètent avec les saints disciples : *Quand nous aurons fait ce que nous aurons dû, nous ne serons encore que des serviteurs inutiles* (1). O mon fils ! que ce mot ne vous scandalise point : le sort de la vérité, de la vertu, et de tout ce qui se rattache à la religion de Jésus, est d'être ici-bas, proscrit, persécuté, opprimé et en apparence vaincu. Nous ne voyons, nous, le bien que dans le triomphe et le succès : Dieu le voit dans les combats et les efforts. Nous nous affligeons parce que la victoire n'est pas encore complète : elle le sera, mais seulement au jour où le Seigneur dira à son Verbe

(1) *S. Luc*, XVII, 10

incarné : *Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied* (1).

Jusque-là, ceux qui *veulent vivre pieusement souffriront persécution pour la justice* (2). On les méprisera, on les conspuera, on les chassera, on les calomniera ; ceux qui se disent fastueusement amis de la liberté, créeront des entraves tout exprès pour les arrêter dans leurs projets du bien; ou ils ressusciteront tout ce qu'un esprit impie et irréligieux aura inventé, pour arrêter l'élan de ces âmes généreuses. Le bien qu'elles méditeront ne se fera pas, ou ne se fera pas toujours, ni tout entier, ni de suite. Qu'importe, quand il ne se ferait pas, si le seul bien que Dieu veuille est la patience, la résignation, et les désirs soumis de ceux qui souffrent en adorant ses impénétrables desseins?

Que jamais donc, Seigneur, le murmure ne soit sur mes lèvres, quand, pour des raisons que je ne pourrai comprendre, vous permettrez au nuage de l'erreur d'obscurcir pour un instant l'éclat de votre vérité. Que jamais je ne me scandalise, quand le torrent du mal aura rompu sa digue, et aura détruit les espérances de la moisson que le zèle de vos ouvriers aura préparée. A celui-là donc, qui, me montrant vos serviteurs persécutés, me dira : *Où est votre Dieu* (3)? je répondrai : *Je sais, pour moi, que mon Dieu est au ciel,* que rien n'arrive sans sa permission ou son ordre; cela me suffit. Sans doute, je ne verrai pas avec une stoïque indifférence les ravages de l'ennemi; je n'irai pas me retrancher dans une froide impassibilité, quand le sanglier de la forêt aura dévasté l'héritage du Seigneur : l'Apôtre ne parlait *qu'en pleurant des ennemis de Jésus et de sa croix* (4). Je veux que

(1) *Ps.* CIX, 1. — (2) *Tit.* II, 12. — (3) *Ps.* XLI, 4. — (4) *Phil.* III, 18

l'intérêt de sa gloire me touche, que le désir du bien me brûle, que le salut de mes frères me réjouisse, que leur perte me pénètre de douleur. Mais quand j'aurai dit à Dieu, dans toute la ferveur de mon âme : Seigneur, *que votre règne arrive ;* je veux ajouter néanmoins : *Que votre volonté soit faite, qu'elle soit faite sur la terre comme dans le ciel* (1). Voilà, Seigneur, le seul désir de mon cœur : c'est de tellement fondre ma volonté dans votre volonté sainte, que je trouve ma consolation au sein même de la désolation, par la raison que vous l'aurez ainsi réglé, et que je ne dois vouloir que ce qui est conforme au plan de votre sagesse et de votre providence.

PRATIQUE.

Examinez devant Dieu quels sont les motifs qui vous font agir, si c'est l'intérêt de votre amour-propre ou le désir de sa gloire. Voyez ensuite si votre zèle n'est pas trop impatient, et si vous êtes résigné en toute chose au bon plaisir de Dieu.

Bouquet spirituel.

Ce n'est pas à nous, mon Dieu, que la gloire appartient : elle n'est due qu'à vous seul.

AUTRE SUJET.

Il faut châtier et asservir la chair jusqu'à ce que, prête à tout, elle ait appris ces trois choses :

1. Se contenter de peu, c'est-à-dire, du nécessaire et de l'utile; savoir quelquefois sacrifier l'agréable.

2. Aimer les choses les plus simples, pour le vêtement, le logement, l'ameublement, la nourriture.

3. Ne jamais se plaindre de rien, se contenter de sa position, et adorer les desseins de Dieu dans la bonne et la mauvaise fortune.

(1) *S. Matth.* VI, 10

CHAPITRE XII.

Qu'il faut s'exercer à la patience, et lutter contre ses passions.

1. *Le Fidèle.* Seigneur mon Dieu, je le vois bien, la patience m'est nécessaire; car cette vie est pleine de contrariétés.

Quelque mesure que je prenne pour avoir la paix, ma vie ne peut s'écouler sans guerre et sans douleur.

2. *Jésus-Christ.* Il en est ainsi, mon fils; aussi je ne veux pas que vous cherchiez une paix telle que vous n'ayez ni tentations à vaincre, ni contrariétés à souffrir.

Croyez plutôt avoir trouvé la paix, lorsque vous serez exercé par beaucoup de tribulations et éprouvé par beaucoup de traverses.

Si vous dites que vous ne pouvez surmonter tant de souffrances, comment supporterez-vous le feu du purgatoire?

De deux maux, il faut toujours choisir le moindre.

Afin donc d'éviter des supplices sans fin, efforcez-vous d'endurer, pour Dieu, avec patience, les maux présents.

Pensez-vous que les hommes du siècle n'aient rien ou que peu de chose à souffrir? C'est ce que vous ne trouverez pas, même en ceux qui vivent au sein des délices.

3. Mais ils ont, dites-vous, des plaisirs en abondance; ils suivent toutes leurs volontés, et ainsi ils sentent peu le poids de leurs maux.

Soit; je vous accorde qu'ils aient tout ce qu'ils désirent; combien cela durera-t-il?

Voilà que les riches du siècle s'évanouiront comme la fumée, et il ne leur restera pas même un souvenir de leurs joies passées.

Et encore, pendant leur vie même, ils ne s'y reposent pas sans amertume, sans ennui et sans crainte.

Car souvent, là même où ils se promettaient la joie, ils rencontrent le châtiment et la douleur, et avec raison, puisqu'il est juste que l'amertume et l'ignominie accompagnent les plaisirs qu'ils cherchent dans le désordre.

4. Oh! que tous plaisirs sont courts! qu'ils sont faux, criminels, honteux!

Et néanmoins, dans l'excès de leur ivresse et de leur aveuglement, ces malheureux ne le comprennent point; mais, semblables à des animaux sans raison, ils exposent leur âme à la mort pour quelques jouissances misérables et une vie qui va finir.

Pour vous, mon fils, « ne suivez pas vos convoitises, et détachez-vous de votre volonté. Mettez vos délices dans le Seigneur; « il vous accordera ce que votre cœur demande. » (Ecclés., XVIII, 30; Ps. XXXIV, 4.)

Si vous voulez goûter une véritable joie et des consolations abondantes, méprisez toutes les choses du monde, repoussez toutes les joies terrestres, et je vous bénirai, je verserai sur vous mes inépuisables consolations.

Plus vous renoncerez à celles que donnent les créatures, plus les miennes seront douces et puissantes.

Mais vous ne les goûterez point sans avoir auparavant ressenti quelque tristesse, sans avoir travaillé et combattu.

Une habitude invétérée vous arrêtera; mais vous la vaincrez par une meilleure.

La chair murmurera; mais elle sera contenue par la ferveur de l'esprit.

L'antique serpent vous sollicitera, vous exercera; mais vous le mettrez en fuite par la prière; en vous occupant surtout d'un travail utile, vous lui fermerez l'entrée de votre âme.

CONSIDÉRATION XII.

Sur ces paroles :

Afin donc d'éviter les supplices éternels, efforcez-vous d'endurer pour Dieu, avec patience, les maux présents. Pensez-vous que les hommes du siècle n'aient rien ou peu de chose à souffrir? C'est ce que vous ne trouverez pas même en ceux qui semblent environnés de plus de délices.

Premier Prélude.

Vous adorerez Jésus annonçant à ses Apôtres qu'ils auront beaucoup à souffrir pour son nom, mais les rassurant en même temps par la pensée que bientôt leur tristesse sera changée en joie.

Second Prélude.

Comme il arrive souvent aux âmes faibles qui flottent entre Dieu et le monde de se laisser effrayer par la pensée de ce qu'elles auront à endurer, si elles embrassent généreusement le parti de la piété, après avoir, comme de coutume, imploré les lumières de l'Esprit saint, vous établirez les deux parallèles suivants : 1° quels sont les sacrifices qu'exige la pratique de la vertu? 2° quels sont les sacrifices que demandent les passions et le monde? de quel côté sont la peine et la difficulté?

Première Réflexion.

Quels sont les sacrifices qu'exige la pratique de la vertu?

Avant de nous livrer à l'examen de cette première question, nous devons faire observer qu'il se rencontre dans

la vie des biens et des maux qui ne sont le partage exclusif ni des bons ni des mauvais, mais qui arrivent indistinctement à tous, bons ou mauvais. Nous ne mettrons donc point, sur le compte seul de la piété, ce qui est le triste apanage de l'humanité tout entière, tel que les faiblesses de l'enfance et les défaillances de la vieillesse, les douleurs du corps causées par les maladies, et les peines de l'âme que nourrissent les revers. Chacun sait que la perte des parents, l'ingratitude ou la défection des amis, les renversements de fortune, le dépérissement de la santé, et la mort enfin, sont des accidents qui arrivent indifféremment à tous, justes ou pécheurs : seulement, ce qui n'est qu'une épreuve pour le juste, devient une punition par l'effet des dispositions mauvaises du pécheur, lequel change, contre les desseins de la Providence, l'expiation méritoire du crime en châtiment. Pareillement, après avoir distingué les événements fâcheux auxquels tous sont exposés, nous remarquerons également les événements favorables qui peuvent aussi s'offrir à tous. Or, à l'exception de quelques exemples, ou, par une disposition particulière de la Providence, nous voyons quelquefois les justes éprouvés spécialement à cause de leurs vertus, ce qui arriva pour Job et Tobie, il est vrai de dire que les amis de Dieu peuvent prospérer comme les hommes du siècle. La délicatesse de leur conscience leur ferme, nous en convenons, bien des voies où les hommes du siècle ne font pas difficulté d'entrer ; mais enfin, nous ne parlons ici que des lois générales et non des exceptions ; et nous devons dire que si la Providence, pour mieux assurer notre liberté, n'a pas voulu que le crime soit toujours heureux, elle n'a pas voulu non plus que la vertu fût toujours malheureuse.

Ces réflexions préliminaires posées, entrons dans la

question ; et mettant dans un bassin de la balance les sacrifices qu'impose la vertu, et dans l'autre les peines qu'entraînent les passions, voyons quel est celui qui pèse le plus.

Premièrement. La loi de Dieu renferme dix commandements, que les lumières de notre raison nous montrent si justes, que nous ne pouvons nous empêcher de les regarder comme étant l'expression de cette loi intérieure appelée la conscience ; loi gravée d'une manière tellement ineffaçable dans le cœur de chacun de nous, qu'elle fait, pour ainsi dire, partie de notre nature même. Seulement, comme cette nature a été viciée et corrompue, il a fallu que le Fils de Dieu vînt sur la terre, nous représenter le flambeau de la vérité que nous avions cessé de voir, par suite de l'ignorance, et nous rappeler à la vertu que nous avions cessé d'aimer, par suite de la concupiscence, double punition du péché. Or, si notre raison, remise en quelque sorte sur la route par les secours de la révélation de Jésus, trouve ses commandements justes et équitables, n'est-ce pas là déjà un premier adoucissement à la rigueur des sacrifices qu'ils imposent ?

En second lieu, si, en examinant l'Évangile, l'esprit ne peut s'empêcher de reconnaître que tout ce qu'il prescrit est juste, le cœur pourrait-il trouver dur ce qu'il ordonne, puisque tout s'y résume par l'amour ? *Vous aimerez*, nous dit celui qui connaissait si bien les désirs de notre cœur, *vous aimerez Dieu par-dessus toute chose, et votre prochain comme vous-même : en cela est toute la loi et les prophètes* (1). Or, aimer premièrement, et par-dessus tout, ce qui est premièrement et par-dessus tout souverainement aimable ; comprendre dans cet amour, qui doit

(1) *S. Luc*, X, 27

être sans bornes, les hommes nos frères, image de Dieu, est-il quelque chose de plus attrayant pour le cœur?

De plus, les additions que l'Église, dépositaire de la puissance de Jésus et animée de son esprit, a cru devoir faire aux préceptes du Sauveur lui-même, ces additions résultant nécessairement des enseignements et de l'esprit de l'Évangile; il faut dire des lois de l'Église, ce que nous avons dit de celles de Jésus, qu'elles satisfont également l'esprit et le cœur. Elles satisfont *l'esprit*, car s'il est droit, il trouvera que rien n'est plus raisonnable que les préceptes touchant la célébration des fêtes, l'assistance aux saints mystères, l'abstinence en certains temps, la soumission au pouvoir des clefs, laissé par le Sauveur lui-même à ses ministres. Elles satisferont *le cœur*, car rien ne lui sera plus doux que l'obligation déterminée de s'approcher du sacré banquet, dont nul ne peut s'éloigner *sans demeurer dans la mort* (1).

Troisièmement. En supposant que l'observation des lois de Dieu et de l'Église soit difficile et exige de généreux efforts, nous ferons observer que les devoirs et les obligations n'étant pas toujours les mêmes pour tous, les difficultés ne sont pas non plus les mêmes pour tous. C'est ainsi que si l'obéissance est quelquefois un joug pesant pour l'enfance, retenue pendant les premières années dans un état de sujétion et de dépendance, elle cesse de l'être lorsque l'âge a étendu ses droits et sa liberté. C'est ainsi encore que, s'il faut soutenir quelques combats pour arracher son cœur aux passions tyranniques qui se le disputent, les combats ne durent pas ordinairement au delà d'une certaine époque, où l'on voit s'éteindre et s'apaiser le feu des premières convoitises. C'est ainsi égale-

(1) *S. Jean*, III, 14.

ment que, si le précepte de la justice et de l'équité est quelquefois, et pour quelques-uns, d'une difficile observance, en présence de certaines tentations délicates d'augmenter sa fortune aux dépens de la scrupuleuse et exacte probité, beaucoup d'autres ne se trouveront jamais exposés à une pareille épreuve. L'âge, les circonstances, la position, les tempéraments diversifiés à l'infini, diversifient également nos difficultés. Et quand on établirait qu'il n'est pas un seul précepte de l'Évangile dont l'observance ne demande quelques efforts, nous répondrions qu'il ne s'en trouve guère, pour chacun de nous, qu'un ou deux dont l'accomplissement exige un courage plus soutenu et plus constant. Ce précepte sera, pour l'un, la loi qui commande la pureté; pour l'autre, la loi qui défend la colère ou la vengeance; pour un troisième, celle qui met des bornes à l'ambition. Et comme nous avons tous une passion dominante, ce sera spécialement sur ce terrain que devra se livrer le combat; mais nous n'aurons guère à lutter que contre un ou deux ennemis à la fois : ainsi le prouve l'expérience; et cette pensée est très-propre à ranimer notre confiance.

Quatrièmement. La grâce de Dieu qui nous vient en aide, combat et triomphe avec nous, diminue encore d'autant la difficulté dont la pensée nous effraye sans raison.

Cinquièmement. Enfin, le témoignage de la bonne conscience, la paix de l'âme, la joie d'avoir bien fait, l'espérance des récompenses à venir, sont à l'âme fidèle, qui a vaillamment combattu, comme une eau salutaire qui la rafraîchit et la délasse de ses fatigues.

Or, ces préliminaires posés, et cette analyse faite, nous demandons où sont donc les sacrifices pénibles qu'exige la vertu? Ne dirait-on pas qu'ils existent plus dans l'ima-

gination que dans la réalité? que l'imagination se laisse séduire par une vaine apparence, la raison ne peut se nourrir que de la vérité; et la vérité, c'est que les tourments causés par les passions mis en comparaison avec les efforts, quelque pénibles qu'on les suppose, exigés pour la vertu, les premiers surpassent de beaucoup les seconds, ce qui faisait dire au prophète : *O enfants des hommes! jusques à quand donc chercherez-vous la vanité et le mensonge* (1). Jusques à quand, tristes jouets d'une illusion qui vous égare, vous laisserez-vous ainsi effrayer par de vains fantômes? Ne voyez-vous pas que la chose qui vous manque, c'est la foi; et que *si elle était en vous, seulement comme un grain de senevé, vous diriez à la montagne : Viens ici, et elle viendrait* (2)?... En résumé donc, la pratique du bien est pénible, mais pas autant qu'on se le figure ordinairement; elle est pénible, mais pas autant que l'esclavage des passions.

Seconde Réflexion.

Sacrifices qu'exigent les passions, mis en parallèle avec ceux qu'impose la vertu ; de quel côté se trouvent la peine et le combat.

L'énoncé seul de cette seconde question ne paraîtra-t-il pas bien étrange à certains esprits? Qu'il soit pénible et difficile en effet, nous dira-t-on, de remonter un fleuve et de lutter contre le courant de ses ondes, cela se conçoit; mais où sont la fatigue et le travail, quand on se laisse aller à la douce impulsion qui entraîne? Nous répondrons : Si le premier adoucissement des sacrifices que

(1) *Ps.* IV, 3. — (2) *S. Marc*, IV, 31.

nécessite la pratique des devoirs religieux, est de les trouver conformes aux principes de la saine et droite raison, ne peut-on pas dire que la première peine qui aggrave le joug du mondain, est de se savoir en opposition avec les lumières de cette même raison? Qu'il l'écoute une seule fois, et elle lui dira que l'oubli où il vit par rapport au Dieu qu'il n'adore et ne prie pas; que l'indifférence où il est pour tout ce qui regarde son culte et sa gloire; que le dégoût qu'il éprouve pour tout ce qui le rappelle à l'obéissance, à la charité, à la justice, à la tempérance, au travail, à l'humilité, à toutes les vertus chrétiennes enfin, que tout cela est aussi injuste que criminel. Or, cette réclamation de la conscience n'est-elle pas déjà quelque chose de bien pénible? Et quand on nous objecterait qu'à force d'étouffer sa voix, on finit par ne plus en être importuné, nous répondrions que même en supposant cette surdité spirituelle, qui est un des plus terribles effets de la justice de Dieu, on ne rencontre guère de pécheur cependant qui soit entièrement inaccessible à la crainte; car, quelque perverti et quelque avancé que l'on soit dans la voie des égarements, il est des instants dans la vie, ou si ce n'est pas pendant la vie, à l'heure de la mort du moins, où l'homme se trouve seul en présence de sa propre conscience; et ces instants sont bien cruels.

Ajoutons, en second lieu, que si c'est un tourment pour un esprit droit de se trouver en opposition avec les lumières de sa raison, en repoussant les préceptes divins qu'elle justifie, c'en doit être un non moins pénible pour un cœur bien né, de se trouver en opposition avec lui-même, c'est-à-dire avec les inclinations les plus justes et les plus élevées de sa propre nature. Or, quelles sont les inclinations de notre nature, sinon l'amour? Et qu'est-ce

que nous prescrit la religion, sinon également l'amour, mais l'amour, observons-le, de l'objet le plus aimable et le plus capable de remplir le vide de notre cœur? car tout ce que nous pouvons aimer au dehors de cet unique objet, est insuffisant ou indigne. *Insuffisant*, puisque nul heureux du siècle n'a jamais pu dire : C'est assez; je suis enfin satisfait. *Indigne*, puisqu'il n'est point de front qui n'ait rougi au souvenir de la vile pâture qui s'est offerte pour remplacer le Dieu qui seul pouvait combler l'abîme du cœur.

N'oublions pas, en troisième lieu, que l'espérance des biens futurs, qui adoucit au juste l'amertume de ses sacrifices, n'est compensée ni remplacée par rien dans les malheurs que subissent les partisans du monde. Ayant fait pendant la prospérité de la terre leur ciel, et le ciel venant alors à leur manquer, ils tombent nécessairement dans le désespoir le plus affreux.

Or, c'est déjà quelque chose que ce contre-poids au bonheur des mondains; mais que sera-ce si, examinant de plus près les jouissances que promettent les passions, nous en venons à considérer en détail les peines et les fatigues par lesquelles il faut acheter les plaisirs? On parle quelquefois, dans le monde, des privations que causent le dépouillement et la pauvreté volontaires; mais sont-elles à comparer avec les inquiétudes et les tracas où entraîne le désir immodéré des biens de la terre? On se plaint des combats qu'il faut soutenir pour conserver son cœur pur; que sont-ils auprès des remords de la honte, de la flétrissure que causent les passions? La pénitence a-t-elle des lois plus sévères que celles que s'impose la vanité qui veut plaire? Mettez les affronts que doit dévorer l'ambition à côté de l'humilité que prescrit l'Evangile, et dites où se trouvent l'avilissement et la bassesse? Opposez aux saints

retranchements auxquels se condamne le chrétien mortifié et avide de croix, les maladies et les douleurs qui accompagnent la bonne chère, et dites où est le véritable amour de soi. Mon fils, n'oubliez pas ceci : Tout bien considéré, bien approfondi, il en coûte souvent plus pour se perdre que pour se sauver; et il est dans le monde bien des hommes qui pourraient prétendre à la récompense des martyrs et des confesseurs de la foi, s'ils avaient fait pour Dieu ce qu'ils ont fait pour satisfaire les passions qui les auront perdus, sans pour cela les avoir rendus plus heureux.

PRATIQUE.

Prenez votre parti avec courage, vous rappelant ce mot de Jésus : Que celui qui aura tout quitté pour me suivre, recevra le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre. Il ne s'agit pas ici de tout quitter, mais il s'agit d'observer la loi, toute la loi, pour avoir part à cette double récompense promise.

Bouquet spirituel.

Les paroles que nous venons de citer pourront vous servir de bouquet spirituel pendant la journée.

SECOND SUJET.

Les plaisirs du monde sont courts ;
Ils sont faux ;
Ils sont souvent criminels ;
Ils sont honteux. (*Voyez l'Imitation, verset* 13.)

TROISIÈME SUJET.

Nous devons nous exercer à la patience :

1. Parce que la vie est pleine de contradictions,
2. Qu'elle n'est pas exempte de douleurs,
3. Ni de combats et de guerre. (*Imitation, versets* 1 *et* 2.)

CHAPITRE XIII.

Qu'il faut obéir humblement à l'exemple de Jesus-Christ

1. *Jésus-Christ.* Mon fils, celui qui cherche à se soustraire à l'obéissance se soustrait à la grâce ; et celui qui veut posséder des biens particuliers perd les biens communs.

Celui qui ne se soumet pas volontairement et de bon cœur à son supérieur éprouve que la chair n'est pas encore pleinement assujettie, mais que souvent elle murmure et se révolte.

Apprenez donc à obéir avec promptitude à vos supérieurs, si vous désirez dompter votre chair.

Car on triomphe bien plus facilement de l'ennemi du dehors, si l'on n'a pas la guerre au dedans de soi.

Point d'ennemi plus redoutable et plus dangereux pour votre âme que vous-même, lorsque votre cœur est divisé.

Il faut de toute nécessité que vous appreniez à vous mépriser sincèrement, si vous voulez triompher de la chair et du sang.

C'est parce que vous vous aimez encore d'un amour désordonné que vous craignez de vous abandonner sans réserve à la volonté des autres.

2. Mais quelle si grande merveille que toi, poussière et néant, tu te soumettes à l'homme à cause de Dieu, lorsque moi, le Tout-Puissant, moi, le Très-Haut, qui ai tout fait de rien, je me suis soumis humblement à l'homme, à cause de toi!

Je me suis fait le plus humble et le dernier de tous, afin que mon humilité t'aide à vaincre ton orgueil.

Poussière, apprends à obéir ; apprends à t'humilier, terre et limon, à t'abaisser sous les pieds de tout le monde.

Apprends à briser ta volonté et à t'abandonner avec une entière soumission.

3. Enflamme-toi de zèle contre toi-même, et ne souffre pas que le moindre orgueil vive en toi. Fais-toi si petit et mets-toi si bas, que tout le monde puisse marcher sur toi et te fouler aux pieds, comme la boue des places publiques.

Fils du néant, pourquoi te plaindre ? Pécheur couvert d'ignominie, qu'as-tu à répondre, quelque reproche qu'on t'adresse, toi qui as tant de fois offensé Dieu, tant de fois mérité l'enfer?

Mais ma bonté t'a épargné, parce que ton âme a été précieuse devant moi ; je ne t'ai point délaissé, afin que tu connusses mon amour, et que mes bienfaits ne cessassent jamais d'être présents à ton cœur, afin que tu fusses toujours prêt à te soumettre, à t'humilier et à souffrir les mépris avec patience.

CONSIDÉRATION XIII.

Nota. Comme nous avons traité du devoir de l'obéissance, chapitre IX du premier livre, nous y renvoyons le lecteur.

Nous prendrons en ce moment pour sujet principal, les écarts et les dangers de l'imagination; et nous indiquerons à la fin quelques réflexions sommaires sur l'obéissance, pour servir de second sujet aux personnes pieuses qui voudraient s'en tenir à la pensée de l'auteur de l'Imitation.

Premier Prélude.

Vous recueillerez avec respect cette importante maxime de Jésus : Veillez et priez, car l'esprit est prompt et la chair est faible. Par cette expression : l'esprit est prompt, il semble que le Sauveur ait voulu nous mettre en garde contre cette puissance de l'âme qu'on appelle imagination; puissance qui peut devenir pour nous une source de dangers, si nous n'y prenons garde.

Second Prélude.

Après avoir demandé les lumières dont vous avez besoin pour retirer tout le fruit que vous pouvez espérer de cette importante considération, vous vous arrêterez à ces deux réflexions : 1° quels sont les écarts et les dangers de l'imagination? 2° par quels moyens pourrez-vous combattre ou paralyser ses effets funestes?

Première Réflexion.

Écarts et dangers de l'imagination.

L'imagination est cette faculté de l'âme qui, tenant tout à la fois des sens et de l'esprit, fait revivre en nous le passé; nous transporte dans l'avenir en rendant, pour ainsi dire, présent ce qui est éloigné; embellit et même déguise sous les couleurs les plus séduisantes, mais les plus trompeuses, ce qui, jugé d'après les lumières de la saine raison, n'est digne ni de nos empressements ni de nos recherches; ternit enfin et assombrit tout ce que, dans nos vrais intérêts, nous devrions poursuivre de toute l'ardeur de nos désirs. Il est vrai que cette redoutable puissance n'exerce pas sur toutes les âmes le même empire : il se rencontre des caractères naturellement froids, modé-

rés, positifs, qu'une rare exception semble avoir placés à l'abri de ce vent brûlant qui dessèche les jeunes cœurs ; il est un âge où arrive la tardive expérience, qui rend l'homme sage et prudent. Mais le nombre de ceux qui subissent les influences de l'imagination est le plus grand ; et toutefois nous devons dire, pour être vrai, que, malgré ses dangers, l'imagination, lorsqu'elle est dirigée et modérée par un jugement sain et droit, est un présent du ciel ; et que quiconque en est privé, manque souvent du ressort qui pousse aux grandes choses.

Or, le souvenir du passé est dangereux, surtout pour deux sortes de personnes : pour celles d'abord qui ont vécu autrefois au milieu du monde (je veux dire du monde qui s'amuse et se divertit) ; ce souvenir est dangereux aussi pour les personnes pieuses qui ne voient pas le piége tendu sous leurs pas dans cette réminiscence d'un passé qui n'est plus.

Parlons d'abord des premières, c'est-à-dire, des personnes qui ont autrefois mené une vie mondaine au milieu du siècle. Un âge avancé, des infirmités précoces, un dérangement dans la fortune, et, ce qui est plus décisif encore, la perte de certains avantages frivoles qui font qu'on réussit dans la société et qu'on y plaît, sont des motifs suffisants pour tenir éloignée des cercles brillants, la vanité susceptible qui n'y saurait paraître avec éclat. On se résigne donc, on s'exile prudemment et volontairement d'un monde qui nous repousse ou qui seulement nous tolère. Mais en s'exilant du monde, on n'exile pas pour cela le monde de son cœur ; bien au contraire, il vit plus que jamais ce monde, dans ce malheureux cœur qui ne s'en tient éloigné que par nécessité, ou comme l'on dit, par raison. Les regrets alors ont remplacé les espérances, et l'image du plaisir passé tient lieu de

la jouissance du plaisir présent. On se transporte en esprit dans le sein de ces assemblées nombreuses où l'on avait autrefois sa place ; ce qu'on y a vu, on le voit; ce qu'on y a entendu, on l'entend; ce qu'on y a ressenti, on le ressent; et je ne sais même si l'impression n'en est pas plus vive encore, dans ce tête-à-tête où le souvenir de la jouissance passée se rencontre avec le sentiment de la jouissance présente, que l'imagination a su faire revivre.... O Dieu ! qui dira les dangers et les criminelles illusions de ces rêves éternels, de ces retours sans fin sur un temps qui n'est plus, et dont le souvenir ne devrait réveiller que des remords ou des regrets du moins ? Eh ! qu'importe que tout soit changé, modifié, réglé autour de vous, si rien n'est changé, modifié ou réglé au dedans de vous ? Qu'importe que votre parure soit plus modeste, si vos goûts ne le sont pas ? Qu'importe que votre corps soit dans la retraite, s' votre esprit et votre cœur sont au milieu des cercles mondains que vous regrettez ? Ignorez-vous donc que ce qui rend l'âme coupable, c'est le consentement de la volonté ? Or, votre volonté n'est-elle pas bien prononcée, vous qui, ne pouvant atteindre le plaisir, pleurez le plaisir qui vous fuit ? Gardez-vous donc bien de vous briser jamais contre cet écueil, si funeste pour tant d'âmes. Mais aussi, si je vous défends ces dangereux souvenirs, lorsqu'ils sont de nature à faire revivre en vous des images que vous devez chercher à effacer, n'allez pas pour un motif, bon en apparence, mais qui serait dans la réalité une tentation terrible, n'allez pas rouvrir imprudemment les blessures de votre cœur, sous prétexte d'en sonder la profondeur. Nous l'avons dit, l'imagination qui s'exerce sur les impressions causées par le souvenir des jouissances passées, offre un grand danger aux personnes revenues à Dieu après de longs égarements ; elle en présenterait un autre non moins

grand, si cette imagination nous ramenait sur ces mêmes souvenirs par un effet de ces inquiétudes de conscience qui sont ordinaires aux âmes pieuses. Eh! que voulez-vous donc savoir, mon enfant, par ces retours et ces examens sans fin sur votre cœur? Que voulez-vous apprendre au guide de votre conscience? Que vous avez été bien loin dans la voie des égarements : il le sait déjà, et vous le savez aussi. Ce que vous lui avez révélé est assez ; ce que vous voudriez ajouter serait trop peut-être. Et puis, d'où vient donc que toutes vos inquiétudes vous sont inspirées par la pensée de n'avoir jamais bien dit, et rarement par la crainte de ne vous être pas bien repenti? Croyez-moi, laissez ce malheureux passé, ou n'y revenez que d'une manière générale, pour le pleurer devant Dieu dans la sincérité de votre cœur.

N'allez pas non plus vous précipiter dans un avenir qui viendra bien assez vite, sans que vous l'outre-passiez ainsi par la vivacité de vos désirs. N'est-il pas vrai que si les quelques années qui doivent composer votre courte vie avaient été mises à votre disposition, comme la part de l'héritage que reçut l'enfant prodigue, vous auriez dépensé votre existence tout entière en un seul jour, par l'impatience où vous êtes de jouir? Or, écoutez : Il est dans la vie une époque qu'on appelle l'âge des illusions : le jeune homme, la jeune personne qui voient tomber devant eux les entraves où fut retenue leur première enfance, se sentant libres, pleins de force, et remplis, pour ainsi dire, d'une surabondance de vie, mesurent la carrière qui s'ouvre devant eux, et s'imaginent qu'elle n'aura pas de terme, parce qu'ils ne sauraient l'apercevoir du point de l'horizon où ils sont placés. Alors ce ne sont que rêves de joie, de bonheur, de plaisirs, de fortune, de jouissances de toute espèce. Ceux qui nous ont précédés,

se dit-on, nous ont bien avertis qu'ils se sont trompés, et que l'expérience les a désabusés sur les illusions du jeune âge; mais nous serons plus adroits, nous, ou du m ins plus heureux. Pauvre enfant! voulez-vous savoir ce que c'est que la vie? Le voulez-vous, non pour voir flétrir en vous la fleur de l'espérance, le seul bien resté à l'homme, mais pour ne pas trouver si amer le fruit de la déception reconnue? Eh bien! la vie, prise du côté matériel sans doute, n'est pas ce quelque chose de grand, d'important, et presque d'infini, que vous vous figurez. La vie, ce n'est pas cette route sans terme, et toute semée de fleurs, comme vous croyez l'apercevoir dans vos rêves. C'est tout simplement le trajet d'un prisonnier qui sort de son cachot pour aller à la mort. Le prisonnier a les yeux bandés, cela peut être; il ne sait où il va, je le veux; mais enfin il va, et chaque pas l'approche du terme fatal et inévitable qui l'attend. Qu'il s'étourdisse pendant le rapide instant qui le voit passer; qu'au lieu de pleurer, il chante, ou qu'il danse au lieu de marcher; qu'importe, s'il avance, et si le terme de cette marche est le supplice? Et toutefois, de peur que, trop résigné à subir ce triste sort, vous ne cherchiez, par une dernière illusion, à vous consoler du moins de cette attente par l'idée des plaisirs que vous pourriez goûter dans le trajet, je vous dirai que plusieurs ont répété avec Job, frappé dans ses biens et sa vie : *Que le jour où l'on annonça ma venue sur la terre soit rayé du nombre des jours; et que cette nuit ne soit pas comptée parmi les nuits* (1). En résumé donc, si la vie est autre chose pour vous qu'un temps d'épreuve qui vous a été donné pour vous rendre digne de la félicité à venir, vous êtes le jouet d'une vaine illusion, et je n'ai pas assez de larmes pour pleurer votre erreur.

(1) *Job*, III, 2.

Un troisième écart de l'imagination est d'embellir et de déguiser même, avons-nous dit, sous les couleurs les plus séduisantes, mais aussi les plus trompeuses, ce qui, jugé d'après les lumières de la saine raison, n'est digne ni de nos empressements, ni de nos recherches. En effet, si les objets que nous admirons, que nous aimons, que nous poursuivons si avidement, nous apparaissaient tels qu'ils sont dans leur vérité, nous en serions bientôt désabusés, détachés, dégoûtés même à tout jamais. Mais les avantages, les perfections et les charmes qu'ils ne renferment pas en eux-mêmes, l'imagination le plus souvent les leur prête; et c'est ainsi que l'illusion se forme, et que bientôt les désirs s'enflamment. De son côté, l'ennemi du salut fait tout pour produire en nous ce dangereux résultat; car s'il est à remarquer que notre volonté est pour notre âme un poste inexpugnable où elle peut se retrancher, et que Dieu même respecte, il n'en est pas de même de l'imagination, espèce de théâtre où l'esprit de mensonge se plaît à représenter les scènes les plus séduisantes, comme les plus vaines et les plus mensongères : aussi sera-ce sur ce théâtre mobile de l'imagination, et à la fausse lueur d'une lumière qui égare la raison, que le brillant des richesses, de la grandeur, de la beauté, de tous les avantages de la terre, enfin, apparaîtront à nos yeux éblouis et trompés comme des biens véritables. Plus opiniâtres dans notre erreur que ceux qui oublient, mais pour un moment seulement, qu'ils sont le jouet d'un vain prestige, nous persistons dans notre faux jugement; opposant ainsi à la voix de la raison et de l'Évangile, le témoignage suspect d'une imagination que mille fois cependant nous avons convaincue d'exagération et de mensonge.

Mais si cette imagination contre laquelle nous avons de si justes sujets de défiance, est si habile à nous pré-

senter sous de fausses, mais brillantes couleurs, ce qui n'est digne ni de notre admiration ni de notre amour, elle ne l'est pas moins pour ternir et déprécier les biens véritables, qui devraient être l'objet de nos désirs les plus empressés. Comment, en effet, nous représente-t-elle la vertu, sinon comme quelque chose de triste, d'austère, de monotone, de rebutant même, ou d'écrasant? Elle ne dit rien du bonheur que goûte celui qui possède la paix du cœur, et qui peut se rendre le consolant témoignage qu'il a fait le bien, avec la grâce de son Dieu; non : ce sont toujours des prières qui engendrent l'ennui; des pénitences qui affligent le corps; des privations qui font mourir le cœur qu'elle représente. C'est sous cet aspect effrayant, mais faux, que la vertu nous est montrée par cette redoutable puissance, qui ne se plaît que dans l'exagération et la fausseté.

Oh! que Dieu vous préserve, mon enfant, de ces illusions si dangereuses pour l'âge que l'expérience n'a pas instruit! Réfléchissez et priez : souvenez-vous que *le monde n'est qu'une figure qui passe* (1). Ce n'est pas assez pour l'Apôtre de dire que le monde passe, il ne veut pas qu'on prenne pour une réalité ce qui n'est pas; et dans son énergique langage, il donne aux biens qui nous séduisent le nom qui leur convient, c'est-à-dire, *d'ombre et de figure*, puisqu'ils ne sont vraiment que des ombres aux yeux de quiconque consulte sa raison et sa foi.

Seconde Réflexion.

Moyens de combattre les funestes effets de l'imagination.

Voulez-vous réprimer avec avantage les écarts de l'imagination, la dominer et paralyser sûrement ses funestes

(1) I *Corinth.* VII, 31.

effets? Je ne vous dirai pas : Éteignez sa flamme, mais dirigez-la ; les armes qu'elle emploie contre vous, tournez-les contre elle, et vous demeurerez vainqueur. Au souvenir dangereux des plaisirs passés qu'elle voudrait faire revivre en vous, opposez le bonheur que vous avez goûté quand la paix, compagne inséparable de la vertu, régnait dans votre cœur. Ne craignez pas que la pensée du bien que vous aurez fait ne réveille en vous quelque sentiment d'orgueil, car cette pensée ne sera jamais séparée de celle de votre impuissance, que vous savez être bien grande lorsque vous êtes réduit à vos propres forces. Rappelez-vous ce qui est écrit dans nos livres saints au sujet des amers regrets qui déchireront le cœur des réprouvés, lorsque, jetant un regard, non plus de complaisance, mais de désespoir, sur leur vie passée, ils s'écrieront : *Hélas! nous nous sommes donc trompés, et nous avons été insensés, nous qui avons quitté les sentiers de la prudence et de la sagesse* (1) ! Ils le diront sans consolation ; mais vous ne le direz pas sans mérite, si vous pouvez vous appliquer ces paroles du prophète : *J'ai repassé dans l'amertume de mon âme les années écoulées, et j'ai toujours eu présentes à mon esprit les années éternelles* (2).

L'imagination essayerait-elle de vous transporter dans le vaste champ de l'avenir; répondez : Je ne sais ce que Dieu me réserve ; mais ce que je sais, c'est que je ne suis pas ici pour jouir, mais pour mériter; pour me livrer au repos, mais pour me disposer à l'épreuve. Les biens que Dieu m'enverra, je les recevrai avec reconnaissance, et j'en userai avec modération ; les maux qu'il me tient en réserve serviront à perfectionner ma patience et à embellir ma couronne. Au reste, mon enfant, en vous faisant

(1) *Sag.* V, 6. — (2) *Ps.* LXXVI, 6.

ainsi apprécier la vie, et en vous avertissant d'avance de ses mécomptes, ne pensez pas que notre intention soit de guérir une illusion par une illusion opposée ; ou de vous préserver d'un danger, en vous exposant à un autre danger. Loin de nous la pensée de vous jeter dans ce vague sentiment de tristesse et de dégoût, qu'on appelle dans le monde la rêverie et la mélancolie. Pour vous préserver des vaines séductions d'une imagination trompée, qui présente les objets sous les plus belles, mais les plus fausses couleurs, nous vous engageons bien à les considérer sous un jour plus vrai ; mais nous ne voulons pas que, trouvant tout mal, tout incomplet, tout insuffisant, tout dérisoire, vous accusiez l'auteur de votre existence, et blasphémiez contre la Providence, qui vous a fait pour un bonheur que vous n'avez pas encore, mais que vous obtiendrez un jour, si vous vous en rendez digne. La mélancolie, aussi funeste que le défaut qui lui est opposé, la passion de jouir, vient de la même source ; mais elle décèle un abîme du cœur plus profond, parce qu'elle naît de l'espérance perdue de le pouvoir combler. Le cœur qui en est atteint a cru trouver le bonheur sur la terre, le bonheur tel qu'il l'a rêvé ; mais, l'ayant poursuivi sans pouvoir le saisir, il s'attriste, se dégoûte, s'ennuie, se désespère, parce qu'il compte pour rien les immortelles espérances de la foi. O mon fils, mon cher fils ! mettez toujours à côté des faux biens que l'imagination vous présente, les innombrables misères de la vie qu'elle vous cache ; mais ne considérez jamais non plus ces misères, sans y joindre les avantages par lesquels Dieu a voulu compenser les dons qu'il nous a faits. Ces avantages, nous pouvons les résumer en un seul : c'est que tout ici-bas est moyen pour arriver au salut : la pauvreté comme la richesse ; la gloire comme l'ignominie ; la santé comme la souffrance ; la vie comme

la mort. Mettez donc tout cela sur la même ligne, et dites : Le mal, c'est ce qui m'éloigne de Dieu ; et le bien, ce qui m'en rapproche. Or, la pauvreté et la souffrance, que l'imagination me présentait comme des maux, peuvent être des biens ; et la richesse, la santé, la gloire, qu'elle me représente comme des biens peuvent être des maux. S'il en est ainsi, Seigneur, je ne désire qu'une chose, c'est que vous me conduisiez, par la voie la plus directe et la plus sûre, vers l'heureux terme que j'attends et auquel votre bonté m'appelle.

Mais ce conseil de tempérer l'ardeur de votre imagination, en ne voyant dans les biens et les maux de la vie qu'un moyen de répondre à la fin que Dieu vous destine, vous paraît-il trop difficile ou trop parfait ? En voici un, qui me semble plus proportionné à votre faiblesse, mais dont il faudra cependant n'user qu'avec sagesse et discrétion : il consistera à ne pas contredire votre imagination lorsqu'elle vous présentera quelque chose de créé comme beau et aimable ; mais, convenant avec elle de la perfection de cet objet, vous direz : Seigneur, mon Dieu, si ce peu de boue, parce qu'il réfléchit un rayon de votre visage, me paraît si ravissant, qu'en sera-t-il donc de vous, de qui toute perfection émane ? Hélas ! j'allais m'arrêter à cette ombre, lorsque je me suis rappelé que j'étais destiné à vous voir, ô lumière divine, auprès de laquelle tout n'est que ténèbres ! En vous, il n'est pas de vieillesse, d'infirmités, de mort, de corruption... Si mon imagination s'égare en cherchant à se former une idée de votre incompréhensible beauté, c'est en restant au-dessous de ce que vous êtes dans la réalité qu'elle ne saurait atteindre. Oh ! quand les objets créés que je me sens porté à admirer ne seraient pas une apparence vaine, ce serait encore un bonheur pour moi de les mépriser pour l'amour

de vous! Cet effort de mon cœur, qui vous préfère à tout, est une source de délices que je ne goûterais pas dans la possession de tous les biens que j'abandonne volontiers pour vous! C'est ainsi, mon fils, que, perdant dans le sein de Dieu, comme les fleuves dans l'Océan, la surabondance de vos désirs, de vos pensées, de vos espérances, vous donnerez une issue à cette puissante faculté de votre âme, qu'il vous serait impossible autrement de contenir. Ne me dites pas surtout que Dieu étant une beauté invisible, on ne peut s'en former une image qui plaise et qui captive. Mais ignorez-vous donc qu'il est écrit : *Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu* (1). Ils le verront par la foi, et l'aimeront avant que le voile qui le dérobe soit levé et déchiré, comme cela arrivera au grand jour de la manifestation.

Au résumé, priez et réfléchissez ; rendez-vous compte des choses ; appréciez les objets, non selon ce qu'ils paraissent, mais selon ce qu'ils sont; analysez, décomposez; voyez enfin, et nulle illusion ne sera possible ou ne sera de durée.

Nous avons signalé les écarts et les dangers de l'imagination ; nous avons touché quelque chose des remèdes que l'on peut leur opposer ; notre travail serait cependant incomplet si nous omettions de porter votre attention sur ce que l'on peut appeler la torche incendiaire qui embrase toutes les intelligences dévoyées de notre époque. Déjà vous m'avez deviné et vous avez nommé la littérature avec ses déplorables productions. Si le siècle de Louis XIV fut regardé comme le siècle du génie, celui de Louis XV, son successeur, comme le siècle de l'esprit, on peut dire que le nôtre peut se définir le siècle de l'imagination.

(1) *S. Matth.* V, 3.

Confondant une certaine facilité de style avec le génie qui a la puissance de créer ; prenant l'audace, enfant de l'orgueil, pour la légitime confiance, fruit du talent, une foule de jeunes écrivains ont pensé qu'il suffisait de se sentir monter au cerveau la fièvre du délire, pour avoir le droit de publier leurs rêves ; et, comme la fièvre se gagne au contact, le nombre des exaltés augmentant chaque jour, il leur a fallu, pour se faire lire, se jeter dans l'extraordinaire et le bizarre ; puis, quand toutes les limites de l'étrangeté ont été dépassées, force leur a été de sortir de la nature et de faire irruption dans les voies inconnues du monstrueux, de l'absurde, de l'horrible, du forcené, du satanique, de l'immonde. C'est là que nous en sommes ; est-ce le dernier terme? Pour nous, nous ne pouvons soupçonner s'il y a quelque chose au-dessous de la fange, et si la littérature peut tomber plus bas que le cauchemar, que la folie ou le blasphème.

O vous donc, mères de famille, sur qui pèse une responsabilité terrible, puisque votre âme répondra au tribunal de Dieu pour l'âme de vos enfants, gardez-vous bien de laisser tomber entre leurs mains l'arme des mauvais feuilletons et des romans impies, arme terrible qui se tournerait contre vous après s'être tournée contre eux. Je blesserais votre susceptibilité de mère, si je vous faisais cette question : Aimez-vous vos enfants? Ah ! laissez-moi vous dire que votre amour est plus aveugle et plus cruel que la haine. Vous les aimez! eh! que feriez-vous donc si vous les haïssiez? Et vous, jeunes personnes, si imprudentes souvent et si fatalement curieuses, souffrez qu'au nom de votre innocence, de votre bonheur, de la paix de votre conscience, nous vous suppliions de vous éloigner de l'arbre fatal qui promet la science du bien, et ne donne que la science du mal.

Mais il faut bien que je lise pour connaître le monde?

— Je vais vous le dire en deux mots, et ces deux mots vous en apprendront plus que la lecture de tous les romans; le monde tout entier est comme posé dans le mensonge, comme assis dans l'iniquité, c'est saint Jean qui parle.

— Mais je ne suis pas appelée à vivre dans le cloître.

— Vous êtes appelée, mon enfant, à vivre pure pour revivre un jour glorieuse dans les cieux.

— Je ne puis toujours lire des livres de piété.

— Qui vous le commande? Faut-il se placer dans l'exagération pour avoir le droit de sortir de la ligne du devoir?

— Plusieurs de mes amies ont lu ces ouvrages, et m'ont assuré n'avoir éprouvé aucun mauvais effet de ces lectures.

— Dites-leur qu'elles se trompent *ou* qu'elles vous trompent, et peut-être qu'elles se trompent *et* vous trompent tout à la fois.

— J'ai un tempérament froid, rien ne me surprend et ne m'émeut.

L'abandon de ces lectures ne vous coûtera donc pas de grands sacrifices. Mais pourquoi vous abuser et vous permettre de vous abuser? A la longue, vous puiserez dans ces ouvrages un immense dégoût pour les devoirs sérieux de votre position; un dangereux ennui pour les pratiques ordinaires de la piété; un goût dépravé pour tout ce qui est extraordinaire et aventureux; un mépris prononcé pour ce qui se rattache à la réalité et au positif de la vie.

Vous y puiserez une exaltation d'idées qui vous fera sortir de la vérité et de la raison; une exagération de sentiments qui éteindra en vous la flamme de la véritable sensibilité. Au vague des désirs se joindra l'inquiétude

de l'esprit; au serrement d'un cœur infructueusement désabusé, se joindra le désespoir d'une âme flétrie.

O mon enfant! que de malheurs je vous épargnerais, si je pouvais vous épargner cette funeste expérience.

Laissez, laissez ces sources empoisonnées qui ne peuvent donner que la mort, et allez puiser à la source d'eau vive qui jaillit jusqu'à la vie éternelle.

PRATIQUE.

Parmi les moyens que nous avons indiques pour réprimer les écarts de l'imagination, choisissez celui qui est le plus en rapport avec vos dispositions et votre état habituel.

Bouquet spirituel.

La chair est faible, mais l'esprit est prompt.

SECOND SUJET.

Celui qui cherche à se soustraire à l obéissance, se soustrait à la grâce.

Pour nous porter à l'obéissance, l'auteur de l'Imitation nous indique quatre motifs bien propres à faire tomber toutes les répugnances que nous éprouvons pour la pratique de cette vertu :

Premier motif. Notre intérêt; se soustraire à l'obéissance, c'est se soustraire à la grâce : *car Dieu*, dit l'Apôtre, *résiste aux superbes*. Point de victoire sur soi sans l'obéissance. *Apprenez à obéir avec promptitude à vos supérieurs, si vous désirez dompter votre chair. L'ennemi du dehors est bien vite vaincu, quand l'homme n'a pas la guerre au dedans de soi.* Donc c'est notre intérêt d'obéir.

Le second motif de pratiquer cette vertu, c'est la considération de nos misères et de notre abjection. Est-ce donc un si *grand effort que toi, poussière et néant, tu te soumettes à l'homme à cause de Dieu?*

Troisième motif. Exemple de Jésus-Christ : *Je me suis fait le plus humble et le dernier de tous.*

Quatrième motif. La pensée des châtiments que nous avons

mérités. Qu'as-tu à répondre, quelque chose qu'on t'adresse, toi qui as tant de fois *offensé Dieu et mérité l'enfer?*

TROISIÈME SUJET.

Poussière, apprends à obéir; apprends à t'humilier, terre et limon, à t'abaisser sous les pieds de tout le monde.

Ne serait-on pas tenté, en lisant ces lignes, d'accuser l'auteur de l'Imitation d'aller trop loin, et de franchir les limites de la prudence et de la modération? Il n'en est rien cependant; et pour le justifier aux yeux des hommes du monde du reproche d'exagération, il suffit de considérer les points suivants:

1. Jésus-Chrit, la sagesse incréée, n'a pas tenu un autre langage: *Que celui d'entre vous qui veut être le premier, devienne le dernier de tous... Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir... Lorsque vous êtes invité, prenez toujours la dernière place. Si l'on vous frappe sur une joue, présentez l'autre... etc.*

2. Les exemples que le Sauveur nous a laissés sont en harmonie avec ses paroles. Je le vois laver les pieds de ses Apôtres, et leur dire: *Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez ce que vous m'avez vu faire...* Un soldat lui donne un soufflet, et il le souffre avec patience... On le frappe comme un vil esclave, on le traîne dans la boue, on le couvre de crachats, on le foule aux pieds... il n'est plus un homme, mais un ver de terre.

3. Si nous voyons de l'exagération dans les paroles de l'Imitation, qui ne sont, après tout, que le développement de l'Évangile, c'est que nous avons une trop haute idée de notre mérite et de notre excellence; c'est que nous ne nous connaissons pas nous-mêmes. Que sommes-nous, en effet? boue et poussière pour le corps, ignorance et malice pour l'âme. Or, n'est-ce pas le propre de la poussière d'être foulée aux pieds? Et ce qui convient au péché, n'est-ce pas la confusion et l'opprobre?

CHAPITRE XIV.

Qu'il faut considérer les secrets jugements de Dieu pour ne pas s'enorgueillir du bien qu'on fait.

1. *Le Fidèle.* Vous faites tonner sur moi vos jugements, Seigneur; et tous mes os ont tremblé d'épouvante, et mon âme est dans une profonde terreur.

Interdit, effrayé, je considère que *les cieux ne sont pas purs à vos yeux.* (Job, XV, 15.)

Si votre œil a découvert le mal dans vos anges (Job, IV, 18), et si vous ne les avez pas épargnés, que sera-ce de moi ?

Les étoiles sont tombées du ciel (Apoc., VI, 13); moi, poussière, que dois-je donc attendre ?

Des hommes dont les œuvres paraissaient louables sont tombés aussi bas qu'on puisse tomber; j'ai vu ceux qui se nourrissaient du pain des anges faire leurs délices de la pâture des pourceaux.

2. Il n'est donc point de sainteté, Seigneur, si vous retirez votre main.

Point de sagesse qui soit utile, si vous ne la dirigez plus.

Point de force qui soutienne, si vous lui retirez votre appui.

Point de chasteté assurée, si vous n'en prenez la défense.

Point de vigilance qui nous serve, si vous ne veillez vous-même pour nous.

Abandonnés à nous-mêmes, nous disparaissons sous les flots et nous périssons; venez-vous à nous, nous nous relevons et nous vivons.

Car nous sommes chancelants, mais vous nous affermissez; nous sommes tièdes, mais vous nous embrasez.

3. Oh! que je dois avoir d'humbles et basses pensées de moi-même! que je dois estimer peu ce qui paraît de bien en moi!

Oh! que je dois m'abaisser profondément devant les abîmes de vos jugements, où je trouve que je ne suis autre chose que néant et un pur néant!

O poids immense! ô mer sans rivages, où je ne retrouve rien de moi, où je disparais comme le rien au milieu du tout!

Où donc l'orgueil se cachera-t-il? où la confiance en sa propre vertu ?

Toute vanité s'éteint dans la profondeur de vos jugements sur moi.

4. Qu'est-ce que toute chair devant vous? L'argile s'élèvera-t-elle contre celui qui l'a formée? (Is., XIX, 16.) Comment peut-il s'enfler d'une louange vaine, celui dont le cœur est vraiment soumis à Dieu?

Le monde entier ne saurait inspirer d'orgueil à celui que la vérité a soumis à son empire; et jamais il ne sera ému des applaudissements des hommes, celui dont toute l'espérance est affermie en Dieu.

Car ceux qui parlent ne sont rien : ils s'évanouiront avec le bruit de leurs paroles; mais la vérité du Seigneur demeure éternellement. (Ps. CXVI, 2.)

CONSIDÉRATION XIV.

Sur ces paroles :

Vous faites tonner sur moi vos jugements, Seigneur; et tous mes os ont tremblé d'épouvante, et mon âme est dans une profonde terreur.

Premier Prélude.

Entendez le Sauveur raconter à ses disciples les circonstances effrayantes qui signaleront les derniers jours du monde, et celui de son avénement sur la terre, lorsqu'il viendra pour juger toutes les nations...

Second Prélude.

Après que vous vous serez pénétré de la pensée de la présence de Dieu, et que vous aurez demandé le secours de sa lumière, vous vous arrêterez à ces deux pensées : 1° quels sont les motifs qui doivent nous inspirer la crainte des jugements de Dieu? 2° comment pouvons-nous corriger l'excès de cette crainte, si elle allait jusqu'à nous porter à la défiance et au désespoir?

Première Réflexion.

Quels sont les motifs qui doivent nous inspirer la crainte des jugements de Dieu?

Le *commencement de la sagesse*, nous dit l'Esprit saint, *est la crainte du Seigneur* (1). Bien que ce motif soit moins noble que l'espérance, et moins parfait que l'amour, il ne laisse pas cependant d'être utile, et il est des instants dans la vie où l'âme même fidèle a besoin de cette barrière, pour s'arrêter sur le penchant du mal. En effet, bien que plusieurs soient parvenus à ce degré sublime de perfection qui ne connaît d'autre impulsion que celle du pur amour, il est d'expérience que le grand nombre ne saurait être suffisamment contenu sans l'appréhension des châtiments qu'inflige la justice, ni suffi-

(1) *Prov.* I, 7

samment attiré sans l'appât des récompenses que promet la libéralité divine. Et c'est ce qui faisait dire au prophète-roi : *Transpercez, Seigneur, mes chairs de votre crainte, car vos jugements me remplissent de frayeur* (1).

Les motifs qui peuvent exciter en nous cette crainte salutaire, sont : premièrement, la considération du grand nombre d'hommes qui périssent. Combien, en effet, de nations infidèles ou hérétiques que Dieu, à cause de leurs crimes, et surtout à cause de l'abus qu'elles ont fait de ses premières grâces, semble avoir rejetées et comme abandonnées à l'esprit d'erreur et de mensonge? Combien dans le sein même de l'Église, au milieu des lumières et à la source des grâces, justifient cet anathème du Sauveur : *Malheur à toi, Corosaïm! malheur à toi, Bethsaïde! car si les prodiges qui se sont opérés en ton sein s'étaient opérés dans Tyr et dans Sidon, ils auraient fait pénitence dans la cendre et le cilice* (2) Hélas! si nous pouvions de nos yeux embrasser l'ensemble du triste spectacle que nous offre ce monde, il nous apparaîtrait comme une scène de carnage spirituel, où des milliers d'âmes périssent chaque jour. Nous nagerions, pour ainsi dire, dans le sang des pécheurs, nous en serions tous couverts : car ce malheureux monde qui nous porte est comme un fleuve de sang, puisque la vie de ses partisans est toute composée d'actions criminelles qui ont causé la mort à ceux qui les ont commises. La vue de cette multitude qui périt ne nous avertit-elle pas que nous aussi pouvons avoir le même sort, puisque rien ne nous distingue de ceux qui meurent à notre vue? Nous n'avons pas plus de force qu'ils n'en ont pour résister à la rage de l'enfer, à la séduction des mauvais

(1) *Ps.* CXVIII. 120. — (2) *S. Matth.* XI, 21.

exemples, et à l'entraînement de nos propres passions. Notre seule espérance est dans le secours de celui qui nous a préservés jusqu'à présent, et qui nous offre de nous soutenir encore à l'avenir. Cependant à peine y songeons-nous. Nous n'avons aucun sentiment de reconnaissance pour le bienfait de notre délivrance passée; aucune appréhension pour le danger présent, aucune inquiétude pour l'avenir, parce que nous ne voyons ni la grandeur de nos misères, ni la grandeur de nos dangers, ni la grandeur des maux dont nous sommes menacés.

Un second sujet de crainte, plus terrible encore que le premier, est non-seulement le nombre, mais la qualité surtout de ceux qui périssent. Sans parler en ce moment des nombreux exemples que nous fournissent les livres de l'Ancien Testament, tels que la chute d'un Saül, choisi de Dieu même pour être le chef de son peuple; d'un Salomon, proclamé le plus sage des rois, et qui s'était conservé sans reproche jusqu'à une vieillesse avancée; d'un Joas, qui, pendant toute la vie du grand prêtre Joïada, fut un modèle de piété, que d'effrayantes leçons ne nous donne pas la chute de tant de grands et saints personnages qui brillaient dans l'Église de Dieu comme des astres au firmament? Judas avait commencé par être un apôtre, et devint un apostat et un traître. Après avoir défendu la vérité avec un zèle ardent et un talent distingué, Tertullien embrassa l'erreur, et il est à craindre qu'il n'y soit mort. Origène, qui, pendant sa vie, composa plus d'ouvrages qu'un homme studieux presque n'en peut lire ; Origène, qu'une tendre mère ne put sauver du martyre qu'en lui cachant ses habits pour l'empêcher d'y courir, nous laisse dans le doute, ou au moins dans l'inquiétude sur sa persévérance et sur sa fidélité à suivre l'enseignement de l'Église. Osius de Cordoue, après avoir souffert avec courage les persécutions

les plus violentes et les plus longues, souscrivit à l'erreur qu'il avait combattue d'abord avec une admirable fermeté. Ces exemples, malheureusement trop célèbres, n'appartiennent pas seulement aux premiers siècles du christianisme ; ils continuent encore d'affliger sa vieillesse, et lui feraient craindre même une ruine prochaine, si la religion de Jésus n'était soutenue par une promesse infaillible d'immortalité. Sans donc nous abandonner à de coupables défiances sur le sort de la *vérité qui demeure à jamais* (1), tremblons pour nous-mêmes, et, en voyant tomber à droite et à gauche ceux qui nous paraissaient comme les colonnes de l'édifice spirituel, *dont l'architecte est Dieu même* (2), pensons qu'il n'y a pas d'esprit si éclairé qui ne soit exposé à embrasser l'erreur, ni de vertu si affermie qui ne puisse pactiser avec le vice, si Dieu n'éclaire notre intelligence et n'affermit notre volonté.

Un troisième sujet de crainte est le nombre et la puissance de nos ennemis. Mais, hélas! la foi est tellement affaiblie dans le siècle où nous vivons, que parler aux gens du monde des attaques que nous livrent journellement les démons, appelés si justement par le Sauveur du monde, *les puissances des ténèbres* (3), serait exciter la pitié et le rire d'une multitude de demi-croyants, qui regardent cette vérité comme une pure vision, ou comme l'effet d'une imagination malade ou exaltée. Quoi de plus expressément enseigné, cependant, dans l'Évangile, que ce point de notre foi ? N'est-ce pas en chassant les démons du corps de ceux qu'ils possédaient, que Jésus prouva sa mission divine ? Aussi, loin de contester cet éclatant miracle, les Juifs le confirment-ils, en disant qu'à la vérité Jésus chasse les démons, mais que c'est par le prince des démons qu'il

(1) *Ps.* CXVI, 2. — (2) *Hébr.* XI, 10. — (3) *S. Luc*, XXII, 53.

opère ce prodige. Explication ridicule, du reste, que Jésus réfute d'un mot ; puisque tout royaume divisé ne pouvant subsister, il est impossible d'admettre que ce soit l'enfer qui combatte l'enfer. Que si les démons n'existaient pas, et si leur puissance n'était pas aussi formidable, comment le Sauveur aurait-il pu révéler à ses apôtres : *Que Satan avait demandé de les broyer, comme le froment que l'on écrase sous la meule* (1) ? Comment saint Paul, inspiré de Dieu, aurait-il pu dire que : *Cet ennemi acharné rôde sans cesse autour de nous comme une bête féroce, cherchant l'imprudent qu'il pourra dévorer* (2)? Comment, en écrivant aux Éphésiens, leur aurait-il donné cet avis : *Revêtez-vous de toutes les armes de Dieu, afin de pouvoir vous défendre des embûches et des artifices du démon ; car nous avons à combattre non contre des hommes de chair et de sang, mais contre les principautés et les puissances infernales, contre les princes du monde, c'est-à-dire de ce siècle ténébreux, contre les esprits de malice répandus dans l'air* (3)... Les démons existent, et il faut avoir répudié sa foi pour retrancher de sa croyance ce point important. Ils existent, et ils exercent dans le monde un grand empire : il faut être bien aveugle ou bien fasciné, pour méconnaître ce qu'une triste expérience nous apprend tous les jours de leur méchanceté et de leur malice.

Quatrième sujet de crainte : la faiblesse, la légèreté, l'inconstance de notre cœur. Ce misérable cœur nous a tant de fois trompés, qu'il nous est bien difficile de croire désormais à ses promesses : aussi ne pouvons-nous traiter avec lui sans éprouver je ne sais quel sentiment de défiance et d'inquiétude, semblable au doute qui, malgré nous, s'empare de notre esprit, lorsqu'il s'agit d'ajouter

(1) *S. Luc*, XXII, 31. — (2) I *S. Pierre*, V, 8. — (3) *Ephes.* VI, 11.

foi à la parole d'un homme que nous avons convaincu plusieurs fois de mensonge et d'infidélité. Notre vie passée ne nous offrirait-elle même aucun égarement grave à déplorer, que nous ne devrions pas être pour cela sans appréhension, puisqu'il ne faut qu'un instant pour faire de l'homme le plus saint un grand pécheur ; pour rendre digne de la colère de Dieu, celui qui l'était de son amour. Tant que nous ne tenons pas la couronne, la couronne peut nous échapper. Veillez donc, selon le conseil du Sauveur, *afin que personne ne vous la ravisse* (1).

Nous devons craindre, parce que si nous avons la triste certitude que nous avons mortellement offensé Dieu, nous n'aurons jamais ici-bas l'assurance pleine et parfaite que nous l'avons apaisé.

Cette assurance pourrait ralentir notre ardeur, nous conduire à la présomption et à l'orgueil, et Dieu veut que *nous opérions notre salut*, non avec désespoir, mais *avec crainte et tremblement* (2) : craignons donc ; et plus nous craindrons, moins nous aurons sujet de craindre.

Seconde Réflexion.

Comment pouvons-nous corriger l'excès de la crainte, si elle allait jusqu'à nous porter au découragement et au désespoir.

C'est le propre de l'erreur, en matière de foi, de n'envisager jamais les vérités que sous un seul aspect. Parcourons en effet l'une après l'autre les hérésies qui ont désolé l'Église de Jésus, et nous verrons que toutes ont eu pour fondement une vérité révélée, mais une vérité isolée, séparée, détachée violemment de l'ensemble admirable qui

(1) S. *Matth.* XXIV, 42. — (2) II *Corinth.* VII, 15.

forme le corps indivisible et vivant de la doctrine du Sauveur. C'est ainsi qu'un esprit ardent, présomptueux, opiniâtre, ayant rencontré dans le récit de saint Jean cette mystérieuse parole : *Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous* (1), en tira de suite cette conséquence monstrueuse, que Jésus n'est qu'un pur et simple mortel, et que Marie n'est que la mère d'un homme, et non d'un Dieu. Vient-on à le combattre, à le confondre, à le foudroyer, voici qu'un autre imposteur s'élève : lui aussi n'envisage la vérité que sous un seul aspect ; emporté trop loin dans la lutte, et voulant prouver que Jésus est Dieu à l'impie qui le blasphème, il oublie que s'il est Dieu, il est homme; et, s'égarant en suivant la trace de l'adversaire qu'il combat, il renverse l'œuvre par excellence de la rédemption du monde, opérée par le Verbe incarné qui ne saurait souffrir sans être homme, ni satisfaire pleinement sans être Dieu. L'histoire d'une hérésie est l'histoire de toutes. Et c'est ainsi, pour en revenir au sujet qui nous occupe en ce moment, que si nous ne faisons attention qu'aux motifs que nous avons de craindre, sans nous arrêter aux motifs que nous avons d'espérer, nous sommes perdus. Car si la confiance toute seule peut nous mener droit à la présomption, la crainte seule peut nous conduire au désespoir. Ne craignez donc pas sans espérer ; et n'espérez jamais sans craindre : car Dieu est bon, mais il est juste; vous êtes faible, mais vous pouvez tout; vos ennemis sont puissants; mais ils ne sauraient vous nuire, si vous-même ne le voulez. Pénétré de ces pensées, épanchez ainsi votre âme devant Dieu dans vos moments de trouble et d'inquiétude : Seigneur, mon Dieu, je suis effrayé quand je considère le nombre presque infini des malheu-

(1) *S. Jean*, I, 14.

reux qui périssent. Si avant de me choisir, de me distinguer de cette foule, vous n'aviez en vue que mes mérites à venir et ma fidélité future, vous m'auriez rejeté loin, bien loin de vous, puisqu'il n'est pas de cœur plus ingrat et plus infidèle que le mien. Mais puisque votre choix s'est arrêté sur moi, tout indigne que j'en étais, pourquoi ne dirais-je pas à mon âme : *D'où vient que tu te troubles et que tu es triste? Espère en Dieu, parce que tu pourras encore le bénir* (1). Puis ajoutez : Seigneur, si les cèdres qui s'élevaient jusqu'aux cieux ont été renversés et brisés, qu'en sera-t-il de moi, faible roseau? Je ne puis me défendre d'un sentiment d'effroi quand je viens à considérer le nombre et la fureur de mes ennemis ; je crains les intelligences secrètes et la trahison de mon propre cœur ; mais aussi, si j'ai tout à appréhender de moi, je sais que j'ai tout à attendre de vous. Je passerai donc la vie entre la confiance et la crainte. Ma confiance sera sans bornes, parce qu'elle reposera sur votre bonté ; ma crainte sera bien grande, parce qu'elle aura pour motif l'inconstance bien connue de mon cœur. Je marcherai ainsi avec précaution et courage, jusqu'à ce que j'arrive au terme heureux où règne la véritable félicité, parce que là seulement règne la parfaite sécurité. Voilà ce que vous direz à Dieu, si jamais une crainte excessive s'emparait de votre âme. Que si le souvenir de vos fautes passées, se réveillant avec trop de vivacité dans votre cœur, vous portait à opposer avec trouble et découragement l'incertitude du pardon à la certitude de vos offenses, il faudrait alors, dans cette tentation plus dangereuse produire devant Dieu un acte profond d'humilité et d'abandon à sa miséricorde. Je consens, ô mon Dieu! devrez-

(1) *Ps.* XLI, 6.

vous dire alors, je consens à vivre et à mourir dans cette cruelle et terrible alternative : je suis bien aise même que vous m'y laissiez, parce que ce tourment de mon cœur si pénible sera déjà une expiation pour mes péchés passés ; parce que, dominé par cette crainte, je ne pourrai jamais m'arrêter dans la voie du repentir, en pensant que peut-être j'en fais trop, puisque je ne saurai jamais si j'en ai fait assez. Je me réjouis donc, ô mon Dieu ! de n'avoir pas ici-bas l'assurance entière que vous m'avez pardonné; oui, je m'en réjouis, et ma confiance en vous sera d'autant plus agréable, qu'elle aura pour principal fondement le souvenir de votre infinie bonté. J'espérerais avec moins de mérite, si j'avais la certitude de mon salut. Est-ce que je serais condamné, ô mon Dieu ! pour m'être formé une trop grande idée de votre bonté? Oh ! non ; et l'occasion est trop heureuse de me jeter avec confiance dans votre sein, pour que je la laisse échapper. Je vous répéterai donc avec votre prophète : *C'est en vous, Seigneur, que j'ai espéré; et mon espoir ne sera pas confondu* (1).

PRATIQUE.

Tempérez la crainte excessive des jugements de Dieu par la pensée de sa miséricorde, et combattez la présomption par la crainte raisonnable de sa justice.

Bouquet spirituel.

C'est vous, Seigneur, qui êtes mon espérance, ou *transpercez ma chair et mes os de la crainte de vos jugements.*

(1) *Ps.* XXX, 2.

AUTRE SUJET.

Oh ! que je dois m'abaisser profondément, Seigneur, devant vos jugements impénétrables !

1. Dieu laisse périr l'un et sauve l'autre : souvent il attend, il souffre, il appelle le pécheur ; et quelquefois il le frappe, le repousse, et le perd dans sa justice. C'est à nous d'adorer les secrets de ses desseins, sans vouloir les approfondir : car l'argile s'élèvera-t-elle contre celui qui l'a formé?

2. Nous devons, non-seulement adorer, mais craindre : plus ses jugements sont profonds, plus nous devons les redouter.

3. La rigueur avec laquelle Dieu a sévi contre ses anges et des milliers de pécheurs moins coupables que nous, doit nous pénétrer de reconnaissance et d'amour, puisque nous avons été épargnés.

CHAPITRE XV.

De ce que nous devons dire et faire quand il s'élève quelque désir en nous.

1. *Jésus-Christ.* Mon fils, dites en toute chose : Seigneur, que cela soit ainsi, si vous le voulez ; Seigneur, que cela se fasse en votre nom, si vous devez en être honoré.

Si vous voyez que cela me soit bon, si vous jugez que cela me soit utile, alors donnez-le-moi, afin que j'en use pour votre gloire.

Mais si vous savez que cela me nuira, ou ne servira point au salut de mon âme, éloignez de moi un tel désir.

Car tout désir n'est pas de l'Esprit saint, même lorsqu'il paraît bon et juste à l'homme.

Il est difficile de discerner avec certitude si c'est l'esprit bon ou mauvais qui vous porte à désirer ceci ou cela, ou votre esprit propre.

Plusieurs ont été trompés, à la fin, qui semblaient d'abord être conduits par le bon esprit.

2. C'est donc toujours avec la crainte de Dieu et l'humilité du cœur que vous devez désirer et demander tout ce qui se présente de désirable à votre esprit. Vous devez surtout vous reposer sur moi avec une résignation parfaite, disant : Seigneur, vous connaissez ce qui est le mieux ; que ceci ou cela se fasse comme vous le voudrez.

Donnez ce que vous voulez, autant que vous le voulez, et quand vous le voulez.

Agissez avec moi selon votre bon plaisir, selon ce que vous savez être bon et pour votre plus grande gloire.

Placez-moi ou vous voudrez, et disposez absolument de moi en toutes choses.

Je suis dans votre main ; tournez-moi et retournez-moi en tout sens, à votre gré.

Me voilà votre serviteur, prêt à vous servir en tout ; je ne désire point vivre pour moi, mais pour vous seul, heureux si je le pouvais dignement et parfaitement.

PRIÈRE

Pour demander à Dieu la grâce d'accomplir sa volonté.

1. *Le Fidèle.* O Jésus! infinie bonté, donnez-moi votre grâce ; qu'elle soit en moi, qu'elle agisse avec moi (Sap., IX, 10), et qu'elle demeure avec moi jusqu'à la fin.

Faites que je désire et veuille toujours ce qui vous est le plus agréable et ce que vous aimez le plus.

Que votre volonté soit la mienne, et que ma volonté suive toujours la vôtre et jamais ne s'en écarte en rien.

Qu'uni à vous, je ne veuille ni ne puisse vouloir que ce que vous voulez ; et qu'il en soit ainsi de ce que vous ne voulez pas.

Donnez-moi de mourir à tout ce qui est du monde, d'aimer à être oublié et méprisé du siècle à cause de vous.

Faites que je me repose en vous par-dessus tout ce qu'on peut désirer, et que mon cœur ne cherche sa paix qu'en vous.

Vous êtes la véritable paix du cœur, son unique repos : hors de vous, tout pèse et inquiète. Dans cette paix, c'est-à-dire en vous seul, éternel et souverain Dieu, je dormirai et je me reposerai. (Ps. IV, 10.) Ainsi soit-il.

CONSIDÉRATION XV.

Sur ces paroles :

Donnez-moi de mourir à tout ce qui est du monde, et d'aimer à être oublié et méprisé du siècle à cause de vous.

Premier Prélude.

Recevez de la bouche de Jésus cette parole que nous lisons dans l'Évangile de saint Jean : Si le monde vous hait, sachez que, le premier, j'ai été l'objet de son aversion. Si vous étiez du monde, le monde aimerait à voir en vous ce qui lui appartient ; mais vous n'êtes pas du monde, et c'est pourquoi il vous hait.

Second Prélude.

Demandez, avec toute la ferveur de votre âme, les lumières de l'Esprit saint et l'assistance de sa grâce. Ces lumières et ces grâces vous sont surtout nécessaires pour retirer quelque fruit de l'important sujet offert aujourd'hui à vos méditations. Il s'agit d'examiner : 1° s'il est possible d'allier l'usage des plaisirs du monde avec l'innocence du cœur ; 2° s'il est possible de les allier avec la pratique de la piété.

Première Réflexion.

Est-il possible d'allier l'usage des plaisirs du monde avec l'innocence du cœur?

Avant de répondre directement à une question aussi délicate que difficile, et à laquelle on peut donner autant de solutions ou de modifications différentes qu'il y a de personnes qui la font, je crois devoir, pour éviter toute ambiguïté, faire précéder de quelques éclaircissements importants, l'exposé des principes certains que l'on peut, d'après les maximes de l'Évangile, établir sur cet important sujet.

Ce dont je vous supplie, avant tout, c'est d'avoir le courage de me lire, sans prévention, jusqu'à la fin. Vous désirez être éclairé? dites-vous; ne jugez donc pas avant d'avoir entendu; et quand vous aurez entendu, je vous demanderai encore de ne pas être trop prompt à vous prononcer; mais, à l'exemple de cette femme de l'antiquité, qui, se voyant condamnée par son roi dans un état d'ivresse, en rappela sagement à son roi à jeun, je vous conseille, après avoir réprimé vos premières impressions, d'écouter le langage de la raison et de la foi, plutôt que celui d'une nature corrompue, amie de tout ce qui flatte les sens et enflamme les passions.

Vous conviendrez d'abord sans peine avec moi que de

grands, que d'éminents dangers se rencontrent dans la fréquentation du monde et dans l'usage de ses plaisirs : les maximes du siècle sont en opposition trop directe avec celles de l'Évangile, pour qu'il soit possible de douter un seul instant de cette vérité. Car qu'est-ce que le monde recherche, sinon tout ce qui peut flatter l'orgueil et la vanité? Et qu'est-ce que Jésus préconise, sinon tout ce qui rappelle le cœur à l'humilité et à la simplicité? Au monde, il faut des joies; et Jésus place le bonheur dans les larmes : *Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés* (1). *Malheur à vous, riches; à vous qui riez, et qui avez votre consolation ici-bas* (2). L'opposition est donc aussi prononcée que celle qui se trouve entre les ténèbres et la lumière; et cette comparaison de ténèbres et de lumières ne peut être taxée d'exagération, puisque Jésus appelle prince de ce monde : *La puissance des ténèbres*, et qu'ailleurs il dit : *Que les enfants du siècle sont plus prudents dans la conduite de leurs affaires, que ne le sont les enfants de la lumière.*

En second lieu, si le monde offre en général de grands dangers, en insinuant par tous les sens une morale douce, commode, amie des plaisirs, la séduction ne sera-t-elle pas plus grande mille fois, lorsqu'elle s'attaquera à un cœur tout neuf encore et sans expérience? Qu'une jeune personne, en effet, sortant pour la première fois du pieux asile où fut ombragée, contre l'ardeur des passions, la tendre fleur de son innocence, se trouve tout à coup exposée au souffle brûlant qui a flétri, hélas! tant de vertus, ne sera-t-elle pas frappée dès lors jusque dans sa racine, par le seul effet de cette transition si brusque, d'une température douce à une température étrangère? Ne décou-

(1) *S. Matth.* V, 4. — (2) *S. Luc*, VI, 24. — (3) *Ibid.* XVI, 8.

vrant d'abord que ce qu'il y a d'aimable, de séduisant, d'enchanteur, d'enivrant, dans le monde; ne le voyant que par son beau côté, la pauvre enfant aura appris à l'aimer avant que d'avoir appris à le redouter, avant que d'avoir soupçonné qu'il fût à redouter.

C'est donc aux mères chrétiennes, aux mères sages et prudentes, à ménager sans secousse ce passage si difficile de la vie tranquille de la première enfance à la vie agitée et périlleuse du monde. La nature a horreur de tout ce qui est brusque et violent, elle veut des ménagements, des transitions, et une sorte de gradation insensible dans les changements qu'elle subit. Voyez le soleil, se retire-t-il tout d'un coup de dessus l'horizon? Mais que deviendrait le petit oiseau surpris avant que d'avoir pu regagner sa feuillée? Que deviendrait le voyageur qui n'aurait pas été averti de l'approche de la nuit par l'ombre des montagnes? Or, les lois générales que la divine Providence a voulu établir pour la conservation des êtres, il faut les observer dans la pratique et l'usage de la vie des âmes. Oh! que de mécomptes, que de faux pas, que de fautes peut-être, que de malheurs une mère, véritablement mère, épargnerait à sa fille, si, marchant devant elle pour lui frayer la route, elle lui indiquait d'avance les passages difficiles qui doivent se présenter dans le chemin!

Mais poursuivons; qui dira toute la grandeur du péril réservé à l'âge de l'inexpérience, si celle qui fait ainsi son début dans cette nouvelle carrière possède toutes les qualités enviées, mais souvent funestes, qui assurent dans le monde un succès prompt et brillant? Si, au prestige du nom elle joint le prestige plus éblouissant de la fortune; si, aux grâces et aux agréments extérieurs que donnent la jeunesse, les talents et l'éducation, elle unit la vivacité

d'un esprit léger et enjoué ? Qui dira la grandeur du péril, si, avec tous ces avantages, ou même sans les avoir tous reçus en partage, elle porte une imagination facile à s'enflammer, que la raison et l'expérience n'auront pas encore refroidie et calmée, un cœur sensible et tendre, un cœur facile jusqu'à la faiblesse, et sans défense en présence de la moindre tentation !

Et toutefois, je n'ai raisonné jusqu'ici que dans la première hypothèse. J'ai représenté le monde comme dangereux, je ne l'ai envisagé ni comme corrompu, ni comme corrupteur. Je n'ai donc rien dit de ces parures immodestes que l'usage ne saurait justifier, parce que l'usage ne peut prescrire contre l'Évangile. Je n'ai rien dit de ces danses, de quelque nom nouveau qu'on les désigne; danses voluptueuses, qui expriment et traduisent le désordre dans un langage compris de tous. Si j'avais voulu parler de ces plaisirs, je n'aurais pas pris la peine de discuter, ni même d'énoncer cette proposition : Est-il possible d'en allier l'usage avec l'innocence du cœur? Mais, élevant la voix, je vous aurais dit : Gardez-vous, mon enfant, contre l'envahissement de cette corruption qui va toujours croissant, et qui ne connaît plus de borne. Il a été dit à la mer : Tu viendras jusque-là, et tu n'iras pas plus loin ; mais cette voix puissante que l'élément respecte, la corruption ne l'a pas entendue ; et, faisant tomber chaque jour plus bas le voile léger sous lequel se cache la pudeur, elle dit : Je m'arrêterai, non où pourrait commencer le crime ; je m'arrêterai où pourrait commencer ce qui inspire le dégoût et l'horreur... Que Dieu vous préserve, mon enfant, d'un pareil malheur! Ici, il n'y aurait plus à balancer ; et le mot du saint précurseur de l'homme-Dieu : *Cela n'est pas permis* (1), devrait être

(1) S. *Matth.* XIV, 4

appliqué à ces plaisirs que ne goûta jamais le cœur pur, ou qui cessa d'être pur dès l'instant qu'il les voulut goûter...

Mais si, laissant de côté ce qui est évidemment mauvais, pour ne parler que de ce qui est dangereux, l'on reporte la question au point de vue où nous l'avons placée : Est-il possible d'allier l'usage des plaisirs ordinaires du monde avec l'innocence du cœur ? je vous demanderai :

Est-ce de vous-même, par un goût prononcé et par un amour ardent des plaisirs, que vous les partagez ; ou bien est-ce par un devoir d'obéissance, non supposé, mais réel, à des ordres que vous ne pouvez éluder ? — J'y vais par plaisir. — Je ne vous répondrai pas moi-même, car vous pourriez me taxer d'exagération, mais l'Esprit saint vous répondra pour moi, que *celui qui aime le danger y périra* (1). — J'y suis contrainte. — Allez en paix alors, Dieu sera avec vous ; vous pouvez compter sur sa grâce, si toutefois vous employez les précautions suivantes :

1. Vous ne ferez pas de votre parure l'occupation de vos journées ; la vanité est à la volupté, ce que l'aiguille est au fil qu'elle insinue dans le tissu au travers duquel elle se fait jour. Cette parure sans affectation sera, de plus, modeste ; et pour qu'elle soit modeste, souvenez-vous qu'il faut presque qu'on la tourne en ridicule, tant la licence a passé toute mesure aujourd'hui.

2. Vous vous préparerez à cette soirée, à ce concert, à cette réunion où vous appelle la nécessité, en réveillant en vous l'esprit de foi qui enseigne que le monde n'est qu'une vaine figure qui passe. Vous combattrez d'avance votre imagination, en lui opposant d'autres images capables de faire diversion à celles qui pourraient vous causer

(1) *Eccl.* III, 27.

de trop vives impressions. Je vais me réjouir; mais combien qui souffrent à cette heure! Combien de pauvres qui luttent contre les horreurs de la faim et les privations de la misère! Combien qui, retenus sur un lit de douleur, sont en proie aux dernières angoisses de l'agonie! Hélas! j'aurai bientôt à subir les mêmes tortures, tandis que d'autres se réjouiront, comme je me dispose à le faire dans ce moment! Heureuse encore, si je n'ai pas un jour à expier, au milieu des flammes du purgatoire, les fautes auxquelles vont m'exposer les plaisirs que je vais goûter!

Mettez-vous en garde pendant tout le temps que durera le plaisir, contre les séductions de la flatterie; ne croyez pas tout ce que l'on vous dira, car ce que l'on vous dira, on ne le pensera pas toujours, ou bien on le dira à d'autres, et vous ne pourrez l'entendre sans dépit.

A l'exemple du saint homme Job, *faites un pacte, un traité d'alliance avec vos yeux, vos oreilles et tous vos sens* (1), pour en fermer l'entrée au péché. Ne perdez pas de vue, autant que vous le pourrez, la présence de Dieu : que la crainte de ses jugements vous retienne; que l'appât de ses récompenses vous anime; que son amour ne vous laisse jamais oublier que c'est un Dieu jaloux, et qu'il veut votre cœur sans partage.

Revenue de ces assemblées, et rendue à vous-même, examinez devant Dieu et dans le silence du recueillement, si vous êtes rentrée telle que vous êtes sortie. Humiliez-vous alors, si quelque faute légère s'est glissée dans votre âme : car je ne pense pas que, si vous avez pris les précautions que je vous suggère, vous ayez à vous reprocher de graves offenses. Prenez des résolutions nouvelles pour l'avenir; et confiez-vous dans le Dieu qui voit la droiture et la simplicité de votre cœur.

(1) *Job*, XXXI, 1.

Ma fille, je viens de prononcer deux mots qui disent plus à eux seuls que tous les traités que l'on pourrait faire, que toutes les règles que l'on voudrait établir.

La droiture, la simplicité ! Ah ! rien ne remplace ces deux précieuses qualités, et ces deux qualités si rares remplacent tout le reste.

Une âme droite ne peut s'abuser longtemps, ni sur la vanité des folles joies du monde, ni sur les dangers que leur jouissance présente, ni sur les effets déplorables qui souvent se font sentir au dedans d'elle-même.

En voyant la vanité des plaisirs, elle s'en dégoûte.

En voyant les dangers qu'ils cachent, elle les redoute.

En voyant les résultats qu'ils produisent, elle les déplore.

Une âme droite ! Ah ! lorsque nous avons le bonheur d'en rencontrer une, notre tâche est bientôt remplie. Nous n'avons besoin que de lui dire ce seul mot qui la rappelle à elle-même : Mon enfant, ouvrez les yeux, et voyez.

Mais nous trouvons-nous aux prises avec un esprit faux, léger, superficiel, prévenu, aveugle, avec une âme qui marche dans deux voies ; oh ! alors le travail devient rude et souvent infructueux. Ce sont continuellement de mauvais prétextes, de misérables raisons, de faux jugements, d'aveugles appréciations de soi-même et de ses devoirs. Sur ce terrain mouvant, d'une volonté douteuse et incertaine, on avance d'un pas et l'on recule de deux, et le travail de la veille est à recommencer le lendemain.

Ainsi on nous dira : Qui sont ceux qui prennent toutes les précautions que vous avez indiquées ? Je vous demanderai à mon tour où sont les cœurs purs ? N'est-ce pas parce que ces précautions sont négligées, que les usages et les plaisirs du monde sont si funestes à tant d'âmes ?

Vous ajoutez : Si l'on prenait tous ces moyens, on éprouverait moins de dangers dans la société du monde, mais aussi on ne goûterait aucun plaisir, et alors autant vaudrait n'y pas aller. Vous êtes libre, mon enfant, et ce n'est pas moi qui vous dissuaderai de cette résolution. Toutefois, puisque nous raisonnons dans l'hypothèse où le devoir et la nécessité vous y appellent, allez-y, en prenant les précautions ci-dessus indiquées. Vous n'y aurez peut-être pas autant de plaisir, mais du moins vous n'aurez pas de remords. Que dis-je? vous aurez le plaisir de plaire à Dieu, de rapporter une conscience pure; et, de plus, vous aurez l'honneur d'avoir vaincu au milieu des obstacles les plus difficiles. N'est-ce donc rien que ces avantages précieux? Interrogez les saints qui vous ont précédée; les saints qui se sont sanctifiés au milieu de toute la séduction des pompes du monde : un saint Louis de Gonzague, dans son enfance; un saint Louis, roi de France; une Élisabeth de Hongrie, dont la vie, pleine de naïveté et de simplicité, est plus intéressante que toutes les vaines fictions du jour offertes pour pâture aux imaginations malades. Interrogez une Louise de France, fille de Louis XV, qui étonna le cloître après avoir édifié la cour; tous vous diront qu'il est impossible de conserver la pureté du cœur au sein des fêtes mondaines, toutes les fois que l'amour du plaisir l'emporte sur l'amour de Dieu.

Seconde Réflexion.

Est-il possible d'allier l'usage des plaisirs du monde avec l'esprit et la pratique de la piété?

Conserver son cœur pur, c'est beaucoup, sans doute; mais ne rien perdre de sa piété et de sa ferveur première,

en partageant les fêtes et les réjouissances du monde, cela est-il possible? Nous répondrons en faisant la même distinction que nous avons établie dans la première réflexion : Ou les personnes qui se mêlent dans les cercles et les assemblées mondaines s'y rendent d'elles-mêmes, par goût, par attrait, sans y être contraintes, et surtout sans prendre aucune des précautions que nous avons indiquées, et que suggère la prudence selon la foi; ou elles y vont par devoir, par une sorte de nécessité de convenance et de position, et après s'être entourées de tous les préservatifs qu'une conscience droite et délicate se garde bien de négliger. A celles qui se trouvent dans ce dernier cas, nous dirons : Nous croyons, mon enfant, que non-seulement vous conserverez votre piété, mais qu'elle croîtra encore et s'augmentera de jour en jour, au point de vous rendre ennuyeux et pénibles les plaisirs qu'il vous était doux d'abord de goûter. Les généreux efforts que vous aurez faits pour en émousser la pointe trop aiguë vous les rendront moins dangereux. A force d'analyser et de vous rendre compte; de juger les choses froidement et sans passion, vous finirez par les apprécier à leur juste valeur; et dès lors tout prestige étant dissipé, vous n'écouterez plus que la voix de la raison, ou plutôt de la foi. Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, voyant que vous le préférez à tout, se plaira à inonder votre âme de consolations célestes, dont vous ne pouvez soupçonner présentement la douceur. Il dira, en vous montrant à ses anges : *Avez-vous considéré ma servante fidèle* (1)? celle qui non-seulement ne m'a pas blasphémé dans le malheur, mais, ce qui est bien plus difficile, ne m'a pas oublié dans la prospérité et la jouissance de tous les biens?

(1) *Job*, 1, 8.

La piété vous sera donc possible, à vous que de pareilles dispositions animent; et cependant je ne puis quitter cette pensée, sans vous donner un avis sur une certaine convenance à garder, par rapport à l'usage des sacrements. Je vous dirai donc que je trouve bon et utile que vous alliez, les jours qui précèdent ou qui suivent une fête mondaine, recevoir des avis et des encouragements auprès du zélé directeur de votre conscience; mais je vous avoue que je vous verrais avec peine, n'eussiez-vous presque rien à vous reprocher, vous asseoir si tôt à la Table sainte. Vous avez besoin de grâce, je le sais; mais n'avez-vous pas aussi besoin de préparation? et en supposant que vous ayez apporté une très-grande attention à veiller sur vous-même, avez-vous pu vous défendre de toute dissipation, au milieu des plaisirs bruyants que vous avez partagés? Vous avez besoin de grâce, et c'est pourquoi l'absolution vous sera donnée; le pain des forts ne vous sera pas refusé non plus, et il y aurait excessive sévérité à vous en priver longtemps, puisque enfin vous êtes demeurée fidèle : mais n'y aurait-il pas une espèce d'irrévérence de vous en approcher si tôt? Quoi! hier encore, malgré vous, je le veux, mais enfin hier encore, vous étiez tout étincelante de parure, et aujourd'hui, vous iriez près du Dieu anéanti, qui n'eut que de pauvres langes dans son berceau, et ne voulut pour trône qu'une croix! Hier encore, vous étiez dans la joie et les plaisirs; et vous iriez aujourd'hui vers celui qui pleure et qui souffre! Ne croiriez-vous pas faire injure à une amie, si vous vous présentiez ainsi devant elle au jour de son deuil? Vous attendrez donc, et vous gémirez; vous vous plaindrez amoureusement à votre Dieu, de ce que vous avez le malheur d'être du nombre des heureux du siècle; car enfin, ne faut-il pas que vous éprouviez quelque chose de

ce mot de Jésus : *Malheur à vous, qui avez votre consolation dans ce monde* (1)? Et si ce mot ne doit pas renfermer pour vous une malédiction, il faut bien qu'il exprime une privation qui me paraît de toute justice. Voilà ce que je dirai aux âmes pures qui ne souffrent qu'avec peine le joug du monde ; aux âmes qui n'en partagent pas l'esprit, pour en partager quelquefois les plaisirs.

Maintenant s'agit-il de répondre à celles que des dispositions tout opposées font agir? Mon langage sera bien différent, et devra l'être. Je sais bien que dans le siècle où nous vivons, on a la prétention de vouloir tout concilier, ou plutôt tout confondre; je sais que c'est un principe reçu de nos jours, que l'on peut goûter les consolations de la piété, sans pour cela s'interdire toutes les joies du monde; mais je sais aussi que cette alliance a été réprouvée par Jésus, la sagesse incarnée, lorsqu'il a proclamé cette maxime de toute vérité : *Nul ne peut servir deux maîtres* (2). J'ajouterai que pour déplorer l'étrange abus de cette prétendue alliance, il n'est pas nécessaire d'avoir la foi; il s'agit seulement de consulter la raison, pour y voir un scandale et une folie. En effet, en quoi ferons-nous consister la véritable piété? Sera-ce seulement à remplir quelques pratiques extérieures et de son choix, comme par exemple, réciter certaines formules de prières; assister aux saints mystères, et même y participer quelquefois? Si cela était, le monde aurait raison de dire qu'il est très-facile d'être pieux, et partisan des plaisirs tout à la fois : mais nous le croyons dans l'erreur, et nous pensons, nous, que si la prière et la fréquentation des sacrements sont des devoirs de piété, ils ne sont pas les seuls; nous pensons que, pour

(1) *S. Luc*, VI, 24. — (2) *S. Matth.* VI, 24.

être pieux, il ne faut pas être étranger à la vertu de modestie, d'humilité, de charité, de détachement, de recueillement et de ferveur; nous pensons que celui-là est pieux, en un mot, qui travaille tous les jours à se rapprocher de Jésus, le parfait modèle.

Or, cela étant, nous demanderons : Est-il bien facile de concilier ces vertus avec les usages du monde qui les excluent? Comment être modeste en subissant les exigences de ses modes? humble, en recherchant, non la gloire qui est au dedans, mais celle qui paraît au dehors? charitable, quand la conversation ne petille qu'en dévorant, comme la flamme, tout ce que lui jettent la jalousie et l'envie? car il est à remarquer que le monde peut être divisé en deux classes, dont l'une se moque de l'autre, et réciproquement. Comment, demanderons-nous enfin, conserver l'esprit de recueillement et de prière, au milieu des préoccupations incessantes où jette le tourbillon des plaisirs? Et cependant tout cela constitue, non la perfection, remarquez-le bien, car vous pourriez me dire que vous ne prétendez pas vous élever si haut, tout cela constitue le véritable esprit de piété. Mais si, au lieu de ces dispositions qui exigent le sacrifice du cœur, vous ne me présentez que certaines pratiques douces, commodes, dans lesquelles même, pour comble d'aveuglement, l'amour-propre se retrouve, je déplorerai l'illusion qui vous séduit, et je dirai : Plût au ciel que vous fussiez tout à fait froide et prononcée pour le parti du monde, dont vous ne pouvez unir l'amour avec l'amour du devoir et de la véritable dévotion! Car ce serait, il faut l'avouer, mon enfant, un privilége bien singulier pour les heureux du siècle, s'ils pouvaient ainsi unir tous les plaisirs; si, ne se refusant rien sur la terre, et ne s'imposant aucune contrainte, ils venaient encore prétexter des droits pour partager la féli-

cité qui coûta aux élus de Dieu tant de combats. Mais cela ne se peut; la couronne de l'immortalité ne se tresse pas avec les fleurs que l'on cueille en passant sur la pente des plaisirs; celle de Jésus fut toute d'épines. Vous ne pouvez en choisir d'autre, sans cesser d'être son disciple.

Et ici, qu'on me permette de traiter en quelques mots une question incidente qui se rattache cependant au sujet principal qui nous occupe. Il est d'usage aujourd'hui, dans la société de ne commencer la préparation à la Pâque, par la cessation des plaisirs, que vers le milieu ou la fin de la sainte quarantaine. Ainsi, tandis que la vie chrétienne tout entière devrait être, pour une âme qui a la foi, comme une sorte de carême adouci, et le saint temps de carême une sorte de vie chrétienne plus prononcée, le monde trouve moyen de chasser le carême du cours ordinaire de la vie, et d'introduire les plaisirs ordinaires de la vie dans ce qu'il appelle encore le carême. C'est-à-dire que l'esprit de pénitence et de recueillement n'existe plus; c'est-à-dire que les lois de Jésus-Christ et de son Évangile sont méconnues et foulées aux pieds. La cendre que l'Église répand sur le front humilié de ses enfants leur inspirait autrefois des pensées graves et salutaires : c'était pour eux le signal qui les avertissait de rentrer en eux-mêmes, et d'apaiser Dieu par la componction et le repentir. Ne dirait-on pas aujourd'hui que la cendre de nos destinées dernières n'est jetée aux yeux que pour les aveugler, et que la pensée de la mort, terme de toutes les folies humaines, n'est qu'un aiguillon plus puissant pour se hâter de jouir. Ainsi raisonnait l'impie au livre de la Sagesse : *Venez, couronnons-nous de fleurs avant qu'elles se flétrissent* (1).

Mais revenons à notre sujet, qui est de vous mon-

(1) *Sag.* II, 6.

trer combien il est difficile d'allier l'usage des plaisirs mondains avec l'innocence du cœur et la piété. Peut-être aurez-vous trouvé notre parole bien sévère et bien dure, vous n'avez cependant, pour la combattre, que deux réponses possibles : dites d'abord que nous avons exagéré ; que le monde n'est pas tel que nous l'avons dépeint, parce que, forcé de nous en tenir éloigné, nous ne pouvons le connaître qu'imparfaitement et par ouï-dire. Mais nous en appelons, mon enfant, à votre expérience et à votre bonne foi. Pourquoi donc, si la peinture que nous avons faite du monde n'est pas fidèle, votre conscience a-t-elle été bouleversée toutes les fois que vous avez consenti à affronter ses dangers? Vous nous accusez de ne pas connaître le monde; mais croyez-vous que le point de vue pour bien juger les évolutions et les manœuvres d'un combat, soit le champ de bataille lui-même et le théâtre de la mêlée? Nous pensons, nous, qu'il faut au contraire se tenir à une certaine distance, pour être à l'abri du prestige et du faux éclat des fêtes mondaines. Vous nous répétez que nous ne connaissons pas le monde, et que nous le calomnions : mais Jésus, notre maître, ne l'a-t-il pas connu, lui qui, n'ayant que des paroles de bonté pour la pécheresse repentante, exclut cependant de son cœur si bon, le monde, pour lequel il ne voulut même pas prier? Que vous ne le connaissiez pas vous qui l'aimez et le voyez, non tel qu'il est, mais tel que vous voulez qu'il soit, cela est possible ; mais nous le connaissons, nous, témoins des ravages causés par lui dans les consciences, que nous sommes appelés à guérir et à calmer. Nous le connaissons, ce monde malheureux, comme vous le connaîtrez un jour, quand, toutes illusions ayant cessé, vous vous trouverez, à la fin de la vie, semblable à un homme qui se réveille d'un profond sommeil, voit s'évanouir la douce

illusion qu'il avait prise au sérieux, et dont il avait été un instant le jouet.

Convenez plutôt que nous avons fait du monde et de ses dangers une véritable peinture; mais que vous n'avez pas la force de vous en arracher : nous vous plaindrons alors, et nous aurons plus d'espérance de vous ramener à la vertu, parce que nous vous verrons moins éloignée de la vérité. Vous nous dites qu'il vous est impossible de ne pas suivre l'usage qui exige l'immodestie dans la parure, par la raison que vous ne pouvez vous mettre autrement que les personnes de votre rang et de votre société; nous vous répondrons que nous ne connaissons qu'une nécessité, celle de vous conserver pure devant Dieu, de sauver votre âme, et de ne pas être pour votre prochain une occasion de chute ou de scandale. Vous nous demandez : Comment vous pourrez refuser d'exécuter cette danse évidemment voluptueuse qu'on vous propose? Comment vous ferez? Vous rendrez témoignage à Jésus, et vous confesserez votre foi. Il l'exige de vous, comme il l'a exigé des martyrs, comme il l'a exigé de tous les élus. En présence du mal, est-il permis de dire : Comment ferai-je? Et ne voyez-vous pas que Dieu a permis cette occasion, pour que vous le reconnaissiez devant les hommes? Comment vous ferez? Vous ferez ce que font tous les jours de pauvres enfants que le besoin et la misère poussent dans ces malheureux ateliers, que nous pourrions appeler des écoles de libertinage, et qui cependant, avec moins de grâces que vous, n'ayant pas joui du bienfait d'une éducation chrétienne comme celle que vous avez reçue, se bouchent les oreilles et se ferment les yeux pour ne pas laisser pénétrer jusqu'à leur cœur les flots de la corruption qui les entourent.

Vous résisterez donc; et le monde, qui n'est devenu si

exigeant et si impérieux, que parce qu'il n'a pas rencontré d'âme forte et généreuse qui lui ait dit : Tu vas trop loin, et je ne puis te suivre jusque-là ; le monde admirera votre vertu ; et ce qui est plus fort, il la respectera. Et les âmes chancelantes, faibles, indécises, qui attendaient votre exemple pour se prononcer, se rangeront de votre côté, et marcheront sur vos traces... Dieu sera glorifié, votre prochain édifié, et votre âme sauvée au jour où il sera rendu à chacun selon ses œuvres.

PRATIQUE.

Lorsqu'on est forcé de partager les plaisirs du monde, ne jamais partager son esprit.

Bouquet spirituel.

Celui qui aime le péril y périra.

AUTRE SUJET.

1. Tout désir n'est pas de l'Esprit saint, même lorsqu'il paraît bon et juste à l'homme ; et il est difficile de discerner, si c'est l'esprit bon ou mauvais qui porte à désirer une chose ou une autre : plusieurs se sont trompés, etc.

2. Le mieux est donc de s'en remettre avec *humilite, résignation et confiance à la volonté de Dieu.* (Voyez tout le reste du chapitre, depuis le verset 4 jusqu'à la fin, où se trouve le modèle d'une fervente prière.)

CHAPITRE XVI.

Qu'on ne doit chercher qu'en Dieu la vraie consolation.

1. *Le Fidèle.* Tout ce que je puis désirer ou imaginer pour ma consolation, je ne l'attends point ici, mais dans l'avenir.

Quand tous les biens du monde seraient à moi, et quand je jouirais seul de toutes ses délices, il est certain que tout cela ne durerait pas longtemps.

Et c'est pourquoi, mon âme, tu ne peux trouver de soulagement véritable et de joie sans mélange qu'en Dieu, qui console les pauvres et relève les humbles.

Attends un peu, mon âme, attends la divine promesse, et tu auras dans le ciel l'abondance de tous les biens.

Si tu recherches trop avidement les biens présents, tu perdras les biens éternels et célestes.

Use des uns et désire les autres.

Tu ne saurais être rassasiée par aucun bien temporel, parce que tu n'as point été créée pour en jouir.

2. Quand tu posséderais tous les biens créés, ils ne pourraient te rendre ni heureuse ni contente : en Dieu, qui a tout créé, en lui seul est ta félicité et tout ton bonheur.

Félicité, non pas telle que se la figurent et la désirent les amis insensés du monde, mais telle que l'attendent les vrais serviteurs de Jésus-Christ, et telle que la goûtent, quelquefois par avance, les âmes pieuses et les cœurs purs, *dont l'entretien est dans le ciel* (Philip., III, 20.)

Toute consolation humaine est vide, et dure peu.

La vraie, la douce consolation est celle que la vérité fait sentir intérieurement.

L'homme pieux porte partout Jésus avec lui, son consolateur, et lui dit : Assistez-moi, Seigneur Jésus, en tout temps et en tout lieu.

Que ma consolation soit d'être volontiers privé de toute consolation humaine.

Et si la vôtre me manque aussi, que votre volonté et cette juste épreuve me soient une consolation au-dessus de toutes les autres. « Car vous ne serez pas toujours irrité, et vos menaces ne seront « point éternelles. » (Ps. CII, 9.)

CONSIDÉRATION XVI.

Sur ces paroles :

Tout ce que je puis désirer ou imaginer pour ma consolation, je ne l'attends pas ici, mais dans l'avenir.

Premier Prélude.

Recevez comme avant été dite pour vous cette parole de Jésus : Mon fils, placez votre trésor dans le ciel, où le voleur ne peut l'enlever, ni la rouille le ronger.

Second Prélude.

Après avoir rendu à Dieu vos devoirs et vous être établi en sa sainte présence, vous lui demanderez la grâce de ne point rechercher les consolations que donnent les biens créés : 1° parce qu'elles sont vaines ; 2° parce qu'elles pourraient être dangereuses pour votre salut.

Première Réflexion.

La consolation que l'on demande aux biens créés est vaine et illusoire.

Revenons encore une fois, revenons sans cesse sur cette utile vérité, dont nous ne saurions nous occuper trop souvent, tant elle est importante, et tant nous sommes prompts, hélas! à l'oublier dans la conduite de la vie. Vous le savez, mon fils, tout homme, à l'annonce d'une nouvelle qui renverse ses plans et contrarie ses désirs, a besoin, avant d'y ajouter foi, de l'entendre confirmer plus d'une fois; et tandis qu'il croit, sur les faibles apparences, ce qu'il espère, il doute encore quand le malheur qu'il appréhende n'est que trop certain. Et c'est pourquoi je vous le dis de nouveau, les biens créés ne sont pas dignes de vous. Les trésors de la terre, la gloire, le plaisirs, les avantages de la naissance, de la position, de la fortune, de la jeunesse, tout cela ne renferme pas le bonheur véritable.

Avant que d'en dire la raison, constatons d'abord ce que nous montre l'expérience. Pour la plupart des hommes, les biens dont nous parlons (laissons-leur ce nom pour un instant) sont placés tellement au-dessus de leur portée, qu'ils n'y peuvent atteindre. Il n'est pas donné à tous d'être riches ou dans l'aisance. La grande majorité, au contraire, se compose de pauvres, et de tous ceux qui rompent un pain arrosé de sueur et de larmes. Comptez quels sont ceux qui brillent sur le théâtre du monde, qui s'enivrent à la coupe de ses plaisirs : c'est le petit nombre sans doute, car combien d'infortunés gémissent dans les fers, sont courbés sous le poids du malheur, de l'âge, des infirmités, des souffrances, des ignominies,

flétrissures et des privations de toute sorte! Le nombre des privilégiés de la fortune est déjà bien restreint, et peut-être que vous, qui lisez ces réflexions, n'en faites pas partie. Supposons le contraire, et admettons que vous teniez ces avantages dont la possession, à raison de leur rareté, est un objet d'envie; arriverez-vous enfin au bonheur? non : car il n'est jamais complet sur la terre. Le bonheur, en effet, se compose de tant de pièces essentielles, qu'il en manque toujours quelqu'une pour le rendre parfait. Jamais vous ne rencontrerez tous les biens réunis sur la tête d'un seul. Où se trouve la richesse, souvent la santé n'est pas. Vous jouissez de la considération publique, mais la division règne dans votre famille. On vous proclame heureux, et un ver rongeur mine sourdement votre cœur. Vos titres et vos trésors, à quoi serviront-ils, dites-moi, puisque vous n'avez personne de votre sang qui fasse vivre votre nom, et recueille votre héritage? Une remarque bien importante à faire, c'est que toujours la chose qui nous manque est celle que nous désirons avec le plus d'ardeur; et la privation de cette seule chose empoisonne la jouissance de toutes celles que nous possédons. Que cette personne est injuste envers la Providence, disons-nous quelquefois, elle a reçu en partage tous les biens que procure la fortune; et parce qu'elle ne peut obtenir cet autre avantage, objet de ses poursuites, elle se creuse un tombeau par la vivacité de ses regrets! Si j'avais seulement la moitié, ou la plus petite partie des biens qui ne la peuvent satisfaire, je voudrais être immortel sur cette terre! Oh! que vous vous trompez, mon fils! car pourquoi seriez-vous heureux du bonheur que vous enviez, vous qui ne l'êtes pas de celui que vous possédez? Le bonheur que vous possédez suffirait à un plus infortuné que vous : l'homme privé de sa liberté, ou qui attend

la mort, ou qui lutte contre la faim, ne demanderait, pour élever ses mains au ciel, que de partager le sort qui vous fait blasphémer. Mais supposons, par impossible, que tous les biens que nous croyons essentiels à la félicité soient à votre disposition ; la goûterez-vous enfin ? non certes ; car un des caractères des biens du monde, seraient-ils tous réunis sur une seule existence, c'est d'être nécessairement insuffisants pour combler le vide sans fond du cœur humain. Cette vérité a été répétée tant de fois, qu'elle est devenue en quelque sorte triviale ; et cependant pourrions-nous la reproduire assez souvent, puisqu'elle est si souvent oubliée. La jouissance, croyez-le bien, mon fils, n'est pas dans la possession ; car la possession engendre presque aussitôt le dégoût, la satiété, le désenchantement. La jouissance se montre dans l'illusion de l'espérance et du désir ; le désir est-il atteint, le plaisir n'est plus. L'esprit de mensonge le sait si bien, que toute son adresse consiste à remplacer un désir par une multitude d'autres désirs. Si je pouvais parvenir à cet emploi, à cette dignité que j'ambitionne, dites-vous, je me contenterais enfin, et je serais heureux. Je me reposerais de mes travaux, si ma fortune s'élevait au point que j'ai fixé pour pouvoir réaliser les projets de bien-être que je médite. Hélas ! vous ne goûterez ni le contentement ni le repos, mon fils, parce que pour les goûter, il faudrait qu'ils fussent dans les biens que vous convoitez ; et les biens que vous convoitez ne renferment que vanité et affliction d'esprit, comme l'a éprouvé si amerement le plus heureux et le plus puissant des rois.

Ajouterai-je que ces biens, déjà insuffisants pour vous rendre heureux sont de courte durée, qu'ils sont indignes de vous, qu'ils ne s'acquièrent que par bien des travaux, et se perdent au milieu des regrets les plus amers ? Rien

de plus vrai cependant ; et un seul instant de réflexion suffira pour vous en convaincre. Combien de temps, en effet, mon fils, jouirez-vous de ces avantages et de ces plaisirs que vous poursuivez si avidement ? — Je ne sais. —Vous avez bien raison de répondre que vous ne le savez : *car cette nuit même on peut vous redemander votre âme* (1). — Mais je suis plein de vie. — *La vie*, dit l'Apôtre, *est une vapeur légère qu'un instant voit se dissiper* (2). — J'espère qu'elle sera plus longue. — Faites-la durer cent ans, elle ne sera après tout *que le passage d'un oiseau qui fend l'air ; que le sillon d'un vaisseau, qui divise les eaux sans laisser aucune trace* (3). Mais à quoi bon cette supposition ? La période de nos plaisirs serait-elle réellement de cent ans, hélas! vous le savez, l'éclat de cette vaine prospérité ne durerait encore, en comparaison de l'éternité, que ce que durent les fleurs, le court espace d'un matin. Est-ce donc la peine de vous tant agiter?

Encore si les faux biens qui allument vos désirs étaient dignes de vous ! Mais, mon fils, autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant votre âme, qui ne peut avoir que Dieu pour fin dernière, est supérieure à ces misérables riens pour lesquels vous n'avez pas été fait. Croyez-vous que tous les trésors qui brillent entre les mains de l'avare, ou qui sont cachés dans les entrailles de la terre, soient les richesses que Dieu vous destine? Écoutez : *Vos élus seront enivrés de l'abondance de votre maison, ô mon Dieu* (4) ! Croyez-vous que la possession du monde entier serait une destinée assez glorieuse pour vous ? Mais n'est-il pas écrit : *Vous serez assis sur des trônes, vous qui avez tout quitté pour moi, et vous*

(1) *S. Luc*, XI, 20 — (2) *S. Jacq.* IV, 15. — (3) *Sag.* V, 10. — (4) *Ps.* LV, 9.

viendrez juger les tribus d'Israël (1)? Et vous pourriez vous contenter, mon fils, des misérables plaisirs et des brutales voluptés que promettent les passions, quand je vous promets de faire couler dans votre cœur *le torrent de mes délices* (2)! Ame misérable, âme déchue, qui avez oublié vos immortelles destinées, jusqu'à quand irez-vous donc *vers ces sources bourbeuses qui ne sauraient étancher votre soif, tandis que vous avez près de vous la source d'eau vive qui jaillit jusqu'à la vie éternelle* (3)?

C'est donc une folie de chercher sa consolation hors de Dieu. Oui ; et c'est une folie d'autant plus grande que les faux biens, objets de nos poursuites, ne s'acquièrent, quand toutefois on parvient à les obtenir, que par des sacrifices plus pénibles cent fois que ceux qu'impose la vertu. Le monde ne le croira pas, et cependant rien n'est plus vrai : le dépouillement du religieux qui a tout quitté pour son Dieu demande moins de courage que n'exigent d'efforts les travaux, les tracas, les soucis, les sacrifices auxquels le mondain se résigne pour les obtenir. Ne mettez pas dans la balance la sainte dépendance où il s'est placé en sacrifiant sa liberté avec la fière indépendance de l'homme du monde, vil esclave de ses caprices, de ses préjugés, de ses passions; car vous mettriez la servitude où est la liberté, et la liberté où est la servitude. Vous croyez, mon fils, avoir choisi la meilleure part, parce que vous ouvrez les bras à tous les plaisirs ; hélas! le cortége des maux qui les suit est plus effrayant mille fois que les saints retranchements de la pénitence, et les apparentes rigueurs qui défendent l'innocence du cœur contre l'invasion des plaisirs coupables. Ah! si la poursuite des biens du monde ne causait ni fatigue ni labeur, pourquoi donc

(1) *S. Matth.* XIX, 23. — (2) *Ps.* LV, 9. — (3) *Jérém.* II, 13.

e sage mettrait-il dans la bouche des réprouvés cette expression de repentir et de regret : Hélas ! nous avons été des insensés ; *nous nous sommes lassés dans la voie de l'iniquité* (1) ! Oui, nous nous sommes lassés pour courir après une ombre qui n'a cessé de nous fuir. Voulez-vous, mon fils, vous épargner cette lamentable plainte ? Dites : C'est vous, Seigneur, *qui êtes mon Dieu, et mon tout. Que chercherai-je sur la terre, ou que désirerai je dans le ciel, si ce n'est vous? C'est vous, mon Dieu, qui êtes la part de mon héritage et mon calice. Et ce calice que j'ai souhaité, est délicieux* (2) : je ne veux point d'autre récompense.

Seconde Réflexion.

Danger de chercher sa consolation et son bonheur dans les biens frivoles et périssables de la terre.

Quelle fin la sagesse éternelle s'est-elle proposée dans la distribution des divers avantages qu'elle a faite ici-bas à chacun ? Dieu en donnant à l'un la richesse, à un autre la gloire, à un troisième la force et la santé du corps, à celui-ci l'éclat du nom et la naissance, à celui-là la pénétration de l'esprit et les ressources du talent, Dieu a-t-il eu en vue seulement le court espace de la vie présente ? A-t-il voulu par là nous donner le moyen de parvenir sur la terre et de nous y faire, comme s'exprime le monde, un sort heureux ? Oh ! que les pensées du Seigneur sont bien autrement profondes ! Dans le plan que s'est proposé sa providence, les biens temporels ne sont pas des biens proprement dits, mais seulement des moyens qui nous sont donnés

(1) *Sag.* V, 6. — (2) *Ps.* XXII, 5.

pour nous aider à parvenir au bien véritable. Ainsi la richesse est un moyen ; la gloire, l'élévation, un moyen ; le talent, un moyen. Or, tel est le premier danger de quiconque recherche avec trop d'ardeur et d'inquiétude ces prétendus avantages : il confond la fin avec les moyens, il bouleverse toute l'économie de la divine sagesse ; aimant pour eux-mêmes les avantages prétendus qu'il regarde comme des biens, il s'y complaît, il s'y repose, il s'y endort : son paradis, c'est la terre ; il n'en désire point d'autre, car il croit y trouver le bonheur.

Mais il est bien rare que cette attache trop sensible aux avantages de la terre ne conduise pas bientôt à une autre conséquence plus funeste ; en effet, les pensées et les désirs étant ainsi tournés vers les objets auxquels on suppose que le bonheur est attaché, on veut dès lors se les procurer, si on ne les a pas ; ou les retenir, si on les a, par tous les moyens licites ou illicites. Sentant au dedans de soi un désir invincible d'être heureux ; s'imaginant qu'on peut l'être de suite, et qu'on ne peut l'être que par la possession de ces biens, on se persuade qu'en les poursuivant par toutes les routes ouvertes, on ne fait que suivre sa destinée inévitable. Or, à quels excès ne doit pas conduire une pareille méprise, fruit d'un tel renversement d'idées ? Il suffit, pour en voir les déplorables effets, de considérer le monde et ce qui s'y passe tous les jours.

A cet empressement coupable, fruit d'une attache trop vive pour les avantages de la terre, que l'on veut de toute nécessité se procurer, vient bientôt se joindre, non pas l'indifférence seulement, mais le plus souvent le mépris formel pour les biens à venir que Dieu réserve. L'éternité même, avec son interminable durée, ne saurait compenser l'actualité du fragile bonheur qu'on demande à la terre. La foi s'éteint, l'espérance s'affaiblit, et la cha-

rité se meurt dans le cœur trompé, qui se dilate au seul nom de fortune, de gloire et de plaisir. Le souvenir du ciel importune; le ciel, c'est bon pour le pauvre, le malheureux; mais celui qui a sa consolation dans ce monde, ou qui la cherche avec l'espoir de la trouver, qu'a-t-il besoin du ciel?

Supposé qu'instruit par l'expérience, le mondain reconnaisse son erreur, et qu'il s'aperçoive qu'il a placé le bonheur où il n'était pas, l'ira-t-il du moins chercher où il est? Hélas! souvent non. Le cœur qui a toujours tenu les yeux baissés sur la terre, une fois désabusé, ne les élèvera pas pour cela vers le ciel. Je ne suis pas heureux, se dit-il, j'ai cru longtemps que je pourrais l'être, mais je vois bien que c'est un souhait impossible à réaliser : une fatalité aveugle gouverne le monde ; je me résigne au malheur, puisqu'il est inévitable. Désespoir affreux, punition terrible de l'âme terrestre qui a porté ses affections vers la terre! Dans l'adversité, elle ne connaîtra pas l'espérance : le ciel ne lui sera pas révélé ; et pourquoi s'en plaindrait-elle? N'est-ce pas elle qui a repoussé le ciel?

Oh! que Dieu vous préserve, mon fils, d'un pareil malheur, châtiment ordinaire d'un pareil crime! Pour l'éviter, gardez-vous de placer votre fin dernière et de chercher le bonheur dans les biens fragiles qui ne vous ont été donnés que pour vous élever vers Dieu. Car, quand vous *posséderiez seul tous les biens du monde, et quand seul vous jouiriez de toutes ses délices, il est certain que tout cela ne durerait pas longtemps. Ainsi, ne pourrez-vous trouver de soulagement véritable et de joie sans mélange qu'en Dieu, qui console les pauvres et relève les humbles. Attendez donc, ô pauvre âme, impatiente de jouir, attendez la divine promesse, et vous posséderez dans le ciel tous les biens en abondance. Car si vous*

cherchez trop avidement les biens présents, vous perdrez les biens éternels et célestes. Usez donc des uns, et désirez les autres. Aucun bien temporel ne saurait vous rassasier, puisque vous n'avez pas été créé pour en jouir (1).

Que de sagesse dans ces simples paroles, et quelle philosophie profonde, mais consolante, ne renferment-elles pas? Qui les aurait comprises, aurait compris la vie; il aurait compris tout ce qui est caché au sage orgueilleux que n'éclaire pas la foi. Celui-là posséderait sans danger les biens créés, parce qu'il les posséderait sans passion.

PRATIQUE.

Usez des biens de la terre, et souhaitez les biens éternels.

Bouquet spirituel.

Tout ce que je puis désirer pour ma consolation, je ne l'attends pas ici, mais dans l'avenir.

AUTRE SUJET.

L'homme pieux porte avec lui partout Jésus, son consolateur, et lui dit : Seigneur Jésus, soyez près de moi en tout temps et en tout lieu.

1. Jésus console dans la pauvreté, parce qu'il a voulu être pauvre ;

2. Dans les mépris et les humiliations, parce qu'il a voulu les subir pour l'amour de nous ;

3. Dans l'abandon et l'ingratitude des amis, parce qu'il a été délaissé et trahi ;

4. Dans les persécutions, les calomnies, les mauvais traitements, parce qu'il s'y est soumis volontiers pour nous ;

5. Dans les douleurs du corps, parce qu'il a été appelé par le Prophète *l'homme de douleurs ;*

(1) *Imitat.* liv. III, XVI.

6. Dans les déchirements de l'âme, parce qu'il a pu dire : *Mon âme est triste jusqu'à la mort;*

7. Dans la privation de toute consolation céleste, parce qu'il s'est plaint à son Père de son délaissement et de son abandon;

8. Enfin, Jésus console dans les peines que nous éprouvons en voyant souffrir ceux qui nous sont chers, parce qu'il a vu au pied de sa croix, sa sainte Mère plongée dans un océan d'amertume.

CHAPITRE XVII.

Qu'il faut remettre à Dieu le soin de ce qui nous regarde.

1. *Jésus-Christ.* Mon fils, laissez-moi agir avec vous comme il me plaît, car je sais ce qui vous est bon.

Vous pensez en homme, et vos sentiments sont, en beaucoup de choses, conformes aux inclinations de l'homme.

2. *Le Fidèle.* Seigneur, il est vrai, vous prenez de moi bien plus de soin que je n'en puis prendre moi-même.

Il est menacé d'une prompte chute, celui qui ne dépose pas en vous tout ce qui l'inquiète.

Pourvu, Seigneur, que ma volonté demeure droite, et qu'elle soit affermie en vous, disposez de moi comme il vous plaira ; car tout ce que vous ferez de moi ne peut être que bon.

Si vous voulez que je sois dans les ténèbres, soyez béni; et si vous voulez que je sois dans la lumière, soyez encore béni.

Si vous daignez me consoler, soyez béni ; et si vous voulez que j'éprouve des tribulations, soyez également toujours béni.

3. *Jésus-Christ.* Mon fils, c'est ainsi que vous devez être, si vous voulez marcher avec moi.

Vous devez être aussi résigné à la souffrance que disposé à la joie. Vous devez être aussi volontiers dans l'indigence et la pauvreté que dans l'abondance et les richesses.

4. *Le Fidèle.* Seigneur, je souffrirai volontiers pour vous tout ce que vous voudrez qui vienne sur moi.

Je veux recevoir indifféremment, de votre main, le bien et le mal, les douceurs et les amertumes, la joie et la tristesse, et vous rendre grâces de tout ce qui m'arrivera.

Préservez-moi de tout péché, et je ne craindrai ni la mort ni l'enfer. Pourvu que vous ne me rejetiez pas éternellement, et que vous ne m'effaciez pas du livre de vie, aucune tribulation ne peut me nuire.

CONSIDÉRATION XVII.

Sur ces paroles :

Mon fils, laissez-moi agir envers vous comme il me plaît, car je sais ce qui vous est bon.

Premier Prélude.

Vous adorerez le divin Sauveur Jésus, disant à ses apôtres : Je suis venu, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé.... Vous pourrez vous rappeler encore cette autre parole : O mon Père, qu'il ne soit pas fait selon ce que je veux, mais selon ce que vous voulez.

Second Prélude.

Après avoir sollicité les lumières de l'Esprit saint, vous demanderez la grâce de la conformité à la volonté divine ; et, pour cela, vous considérerez : 1° que la conformité à la volonté divine est tout à la fois commandée par la raison et la foi ; 2° que rien n'est plus glorieux à Dieu ; 3° plus avantageux pour l'homme.

Première Réflexion.

Rien de plus conforme à la raison et à la foi, que de soumettre notre volonté à celle de Dieu.

Dieu a tout fait ; il a tout fait avec une infinie sagesse ; il s'est proposé dans tout ce qu'il a fait, des fins très-nobles et très-saintes : donc rien n'est plus conforme à la raison comme à la foi, que de vouloir ce qu'il veut.

Et d'abord, Dieu a tout fait. *Rien de ce qui existe*, dit saint Jean en parlant du Verbe qui est Dieu, *n'a été fait sans lui* (1); et cette parole, nous devons l'entendre de tous les événements, de quelque manière qu'ils arrivent, excepté du péché, que Dieu ne fait pas, mais qu'il permet seulement. Tout est donc l'ouvrage de ses mains ; et c'est

(1) *S. Jean*, I, 4.

aussi par les ressorts secrets de sa providence que toutes les actions commencent, continuent, et s'achèvent. C'est cette même providence qui gouverne tout : bien que les hommes dépourvus de jugement pensent que plusieurs choses arrivent par hasard, comme si Dieu laissait agir seules et en aveugles les causes secondes, sans y mettre la main et sans prendre part à l'action.

Le mot de hasard est même, dans le langage de la foi, un mot vide de sens et presque blasphématoire, puisqu'il est certain que Dieu intervient partout, aussi bien dans les âmes que dans les corps, dans les individus comme dans les nations, et dans les événements qui intéressent le monde entier. *Je suis le Seigneur*, nous dit-il par la bouche d'Isaïe, *il n'en est point d'autre que moi. C'est moi qui forme la lumière et qui crée les ténèbres ; qui fais la paix et qui crée les maux. C'est moi qui fais mourir et qui fais vivre ; qui blesse et qui guéris... Les biens et les maux, la mort et la vie, la pauvreté et les richesses, viennent de Dieu* (1).

Or, cette seule pensée que Dieu a tout fait, ne suffirait-elle pas pour nous porter à conformer en tout notre volonté à la sienne, et par là calmer toutes les tempêtes qui peuvent s'élever dans nos esprits, au milieu de tous les accidents de la vie? Mais la considération de la parfaite sagesse avec laquelle il agit, et des fins sublimes qu'il se propose, achèvera de produire en nous ces heureux effets, et nous rendra la pratique de la soumission douce et facile.

Dieu est infiniment sage; il est la sagesse même : connaître est son essence. *O Dieu ! que vos œuvres sont immenses* (2)! s'écrie le Prophète; *vous avez tout fait dans*

(1) *Isaïe*, XLV, 7. — (2) *Ps.* CIII, 24.

votre sagesse. C'est en contemplant cette sagesse profonde, que l'auteur du livre de l'Ecclésiastique ajoute : *Vous l'avez répandue sur tous vos ouvrages.* Et David : *La magnificence et la gloire sont les œuvres du Seigneur* (1). Cela est si vrai, que plusieurs saints docteurs ne craignirent pas d'affirmer que toutes les œuvres de Dieu sont parfaites, et que, eu égard aux circonstances, et en s'arrêtant à l'ensemble, elles ne sauraient l'être davantage. Mais si le Dieu qui a créé l'univers, l'a fait avec une si grande sagesse; si tous ses ouvrages, même les plus petits, *sont couronnés de gloire*, et éclatants d'une si grande beauté qu'on ne saurait rien supposer de meilleur, que n'aura pas fait cette suprême sagesse pour ce qui regarde l'homme, le chef-d'œuvre de ses mains, le centre où toutes les créatures aboutissent? Si le Seigneur, pour parler le langage des divines Écritures, a fondé *la terre par sa sagesse; s'il a établi les cieux par sa prudence; si c'est par son ordre que les eaux des abîmes se sont débordées, et que les nuées en s'épaississant forment la rosée* (2), ne sommes-nous pas d'un tout autre prix devant Dieu que les nuées et la pluie? Aussi devons-nous reconnaître que les qualités naturelles de nos corps et de nos âmes, telles que la naissance, la condition, la position sociale, la pauvreté, la richesse, les maladies, la santé, les afflictions, les infirmités corporelles, les talents, tout ce que nous appelons, enfin, les biens et les maux, émanent de la sagesse de Dieu, et de la prudence parfaite avec laquelle il nous gouverne. N'est-il pas écrit que Dieu conduit les hommes *à leur fin par des moyens simples et salutaires; qu'il les mène d'une main sage et prudente à leur béatitude* (3)?

(1) *Ps.* CX, 3. — (2) *Prov.* III, 19. — (3) *Sag.* VIII, 1.

Enfin, si Dieu a tout fait, et s'il a tout fait avec sagesse, il s'est proposé dans tout ce qu'il a fait des fins nobles et sublimes. Ces fins ne sont autres que sa gloire et notre bien, ou, si l'on veut, notre perfection.

Dieu se propose sa gloire, parce qu'étant infiniment parfait, il lui faut une fin digne de lui ; et nulle fin n'est digne de lui, que lui-même. Il se propose de plus notre bonheur, parce qu'étant infiniment bon, il cherche à perfectionner ses créatures en les attirant à lui, en leur imprimant les caractères, les rayons de sa divinité, autant qu'elles en sont susceptibles ; et comme il nous aime incomparablement plus que ses autres ouvrages, parce que nous sommes le plus excellent, et celui qui lui a coûté le plus cher, il est déterminé par cette bonté et cet amour à rapporter à notre perfection tout ce qu'il fait en nous. Il nous est donc impossible de trouver dans les objets intérieurs ou extérieurs, quelque chose qui soit mieux proportionné, ou qui nous convienne mieux que tout ce qu'il ordonne et permet pour notre bien et notre parfait bonheur. *La volonté de Dieu*, dit saint Paul, *est notre sanctification* (1). Or, si Dieu veut cette fin, il veut aussi les moyens qui y conduisent : et les moyens, ce sont les événements qu'il suscite, puisque, selon un autre passage, tout doit tourner au bien des élus de Dieu. Ne poussons pas plus loin nos raisonnements ; car il est manifeste, pour quiconque réfléchit, que rien n'est plus conforme à la raison comme à la foi, que de soumettre sa volonté à celle de Dieu, qui a tout fait, tout fait avec sagesse, et en se proposant des fins très-saintes et très-sublimes.

(1) *Thess.* IV, 3

Seconde Réflexion.

Rien ne procure plus de gloire à Dieu que la conformité de l'homme à sa volonté.

Tout ce que le Seigneur souverain Maître de toutes choses veut et exécute dans la production, la conservation et le gouvernement de toutes ses créatures, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce, soit dans l'ordre de la gloire, tend nécessairement à la louange et à l'exaltation de Dieu, comme fin dernière de tout ce qui existe : or, si Dieu ne peut vouloir ni se proposer autre chose que sa propre gloire, seule fin, avons-nous dit, digne de lui, il est certain que l'homme qui unit sa volonté à la volonté divine, doit par là même glorifier Dieu de la manière la plus parfaite et la plus méritoire ; et comme Dieu, agissant par les lumières d'une sagesse infinie, et connaissant mieux que nous ce qui peut procurer sa gloire à un degré plus éminent, choisit toujours ce qui est le plus propre à sa manifestation, il s'ensuit que l'homme doit regarder comme la meilleure et la plus noble situation, celle où Dieu le veut, quelle qu'elle puisse être, puisque, par cela seul que Dieu le veut, elle doit être la plus propre à procurer cette gloire divine... Aussi était-ce dans cette pensée qu'un saint disait : *J'aimerais mieux être un ver de terre, si telle était la volonté de Dieu, que d'être séraphin, s'il ne le voulait pas,* parce que je le glorifierais davantage en restant *dans l'ordre de ses desseins.* Le divin Sauveur Jésus n'était-il pas aussi content lorsqu'il exerçait le vil métier de charpentier, dans la maison de Nazareth, selon l'ordre qu'il en avait reçu de son Père, que lorsqu'il étonnait les docteurs par la pro-

fondeur de sa science, et attirait tout un peuple sur ses pas par l'éclat de ses miracles? L'auguste Marie, renfermée dans le sanctuaire de sa pauvre maison, n'était-elle pas aussi digne des regards du Ciel, que le furent les apôtres lorsqu'ils firent retentir l'univers du nom de Jésus? Donc servir Dieu comme il le veut, selon le degré, la mesure, la manière qu'il a marqués, est la souveraine perfection : car il vaut mieux un serviteur qui attend dans le repos l'ordre du maître, qu'un autre qui s'agite et se remue dans l'intérêt même du maître, qui ne le veut pas. Ces principes sont aussi conformes à la raison qu'à la foi.

A cette première raison, ajoutons-en une seconde, pour mieux comprendre encore quelle gloire rend à Dieu celui qui conforme sa volonté à la sienne. Cette raison, la voici : l'immolation de la volonté propre est le plus grand sacrifice qu'on puisse offrir à Dieu. Aussi saint Paul met-il dans la bouche de Jésus ces paroles du prophète royal : *Les hosties et les oblations (de l'ancienne loi) ne vous sont plus agréables; les victimes égorgées n'ont pu effacer avec leur sang les péchés par lesquels les hommes avaient irrité votre colère; je sais que je suis la victime que vous demandez, et que la première chose que vous exigez de moi, c'est que je fasse votre volonté. Je le veux, mon Dieu, j'embrasse votre volonté; je la place dans le milieu de mon cœur* (1). Voilà le modèle du sacrifice le plus exquis que nous puissions présenter à Dieu : sacrifice qui s'élève comme l'encens de la plus agréable odeur devant le trône de sa Majesté divine. Répétons donc souvent cette parole du prophète Isaïe : *Possédez-nous, Seigneur*; soyez maître de nos cœurs : nous vous livrons nos volontés. Oui, ô mon Dieu! nous désirons *que*

(1) *Ps* XXXIX, 7

votre règne arrive parmi nous ; *et que votre volonté soit faite sur la terre comme dans les cieux* (1).

Oh ! quelle gloire pour Dieu d'avoir une créature si soumise à ses volontés, qu'il peut être assuré que, sans rencontrer de sa part aucune opposition, il fera d'elle tout ce qu'il voudra, pour ce qui regarde les honneurs et les opprobres, les richesses et la pauvreté, les consolations et les afflictions, la santé et la maladie, la vie et la mort, le temps et l'éternité ! Non, nous ne pouvons douter que ce ne soit là le plus grand honneur que Dieu puisse retirer de ses créatures. *On vous appellera d'un nom nouveau*, dit Isaïe en parlant de l'âme ; *d'un nom que le Seigneur vous donnera de sa propre bouche ; on ne vous appellera plus la délaissée ; votre terre ne sera plus la désolée : mais vous serez appelée la volonté de Dieu en elle* (2), parce que vous l'accomplirez parfaitement en tout. *Alors vous serez une couronne de gloire dans la main du Seigneur, et un diadème royal dans la main de votre Dieu* (3).

Troisième Réflexion.

Rien de plus avantageux pour l'homme que de conformer sa volonté à celle de Dieu.

Si nous considérons la vie présente, d'abord il sera aisé de nous convaincre que nous ne pourrons trouver de paix et de tranquillité que dans la conformité à la volonté divine. L'expérience, en effet, nous apprend que tout dans l'univers a une tendance naturelle au repos. Toutes les créatures s'y portent continuellement et de toutes leurs forces ; car comme chaque chose désire sa conservation, et que sa conservation dépend de sa paix, il est impossible

(1) *S. Matth.* VI, 10. — (2) *Isaïe*, LXII, 4. — (3) *Id. ibid.*

qu'elle ne fasse pas tous ses efforts pour chercher la paix, et s'arracher au trouble qui serait une cause de ruine : or, la conformité à la volonté de Dieu nous met dans ce parfait repos. D'où viennent en effet tous nos tourments et nos inquiétudes, sinon de la résistance qu'on oppose à notre volonté, en contrariant nos desseins et nos sentiments? Cette contradiction et ce combat donnent naissance à tous les déplaisirs qui nous troublent, à toutes les tempêtes dont notre âme est agitée : car si rien ne s'oppose à nous, si l'on fait ce que nous voulons, si tout arrive selon nos désirs, il est impossible que la paix n'habite pas dans nos cœurs, et que nous ne soyons heureux. Mais quel sera parmi les hommes celui qui pourra prétendre à ce bonheur, si ce n'est celui qui a uni sa volonté à celle de Dieu? Cette volonté divine s'effectuant toujours, parce que tout ce qui arrive dans ce monde est l'accomplissement de ses desseins, il faut nécessairement dire que la volonté de ces âmes nobles s'exécute toujours aussi, puisqu'elles n'ont d'autre vouloir que celui de Dieu même.

Ainsi, rien ne leur arrive contre leurs désirs; rien ne choque leurs sentiments. Sont-elles humiliées, méprisées; elles veulent l'être. Sont-elles pauvres; c'est ce qu'elles désirent. Sont-elles dans la souffrance; elles se plaisent dans la souffrance. Il est vrai que, dans cette disposition si parfaite, la pointe des douleurs se fait pourtant sentir; mais tout cela se passe dans la partie inférieure, et ne va pas jusqu'à la partie supérieure où l'esprit repose. Semblables à ces montagnes au bas desquelles se forment la pluie et les orages, tandis que le calme règne sur leur sommet, ces âmes goûtent ici-bas, au dedans d'elles-mêmes, une paix profonde que rien ne peut troubler, et un bonheur que rien ne peut altérer : voilà pour la vie présente.

Mais que dirons-nous des mérites et des richesses im-

menses qu'elles acquièrent en suivant cette voie? Comme cette soumission de notre volonté est le sacrifice le plus agréable et le plus glorieux que nous puissions offrir à Dieu; l'acte le plus parfait de la plus noble, de la plus excellente des vertus, la charité, il est hors de doute que l'homme qui soumet ainsi sa volonté, acquiert à chaque instant des trésors inestimables, et qu'en peu de temps il ramasse plus de richesses que d'autres en travaillant beaucoup pendant plusieurs années. Aussi nous pouvons dire que toute la perfection se trouve dans ce mot du divin Jésus : *Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu, sur la terre comme dans le ciel* (1).

Disons donc à Dieu quelquefois avec une sainte confiance en sa providence : O mon Seigneur et mon Dieu ! je m'abandonne et me livre entièrement à vous ; je vous livre mon corps, mon âme, mes biens, mon honneur, ma vie, ma mort, mon sort éternel.

J'adore tous les desseins que vous avez sur moi ; et je vous demande de tout mon cœur que tout ce que vous avez résolu de moi, soit pour le temps, soit pour l'éternité, de quelque maniere que ce soit, s'accomplisse selon votre sainte volonté, que j'aime et que je bénis de tout mon cœur.

PRATIQUE.

Renouvelez quelquefois cet acte d'abandon, surtout lorsque vous aurez quelque peine à vous résigner à la volonté divine, dans les diverses épreuves de la vie.

Bouquet spirituel.

Qu'il ne soit pas fait, Seigneur, selon ce que je veux, mais selon ce que vous voulez.

(1) *S. Matth.* VI, 10.

AUTRE SUJET.

Pour mieux vous résigner à la sainte volonté de Dieu, vous pourrez vous arrêter aux pensées suivantes.

1. Dieu sait mieux que moi ce qui me convient. Je ne vois, moi, que les avantages de la vie présente; et la science de Dieu embrasse l'avenir.

2. Tout ce que Dieu permet est pour mon plus grand bien, même ce qui me paraît le plus fâcheux.

3. Dieu ne permettra jamais que je sois éprouvé au delà de mes forces; mais, comme le dit saint Paul, il fera que *je retirerai avantage de la tentation même.*

4. Je ne puis compter, au milieu de mes épreuves, sur la grâce de Dieu, si je me rends digne de la recevoir, et si je la demande avec foi et confiance.

5. La résignation entière au bon plaisir de Dieu est une source de mérites, de grâces nouvelles, et quelquefois même de prospérité temporelle, comme cela arriva pour Job et Tobie.

CHAPITRE XVIII.

Qu'il faut souffrir avec constance les misères de cette vie, à l'exemple de Jésus-Christ.

1. *Jésus-Christ.* Mon fils, je suis descendu du ciel pour votre salut; je me suis chargé de vos misères, non par nécessité, mais par amour, afin de vous apprendre à supporter les maux de cette vie sans murmure.

Car, depuis l'heure de ma naissance jusqu'à ma mort sur la croix, je n'ai jamais été sans douleur.

J'ai vécu dans une extrême indigence des choses de ce monde; j'ai entendu souvent bien des plaintes de moi; j'ai souffert avec douceur les affronts et les outrages; je n'ai recueilli sur la terre, pour mes bienfaits, que de l'ingratitude; pour mes miracles, que des blasphèmes; pour ma doctrine, que des censures.

2. *Le Fidèle.* Seigneur, puisque vous avez été patient dans votre vie, accomplissant par là les ordres de votre Père, il est bien juste que moi, pauvre pécheur, je souffre patiemment ma misère, selon votre volonté, et que je porte, pour mon salut, aussi longtemps que vous le voudrez, le poids de cette vie corruptible.

Car, bien que la vie présente soit pleine de douleurs, elle devient

cependant, par votre grâce, une source abondante de mérites ; et votre exemple, suivi par vos saints, la rend supportable et précieuse, même aux faibles.

Elle est aussi beaucoup plus remplie de consolations que dans la loi ancienne, alors que les portes du ciel étaient encore fermées, que la voie du ciel semblait plus obscure, et que si peu s'occupaient de chercher le royaume de Dieu.

Ceux même qui alors étaient justes, et à qui le salut était réservé, ne pouvaient entrer dans le royaume céleste qu'après la consommation de vos souffrances et le tribut sacré de votre mort.

Oh ! quelles grâces ne dois-je pas vous rendre, de ce que vous avez daigné me montrer, et à tous les fidèles, la voie droite et sûre qui conduit à votre royaume éternel !

Car votre vie est notre voie ; et, par une sainte patience, nous marchons vers vous, qui êtes notre couronne.

Si vous ne nous aviez précédés et instruits, qui songerait à vous suivre ?

Hélas ! combien resteraient en arrière et bien loin, s'ils n'avaient sous les yeux vos exemples éclatants !

Si, après tant de miracles et d'instructions, nous sommes encore tièdes, que serait-ce si tant de lumière ne nous guidait sur vos traces ?

CONSIDÉRATION XVIII.

Sur ces paroles :

Mon fils, je suis descendu du ciel pour votre salut ; je me suis chargé de vos misères, afin de vous former par mon exemple à la patience, et de vous apprendre à supporter les maux de cette vie sans murmure. Car, depuis l'heure de ma naissance jusqu'à ma mort sur la croix, je n'ai jamais été sans douleur.

Premier Prélude.

Ce ne sera pas auprès de Jésus, manifestant sa gloire sur le Thabor, que vous vous rendrez aujourd'hui : vous irez vers celui que le prophète a désigné sous le nom de l'homme de douleurs ; vers celui qui lui fut montré dans un ravissement, tout couvert d'opprobres, et moins un homme qu'un ver de terre.

Second Prélude.

Demandez à Notre-Seigneur que, par le mérite de ses souffrances et sa mort, il vous fasse comprendre ce mot que la nature trouve si étrange et si dur : Heureux ceux qui pleurent. Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. Et, pour mieux vous pénétrer de reconnaissance et d'amour envers le divin Sauveur Jésus, vous vous arrêterez à considérer ces quatre circonstances de la mort de l'Homme-Dieu : 1° quel est celui qui souffre ? 2° pour qui souffre-t-il ? 3° que souffre-t-il ? 4° dans quels sentiments souffre-t-il ?

Première Réflexion.

Quel est celui qui souffre?

Dieu, assurément, avait dans les trésors de sa sagesse une infinité de moyens de punir ou de gracier l'homme pécheur. Il pouvait, en n'écoutant que sa justice, le briser comme un vase d'argile, ou le réserver, comme l'ange rebelle, à d'interminables et d'indicibles douleurs. Il était libre aussi de se contenter d'une expiation imparfaite, et de se relâcher de ses droits, après de longues et dures épreuves, comme cela nous arrive quelquefois pour un débiteur reconnu insolvable. Bien plus : qui se serait élevé contre ses jugements, si, renonçant à accabler l'homme prévaricateur sous le poids de son indignation, il lui avait dit : Je te pardonne sans rien exiger pour le rachat de ton crime; telle est ma volonté. *C'est moi qui suis le Maître, qui fais vivre et mourir* (1). Mais il plut à Dieu de punir et de faire grâce; de faire *rencontrer la miséricorde et la justice* (2); et, ce qu'il eût été impossible à toute autre intelligence d'imaginer, et à toute autre puissance d'exécuter, il lui plut d'accorder à la justice tout ce qu'elle exigerait, et à la miséricorde tout ce qu'elle solliciterait. Or, la justice, pouvant être rigoureuse, demanda une réparation proportionnée à l'offense, c'est-à-dire infinie; et la miséricorde, sachant qu'elle pouvait tout obtenir, osa tout espérer de celui-là seul qui avait le pouvoir de tout donner. Et de là l'incompréhensible mystère de l'Incarnation du Verbe; mystère de rigueur et d'amour, où toutes les perfections divines manifestées au grand jour s'exercent dans une proportion égale, si l'on peut parler ainsi, à leur

(1) *Jérém.* XLIX, 11. — (2) *Ps.* XXXIV, 11.

activité ; mystère qui procure plus de gloire à Dieu que la création du monde, que la création de tous les mondes, avec les richesses qu'ils renferment.

N'est-il pas vrai que lorsque, avec les connaissances que la foi et la raison nous donnent de la grandeur de Dieu et de la misère de l'homme, on rapproche dans sa pensée ces deux mots : *Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous* (1), l'esprit, confondu et comme effrayé, s'arrête, croyant avoir blasphémé et anéanti Dieu ? Et cependant, le blasphème n'est que sur les lèvres qui nient cette incompréhensible preuve d'amour et de justice. L'anathème ne pèse que sur l'impie qui, dans son ignorance des voies de Dieu, et dans la crainte de l'avilir, rougit de l'étable et de la croix. Respectueuse et soumise, la foi, regardant le trône de Dieu et la crèche de Jésus, dit, en mesurant la distance des cieux et de la terre : *C'est ainsi que Dieu a aimé le monde, qu'il n'a pas fait difficulté d'envoyer son Fils pour le sauver* (2). Mon Dieu, mon Dieu ! si le vieux Tobie, sachant que celui qui avait conduit son fils dans son voyage était un ange, demeura pendant trois heures la face contre terre, tant était grand l'étonnement, le saisissement qui s'était emparé de lui, à la vue d'un bienfait si signalé, que ferai-je, moi, qui dois croire que ce n'est pas un ange, mais celui qu'adorent les anges, qui est descendu pour me servir de guide ? Quel sentiment pénétrera mon cœur, quand je me dirai : Souviens-toi, ô mon âme ! que c'est l'Éternel qui est devenu mortel ; que c'est celui qui règne dans l'indépendance et la gloire, qui s'est fait pauvre et esclave ; souviens-toi que c'est celui auquel fut préféré un infâme assassin, et qui mourut de la mort la plus cruelle, qui est ton Dieu ! Oui, ton Dieu, car il faut

(1) *S. Jean*, I, 3 — (2) *Ibid.* III, 16.

bien espérer que, sauvée par lui, tu ne diras pas comme le Juif incrédule : *S'il est le Fils de Dieu, qu'il descende de la croix ; s'il a pu sauver les autres, qu'il se sauve lui-même, et je croirai en lui* (1).

Seconde Réflexion.

Après avoir examiné celui qui souffre, voyons pour qui il a souffert...

Il a souffert pour les hommes, c'est-à-dire, pour des créatures très-viles, desquelles il n'avait rien à espérer ou à craindre. Bien plus : il a souffert pour des ennemis, pour des ingrats. On a vu quelquefois des pères s'offrir à la mort pour leurs enfants ; des époux, pour leurs épouses ; des parents, pour leurs parents ; des amis, pour leurs amis. Mais mourir pour ses ennemis est un prodige qui ne pouvait être réalisé que par l'infinie bonté du Dieu, qui, comme le dit saint Paul, *a fait paraître l'amour ardent qu'il nous portait, en mourant pour nous lorsque nous étions encore des pécheurs et ses ennemis* (2). Et maintenant faut-il s'étonner des effets prodigieux qu'a produits sur les saints cette pensée : *Il m'a aimé, et il s'est livré pour moi* (3)? Il est rapporté dans la vie de sainte Agnès de Foligno, qu'un jour Notre-Seigneur lui apparut attaché à la croix, en disant : Regardez mes plaies, ma fille, et considérez les douleurs que j'ai endurées pour l'amour de vous. Que pouvez-vous faire pour répondre à l'amour que j'ai eu pour vous ? Puis, ajoute la sainte, Jésus me montrait en détail les blessures de ses pieds, de ses mains, de sa tête, de son côté adorable, ouvert d'un coup de lance, et

(1) *S. Matth.* XXVII, 42. — (2) *Rom.* V, 10. — (3) *Éphés.* V, 2.

me disait : C'est pour vous, ma fille, que j'ai voulu endurer ces horribles souffrances ; et en entendant ces mots, *c'est pour vous*, je pleurais tendrement, et les larmes qui tombaient de mes yeux étaient si brûlantes, que mon visage était tout en feu, et que j'eus besoin de prendre de l'eau froide pour tempérer l'ardeur qui me dévorait....

O amour ! ô amour ! s'écriait avec transport la bienheureuse Madeleine de Pazzi, s'extasiant dans cette même pensée, ô amour ! que vous êtes peu connu ! Et elle saisissait son crucifix, le pressait sur sa poitrine, et l'arrosait de ses larmes.... Voilà ce qu'opérait sur les saints ce souvenir : *Il m'a aimé, et il s'est livré pour moi* (1). On dit que lorsque le soleil est dans la canicule, la mer commence à bouillonner, les étangs sont agités, la nature entière ressent les influences de cet astre, tout est enflammé, et quelquefois, dans l'Éthiopie, des forêts entières sont consumées. Si le soleil a tant de pouvoir sur les corps, le divin Jésus, soleil de justice, en a bien plus sur les âmes, surtout si on le considère au jour de sa passion, où il s'est montré si brûlant. *Le soleil de justice* (2), dit le prophète, *instrument admirable et chef-d'œuvre* du Tout-Puissant, donne à son lever la lumière et la chaleur ; *mais il est brûlant à son midi et à son coucher*. Faible image du divin Sauveur, qui, cloué sur la croix, attirait à lui tous les cœurs pour les consumer de l'amour qui dévorait le sien. Hélas ! et comment se fait-il que nous restions froids et insensibles en présence d'une pareille charité ? La vue d'un ennemi réduit en cet état ne désarmerait pas seulement notre vengeance, mais nous arracherait des larmes de compassion et de pitié, et le souvenir d'un Dieu mourant pour nous n'aurait pas la vertu de nous toucher ? En vérité,

(1) *Ephes.* V, 2. — (2) *Malach.* IV, 2.

je ne sais quel est le mystère le plus étonnant, de voir un Dieu aimant les hommes à cet excès, ou de voir des hommes se rendant coupables d'une pareille ingratitude !

Troisième Réflexion.

Que souffre Jésus ?

L'homme ayant abusé de tous les organes de son corps et de toutes les facultés de son âme, Jésus, le réparateur par excellence, a voulu que la douleur de l'expiation s'étendît sur tous les membres de son corps, et sur toutes les puissances de son âme. C'est pourquoi, s'entretenant avec ses disciples des souffrances qu'il allait endurer pour le salut du monde, il compare sa passion tantôt à un baptême, parce qu'il va être plongé dans une mer de sang ; tantôt à un calice, parce qu'il sera abreuvé d'amertume jusque dans la plus intime partie de son être. Et d'abord, Jésus a voulu souffrir du côté des biens ; car, sans parler de la pauvreté de sa naissance, de sa fuite et de sa demeure en Égypte ; sans parler des misères de toute sa vie, il fut dépouillé, à sa mort, de ses habits par les soldats, et réduit à la plus humiliante nudité. Jésus a voulu souffrir dans son honneur et sa réputation, puisque, selon l'énergique expression du prophète, il fut *rassasié* (1) d'opprobres : les noms de blasphémateur, de séditieux, de possédé du démon, d'homme adonné aux plaisirs de la table, lui furent prodigués : sa sagesse fut traitée de folie ; sa puissance parut l'effet d'un pouvoir occulte et criminel.

Jésus a voulu souffrir de toute sorte de personnes : un disciple le trahit ; un autre le renia ; tous l'abandonnèrent. Il voulut souffrir de la part des rois, des gouvernements,

(1) *Jérém.* III, 30

des juges, des courtisans, des soldats, des pontifes, des prêtres, des gens instruits, des lévites, des séculiers, des Juifs, des gentils, des femmes, des petits enfants; et de sa sainte Mère elle-même, qui lui fut un sujet d'affliction lorsqu'il la vit présente à sa mort, noyée dans un océan d'amertume au pied de la croix. Jésus a voulu souffrir dans tous les membres de son corps, et nous en avons dit la raison : sa tête fut couronnée d'épines ; sa barbe et ses cheveux, arrachés; ses joues, couvertes de soufflets ; son visage, de crachats ; son cou et ses bras, serrés de chaînes; ses épaules, accablées sous le poids de sa croix; ses mains et ses pieds, percés ; son côté, ouvert d'un coup de lance; et tout son corps, déchiré de cinq mille coups de fouet.

Tous ses sens furent lavés par ce baptême de douleur : ses yeux ne pouvaient se reposer que sur des ennemis qui insultaient à ses souffrances, ou sur des objets bien chers dont la présence transperçait son cœur ; ses oreilles étaient ouvertes aux blasphèmes, aux railleries, aux injures, aux calomnies, que mille bouches vomissaient au pied de la croix ; son goût, dévoré par une soif ardente, n'eut d'autre adoucissement que du fiel et du vinaigre, et l'organe du toucher était déchiré par les cruelles blessures de ses pieds et de ses mains..... Jésus a voulu souffrir dans toutes les puissances de son âme : la vue des péchés de tous les hommes, péchés dont il sentait toute l'horreur à cause de l'outrage fait à la majesté de Dieu son père, la considération surtout de l'inutilité de ses souffrances pour une multitude innombrable de malheureux qui devaient en abuser ou en perdre les fruits, étaient un surcroît de douleur dont il est impossible de soupçonner l'excès.

Passons sous silence la durée de ces tourments, qui commencèrent au moment de sa conception, et ne finirent qu'à sa mort.

Ne disons rien non plus de la délicatesse de sa complexion, ni de l'étendue de ses facultés intellectuelles, qui durent augmenter la vivacité de ses douleurs; mais arrêtons-nous plutôt à ce qui doit donner un prix infini aux souffrances de Jésus : les sentiments dans lesquels il a souffert.

Quatrième Réflexion.

Dans quels sentiments Jésus a-t-il souffert?

Tout ce que nous allons dire peut se traduire par ce mot que nous avons déjà cité : *Il m'a aimé, et il s'est livré pour moi* (1)... L'amour, voilà donc l'explication de tout ce qui s'est accompli à Bethléem et au Calvaire! C'est l'amour qui a fait choisir à Jésus les souffrances : car, pouvant demeurer dans le ciel au sein de la gloire, il a préféré descendre sur la terre pour se revêtir de nos misères. Pouvant, tout en se faisant homme, communiquer à son corps sacré la même joie, la même immortalité, la même béatitude dont il jouit maintenant, parce que tout cela lui est naturellement dû, il ne le voulut pas, mais il aima mieux l'abandonner aux souffrances et à la mort. Plusieurs Pères de l'Église prétendent que le Père éternel, au moment de l'incarnation du Verbe, proposa à sa sainte âme, parfaitement libre, le choix de sauver le monde, par les plaisirs ou les douleurs, les honneurs ou les infamies, les richesses ou la pauvreté, la vie ou la mort, et qu'il choisit les maux et les croix, pour rendre à Dieu plus de gloire, et donner aux hommes un plus grand témoignage d'amour.

C'est l'amour qui, ayant choisi les maux, et qui, pouvant

(1) *Éphés.* V, 2.

se contenter de la moindre des douleurs, puisqu'une seule larme, une seule goutte de sang était d'un prix infini, à cause de la dignité de l'Homme-Dieu ; c'est l'amour, disons-nous, qui a voulu satisfaire d'une manière abondante, surabondante même, en portant Jésus à répandre son sang, non par goutte, mais par torrent.

C'est l'amour qui, après avoir choisi tous ces tourments, les désira avec une ardeur incroyable, et attendit avec une sainte impatience l'heure de ce baptême, dont le retard lui était si pénible. *Je dois être baptisé d'un baptême de sang* (1), disait Jésus; *et je suis pressé de le voir s'accomplir en moi. Faites de suite ce que vous avez résolu de faire*, ajouta-t-il à Judas; et, repoussant Pierre, qui voulait s'opposer à sa passion, il dit : *Retirez-vous de moi, Satan, vous m'êtes un sujet de scandale* (1).

Dans quel autre sentiment que celui de l'amour, Jésus ouvrit-il son cœur à ses disciples, quand l'heure de sa mort fut arrivée? Sans doute il serait difficile de peindre l'étreinte d'amour et de joie de la mère qui embrasse et serre dans ses bras son fils unique, revenu sain et sauf d'une bataille où elle l'avait cru mort; mais comment peindre la joie que ressentit Jésus quand il embrassa cette croix, qu'il désirait depuis trente-trois ans de toute l'ardeur de son cœur? Aussi est-ce pour cette raison que, contre son ordinaire, il fait une entrée triomphante à Jérusalem, où il savait que les Juifs devaient le prendre pour le mettre à mort; pour cette raison, qu'après avoir mangé la Pâque avec ses disciples pour la dernière fois, il se leva de table et entonna l'hymne de la joie et de la reconnaissance tant il sentait de bonheur en voyant arriver l'heure du sacrifice. Aussi n'attend-il pas que les sol-

(1) *S. Marc*, X, 38. — (2) *Ibid.* VIII, 33.

dats se présentent pour le prendre ; mais, éveillant ses apôtres, et s'avançant au-devant de ses bourreaux, il dit : *Afin que le monde sache que j'aime mon Père, et que je fais ce qu'il m'a commandé, levons-nous et sortons d'ici* (1).

Tel fut l'amour de Jésus ; tel fut le sentiment qui l'anima pendant les horribles souffrances de sa passion : *Il a été offert parce qu'il l'a voulu ; et il a voulu être offert, parce qu'il m'a aimé* (2). Tout est là ; tout se résume par ces deux mots du prophète et de l'apôtre : mots pleins de douceur et de charme, pour le cœur seulement qui sait s'ouvrir à la reconnaissance et à l'amour.

PRATIQUE.

Prosterné au pied de l'image de Jésus crucifié, vous ferez lentement et du plus profond de votre cœur, un acte de contrition et d'amour.

Bouquet spirituel.

Il m'a aimé, et il s'est livré pour moi.

SECOND SUJET.

Bien que la vie présente soit pleine de douleurs, elle devient cependant par votre grâce une source abondante de mérites ; et votre exemple suivi par vos saints la rend supportable et précieuse même aux faibles.

Ainsi nous devons nous consoler des misères de la vie, et les endurer avec patience :

1. Parce que ces douleurs nous serviront d'expiation pour la multitude de nos fautes ;

2. Parce qu'elles seront une source de mérites en cette vie, et de gloire en l'autre ;

3. Parce que notre résignation à les souffrir patiemment nous rendra conformes à Jésus et aux saints ;

(1) *S. Jean*, X, 31. — (2) *Isaïe*, LIII, 3.

4. Enfin, parce que cette résignation sera une source de consolations et de douceur sur cette terre même.

TROISIÈME SUJET.

Repassez dans votre esprit ces admirables paroles que l'auteur de l'Imitation place dans la bouche de Jésus.

J'ai vécu dans une extrême indigence des choses de ce monde.

J'ai entendu souvent bien des plaintes de moi.

J'ai souffert avec douceur les affronts et les outrages.

Je n'ai recueilli sur la terre, pour mes bienfaits, que de l'ingratitude;

Pour mes miracles, que des blasphèmes;

Pour ma doctrine, que des censures.

QUATRIÈME SUJET.

Arrêtez-vous aussi quelques instants à cette pensée que développe le même auteur :

Elle est aussi (la vie présente) beaucoup plus remplie de consolations, que dans la loi ancienne, alors que les portes du ciel étaient encore fermées, que la voie du ciel semblait plus obscure, et que si peu s'occupaient de chercher le royaume de Dieu.

CHAPITRE XIX.

De la souffrance des injures et de la véritable patience.

1. *Jésus-Christ.* Pourquoi ces murmures, mon fils? Cessez de vous plaindre, en considérant mes souffrances et celles des saints.

Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang. (Heb., 12, 4.)

Ce que vous endurez est peu en comparaison de ce qu'ont souffert tant d'autres qui ont été si fortement tentés, si cruellement affligés, éprouvés et exercés en tant de manières.

Rappelez donc à votre esprit les peines extrêmes des autres, afin d'en supporter paisiblement de plus légères.

Que si elles ne vous paraissent pas légères, prenez garde que cela ne vienne de votre impatience.

Cependant, grandes ou petites, efforcez-vous de les supporter avec patience.

2. Plus vous vous disposez à souffrir, plus vous montrez de sagesse et acquérez de mérites : la ferme résolution et l'habitude de souffrir vous rendront même la souffrance moins pénible

Ne dites pas : Je ne puis supporter cela d'un tel homme ; ce sont des offenses qu'on n'endure point : il m'a fait un très-grand tort, et il me reproche des choses auxquelles je n'ai jamais pensé. D'un autre, je le souffrirai avec moins de peine, et comme je croirai devoir le souffrir.

Il est insensé celui qui raisonne ainsi : car, au lieu de considérer la vertu de patience et l'épreuve qui doit la couronner, il ne voit que l'injure et la personne de qui il l'a reçue.

3. Celui-là n'a pas la vraie patience, qui ne veut souffrir qu'autant qu'il lui plaît et de qui il lui plaît.

L'homme vraiment patient n'examine point qui l'éprouve; si c'est son supérieur, son égal ou son inférieur ; un homme de bien ou un méchant.

Mais, se mettant peu en peine des créatures, il reçoit de la main de Dieu, avec reconnaissance, les contrariétés, quelque grandes et nombreuses qu'elles puissent être, et les estime un grand gain.

Car, aux yeux de Dieu, une peine, si légère qu'elle soit, soufferte pour lui, ne peut être sans mérite.

4. Soyez donc prêt au combat, si vous voulez remporter la victoire.

Sans combat, vous ne pouvez obtenir la couronne de la patience; et refuser de combattre, c'est refuser d'être couronné.

Si vous désirez la couronne, combattez courageusement, souffrez avec patience.

On ne parvient pas au repos sans travail, ni sans combat à la victoire.

Le Fidèle. Seigneur, rendez-moi possible, par votre grâce, ce qui semble impossible par la nature.

Vous le savez, j'ai peu de force pour souffrir; la moindre adversité m'abat aussitôt.

Faites que la tribulation soufferte pour votre nom me soit douce et désirable; car souffrir et être affligé pour vous est très-utile à mon âme.

CONSIDÉRATION XIX.

Sur ces paroles :

Ne dites pas : Je ne puis supporter cela d'un tel homme; ce sont des offenses qu'on n'endure pas : il m'a fait un très-grand tort, et il me reproche des choses auxquelles je n'ai jamais pensé. D'une autre personne je le souffrirai avec moins de peine, et comme je croirai devoir le souffrir.

Premier Prélude.

Recevez avec un saint respect cette parole de Jésus : Si, sur le point d'offrir votre présent à l'autel, vous vous rappelez que votre frère a

quelque chose contre vous, laissez là votre don, allez vous réconcilie avec votre frère, et puis vous reviendrez offrir votre présent.

Second Prélude.

Implorez les lumières de l'Esprit saint; et, pour trouver moins de difficultés dans la pratique de la douceur et de la patience envers les personnes qui vous ont offensé, considérez : 1° que Dieu nous commande le pardon des injures; 2° que Jésus nous en offre le modèle le plus parfait; 3° que nos plus chers intérêts nous engagent à traiter nos frères avec indulgence.

Première Réflexion.

Dieu commande le pardon des injures.

Je ne vous dissimulerai pas, mon fils, que le pardon des injures ne soit une chose très-pénible qui répugne à la nature, et soulève le cœur de l'homme tout entier. Pardonner de bonne foi, pardonner sans réserve, c'est, à en juger par les sentiments qui sont en nous, la plus rude épreuve de la charité, et l'un des plus grands efforts de la religion. Aussi n'y a-t-il rien dans le christianisme de plus sublime, de plus héroïque, de plus parfait : et vous voyez qu'en vous faisant cet aveu, je n'ai nulle envie de vous dissimuler la difficulté du sacrifice, parce que je sais qu'il suffit de vous dire que telle est la volonté de Dieu, pour vous voir imposer silence à toutes les répugnances de votre nature. Or, Dieu le veut, et ce précepte, fondé sur toutes les lois divines, est aussi ancien que la vraie religion. Il existe dans la loi de nature et dans la loi écrite, aussi bien que dans la loi de grâce : et quand on disait aux Juifs : Vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi, ce n'était pas Dieu qui le disait, mais ceux qui interprétaient mal la loi de Dieu : c'étaient les pharisiens, qui, en corrompant la loi de Moïse, croyaient

que le commandement d'aimer le prochain leur laissait la liberté de haïr et de poursuivre leurs ennemis. Jésus-Christ n'a donc pas établi une loi nouvelle, lorsque, usant de toute sa puissance de législateur, il nous a dit : *Aimez vos ennemis et pardonnez-leur* (1) ; mais il n'a fait que renouveler cette loi, qui était comme effacée du souvenir des hommes ; il a expliqué cette loi que l'ignorance et les passions avaient obscurcie. Car, *si vous n'aimez que ceux qui vous aiment*, ajoutait ce divin Sauveur, *que faites-vous en cela de plus que les publicains? Si vous n'avez de charité que pour vos frères, qu'y a-t-il là qui vous relève au-dessus des païens* (2)? Votre charité n'est pas digne du Dieu *qui fait luire son soleil sur les méchants comme sur les bons ;* ce n'est qu'une charité humaine et naturelle, qui ne saurait être d'aucun prix à ses yeux. Et voilà pourquoi il concluait son discours en nous ordonnant d'aimer jusqu'à nos ennemis, de leur remettre leurs offenses, de conserver la paix avec eux, bien plus, de la rechercher si cela même était nécessaire. Or, si telle est la volonté expresse de Dieu, il n'y a donc plus à balancer, il n'y a plus d'excuse à chercher, pour justifier ou couvrir une vengeance qu'il réprouve. Dieu veut que je pardonne : je me résignerai donc, et je ferai ce sacrifice, quelque dur, quelque pénible qu'il soit. La nature gémira et s'indignera ; mais j'imposerai silence à la nature, parce que j'aurai pour la combattre l'assistance de la grâce divine, qui ne saurait me manquer, si je la demande comme il faut. Le monde me blâmera : que m'importe, si j'ai l'approbation de Dieu et de ma conscience? Mais suis-je sûr qu'il me blâmera : l'édifiant spectacle de modération et de douceur que je lui offrirai ne me gagnera-t-il pas tous

(1) *S. Matth.* V, 44. — (2) *Id. ibid.*

les cœurs? Supposons pour un instant qu'on me traite d'esprit faible, d'homme sans énergie, sans courage, et insensible au point d'honneur; je demanderai où se trouve le véritable honneur de vaincre un ennemi ou de se vaincre soi-même? Quoi! cette seule pensée présentée par le plus grand orateur romain, suffit pour faire déchirer à un vainqueur irrité une sentence de proscription déjà écrite et signée; et cette même pensée, appuyée de toutes les considérations de la foi, ne ferait aucune impression sur mon cœur! Mais alors, je ne ressemblerais pas seulement aux païens dont parle le Sauveur, je serais moins grand moins généreux qu'ils ne le furent, et l'on devrait dire que la grâce a moins d'empire sur mon cœur que la raison n'en eut sur leur esprit?

Non, il n'en sera pas ainsi, Seigneur; et dût mon ennemi se prévaloir de mon indulgence et me payer d'ingratitude, je n'oublierai jamais que la vengeance n'appartient qu'à vous seul, parce que seul vous l'exercez sans prévention, sans précipitation, sans injustice, sans colère, sans emportement, sans aucun de ces sentiments, enfin, qui en rendent chez moi l'exercice coupable et injuste.

Seconde Réflexion.

Dieu lui-même et Jésus, son divin Fils, se proposent comme le modèle de la générosité avec laquelle nous devons pardonner à nos frères.

Quelque positif, quelque formel, quelque puissant que soit l'ordre de Dieu, nous avons peine à comprimer et refouler au fond de nos âmes le sentiment de la vengeance et de la haine pour une injure reçue. Et cependant, combien de fois le Dieu qui nous a fait un précepte d'aimer ceux qui nous haïssent, ne nous a-t-il pas donné l'exemple

du généreux oubli qu'il nous commande, en l'exerçant envers nous, au moment même ou nous étions ses ennemis! Hélas! nous ne pouvons supporter qu'un homme nous ait blessés et outragés, et Dieu nous fait voir des millions d'hommes, ou plutôt tous les hommes ensemble qui se soulèvent contre lui et qui le déshonorent! Nous avons peine à souffrir les mauvais offices de cette personne, parce que nous l'avons obligée, et Dieu nous répond que depuis qu'il a créé le monde, le monde n'a cessé un seul instant de l'outrager. Et qu'est-ce donc qui nous rend si sensibles? Qu'est-ce qui réveille à un si haut degré notre délicatesse et notre susceptibilité? Souvent un rien, une parole mal entendue, une raillerie mal prise, un trop grand entêtement de la part du prochain à soutenir dans la conversation son sentiment, une vivacité qui lui sera échappée, un mépris léger, un air froid et indifférent, que sais-je enfin? Une rivalité d'amour-propre ou une vaine prétention pour un point d'honneur, voilà ce qui fait naître parmi les hommes les plus grandes inimitiés, parmi ceux même qui se piquent de sagesse, de modération et quelquefois de sentiments de foi et de religion. Ah! que tout cela est petit, ô mon fils! que tout cela est frivole! Et qu'y a-t-il donc dans tous les torts que nous venons d'énumérer qui soit comparable à tout ce qui s'est fait, et qui se fait encore tous les jours contre Dieu? Rapprochez des griefs dont vous avez à vous plaindre, les impiétés, les sacriléges, les blasphèmes, les profanations du nom de Dieu et de ses mystères, les révoltes perpétuelles contre la loi de son Évangile : Dieu les souffre pourtant; et il les souffre de la part de misérables créatures qu'il pourrait foudroyer et anéantir d'un mot. Et cet exemple ne nous confondrait pas! Quoi! le Dieu qui, étant la grandeur même, mérite les hommages de tous les hommes, se tait sur l'insolence

des pécheurs qui l'outragent; il oublie les excès de leurs passions les plus brutales, ne se souvient plus ni de la multitude, ni de la grièveté de leurs offenses; va jusqu'à leur tendre les bras pour les appeler à lui; leur ouvre le sein de sa miséricorde pour les recevoir; et moi, je ne voudrais écouter que les sentiments de ma vengeance! Oubliant que Dieu est mon père, que ceux qui m'ont offensé sont mes frères, j'oserais me prévaloir de je ne sais quelle distinction humaine, pour exagérer les fautes qu'ils auraient commises à mon égard, et les ranger au nombre des crimes irrémissibles! Mesurant tous mes pas, et craignant de perdre quelque chose de mes droits, plus imaginaires souvent que réels, je passerais des années, et peut-être ma vie, dans des divisions scandaleuses, plutôt que de faire une démarche, une excuse que la charité me commande, quand la justice ne me la commanderait pas; je voudrais éterniser ma haine, et pour un moment, pour une occasion où mon frère m'aurait manqué, je demanderais des réparations qui ne finissent point! Mais alors je serais indigne du Dieu qui pardonne, et je ne devrais plus regarder Jésus comme mon Sauveur et mon maître, car c'est de Jésus que j'ai reçu cette leçon : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (1). C'est Jésus qui, après m'avoir recommandé, non-seulement *d'aimer ceux qui me maudissent, mais de les bénir et de leur faire du bien* (2), me présente lui-même le premier exemple de cette héroïque charité, lui qui donna le nom d'ami au traître Judas, permit à ceux qui venaient pour se saisir de sa personne de se relever, reprit avec douceur le malheureux qui osa lui donner un soufflet, et pria, enfin, pour ceux qui le mettaient à mort et qui

(1) *S. Matth.* XI, 29. — (2) *S. Luc*, VI, 27.

le crucifiaient. Après un tel exemple, ne semble-t-il pas que la haine et la vengeance devraient être impossibles parmi ceux qui se flattent d'être les disciples de celui qui disait : C'est à cette marque que *l'on vous reconnaîtra pour les miens, si vous vous aimez les uns les autres* (1).

Troisième Réflexion.

Nos propres intérêts nous engagent à traiter nos frères avec indulgence.

Quel est l'homme sur la terre qui n'ait quelquefois conçu de vives inquiétudes sur son salut? Tel est, en effet, notre triste sort en cette vie, et l'affreuse incertitude où nous nous trouvons, que, certains d'avoir péché, nous ne savons pas si Dieu nous a pardonné. Les plus grands saints ne le savaient pas eux-mêmes; et après avoir passé de longues années dans la pénitence, ils se demandaient les uns aux autres, saisis d'effroi : Pensez-vous que Dieu ait reçu mon expiation, et que mes fautes soient oubliées? Eh bien! cette assurance si douce, nous pouvons l'avoir si nous le voulons, parce qu'elle est fondée sur la parole divine, sur l'oracle de l'éternelle et immuable vérité. Dieu l'a déclaré par la bouche de son Fils : Pardonnez, et je vous pardonnerai. Je ne vous pardonnerai pas seulement quelques péchés, mais de quelque nature qu'ils puissent être, ils vous seront remis. Seraient-ils aussi énormes que la trahison de Judas, aussi multipliés que les cheveux de votre tête, j'oublierai tout, pourvu que vous vous montriez généreux envers vos frères qui vous ont offensés. Oh! quelle promesse consolante que celle que je viens

(1) *S. Jean*, XIII, 35

d'entendre, ô mon Dieu ! Quoi ! je puis donc compter autant sur le pardon de mes fautes, que je puis compter sur votre infaillibilité même et votre inviolable fidélité à remplir vos promesses ! Animé de cette confiance, je puis donc me présenter devant votre autel et vous dire, sans manquer au respect que je dois à votre infinie majesté : Seigneur, tout grand pécheur que je suis, j'ose espérer que vous me ferez grâce, parce que, selon vos ordres, j'ai fait grâce moi-même à mes frères. Dans le sacrifice que je viens vous présenter, je n'ai point d'autre victime à vous offrir que mon cœur et son ressentiment. Je vous l'immole, ô mon Dieu! comme une hostie digne de vous, puisqu'elle est purifiée par le feu de la charité. Si vous la repoussiez, j'en appellerais à votre parole, et je vous dirais : N'est-ce pas vous, mon Dieu, qui m'avez autorisé à espérer si facilement mon pardon, en me promettant de me l'accorder comme le prix de la charité que j'aurais moi-même exercée? Pourriez-vous bien vous ressouvenir de mes offenses, quand j'ai oublié celles de mes frères, et quand vous-même avez placé sur mes lèvres cette touchante prière : *Pardonnez-nous, comme nous pardonnons* à ceux qui nous ont offensés (1)? Non, Seigneur, *le ciel et la terre passeront, mais vos paroles ne passeront pas* (2); et toujours il sera vrai de dire qu'on *se servira pour nous de la même mesure dont nous nous serons servis pour les autres* (3). Donc nos plus chers intérêts nous engagent à traiter avec bonté et indulgence ceux dont nous avons à nous plaindre. *Heureux*, est-il écrit, *heureux les pacifiques, parce qu'ils posséderont la terre* (4); non cette terre maudite, mais la terre des vivants.

(1) *S. Matth.* VI, 12. — (2) *S. Marc*, XIII, 31. — (3) *S. Matth.* VII, 2. — (4) *Ibid.* V, 6.

PRATIQUE.

Ne vous couchez jamais sur votre colère.

Bouquet spirituel.

Pardonnez-nous, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

SECOND SUJET.

Sur les contestations qui s'élèvent entre les hommes.

1. Dans toutes les querelles qui divisent les hommes, il est bien rare que la raison et la justice soient d'un côté et tous les torts de l'autre; souvent il arrive que les deux parties ont des torts réciproques; mais le malheur vient de ce que chacun voit ceux de son adversaire, et nullement les siens. Un peu plus de sévérité pour soi rendrait plus indulgent pour les autres.

2. Après bien des exposés, des récriminations, des contestations et des répliques, que provoquent et que suivent d'autres répliques, les choses souvent n'en sont pas plus avancées, parce que chacun envisageant diversement et sous un seul jour, le point de la difficulté, il est impossible de se rencontrer et de s'entendre. La bonne foi, la franchise, un esprit droit et consciencieux, préviendraient bien des ruptures entre les amis, ou y mettraient un terme; mais, hélas! il est si rare d'avoir un jugement droit, surtout quand on prononce dans sa propre cause.

3. L'amour-propre ou l'intérêt blessé, en grossissant les torts du prochain, nous rend souvent injustes dans l'appréciation des griefs que nous lui reprochons. Pour trouver sa conduite exempte de blâme, ou même digne d'éloges, il suffirait que nous fussions désintéressés et indifférents.

4. Telles sont, hélas! les contradictions de l'esprit humain, qu'il blâme souvent dans autrui ce qu'il justifie et trouve bon en lui-même.

TROISIÈME SUJET.

Il vous sera utile de réfléchir sur cet autre passage du même chapitre :

Plus vous vous disposez à souffrir, plus vous montrez de sagesse et acquérez de mérites.

La ferme résolution et l'habitude de souffrir vous rendront même la souffrance moins dure.

Si vous désirez la couronne, combattez courageusement, souffrez avec patience.

CHAPITRE XX.

De l'aveu de son infirmité et des misères de cette vie.

1. *Le Fidèle. Je confesserai contre moi mon injustice.* (Ps. XXXI, 5.) Je confesserai, Seigneur, mon infirmité.

Un rien suffit souvent pour m'abattre et me plonger dans la tristesse.

Je me propose d'agir avec force; mais, à la moindre tentation qui survient, je me trouve dans une grande anxiété.

C'est quelquefois la chose la plus vile qui me cause une violente tentation.

C'est souvent lorsque je me crois un peu en sûreté, et que je ne sens aucun trouble, que je me trouve presque abattu par un léger souffle.

2. Voyez donc, Seigneur, mon impuissance et ma fragilité, que tout manifeste à vos yeux.

Ayez pitié de moi, *et retirez-moi de la boue, de peur que je ne m'y enfonce et que je ne demeure toujours dans l'humiliation.* (Ps. LXVIII, 15.)

Ce qui souvent cause ma peine et ma confusion devant vous, c'est de tomber si aisément, et d'être si faible contre mes passions.

Bien que je n'aille pas jusqu'à consentir entièrement, leurs sollicitations me fatiguent et me pèsent; et ce m'est un grand ennui de vivre ainsi toujours en guerre.

Je connais surtout en ceci mon infirmité, que les plus horribles imaginations s'emparent de mon esprit bien plus facilement qu'elles n'en sortent.

3. Que ne jetez-vous, ô Dieu puissant d'Israël, zélateur des âmes fidèles, un regard sur votre serviteur affligé et dans le travail? Que n'êtes-vous près de lui pour l'aider en tout ce qu'il entreprendra!

Revêtez-moi d'une force toute céleste, de peur que le vieil homme, et cette chair du péché qui n'est pas encore entièrement soumise à l'esprit, ne prévale et ne domine; elle, contre qui nous devons combattre jusqu'au dernier soupir, dans cette vie chargée de tant de misères.

Hélas! qu'est-ce que cette vie toute remplie de tribulations et de peines, environnée de piéges et d'ennemis?

t'st-on délivré d'une affliction ou d'une tentation, une autre lui succède : l'on combat même encore la première que d'autres surviennent inopinément.

4. Et comment peut-on aimer une vie si pleine d'amertumes, sujette à tant de maux et de calamités ?

Comment même peut-on donner le nom de vie à ce qui engendre tant de douleurs et tant de morts!

Et, toutefois, on l'aime, et plusieurs y cherchent leur félicité.

On accuse souvent le monde d'être trompeur et vain, et cependant on le quitte avec peine, parce qu'on est encore dominé par les convoitises de la chair.

Certaines choses nous inclinent à aimer le monde, d'autres à le mépriser.

Le désir de la chair, le désir des yeux et l'orgueil de la vi (Joann., XI, 16), inspirent l'amour du monde; mais les peines et les misères qui les suivent justement font naître la haine et le dégoût du monde.

5. Mais, hélas! le plaisir mauvais triomphe de l'âme livrée au monde; elle se repose avec délices dans l'esclavage des sens, parce qu'elle ne connaît pas et n'a pas goûté les suavités célestes ni le charme intérieur de la vertu.

Mais ceux qui, n'ayant qu'un souverain mépris pour le monde, s'efforcent de vivre pour Dieu sous une sainte discipline goûtent les divines douceurs réservées au vrai renoncement; ils voient avec clarté combien le monde, abusé par des illusions diverses, s'égare dangereusement.

CONSIDÉRATION XX.

Sur ces paroles :

Je confesserai contre moi mon injustice : je vous confesserai, Seigneur, mon infirmité.

Premier Prélude.

Représentez-vous le divin Sauveur, triste et abattu au jardin des Olives, ayant besoin de l'assistance d'un ange pour le soutenir et le fortifier contre les appréhensions de la mort.

Second Prélude.

Comme rien n'est plus funeste aux âmes que le sentiment du découragement, après avoir récité lentement et dévotement la prière par laquelle vous implorez les lumières de l'Esprit saint, vous considérerez quel est le principe ou la cause de cette dangereuse tentation.

Il me semble que nous pouvons indiquer quatre sources ordinaires du découragement : 1° le retrait des grâces ou la privation des conso-

lations sensibles ; 2° la violence et la durée des tentations ; 3° l'inconstance des résolutions, par suite de la mobilité de la volonté ; 4° la facilité des chutes ou la fréquence des fautes dans lesquelles on se trouve comme entraîné par la faiblesse de la nature et la violence des penchants.

Première Réflexion.

Retrait des grâces ou privation des consolations sensibles.

Avez-vous considéré quelquefois comment une mère pleine d'amour pour son jeune enfant, sans avoir égard à ses cris et à ses larmes, l'abandonne, ou semble l'abandonner du moins, en se dérobant pour quelques instants à ses recherches ? Tant que le pauvre petit, trop faible encore pour se soutenir, eut besoin du sein maternel pour se reposer avec sécurité, elle ne lui fit point défaut et ne se plaignit jamais du fardeau que sa tendresse rendait léger. Mais enfin arrive le moment où, pour le bien de l'enfant lui-même, il faut qu'il essaye ses forces et apprenne à marcher. Il n'ira pas bien loin d'abord pour retrouver sa mère : la voilà à deux pas qui lui tend les bras, et l'invite à venir s'y jeter avec confiance. Cependant, graduant l'épreuve sur le développement de ses forces, elle s'éloigne chaque jour un peu plus ; puis quelquefois même elle se cache un instant pour reparaître bientôt aux cris qui l'appellent, et calmer d'un baiser la désolation qu'avait causée sa fuite simulée. Cette image simple et naïve de l'industrie et de l'amour des mères, pourquoi rougirions-nous de l'appliquer à l'action mystérieuse de la grâce sur une âme que Dieu veut élever à une haute perfection? Ce n'était d'abord que joie céleste, que douceur ineffable, que consolation sensible. Comme elle reposait

doucement sur le sein de son Dieu, cette âme, enfant gâté de la Providence, qui trouvait tant de charmes dans l'amour, et surtout dans le sentiment de l'amour! Et! comment se fait-il, ô mon Dieu! qu'il y ait des cœurs qui ne vous aiment pas, quand il est si doux de vous aimer? On dit que les plaisirs du monde sont enivrants, mais pourraient-ils bien égaler le bonheur que l'on goûte à vous appartenir? — Attendez, attendez, ô pauvre âme qui parlez ainsi : le chemin escarpé de la vie ne sera pas toujours si facile et si doux. Il fallait bien vous porter d'abord, puisque vous ne pouviez seule le gravir. Bientôt la Providence, qui vous a soutenue si amoureusement jusqu'à ce jour, vous déposera sur la voie. La marche sera longue, et vous n'aurez pas seulement à vous plaindre de la fatigue de la route, vous aurez à gémir encore sur l'incertitude où vous laissera l'absence du bien-aimé, que vous croirez perdu pour toujours. Mais parce que je vous ai dit ces choses, *pourquoi êtes-vous triste, et pourquoi vous troublez-vous* (1)? Il faut bien que cela soit ainsi; les bras d'une mère ne sauraient toujours soutenir l'enfant qui peut marcher ; et la nourriture qu'il puise sur son sein ne saurait suffire à des besoins qui ont grandi. Résignez-vous donc, et prenez courage. Criez vers Dieu, si vous voulez, et, comme l'enfant qui appelle sa mère, soulagez-vous en pleurant; mais gardez-vous du murmure et de la défiance. Ne dites pas : Dieu m'a rejeté; dites: Dieu m'a éprouvé. N'ajoutez pas: Je l'ai perdu sans espérance ; mais plutôt : Il s'est éloigné pour un instant; je le reverrai bientôt. Au reste, dussé-je ne le revoir qu'au jour où il se montrera sans nuage, que *sa volonté soit faite, et que son nom soit à jamais béni* (2).

(1) *S. Jean*, XVI, 6. — (2) *S. Matth.* VI, 10.

Seconde Réflexion.

Seconde source du découragement :

La violence et la durée des tentations.

Si Dieu ne faisait que se retirer, l'épreuve serait déjà rude et pénible ; mais il ne se retire souvent que pour permettre à l'ennemi de s'approcher ; et de là, les cruelles angoisses d'une âme qui, craignant par-dessus tout de déplaire à son Dieu, se trouve inclinée sans qu'elle le veuille, par la force de ses penchants, vers ce qu'elle sait devoir lui déplaire, incertaine souvent si elle ne lui a pas effectivement déplu. Seigneur ! Seigneur ! s'écrie-t-elle, plus effrayée que les disciples sur la barque que les flots menaçaient d'engloutir, ne voyez-vous pas que je péris ? Modérez, je vous prie, la violence de ce combat ; donnez-moi quelques instants de trève, du moins. O mon Dieu, que cette lutte est opiniâtre ! qu'elle est pénible, qu'elle est longue surtout ! Est-ce que la vie se passera ainsi ? Est-ce que je serai toujours agitée avec tant de violence ? N'y a-t-il pas un âge du moins où la fièvre se calmera, et où le feu s'éteindra ? Mais si je changeais d'état, de position, ne serais-je pas à l'abri de ces dangers ? Dites, ô mon Dieu, car si je vous interroge et vous appelle avec tant d'instance, c'est parce que je tremble de vous devenir infidèle. — Hélas ! oui, mon pauvre enfant, la vie se passera ainsi ; mais que cela ne vous trouble pas : car qu'est-ce que la vie, sinon une distance de quelques milles qu'un voyageur doit parcourir, par un chemin rude et difficile, au milieu des ténèbres de la nuit et de la violence de la tempête ? Le jour a paru, que le voyageur transi de froid,

broyé par la fatigue, a déjà oublié, dans un lit de repos, ce qu'il a éprouvé pendant le trajet.

Vous me demandez s'il n'est pas un âge du moins où l'on soit sans combat? Ne l'espérez pas, mon fils, car, bien que toutes les heures de cette veille de nuit, que nous appelons la vie, ne soient pas également pénibles, toutes le sont cependant. Nul âge n'est sans épreuves; quoique les épreuves d'un âge ne soient pas les épreuves d'un autre. Si ces épreuves cessaient, la vie elle-même cesserait : car dans quel but, je vous le demande, serait-elle prolongée, puisqu'elle-même n'est qu'une grande épreuve ? Les moments de repos ne sont donc accordés que pour donner à l'âme le temps de se préparer à de nouveaux assauts.

Aussi gardez-vous bien de changer de lieu, d'état, de position, si vous y êtes par l'ordre de Dieu. C'est une ruse de l'ennemi, d'user ainsi tous nos bons désirs à nous faire parcourir les voies de l'impossible, pour nous empêcher de marcher dans la seule route possible qui conduit au bienheureux terme. Vous feriez mieux, dites-vous, si vous n'étiez pas dans cette situation. Pourquoi, mon fils, feriez-vous mieux ? — J'éprouverais moins d'obstacles. — Qui vous l'a dit? Vous en éprouveriez de plus grands, puisque vous ne seriez pas dans le sentier que Dieu vous a tracé. Et puis qu'importe le plus ou le moins d'obstacles, si ce n'est pas de vous-même que vous êtes engagé dans cette voie ? Dieu vous laissera-t-il manquer de secours, puisque vous obéissez à sa volonté ? Ne voyez-vous pas que tout le mal vient de ce que vous désirez le repos avant que d'avoir supporté la fatigue; la couronne avant que d'avoir vaincu dans le combat ?

Ce que vous dites là est bien vrai, Seigneur; et je reconnais humblement devant vous que la source ordinaire de mes inquiétudes vient de mon impatience et de mon

peu de courage. Quel est le soldat qui, sur le champ de bataille, s'étonne de se voir exposé aux traits de l'ennemi? La vie n'est-elle pas un combat à mort entre la nature et la grâce, entre le bien et le mal, entre l'homme spirituel et l'homme charnel? Où est donc la justice de ma plainte et de mes murmures?

Troisième Réflexion.

Troisième cause du découragement :

Inconstance du cœur ou mobilité des sentiments et des dispositions.

On s'imagine quelquefois que les âmes grandes et généreuses, qui se sont données à Dieu sans partage, ne sont plus exposées à ces variations désolantes, que l'on peut comparer aux changements subits qui arrivent dans l'atmosphère, que l'apparition ou la disparition d'un nuage rend brûlante ou glacée. Comme c'est toujours la même régularité qui règne dans leurs actions à l'extérieur, il n'y a que l'œil de Dieu qui puisse apercevoir la contrariété et l'opposition des sentiments divers qui se succèdent et se combattent dans des cœurs où il n'a pas cessé cependant de régner. C'est ainsi que ces pieux serviteurs de Dieu, dévorés aujourd'hui d'un zèle dont ils ont besoin de modérer l'ardeur par la prudence, se trouveront le lendemain dans la nécessité de ranimer le feu qui s'éteint, en stimulant la prudence par le zèle. C'est ainsi encore que, tentés de se laisser abattre par la tristesse, et puis bientôt poussés au delà des bornes par l'empressement et la joie, ils sentiront le besoin de tempérer la joie par la tristesse, et la tristesse par la joie. Mais au-dessus de ce soulèvement des passions et des affections désordonnées, la volonté domine; c'est elle qui

pousse, arrête, modère ou précipite les facultés de l'âme, sans se laisser jamais emporter elle-même vers l'excès, qu'elle aperçoit et qu'elle condamne.

Mais les âmes faibles et inexpérimentées qui ne savent pas que tout réside, non dans l'imagination, mais dans la volonté, se désolent et se lamentent de ces changements perpétuels, qui surviennent et se succèdent au dedans d'elles-mêmes. Ne pouvant s'expliquer pourquoi elles se sentent portées à embrasser aujourd'hui le bien avec ardeur, et pourquoi elles le voient le lendemain avec indifférence, elles se troublent, s'attristent, et s'accusent comme coupables de ce qui ne peut leur être imputé comme faute. Souvent même elles finissent par se décourager, et puis bientôt par tout abandonner, comme impossible. Leur travail serait bien impossible en effet, si, comme elles se l'imaginent, Dieu exigeait d'elles une fixité complète dans leurs affections et leurs sensations ; mais il n'en est pas ainsi. Ce que Dieu veut, c'est que la volonté demeure. Que le sentiment paraisse ou disparaisse, comme les nuages que les vents poussent et repoussent, qu'importe, et pourquoi s'en troubler ? Est-on moins fervent pour sentir moins d'ardeur dans la prière, si, dans l'instant même où l'on se sent moins d'ardeur, on ne cesse pas pour cela de prier ? Est-on moins charitable pour éprouver quelque répugnance à pardonner, si, éprouvant cette répugnance, on pardonne cependant de bonne grâce et généreusement ? Ne doit-on pas dire, au contraire, qu'on est plus fervent, puisqu'on prie malgré le dégoût qu'on éprouve ; et plus charitable, puisqu'on pardonne malgré la difficulté qui se fait sentir ? C'est donc une tentation dangereuse que celle qui affaiblit notre courage en nous faisant voir dans la mobilité de notre imagination, ou dans l'instabilité de nos dispositions, résultant de notre organisation physique,

un mal qui ne pourrait être que dans le changement de notre volonté. Dites-moi qui compose les années et qui fait les siècles ? N'est-ce pas une succession variée à l'infini de jours beaux et mauvais, de jours qui jamais ne se ressemblent ? Eh bien ! telle est la vie. Acceptez-la telle qu'elle vous est donnée. Ne croyez pas tout gagné, parce qu'aujourd'hui la ferveur vous porte ; ni tout perdu, parce que demain tout vous fatigue et vous rebute. Allez toujours d'un pas égal ; et, comme le nautonier qui se sert des vents à demi contraires pour arriver au port, faites-vous un aide de ce qui semble vous éloigner du but où vous tendez. Rien ne résiste à la volonté et à la grâce : souvenez-vous que pour arriver, il suffit que Dieu le veuille, et que vous le vouliez avec lui.

Quatrième Réflexion.

Quatrième cause du découragement :

La facilité des chutes, et la fréquence des fautes où l'on se trouve entraîné par la faiblesse de la nature et la violence des penchants.

Mais voici, je l'avoue, une des raisons qui me sembleraient devoir, sinon justifier (cela ne se peut), au moins excuser le découragement dans une âme : c'est lorsque, après avoir plusieurs fois pris la résolution de demeurer fidèle, elle se laisse entraîner de nouveau par la force de l'habitude ou la violence des tentations. Comme un enfant qu'on aurait surpris plusieurs fois coupable d'un mensonge, n'affirmerait plus même la vérité qu'avec un certain embarras et une espèce d'hésitation, ainsi l'âme qui gémit sur son inconstance et sa mobilité n'ose-t-elle renouveler devant Dieu des promesses qu'elle a réitérées et

violées tant de fois. Que vous dirai-je, Seigneur, à la vue de cette chute nouvelle, arrivée sitôt après les protestations que je vous avais faites de plutôt mourir que de vous offenser ? Quelle foi pouvez-vous avoir en mes promesses, puisque je ne puis y croire moi-même ? Il est donc inutile que je les renouvelle pour les oublier sitôt et les violer avec une si désespérante facilité. Non, cela n'est pas inutile, mon enfant ; et voici pourquoi : ce dessein que vous formez sincèrement devant Dieu de lui rester fidèle, quand bien même il ne serait pas de durée, est bon cependant dans l'instant où vous vous y arrêtez. Votre volonté, mobile comme le vent, s'est retournée vers le mal, il est vrai ; mais enfin, elle était au bien un instant auparavant ; et c'est déjà quelque chose que cette bonne intention. En second lieu, à force de renouveler vos pieux desseins, la fleur de vos désirs finira peut-être par devenir un fruit de vertu. Augustin avait dit bien des fois, Demain, demain, avant que de céder aux sollicitations de la grâce. Ce demain serait-il arrivé, s'il ne l'avait promis si souvent ? Troisièmement. Ces protestations ainsi renouvelées ont l'avantage d'empêcher, en quelque sorte, la prescription du mal contre lequel, pour un moment du moins, vous vous élevez de toute l'énergie de votre volonté. Quatrièmement. En rentrant ainsi en vous-même, il vous sera impossible de considérer vos misères sans vous humilier profondément devant Dieu, et sans le supplier de vous venir en aide. Or, cette sainte confusion, jointe à l'espérance que vous conserverez en la divine miséricorde, pourra vous procurer une grâce de retour et de conversion. Cinquièmement. Que deviendrez-vous si vous renoncez ainsi à toute espèce de bon désir ? Comme une digue trop faible, ces désirs n'ont pu toujours, je l'avoue, tenir contre le torrent de vos mauvaises passions, bien

que plus d'une fois cependant ils en aient suspendu pour quelque temps le cours dévastateur ; mais supposez qu'il n'y a plus de digue, où s'arrêtera la violence de vos penchants ? Vous me direz : Mais c'est se moquer de Dieu, c'est lasser sa patience, que de promettre ce qu'on n'exécute jamais. Je vous répondrai : C'est en effet se jouer de Dieu que de faire des promesses sans avoir l'intention, au moins actuelle, de les réaliser ; mais, de ce que vous oubliez si vite les promesses que vous avez formées de bonne foi, s'ensuit-il que vous ne deviez jamais les renouveler devant Dieu ? Craignez, à la bonne heure, d'abuser de sa longanimité, et de sa patience à vous attendre ; que cette crainte soit même un préservatif à vos chutes ; mais la faute une fois consommée, ne craignez pas de vous relever ; n'ajoutez pas à toutes vos offenses celle de douter de la bonté qui vous accueille et désire vous faire grâce.

PRATIQUE.

Vous conjurerez Notre-Seigneur, par la tristesse qu'il éprouva au jardin des Olives, de vous guérir de l'abattement et de la défiance où vous jette le souvenir de vos misères.

Bouquet spirituel.

Je confesserai contre moi mon injustice : je vous confesserai, Seigneur, mon infirmité.

AUTRE SUJET.

Ce qui souvent fait ma peine et ma confusion devant vous, c'est de tomber si aisément, et d'être si faible contre mes passions.

1. Quand une âme a soutenu pour la cause de Dieu de grands combats, il arrive souvent que, pour la tenir humble et dépendante, le Dieu à la gloire duquel elle a tout sacrifié la laisse aux prises avec ses misères et ses faiblesses, au point qu'après de grandes et d'éclatantes victoires, elle est sur le point d'être vaincue dans les plus petites occasions. La de-

fiance de soi, la vigilance, la priere, la résignation, la confiance en Dieu, sont les vertus nécessaires à ceux qui se trouvent dans cet état, si humiliant et si pénible.

2. Les défauts et les imperfections qui restent aux âmes généreuses après qu'elles ont fait de grands sacrifices pour Dieu, ne leur sont pas seulement utiles à elles-mêmes, c'est une occasion pour tous ceux qui vivent dans leur société ou leur dépendance, d'exercer la douceur et la charité, en les supportant patiemment pour l'amour de Notre-Seigneur.

CHAPITRE XXI.

Qu'il faut établir son repos en Dieu, plutôt que dans tous les autres biens.

1. *Le Fidèle.* En tout, et par-dessus tout, repose-toi en Dieu, ô mon âme ! parce qu'il est le repos éternel des saints.

Très-doux et très-aimable Jésus, donnez-moi de placer en vous mon repos plus qu'en toute créature ; plus que dans la santé, la beauté, les honneurs et la gloire ; plus que dans toute puissance et dans toute dignité ; plus que dans la science, l'esprit, les richesses, les arts ; plus que dans les plaisirs et la joie, la renommée et la louange, les consolations et les douceurs, l'espérance et les promesses ; plus qu'en tout mérite et en tout désir ; plus même que dans vos dons et toutes les récompenses que vous pouvez nous prodiguer ; plus que dans l'allégresse et tous les transports que l'âme peut concevoir et sentir ; plus enfin que dans les anges et dans les archanges, et dans toute l'armée des cieux ; plus qu'en toutes les choses visibles ; plus qu'en tout ce qui n'est pas vous, ô mon Dieu !

2. Car vous seul, Seigneur mon Dieu, êtes bon par-dessus tout ; seul vous êtes très-haut, très-puissant ; vous suffisez seul, parce que seul vous possédez et vous donnez tout ; vous seul vous nous consolez par vos douceurs inexprimables. Seul vous êtes toute beauté, tout amour ; votre gloire s'élève au-dessus de toute gloire, votre grandeur au-dessus de toute grandeur. La perfection de tous les biens ensemble est en vous, Seigneur mon Dieu, y a toujours été, y sera toujours.

Ainsi, tout ce que vous me donnez hors de vous, tout ce que vous me découvrez de vous-même, tout ce que vous m'en promettez, est trop peu et ne me suffit pas, si je ne vous vois, si je ne vous possède pleinement. Car mon cœur ne peut avoir de vrai repos, ni être entièrement rassasié, jusqu'à ce que, s'élevant au-dessus de tous vos dons et de toute créature, il se repose uniquement en vous.

3. O mon époux bien-aimé ! ô Jésus ! dont l'amour est infiniment pur ! Roi de toutes les créatures ! qui m'affranchira de mes liens ? qui me donnera des ailes (Ps. LIV, 7) pour voler vers vous et me reposer en vous !

Oh! quand serai-je assez dégagé de la terre pour vous voir, Seigneur mon Dieu, et *pour goûter combien vous êtes doux?* (Ps. XXXII, 8.)

Quand serai-je tellement absorbé en vous, qu'embrasé de votre amour, je ne me sente plus moi-même, et que je ne vive plus que de vous, dans cette union ineffable et au-dessus des sens que tous ne connaissent pas!

Maintenant, je ne sais que gémir, et je porte avec douleur ma misère.

Car, en cette vallée de larmes, il se présente bien des maux qui me plongent dans le trouble et l'affliction, et couvrent mon âme comme d'un nuage. Souvent ils me fatiguent et me retardent; ils s'emparent de moi; ils m'arrêtent, et, m'ôtant près de vous un libre accès, ils me privent de ces délicieux embrassements dont jouissent toujours, et sans obstacle, les célestes esprits.

Soyez touché de mes soupirs et de ma désolation sur la terre!

4. O Jésus! *splendeur de l'éternelle gloire!* (Heb., I, 3) consolateur de l'âme exilée, ma bouche est muette devant vous, et mon silence vous parle.

Jusqu'à quand mon Seigneur tardera-t-il à venir?

Qu'il vienne à moi, son pauvre serviteur, et qu'il me rende la joie. Qu'il étende la main pour relever un malheureux plongé dans l'angoisse.

Venez, venez; car sans vous, tous les jours, toutes les heures, s'écoulent dans la tristesse, parce que vous êtes seul ma joie, et que vous pouvez seul remplir le vide de mon cœur.

Je suis accablé de misère, et comme un prisonnier chargé de fers, jusqu'à ce que, me ranimant par la lumière de votre presence, vous me rendiez la liberté, et jetiez sur moi un regard d'amour.

5. Que d'autres cherchent, au lieu de vous, tout ce qu'ils voudront; pour moi, rien ne me plaît, ni ne me plaira jamais que vous, ô mon Dieu, mon espérance, mon salut éternel!

Je ne me tairai point, je ne cesserai point de prier, jusqu'à ce que votre grâce revienne et que vous me parliez intérieurement.

6. *Jésus-Christ.* Me voici; je viens à vous, parce que vous m'avez invoqué.

Vos larmes et le désir de votre âme, le brisement de votre cœur humilié, m'ont fléchi et ramené à vous.

7. *Le Fidèle.* Et j'ai dit: Seigneur, je vous ai appelé, et j'ai désiré jouir de vous, prêt à rejeter pour vous tout le reste.

Et c'est vous qui m'avez excité le premier à vous chercher.

Soyez donc beni, Seigneur, d'avoir usé de cette bonté envers votre serviteur, selon votre infinie miséricorde.

Que peut-il vous dire encore, et que lui reste-t-il qu'à s'humilier profondement en votre presence, plein du souvenir de son néant et de son iniquité?

Car il n'est rien de semblable à vous dans tout ce que le ciel et la terre renferment de plus merveilleux.

Vos œuvres sont parfaites, *vos jugements véritables, et l'univers est régi par votre providence* (Ps. XVIII, 10; Sap., XIV, 3.)

Louange donc et gloire à vous, ô Sagesse du Père! Que mon âme,

que ma bouche, que toutes les créatures ensemble vous louent et vous bénissent à jamais.

CONSIDÉRATION XXI.

Sur ces paroles :

Aimable et doux Jésus, donnez-moi de me reposer en vous plus qu'en toutes les créatures, plus que dans la santé, la beauté, les honneurs et la gloire, etc.

Premier Prélude.

Adorez le divin Sauveur, prononçant devant ses disciples ces paroles : Si quelqu'un aime son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, son champ, etc., plus que moi, il n'est pas digne d'être mon disciple.

Second Prélude.

Demandez les lumières de l'Esprit saint, qui seul peut vous révéler ces deux mysteres sur lesquels vous allez méditer : 1° quels sont les effets de l'amour ? 2° sa marche et ses progrès dans les saints et les élus de Dieu ?

Première Réflexion.

Effets de l'amour divin par rapport aux âmes qu'il embrase.

Ce que nous allons dire ne sera compris que du petit nombre, et dans ce petit nombre même, peu seront capables de goûter dans toute son étendue une vérité si élevée, que *la chair et le sang*, pour nous servir des paroles de l'Homme-Dieu, *n'ont pu révéler* (1). Il ne sera pas inutile cependant d'exposer, une fois au moins, ce qu'il y a de plus sublime dans les plus sublimes hauteurs de l'amour. D'abord, parce que ce développement pourra servir

(1) *S. Matth.* XVI, 17.

à quelques âmes que Dieu appelle à un degré plus éminent de perfection. En second lieu, parce que cette considération aura pour effet de stimuler le zèle de celles même qui ne se sentent pas le courage de tendre si haut. Enfin, parce que les principes que nous aurons occasion d'établir nous seront d'un grand secours pour nous faire comprendre les desseins de Dieu sur ses élus, et les voies étranges par lesquelles il lui plaît quelquefois de faire marcher ses saints. Nous croyons cependant, avant de commencer, devoir prévenir certaines âmes, peu éclairées et trop ardentes, qui seraient exposées peut-être à confondre les illusions de leur imagination avec les inspirations de la grâce, qu'il leur est nécessaire d'apporter ici une grande défiance d'elles-mêmes, surtout si elles ne veulent pas être le jouet de l'ange des ténèbres, lequel, selon l'Apôtre, se transforme souvent en ange de lumière pour nous mieux séduire. Qu'elles se rappellent donc que si nous sommes tous appelés à la perfection, nous ne sommes pas tous appelés au même genre, ni au même degré de perfection. Que c'est à chacun à consulter ses forces, et à répondre, selon son pouvoir, aux grâces spéciales de Dieu. Qu'il n'est point de perfection sans humilité, et sans une déférence entière aux lumières de ceux que Dieu a proposés pour nous conduire. Que la perfection ne s'acquiert pas tout d'un coup; de même que l'on n'arrive pas à l'âge viril sans avoir passé par les transitions de l'enfance et de la jeunesse. Qu'elles se rappellent enfin que lorsqu'on s'est donné à Dieu, et qu'on s'est en quelque sorte compromis pour lui aux yeux du monde, il ne faut plus reculer; car alors, loin de trouver le bonheur dans les sacrifices, on n'y éprouverait qu'amertume et délaissement. Ces principes posés, entrons dans le développement de notre considération.

L'amour a des effets tellement étranges, que plus on les considère, plus l'esprit reste étonné de ses contrariétés et de ses oppositions : car il est tout à la fois division et union ; tout à la fois vie et mort ; tout à la fois douleur et délices.

Mais qu'est-ce à dire que l'amour divise pour unir, et qu'il sépare pour mieux confondre? Pour bien entendre cette première opération de l'amour, représentons-nous Dieu et l'âme sous la forme sensible du feu et de l'élément qui sert à entretenir l'activité de sa flamme. Mais comme, d'après nos connaissances physiques et le rapport de nos sens, nous ne pouvons nous figurer le feu isolément et séparément de la matière même qu'il embrase et avec laquelle il se confond, il nous faut, par un effort de notre imagination, les supposer existant indépendamment l'un de l'autre, en les désunissant, pour un instant, par la pensée. Ainsi donc, d'un côté nous placerons le feu, c'est-à-dire Dieu, qui s'est défini lui-même *l'amour;* et de l'autre, nous mettrons l'âme, substance créée et distincte de Dieu, bien qu'émanée de lui-même. Or, les mêmes effets qui se remarquent dans l'action du feu matériel sur les corps qu'il saisit, nous les découvrirons également, mais d'une façon plus merveilleuse mille fois, dans les opérations de l'amour divin sur les âmes qu'il attire et qu'il consume. Et d'abord, de même que la flamme fait sortir la fumée, et laisse tomber la cendre de la substance qu'elle se réserve pour dévorer, ainsi l'amour céleste qui est un feu plus actif, pour mieux s'approprier les âmes et se les unir d'une manière plus étroites, les dégage et les sépare de tout alliage terrestre et grossier, non-seulement avec les objets sensibles qu'il leur fait envisager comme une vile poussière, mais avec les désirs même et les simples affections de la terre, qui se dissipent dès lors comme

une vapeur légère. Aussi, telle est, nous l'avons dit, la première opération, ou si l'on veut, l'une des premières exigences de l'amour, que nous avons appelé division et union. Ne croyez donc pas goûter de repos, âme généreuse qui êtes atteinte de ces irrésistibles ardeurs. Vous avez sacrifié déjà tout ce qui pouvait vous éloigner de votre Dieu, il faut lui sacrifier maintenant tout ce qui vous empêcherait de vous unir plus intimement à lui; car, plus vous cédez à l'amour, et plus l'amour exige. C'est sa flamme envahissante qui, s'emparant de vous, va désormais tout rompre et tout briser, en portant la division jusque dans la partie la plus intime de vous-même, pour y effectuer enfin cette incompréhensible union que Dieu désire. Laissez donc, laissez donc, et cette position brillante, et cette fortune enviée, et ces biens, et ces avantages sans nombre que la Providence a pris plaisir à vous donner, pour les recevoir de vous en holocauste. Vous l'avez fait, et cependant votre sacrifice n'est pas encore assez complet; c'est votre santé maintenant, c'est votre vie que Dieu veut. C'est plus que votre vie, c'est votre réputation qu'il lui faut sacrifier. Êtes-vous disposée à la lui abandonner? Vous l'êtes. Eh bien! alors, voyez, fouillez au fond de votre cœur. N'existe-t-il pas encore quelques petits liens secrets que la flamme céleste n'a pas brûlés? Quoi! vous vous étonnez que l'amour, qui ne peut rien souffrir de ce qui lui est étranger, n'épargne même pas les sentiments de la nature qui vous paraissent légitimes et sacrés, et vous demanderez si Dieu, auteur de ces sentiments, peut être opposé à lui-même! Non, certes, il ne l'est pas; mais avez-vous oublié que s'il vous permet, que s'il vous ordonne d'aimer autre chose que lui, c'est à condition que vous n'aimerez rien au-dessus de lui, rien autant que lui? Or, c'est cette preuve qu'il exige aujourd'hui. Maintenant

donc que, docile à sa voix, la division est accomplie; maintenant qu'il n'y a plus rien en vous qui appartienne à la terre, élancez-vous comme la flamme, et devenez une même chose avec le feu de l'amour qui vous consume et qui vous brûle.

Mais si le feu divise et unit, il ne peut diviser et unir, qu'il n'anéantisse en même temps l'objet auquel il communique son activité dévorante. Aussi avons-nous ajouté que l'amour est vie et mort tout à la fois. Il porte la mort, parce qu'il détruit l'objet auquel il s'unit; il donne la vie, parce qu'en le détruisant, il lui communique une autre façon d'être, en le changeant en sa propre substance, comme le feu change en brasier le bois qu'il consume. Et n'est-ce pas ce qui arrive dans l'ordre spirituel dont nous parlons, lorsque la créature, mourant tous les jours comme créature, en vient par cette suite de morts et cette succession de sacrifices, jusqu'à perdre pour ainsi dire sa propre vie, au point de répéter après l'Apôtre : *Non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Dieu qui vit en moi* (1). Mot sublime qui n'est jamais entièrement réalisé sur la terre; car la vie d'ici-bas n'est, en quelque sorte, que l'opération de l'or qui passe au creuset. A peine l'or est-il parfaitement épuré que l'éternité a commencé.

Enfin l'amour est douleur et délices tout à la fois. Car l'amour étant une mort et une vie, comme nous l'avons fait observer, et la mort ne se présentant jamais sans être accompagnée de souffrances, il résulte que ce sont les souffrances qui se font sentir ici-bas, et les délices qui sont réservées, dans leur plénitude du moins, pour l'avenir.

Or, ces douleurs, puisque c'est d'elles que nous parlons d'abord, sont terribles : car comment l'amour céleste

(1) *Galat.* II, 20.

pourrait-il brûler et détruire tout ce qui se trouve d'imparfait et de terrestre dans la partie intime du cœur, sans faire ressentir d'indicibles tortures? Le dépouillement, l'immolation entière du moi humain, peut-il s'opérer sans déchirement et sans angoisses?

Et toutefois, disons-le, au milieu de ces affreuses douleurs, le cœur n'est pas sans éprouver ici-bas d'ineffables délices; et ces délices, compensation déjà si douce pour ce que l'amour fait souffrir, ne sont rien encore, si on les compare avec celles qui sont réservées pour le jour où ce même amour qui est Dieu, saisissant l'âme épurée et dégagée, se l'unira au point de la confondre et de la perdre dans l'immensité de son être divin, pour lui faire partager son immortelle félicité.

Seconde Réflexion.

Marche et progrès de l'amour divin dans les saints. Application des principes énoncés ci-dessus, représentés en action dans la vie des élus de Dieu.

A Dieu ne plaise que nous prétendions tracer à l'amour un itinéraire dont il ne puisse s'écarter jamais! Rien de plus libre, de plus indépendant, de plus fougueux, de plus irrésistible, de moins susceptible d'être comprimé dans son essor, que la flamme; et l'amour céleste, nous l'avons dit, est un feu qui consume. Qu'il éclate et tombe comme la foudre, qui embrasa tout à coup le cœur de Paul, ou qu'il se communique et gagne doucement comme l'étincelle qui vola sur l'âme de la Samaritaine, n'importe; toujours est-il qu'il se fait jour par des ouvertures à lui seul connues, et qu'il n'est point d'obstacles qu'il ne renverse. Et cependant cette flamme si puissante, ce semble, cette flamme qui pourrait triompher des cœurs, comme

l'élément aveugle triomphe de tout ce qui lui résiste, suit ordinairement un certain ordre et une certaine progression dans son développement et son intensité. Étudions sa marche. Qu'une âme fidèle ait répondu, selon le degré de ses forces, aux premières avances de son Dieu, elle ne tardera pas à se sentir plus fortement attirée vers lui ; parce que toute grâce renfermant la promesse d'une grâce plus grande, devient aussi la récompense de la fidélité à une grâce reçue. Ne se voyant pas refusé, l'amour demande, demande toujours ; car, donnant à mesure qu'il reçoit, il prétend aussi recevoir à mesure qu'il donne. Or, il arrive que, dans ces échanges mutuels de sacrifices du côté de l'âme et de dons précieux du côté de l'amour, l'âme se trouve heureuse, et goûte un repos qu'elle était loin de soupçonner, au milieu de ses retranchements et de ses privations. Une lumière céleste lui découvrant d'un côté le néant et l'infinie misère des choses créées, et lui montrant de l'autre la souveraine beauté et la perfection du Dieu qu'elle préfère à tout, elle en vient jusqu'à céder sans presque en sentir la privation, ce qu'elle n'avait pu d'abord sacrifier sans combat.

Mais bientôt arrive le jour où, croyant avoir acquis assez d'empire pour pouvoir demander avec autorité et sans crainte d'être refusé, l'amour exige sans condition et sans compensation actuelle et sensible du moins, le brisement des derniers liens qui attachent encore l'âme à la terre. Et quand, soumise à ce qu'il demande, cette âme généreuse a prononcé avec l'Apôtre ce mot que la nature redoute, *Voici que j'ai tout quitté pour vous suivre* (1), l'amour alors, n'appréhendant plus de compromettre une âme qui s'est avancée jusque-là, la pousse dans cette voie

(1) *S. Matth.* XIX, 27.

qui est la voie de la croix ; voie de douleurs, de renoncement, d'humiliations, de ténèbres, d'abandon, et enfin, ne craignons pas de le dire, puisque l'Apôtre l'a dit avant nous, *de folie*. *De folie* (1) ! le mot est prononcé, nous ne le rétracterons pas, parce qu'effectivement l'âme qui s'est décidée à marcher dans cette voie est véritablement folle. Toutes ses idées sont en opposition avec les idées reçues. Elle voit la pauvreté dans les richesses, et les richesses dans la pauvreté. Pour elle la gloire est dans les humiliations, et le bonheur dans la souffrance. Ne lui parlez plus de ce qui flatte la nature, car elle l'a crucifiée avec ses penchants ; ni de ce qui est de la vie présente, car elle est morte et ensevelie avec Jésus dans son tombeau. Aussi ce qu'elle dit est extravagance ; ce qu'elle fait ne saurait se comprendre ni s'expliquer ; car tout ce qu'elle dit et ce qu'elle fait est mystérieux comme la croix, qui est, et qui sera toujours aux yeux du monde, une insigne folie. Des hauteurs sublimes de cette croix, où elle demeure volontairement attachée, l'âme ne juge plus les choses comme les jugent ceux qui rampent et se remuent sur la terre. On dirait que le jour éternel a déjà lui pour elle, et qu'elle voit la vérité dans son essence comme les bienheureux, sans l'intermédiaire des yeux de son corps. Nous ne comprenons pas ces choses, nous ; mais au moins gardons-nous de blasphémer ce que nous ignorons ; admirons plutôt ces étranges procédés de l'amour dans les saints et les élus de Dieu que sa flamme dévore. Ne pouvant apercevoir clairement cette suprême sagesse qui se cache sous les apparences de cette prétendue folie, soupçonnons-en le mystère, et respectons-le. Pensons quelquefois à ce jour où la terre se dérobant sous nos pas, et le monde

(1) I *Corinth.* I, 21.

fuyant loin de nous, nous verrons s'opérer une révolution subite dans nos idées et dans nos jugements, au point d'appeler à notre tour folie ce que nous avons nommé sagesse, et sagesse ce que nous avons désigné sous le nom de folie. O amour, amour divin! si je ne puis m'élever pendant cette vie jusqu'au sommet de cette sublime perfection où Dieu se découvre, venez, aidez-moi du moins, non à délier, mais à briser, mais à rompre sans retour les liens funestes qui m'asservissent aux objets de la terre! Que, semblable à l'oiseau qui, dans son vol rapide vers les cieux, rompt sans presque s'en apercevoir le fil léger que l'on voit quelquefois dans une belle matinée d'automne, je m'élance ainsi vers vous! ô amour qui êtes Dieu! Ne craignez point; je ne redoute point le tourment de vos flammes : détruisez, consumez, je ne m'opposerai pas à vos ravages; mais si je puis, je vous prêterai main-forte contre mon cœur, afin qu'il ne reste plus rien, s'il est possible, de terrestre en moi. Et lorsque je ne tiendrai plus à cette vie, la mort n'aura plus rien à détruire quand elle se présentera. Elle sera toute surprise d'avoir été prévenue. Comme l'on voit un arbre dont les racines ont déjà été coupées par la cognée du bûcheron, n'avoir plus besoin que d'une légère secousse pour être renversé, ainsi l'amour divin ayant brisé d'avance tout ce qui me retient, la mort n'aura plus qu'un léger coup à donner pour me laisser un libre essor vers le ciel.

Mais finissons ce langage; et pourquoi nous arrêter si longtemps à expliquer ce qui ne saurait être compris que par les âmes ravies comme Paul dans le sein même de l'amour? Devons-nous cependant regretter le temps que nous avons consacré à considérer ces mystères? Non, certes; car outre que nous voyons la marche et les progrès de l'amour divin dans les élus de Dieu, nous pouvons nous

former de la force de cet amour même l'idée la plus juste comme la plus élevée. Que le lendemain d'un incendie qui aurait réduit en cendres une ville entière, vous alliez visiter les lieux qui furent témoins de ce grand désastre, que diriez-vous en contemplant ces ruines? O ciel, il faut que le feu ait été bien actif, bien étendu, bien violent pour avoir causé de tels ravages! A l'étendue, à la grandeur des ruines, vous jugeriez de la fureur de la flamme. Et voilà ce que nous avons fait : nous vous avons montré les ravages que l'amour divin cause dans les âmes, pour que vous puissiez juger, par ces effets, de la force de l'amour même. Mais que sera-ce, ô mon Dieu, quand il nous sera donné de voir dans le séjour du bonheur, non plus les ruines que cause la flamme de l'amour, mais quand nous verrons, quand nous éprouverons les ardeurs de cette flamme elle-même qui embrase les élus de Dieu? Que sera-ce, quand l'amour ne sera plus *division*, mais seulement union, parce qu'il n'y aura plus rien de terrestre en nous? Que sera-ce quand il ne sera plus *mort*, mais seulement vie, parce qu'il n'y aura plus rien à détruire? Que sera-ce, enfin, quand il ne sera plus *douleur*, mais seulement délices, parce qu'il n'y aura plus rien à expier? Oh! pour exprimer ce nouvel ordre de choses, je n'ai qu'un mot; le voici : *Ce ne sera pas moi qui serai changé en vous; mais vous qui serez changé en moi. Ainsi soit-il.*

PRATIQUE.

Soyez attentif à répondre aux avances de Dieu, et pensez que votre perfection et votre salut peuvent être attachés à votre fidélité à une seule grâce.

Bouquet spirituel.

Aimable et doux Jésus, donnez-moi de me reposer en vous plus que dans toutes les créatures.

AUTRE SUJET.

Relisez attentivement tout l'ensemble de cet admirable chapitre de l'Imitation, si plein, si uni, si bien enchaîné, si rempli d'onction et de suavité ; vous y verrez ces deux choses :

1. Comment la pensée des perfections divines allume dans un cœur fidèle les désirs les plus ardents de s'unir à son Dieu.

2. Comment l'âme, ne pouvant réaliser ses désirs, parce qu'elle est retenue sur la terre, s'en plaint amoureusement à son Dieu, et l'appelle pour qu'il vienne briser ces liens ; car elle ne saurait vivre sans lui, rien ne pouvant lui tenir lieu de lui-même.

CHAPITRE XXII.

Du souvenir des bienfaits de Dieu.

1. *Le Fidèle. Seigneur, ouvrez mon cœur à votre loi, et enseignez-moi à marcher dans la voie de vos commandements.* (Mach., I, 4.)

Donnez-moi de connaître et de me rappeler avec un profond respect et une sérieuse attention tous vos bienfaits, afin de vous en rendre de dignes actions de grâces.

Je sais cependant, et je confesse que je ne puis reconnaître dignement la moindre de vos faveurs.

Je suis au-dessous de tous les biens que vous m'avez accordés ; et, quand je considère votre élévation infinie, mon esprit s'abîme dans votre grandeur.

2. Tout ce que nous avons en nous, dans notre corps, dans notre âme, tout ce que nous possédons et au dedans et au dehors, dans l'ordre de la grâce ou de la nature, c'est vous qui nous l'avez donné ; et vos bienfaits publient la bonté, la tendresse, la libéralité de celui de qui nous viennent tous les biens.

Car, quoique l'un reçoive plus, l'autre moins, tout ce que nous possédons vient de vous, et sans vous on ne peut avoir aucun bien.

Celui qui a reçu davantage ne peut se glorifier de son mérite, ni s'élever au-dessus des autres, ni insulter à celui qui a moins reçu ; car celui-là est le meilleur et le plus grand, qui s'attribue le moins, et qui rend grâces avec le plus de ferveur et d'humilité.

Et celui qui se croit le plus vil et le plus indigne de tous est le plus propre à recevoir de grands dons.

3 Celui qui a moins reçu ne doit se livrer ni à l'affliction ni à la

plainte, ni porter envie à ceux qui ont reçu davantage ; mais plutôt ne regarder que vous, et louer de toute son âme votre bonté, toujours prête à répandre ses dons si abondamment, si gratuitement, sans acception de personne.

Tout vient de vous : ainsi, vous devez être loué de tout.

Vous savez ce qu'il convient de donner à chacun, pourquoi celui-ci reçoit plus, cet autre moins; ce n'est pas à nous qu'appartient ce discernement, mais à vous qui pesez tous les mérites.

4. C'est pourquoi, Seigneur mon Dieu, je regarde comme une grâce singulière d'avoir peu de ces talents qui brillent au dehors et qui attirent les louanges et l'admiration des hommes. Et certes, en considérant son indigence et son abjection, loin d'en être abattu, loin d'en concevoir aucune peine, aucune tristesse, on doit plutôt sentir une douce consolation, une grande joie; car vous avez choisi, mon Dieu, pour vos amis et vos serviteurs, les pauvres, les humbles, ceux que le monde méprise.

Témoin vos apôtres mêmes, *que vous avez établis princes sur toute la terre.* (Ps. XLIV, 17.)

Néanmoins, ils ont passé dans ce monde sans se plaindre, purs de tout artifice et de la pensée même du mal, si humbles, qu'ils se *réjouissaient de souffrir les outrages pour votre nom* (Act., V, 41), et qu'ils embrassaient avec amour ce que le monde abhorre.

Aussi, rien ne doit inspirer tant de joie à celui qui vous aime et qui connaît le prix de vos bienfaits, que l'accomplissement de votre volonté et de vos desseins éternels sur lui.

Il doit y trouver un contentement, une consolation telle, qu'il consente aussi volontiers d'être le plus petit que d'autres désirent avec ardeur être le plus grand; qu'il soit aussi tranquille, aussi satisfait dans la dernière place que dans la première; et que, toujours prêt à souffrir le mépris, les rebuts, il s'estime aussi heureux d'être sans nom, sans réputation, que les autres de jouir des honneurs et des grandeurs du monde.

Car votre volonté et l'amour de votre gloire doivent être pour lui au-dessus de tout, et lui plaire et le consoler plus que tous les dons que vous lui avez faits et que vous pouvez lui faire encore.

CONSIDÉRATION XXII.

Sur ces paroles :

Tout ce que nous avons en nous, dans notre corps, dans notre âme; tout ce que nous possédons et au dedans et au dehors, dans l'ordre de la grâce et de la nature, c'est vous qui nous l'avez donné, etc.

Premier Prélude.

Vous adorerez le Dieu Sauveur se plaignant longtemps d'avance par son prophète de l'ingratitude de l'un des siens, qui, comblé de ses

bienfaits, devait cependant le trahir. Il faut que le manque de reconnaissance lui soit bien sensible pour lui arracher ces plaintes amères : Si c'eût été un ennemi qui m'eût traité ainsi, je l'aurais souffert ; mais vous qui, tous les jours, étiez assis à ma table, c'est vous qui vous levez contre moi !

Second Prélude.

Après avoir demandé à l'Esprit saint la grâce de sa lumière, vous considérerez : 1° que vous devez à Dieu reconnaissance et fidélité pour les dons qu'il vous a faits ; 2° resignation et patience pour les dons qu'il vous a refusés.

Première Réflexion.

Reconnaissance et fidélité pour les dons reçus.

Rien n'est plus souvent répété que cette maxime, dont personne au reste ne conteste dans la spéculation la vérité : *Tout ce que nous possédons vient de Dieu.* Mais aussi, nous devons le dire, rien n'est plus souvent oublié dans la conduite ordinaire de la vie. Beaucoup demandent dans l'espoir d'obtenir, mais peu remercient dans un sentiment de gratitude après avoir reçu. Il semble vraiment que tout ce que nous avons nous appartienne en propre, ou que nous possédions tout ce qui nous a été donné en vertu d'un droit rigoureux et incontestable. Et cependant qu'avons-nous de nous-mêmes, sinon le néant et le péché ? Et que nous est-il dû, sinon des châtiments pour le nombre et la grièveté de nos fautes ? Hélas ! loin d'avoir droit au moindre des bienfaits de Dieu, nous aurions été les plus dénués, les plus dépourvus, les plus malheureux des êtres, s'il avait réglé ses dons sur nos mérites. C'est donc avec une grande raison que le sage se plaît à reconnaître et à publier que tout ce qui est en lui, dans son corps comme dans son âme ; que tout ce qu'il possède au dehors, comme au dedans de lui-même, dans l'ordre de la nature ainsi que dans celui de la grâce, il le tient de l'infinie libéralité de

son Dieu. Or, toutes ces grâces, depuis la première qui est l'existence, jusqu'à la dernière qui les comprend toutes, et qui n'est autre que notre vocation au souverain et parfait bonheur, toutes ces grâces sont si nombreuses, que l'âme la plus attentive et la plus recueillie ne saurait en apercevoir la plus faible partie.

Elle sait bien, il est vrai, d'une manière générale et confuse, que Dieu s'occupe d'elle comme si elle était seule au monde; mais pour reconnaître en détail les soins continuels, et pour ainsi dire minutieux, dont l'environne sa providence, elle ne le pourra que lorsqu'elle aura *pénétré dans le sanctuaire de Dieu* (1). C'est alors, mais alors seulement, que le plan suivi par la divine bonté étant manifesté à ses élus, ils entreront dans une extase de surprise et d'admiration, en voyant que tout, jusqu'aux événements qui leur paraissent les plus indifférents ou les plus fâcheux, étaient cependant des grâces précieuses ménagées par la miséricorde et l'amour de Dieu. Ingrats que nous sommes! pour bénir la main qui verse sur nous tant de bienfaits, attendrons-nous le jour où le voile qui la dérobe à nos yeux sera levé? Quoi! quand la plus légère marque d'intérêt, quand le plus faible service nous transporte et nous pénètre de reconnaissance pour l'ami qui a bien voulu se souvenir de nous dans le malheur, nous resterions froids et insensibles en présence des preuves si visibles et si souvent renouvelées de la bonté de notre Dieu? Non, il n'en sera pas ainsi, Seigneur, et, empruntant au prophète les paroles brûlantes par lesquelles il exprimait la vivacité de ses désirs, comme lui je m'écrierai : *Que ma droite se sèche, Seigneur, et que ma langue s'attache à mon palais, si jamais je venais à oublier vos infinies miséricordes* (1),

(1) *Ps.* LXXII, 17. — (2) *Ibid.* CXXXVI, 5.

si jamais je cessais de publier devant les hommes tout ce dont je suis redevable à votre amour !

Mais le souvenir de vos bienfaits, Seigneur, ne doit pas seulement m'inspirer le sentiment de la reconnaissance, il doit m'avertir surtout de la nécessité où je suis de répondre à vos dons par une exacte fidélité : et c'est en cela surtout que j'exprimerai ma gratitude pour les faveurs dont vous m'avez comblé.

Un homme, nous dit le Sauveur, étant sur le point de faire un lointain voyage, appela ses serviteurs, et confia à chacun d'eux une certaine somme d'argent, afin que tous pussent la faire profiter pendant son absence. A l'un il remit cinq talents, à un autre deux, à un autre enfin un talent seulement ; et dans la distribution inégale de ces dons, remarque l'écrivain sacré, le maître eut égard à l'industrie et aux dispositions personnelles de chacun d'eux. Quelques années s'écoulèrent, et le maître, étant de retour, appela ses serviteurs pour connaître l'usage qu'ils avaient fait de la somme qui leur avait été prêtée. Seigneur, dit le premier, vous m'avez donné cinq talents ; j'en ai profité pour en acquérir cinq autres que voici. — Vous avez bien travaillé, dit le maître, et parce que vous avez été fidèle en de petites choses, je vous établirai sur de grandes. — Et moi, dit le second, je n'en ai reçu que deux, mais je les ai fait valoir en proportion, et ils m'en ont procuré deux autres. — C'est bien, bon serviteur, continue le maître, parce que, vous aussi, avez été fidèle dans de petites choses, je vous établirai sur de grandes. — Hélas ! dit le troisième, en s'approchant tout tremblant, comme je vous savais un homme dur, qui voulez récolter où vous n'avez pas semé, j'ai appréhendé d'exposer mon talent, et pour ne pas le perdre, je l'ai caché et gardé soigneusement sous terre. — Mauvais serviteur, s'écria le maître, ne pou-

vais-tu négocier utilement ce que je t'avais donné? Tu as préféré le cacher, et c'est pourquoi il te sera enlevé et donné à celui qui a déjà dix talents; car pour toi, inutile serviteur, tu seras jeté dans les ténèbres extérieures où il y aura des pleurs et des grincements de dents..... O mon Dieu, que cette sentence m'épouvante! Ce ne sera donc pas assez pour moi de n'avoir pas fait un mauvais usage de vos dons; pour être condamné, il suffira de n'en avoir pas profité; et je sais de plus que vous demanderez beaucoup à celui qui aura reçu beaucoup. C'est pourquoi, mon Dieu, si je me réjouis de vos dons, je ne puis m'empêcher de trembler quand je pense au compte rigoureux que j'aurai un jour à vous rendre. Que vous dirai-je, par exemple, quand vous m'interrogerez pour savoir de moi si j'ai répondu à la grâce si précieuse de ma vocation au christianisme? Appelé au sein de votre Église de préférence à tant de milliers de peuples qui n'auront jamais connu, ou qui n'auront connu qu'imparfaitement votre vérité, ne serai-je pas confondu, moi qui aurai fermé les yeux à sa lumière? Privilégié parmi les privilégiés mêmes, quelle sera la rigueur de mon jugement, quand vous me demanderez l'usage que j'aurai fait d'une éducation chrétienne et religieuse qui devait développer en moi les heureux germes de vertu que vous aviez semés dans mon cœur? Hélas! dira-t-on de moi : *Heureux les yeux qui ont vu, heureuses les oreilles qui ont entendu* (1) les merveilles de votre loi? Ou bien : Malheureux les yeux, malheureuses les oreilles qui sont restés volontairement fermés pour ne les pas comprendre? Et si, de cet aperçu général, je viens à descendre dans le détail pour examiner en particulier chacun des dons que j'ai reçus, quelle humiliation n'é-

(1) *S. Matth.* XIII, 16.

prouverai-je pas en pensant à l'abus que j'en ai fait? Existe-t-il un seul membre de mon corps, une seule faculté de mon âme, dont je n'aie détourné l'usage au profit de mes penchants, et au détriment de la fidélité que je devais à mon Dieu? Qu'ai-je fait de mes yeux, de mes lèvres, de mes mains, de tous mes organes? Ai-je dirigé vers mon Créateur l'esprit et l'intelligence que je tenais de lui? Ma mémoire m'a-t-elle servi à me rappeler ses bienfaits? Lui ai-je consacré toutes les puissances de mon cœur? Hélas! ce qui résulte de cet examen approfondi, ô mon Sauveur! c'est que j'ai payé tous vos bienfaits par l'ingratitude; c'est qu'au lieu de la fidélité que je vous devais, je me suis rendu coupable de l'abus le plus étrange. Plus criminel mille fois que l'inutile serviteur qui, dominé par la crainte, enfouit son trésor, je l'ai fait valoir, moi; mais par une indélicatesse et une injustice que rien ne saurait justifier, je l'ai fait valoir pour moi et non pour vous. Aussi, que puis-je attendre, sinon le châtiment rigoureux réservé à l'esclave infidèle? Mais je veux prévenir ce malheur, ô mon Dieu! et puisqu'il en est temps encore, je veux expier l'abus que j'ai fait de vos dons, par une scrupuleuse fidélité à les employer désormais pour votre gloire. Je le veux, mon Dieu, et cette fidélité que je vous jure sera la preuve la plus sensible et la plus vraie de ma reconnaissance et de mon amour.

Seconde Réflexion.

Nous devons à Dieu une résignation et une patience pleines de confiance, pour les dons qu'il nous a refusés.

Une vérité incontestable qu'enseigne la foi, c'est que Dieu appelle tous les hommes au salut. Or, s'il est de la

bonté divine de n'exclure personne du souverain bonheur, il doit être de sa bonté et de sa sagesse tout à la fois, de donner à tous les moyens de parvenir au terme qu'il permet d'espérer. Nous devons aller plus loin, et dire qu'il est de cette bonté et de cette sagesse suprême de ne se proposer d'autre fin dans les moyens qu'elle donne, que cet unique but, qui est la félicité éternelle.

Cela posé, nous distinguerons parmi les moyens que la miséricorde nous destine, les dons de la nature et les dons de la grâce. Les dons de la nature sont les biens apparents et visibles que nous possédons, tels que l'éclat de la naissance, l'élévation du rang, la grandeur de la fortune, la force et la santé du corps, les talents de l'esprit, les bonnes inclinations naturelles du cœur. Les dons de la grâce sont la vocation à la foi, la régénération dans les eaux du baptême, les bonnes inspirations, les bons mouvements, et tous les secours spirituels, enfin, qui nous sont accordés, ou par la vertu des sacrements, ou par la communion des saints, ou par un effet immédiat de la bonté divine. Mais il est à remarquer ici que cette distinction des biens de la nature et des biens de la grâce n'existe pas, telle du moins que nous l'entendons, dans la pensée de Dieu, puisque son unique but est de nous aider par tous ces moyens, de quelque ordre qu'ils soient, à parvenir à notre fin dernière. Ce partage ou cette division n'est donc, à proprement parler, que dans notre esprit, et dans une certaine disposition de notre volonté dépravée, laquelle, se proposant un but tout différent de celui de Dieu, ne voit dans les dons naturels que des moyens d'obtenir le bonheur présent qui, par cela seul qu'il est présent, nous touche d'une manière plus sensible. Et de là, cette impatience et cette irritation qui se manifestent dès l'instant où nous croyons que les éléments de ce bonheur tant désiré nous

manquent. Or, pour tarir la source de ces éternelles plaintes et de ces injustes murmures, il n'est besoin que de nous arrêter un instant aux réflexions suivantes :

Dieu ne me doit rien, je n'ai donc aucun sujet de me plaindre ; car celui qui pouvait tout me refuser a bien pu, à plus forte raison, me refuser quelque chose. Le Dieu qui ne me devait rien m'a cependant donné l'existence, et avec l'existence tous les biens qui l'accompagnent, et qui sont nécessaires dans l'ordre de ma vocation, pour me faire partager un jour son propre bonheur. Ainsi rien ne me manque, et pour y parvenir, je n'ai qu'à bien user de ses dons. Ayant eu le malheur de ne point répondre à ses desseins, Dieu, qui n'a pas voulu me perdre, mais au contraire m'élever à la hauteur de ma première destinée, a envoyé son Fils sur la terre. Le mérite de ses humiliations et de ses souffrances s'est étendu jusqu'à moi, et pour y participer, je n'ai qu'à le vouloir. Un degré particulier de sainteté sur la terre et de gloire dans les cieux m'est assigné ; et pour arriver à ce degré de sainteté et de gloire, Dieu a mis à ma disposition, selon les proportions qu'il a voulues, ce que j'appelle les dons de la nature et de la grâce. S'il arrivait que, parmi ces dons de la nature et de la grâce, il m'en manquât quelqu'un qui fût nécessaire à mon salut, Dieu ne m'en aurait privé pour un temps que pour exciter l'ardeur de mes désirs, ranimer en moi le sentiment de la confiance et l'esprit de ferveur et de prière.

Ces principes une fois admis, que dois-je faire pour être dans la voie de la vérité et de la paix? Je dois d'abord, par un acte de reconnaissance et d'amour envers la bonté divine, la remercier de ce qu'elle a daigné me choisir pour me combler de ses faveurs. Je dois en second lieu, par un acte de foi, reconnaître que tout est bien et dans l'ordre,

par rapport à l'exécution des desseins de Dieu sur moi, et en particulier, je dois croire que Dieu m'a donné les moyens les plus propres et les plus personnels, si l'on peut dire, pour arriver au degré de bonheur et de sainteté qu'il me destine. Je dois ensuite, par un acte d'abandon, me confier entièrement en sa divine providence, et me reposer sur elle pour tout ce qui regarde le choix des moyens que Dieu a mis à ma disposition.

Il ne faut donc pas désirer précisément les biens de la nature en eux-mêmes, par rapport à cette vie ; mais les désirer autant que Dieu les juge nécessaires ou utiles au salut.

Tout ce qui sentirait le trouble, l'inquiétude, le murmure, l'impatience, serait incompatible avec cette sainte disposition. Il faut donc, après s'être humilié devant Dieu au souvenir du mauvais usage que l'on a fait de toutes ses grâces, le supplier avec confiance de n'en pas pour cela tarir la source, mais de nous donner, non ce qui nous serait le plus agréable, mais le plus utile selon les vues de sa sagesse.

Si telles étaient nos dispositions au sujet des dons que Dieu nous a accordés ou refusés, nous aurions atteint la vraie perfection, et nous ne mériterions ni le reproche d'ingratitude, ni celui de défiance et de manque de foi en la Providence divine.

AUTRE SUJET.

Vous savez ce qu'il convient de donner à chacun, pourquoi celui-ci reçoit plus, cet autre moins : ce n'est pas à nous qu'appartient ce discernement, mais à vous qui pesez tous les mérites.

1. Si vous étiez jamais tenté de murmurer contre la Providence à cause de l'inégale distribution de ses dons, rappe-

lez-vous la parabole des ouvriers envoyés à la vigne, recevant chacun un denier, bien que le travail des premiers ait été plus pénible et plus long que celui des derniers. Dieu est libre le droit de personne ne sera violé; mais qu'aurons-nous à dire s'il lui plaît de donner à l'un autant ou plus qu'à un autre? Le vase se révolte-t-il contre le potier qui le façonne?

2. Si plusieurs ont reçu davantage, Dieu sera aussi plus exigeant dans le compte qu'il leur demandera.

3. Avant de nous plaindre de ce qui nous manque, avons-nous fait un bon usage de ce qui nous a été donné?

CHAPITRE XXIII.

Des quatre choses importantes pour conserver la paix.

1. *Jésus-Christ.* Mon fils, je vous enseignerai maintenant la voie de la paix et de la vraie liberté.

Le Fidèle. Faites, Seigneur, ce que vous dites; car il m'est doux de vous entendre.

2. Appliquez-vous, mon fils, à faire plutôt la volonté d'autrui que la vôtre.

Choisissez toujours plutôt d'avoir moins que plus.

Cherchez toujours la dernière place et à être au-dessous de tous.

Désirez toujours et priez que la volonté de Dieu s'accomplisse parfaitement en vous.

Agir ainsi, c'est marcher dans la voie de la paix et du repos.

3. *Le Fidèle.* Seigneur, ces courts préceptes renferment une grande perfection.

Ils contiennent peu de paroles, mais elles sont pleines de sens et abondantes en fruits.

Si j'étais fidèle à les observer, je ne tomberais pas si aisément dans le trouble.

Car, toutes les fois que le calme et la paix m'abandonnent, je reconnais que je me suis écarté de ces maximes.

Mais vous qui pouvez tout, et qui désirez toujours le progrès des âmes, augmentez en moi votre grâce, afin qu'en obéissant à ce que vous commandez, je puisse achever l'ouvrage de mon salut.

PRIÈRE

Pour obtenir d'être délivré des mauvaises pensées.

4. *Seigneur, mon Dieu, ne vous éloignez pas de moi; mon Dieu, hâtez-vous de me secourir* (Ps. LXX, 12), car une foule de pensées diverses m'ont assailli, et de grandes terreurs affligent mon âme.

Comment les traverser sans blessures? Comment les dissiper? *Je marcherai devant vous, dit le Seigneur, et j'abattrai les puissants de la terre.* (Is., XLV, 2.) j'ouvrirai les portes de la prison et je vous montrerai les issues les plus secrètes.

Faites, Seigneur, selon que vous avez dit, et que toutes les pensées mauvaises fuient devant vous.

Mon unique espérance, ma consolation dans les maux qui me pressent, est de me réfugier vers vous, de me confier en vous, de vous invoquer du fond du cœur, et d'attendre avec patience votre secours.

PRIÈRE

Pour demander à Dieu la lumière.

Éclairez-moi, ô bon Jésus! de votre lumière intérieure, et chassez du fond de mon cœur toutes les ténèbres.

Arrêtez mon esprit qui s'égare, et brisez la violence des tentations qui me pressent.

Combattez fortement pour moi, et domptez ces bêtes dangereuses, ces convoitises dévorantes, *afin que je trouve la paix dans votre force* (Ps. CXXI, 7), et que sans cesse vos louanges retentissent dans votre sanctuaire, dans une conscience pure.

Commandez aux vents et aux tempêtes. Dites à la mer : *Apaise-toi ;* à l'aquilon : *Ne souffle point ; et il se fera un grand calme.* (Marc, IV, 39.)

5. *Envoyez votre lumière et votre vérité* (Ps. XLII, 3), pour qu'elles luisent sur la terre, car je ne suis qu'une terre stérile et ténébreuse, jusqu'à ce que vous m'éclairiez.

Répandez votre grâce d'en haut; versez sur mon cœur la rosée céleste; épanchez sur cette terre aride les eaux fécondes de la piété, afin qu'elles produisent des fruits bons et salutaires.

Relevez mon âme abattue sous le poids de mes péchés. Fixez mes désirs au ciel, afin qu'ayant trempé mes lèvres à la source des biens éternels, je ne pense qu'avec dégoût aux choses de la terre.

6. Relevez-moi, arrachez-moi à toutes les fugitives consolations des créatures; car tout objet créé ne peut satisfaire ni rassasier pleinement mon cœur.

Unissez-moi à vous par l'indissoluble lien de l'amour : car vous suffisez seul à celui qui vous aime, et tout le reste sans vous n'est rien.

CONSIDÉRATION XXIII.

Sur ces paroles :

Mon fils, je vous enseignerai maintenant la voie de la paix et de la vraie liberté.

Premier Prélude.

Figurez-vous le Cénacle où les apôtres se trouvaient réunis après la mort de Jésus, et appliquez-vous à vous-même cette parole : Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix.

Second Prélude.

Demandez à Jésus de bien comprendre les quatre choses importantes qui procurent la paix. C'est, 1° le sacrifice de sa volonté propre; 2° la modération de ses désirs ; 3° la fuite des honneurs et de tout ce qui flatte la vanité ; 4° enfin l'acquiescement à la volonté divine, en se soumettant volontiers à tout ce qu'elle permet ou ordonne.

Première Réflexion.

Le sacrifice de sa volonté propre, premier moyen d'avoir la paix.

Ce n'est pas seulement au jeune âge, si impatient aujourd'hui de secouer le frein de l'autorité paternelle, que nous adressons ce conseil. Lorsque nous avons parlé dans les livres précédents de la vertu d'obéissance, nous lui en avons fait voir l'indispensable nécessité et les précieux avantages. Notre but n'est pas non plus, en ce moment, de recommander ce sacrifice de leur volonté propre, aux âmes généreuses qui, ayant fait choix d'un état plus parfait, s'y trouvent plus particulièrement obligées en vertu même de leur immolation. Mais, nous tournant vers celles qui, sans être précisément dans un état de dépendance entière, ont cependant cessé d'être maîtresses absolues d'elles-mêmes, en se plaçant sous le joug que l'apôtre désirait leur épargner, quand il disait, *Je veux que vous soyez tous comme moi* (1), nous leur adresserons cette question· Voulez-vous la paix ? La voulez-vous avec Dieu ? La voulez-vous avec celui qui vous représente Dieu, parce *qu'il est*

(1) I *Corinth.* VII, 7.

votre chef, comme Jésus l'est de son Église (1)? Eh bien! alors aimez plutôt à obéir qu'à commander; à suivre la volonté d'autrui que la vôtre, et la paix sera avec vous. Le commencement peut-être vous sera difficile et pénible; vous aurez à lutter contre votre inclination, mais à peine aurez-vous essayé d'arrêter ou de suspendre l'impétuosité de vos désirs, que la grâce et l'habitude vous feront trouver doux et aisé ce qui, dans le principe, vous paraissait dur et impossible. Vous dirai-je que le caractère complaisant et facile, qui sait, dans les choses où la gloire de Dieu n'est pas intéressée, se prêter par vertu aux exigences d'autrui, fait plus souvent sa volonté propre que celui qui commence par s'emporter et se roidir? Comment cela? Le voici : c'est que l'opposition irrite, et que la douceur désarme. En se posant comme une barre de fer qui ne sait plier, on donne souvent à la volonté adverse une nouvelle opiniâtreté qu'elle n'aurait pas connue, si l'on avait montré de la douceur et de la modération. Oh! que de maisons, que de familles divisées entre elles-mêmes, cesseraient de pencher vers leur ruine, s'il s'y trouvait un de ces anges de paix, animé de l'esprit d'abnégation et de sacrifice! Que de miracles n'opèrent pas la mansuétude et la condescendance qu'inspire la véritable piété? L'épouse chrétienne qui posséderait cet esprit n'aurait pas seulement la paix avec elle-même, elle la ferait descendre jusque dans les cœurs qui la nient et qui disent, *Il n'y a point de paix* (2). Femmes chrétiennes, souvenez-vous que si la Providence divine a donné à votre sexe ce fonds si riche, si inépuisable de sensibilité et d'amour, uni à ce je ne sais quoi d'irrésistible qui élève quelquefois votre faiblesse au-dessus de la force même, c'est pour que vous soyez le lien

(1) *Ephes.* V, 23. — (2) *Jérem.* VI, 14.

de la paix. Tout dans la nature se combat, s'équilibre, se compense ; et vous savez que c'est précisément en se neutralisant ainsi que les éléments les plus opposés se maintiennent dans leurs justes proportions : ainsi en est-il dans la vie des familles. A l'homme, le conseil, la direction l'exécution des grands travaux, le gouvernement de la famille ou de la société, qui est elle-même une grande famille. Les embarras, les peines, les soucis, les fatigues sont donc son partage. Il lui a été dit : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage* (1), et ce mot explique tout. A vous, femmes, l'obéissance raisonnable, la discrétion, l'ordre, l'économie domestique, les soins assidus, l'esprit de sacrifice poussé jusqu'au dévouement. Sans la direction et le conseil, qui sont les attributs de l'homme, vous pourriez errer, parce que la femme se trouve, par la volonté divine et par sa nature même, placée dans un état d'infériorité et de dépendance qu'il ne lui est pas permis de secouer. Mais aussi sans votre concours, cette prérogative, ce droit de direction et de conseil pourrait manquer quelquefois de ce tact, de cette finesse exquise qui sait choisir les moyens et saisir l'opportunité. Sans vous, la force pourrait aller jusqu'à la rigueur et la violence ; sans vous, les importants travaux courraient risque de rester inachevés ; parce que le front de celui qui s'y livre a besoin qu'une main amie essuie la sueur qui le couvre. Sans vous enfin, la société périrait faute de liens, et la famille n'aurait ni raison d'existence, ni moyen de conservation. Votre rôle est-il assez glorieux ? Vous plaindrez-vous de votre partage ? Comprenez donc enfin la sublime mission que vous êtes appelées à remplir ; et pour vous élever à sa hauteur, rappelez-vous la part immense que prit au salut du monde

(1) *Génès.* III, 19.

la Vierge pleine de grâce et bénie entre toutes les femmes, qui donna à la terre le Dieu de la paix. Croyez-le, des prodiges de nature à vous étonner seraient le prix de votre douceur et de votre fidélité à répondre à votre destinée ; il ne s'agit que de savoir faire usage des moyens que Dieu vous a donnés, pour le bien de la famille et de la société.

Seconde Réflexion.

Modération dans ses désirs, second moyen de conserver la paix.

Choisissez toujours d'avoir moins que plus. Il n'est besoin que de peu de paroles pour faire entendre aux oreilles extérieures ce précepte si plein de vérité et de sagesse ; mais que d'efforts ne faut-il pas pour le faire pénétrer jusqu'aux oreilles intérieures du cœur, si peu disposées à l'accueillir ! Hélas ! les personnes du monde les plus sages, les plus modérées, les plus accoutumées à réfléchir, et même, si l'on veut, les plus animées de l'esprit de l'Évangile, se diront bien quelquefois : A quoi bon me tourmenter ainsi pour des biens faux et de peu de durée ? Mais ces instants lucides de raison et de foi sont aussi rapides que l'éclair, et le moment d'après on est tout étonné de se voir aussi empressé, aussi inquiet, aussi jaloux, aussi attaché à ces intérêts d'un jour, que ceux même qui, comme le dit l'apôtre, *n'ont point d'espérance* (1). Combien d'amis, de frères, et même de fils, divisés par la cupidité d'avec leurs amis, leurs frères et leurs propres pères ! Partout et toujours, dans tous les temps comme dans tous les lieux, l'amour de l'argent a éteint la charité

(1) *Thess.* IV, 12.

dans les cœurs. Effrayé des horribles excès dans lesquels la passion de posséder pousse tous les jours les hommes, un sage de l'antiquité, qui n'avait pu méditer sur le berceau d'un Dieu pauvre, ni comprendre au pied d'une croix cette étonnante maxime, *Heureux les pauvres*, s'écriait : *Oh ! de quoi n'es-tu pas capable, exécrable soif de l'or* (1)? La cupidité, dit l'apôtre, est la racine de tous les crimes comme de tous les maux. Mais comment arracher du cœur ces racines si vivaces? Comment? En rappelant sans cesse à l'homme cet oracle si plein de vérité : *Nous n'avons rien apporté dans ce monde quand nous y sommes entrés, et nous n'en pourrons rien emporter quand nous en sortirons. Dès lors que nous avons de quoi nous vêtir et nous nourrir, soyons donc satisfaits, car ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans le piége de Satan, et sont de plus en proie à des désirs inutiles et misérables qui conduisent les hommes à leur perte. C'est pourquoi, ô Timothée, dites aux riches de ne pas se gonfler d'orgueil, de ne pas mettre leurs espérances dans les biens du monde, mais en Dieu seul qui donne à tous ce qui est nécessaire. Recommandez-leur de faire un bon usage de ce qu'ils possèdent; de s'enrichir de bonnes œuvres; de répandre avec plaisir dans le sein des pauvres les trésors de la terre, et de s'en réserver de solides en travaillant pour la vie éternelle* (2).

Pouvait-on exprimer d'une manière plus énergique les funestes suites de l'amour désordonné qui agite les hommes pour les faux biens du monde? Car enfin, si *le cœur* qui en est avide est en proie, comme le dit l'apôtre, *à des désirs inutiles*, la paix en est donc bannie ; et si ces désirs

(1) *S. Matth.* V, 4. — (2) I *Timoth.* VI, 9.

sont nuisibles, comment pourrait-elle exister avec nos frères, cette paix qui déjà ne se trouve plus au dedans de nous-mêmes? Or, quel triste état que celui d'être ainsi en guerre avec soi et avec les autres; de toujours craindre, de toujours désirer, de toujours regretter, de toujours être inquiet et tremblant, de toujours être en défiance, de toujours être dominé par la jalousie et l'envie, jamais content, jamais tranquille, jamais rassasié de ce que l'on a, à cause du désir qu'on éprouve d'y ajouter ce que l'on n'a pas! Est-il un enfer plus terrible que celui où se trouve le cœur, théâtre de pareils combats? Pour vous, mon fils, voulez-vous faire régner dans votre âme cette *paix délicieuse qui surpasse tout sentiment? Possédez les biens de ce monde comme ne les possédant pas. Usez de ce monde lui-même comme n'en usant pas* (1); et alors rien n'égalera le calme plein de douceur qui s'établira au dedans de vous. Maître de vos passions par la modération de vos désirs, vous éviterez l'orgueil qui accompagne la prospérité, et le désespoir qui suit ordinairement les revers. Convaincu que Dieu est le seul vrai bien dont aucun autre ne peut tenir lieu, vous direz : *Que chercherai-je sur la terre, Seigneur, et qu'est-ce que le ciel même pourrait m'offrir hors de vous* (2), qui soit capable de satisfaire mon cœur?

Non, il ne saurait être rempli ce cœur que par celui qui a dit : *Moi-même je serai votre grande récompense.* Tout ce qui n'est pas vous, mon Dieu, ne répondrait pas à l'étendue de mes désirs; car c'est sur votre sein, comme dit le prophète, *que je dormirai et que je reposerai* (3). Telle est mon espérance, tel est le besoin de mon cœur.

(1) I *Corinth.* VII, 31. — (2) *Ps.* LXXII, 25. — (3) *Ibid.* IV, 9.

Troisième Réflexion.

Fuir les honneurs et tout ce qui flatte la vanité, troisième moyen d'avoir la paix.

Elle n'est pas moins dure que la première, cette autre maxime que repousse l'orgueil : *Cherchez toujours la dernière place et à être au-dessous de tous* (1); et cependant point de paix durable à espérer, si l'on n'est disposé à céder quelque chose de ses prétentions, et même souvent de ses droits légitimes. D'où viennent, en effet, les contestations et les vaines disputes opposées à la paix, sinon des rivalités, des susceptibilités ou froissements d'amour-propre, qui, portant le trouble dans les cœurs, les remplissent de fiel et d'amertume ? Il n'est pas nécessaire d'avoir vécu longtemps parmi les hommes pour s'être aperçu que ce qu'ils souffrent et pardonnent le moins, c'est ce qui blesse leur vanité. Et comme la satisfaction de cette vanité est le but de presque toutes leurs actions; qu'elle est toujours éveillée, toujours attentive, toujours sur le qui-vive, toujours irascible, intraitable, partiale, sourde à toutes les raisons, ne voulant rien rabattre de ses exigences, il arrive que c'est un combat à mort et une lutte interminable qu'il faut soutenir tous les jours, si l'on n'est disposé à céder par amour de la paix. Laissez, mon fils, laissez *les choses vaines aux vains*. Enfants du siècle, qu'ils se complaisent dans tous ces riens qui ne sauraient occuper un instant un esprit sérieux, ni toucher une âme véritablement chrétienne ! Et qu'importe pour vous que vous ayez tenu le premier rang ou le dernier ; qu'on vous ait confondu dans la foule ou bien distingué ; placé en évi

(1) *S. Luc*, XIV, 10.

dence ou laissé dans l'oubli? Souvent vous n'aurez été humilié que dans votre pensée, car nul autre que vous ne se sera aperçu que vous n'étiez pas à votre place ; et si par hasard quelqu'un s'en est aperçu, il aura admiré votre modestie et votre esprit de modération. Moins vous serez empressé de vous faire rendre ce qui vous est dû, plus on le sera de vous en faire rendre hommage ; tandis que l'on prendra un malin plaisir à vous refuser ce qui ne devrait même pas vous être contesté, si vous paraissez l'exiger avec trop de rigueur. Sur la voie des honneurs, vous rencontrerez bien des rivaux, bien des adversaires jaloux et perfides ; sur la voie de l'abnégation, vous ne trouverez que Jésus, et le petit nombre des disciples fidèles qui ont compris ce mot : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes* (1).

Vous me direz peut-être : S'il ne s'agissait que de ma propre personne, je souffrirais volontiers l'obscurité ou l'oubli ; mais ne dois-je pas défendre et soutenir de tous mes moyens les droits de la place ou du rang élevé que j'occupe ? Hélas ! mon fils, la personne et la place se touchent de si près, qu'il est très à craindre qu'il ne s'agisse bien plus de la vanité de la personne que des droits de la place ; car celui qui défend les droits de la place, c'est la personne même qui est juge et partie dans sa propre cause.

Mais les saints l'ont fait lorsqu'ils se sont trouvés dans les mêmes occasions. — Pourquoi ne citez-vous jamais l'exemple des saints que lorsqu'il s'agit de circonstances qui s'accordent si bien avec les désirs de votre vanité? Quand vous les aurez imités dans leur abnégation, dans leur esprit de sacrifice et de renoncement, vous pourrez,

(1) *S. Matth.* XI, 29

avec moins de danger, invoquer le témoignage des actions particulières que vous louez dans leur vie. Au reste, je le veux bien : défendez vos droits, si l'amour de l'ordre et de la justice l'exige; mais souvenez-vous que s'il faut ranger l'ordre et la justice parmi les vertus, il ne faut pas en exclure l'humilité et la charité non plus; et saint Paul parlant de la charité, l'élève au-dessus de toutes, comme les dominant par son excellence et son prix inestimable.

Quatrième Réflexion.

Désirer que la volonté de Dieu s'accomplisse en nous, quatrième moyen d'avoir la paix.

Cette volonté divine est-elle que nous soyons dans la souffrance, dans le délaissement, la pauvreté et les revers de toute sorte; soyons, non impassibles, mais résignés. Puisque vous le voulez ainsi, Seigneur, vous qui êtes la sagesse et la bonté infinies, c'est que vous trouvez cette voie plus avantageuse pour mon salut, et plus propre à procurer votre gloire. Or, si c'est votre sagesse qui a fait pour moi ce choix, je serais donc déraisonnable de la contrarier par mes désirs; et si votre bonté n'a pas été étrangère à cette disposition, je serais donc ingrat de ne pas accepter ce que vous m'envoyez, puisque cette épreuve que vous m'envoyez est ce qu'il y a de plus utile pour mon bonheur. Ainsi s'exprime une âme que la confiance anime et que l'esprit de foi fait vivre. Il est vrai qu'en s'exprimant ainsi, elle a toujours le sentiment de ses maux; mais la résignation en tempère l'amertume. Cette âme peut bien se plaindre, mais non murmurer; souffrir, mais non se désespérer. La paix règne au dedans d'elle-même, et avec la paix, une certaine satisfaction semblable

à celle qu'éprouvait l'apôtre, quand il disait : *Je surabonde de joie au milieu de toutes mes tribulations* (1). Cette pensée, C'est Dieu qui m'envoie cette croix, ne va pas sans cette autre, C'est de lui que j'attends la patience ; si je bénis la main qui me frappe, ce sera d'elle que je recevrai la couronne que j'espère.

PRATIQUE.

Voyez, parmi les quatre choses indiquées comme devant procurer la paix, quelle est celle qui vous manque le plus, et alors demandez-la à Dieu.

Bouquet spirituel.

Seigneur, donnez-moi la paix.

AUTRE SUJET.

1. Le monde promet la paix à ses sectateurs. Il la place dans les plaisirs, dans le contentement de l'orgueil et de toutes les passions ; mais cette paix ne se montre de loin que pour tromper ceux qui la poursuivent ; et quand ils se croient près de la saisir, tout à coup elle s'évanouit comme le songe d'un homme qui s'éveille.

2. La paix véritable, qui n'est que le calme d'une conscience pure, consiste à retrancher les désirs de la chair, et non à les satisfaire.

CHAPITRE XXIV.

Qu'il ne faut point s'enquérir curieusement de la conduite des autres.

1. *Jésus-Christ.* Mon fils, réprimez en vous la curiosité, et ne vous embarrassez point de vaines sollicitudes.
Que vous importe ceci ou cela ? Suivez-moi. (Joan. XXI, 22.)

(1) II *Corinth.* VII, 4.

Que vous importe la façon d'être de celui-ci, comment parle et agit celui-là ?

Vous n'avez point à répondre des autres, mais vous répondrez pour vous-même : de quoi donc vous inquiétez-vous ?

Voilà que je connais tous les hommes ; rien de tout ce qui se fait sous le soleil ne m'est caché ; je sais ce qu'il en est de chacun, ce qu'il pense, ce qu'il veut, et où tendent ses vues.

C'est donc à moi qu'on doit tout abandonner. Pour vous, tenez-vous en paix, et laissez ceux qui s'agitent s'agiter tant qu'ils voudront.

Tout ce qu'ils feront, tout ce qu'ils diront, viendra sur eux ; car ils ne peuvent me tromper.

2. Ne poursuivez pas l'ombre d'un grand nom, ne désirez pas de nombreuses liaisons ni l'amitié particulière d'aucun homme.

Car tout cela dissipe l'esprit et obscurcit étrangement le cœur.

Je me plairais à vous faire entendre ma parole et à vous révéler mes secrets, si vous étiez, quand je viens à vous, toujours attentif et prêt à m'ouvrir la porte de votre cœur.

Occupez-vous de l'avenir ; veillez, priez sans cesse, et humiliez-vous en toutes choses.

CONSIDÉRATION XXIV.

Sur ces paroles :

Mon fils, réprimez en vous la curiosité, et ne vous embarrassez point de vaines sollicitudes.

Premier Prélude.

Vous adorerez le divin Maître réprimant la curiosité de ses disciples, qui désiraient savoir ce qui était réservé à saint Jean : Si je veux que celui-ci demeure jusqu'à ce que je vienne, qu'est-ce que cela vous fait? Pour vous, suivez-moi.

Second Prélude.

Après vous être recueilli un instant, et avoir demandé, comme de coutume, la grâce de l'Esprit saint, vous considérerez quelles sont les personnes qui s'occupent ordinairement de la conduite des autres. La première classe se compose de ceux qui cèdent à un sentiment de vaine et inutile curiosité. La seconde, de ceux qui suivent un sentiment de malignité. Les troisièmes se proposent, dans cette investigation, un motif de zèle ; et enfin les quatrièmes, un motif de pieuse émulation.

Première Réflexion.

Éviter de s'occuper de la conduite du prochain par un motif de vaine et inutile curiosité.

Il est des personnes qui ne sont jamais au milieu d'elles-mêmes, parce que leur occupation habituelle est de se répandre au dehors, dans l'espoir d'apprendre quelque chose de nouveau, pour avoir le plaisir de répéter ensuite ce qu'elles ont entendu, mais non cependant toujours tel qu'elles l'ont entendu. Tout cela, mon fils, est bien vain, bien frivole, bien inutile. Aussi est-ce la marque d'un esprit étroit et petit, que d'attacher tant d'importance à des choses si peu dignes de le fixer. Elle est bien légère et bien dissipée l'imagination qui se nourrit de ces mille riens qui doivent être à nos oreilles, comme le bruit du vent qui souffle et qui passe. Et que vous fait, répondez-moi, ce que dit cette personne, ce qu'entreprend cette autre ? Aurez-vous à répondre de la conduite des autres ? Ne répondrez-vous pas plutôt de votre propre conduite, et ignorez-vous qu'une seule parole inutile ne passera pas sans expiation au jugement de Dieu ? C'est donc un soin bien superflu que vous prenez, en vous inquiétant ainsi des choses qui vous sont et vous doivent être étrangères. Et puis, quelle perte de temps n'occasionne pas cette vaine curiosité ? Car, tandis que vous vous livrez à ces conversations si animées, les heures souvent s'écoulent inaperçues ; les devoirs sérieux et obligatoires de votre état sont oubliés, ou du moins mal remplis, et cela par une conséquence nécessaire de la funeste habitude où vous êtes de vous répandre ainsi en de vaines paroles. Aussi, lorsque l'heure de la prière est arrivée, lorsque le désir d'assister aux saints mystères ou d'y parti-

ciper vous conduit au pied des saints autels, quelle difficulté n'éprouvez-vous pas pour vous recueillir devant Dieu, et réunir toutes les forces de votre âme que vous avez laissées imprudemment se perdre, ou se disséminer dans une multitude de soins superflus? Vous vous plaignez alors de n'avoir ni pensées ni sentiments; les distractions qui se succèdent vous fatiguent et vous épuisent. Hélas! comment pourrait-il en être autrement, puisque votre âme est une de ces voies larges et spacieuses ouvertes à tous les passants qui veulent s'y engager? O mon fils! *que n'entourez-vous vos oreilles d'épines* (1), selon le conseil donné par l'Esprit saint, et votre cœur alors, comme *un jardin fermé* (2), verra croître la fleur de la dévotion qui a disparu, hélas! foulée qu'elle était par le passage de toutes ces pensées étrangères qu'entretient la curiosité qui vous domine. Mais s'il faut ainsi peser toutes ses paroles, me direz-vous, et ne prêter l'oreille qu'aux discours d'une absolue nécessité, le commerce du monde deviendra insupportable, et la conversation, manquant d'aliment, faute de choses graves et indispensables à se communiquer, finira par languir et mourir? Nous répondrons : Prendre au pied de la lettre et sans discernement tout ce que nous venons de dire précédemment conduirait sans doute à cette absurde conséquence. Mais un excès ne se corrige pas par un autre excès; et parce que nous avons blâmé ces éternels entretiens qui absorbent un temps précieux, réclamé par le travail, ce n'est pas à dire que nous ayons condamné indistinctement ce que l'usage, la politesse et la charité bien entendue justifient. Car, si le flux de paroles est un défaut, la taciturnité en est un autre plus insupportable, peut-être; et c'est

(1) *Eccl.* XXVIII, 38. — (2) *Cant.* IV, 12.

entre ces deux vices extrêmes que la perfection se trouve, et qu'il la faut chercher.

Seconde Réflexion.

Éviter la malignité, second motif qui nous pousse à nous inquiéter de la conduite des autres.

Si les conversations prolongées, dont nous venons de parler, n'avaient pour inconvénient que d'occuper l'esprit de choses vaines et inutiles ; de faire perdre un temps précieux ; de faire omettre les devoirs souvent les plus impérieux de sa position ; d'entretenir la dissipation dans l'imagination que rien de sérieux ne saurait fixer, et enfin de jeter le trouble dans les consciences, ce serait un grand mal déjà. Mais qu'il est rare que ces entretiens si fréquents et si longs n'aient pas des suites plus funestes et plus criminelles encore ! Ordinairement, l'esprit de causticité et de malignité y domine à un tel point, que la conversation devient fade et insipide, si elle n'est relevée par le sel de la plaisanterie et de la médisance. Il est vrai que par un juste retour, ceux qui aiguisent ainsi le tranchant d'un esprit malin et méchant aux dépens des autres ne sont pas épargnés eux-mêmes ; mais qu'est-ce que cela prouve, sinon que ni les uns ni les autres ne connaissent l'esprit du divin Sauveur, qui est charité et prudence ?

Ce sera donc avec une grande réserve, mon fils, que vous converserez avec les hommes. Vous ne montrerez aucun empressement pour connaître les misères et les scandales que vous apprendrez toujours assez tôt. Au lieu de contribuer vous-même à les exposer au grand jour, au détriment des faibles, vous chercherez, au contraire, à les couvrir du voile de votre silence, autant que vous le pourrez. Vous n'interrogerez pas ceux qui, d'eux-mêmes, vien-

dront vous dire : Vous ne savez pas ceci ; vous ne savez pas cette autre chose.

Vous n'ajouterez pas foi facilement à toute espèce de discours ; car si la connaissance de la fragilité humaine nous fait croire toutes les fautes possibles, la méchanceté d'un monde léger et avide de scandales peut les rendre probables et même, en apparence, certaines.

Vous excuserez, autant que vous le pourrez, les fautes de vos frères, et si l'action est inexcusable, et malheureusement trop vraie, vous verrez si vous ne pouvez pas l'atténuer au moins, en vous rejetant sur l'intention, que Dieu seul connaît.

Ne prenez jamais plaisir à humilier vos frères. Il est certaines choses qui ne sont pas même des fautes devant Dieu, et dont cependant la révélation, par un effet des préjugés ou des idées reçues, blesse plus le prochain que ne le feraient les reproches les plus graves et les mieux mérités.

Vous êtes susceptible, mon fils, délicat au delà de tout ce qu'on peut dire, au sujet de tout ce qui vous touche, pourquoi donc traitez-vous avec si peu de ménagement la réputation de vos frères ? Prenez pitié d'eux, si vous voulez qu'on prenne pitié de vous : ce que vous reprenez en eux se trouve en vous peut-être, et à un degré plus blâmable encore.

Que la charité la plus vraie repose donc au fond de votre cœur, afin que jamais le fiel et l'amertume ne coulent de vos lèvres ; car il est écrit : *Que la bouche parle de l'abondance du cœur* (1); et ailleurs : *L'eau douce ne saurait surgir d'une source amère et corrompue* (2).

Voilà *que je connais* tous les hommes, dit le Seigneur ;

(1) *S. Matth.* XII. 34. — (2) *S. Jacq.* III, 11.

je vois tout ce qui se passe sous le soleil; je sais ce qu'il en est de chacun, ce qu'il pense, ce qu'il veut, et où tendent ses vues. C'est donc à moi qu'on doit tout abandonner. Pour vous, demeurez en paix, et laissez ceux qui s'agitent, s'agiter tant qu'ils voudront (1) Que de perfection dans ces simples paroles, et que de fautes on éviterait contre la charité due au prochain, si on se rappelait ces maximes dans la conversation et les entretiens de tous les jours !

Troisième Réflexion.

Le zèle, première cause légitime de s'occuper de la conduite des autres.

Le mal que l'on commet en s'enquérant avec curiosité ou malignité de la manière d'agir du prochain, cesse d'exister lorsqu'on est dirigé par un motif de zèle, ou lorsque l'on cède à un devoir rigoureux de conscience. Il est bien évident que tous ceux qui, par la place qu'ils occupent et les fonctions qu'ils exercent, ont autorité sur les autres, non-seulement ne pèchent pas en cherchant à s'éclairer sur la conduite de leurs inférieurs, mais manqueraient même à l'un de leurs principaux devoirs s'ils négligeaient de le faire. Toutefois, qu'ils prennent garde, en cela même, de n'agir jamais par prévention, précipitation, dureté, mais par un esprit de charité, de zèle et de mansuétude. Qu'ils ne poussent pas trop loin la sévérité, et ne demandent pas une perfection que la faiblesse humaine se saurait atteindre. Qu'ils soient patients, et se gardent bien de vouloir récolter avant d'avoir semé. Que

(1) *Eccl.* I, 14.

les reproches qu'ils sont forcés d'adresser soient tempérés par la douceur, et qu'ils ne reprennent jamais ce qui est mal, sans approuver en même temps ce qui est bien. Une trop grande faiblesse pourrait attirer sur les chefs de famille de grands malheurs, comme ceux qui tombèrent sur la maison d'Héli ; mais aussi une excessive rigueur pourrait avoir des suites bien funestes. Que l'effet de vos paroles soit donc d'animer toujours, de ne décourager jamais ; soyez bon et ferme. Ayez l'oreille toujours attentive, et les yeux toujours ouverts ; car on vous demandera ce que vous aurez fait de l'âme de vos enfants ; de vos inférieurs, de vos serviteurs, de tous ceux enfin que vous devez défendre contre l'invasion du mal, et garantir de la contagion des scandales.

Quatrième Réflexion.

L'émulation, seconde cause légitime de s'occuper de la conduite des autres.

Chercher dans les exemples de ses frères un sujet d'édification pour soi, est sans contredit un motif bon et raisonnable. Heureuses donc les âmes simples et droites qui ne voient dans la vie des personnes qui les entourent que les actions louables et imitables ! Fermant les yeux sur les misères et les défauts inséparables de l'humanité, elles louent, dans celui-ci, la modestie et la douceur; dans celui-là, le zèle et l'activité ; dans cet autre, la piété et la ferveur ; dans ce dernier, l'habileté et la science. Ce n'est pas que ces âmes aiment à flatter ; le flatteur leur paraît plus méprisable que la vipère qui rampe sous l'herbe : mais sans flatter, elles trouvent cependant toujours quelque chose de bon à dire sur le compte du prochain ; tou-

jours quelque chose qui sert à l'édification commune et à la gloire de Dieu. Comme l'abeille, qui sait tirer le suc de chaque fleur, elles s'arrêtent à ce qu'il y a de bon et de digne d'éloges. Car, de même qu'il n'est point d'homme si parfait qui n'ait ses défauts, il n'est pas d'homme, non plus, si imparfait, qui n'ait quelques bonnes qualités, pour servir jusqu'à un certain point de contre-poids à ses défauts ou à ses vices. Le malheur est que, lorsqu'il s'agit du prochain, nous ne voyons que ce qui est mal en lui, et rarement ce qui est bien. Souvent même ce qui est bien nous paraît mal, tant nous sommes enclins à juger les autres avec une sévérité dont nous ne devrions user qu'envers nous-mêmes ! Or, s'il appartient à un esprit droit de condamner sans détour comme mal ce qui est mal, et de regarder comme bien ce qui est bien, il est d'un esprit prudent de fermer quelquefois les yeux sur le mal, pour ne s'apercevoir que du bien. De cette sorte, sans que la vérité soit blessée, la charité est sauvée ; l'édification n'est pas perdue, et Dieu est glorifié. Ainsi donc, faites votre profit, mon fils, de tout ce que vous rencontrez de louable dans vos frères. Dites : Je veux prier comme prie cet ami ; je veux travailler avec le zèle et l'activité que déploie cet autre. La modestie de celui-ci me servira de modèle ; l'humilité, la patience, la douceur de celui-là sera ma règle. Profitant des exemples de vertus que vous verrez pour les imiter, profitant même des défauts que vous serez forcé d'apercevoir pour les éviter ; vous avancerez dans la perfection, et c'est ainsi que s'accomplira cette parole : *Tout va au bien de ceux qui craignent Dieu* (1).

(1) *Rom.* VIII. 28.

PRATIQUE.

Laissez ce qui regarde les autres, pour ne vous occuper que de vous-même.

Bouquet spirituel.

Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugé.

AUTRE SUJET.

Ne poursuivez pas cette ombre qu'on appelle un grand nom, ne désirez ni de nombreuses liaisons, ni l'amitie particulière d'aucun homme.

1. Parce que tout cela dissipe l'esprit, en l'occupant de mille pensées étrangères et de mille soins superflus.

2. Tout cela obscurcit étrangement le cœur en le remplissant d'affections sensibles et terrestres.

3. Tout cela nous empêche d'entendre la parole de Dieu, qui nous révélerait ses secrets, si nous étions, quand il vient à nous, toujours attentifs et prêts à lui ouvrir la porte de notre cœur.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DES CHAPITRES

DE L'IMITATION

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE PREMIER.

Pages.

CHAP. I. — Qu'il faut imiter Jésus-Christ, et mépriser toutes les vanités du monde..... 36
CHAP. II. — Avoir d'humbles sentiments de soi-même..... 42
CHAP. III. — De la doctrine de vérité..... 48
CHAP. IV. — De la prévoyance dans les actions..... 58
CHAP. V. — De la lecture de l'Écriture sainte..... 65
CHAP. VI. — Des affections déréglées..... 70
CHAP. VII. — Qu'il faut fuir l'orgueil et les vanités..... 77
CHAP. VIII. — Qu'il faut éviter la trop grande familiarité dans le commerce du monde..... 84
CHAP. IX. — De l'obéissance et du renoncement à son propre sens..... 89
CHAP. X. — Qu'il faut éviter les entretiens inutiles..... 97
CHAP. XI. — Des moyens d'acquérir la paix intérieure, et du soin d'avancer dans la vertu..... 103
CHAP. XII. — De l'avantage de l'adversité..... 110
CHAP. XIII. — De la résistance aux tentations..... 117
CHAP. XIV. — Éviter les jugements téméraires, et ne se point rechercher soi-même..... 128
CHAP. XV. Des œuvres de charité..... 134
CHAP. XVI. — Qu'il faut supporter les défauts d'autrui..... 141
CHAP. XVII. — De la vie religieuse..... 149
CHAP. XVIII. — De l'exemple des saints..... 156
CHAP. XIX. — Des exercices que doit pratiquer un bon religieux..... 163
CHAP. XX. — De l'amour de la solitude et du silence..... 172
CHAP. XXI. — De la componction du cœur..... 180
CHAP. XXII. — De la considération de la misère humaine..... 187
CHAP. XXIII. — De la méditation de la mort..... 195
CHAP. XXIV. — Du jugement et des peines des pécheurs..... 203
CHAP. XXV. — Qu'il faut travailler avec ferveur à l'amendement de sa vie..... 211

LIVRE SECOND.

Pages.
CHAP. I. — De la conversation intérieure..... 221
CHAP. II. — Qu'il faut s'abandonner à Dieu en esprit d'humilité..... 231
CHAP. III. — De l'homme pacifique..... 239
CHAP. IV. — De la pureté d'esprit et de la droiture d'intention. 247
CHAP. V. — De la considération de soi-même..... 258
CHAP. VI. — De la joie d'une bonne conscience..... 269
CHAP. VII. — Qu'il faut aimer Jésus-Christ par-dessus toutes choses..... 277
CHAP. VIII. — De la familiarité que l'amour établit entre Jésus et l'âme fidèle..... 286
CHAP. IX. — De la privation de toute consolation..... 296
CHAP. X. — De la reconnaissance pour la grâce de Dieu..... 306
CHAP. XI. — Du petit nombre de ceux qui aiment la croix de Jésus-Christ..... 316
CHAP. XII. — De la sainte voie de la croix..... 325

LIVRE TROISIÈME.

CHAP. I. — Des entretiens intérieurs de Jésus-Christ avec l'âme fidèle..... 341
CHAP. II. — La vérité parle au dedans de nous sans aucun bruit de paroles..... 349
CHAP. III. — Qu'il faut écouter la parole de Dieu avec humilité, et que plusieurs ne la reçoivent pas comme ils le devraient..... 357
CHAP. IV. — Qu'il faut marcher en présence de Dieu dans la vérité et l'humilité..... 368
CHAP. V. — Des merveilleux effets de l'amour divin..... 376
CHAP. VI. — De l'épreuve du véritable amour..... 386
CHAP. VII. — Qu'il faut cacher humblement les grâces que Dieu nous fait..... 397
CHAP. VIII. — Qu'il faut s'anéantir soi-même devant Dieu.... 408
CHAP. IX. — Qu'il faut rapporter tout à Dieu comme à notre dernière fin..... 417
CHAP. X. — Qu'il est doux de servir Dieu et de mépriser le monde..... 425
CHAP. XI. — Qu'il faut examiner et modérer les désirs du cœur. 436
CHAP. XII. — Qu'il faut s'exercer à la patience, et lutter contre ses passions..... 447
CHAP. XIII. — Qu'il faut obéir humblement, à l'exemple de Jésus-Christ..... 457
CHAP. XIV. — Qu'il faut considérer les secrets jugements de Dieu pour ne pas s'enorgueillir du bien qu'on fait..... 473

Pages.

CHAP. XV. — De ce que nous devons dire et faire quand il s'élève quelque désir en nous..... 483
CHAP. XVI. — Qu'on ne doit chercher qu'en Dieu la vraie consolation..... 500
CHAP. XVII. — Qu'il faut remettre à Dieu le soin de ce qui nous regarde..... 511
CHAP. XVIII. — Qu'il faut souffrir avec constance les misères de cette vie, à l'exemple de Jésus..... 521
CHAP. XIX. — De la souffrance des injures et de la véritable patience..... 532
CHAP. XX. — De l'aveu de son infirmité et des misères de cette vie..... 542
CHAP. XXI. — Qu'il faut établir son repos en Dieu, plutôt que dans tous les autres biens..... 553
CHAP. XXII. — Du souvenir des bienfaits de Dieu..... 565
CHAP. XXIII. — Des quatre choses importantes pour conserver la paix..... 575
CHAP. XXIV. — Qu'il ne faut point s'enquérir curieusement de la conduite des autres..... 586

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DE L'IMITATION
DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CONSIDÉRATIONS

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LIVRE PREMIER.

Pages.

CONSID. I. — Nous devons imiter Jésus : 1. dans son intérieur ; 2. dans son extérieur..... 34

CONSID. II. — Choisir la vie cachée est : 1. une marque de sagesse ; 2. c'est le moyen d'être heureux sur la terre ; 3. la voie la plus sûre pour faire son salut..... 43

CONSID. III. — La doctrine de Jésus comprend : 1. tout ce qui peut satisfaire l'esprit ; 2. tout ce qui peut contenter le cœur..... 56

CONSID IV. — La prudence consiste : 1. à ne pas opérer le bien avec trop de précipitation ; 2. à ne pas négliger les moyens humains : 3. à ne pas vouloir le bien avec une opiniâtreté aveugle qui ne reçoit aucun avis ; 4. à ne pas vouloir un bien impossible et qui surpasse nos forces..... 59

CONSID. V. — La lecture spirituelle doit être faite : 1. avec esprit de discrétion pour le choix des livres ; 2. avec esprit de foi ; 3. avec le désir d'en retirer quelque fruit..... 65

CONSID. VI. — 1. En quoi consiste la liberté du cœur ; 2. peut-on y arriver sans qu'il en coûte ? 3. les sacrifices que demande cette liberté ne sont pas plus difficiles que ceux qu'imposent les passions 70

CONSID. VII. — 1. Nous n'avons aucun sujet de nous glorifier ; 2. s'il y a quelque chose de bon en nous ; toute la gloire doit en être rapportée à Dieu seul..... 77

CONSID. VIII. — 1. Les amitiés trop humaines sont souvent opposées au respect et à la confiance que l'on doit aux parents et aux supérieurs ; 2. elles affaiblissent et ruinent l'esprit de piété ; 3. elles amollissent le cœur..... 84

CONSID IX. — 1. Nécessité de l'obéissance ; 2. ses qualités ; 3. ce qui peut en rendre la pratique douce et facile. 90

CONSID. X. — Il faut éviter de se répandre au dehors et de re-

Pages

chercher le commerce des hommes : 1. par un motif de curiosité ; 2. de vanité ; 3. dans l'espérance de trouver des consolations qui sont toujours vaines et insuffisantes. 97

CONSID. XI. — 1 Ne pas s'occuper des discours et des actions d'autrui, dont on n'est pas obligé de se mêler ; 2. arracher de son cœur tous les désirs de la terre pour s'unir à Dieu ; 3. se vaincre soi-même, et travailler à l'extirpation de ses défauts..... 104

CONSID. XII. — 1. Les contrariétés et les oppositions sont nécessaires pour faire pratiquer les vertus d'humilité, de charité, de confiance en Dieu ; 2. pour donner à nos desseins plus de maturité, de perfection et de stabilité ; 3. pour rendre nos travaux plus méritoires et dignes d'une plus grande récompense..... 111

CONSID. XIII. — 1. Les tentations sont inévitables ; 2. par quels moyens peut-on les surmonter ?..... 119

CONSID. XIV. — 1. Gravité du jugement téméraire ; 2. les sources ordinaires de ce péché..... 128

CONSID. XV. — 1. Ne jamais faire le mal par faiblesse ; 2. il est des occasions où il est prudent d'omettre ou de suspendre le bien pour quelque chose de meilleur..... 135

CONSID. XVI. — 1. Il faut supporter les défauts du prochain ; 2. se supporter soi-même..... 142

CONSID. XVII. — 1. Importance du choix d'un état de vie ; 2. quels moyens il faut prendre pour n'avoir pas à se repentir de ce choix..... 149

CONSID. XVIII. — 1. Dieu nous offre ici-bas la ferveur des saints pour exciter notre ardeur ; 2. Dieu nous opposera un jour la ferveur des saints pour condamner notre lâcheté..... 157

CONSID. XIX. — 1. Utilité des pratiques de piété ; 2. manière de s'en bien acquitter..... 165

CONSID. XX. — 1. Importance de bien faire la retraite ; 2. moyens à prendre pour y réussir..... 173

CONSID. XXI. — 1. La joie des mondains est pleine d'amertume ; 2. la tristesse des serviteurs de Dieu, pleine de joie..... 181

CONSID. XXII. — 1. Les douleurs et les chagrins sont nécessaires pour expier nos fautes ; 2. pour nous détacher des faux biens de la terre, nous faire soupirer après les biens du ciel..... 189

CONSID. XXIII. — 1. Qu'est-ce que mourir ? 2. quand et comment mourrai-je ? 3. suis-je prêt à mourir..... 197

CONSID. XXIV. — 1. Le jugement ; 2. ce qui suit le jugement.... 205

CONSID. XXV. — Ce langage : Pourvu que j'aille au ciel, peu importe la place que j'y occupe, est : 1. injurieux à Dieu ; 2. nuisible aux vrais intérêts des ames ; 3. dangereux pour le salut..... 214

LIVRE SECOND

Pages

CONSID. I. — 1. En quoi consiste l'amour de l'âme avec Dieu ; 2. par quels moyens on peut y arriver..... 223

CONSID. II. — 1. Se mettre au-dessus des vaines louanges de la flatterie ; 2. supporter les injures et les calomnies ; 3. se résigner, et prendre patience quand les reproches sont mérités..... 231

CONSID. III. — 1. Importance de la paix avec le prochain ; 2. obstacles qui s'opposent à cette paix ; 3. moyens de la conserver..... 240

CONSID. IV. — 1. Excellence de la vertu de pureté ; 2. moyens de la conserver..... 248

CONSID. V. — 1. Rien de plus rare que de se bien connaître soi-même ; 2. rien de plus nécessaire ; 3. comment parvient-on à cette connaissance..... 25[illegible]

CONSID. VI. — 1. Bonheur d'une conscience pure ; 2. malheur d'une mauvaise conscience ; 3. comment on peut mettre fin aux fausses alarmes d'une conscience scrupuleuse..... 270

CONSID. VII. — 1. Comment Jésus aime ; 2. comment Jésus veut être aimé..... 278

CONSID. VIII. — 1. Nous devons aimer Jésus ; 2. rien n'est plus fort que cet amour quand il domine dans une âme ; rien n'est plus doux et plus facile que cet amour..... 288

CONSID. IX. — 1. Quelles sont les peines intérieures qui viennent de Dieu ; 2. quels avantages on peut tirer de ces peines..... 298

CONSID. X. — 1. Devoir et avantages de la reconnaissance ; 2. manière de se bien acquitter de cette dette. 308

CONSID. XI. — 1. Motifs qui tiennent les hommes éloignés de Jésus ; 2. sentiments que la vue de cet abandon fait naître dans l'âme fidèle..... 317

CONSID. XII. — 1. Il faut porter sa croix ; 2. comment faut-il la porter?..... 329

LIVRE TROISIÈME.

CONSID. I. — 1. Comment devons-nous parler à Jésus dans la prière ; 2. comment Jésus parle-t-il à l'âme ; 3. quels sont les obstacles que rencontre sa divine parole?..... 342

CONSID. II. — 1. Pourquoi la prédication produit-elle si peu de fruits? 2. pourquoi les avis que nous recevons au saint tribunal sont-ils si stériles?..... 350

Pages

CONSID. III. — 1. Il faut travailler à se sauver; 2. peu y songent; 3. tous cependant peuvent y parvenir s'ils le veulent. 359

CONSID. IV. — 1. La véritable piété doit être extérieure; 2. intérieure..... 369

CONSID. V. — 1. Ce qu'il y a d'admirable dans le sentiment, dans les caractères et dans les effets de l'amour divin; 2. saintes effusions d'une âme que transporte l'amour divin.. 378

CONSID. VI. — 1. La privation des consolations spirituelles n'est pas une raison d'abandonner nos pieux exercices; 2. les tentations, même les plus importunes, ne doivent point nous décourager ni nous abattre. 388

CONSID. VII. — 1. Dieu veut le salut de tous les hommes; 2. il ne destine pas cependant tous les hommes au même degré de perfection et de gloire; 3. c'est à chacun à consulter Dieu et à mesurer ses forces pour répondre à sa vocation particulière; 4. il faut s'élever par degré et peu à peu dans la sainteté qui nous est propre..... 398

CONSID. VIII. — Avantages de l'humble aveu de ses fautes; 1. pour les pécheurs; 2. pour les justes..... 409

CONSID. IX. — 1. Qu'est-ce que se proposer Dieu pour fin dernière? 2. rien de plus conforme à la justice, comme aussi rien n'est plus propre à procurer la paix du cœur que de prendre Dieu pour fin dernière..... 417

CONSID. X. — 1. Existe-t-il des consolations spirituelles? 2. En quoi consistent ces consolations? 3. Peut-on facilement discerner les vraies d'avec les fausses?..... 427

CONSID. XI. — Il faut en tout ne rechercher que la gloire de Dieu; 2. cette gloire, il faut la voir dans l'accomplissement de sa volonté sainte, et se résigner quand il ne couronnerait pas de succès le bien que nous poursuivons. 437

CONSID. XII. — 1. Les sacrifices qu'exige la pratique de la vertu mis en parallèle avec ceux qu'imposent les passions; 3. de quel côté sont la peine et la difficulté?..... 448

CONSID. XIII. — 1. Écarts et dangers de l'imagination; 2. moyens de la combattre et de paralyser ses effets funestes..... 458

CONSID. XIV. — 1. Quels sont les motifs qui doivent nous inspirer la crainte des jugements de Dieu? 2. Comment tempérer l'excès de cette crainte, si elle portait au désespoir?..... 474

CONSID. XV. — 1. Est-il possible d'allier l'usage des plaisirs du monde avec l'innocence du cœur? 2. Est-il possible d'allier ces plaisirs avec les pratiques de la piété?..... ... .

Pages.

CONSID. XVI. — Les consolations que donnent les biens créés sont : 1. vaines ; 2. dangereuses souvent pour le salut..... 501

CONSID. XVIII.— La raison et la foi nous font un devoir de nous conformer à la volonté divine ; 2. rien n'est plus glorieux à Dieu ; 2. rien n'est plus avantageux à l'homme..... 512

CONSID. XVII.—Sur les souffrances de Jésus : 1. quel est celui qui souffre ? 2. Pourquoi souffre-t-il ? 3. Que souffre-t-il ? 4. Dans quels sentiments souffre-t-il ? 522

CONSID. XIX. — 1. Dieu nous commande le pardon des injures ; 2. Jésus nous offre le modèle le plus parfait de cette charité ; 3. nos plus chers intérêts nous engagent à traiter nos frères avec indulgence..... 533

CONSID. XX. — Sources ordinaires du découragement : 1. la privation des consolations sensibles ; 2. la violence et la durée des tentations ; 3. l'inconstance de la volonté ; 4. la facilité ou la fréquence des rechutes..... 543

CONSID. XXI.— 1. Quels sont les effets de l'amour divin ; 2. sa marche et ses progrès dans les âmes..... 555

CONSID. XXII.— Nous devons à Dieu de la reconnaissance : 1. pour les dons qu'il nous a faits ; 2. résignation et patience pour les dons qu'il nous a refusés..... 566

CONSID. XXIII.—Des quatre choses qui procurent la paix : 1. sacrifice de sa volonté propre ; 2. modération dans ses désirs ; 3. la fuite des honneurs ; 4. l'acquiescement à la volonté divine..... 576

CONSID. XXIV.—1. Ne pas s'occuper de la conduite du prochain par curiosité ou malignité ; 2. on le peut pour un motif de zèle ou de pieuse émulation. 587

FIN DE LA TABLE DES CONSIDÉRATIONS DU PREMIER VOLUME.

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ot
Date Due

10 SEP. 1993
16 SEP. 1993
24 SEP. 1993
08 OCT. 1993
01 OCT. 1993
02 MAI 1995
20 AVR. 1995
FEV 05 2001
FEB 05 2001
FEV 05 2001

CE

a39003 011977252b

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 02 06 18 20 0